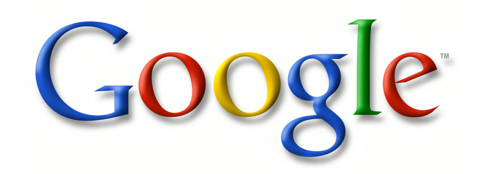
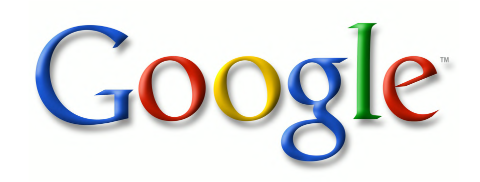


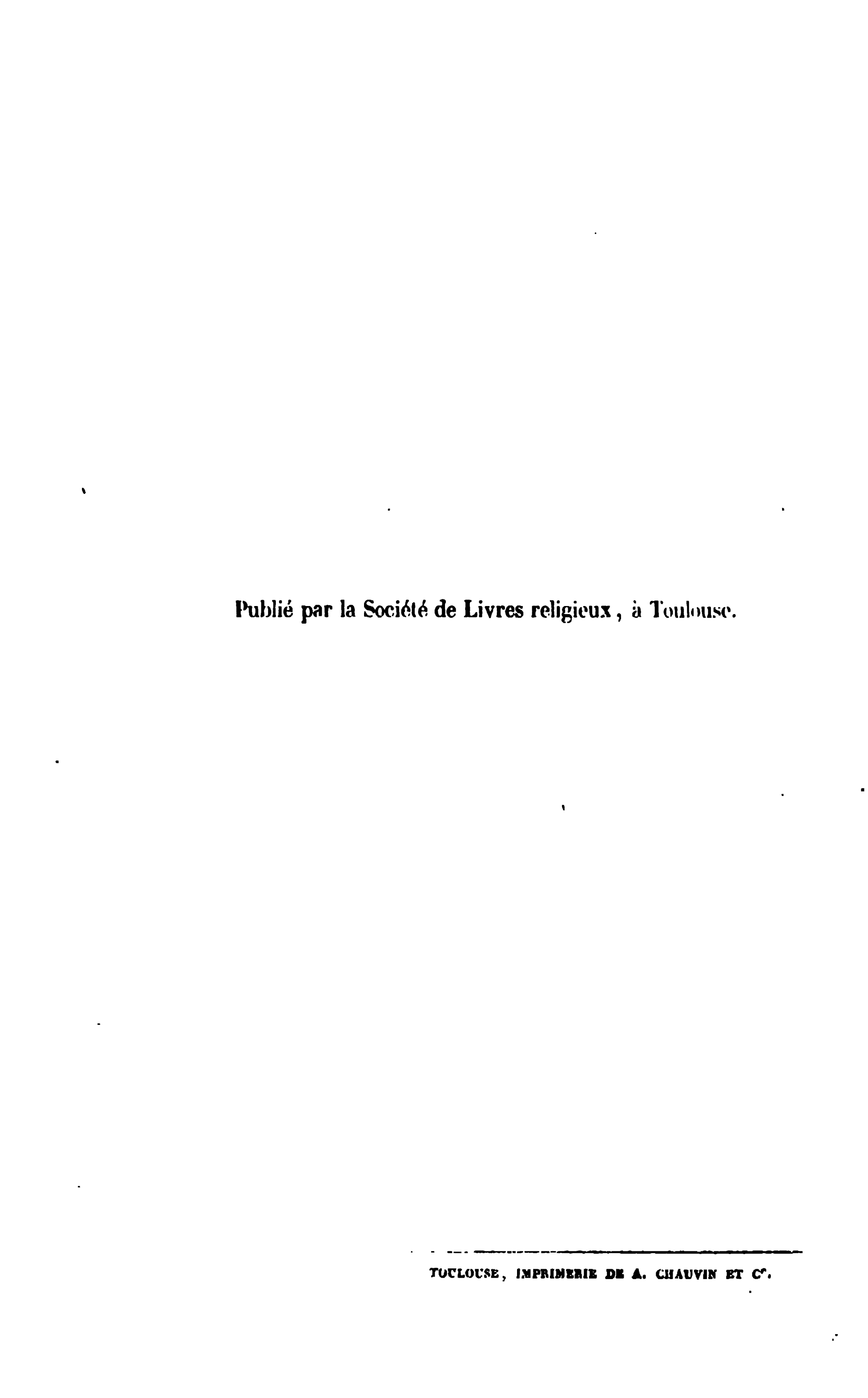

Google



HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.



Publié par la Société de Livres religieux, à Toulouse.

TOULOUSE, IMPRIMERIE DE A. CHAUVIN ET Ce.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST

PRINCIPALEMENT

PENDANT LES SIÈCLES DU MOYEN-AGE;

RATTACHÉE AUX GRANDS TRAITS DE LA PROPHÉTIE.

PAR E. GUERS.

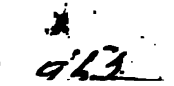
Ubi Christus, ibi Ecclesia.

DEUXIÈME ÉDITION.

TOULOUSE	PARIS
DELHORBE, LIBRAIRE,	LIBRAIRIE PROTESTANTE,
Rue du Lycée, 14.	Rue Tronchet, 2.

LONDRES
PARTRIDGE AND OAKEY, 34, PATERNOSTER-ROW.

1850.



AVANT-PROPOS.

Ubi Christus, *ibi Ecclesia.* Là où est Christ, là est l'Eglise....

Chercher dans les temps passés cette Eglise de Jésus-Christ, qui ne se renferme dans aucune communion chrétienne, et qu'on retrouve dans chacune d'elles ; suivre rapidement ses vestiges de siècle en siècle, en Orient d'abord, puis en Occident : sous Rome païenne, sous Rome chrétienne, ensuite et principalement sous Rome papale, jusqu'à l'âge de la bienheureuse Réformation ; rattacher, enfin, les grandes époques de l'histoire de cette Eglise, aux traits les plus saillants de la prophétie : tel est, en peu de mots, le but général de l'Histoire abrégée, ou, si l'on veut, des Fragments historiques que nous réimprimons.

Un mot sur les vues prophétiques que nous y mêlons. A plus d'un égard, elles s'écartent des notions généralement admises. La prophétie relative au quatrième empire (et c'est naturellement de celle-là qu'il est ici question) est susceptible, selon nous, d'une double interprétation, elle admet un double accomplissement. Son but direct, son objet propre, c'est, à notre avis, quelque chose qui ne s'est pas encore réalisé et qui ne se réalisera non plus qu'aux approches du retour de Christ ; c'est l'apparition de l'Antichrist personnel, et la domination tyrannique et impie qu'il doit exercer un jour sur la terre des empires (Daniel) ; c'est la destruction de ce grand ennemi de Jésus et de tous les autres adversaires du Rédempteur : destruction que

le Seigneur doit accomplir en son avènement et qui doit être immédiatement suivie de l'établissement général de son royaume sur la terre prophétique et dans le monde entier. Mais cette prophétie a, selon nous, été rédigée de telle sorte que, tout en annonçant, sous de nobles et imposants symboles, les événements gigantesques qui doivent terminer l'économie actuelle et préparer la dispensation prochaine, elle prédit en même temps les événements intermédiaires, ce qui devait arriver à l'Eglise entre les jours des apôtres et les temps solennels qui précèderont immédiatement le retour du Christ. C'est nécessairement sous ce dernier point de vue, partiel à notre avis, imparfait, secondaire et préfiguratif, que la prophétie du quatrième empire (Dan. 2 Thes., II. Apoc.) va se présenter à nous dans le précis suivant. Il en est de cette prophétie comme de tant d'autres, accomplies bien imparfaitement jusqu'à ce jour : par exemple, celles qui se rapportent à la vocation des Gentils ; par exemple, la prophétie de Joël (ch. II) mentionnée par Pierre (Act., II) et celle d'Amos (ch. IX) également rappelée au chap. XV du livre des Actes : l'époque de leur accomplissement total n'est pas encore venue, ainsi qu'il ressort du contexte ; la prophétie d'Amos, en particulier, a bien reçu, quant aux Gentils, un commencement d'exécution ; mais elle ne se réalisera complètement à leur égard qu'après *le relèvement du Tabernacle de David*, c'est-à-dire, après le rétablissement de la nation juive, ainsi que le montre une lecture attentive du chapitre d'Amos.

La prophétie du quatrième empire est un vaste et magnifique tableau que l'Esprit saint a placé devant nous, et au moyen duquel il nous a dit tout l'avenir du monde et du peuple de Dieu, tout ce qui pouvait intéresser notre foi et notre espérance : sur les premiers plans de ce tableau sublime, apparaissent le mahométisme et le papisme ; au fond de la perspective, se montre l'Antichrist personnel

qui doit accomplir entièrement ce que le pape n'a qu'imparfaitement réalisé, et que le Christ doit détruire par la splendeur de son avènement.

Il n'appartenait sans doute qu'à la Sagesse divine de tracer un pareil tableau, de dire tant et de si grandes choses en si peu de mots : il n'appartenait qu'à elle d'annoncer tant d'événements extraordinaires, tant de merveilles, à l'aide d'un seul et unique système de signes symboliques.

Telle est sommairement notre vue sur la prophétie historique ; notre plan ne nous appelle pas à la développer plus au long, car c'est l'histoire que nous traitons et non la prophétie. Nous essayons de réunir les opinions diverses, de concilier l'école ancienne et l'école nouvelle. L'antagonisme qui règne entre elles ne devrait pas exister : faux l'un et l'autre en tant qu'absolus, les deux systèmes d'interprétation de la prophétie nous semblent vrais tous deux à leur place et dans leur mesure respectives ; et nous croyons que, en ce point comme en bien d'autres, la Bible présente une sorte de *dualité* qu'il faut admettre, si l'on veut entrer dans la pensée divine et comprendre les révélations du Saint-Esprit.

Si l'Essai historique que nous présentons à nos frères, et sur lequel nous implorons la bénédiction du Seigneur, les pousse à adorer les voies du Père envers sa chère Eglise, à célébrer son amour, sa puissance, sa fidélité ; nous ne regretterons point le temps que nous avons mis à le composer.

Les lettres A, B, C, etc., puis, A', B', C', etc., conduisent à des Notes que leur longueur nous oblige de rejeter à la fin du Volume.

Les lettres A. D. (*anno Domini*, an du Seigneur) placées devant des chiffres arabes, ou ces chiffres tout seuls, et en parenthèse, indiquent la date de l'événement dont il est question.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST.

INTRODUCTION.

La seconde année de son règne, le roi Nabuchodonosor eut un songe que Daniel lui rappela dans ces termes : *Tu contemplais, ô roi ! et voici une grande statue, et cette grande statue, dont la splendeur était excellente, était debout devant toi, et elle était terrible à voir. — La tête de cette statue était d'un or très-fin, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses hanches étaient d'airain, ses jambes étaient de fer, et ses pieds étaient en partie de fer et en partie de terre. — Tu contemplais cela jusqu'à ce qu'une pierre fut coupée sans main, laquelle frappa la statue en ses pieds de fer et de terre, et les brisa. Alors furent brisés ensemble le fer, la terre, l'airain, l'argent et l'or, et ils devinrent comme la paille de l'aire d'été, que le vent transporte çà et là ; et il ne fut plus trouvé aucun lieu pour eux ; mais cette pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne, et remplit toute la terre* (1).

(1) Dan., II, 31-35.

Plus tard, le prophète Daniel eut une autre vision qui se rapportait aux mêmes événements : *Je regardais de nuit en ma vision ; et voici, les quatre vents des cieux se levèrent avec impétuosité sur la grande mer. Puis, quatre grandes bêtes montèrent de la mer, différentes l'une de l'autre. La première était comme un lion, et elle avait des ailes d'aigle ; et je la regardai jusqu'à ce que les plumes de ses ailes furent arrachées, et qu'elle se fut levée de terre et dressée sur ses pieds comme un homme, et il lui fut donné un cœur d'homme. Et voici une autre bête, qui fut la seconde, semblable à un ours, laquelle se tenait sur un côté, et avait trois crocs dans la gueule entre ses dents, et on lui disait ainsi : Lève-toi, mange beaucoup de chair. Après celle-là, je regardai ; et voici, une autre bête semblable à un léopard, qui avait sur son dos quatre ailes d'oiseau ; et cette bête avait quatre têtes, et la domination lui fut donnée. Après celle-là, je regardais dans les visions de la nuit ; et voici la quatrième bête, qui était épouvantable, affreuse et très-forte ; elle avait de grandes dents de fer ; elle mangeait et brisait, et elle foulait à ses pieds ce qui restait ; elle était différente de toutes les bêtes qui avaient été avant elle, et avait dix cornes. Je considérais ces cornes ; et voici, une autre petite corne montait entre elles, et trois des premières cornes furent arrachées par elle ; et, voici, il y avait en cette corne des yeux semblables aux yeux d'un homme, et une bouche qui disait de grandes choses* (1).

Le songe de Nabuchodonosor et la vision de Daniel, bien que différents dans les emblêmes, figuraient cependant une seule et même chose : la succession des quatre monarchies qui, l'une après l'autre, devaient maîtriser le monde civilisé, jusqu'au règne glorieux du Messie qui les rempla-

(1) Dan., VII, 2-9.

cera toutes. *Je regardais*, continue Daniel, *jusqu'à ce que les trônes furent roulés, et que l'Ancien des jours s'assit; son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine nette; son trône était des flammes de feu, et ses roues un feu ardent. Un fleuve de feu sortait et se répandait de devant lui; mille milliers le servaient, et dix mille millions assistaient devant lui; le jugement se tint, et les livres furent ouverts. Et je regardais, à cause de la voix des grandes paroles que cette corne proférait; je regardais donc jusqu'à ce que la bête fut tuée, et que son corps fut détruit et donné pour être brûlé au feu. La domination fut aussi ôtée aux autres bêtes, quoiqu'une longue vie leur eût été donnée jusqu'à un temps et un temps. Je regardais* encore *dans les visions de la nuit; et voici, comme le Fils de l'homme, qui venait avec les nuées des cieux; et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et se tint devant lui. Et il lui donna la seigneurie, et l'honneur, et le règne; et tous les peuples, les nations et les langues le serviront; sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point dissipé* (1).

Les quatre métaux de la statue représentaient la même chose que les quatre bêtes féroces. La dernière bête avait dix cornes comme la partie inférieure de la statue avait dix doigts. Et de même que, dans le songe du monarque chaldéen, les dix doigts signifiaient que la quatrième monarchie serait un jour divisée en autant de parties, de même aussi les dix cornes, dans la vision du prophète de l'Eternel, indiquaient dix rois qui devaient s'élever de cette monarchie.

A Nabuchodonosor, prince charnel, les quatre monarchies apparaissent sous une splendide image. A l'esprit

(1) Dan., VII, 9-14.

spirituel de Daniel, elles se montrent terribles, odieuses, dévastatrices, et sous l'emblême de quatre bêtes féroces, parce qu'elles devaient être les plus fermes appuis de l'idolâtrie, de la tyrannie et de la superstition dans le monde. Leur histoire embrasse les principales destinées du genre humain depuis Daniel jusqu'à nos temps. L'Eglise a toujours eu plus de rapport avec elles qu'avec aucun autre empire; et les contrées qu'elles possédèrent ont été jusqu'à maintenant le principal théâtre du royaume de Jésus-Christ, dont la domination ne sera universellement établie sur la terre qu'après la totale subversion de la dernière d'entre elles.

Tu contemplais, ô roi! dit le prophète captif au souverain de Babylone, *et voici une grande statue, et cette grande statue, dont la splendeur était excellente, était debout devant toi, et elle était terrible à voir. La tête de cette statue était d'un or très-fin, sa poitrine et ses bras étaient d'argent, son ventre et ses hanches étaient d'airain* (1).

La tête d'or désigne la première des quatre monarchies universelles. De tous les métaux, l'or est aussi le premier. Les immenses richesses, la magnificence et la prospérité de la monarchie chaldéenne, et de l'illustre Babylone, sa capitale, lui assurèrent sur les empires suivants, la même supériorité que l'or possède sur les autres métaux. Justement désignée par la tête de la statue, elle dura beaucoup moins que les autres; et le songe royal qui s'évanouit si vite, comme aussi l'insensibilité de la statue, étaient à la fois de bien frappants et de bien magnifiques emblêmes de la vanité de toutes les gloires d'ici-bas.

Telle est la première monarchie dans le songe de Nabuchodonosor. La voici dans la vision de Daniel :

(1) Dan., II, 31, 32.

Je regardais de nuit en ma vision ; et voici, les quatre vents des cieux se levèrent avec impétuosité sur la grande mer. Puis, quatre grandes bêtes montèrent de la mer, différentes l'une de l'autre. La première était comme un lion, et elle avait des ailes d'aigle.

La *grande mer* agitée par les *vents*, c'est la terre, avec ses habitants : la terre incessamment remuée, bouleversée, par des princes ambitieux et des conquérants féroces ; c'est le tumulte, c'est la confusion de leurs luttes acharnées et de leurs sanglants débats.

La première bête s'élève de cette mer soulevée par les vents, c'est *le lion :* le lion, roi des quadrupèdes, emblême du courage de Nabuchodonosor et du succès de ses armes, en même temps peut-être que de la magnanimité avec laquelle il gouverna les contrées que Dieu, pour un temps, avait placées sous sa domination.

Les ailes de l'aigle, le roi des oiseaux, données au lion, marquaient l'ardeur et la rapidité de ce prince, qui devait, en si peu de temps, réunir sous son sceptre, la Syrie, la Phénicie, l'Arménie, et porter ses armes victorieuses jusque sur les rives sauvages du Pont-Euxin.

Daniel regarde *jusqu'à ce que les plumes des ailes soient arrachées* au lion. Après la mort de Nabuchodonosor, les Chaldéens ne firent plus de conquêtes. Plusieurs des nations qu'ils avaient soumises brisèrent leurs chaînes, et dès ce moment la première bête, déposant la rapidité de l'aigle et le courage du lion, devient une simple créature humaine ; *elle se dresse sur ses pieds comme un homme, et un cœur d'homme lui est donné.* Les princes, successeurs de Nabuchodonosor, se montrèrent de plus en plus timides, jusqu'à ce qu'enfin le dernier d'entre eux, Belsatzar, s'enferma dans Babylone, n'osant pas regarder Cyrus en face. L'empire ôté aux Chal-

déens, par Celui qui dispose à son gré des empires, sera donné aux Médo-Perses, à qui doit appartenir la seconde monarchie universelle.

La poitrine et les bras d'argent la symboliseront dans le songe de Nabuchodonosor. *Sa poitrine et ses bras étaient d'argent.* Le pouvoir réuni des Médo-Perses ne pouvait être mieux représenté que par les deux bras et les deux épaules de la statue qui apparut au roi dans ses visions de nuit. Inférieure à la précédente, comme l'argent l'est à l'or, cette monarchie lui cédait en richesses, en splendeur, en prospérité. Au lieu de cette noblesse et de cette grandeur qui avaient distingué les rois du premier empire, ceux du second, depuis la mort de Cyrus, jusqu'à l'entière subversion du royaume médo-perse, se montrent pour la plupart dans l'histoire aussi vils que tout ce qui a le plus déshonoré le genre humain.

L'*ours* est l'emblême de la deuxième monarchie dans la vision du prophète de Babylone : l'ours, animal moins noble et moins courageux que le lion, mais plus vorace et plus sauvage que lui. *Et voici, une autre bête,* dit Daniel, *qui fut la seconde, semblable à un ours, laquelle se tenait sur un côté, et avait trois crocs dans la gueule entre ses dents ; et on lui disait ainsi : Lève-toi, mange beaucoup de chair.*

L'ours *se tenait sur un côté.* La position que le Saint-Esprit lui donne est destinée peut-être à marquer la prépondérance que l'une des deux puissances, mède ou perse, devait constamment obtenir sur l'autre. Après avoir appartenu d'abord aux Mèdes, la suprématie passe ensuite aux Perses, pour demeurer en leurs mains jusqu'au jour où l'empire universel sera remis aux Grecs.

L'ours *avait trois crocs dans la gueule entre ses dents,* pour figurer apparemment les trois royaumes de Babylonie, de

Lydie et d'Egypte, que les Perses devaient soumettre et cruellement opprimer.

Et une voix *disait à l'ours: Lève-toi, mange beaucoup de chair.*

Les Médo-Perses entreprirent de vastes conquêtes, et les rois de Perse, en particulier, se signalèrent par des actes de la plus révoltante barbarie. Après avoir subjugué l'Egypte et diverses contrées de l'Orient, ils tentèrent de soumettre aussi les Thraces, les Grecs et d'autres peuples européens. Mais, provoqués par de longs outrages, les Grecs, s'élançant à la fin sur leurs oppresseurs, renversèrent le puissant empire (1) des Médo-Perses; et la seconde monarchie fit place à la troisième, celle des Gréco-Macédoniens.

C'est cette monarchie, fondée par Alexandre, roi de Macédoine, que figuraient dans la statue, *le ventre et les hanches d'airain.* Moins éclatante que les deux qui l'avaient précédée, elle fut établie et maintenue par la force des armes, dont plusieurs étaient faites du métal que nous venons de nommer; mais, plus étendue que ces deux mêmes monarchies, elle renfermait, indépendamment des contrées que les Perses avaient tenues sous leur domination, des pays où ce peuple n'avait jamais porté ses armes. *Le troisième royaume, qui sera d'airain, dominera sur toute la terre* (2).

Le *léopard*, animal féroce et agile, peignait la troisième monarchie dans la vision de Daniel, et figurait surtout Alexandre, son fondateur, si rapide dans la conquête; mais comme, avec toute sa vitesse, le léopard n'eût encore représenté que bien imparfaitement la célérité de l'illustre monarque, le Saint-Esprit lui donne quatre ailes d'oiseau.... *Il avait sur son dos quatre ailes d'oiseau.*

(1) Dan., VIII, 11.
(2) *Ibid.* II, 39.

Puis, il ajoute : Il avait *quatre têtes.* Après la mort d'Alexandre, son royaume fut divisé en quatre parties : l'Egypte, la Syrie, la Macédoine, et la Thrace avec quelques contrées de l'Asie mineure.

Telles furent les trois premières monarchies universelles. Elles exercèrent la plus grande influence sur les destinées extérieures de l'ancien peuple de Dieu que souvent elles persécutèrent (1). Mais, au bout de 720 ans, elles eurent passé comme un torrent dévastateur, et la quatrième les eut recueillies et comme englouties dans son sein. C'est la partie inférieure de la statue, *les jambes*, qui figure cette dernière monarchie : *Ses jambes étaient de fer, et ses pieds étaient en partie de fer et en partie de terre..... Car il y aura un quatrième royaume, fort comme du fer, parce que le fer brise et met en pièces toute chose ; car, comme le fer met en pièces toutes ces choses, ainsi il brisera et mettra tout en pièces. Et quant à ce que tu as vu que les pieds et les orteils étaient en partie de terre de potier et en partie de fer, c'est que le royaume sera divisé, et il y aura en lui de la force du fer, selon que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier. Et ce que les orteils des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, c'est que ce royaume sera en partie fort et en partie frêle. Mais ce que tu as vu le fer mêlé avec la terre de potier, c'est qu'ils se mêleront par semence humaine ; mais ils ne se joindront point l'un avec l'autre, ainsi que le fer ne peut point se mêler avec la terre* (2).

La quatrième bête féroce, *épouvantable*, *affreuse*, *très-forte*, désigne la quatrième monarchie dans la vision de Daniel. *Après celle-là, je regardais dans les visions de la nuit,*

(1) Rois, Jérémie, Daniel, Esther, Esdras, Néhémie, Macchabées.
(2) Dan., II, 33, 40-43.

dit le prophète, *et voici la quatrième bête, qui était épouvantable, affreuse et très-forte ; elle avait de grandes dents de fer ; elle mangeait et brisait, et elle foulait à ses pieds ce qui restait*, etc. (1).

Forte comme le fer, la monarchie romaine, brisant tout ce qui se présentera devant elle, étendra ses conquêtes plus loin que ne l'avait fait aucune des précédentes. Les deux jambes et les deux pieds de la statue marquent les deux empires d'Orient et d'Occident, dans lesquels on la verra plus tard se diviser, et les dix doigts de cette même statue, les dix royaumes qui se formeront du démembrement de l'empire Occidental. Le fer et l'argile, mêlés ensemble, mais sans pouvoir s'unir étroitement, indiquent les alliances que les Romains devaient contracter, d'abord avec les nations qu'ils subjugueraient, puis avec celles qui les soumettraient à leur tour, avec les Goths, avec les Vandales et tant d'autres tribus barbares qui devaient renverser un jour le colosse impérial et fouler aux pieds son orgueil. L'empire alors perd en force ce qu'il gagne en étendue, et le mélange des Romains avec d'autres peuples, par des traités et des mariages, amène enfin sa ruine. Cependant, il continuera de subsister dans les dix royaumes qui se partageront les dépouilles de Rome impériale, et, sous d'autres formes politiques, se perpétueront ensuite jusqu'à nos jours (2).

C'est sous cette monarchie, la dernière de toutes (car il n'y aura point d'autre empire universel sur la terre prophétique, avant l'établissement du règne glorieux de Jésus-

(1) Dan., VII, 7, 19, 23, 24.

(2) Il y a donc, selon nous, un premier accomplissement de la prophétie de Daniel, prélude à la fois et préfiguration de l'accomplissement total qui est encore à venir. (Voir l'*Avant-propos* et la *Conclusion* de cet écrit).

Christ); c'est sous cette monarchie que va paraître le Prince de paix, le grand Libérateur promis. Avec elle à peu près vont finir les temps d'Israël, et commencer ceux de l'Eglise, de cette Eglise qui aura tant à faire avec la monarchie romaine, et qui, sous le sceptre de fer de Rome impériale et de Rome pontificale, souffrira mille fois les douleurs accumulées qu'Israël avait endurées sous les précédentes monarchies.

De beaux jours sans doute sont promis à l'Eglise sur la terre, jours de vérité, jours de sainteté, de paix, de triomphe ; et l'heure vient où le septième ange, sonnant de la trompette, fera retentir jusqu'au bout de la terre, cette solennelle et puissante voix : *Les royaumes du monde sont devenus les royaumes de l'Eternel et de son Oint.* Mais ces jours ne luiront point sur l'Eglise qu'auparavant ceux de son épreuve et de son deuil ne soient accomplis : que la statue n'ait été brisée par la petite pierre qui se détachera sans main de la montagne (1), et la quatrième bête féroce en entier consumée par le feu (2). Sur la terre, l'Eglise est militante avant d'être triomphante ; il faut qu'elle paraisse succomber avec Christ avant de se relever avec lui glorieuse et puissante.

Il y a bientôt dix-huit siècles qu'elle est dans le combat, toujours sous la quatrième monarchie qui subsiste encore, bien que sous une forme différente de celle qu'elle avait primitivement revêtue. Ce combat, elle l'a soutenu dans des circonstances bien diverses, et pendant trois périodes fort distinctes, que l'histoire et la prophétie paraissent signaler de concert :

D'abord sous les empereurs païens de Rome, durant

(1) Dan., II.
(2) *Ibid.* VII.

trois siècles. — Puis, sous des empereurs et autres princes faisant profession de christianisme pendant trois autres siècles. — Elle l'a soutenu, elle le soutient encore, sous l'oppression des Antichrist d'Orient et d'Occident.

Nous nous proposons de la suivre dans toute la durée de cette grande lutte, très-rapidement pendant les deux premières périodes; avec beaucoup plus de développement pendant la troisième, depuis son commencement jusqu'aux temps de la bienheureuse Réformation. Cette période, l'une des plus intéressantes et cependant des moins connues de l'histoire ecclésiastique, offre de magnifiques monuments d'une piété sincère et d'un zèle vraiment digne des plus beaux jours du christianisme. C'est principalement dans le cours des dix siècles qu'elle embrasse, que se révèle cette Sagesse adorable qui dirige et préserve, à travers les écueils les plus dangereux, la chère nacelle portant ce qu'il y a de plus excellent au monde; c'est alors surtout que l'accomplissement littéral de cette parole : *Voilà, je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles*, démontre invinciblement, et la puissance, et la bonté, et l'invariable fidélité de ce *Témoin Véritable* dont toutes *les promesses sont oui et amen.* Si la Bible n'était pas l'ouvrage de Dieu, si le ciel ne veillait pas sur l'Eglise, l'une et l'autre infailliblement eussent trouvé leur tombeau dans cet âge de ténèbres par excellence, durant lequel l'ignorance ne fut jamais plus grande, la malice jamais plus déchaînée contre la Parole et les enfants du Seigneur, la cruauté jamais plus ingénieuse à imaginer pour ceux-ci de nouvelles tortures, la haine, la jalousie, le fanatisme, jamais plus actifs à multiplier leurs victimes, l'enfer, en un mot, jamais plus acharné contre Jésus, sa Parole, et le peuple qu'il racheta au prix de son sang.

En traitant cette même période, nous avons encore un autre but : nous nous proposons de fournir, à nos frères, des armes contre ceux qui reprochent aux chrétiens évangéliques la nouveauté prétendue de leur religion. Les pages suivantes révèleront les progrès successifs et le triomphe final de cette tyrannie spirituelle qu'on prétend faire remonter au berceau du christianisme, et qui n'est au fait qu'une impie innovation. Elles signaleront l'origine des principaux abus et des principales erreurs que cette même tyrannie a successivement consacrés et établis comme lois invariables dans l'Eglise de Dieu. Alors le cri banal d'antiquité n'aura plus rien qui nous impose. Si l'on nous demande où était notre religion avant Luther et Calvin, nous dirons : Dans la Bible. Et si l'on nous demande où se voyait avant eux notre Eglise, nous répondrons : Jusque vers le VIIe siècle, nous la trouvons dans cette chaîne non interrompue de fidèles qui honorèrent le Seigneur Jésus par un inviolable attachement à sa doctrine et par une soumission véritable à ses préceptes. Dès-lors, et après que l'Antichrist romain s'est assis dans le trône de Dieu, nous découvrons surtout ses vestiges parmi cette innombrable multitude d'HÉRÉTIQUES PRÉTENDUS qu'un monde ennemi de Dieu calomnie, puis massacre impitoyablement; *qui souffrent les moqueries, les chaînes, les prisons; qui sont lapidés, mis à mort par le tranchant de l'épée; fugitifs, privés de tout, se cachant dans les cavernes de la terre, eux dont le monde n'était pas digne.* L'opprobre et la persécution sont en même temps l'apanage et la gloire de l'Eglise dans le combat. C'est à leur constance au milieu des tourments qu'ils endurent pour l'Evangile, c'est à leur foi, à leur charité, à leur patience, que nous reconnaissons les vrais *membres du Corps de Christ, les adorateurs en esprit et en vérité.* Ces hommes que le monde repoussa comme celui

qu'ils adoraient, nous les appelons les disciples de Jésus, ses serviteurs, ses *témoins*, son cher *troupeau*, s'il est vrai qui *celui qui a l'Esprit de Jésus est à lui ;* et si, comme l'a dit Augustin, *ceux-là seuls sont le Corps de Christ qui persévèrent dans la doctrine et vivent selon l'Esprit de Christ.*

Enfin, nos pages pourront servir à rectifier, parmi les Protestants eux-mêmes, l'opinion si générale, mais si fausse, qui fait arriver la Réformation du XVI[e] siècle brusquement, et comme une œuvre qui se serait subitement manifestée au milieu de la chrétienté déchue ; elles montreront, au contraire, qu'elle eut ses antécédents, et que, avant cette bienheureuse époque, il existait sur la terre une Eglise du Seigneur, nombreuse, vivante et déjà bénie en Christ de riches bénédictions de connaissance, d'amour et de fidélité.

PREMIÈRE PÉRIODE.

L'ÉGLISE SOUS ROME PAÏENNE.

(Age primitif, siècles I, II, III.)

Elle est sous la croix. Le sang de ses enfants coule dans tout l'empire Romain. Un noble martyr de Jésus-Christ, Saturus de Carthage, lancé dans l'arène (A. D. 202) en présence d'une foule de spectateurs idolâtres, y est soudain assailli par un léopard qui, d'une seule morsure, fait jaillir le sang en abondance. Alors, dans leur cruelle dérision, tous les spectateurs s'écrient : *Il est baptisé dans son sang !* Appliquez cette parole à la condition de l'Eglise pendant les trois siècles qu'elle passe sous les empereurs païens de Rome, de Néron jusqu'à Constantin qui fit asseoir avec lui le christianisme sur le trône des Césars, et vous aurez son histoire pendant cet intervalle. *Elle est baptisée dans son sang* : elle est baptisée du baptême de la douleur, du baptême de Jésus-Christ à Gethsémané et à Golgotha. C'est à la lueur des bûchers allumés pour la détruire, c'est au bruit de ses soupirs et de ses sanglots que nous suivons alors les traces de cette sainte Epouse du Seigneur.

Durant cette période, elle eut à soutenir dix grandes persécutions générales. Néron, qui donna le signal de la première (A. D. 64), fit souffrir à nos glorieux frères les tourments les plus raffinés. Après qu'on les avait recouverts chemises de carte enduite de cire et de poix-résine, on

attachait à des pieux qui les forçaient à rester debout et immobiles pendant l'exécution. On mettait tout autour d'eux force bois sec; puis, au moyen d'une lame ardente, on leur faisait fondre sur la tête de la poix-résine et d'autres matières brûlantes; si bien que le corps de chacun d'eux, n'étant qu'une flamme, pouvait servir de flambeau toute la nuit, et que la graisse humaine, coulant dans l'arène, y formait comme un ruisseau!

Domitien, auteur de la seconde persécution générale (A. D. 95), renouvela toutes les horreurs de celle de Néron. Dans celle-ci, Paul avait trouvé la couronne des martyrs sous le tranchant de l'épée, et Pierre sur la croix. Dans celle-là, Jean relégué dans l'île déserte de Pathmos, y reçut de Jésus-Christ ces révélations sublimes que l'Eglise médite avec étonnement, et qui surprendront bien plus les âges futurs.

La troisième persécution générale, sous Trajan (A. D. 107), procura la palme du martyre à Ignace d'Antioche. Et la quatrième, sous Marc-Aurèle, l'apporta cinquante ans après (A. D. 162), à ces fidèles témoins de Vienne et de Lyon, dont la constance ne se démentit point en face des plus cruelles douleurs, parce que l'épée et les bûchers ne peuvent rien contre ceux qu'étreint l'amour de Christ. Dans le même temps mourait avec courage, pour le saint Nom de Jésus, ce généreux évêque de Smyrne, Polycarpe, disciple de Jean, qui, sommé d'*outrager le Christ*, fit cette admirable réponse : *Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et il ne m'a fait aucun mal; pourquoi blasphèmerais-je mon Roi qui m'a sauvé?*

Les six dernières persécutions générales ne furent pas moins cruelles que les quatre premières. Satan, jusqu'alors tranquille possesseur de l'empire, furieux de le voir échapper peu à peu de ses mains, réveilla tout l'enfer pour com-

battre Jésus-Christ; et les scènes sanglantes des deux premiers siècles se renouvelèrent sur toute la face du monde civilisé.

L'empereur Décius (250) donna le signal de la septième persécution générale, en publiant, dès le début de son règne, un édit qui fut exécuté sans merci : les fouets, le feu, les bêtes féroces, la poix bouillante, les tenailles brûlantes, tous les genres de supplices furent mis en usage contre les brebis du Seigneur (1).

La dixième et dernière persécution, qui fut aussi la plus terrible de toutes, éclata sous Dioclétien, l'an du Seigneur 303. Pendant dix longues années, les ennemis de Christ épuisèrent sur ses disciples des tortures jusqu'alors inconnues. En Mésopotamie, après les avoir pendus la tête en bas, on les étouffait par un feu lent. En Syrie, on les rôtissait sur des grils. Dans le Pont, on leur enfonçait des roseaux pointus sous les ongles, puis on versait sur eux du plomb fondu. En Egypte, après les avoir tenaillés, on leur déchirait le corps avec des morceaux de pots cassés : dans cette seule province, 144,000 tombèrent sous le tranchant de l'épée, 700,000 moururent dans l'exil ou dans les travaux publics. Les persécuteurs étaient las de massacrer. *De l'Orient à l'Occident*, dit Lactance qui vivait à cette époque, *toute la terre était inondée de sang.*

Mais Jésus était avec son Eglise, sa bien-aimée, dans la fournaise qu'avaient allumée les persécuteurs, ces nouveaux Nabuchodonosor, et il lui donnait de pouvoir chanter le cantique de Moïse et de l'Agneau. Cependant, il a entendu la voix du sang de ses témoins qui crie vengeance (2). Il va

(1) Un grand nombre de fidèles se réfugièrent dans les déserts pour éviter la persécution, et donnèrent ainsi naissance à la vie monastique.

(2) Apoc., VI, 9-11

frapper leurs adversaires. Déjà, à l'ouverture des quatre premiers sceaux, Rome, idolâtre et persécutrice, a reçu l'avant-goût des justes jugements de Dieu [A] : il lui reste à boire la lie de la coupe de sa fureur. L'ouverture du cinquième sceau, sous le même Dioclétien qui avait ordonné la dixième persécution générale, prépare et annonce à Rome impériale, un terrible châtiment que l'ouverture du sixième va lui apporter (1). Encore quelque soupirs, encore quelques douleurs, et l'Eternel se lèvera pour délivrer les siens.

(1) Voir, dans l'*Avant-Propos* et la *Conclusion*, nos vues sur le double accomplissement de la prophétie du quatrième empire.

SECONDE PÉRIODE.

L'ÉGLISE DANS L'ESPACE DE TEMPS QUI S'ÉCOULE ENTRE ROME PAÏENNE ET ROME PAPALE.

(Age d'Augustin.)

Nous entrons dans la seconde période des combats de l'Eglise, et nous la suivons sous des empereurs et des princes faisant profession de christianisme, depuis Constantin jusque vers les temps où *l'homme de péché, le fils de perdition*, s'assied *comme Dieu, dans le temple de Dieu, voulant se faire passer pour un Dieu* (1). La première période renfermait trois siècles : celle-ci en embrasse à peu près autant.

Déjà les persécuteurs se vantaient d'avoir aboli jusqu'au nom de Christ, quand tout-à-coup la main de l'Eternel s'appesantit sur eux. Constantin prend les rênes de l'empire (312); les temples des idoles sont abattus, et sur leurs débris s'élèvent des églises chrétiennes; les magistrats païens et les prêtres des faux dieux, dispersés ou bannis, cèdent la place aux adorateurs du Fils de Dieu. L'histoire de ces temps est pleine du récit des malheurs qui accablent les empereurs, les princes, les généraux, les capitaines, tous ceux qui s'étaient signalés dans la persécution dioclétienne; ils périssent misérablement dans les tourments du corps et dans les angoisses de la conscience : *Montagnes, tombez sur nous*, s'écrient-ils, *et cachez-nous de devant la face de Celui qui est*

(1) Voir l'*Avant-Propos* et la *Conclusion*.

assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau; car la grande journée de sa colère est venue ; et qui est-ce qui pourra subsister (1)?...

Jamais, depuis le commencement des siècles, révolution n'avait tant étonné le monde. Dagon tombait en pièces devant l'arche du Seigneur. Ces dieux si fameux autrefois dans le monde, Jupiter, Saturne, Minerve, Junon, perdaient tout-à-coup leurs temples, leurs autels et leurs adorateurs. *Il y eut une bataille au ciel : Michel et ses anges combattaient contre le Dragon, et le Dragon et ses anges combattaient* contre Michel. *Mais ils ne furent pas les plus forts, et ils ne purent plus se maintenir dans le ciel. Et le grand Dragon, le Serpent ancien, appelé le Diable et Satan, qui séduisait le monde, fut précipité en la terre, et ses anges furent précipités avec lui* (2). Il était *précipité* du ciel *en la terre,* en attendant le jour où il sera précipité de la terre en l'*abîme* (3). L'Agneau de Dieu venait de terrasser le lion rugissant dont l'empire *idolâtre* allait maintenant se borner aux nations les plus obscures et les plus barbares du monde connu.

Mais l'Eglise de Jésus-Christ serait-elle déjà triomphante? les beaux jours que la prophétie lui promet seraient-ils déjà venus ?

Nullement. C'est un repos que l'Eternel accorde à son Eglise, mais un repos précédant et préparant de nouveaux orages. Satan n'a rien perdu de sa rage contre Jésus-Christ.

(1) Apoc., VI, 16, 17.

(2) Apoc., XII, 7-9 (VI, 12-14). Sur la porte du palais de l'empereur Constantin, pendait une image qui représentait ce prince ayant sur la tête une croix, signe glorieux de la Rédemption, et sous les pieds le grand ennemi du genre humain, le Dragon, transpercé d'un dard, et tombant, la tête la première, dans la profondeur des mers.

(3) Apoc., XX.

Sa défaite n'a servi qu'à enflammer toujours plus sa fureur. *Malheur* à vous, *habitants de la terre et de la mer* (1)! Jusqu'à ce moment il avait attaqué l'Eglise principalement de dehors. C'est au-dedans surtout qu'il l'attaquera désormais. Les erreurs et les hérésies qu'y sèmera le père du mensonge, le meurtrier des âmes, tout autant que les Barbares du Nord qu'on verra bientôt se jeter comme un torrent dévastateur sur l'empire épouvanté, seront les flots entassés sous lesquels il tentera de submerger et d'engloutir *la femme*, la chaste Epouse de l'Agneau (2). Il l'affligera par toutes sortes de scandales. Déjà, sous Rome païenne, il préludait à cette œuvre de ténèbres, qu'il devait un jour pousser si loin. Rome païenne tombe; le christianisme devient la religion dominante de l'empire. Alors le prince de la puissance de l'air accélère cette œuvre infernale qui, sous la croix, n'avait pu se développer librement; et bientôt l'on pourra reconnaître que la grande révolution religieuse qui s'était opérée sous Constantin, heureuse à plus d'un égard pour l'Evangile, devait avoir sous de nombreux et importants rapports les plus fâcheux résultats. La porte s'ouvre haute et large à tous les désordres. Les disciples de Jésus-Christ, n'étant plus appelés à le suivre dans l'opprobre et la souffrance, lâchent la bride à leurs mauvais penchants. L'orgueil et l'ambition, la haine et la discorde assaillent à la fois l'Eglise; et la superstition marche de pair avec le vice. Une école, ou académie chrétienne, établie à Alexandrie en Egypte, altérait depuis longtemps la simplicité de l'Evangile; mêlant les traditions de la sagesse humaine aux enseignements de l'éternelle vérité, elle répandait ou accroissait en Orient ce malheureux goût de vaines

(1) Apoc., XII, 12.
(2) *Ibid.* XII, 15.

discussions qui devait y ruiner enfin l'œuvre de Dieu. On va maintenant recueillir ce qu'on avait semé. C'est par la science, c'est par l'habileté dans les débats théologiques, qu'on aspire à briller, plus que par la sainteté de la vie. On recherche la gloire et l'éclat du monde. Les discours oratoires remplacent les instructions simples et sans art de l'âge primitif. Parce qu'on surpasse les idolâtres en nombre, en puissance et en richesses, on veut les éclipser aussi par la pompe et la magnificence du culte; et, pour flatter et surprendre leurs sens par l'éclat des cérémonies, on ente dans l'Eglise une multitude de pratiques d'origine païenne.

C'est l'époque de l'invasion des plus graves erreurs. Arius, prêtre d'Alexandrie (1), nie la divinité suprême de notre adorable Sauveur. D'autres enseignent la purification des péchés par l'eau du baptême, et la damnation des petits enfants qui meurent sans l'avoir reçue. On préconise les effets merveilleux de l'eucharistie, on l'emporte dans les maisons, on l'insinue dans la bouche des morts, on l'enterre avec eux. Déjà l'on défend l'usage de certaines viandes dans les temps de jeûne (2). Déjà l'on parle d'un feu destiné à purifier, après la mort, les âmes souillées, comme s'il y avait un autre purgatoire que le sang de Jésus-Christ (3). Déjà l'on vante l'utilité prétendue du célibat (4), pour délivrer les âmes de l'influence des mauvais génies; les temples se remplissent de vains ornements; on emprunte au culte lévitique ses pompes; on visite les lieux saints, les tombeaux des martyrs, que l'on commence à invoquer; on recherche curieusement leurs reliques,

(1) Condamné par le premier concile œcuménique ou général de Nicée (325).

(2) 1 Tim., IV.

(3) 1 Jean, I, 7.

(4) 1 Tim., IV.

on publie les prétendus miracles opérés par elles (1). Bientôt paraîtront de nouveaux abus : car il n'est pas dans la nature de Satan de s'arrêter dans ses attentats contre le Seigneur et son Evangile, comme il n'est pas non plus dans celle de l'homme de s'arrêter dans la voie de l'erreur. La bienheureuse Marie, de plus en plus élevée au mépris de Celui qu'elle appelait son *Seigneur*, devient insensiblement un objet d'adoration pour des cœurs charnels qui se dégoûtent de jour en jour davantage de la Parole et du service de Jésus-Christ. Elle est déjà la Dame du monde, bientôt elle sera la Mère de Dieu (2), le grand refuge des pécheurs. Jésus, sa charité, son sang précieux, n'est plus l'unique espérance d'une multitude abusée; c'est dans les jeûnes, les aumônes, les austérités d'un culte volontaire, c'est dans maintes pratiques religieuses, dans des dons faits aux couvents et aux églises, qu'on cherchera désormais son salut. Chaque jour enfantera de nouvelles superstitions, de nouvelles infidélités, de nouvelles erreurs (3); chaque jour verra créer de nouvelles dignités ecclésiastiques pour compléter une hiérarchie toute charnelle, qui est maintenant le château-fort de Satan dans la chrétienté.

Telle est, en résumé, l'histoire de l'Eglise (4) du Seigneur, pendant la seconde période de ses combats. Plus riche, en

(1) La fureur de ces reliques introduisit une multitude de fraudes, toutes sortes de gens *disant* connaître par révélation les lieux où reposait quelque saint ignoré, dont ils vendaient chèrement les prétendus restes.

(2) Θεοτόκος. Les Nestoriens voulaient qu'on l'appelât simplement Χριστόκος, mère de Christ.

(3) Les images, l'eau bénite imitée de l'eau lustrale des Gentils, la confession auriculaire, etc.

(4) Nous prendrons souvent le mot *Église* dans son acception historique et usuelle. Le sens déterminera facilement quand il s'agit de la *vraie Eglise* du Seigneur.

apparence, que pendant la première, elle est, en réalité, plus pauvre. Toutefois, elle renferme encore dans son sein le petit troupeau des vrais adorateurs : joie et gloire de Jésus-Christ, ils marcheront avec lui en vêtements blancs, car ils en sont dignes. Parmi ces bien-aimés du Père, il en est un surtout qui console l'Eglise affligée de tant de maux et lui rappelle de plus beaux jours. C'est le saint évêque d'Hippone, en Afrique. La controverse qu'Augustin eut à soutenir avec le plus fameux hérétique de son temps eut, sur les siècles suivants, une influence prodigieuse. Pareil à ces fanaux qu'on élève au sein des mers, pour éclairer de nuit la route du navigateur incertain, le puissant adversaire de Pélage, placé par la main du Seigneur, comme en tête des siècles ténébreux du moyen-âge, devait réfléchir sur eux de resplendissantes clartés ; c'est pourquoi nous allons retracer ici l'histoire importante de ses débats avec l'hérétique breton.

Le moine Pélage, dont le vrai nom était Morgan, s'était acquis dans l'Eglise une haute réputation par la subtilité de son esprit, par son éloquence et la pureté de son style, ainsi que par l'austérité de sa vie. Il avait beaucoup lu les ouvrages d'Origène, docteur illustre de l'école d'Alexandrie, et ceux des philosophes païens ; et cette lecture lui avait inspiré des sentiments tout humains sur la grâce et sur la liberté de l'homme. Il s'était fait un nouveau système, qui n'était autre chose que le déisme masqué sous les dehors du christianisme. « Les hommes, disait Pélage, peuvent être sauvés par la loi tout comme par l'Evangile. Il n'y a point de péché originel, point de corruption innée. Nous pouvons de nous-mêmes, et sans le secours de Dieu, accomplir, et cela parfaitement, tous les commandements de la loi. Ce qu'on appelle *la grâce*, c'est tout simplement la liberté naturelle avec

laquelle nous naissons tous, et cette céleste doctrine (1) qui nous retrace nos devoirs, et nous en facilite l'observation par l'exemple de Jésus qu'elle nous propose et par les motifs puissants qu'elle nous présente. »

Rien de nouveau sous le soleil : telle erreur qu'on nous donne aujourd'hui comme étant le résultat du progrès des lumières n'est au fond, on le voit, qu'une aberration des temps passés, qu'une vieille hérésie réchauffée.

Pélage répandit cette nouvelle doctrine dans l'empire Romain, qu'il parcourut d'un bout à l'autre, accompagné de Cœlestius, son compatriote et son disciple, allant avec lui de monastère en monastère. Fidèle à la marche ordinaire des hérétiques, il le fit d'abord avec beaucoup de ménagement, affectant de proposer ses opinions sous la forme modeste de questions et comme étant plutôt celles d'autres personnes, *cachant ainsi son venin sous l'ambiguité des paroles,* selon l'expression d'Augustin, et conservant le mot de *grâce* alors même qu'il rejetait la chose que ce mot désigne. Puis, encouragé par quelques succès, il s'exprima d'une manière plus franche, et laissa mieux apercevoir ses véritables sentiments. C'est ce qu'il fit surtout dans une lettre à Démétriade, vierge de l'illustre famille des Anicius, qui s'était réfugiée en Afrique, pour se soustraire à la fureur des Goths au pouvoir desquels l'Italie venait de tomber. Démétriade, ayant fait à Dieu l'offrande de sa virginité, en fut généralement félicitée (413). Elle reçut à ce sujet une lettre pleine de flatteries, qu'on reconnut dans la suite pour être du fameux cénobite, et dans laquelle on y lisait ces mots :

« J'ai à écrire à Démétriade, vierge chrétienne, qui foule

(1) « La grâce ne consiste pas dans la saine doctrine ; mais la grâce est ce qui fait que la doctrine profite. » (Augustin.)

aux pieds la noblesse et l'opulence par l'ardeur de sa foi, — et qui, par l'épée de la foi, c'est-à-dire par sa volonté, a tranché la fleur de la jeunesse. Il est difficile de s'adresser convenablement à une personne aussi distinguée. Elle unit, à un si grand désir de s'instruire, une si vive ardeur pour la perfection, qu'il n'est aucune doctrine, si parfaite soit-elle, qui puisse égaler son mérite. Nous lui écrivons à la sollicitation de sa sainte mère.

» Toutes les fois que je suis appelé à proposer le plan d'une vie sainte, j'ai coutume de montrer quelles sont les forces de la nature humaine et ce qu'elle peut faire réellement, parce qu'il serait inutile de porter les gens à entreprendre ce qu'ils se croiraient incapables d'accomplir : car l'espérance est la racine et la source de toute activité sur le chemin de la vertu ; dès qu'une personne désespère, ses efforts ne peuvent se soutenir. Il faut déployer aux yeux des hommes les ressources de la nature, pour les faire marcher d'un pas accéléré vers le but de la perfection. Il est à craindre que, s'ils ignorent la puissance inhérente à leur nature, ils ne s'imaginent être privés de cette force qui se trouve en eux réellement. Ainsi, que Démétriade apprenne d'abord à connaître ses propres forces ; elle en fera un bon usage, quand elle saura qu'elle les possède : c'est le fondement de la vie spirituelle.

» Dieu a voulu que l'homme fût un être libre et non un esclave : aussi l'a-t-il abandonné à son propre conseil. C'est dans la liberté naturelle que consiste toute la gloire et toute la dignité de notre nature : c'est dans le même principe que la louange accordée à l'homme de bien prend sa source. — La bonté de la nature est si évidente qu'elle se montre d'elle-même parmi les Gentils (1). Que de philosophes vertueux

(1) Romains, I.

dont nous avons entendu parler, ou dont nous avons lu l'histoire! D'où viennent leurs vertus, si la nature n'est pas bonne? Et combien les chrétiens ne peuvent-ils pas être plus vertueux, eux qui ont les instructions de Christ et l'assistance de la grâce divine? »

Pélage parle ensuite des vertus d'Abel, d'Enoch, de Jacob, etc., dont il fait honneur à leurs seules forces (1). Il nie formellement la chute de l'homme et la corruption de la nature humaine, et il affirme que la puissance des mauvaises habitudes est le seul et unique obstacle à la pratique de la vertu; il parle, il est vrai, de Jésus-Christ, de sa grâce, de l'expiation des péchés par le sang de la croix, mais il ne le fait qu'en passant, il ne s'y arrête point.

Une autre lettre de Pélage, adressée à une veuve, n'était pas rédigée dans un meilleur esprit. Il lui enseignait à faire cette prière qui est précisément celle du pharisien dans le temple : « Tu sais, Seigneur, combien sont saintes et innocentes ces mains que je lève vers toi; combien sont justes, pures et exemptes de fraude, ces lèvres qui invoquent ta miséricorde (2)! »

Augustin, par une longue suite d'expériences, avait appris à sonder la plaie de son cœur et à reconnaître que tous nos efforts ne sauraient nous affranchir de la domination du péché; que c'est uniquement l'œuvre de la grâce; qu'avec elle, la sanctification devient facile; que, sans elle, au contraire, nous sommes et demeurons esclaves de Satan, qui *nous tient assujettis pour faire sa volonté.* Avec cette

(1) La Bible fait exactement le contraire, Hébreux, XI.

(2) « *Tu nosti, Domine, quàm sanctæ, quàm innocentes, quàm puræ ab omni fraude et rapinâ quas ad te expando manus; quàm justa, quàm immaculata labia, et ab omni mendacio libera, quibus tibi, ut mei miserearis, preces fundo!* »

double connaissance de la faiblesse de notre nature et de la force du Saint-Esprit dans les cœurs, de notre misère spirituelle et de la miséricorde de Dieu, il était assez fort pour combattre Pélage, pour démêler et confondre ses sophismes. Augustin, d'ailleurs, était abondamment nourri de la Parole de vérité [B].

Aussitôt qu'Augustin et son ami Alipe eurent connaissance de la lettre de Pélage à Démétriade, ils en écrivirent une autre à Julienne, sa mère, pour effacer l'impression dangereuse que celle de Pélage avait dû produire sur l'esprit de la vierge chrétienne :

« Ce n'est pas une erreur légère, lui disaient-ils, que celle de ces gens qui s'imaginent que ce qu'il y a en nous de justice, de continence, de piété et de chasteté, nous le tenons de nous-mêmes; qui prétendent que, en nous créant, Dieu nous a mis en état de n'avoir besoin, pour bien vivre, que de la connaissance de nos devoirs; que c'est là tout le secours qu'il nous accorde, et qu'une fois qu'il nous a révélé sa volonté, il n'est plus nécessaire qu'il nous la fasse accomplir en nous la faisant aimer.

» — N'est-ce pas une chose qui fait horreur, de placer entre les mains d'une vierge de Jésus-Christ, de quoi lui persuader qu'elle tient d'elle-même la sainteté qu'elle professe, et tout ce qu'elle a de richesses spirituelles? — Car, voici les propres expressions de la lettre à Démétriade : « Vous avez donc en cela même un avantage qui vous élève au-dessus des autres; vous devez à vos ancêtres la noblesse et les richesses que vous possédez; mais à vous seule, les richesses spirituelles qui font votre ornement : étant en vous et ne pouvant venir que de vous seule, ces richesses vous placent au-dessus de vos semblables. » Ne voyez-vous donc pas le venin caché sous ces paroles? Que ces richesses spi-

rituelles *soient en nous,* c'est ce que personne ne peut révoquer en doute; mais qu'elles puissent *venir de nous,* c'est ce qui est faux et dangereux. A Dieu ne plaise qu'une vierge, qui s'est consacrée à Jésus-Christ, une vierge qui, par ses sentiments de foi et de piété véritable, peut aisément comprendre combien le cœur de l'homme est de lui-même destitué de tout bien, et qui ne voit chez elle que celui que la libéralité de son Epoux y a placé, à Dieu ne plaise qu'elle prête l'oreille à de pareils discours ! mais que plutôt elle écoute le grand Apôtre qui, après avoir dit : *Je vous ai fiancés à un seul Epoux, Jésus-Christ,* ajoute aussitôt après : *Mais je crains que, de même que le serpent séduisit Eve par sa ruse, de même aussi vos pensées ne se corrompent,* et que vous ne vous détourniez *de la simplicité qui est en Christ.* —

» Et pour ce qui regarde la chasteté virginale, si Démétriade veut se convaincre que ce bien ne vient point d'elle-même, mais que c'est le don de Dieu, qu'elle écoute encore ce saint docteur de la vérité : *Je voudrais*, dit-il, *qu'à cet égard tous fussent comme moi; mais chacun a son don particulier qu'il reçoit du Seigneur, l'un pour une chose, l'autre pour une autre.* Qu'elle écoute l'Epoux de son âme et celui de toute l'Eglise, qui dit sur la virginité : *Tous ne peuvent la garder; ceux-là seuls le peuvent, à qui cela est donné d'en-haut. Si toute donation parfaite et toute grâce excellente descend du Père des lumières,* comme le dit saint-Jacques, c'est de lui que vient, avec toutes les autres, celle de la virginité.

» Il faut donc, comme il est écrit, prier sans cesse et rendre grâce à Dieu pour toutes choses : *prier*, pour obtenir et pour faire des progrès dans ce qu'on a reçu ; *rendre grâce*, parce que ce n'est pas de nous-mêmes que nous tenons ce que nous possédons. Qui est-ce qui nous distingue de la masse morte et condamnée dont Adam est la source et le principe,

sinon Celui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu ? Quand l'Apôtre nous adresse cette question : *Qu'est-ce qui vous distingue?* oserons-nous répondre : Notre bonne volonté, notre foi, notre justice, comme s'il n'ajoutait pas au même endroit : *Qu'avez-vous que vous ne l'ayez reçu, et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez pas reçu?*

» Pour nous, nous croyons qu'élevée dans l'humilité chrétienne, cette sainte vierge n'a pu lire ces paroles (si toutefois elle les a lues) sans gémir, sans se frapper la poitrine, dans un profond sentiment d'humilité, même sans verser des larmes; sans élever en même temps son âme vers le Seigneur à qui elle s'est consacrée et qui l'a sanctifiée, et sans implorer sa miséricorde, afin que, par ces paroles, qui ne sont que celles d'un étranger, sa foi ne fût point infectée, et qu'il ne lui arrivât pas de s'imaginer qu'elle ait le moindre sujet de se glorifier en elle-même, au lieu de se glorifier au Seigneur. »

Cependant Pélage, laissant de plus en plus tomber le masque, réveillait les inquiétudes de toute la catholicité. Innocent, alors assis dans la chaire de Rome, condamna ses opinions comme dangereuses et inouïes. En Orient, Jérôme l'accusait hautement d'hérésie (1); plusieurs évêques fidèles le poursuivaient en Occident. Deux conciles assemblés en Afrique, l'un à Carthage, l'autre à Milève, demandèrent qu'à moins d'une rétractation positive Pélage et ses adhérents fussent retranchés de la communion des fidèles. Aurèle, Alipe, Augustin et d'autres pasteurs, appuyèrent

(1) Une parole de Jérôme contre Pélage mérite d'être citée : « *Hæc hominibus sola perfectio, si imperfectos se esse noverint.* » La seule perfection que les hommes puissent avoir, c'est de connaître leur imperfection.

fortement ces réclamations, dans une lettre à Innocent, évêque de Rome :

« Sous prétexte de défendre la liberté naturelle, y disaient-ils, les Pélagiens prononcent des paroles condamnables, qui enflent le cœur de l'homme d'un orgueil impie et sacrilége, et ne vont à rien moins qu'à anéantir la grâce de Dieu, qui seule nous fait chrétiens, et nous rend véritablement libres, en affranchissant notre prétendue liberté naturelle du joug de la cupidité, comme Jésus nous l'enseigne dans ce passage : *Si le Fils vous met en liberté, alors vous serez véritablement libres.*

» Cette grâce que l'Apôtre prêche si hautement dans ces paroles : *Je me plais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur; mais je vois dans mes membres une autre loi, qui combat contre la loi de mon esprit, et qui me rend captif sous la loi du péché*; *malheureux que je suis ! qui me délivrera de ce corps de mort ?* ce sera *la grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur ;* — cette grâce, dis-je, ils ne veulent point la reconnaître. Ils n'osent pas non plus l'attaquer ouvertement : mais n'est-ce pas assez l'attaquer que de travailler sans relâche, comme ils le font, à persuader à des créatures, toutes de chair et de sang, et incapables de comprendre les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, que l'homme n'a besoin que de lui-même pour accomplir la loi du Seigneur, même pour arriver au plus haut degré de justice et de sainteté ? Et la cause de leur erreur, c'est qu'ils ne veulent pas prendre garde à ces paroles, que c'est l'Esprit de Dieu qui aide et soulage notre faiblesse; que la justice des hommes ne vient ni de leur volonté ni de leur course (1), mais de la miséri-

(1) Expression figurée, familière à Paul et tirée de ces jeux où l'on courait dans la lice pour remporter le prix.

corde de Dieu ; que nous formons un seul Corps en Jésus-Christ, et que nous sommes les membres les uns des autres, ayant reçu chacun un don particulier, selon la grâce qui nous a été donnée ; que c'est par cette grâce que saint Paul lui-même était ce qu'il était ; que, si elle n'avait pas été sans effet chez cet apôtre, et s'il avait travaillé plus que tous ses autres compagnons d'œuvre, ce n'était pas à lui-même qu'il fallait l'attribuer, mais à la grâce de Dieu qui était avec lui; que c'est Dieu qui nous donne la victoire par Jésus-Christ notre Seigneur; enfin, que nous ne sommes pas capables de former une bonne pensée de nous-mêmes, comme de nous-mêmes, et que toute notre capacité vient de Dieu.

» Il n'est pas possible que vos entrailles pastorales ne soient émues de compassion, si vous considérez combien est pernicieuse, pour les brebis de Jésus-Christ, la doctrine pélagienne et sa conséquence nécessaire, à savoir, qu'il est inutile de prier Dieu de ne point nous laisser tomber dans la tentation, bien que le Seigneur ait ordonné à ses disciples de faire cette demande, et qu'il en ait fait un article exprès de l'oraison dominicale ; qu'il est également inutile de le prier d'entretenir en nous la foi, bien que Jésus lui-même nous assure que c'est une grâce qu'il a sollicitée pour saint Pierre. Si ces choses ne surpassent pas les seules forces de la liberté naturelle, qui ne voit que c'est vainement qu'on les demande à Dieu, et que les prières qu'on lui fait pour les obtenir ne sont que mensonge et hypocrisie, puisque c'est lui demander des choses pour lesquelles nous n'avons besoin que de nous-mêmes. Une autre conséquence, pareillement nécessaire, de leur doctrine, c'est que Jésus n'a pas dû dire à ses disciples : *Veillez et priez*, mais seulement, *veillez, de peur que vous ne tombiez dans la tentatian*, et qu'au lieu de dire à saint Pierre : *J'ai prié pour toi, de peur que ta foi ne*

défaille, il devait se contenter de l'avertir, de lui recommander, de lui ordonner de prendre garde de laisser défaillir sa foi.

» De plus, la doctrine de ces novateurs combat les bénédictions que nous prononçons sur les peuples. Si elle est véritable, c'est en vain qu'en bénissant les fidèles, nous demandons pour eux au Seigneur, qu'ils mènent une vie sainte ; c'est en vain que saint Paul lui-même a dit : *Je fléchis les genoux devant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, afin que, selon les richesses de sa gloire, il vous fortifie dans l'homme intérieur par son Esprit.* Lorsqu'à l'exemple de ce grand apôtre, nous dirons, en bénissant le peuple : *Seigneur, fais-leur la grâce d'être fortifiés par ton Esprit*, on viendra nous dire que c'est nier la liberté naturelle de l'homme, que de demander à Dieu ce qui n'est point au-dessus de nos forces. »

Le résultat de toutes ces réclamations des évêques africains fut tel qu'on devait l'attendre : la doctrine de Pélage fut condamnée. Cependant, même après cette condamnation, Cœlestius, disciple du faux docteur, ne craignit pas de se présenter devant Zozyme, successeur d'Innocent. Il flatta ce pape, lui mentit, et fit si bien que, tombé dans le piége, le pauvre Zozyme écrivit une lettre de reproches à ceux des évêques africains qui avaient eu le plus de part à l'arrêt lancé contre Pélage. Ces derniers, à leur tour, se plaignirent de la précipitation de Zozyme, et Cœlestius confondu se retira. Connaissant la facilité du prélat romain, le subtile et rusé Pélage voulut essayer aussi d'en appeler à son tribunal. Il lui fit un exposé si spécieux de sa doctrine, que, peu exercé à discerner le vrai du faux, Zozyme se laissa prendre aux paroles de l'hérésiarque et écr une seconde lettre de reproches aux évêques d'Afrique.

les instructions de ces fidèles pasteurs ayant rectifié la méprise de l'évêque de Rome (1), Pélage, démasqué, n'eut finalement en partage que la honte et la confusion. L'évêque d'Hippone acheva de le terrasser, par des écrits solides, uniquement fondés sur la Parole de Dieu, cet arsenal inépuisable, où le chrétien trouvera toujours des armes contre toute espèce d'erreur.

Ce que l'ennemi des âmes avait *pensé en mal*, Dieu le *pensa en bien*. Cette lutte, qui semblait devoir ruiner l'Eglise, servit, au contraire, à donner aux disciples de Jésus, des idées plus correctes de la grâce sanctifiante, à affermir leur foi, à augmenter leur zèle. « Dieu qui sait tirer le bien du mal, disait Augustin, ne permet qu'il s'élève des hérésies, qu'afin que ceux qu'il suscite pour les combattre, enrichissent de plus en plus son Eglise par les nouvelles découvertes qu'ils font dans les Ecritures, pour la défense de la vérité. » On verra quelles vives et bienfaisantes clartés la controverse pélagienne était destinée à projeter sur les siècles suivants, et jusque vers les temps de la bienheureuse Réformation.

Telles furent les souffrances et les persécutions intérieures de l'Eglise, durant la seconde période de ses combats. Les persécutions extérieures ne lui manquèrent pas non plus pendant cet intervalle. Mais, pour être plus violentes que les premières, elles ne furent pas plus funestes : le loup ravisseur est bien plus à craindre, quand, à force de ruse, il parvient à se glisser au milieu des brebis, que lorsque, menaçant et furieux, il rôde à l'entour du bercail. Les discussions intestines détruiraient l'Eglise, si la puissance de

(1) « Qui n'avait pas encore appris à être infaillible, » dit Milner à cette occasion.

Satan pouvait prévaloir contre elle, au lieu que les persécutions du dehors ne font que l'épurer : elles renversent les superbes, elles dispersent les hypocrites, mais elles raniment les humbles ; comme les orages abattent les sapins et les chênes, tandis qu'ils vivifient l'utile et modeste plante qui tapisse le sol à leurs pieds.

Satan, voulant rétablir l'idolâtrie dans l'empire, choisit, pour accomplir ses projets, Julien, surnommé l'Apostat, neveu de l'empereur Constantin (361); et déjà ce prince impie secondait efficacement les sinistres desseins du dieu de ce siècle, en attaquant la Parole et le peuple du Seigneur avec l'arme redoutable du ridicule, lorsque, atteint d'un coup de lance dans une bataille contre les Perses, il tomba, selon quelques auteurs, en prononçant ces mots : *Tu as vaincu, Galiléen!*

Toutefois, Satan ne perdit pas l'espoir d'anéantir le christianisme : il versa sur l'empire d'innombrables multitudes de Barbares du nord de l'Europe et de l'Asie, se flattant d'ensevelir l'Eglise sous leurs flots accumulés; mais, *la terre aidant à la femme* (à l'Eglise) *engloutit le torrent* (1). Les Barbares victorieux, s'unissant aux Romains vaincus, formèrent avec eux un seul peuple, et embrassèrent le christianisme. Vers la même époque, l'Evangile, franchissant les limites de la domination romaine, allait conquérir des âmes à Jésus-Christ, chez les Arabes, les Perses, les Scythes, les Colchidiens, et d'autres tribus idolâtres. Après une longue agonie, l'empire, sous sa première forme, succomba seul en Occident, dans la fameuse invasion des Goths, des Huns, des Vandales et des Hérules, invasion dont les quatre premières

(1) Les principaux fauteurs du paganisme avaient encouragé l'invasion des Barbares, dans l'espoir d'anéantir le christianisme ; mais l'événement ne réalisa point leur criminelle attente (Apoc., XII, 16).

trompettes apocalyptiques [C] avaient donné le signal (1); tandis que l'Eglise resta debout au milieu du monde bouleversé. Le soleil de Rome impériale et persécutrice, de Rome la ville favorite de Satan, sa capitale et sa forteresse, s'éteignit sous Romille, surnommé, par dérision, Augustule (476). Sous le sénat et sous les consuls, ses luminaires inférieurs ne jetèrent plus qu'une pâle clarté (2). Bientôt même, cette vacillante lumière s'évanouira tout-à-fait (566); et, de maîtresse du monde, Rome se verra réduite à n'être plus qu'un pauvre duché, tributaire de l'exarque de Ravenne, délégué de l'empereur d'Orient.

Satan n'en sera pas mieux avisé; sans changer de pensée envers l'Eglise, il changera seulement de plan d'attaque contre elle; il saura tirer parti de sa nouvelle position; la chute même de l'empire Occidental secondera ses desseins, en achevant d'écarter le grand obstacle qui depuis longtemps s'opposait à la pleine manifestation de *l'homme de péché* (3). Rome, sa cité chérie, que le Seigneur lui permettra de conserver encore, Rome deviendra le centre d'une nouvelle révolte, plus longue et plus habilement concertée que toutes les précédentes, mais qui n'en éprouvera pas moins le même sort, quand *le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs* viendra prendre possession de cette terre que le Père lui a donnée pour son héritage.

Six siècles viennent de s'écouler : trois sous les empereurs païens de Rome, trois sous des princes ou sous des empereurs faisant profession de christianisme. Les deux premières

(1) Apoc., VIII.
(2) *Ibid.* VIII, 12.
(3) 2 Thessal., II.



périodes de l'Eglise militante sont passées. Arrive maintenant la troisième, la plus longue et la plus importante de toutes, celle du règne de Mahomet et de l'homme de péché. L'empire était déjà partagé : la section orientale va devenir le théâtre de la longue révolte du prophète de la Mecque; et la section occidentale, subdivisée en ses dix royaumes et revêtue de sa seconde forme, le théâtre de la révolte tout aussi longue de l'évêque de Rome, la plus criminelle jusqu'à ce jour et la plus odieuse de toutes les apostasies [D]. Rome païenne avait précédé Rome chrétienne; Rome chrétienne, à son tour, précède Rome papale en même temps qu'elle la prépare.



TROISIÈME PÉRIODE.

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST SOUS LES ANTICHRISTS DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT ROMAINS, DEPUIS LEUR APPARITION JUSQU'A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION.

(600 — 1600.)

Jusqu'à la fin du IVe siècle, l'Orient et l'Occident romains avaient formé un seul et même empire; ils n'avaient rien offert de tellement distinct qu'il fallût les considérer à part: c'était le même gouvernement, c'était, en général, la même Eglise. Mais depuis l'invasion des Barbares et le démembrement de l'empire, il n'en sera plus de même. L'Orient ne présentera plus le même aspect que l'Occident. C'est un autre empire, ce sera bientôt une autre église; pour la religion, comme pour le gouvernement, l'Orient aura une existence à lui. Considérons donc séparément ces deux grandes divisions de la monarchie romaine, les deux jambes de la statue, en commençant par l'Orient.

§ I. — ORIENT ROMAIN.

DÉCADENCE DU CHRISTIANISME. — MAHOMET OU L'ANTICHRIST ORIENTAL.

Dès l'origine de la troisième période de l'Eglise militante, deux grandes révoltes contre Christ et son Evangile éclatent presque simultanément et, comme on vient de le voir, se partagent entre elles tout le territoire de l'ancien empire de Rome, qu'elles ont possédé jusqu'à cette heure et qu'elles posséderont jusqu'au moment où l'Ancien des jours établira sur la terre le royaume visible et glorieux du Fils de sa dilection. Celle de Mahomet nous occupera la première.

Depuis longtemps, l'Orient romain s'éloignait à pas rapides de la simplicité de l'Evangile. Chaque jour y voyait naître quelque erreur nouvelle. Immédiatement après le nestorianisme (1) qui semblait diviser Christ, parut l'eutychianisme (2) qui confondait ses deux natures. De l'eutychianisme sortit le monothélisme qui n'attribuait au Sauveur du monde qu'une seule volonté. Livrés à d'interminables débats sur la nature de Jésus-Christ, sur sa volonté, sur la procession du Saint-Esprit, et sur d'autres questions du même genre, jouets de Satan déguisé en ange de lumière, les Grecs avaient fait du christianisme, cette religion d'amour et de sainteté, une arène ouverte aux vaines disputes des sophistes, perdant complètement de vue cette parole, que *le royaume de Dieu est*

(1) Condamné dans le troisieme concile général d'Ephèse (431).
(2) Condamné dans le quatrieme concile général de Chalcédoine (451).

justice, paix et joie par le Saint-Esprit. Au VIIIe siècle (787), ils établirent le culte des images, nouvelle espèce d'idolâtrie, à laquelle on les vit se livrer avec une sorte de fureur. Des séditions, des émeutes, des meurtres, toutes sortes de crimes, troublèrent ces régions malheureuses, d'ailleurs en proie aux ravages des sectateurs de Mahomet.

Avec le IXe siècle arrivent de nouveaux désordres. C'est alors que commencent, entre la communion grecque et la communion latine, ces longues disputes, qui se terminèrent par leur entière séparation. Le célèbre Photius, nommé patriarche de Constantinople, par les suffrages de l'empereur grec, fut excommunié, comme illégitimement élu, par Nicolas Ier, chef de l'église latine, le même que nous verrons plus bas applaudir aux exploits sanguinaires de Théodora, qui fit exterminer les nombreux disciples de Jésus vivant sur les terres de sa domination. Le pape, à son tour, fut déclaré, par Photius, indigne d'occuper la chaire de Rome et de participer à la communion des fidèles. Ces prélats, deux des hommes les plus orgueilleux que l'histoire nous présente, troublèrent tout le monde par de scandaleux débats qui n'intéressaient au fond que leur amour-propre. Les tentatives qu'on fit, au XIIIe et au XVe siècles, pour rapprocher les deux églises, qu'eux et leurs successeurs immédiats avaient achevé de séparer, n'eurent aucune réussite, et la rupture a subsisté jusqu'à ce jour. Mais admirons ici les voies du Seigneur : sans cette mémorable scission, l'église romaine, maîtresse à la fois de l'Orient et de l'Occident, eût écrasé de son poids le petit troupeau des confesseurs de Christ et régné sans rivale sur l'univers asservi. Dieu, qui tire le bien du mal, se servit des passions de l'homme pour accomplir de grands desseins de sa sagesse et de son amour : il permit que toute une moitié de la catholicité se séparât de

Rome, et formât, dès la consommation de la grande révolte, un immense contre-poids aux prétentions tyranniques de la moderne Babylone. Huit siècles s'étaient écoulés depuis l'origine du christianisme, et tout l'Orient se détachait d'elle; huit siècles s'écouleront encore, et la Réformation lui ravira la moitié de l'Occident.

Au xe siècle, le haut clergé de l'église grecque ne montra que mépris pour les lois du Seigneur. Un trait le fera connaître. Uniquement occupé de ses chiens et de ses chevaux, Théophylacte, patriarche de Constantinople, faisait un trafic impie des emplois ecclésiastiques. Il avait dans ses écuries 2,000 chevaux pour la chasse, qu'il nourrisait de truffes, de pistaches, de dattes, de raisins secs, de figues confites dans les vins les plus exquis, auxquels il ajoutait encore les parfums les plus précieux. Comme il disait la messe un jeudi-saint, son palefrenier vint lui apporter la nouvelle qu'une de ses juments favorites avait mis bas; aussitôt le patriarche jette de côté sa liturgie, descend de l'autel, sort de l'église, et ravi de joie court à l'écurie; puis, tout plein de son bonheur, retourne achever le service que son absence avait interrompu.

Les moines et les prêtres, esclaves de tous les vices, entraînaient avec eux les âmes dans le chemin large qui mène à la perdition.

Au XIIe siècle, une passion superstitieuse pour l'introduction de nouvelles cérémonies s'empara de tout l'Orient. Les patriarches grecs cherchaient à s'immortaliser par l'établissement de quelque nouveau rite, ou par quelque modification dans le culte : ceux-ci proposaient une nouvelle méthode de lire et de réciter les prières de l'Eglise; ceux-là changeaient sa musique; d'autres se mirent l'esprit à la torture, po trouver quelque nouvelle marque de vénération p

reliques et les images des saints; et plusieurs membres du clergé ne dédaignèrent pas d'employer leur temps et leurs travaux les plus sérieux à embellir les habits sacerdotaux, à fixer les mouvements et les postures que les prêtres devaient observer, et l'air qu'ils devaient prendre dans la célébration de l'office. A côté de cela, l'idolâtrie, de frivoles disputes, de vaines subtilités, une absence complète de toute piété véritable, achevèrent de rendre en Orient le christianisme odieux et méprisable.

Les hésycastes, ou quiétistes grecs, causèrent beaucoup d'embarras pendant le XIVe siècle. C'étaient des moines qui, par une méditation soutenue, prétendaient arriver à une parfaite tranquillité d'esprit. S'imaginant qu'une lumière céleste était cachée dans les replis les plus secrets de l'âme, ils se tenaient assis dans un coin de leurs cellules, les yeux fixés sur leur nombril, et retenant leur haleine. Dans cette posture, ils se vantaient de discerner une lumière divine jaillissant de leur âme, et les remplissant d'une joie indicible; c'était, disaient-ils, la même que celle que les apôtres avaient vue sur le Thabor, lors de la transfiguration de Jésus-Christ. Les théologiens grecs prirent sérieusement parti dans cette affaire, les uns soutenant les moines, les autres les attaquant comme des fanatiques, si bien que, pour mettre un terme à la querelle, il se tint, à Constantinople (1341), un concile que présidèrent le patriarche et l'empereur (Andronic-le-Jeune). Le parti des moines y triompha!

Les temps qui suivirent, jusqu'à la Réformation, n'offrirent que la répétion des mêmes désordres : sacrificateurs et peuple, princes et sujets, grands et petits, tous avaient *abandonné l'Éternel, la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées qui ne contenaient point d'eau.* — Mais tirons le rideau sur ces tristes scènes; elles affligent trop le cœur :

qu'il nous suffise de l'ajouter, et la justice le demande, chez les Grecs la superstition ne fut cependant jamais aussi grande que chez les Latins. Jamais les Grecs n'ont poussé si loin le culte des images, jamais ils n'ont admis le purgatoire; jamais ils n'ont interdit le mariage aux simples prêtres; jamais ils n'ont donné l'onction dernière aux malades; jamais ils n'ont reconnu l'évêque de Rome pour le chef de l'Eglise universelle. Et ce qui, sur toutes choses, distingue honorablement leur communion de celle de Rome, jamais enfin comme association religieuse ils n'ont fait mourir ceux qui ne recevaient pas leurs dogmes particuliers. C'est à Rome, sous les empereurs païens et sous les papes, qu'il faut aller chercher tout le sang des saints versé depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours; sur Rome seule en tombera le châtiment quand elle aura rempli la mesure de ses iniquités.

Comme on le voit, les siècles, que nous venons de traverser rapidement, ne furent pour l'Orient, chrétien de nom, qu'une longue suite de révoltes contre le Seigneur. Ils ne furent non plus qu'une longue succession de châtiments de la part de Celui qui ne laisse point l'iniquité impunie, et dont les jugements nous crient : *Fuyez arrière de la colère à venir !*

Dès la fin du VIe siècle, Cosroës II, roi de Perse, fut envoyé de Dieu pour humilier les adorateurs hypocrites de cette partie du monde : ils avaient *semé le vent*, ils allaient *recueillir le tourbillon*. A la tête de ses Perses, le fier conquérant passa l'Euphrate, s'empara de la ville d'Apamée et porta le ravage jusqu'aux portes d'Antioche. Une armée grecque, qui se rencontra sur son passage, fut taillée en pièces. Il pénétra dans la Palestine, et, franchissant le Jourdain, couvrit de ruines les bords de ce fleuve, dans toute l'étend

de son cours. Puis, il marcha sur Jérusalem, où il entra sans résistance (614), et mit tout à feu et à sang : un grand nombre de prêtres, de moines et de religieuses périrent ; le reste des habitants, hommes, femmes, enfants, chargés de fers, furent traînés au-delà du Tigre.

Ce prince cruel ne fut pas la seule verge employée à châtier l'Orient. La cinquième trompette, première de malheur (1), allait donner le signal de vengeances bien autrement redoutables : *la journée de l'Eternel était proche ; l'Eternel avait préparé le sacrifice ; il avait invité ses conviés* [E]. Audacieux imposteur, Mahomet (2) se déclara solennellement envoyé de Dieu, pour réformer la religion des Arabes, celle des Juifs et celle des Chrétiens, et, sous le nom de Coran, donner au monde une nouvelle loi. Par plusieurs victoires, il contraignit d'innombrables multitudes à recevoir sa doctrine et à se ranger sous ses étendards. Bientôt, fier de la rapidité de ses succès, il conçoit le gigantesque projet de fonder un empire. En 629, la Mecque, sa ville natale, s'était soumise à ses armes, et la conquête de l'Arabie en avait été la conséquence. En 632, année de sa mort, la Syrie fut envahie par ses successeurs. Toutes les autres provinces de l'Asie antérieure tombèrent successivement en leur pouvoir. Ses lieutenants sur les rives de la mer Rouge, de la Méditerranée et du golfe Persique, furent salués par les acclamations d'un peuple abusé ; et les ambassadeurs qui venaient fléchir le genou devant le trône de Médine, « étaient aussi nombreux, dit le proverbe arabe, que les dates mûres qui se détachent du palmier. » Satan seconda si puissamment les efforts de l'imposteur arabe qu'en peu d'années, les Sarrasins, ses

(1) Apoc., VIII, 13 ; IX, 12.
(2) Dan., VIII, 23-25. Apoc. IX, 12.

fidèles sectateurs, se furent rendus maîtres, non-seulement de la Palestine, de l'Arabie, de la Perse, de la Mésopotamie, de la Chaldée, mais de l'Egypte, de tout le littoral de l'Afrique, et du midi de l'Europe : cinquante ans s'étaient à peine écoulés, et déjà les sauterelles sarrasines, sorties de l'abîme, au son de la cinquième trompette, tourmentaient partout la chrétienté (1). Mais la chrétienté ne se repentait point; absorbée par ses vaines discussions théologiques, passionnée pour le culte des images, elle laissait les Sarrasins, ardents et rapides exécuteurs des jugements de Dieu, ravager à leur aise les plus belles provinces de l'Asie et de l'Afrique.

Au commencement du VIIIe siècle, les successeurs de Mahomet, si connus sous le nom de califes, étaient les monarques les plus puissants du globe. L'empire arabe avait deux cents journées d'étendue, des plaines de l'Inde et de la Tartarie, aux rives de l'Atlantique.

Les Sarrasins parurent deux fois en armes devant Constantinople; mais la destruction de cette capitale était réservée à une autre classe de mahométans. La position de Constantinople, choisie avec une sagacité à laquelle la suite des événements vint donner un air de prescience, la garantit de tout danger immédiat du côté de l'Asie et la rendit inaccessible à l'ennemi. Deux fois attaquée par de grandes forces navales, elle trouva, dans la possession du *feu grégeois*, que l'eau ne peut éteindre, une supériorité décidée sur ses ennemis et l'empire de la mer. Le jugement n'était que différé : le fléau, qui devait lui infliger les dernières punitions de l'Eternel, se préparait à la longue, et un instrument de destruction, plus redoutable que le feu grégeois qui l'avait sauvée, devait

(1) Apoc., IX, 1-12.

renverser ses tours et lui apporter une longue et douloureuse captivité.

En 710 ou 711, les Sarrasins passèrent en Espagne où ils mirent un terme à la domination des Goths, qui durait depuis environ trois siècles. Ils pénétrèrent jusqu'en France. Déjà même ils menaçaient le reste de l'Europe, quand Dieu les arrêta tout-à-coup par le bras de Charles-Martel qui les défit complètement, dans les champs de Poitiers (732), préservant ainsi d'une entière désolation nos régions occidentales, où le Seigneur voulait se former un peuple pour le connaître et le servir.

Au IXe siècle, les Arabes se jetèrent encore sur l'Europe. L'Espagne et la Sardaigne connurent leurs armes victorieuses : l'Italie et Rome tremblèrent à leur aspect. Mais là, de nouveau, la toute-puissante main de Dieu les arrêta. Là se fit entendre à cette mer en courroux la parole du Très-Haut : *Tu viendras jusqu'ici et tu n'iras pas plus loin!* Dieu voulait châtier et non pas anéantir; le seul Orient d'ailleurs était livré aux enfants de Mahomet : l'Occident ne devait guère être que menacé par eux.

Avec l'empire, les Sarrasins remirent aux Turcs, leurs coreligionnaires et leurs vainqueurs, la sinistre mission qu'ils avaient reçue de punir la chrétienté. C'était un nouveau fléau qui venait à la fois en briser et en remplacer un autre; les jugements de Dieu n'étaient point épuisés : il ne se lassait pas de punir ceux qui ne se lassaient pas non plus de l'offenser. *Épée, frappe à droite : frappe à gauche, de quelque côté que tu te rencontres...... Te remettrait-on dans le fourreau?*

Sortis des côtes septentrionales de la mer Caspienne, les Turcs, après avoir embrassé la doctrine de Mahomet, dans le courant du IXe ou Xe siècle, s'étaient précipités sur les

Sarrasins qui la leur avaient transmise. L'uniformité de religion ne les avait pas empêchés de chasser ce dernier peuple de toute la Perse, et d'envahir ensuite, avec autant de rapidité que de succès, les autres provinces qu'il avait longtemps possédées. Ainsi, le puissant empire des Arabes vint succomber sous les attaques des Turcs, qui fondèrent leur domination sur les ruines de celle de leurs amis et de leurs alliés, et les Turcs effectuèrent ce que ni les Grecs ni les Romains n'avaient jamais pu réaliser.

D'abord, ils ne poursuivirent pas le cours de leurs conquêtes au-delà de l'Euphrate, limite orientale de l'empire Romain. Ils s'étaient comme assis sur les bords de ce fleuve, où ils avaient établi leurs quatre sultanies : c'étaient peut-être les quatre anges de la prophétie, liés sur les rives de l'Euphrate (1). Pour les y enchaîner, la toute-puissance divine employa divers moyens, surtout les croisades. Mais, au commencement du XIVe siècle, devenus plus formidables que jamais, les Turcs proclamèrent Ottoman pour leur empereur, et fondèrent le nouvel empire auquel ce prince a légué son nom. Les tribus qui composaient ce nouveau peuple étaient les restes des quatre sultanies. Les quatre anges liés sur les bords de l'Euphrate, rompant leurs chaînes au son de la sixième trompette, seconde de malheur [F], franchirent le fleuve, et portèrent dans l'empire les horreurs de la guerre et les abominations du mahométisme. Les Ottomans inondèrent tout le Levant, et même une partie de l'Europe, et finirent par renverser entièrement l'empire Grec. Leur valeureux chef, Mahomet II, se servit de la découverte récente des Latins, et sa foudroyante artillerie surpassa tout ce qui avait paru de plus formidable en ce genre. Il la dirigea contre des

(1) Apoc., IX.

murailles et des tours faites pour résister aux machines moins puissantes de l'antiquité, et prit Constantinople d'assaut le 29 mai 1453, pendant que, dans la haute ville, on se disputait encore sur la procession du Saint-Esprit : oh ! démon de la controverse ! Dès-lors le croissant victorieux flotta sur le dôme de Sainte-Sophie.

Mais quel effet produisirent ces jugements sur l'Occident? Ils l'épouvantèrent sans l'émouvoir à salut. Il n'*écouta* point *la verge et Celui qui l'avait assignée. Le reste des hommes qui ne furent point tués par ces plaies,* dit la Parole de Dieu, *ne se repentirent pas des œuvres de leurs mains, pour ne point adorer les démons, les idoles d'or, d'argent, de cuivre, de pierre et de bois, qui ne peuvent ni voir, ni ouïr, ni marcher. Ils ne se repentirent point non plus de leurs meurtres, ni de leurs empoisonnements, ni de leur impudicité, ni de leurs larcins* (1).

Il y a plusieurs siècles que la chrétienté orientale, par un juste jugement de Dieu, gémit sous une dure et ténébreuse servitude. Il y a plusieurs siècles que les belles contrées qui avaient vu fleurir tant d'églises fidèles, que les Ignace, les Polycarpe, les Augustin, et tant d'autres confesseurs de Christ avaient éclairées de la pure lumière de l'Evangile, foulées aux pieds par les Gentils, figurent à peine dans les annales de l'Eglise du Seigneur. Mais leur servitude aura un terme. Quand l'Antichrist tombera en Occident (2), Mahomet avec lui tombera en Orient (3). Les mêmes jours ont vu commencer leurs règnes de ténèbres et de malheur. Les mêmes jours les verront finir. Et, ce qui, selon nous, est l'un des principaux signes de nos temps, aujour-

(1) Apoc., IX, 12, etc., 20, 21.
(2) Dan., VII.
(3) *Ibid.* VIII.

d'hui la main de Dieu pèse à la fois sur l'un et l'autre. L'heure n'est plus éloignée *où le roi fourbe et d'un esprit pénétrant, dont la puissance s'est accrue, mais non point par sa force, sera brisé sans main* (1). Hâte les temps, Seigneur! Que ton règne vienne en Orient; qu'il vienne parmi toutes les nations du monde; et que, bientôt, toutes les tribus de la terre, *fléchissant les genoux au* seul *Nom de Jésus, confessent que* Lui seul *est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père!*

(1) Dan., VIII.

L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'ORIENT ROMAIN.

(600 — 1600.)

Le christianisme s'altéra plus vite en Orient qu'il ne le fit en Occident, l'école d'Alexandrie ayant dès longtemps préparé dans ces contrées le sol où devaient germer et se développer à l'envi mille doctrines de mensonge. « Déjà, dès le VIIe siècle, dit Milner, les influences de la grâce semblent avoir presque entièrement abandonné cette partie du monde. » Passionnés de luttes théologiques, ses habitants se plongeaient toujours plus avant dans la corruption. Ils avaient comblé la mesure de leur injustice : le Seigneur lâcha contre eux les Sarrasins.

Les évêques et les prêtres grecs du VIIe siècle étaient pour la plupart des hommes complètement destitués de la lumière et de la vie de l'Esprit de Dieu. Les moines marchaient sur leurs traces : spéculer subtilement sur des points abstraits de leur théologie, cabaler, troubler l'empire, ou bien se macérer cruellement dans les monastères, voilà de quoi se composait leur religion. Près du couvent du mont Sinaï, s'élevait un petit cloître, appelé *la Prison,* dans lequel s'enfermaient volontairement les moines qui avaient eu le malheur de commettre un crime, depuis leur entrée dans la vie monastique. Là, ces infortunés consumaient leurs longues et tristes journées, en oraisons et en pénitences, n'osant pas même demander à Dieu, dans leurs prières, de les affranchir *entièrement* de la punition qu'ils avaient méritée. Le récit des tourments que s'imposaient volontairement des malheureux

que la crainte de la mort retenait esclaves toute leur vie, fait frémir. C'était bien sur Sinaï qu'il convenait de pratiquer de telles austérités (1).

Cependant on a lieu de croire que le Seigneur avait encore un peuple en Orient, même parmi les ecclésiastiques et les moines; car, lorsque, en 632, la Syrie fut envahie par les Sarrasins, le calife qui les commandait donna cette instruction remarquable à ses troupes : « Quand vous combattez les batailles du Seigneur, conduisez-vous en hommes, et ne tournez point le dos à l'ennemi; mais que votre victoire ne soit pas teinte du sang des femmes, ni de celui des enfants. Ne détruisez point les palmiers, ne brûlez point les moissons, ne coupez point les arbres fruitiers, ne tuez de bétail que ce qu'il en faudra pour votre nourriture..... A mesure que vous avancerez, vous trouverez des personnes religieuses, qui vivent retirées dans des couvents, se proposant de servir ainsi Dieu; laissez-les tranquilles; ne les tuez point, et ne détruisez point leurs monastères. » Cet ordre, étonnant dans la bouche d'un Arabe, ne permettrait-il pas, en effet, de supposer que les solitaires furent épargnés, parce que, dans leur nombre, se trouvait un résidu fidèle, que le Seigneur ne voulait pas laisser périr, un peuple élu et bien-aimé en Christ, et qu'il marquait de son sceau, afin que l'ange exterminateur ne le touchât point ?

On a vu que, au commencement du VIIe siècle, les Perses désolèrent la partie orientale de l'empire Grec, et se rendirent maîtres de Jérusalem qu'ils saccagèrent. Les maux inouïs qu'ils causèrent à ces malheureuses contrées fournirent, à un saint évêque, l'occasion de faire éclater la charité dont son cœur était rempli : nous voulons parler de Jean,

(1) Galat., IV et V.

évêque d'Alexandrie, que ses immenses libéralités ont fait surnommer l'*Aumônier;* les hommes de ce caractère étaient alors bien rares en Orient; dans les siècles suivants, ils le seront bien davantage : les discussions religieuses absorberont tous les esprits, dessècheront tous les cœurs. Les infortunés qui parvinrent à s'échapper des mains des Perses se réfugièrent à Alexandrie, où Jean leur donnait tous les jours ce qu'exigait leur subsistance, sans regarder à leur multitude. Il rachetait les captifs, recueillait les blessés et les malades dans les hôpitaux, et les visitait deux ou trois fois la semaine. « Dût le monde entier, disait-il, accourir à Alexandrie, il n'épuiserait pas le trésor de Dieu! » La prière était sa ressource habituelle, et l'espérance ne l'abandonnait point. Il étudiait continuellement l'Ecriture, et ses conversations particulières n'offraient point de paroles inutiles. Il savait réprimer les langues médisantes et les esprits vindicatifs. Un jour, il se servit avec succès de l'oraison dominicale, pour obliger un des plus grands seigneurs d'Alexandrie à se réconcilier avec un ennemi déclaré. Après l'avoir exhorté plusieurs fois à sacrifier son ressentiment, le voyant toujours inflexible, il l'invite à se rendre chez lui, le conduit dans sa chapelle, et célèbre, en sa présence, l'office divin, sans autre témoin que celui qui desservait. Tous les trois, selon la coutume de ces temps-là, se mettent à réciter la prière dominicale; mais, lorsqu'ils en sont venus à ces mots : *Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés,* l'évêque fait signe au servant de se taire, et il se tait lui-même, de sorte que ce seigneur est seul à les prononcer. Alors, se tournant vers lui : *Pensez, je vous prie,* lui dit Jean, *à ce que vous venez d'exprimer devant Dieu, lorsque, pour l'engager à vous pardonner vos offenses, vous avez protesté que vous pardonniez à ceux qui vous ont offensé.* Frappé

de ces paroles, le seigneur courut se réconcilier avec son ennemi.

Jean l'Aumônier édifia l'Eglise jusqu'en 616, époque à laquelle la crainte des Perses l'engagea à s'éloigner d'Alexandrie; il mourut la même année.

Vers l'an 630, l'eutychianisme, qui confondait les deux natures de Jésus-Christ, enfanta le monothélisme, qui ne reconnaissait en lui qu'une seule volonté. Théodore, évêque de Pharan en Arabie, débita le premier cette nouveauté, qui trouva facilement des défenseurs parmi les évêques d'Orient. Sergius de Constantinople, Cyrus d'Alexandrie, et quelques autres prélats, en devinrent bientôt les principaux appuis. Les subtilités de ces novateurs en imposèrent à l'empereur Héraclius qui, s'étant laissé prendre à leurs filets, entraîna ses sujets dans les mêmes aberrations. Sophrone, disciple de Jean l'Aumônier, protesta hautement contre le monothélisme, sans que tous ses efforts pussent empêcher l'erreur naissante de se propager de tous côtés, et jusque dans Rome même où le pape Honorius prescrivit le silence à ceux qui tentèrent de se lever pour la combattre.

L'abbé Maxime, successeur de Sophrone dans la défense de la foi primitive, engagea Martin, qui siégeait dans la chaire de Rome, à assembler un concile pour y condamner la nouvelle erreur. Constant II, qui la favorisait, gouvernait alors l'empire d'Orient. Martin, sur l'invitation de Maxime, prononça l'anathème contre le monothélisme. Mais l'empereur irrité le fit appeler à Constantinople, où la fermeté du prélat triompha des traitements les plus barbares : « Quant à ce misérable corps, dit Martin à Constant, le Seigneur en prendra soin. Il est là, pourquoi m'inquiéterais-je? J'espère que, dans sa miséricorde, il voudra bien ne pas prolonger ma vie. »

Maxime n'eut pas moins à souffrir que lui de l'empereur. Un officier lui demanda de signer *le type*, c'est-à-dire l'édit par lequel Constant défendait de se prononcer pour ou contre le monothélisme, et lui dit : « Que votre main seule écrive, et que votre cœur pense ce qu'il voudra. » — « Ce n'est pas au cœur, répondit Maxime, que Dieu borne notre devoir; nous sommes obligés de confesser de bouche Jésus-Christ devant les hommes. »

Quoique septuagénaire, Maxime conserva, devant ses oppresseurs, toute la vigueur de son esprit. Il prouva clairement que, n'admettre en Jésus-Christ qu'une seule volonté ou une seule opération, c'était au fond n'admettre en lui qu'une seule nature, et par conséquent renverser toute la rédemption. Furieux de rencontrer tant de résistance, le tyran commanda que le courageux évêque eût la langue et la main droite coupées, et fût ensuite condamné à un exil perpétuel. Maxime alla terminer ses jours dans quelque château lointain de l'Orient, et le Seigneur l'accompagna dans sa retraite. Mais que devint Constant? Après avoir longtemps déshonoré le nom chrétien par ses crimes, il fut assassiné dans la vingt-septième année d'un règne plein d'agitation (668).

Quelques années après sa mort, le monothélisme fut condamné dans un concile tenu à Constantinople (sixième général), et plusieurs des partisans de cette fausse doctrine y furent condamnés avec elle; le pape Honorius, en particulier, y fut chargé d'anathèmes, en présence des légats d'Agathon, alors évêque de Rome : ce qui, pour le dire en passant, ne prouve guère qu'à cette époque le prélat romain fût réputé le moins du monde infaillible : « ..... Nous rejetons, disait le concile, les dogmes impies de Sergius de Constantinople, de Cyrus d'Alexandrie, etc., et nous croyons que leurs noms doivent être retranchés de l'Eglise..... Nous

les déclarons tous frappés d'anathème. Avec eux, nous croyons devoir chasser de l'Eglise et anathématiser Honorius, jadis pape de l'ancienne Rome, parce que nous avons trouvé dans sa lettre à Sergius, qu'il suit en tout son erreur et autorise sa doctrine impie, etc. (1). »

Le VIIIe siècle ne nous présente, en Orient, que des sujets de douleur; ses annales ne sont remplies que des rêveries ou des crimes de ceux qui abandonnaient le flambeau de la révélation pour se livrer à toutes les inspirations d'une imagination délirante. Sans doute, le Seigneur y comptait encore les sept mille qui n'avaient point fléchi le genou devant Bahal ; mais l'histoire ecclésiastique ne nous fournit pas le moyen de découvrir leurs vestiges.

En revanche, le IXe siècle nous offre plus d'un sujet de bénir Celui qui fait *croître au désert le cèdre, le sapin, et le myrte, et l'olivier, et qui met aux landes le sapin, l'orme et le buis ensemble.* Des missionnaires, partis de Grèce, portèrent la bonne nouvelle du salut chez les Esclavons et autres peuples habitant les rives du Danube. Leurs descendants prononcent encore de nos jours, avec une profonde vénération, les noms de Cyrille et de Méthodius, frères à la fois selon la chair et selon l'esprit, qui évangélisèrent les tribus idolâtres établies sur les bords de ce fleuve. Avant de raconter leurs pieux travaux, disons en peu de mots comment, dès l'origine de l'Eglise, l'Evangile avait été porté dans ces contrées de l'Europe orientale, et ce qu'il y était devenu dans la suite des temps.

L'apôtre Paul écrivait aux Romains : *Je ne saurais rien dire que Christ n'ait fait par moi, pour amener les Gentils à*

(1) Bossuet met Honorius au nombre des papes sous lesquels *l'erreur et l'impiété se firent une porte large et spacieuse.*

l'obéissance, par la parole et par les œuvres, avec la vertu des prodiges et des miracles, par la puissance de l'Esprit de Dieu, tellement que, depuis Jérusalem et les lieux d'alentour, jusque dans l'Illyrie, j'ai tout rempli de l'Evangile de Christ (1). Le même apôtre écrivait encore à Timothée que *Tite était allé en Dalmatie*, sans doute pour y annoncer aussi la bonne nouvelle de la grâce de Dieu (2). Ce fut ainsi que la Parole du Seigneur pénétra de bonne heure dans l'Illyrie, province qui comprenait alors la Dalmatie, la Liburnie, la Croatie, la Bosnie et l'Esclavonie. Un évêque illyrien, Quirinus, souffrit le martyre au IIe siècle, sous l'empereur Adrien. Tertullien, auteur du IIe et du IIIe siècles, après avoir énuméré les pays où la religion chrétienne était établie de son temps, ajoute : « C'est partout que le Nom de Jésus est cru, et que son règne est établi ; il est adoré par toutes les nations ; il règne sur toutes : toutes lui sont soumises, jusqu'aux Sarmates, aux Daces (peuple de la Transylvanie), aux Germains et aux Scythes. »

Le dalmate Dioclétien, irrité de voir tant de chrétiens dans sa patrie, en fit mettre à mort un fort grand nombre. Constant et Constance, fils de Constantin, convoquèrent un concile à Sardique, ville d'Illyrie.

Au IIIe ou IVe siècle, les Goths envahirent cette province, dont les dépossédèrent peu de temps après les Slaves, peuple sorti de la Sarmatie. Ceux-ci fondèrent le royaume d'Esclavonie, qui subsista jusque vers la fin du XIe siècle. Sous leur domination, les habitants de la Bohême et des pays voisins embrassèrent en grand nombre le christianisme, surtout au IXe siècle. C'était l'époque de la grande rupture

(1) Rom., XV, 18, 19.
(2) 2 Tim., IV, 10.

de l'église grecque et de l'église latine. Pendant que l'Orient et l'Occident romains, divisés à d'autres égards, se donnaient la main pour marcher ensemble dans la même idolâtrie et la même révolte, le Seigneur reculait au loin les limites de son Eglise, en envoyant aux nations du Nord cette Parole de vérité que dédaignaient celles du Midi. *Alors des peuples qui marchaient dans les ténèbres virent une grande lumière ; la lumière reluisit sur ceux qui habitaient au pays de l'ombre de mort.*

Les Bulgares, tribu slave, reçurent les premiers la connaissance de l'Evangile. D'abord, établie dans la Thrace, cette nation se rendit, par la suite, tellement redoutable, que les Grecs durent lui payer un tribut annuel, et même lui céder la province de Mésie, qui s'étendait jusqu'à l'embouchure du Danube. Dans une bataille que les Bulgares avaient livrée aux troupes de l'empire, ils avaient perdu la sœur de Bogoris, leur roi, que les Grecs avaient fait prisonnière. Ce fut un deuil général au milieu d'eux. Mais leur tristesse devait plus tard se changer en joie. Emmenée à Constantinople, l'illustre captive apprit à y connaître le vrai Dieu. Puis, à la paix (845), revenue en Bulgarie, elle ne négligea rien pour engager son frère à recevoir la céleste doctrine qui faisait maintenant tout son bonheur. Elle n'y réussit pas d'abord. Le prince refusait de se rendre à ses chrétiennes sollicitations, quand survint dans le pays une grande famine, suivie de la peste. Bogoris, ne trouvant alors de secours nulle part, prit enfin le parti de recourir à ce Jésus dont on lui disait de si grandes choses ; ce n'était toutefois qu'un premier attrait de la grâce : sa pleine conversion ne devait pas avoir encore lieu.

Dès que ce prince eut montré quelques dispositi sérieuses, sa sœur s'empressa de faire venir, de Consta

nople, des évangélistes capables de continuer ce qu'elle avait commencé. L'empereur grec (Michel III) envoya dans ce but *Cyrille* et *Méthodius*, les deux frères dont nous avons déjà parlé, l'un et l'autre religieux, de la ville de Thessalonique, et possédant bien la langue esclavonne. Ils instruisirent avec succès les Bulgares dans la religion chrétienne. Le roi, converti par leur ministère, secondait leurs travaux et partageait leurs joies et leurs douleurs.

Une circonstance, digne d'être rappelée, avait déterminé Bogoris à embrasser le christianisme. Un jour, ce prince ayant prié Méthodius, qui maniait habilement le pinceau, de lui peindre des sujets effrayants, celui-ci, décidé à faire servir ce caprice royal au salut de Bogoris, représenta la fin du monde et le jugement dernier; cette peinture, jointe à l'explication dont il l'accompagna, fit sur le cœur de Bogoris une impression si vive qu'il se convertit enfin des idoles au Dieu vivant.

Après avoir annoncé l'Evangile aux Bulgares, Cyrille et Méthodius passèrent dans le pays des Marcomans, aujourd'hui la Moravie (861), où des conversions non moins nombreuses couronnèrent pareillement leurs fidèles travaux. C'étaient de beaux jours pour ces contrées de l'Europe; le Seigneur *s'y faisait rechercher de ceux qui ne le demandaient point; il s'y faisait trouver à ceux qui ne le cherchaient point; il disait à la nation, qui ne s'appelait point de son Nom: Me voici, me voici.*

En 864, la Bohême, à son tour, vit briller la lumière de l'Evangile. Borzygovius ou Borivogius, souverain de ce pays, étant allé rendre visite à Suatopluc, roi de Moravie, y entendit prêcher l'Evangile, et en fut tellement pénétré qu'il désira d'être aussi lui-même instruit dans la religion chrétienne. Il reçut ensuite le baptême, lui et trente seigneurs qui l'avaient accompagné. Puis, il engagea l'évêque

de Moravie à le suivre en Bohême, champ tout préparé pour la moisson, et où l'Evangile, en effet, trouva des esprits disposés à le recevoir. Ludomille, épouse du prince, donna son cœur à Jésus et détruisit l'idole que la Bohême adorait.

Mais Borivogius ne tarda pas d'éprouver le sort réservé à tous ceux qui veulent servir Dieu selon son Evangile. Chassé de ses états par les idolâtres, il ne survécut pas longtemps à cette épreuve. Après sa mort, Ludomille ne fut point non plus épargnée : au moment où elle priait dans sa chapelle, elle fut étranglée par deux gentilshommes subornés par sa belle-fille. Tous les disciples eurent beaucoup à souffrir pour le Nom de Christ; ceux qui ne subirent pas le dernier supplice furent empoisonnés ou envoyés en exil, et presque toutes les maisons de prière complètement démolies.

A peine l'Evangile eut-il pénétré dans la Bohême et les contrées voisines, que Rome entreprit de les soumettre à sa juridiction : Nicolas Ier et Jean VIII siégeaient alors sur le trône pontifical. Un moment, la cour romaine se vit contrariée dans l'exécution de ses desseins; mais un changement de domination, survenu dans ces provinces, favorisa plus tard l'accomplissement de ses projets. D'abord attachée aux empereurs grecs, l'Esclavonie passa sous le sceptre des nouveaux empereurs romains d'Occident, dont le pouvoir croissait de jour en jour (x^{e} et xie siècles). Une fois aggrégés au nouvel empire romain, les Bohémiens tombèrent promptement sous le joug de l'évêque de Rome. Dès ce moment, l'histoire ecclésiastique de la Bohême ne présente plus qu'une longue suite de débats entre les Bohémiens qui voulaient conserver le rite grec, et Rome qui prétendait leur imposer le rite latin; les papes, d'une part, et les patriarches de Constantinople, de l'autre, s'efforçaient à l'envi de soumettre cette contrée à leur obédience respective. Le

célèbre Hildebrand, Grégoire VII, se distingua particulièrement dans cette triste lutte, où la victoire finit par rester à Rome. Wratislas, duc de Bohême, ayant sollicité de ce pape l'autorisation de conserver la langue esclavonne dans la célébration du culte divin, en reçut la réponse qu'on va lire :

« *Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Wratislas, duc de Bohême, salut et bénédiction apostolique!* Entre autres demandes que votre altesse nous fait par ses lettres, vous requérez que nous permettions chez vous, selon la coutume, l'usage de la langue esclavonne dans le culte divin. Sachez donc, notre très-cher fils, que nous ne pouvons nullement acquiescer à votre demande. Car, en méditant fréquemment l'Ecriture sainte, *nous avons trouvé qu'il avait plu et qu'il plaît au Dieu tout-puissant, que le culte sacré se fasse en une langue cachée, de peur qu'elle soit entendue de tout le monde, et principalement des plus simples* (1). En effet, si tout le monde chantait publiquement en langue entendue, le culte deviendrait bientôt un objet de mépris et de dégoût. Ou bien, il pourrait arriver que des gens du commun, répétant souvent ce qu'ils n'entendraient pas, tombassent dans toutes sortes d'erreurs qu'il serait difficile d'extirper du cœur des hommes. Et qu'on n'allègue pas ici que cette permission fut quelquefois accordée aux simples, surtout aux nouveaux convertis, comme cela se faisait aussi dans la primitive Eglise, ayant égard à la simplicité et à la bonne foi du vulgaire; car de là sont sortis plusieurs maux et plusieurs hérésies : à présent que l'ordre chrétien est établi et fixé, il ne convient plus d'avoir cette condescendance. Ainsi donc, nous n'accorderons pas ce que votre peuple demande mal à propos, et même nous

(1) 1 Cor., XIV, 6-16.

le défendons par l'autorité de Dieu et du bienheureux saint Pierre, vous exhortant, pour la gloire du Dieu tout-puissant, à vous opposer en toute manière à cette vaine témérité. A Rome, l'an 1079 [G]. »

Théophylacte, membre distingué de l'église grecque, au xe ou xie siècle, connut sûrement quelque chose de la vérité de Christ ; voici les remarques qu'il faisait sur la lecture de la Bible : « Ne dis pas qu'il n'appartient qu'aux personnes religieuses de profession, de lire les Ecritures; c'est le devoir de tout chrétien de les méditer, particulièrement de ceux qui sont dans les emplois séculiers; vivant comme au milieu de la tempête, ils ont besoin d'un plus grand secours... »

Théophylacte comprenait bien la différence qui existe entre la Loi et l'Evangile. « La Loi, disait-il, découvre-t-elle un homme qui pèche, même dans une circonstance qui peut sembler de nulle conséquence, comme de ramasser du bois le jour du sabbat, elle le condamne à mort ; mais le Saint-Esprit justifie et réveille ceux qui sont morts dans le péché. — C'est la justice de Dieu qui nous sauve, et non point notre justice propre ; et quelle justice pourrions-nous avoir, nous qui sommes entièrement corrompus ? Dieu nous a justifiés, non par nos œuvres, mais par la foi, que la grâce doit consommer en nous de plus en plus, selon ce que l'Apôtre disait au Seigneur : *Augmente notre foi !* — La justice de Dieu est par la foi ; elle n'a besoin ni de nos travaux ni de nos œuvres ; le tout appartient à la grâce de Dieu. Moïse affirme que l'homme est justifié par les œuvres ; mais on ne trouve personne qui les accomplisse. La justification par la Loi est ainsi rendue impossible. C'est ici la justice de Dieu, qu'un homme soit justifié par la grâce, en sorte qu'en lui se trouve plus ni tache ni défaut. »

Il serait facile de trouver des erreurs dans les écrits de Théophylacte, mais ce n'est point ce que nous y chercherons ; il nous sera plus agréable, il sera plus utile à nos lecteurs, d'en reproduire ici les passages qui harmonisent avec la Parole de Dieu. Ecoutez ce qu'il dit sur l'abondance de la grâce : « Supposez qu'un débiteur, jeté dans un cachot, avec sa femme et ses enfants, soit mis en liberté ; que, libéré des réclamations de la loi, il reçoive ensuite des talents innombrables, qu'il soit introduit dans le palais royal, investi d'un royaume dont il est rendu digne, et reconnu pour le fils du roi : — Eh bien, telle est l'abondance de la grâce divine ! »

« Celui qui croit, dit-il ailleurs, est uni à Dieu ; son cœur enflammé conçoit la ferme assurance d'obtenir l'objet de ses désirs. Christ a dit : Tout ce que vous demanderez dans vos prières, en croyant, vous le recevrez. Celui qui croit, se livre en entier à Dieu ; il lui parle avec larmes ; et, dans la prière, il tient, pour ainsi dire, le Seigneur par les pieds. O riche avantage, surpassant toutes les pensées humaines : tout homme qui croit en lui gagne deux choses, l'une de ne point périr, l'autre d'obtenir la vie éternelle ! — La foi de Christ est une œuvre sainte ; elle sanctifie celui qui la possède. Elle mène à toute bonne œuvre ; car les œuvres, sans la foi, sont mortes, comme aussi la foi est morte sans les œuvres. Il n'est pas besoin du pénible circuit des œuvres légales ; Dieu justifie d'une manière abrégée ceux qui croient. Car si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et que tu croies en ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. — La foi est un bouclier ; elle n'est pas de vains sophismes, ni de fallacieuses argumentations : ces choses-là ne font qu'embarrasser l'âme ; tandis que la foi la protége. »

On aimerait à trouver les pages de l'histoire ecclésiastique



remplies de telles paroles; avec quel plaisir on la lirait! Mais, au lieu de consigner dans ses annales les témoignages de la foi des enfants de Dieu, qu'a-t-elle fait le plus souvent? Elle a recueilli minutieusement ce qu'elle aurait dû ne raconter qu'en passant, et pour l'avertissement des fidèles, à savoir les disputes d'hommes dépourvus de sens, les vaines opinions des hérétiques, les scandales de tout genre, dont elle a souillé ses pages (1).

Théophylacte apparaît comme l'étoile du soir de l'église nationale grecque; peu de choses, après lui, méritent d'y fixer nos regards: l'église était de jour en jour plus infidèle, et l'empire de jour en jour plus réduit par les victoires des Turcs.

Nous avons trouvé l'Eglise de Jésus dans la communion générale en Orient, pendant les siècles du moyen-âge; cherchons-la maintenant dans les sociétés religieuses détachées de cette communion.

Les Nestoriens.

Les Nestoriens [H] s'étaient séparés de l'église grecque, dès le commencement du ve siècle. Leur chef, Nestorius, patriarche de Constantinople, qui fut relégué dans les déserts de l'Arabie, à cause de ses opinions particulières sur la personne du Sauveur, soutenait, contre Arius, l'existence de trois personnes égales et coéternelles dans le seul et vrai Dieu; mais, d'autre part, il voyait en Jésus-Christ, non-seu-

(1) « Le récit des scandales qui ont troublé l'Eglise du Seigneur pendant tant de siècles, dit l'anglais Milner, est tout aussi peu l'histoire de cette Eglise, que la relation des vols et des brigandages, commis sur les grandes routes de l'Angleterre, n'est la véritable histoire de ma patrie. »

lement deux natures, mais deux personnes distinctes, bien qu'unies par une même opération et une même volonté. Sa doctrine, erronée sur ce point, et probablement dans les termes plutôt que dans le fond des idées, se propagea bientôt dans l'Orient. Parmi ses disciples, le Seigneur eut un peuple qui se conserva pur des superstitions de la communion générale. Etablis principalement dans la Syrie, la Chaldée et la Perse, les Nestoriens répandirent, durant l'espace de dix siècles, la connaissance du Sauveur jusqu'au fond de l'Asie. Leurs prédications furent couronnées des plus beaux succès sous la domination des califes de Perse, qui les toléraient plus volontiers que les membres de l'église nationale grecque. Par leur ministère, l'Evangile fut de bonne heure porté jusque sur les côtes de Malabar où l'on retrouve encore aujourd'hui les restes de leur église, et il pénétra même dans le vaste empire de la Chine (636), ainsi que le prouve le fameux monument découvert à Siganfu, dix siècles plus tard [I].

Encouragés par les succès accordés à leurs premiers efforts, les chrétiens de Chaldée poursuivirent leurs travaux durant le cours du VIIIe siècle. Pendant que les Sarrasins conquéraient les provinces les plus florissantes de l'Asie, détruisant le christianisme, aussi loin que s'étendait leur empire, les Nestoriens portaient la Parole de vie chez les peuples barbares, connus des anciens sous le nom de *Scythes*, et des modernes sous le nom de *Tartares*. Ces peuples, qui n'étaient point soumis au joug des Sarrasins, avaient fixé leur demeure dans les vastes régions de l'Imaüs. Les missionnaires chaldéens annoncèrent l'Evangile aux habitants de l'Hyrcanie, de la Bactrie, de la Margiane, de la Sogdiane, et peu à peu le christianisme prit possession de ces immenses contrées de l'Asie centrale, où il se maintint pendant une

longue suite de siècles, malgré les violentes attaques des sectateurs de Mahomet.

Au x[e] siècle, les Nestoriens, franchissant les limites de l'Imaüs, allèrent proclamer le salut par Jésus-Christ dans la Tartarie proprement dite, dont les habitants avaient jusqu'alors vécu dans l'ignorance et la férocité. Ils répandirent la connaissance de la vérité chez cette puissante nation de Turcs ou de Tartares, appelée *Karit*, alors établie sur les confins du Cathai, ou Chine septentrionale. Les chefs de ce peuple embrassèrent le christianisme au x[e] siècle, et le pays obéissait à des évêques que leur envoyait le patriarche nestorien.

L'ardeur des Chaldéens ne se ralentit pas durant les deux siècles qui suivirent, l'esprit missionnaire continuant de porter ses fruits au milieu d'eux, alors que tout ce qui les entourait était plongé dans les ténèbres de la superstition. Aux xi[e] et xii[e] siècles, les Nestoriens, établis dans la Tartarie et les contrées voisines, amenèrent un grand nombre de païens à la foi chrétienne; les provinces de Cashgar, du Turkestan, de Genda, etc., reconnaissaient l'autorité de leurs évêques; et la connaissance de l'Eternel couvrait ces mêmes régions de l'Asie centrale, où règnent aujourd'hui le mahométisme et l'idolâtrie.

Au xiii[e] siècle, les Nestoriens eurent beaucoup à souffrir sous les successeurs de Gengiskan, le fameux empereur des Mongols, tribu du nord de l'Asie qui maîtrisait alors la Chine, l'Inde et la Perse. Et le xiv[e] siècle les vit gémir sous la dure oppression d'un autre conquérant de la même nation, sous la tyrannie du redoutable Tamerlan, vainqueur de l'empereur turc Bajazet, et possesseur de la plus grande partie de l'Asie. Toutefois, ils avaient encore des églises dans toutes les contrées soumises à la domination mongole.

Mais, à la longue, les choses changèrent de face. A m

que l'islamisme s'étendait dans l'Asie supérieure, l'Evangile y perdait du terrain. Bientôt il n'y laissa plus subsister que de rares vestiges de christianisme. Le papisme y fit presque autant de tort à la cause du Seigneur, en défigurant une œuvre sur laquelle avait si longtemps reposé la bénédiction divine. Dès le XIIIe siècle, les papes firent tout pour soumettre à leur domination les Nestoriens et les autres dissidents orientaux; et deux ordres religieux qu'on vit paraître à cette époque, les Dominicains et les Franciscains, secondèrent puissamment les desseins ambitieux du pontife de Rome. Les chefs des églises nestoriennes semblèrent d'abord vouloir se réunir à l'église romaine; mais cette apparence de rapprochement ne tarda pas à s'évanouir.

Au XVIe siècle, les papes renouvelèrent leurs tentatives. Lorsque la Réformation eut fait une si terrible brèche à la puissance pontificale, Rome, voulant réparer en Orient les pertes qu'elle venait d'éprouver en Occident, ne négligea rien pour attirer à elle les chrétiens de cette partie du monde, ne se montrant nullement difficile sur le choix des moyens. Ses émissaires parurent en Egypte, en Syrie, en Chaldée et jusque sur les rives de l'Inde et de la Chine. Jacobites, Nestoriens, Abyssins, Coptes, Arméniens, tout ce qu'il y avait en Orient de chrétiens dissidents, furent sollicités par eux de se placer sous le joug du maître dont toute une moitié de l'Occident venait de briser les fers. Les Nestoriens, particulièrement ceux qui habitaient l'Inde, eurent beaucoup à souffrir des machinations et des intrigues des envoyés du pape. Les côtes de Malabar se lèveront au dernier jour en témoignage contre Rome, car elles aussi virent répandre le sang de ceux qui avaient préféré la loi du Seigneur aux ordonnances de l'Antichrist romain. Mais, en dépit de tous les efforts de l'église latine, les chrétiens de Malabar conservèrent leur indépen-

dance; et leur église, victorieuse de tous ses ennemis, s'élève encore actuellement, bien que déchue, au milieu des idolâtres, comme un monument de la puissance et de la fidélité de ce Dieu qui ne permit jamais que la lumière de sa Parole s'éteignît tout-à-fait en Orient. Les missionnaires l'ont visitée de nos jours; et les collines de Malayala se sont émues à la voix de ceux qui crient : *C'est maintenant le temps favorable, c'est maintenant le jour du salut.* Les Nestoriens, après avoir si longtemps répandu l'Evangile dans tout l'Orient, reçoivent à leur tour cette Parole de vie de l'Occident, riche de tant de lumières et de tant de bénédictions.

Les Pauliciens.

Le Soleil de justice, perçant de loin en loin l'épaisseur des ténèbres qui recouvraient alors tout l'Orient, apportait le salut à quelques-uns de ceux que le Père, avant les siècles, a donnés au Fils de son amour. Un de ses rayons avait éclairé la Grèce et les contrées qu'arrose le Danube : un autre, la Chaldée, la Perse et l'Inde; dans le même temps, un autre encore répandait la vie dans l'Asie mineure et les régions d'alentour (660).

Constantin, habitant de Mananalis, bourg voisin de Samosate, ayant logé un diacre que les Sarrasins avaient pris, et qui revenait de sa captivité, en reçut, comme un témoignage de reconnaissance, un Nouveau-Testament dans sa langue maternelle. Constantin le lut et le médita nuit et jour, et par cette étude, accompagnée de la bénédiction divine, il parvint à la connaissance vivante de Christ. Les épîtres de Paul surtout fixèrent l'attention de cet homme remarquable, et c'est peut-être à cette circonstance que lui-même et ses frères durent la dénomination de Pauliciens

qui leur fut donnée bientôt. Constantin prit le nom de Sylvain ; ses frères, ceux de Tite, Timothée, Tychique et autres compagnons de Paul; et les noms des églises apostoliques servirent de même à désigner les congrégations qu'ils rassemblèrent dans l'Arménie et dans la Cappadoce.

Leurs ennemis les appelaient faussement *Gnostiques*, *Montanistes*, *Manichéens* (1), affectant ainsi de les confondre avec ces anciens sectaires dont probablement il ne restait alors que peu de traces. Ils les accusaient de rejeter les épîtres de Pierre, inculpation d'autant plus absurde que cet apôtre, loin d'enseigner aucune chose qui puisse blesser ceux qui reçoivent les épîtres de Paul, ne dit absolument rien qui ne soit en complète harmonie avec toutes les lettres de son compagnon d'œuvre, à qui même il rend le plus beau témoignage.

Leurs ennemis les accusaient aussi de rejeter tout l'ancien Testament, comme faisaient les Gnostiques et les Manichéens, accusation qu'on ne trouvera pas mieux fondée, si l'on considère que ce peuple intéressant ne pouvait recevoir les écrits de Paul, et rejeter en même temps ceux de Moïse et des prophètes, auxquels l'Apôtre en appelle à chaque instant pour établir les vérités du salut.

Ce n'était pas avec plus de justice qu'on leur reprochait de nier les souffrances de Jésus, la réalité de sa chair et d'autres vérités rejetées par les Manichéens, tout en reconnaissant d'ailleurs qu'ils recevaient la Trinité, doctrine entièrement incompatible avec l'ensemble des fables manichéennes; mais

(1) Les *Manichéens* étaient les sectateurs de *Manès*, hérétique du IIIe siècle, qui distinguait deux divinités coégales, l'une bonne et l'autre mauvaise ; rejetait l'ancien Testament et les quatre Evangiles; soutenait la transmigration des âmes et défendait de croire que Jésus se fût incarné ; joignant encore à cette doctrine impie, une foule d'autres extravagances dont ses confidents seuls avaient probablement le secret.

l'on sait que penser de toutes ces accusations, quand on se rappelle que ce fut après avoir étudié les épîtres de Paul, qu'Augustin repoussa le manichéisme avec horreur.

Les Pauliciens, comme les Nestoriens, rejetaient l'adoration de la croix, le culte de Marie, celui des images, qui se propageaient de plus en plus en Orient. Ils suivaient simplement l'Ecriture en ce qui regarde les sacrements et leur usage; méprisaient les reliques et tout cet amas de superstitions qui défiguraient déjà l'Evangile; ne voulaient de médiateur que Jésus, et recommandaient à tous la lecture assidue des saints Ecrits, témoignant une vive indignation contre les Grecs, qui ne permettaient qu'aux seuls prêtres d'approcher de ces sources sacrées de la connaissance divine et de l'édification.

Sylvain prêcha l'Evangile avec succès dans le Pont, la Cappadoce et autres provinces de l'Asie : et ces mêmes contrées, qu'avaient jadis habitées les fidèles auxquels Pierre adressait sa première épître, virent de nouveau briller le pur flambeau de la foi. Les compagnons d'œuvre de Sylvain, non moins bénis dans leurs travaux, se distinguaient des ecclésiastiques de ces temps par la modestie de leurs titres, par leur zèle, leur connaissance de la Paróle de Dieu, leur activité, par la sainteté de leur vie. Les congrégations qui se formèrent sous leur ministère étaient répandues dans toute l'Asie mineure. Sylvain résidait près de Colonia, dans le Pont.

Mais il est écrit que *tous ceux qui veulent vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ souffriront persécution.* Dès que la nouvelle société religieuse eut pris de l'accroissement, les empereurs grecs se mirent à la troubler, et bientôt l'on vit se renouveler les scènes de massacre de la persécution des Galère, des Maximin, des Licinius, des Dioclétien. « A leurs autres

actions excellentes, dit Pierre le Sicilien, écrivain papiste, les théologiens et les empereurs orthodoxes ajoutèrent cette vertu, c'est qu'ils statuèrent que les Montanistes et les Manichéens seraient punis de la peine capitale, leurs livres, brûlés, et toute personne, convaincue de les avoir cachés, mise à mort et ses biens confisqués. »

La fausse religion hait la lumière; elle n'a jamais eu, elle n'aura jamais d'autres moyens de se soutenir que la persécution; mais c'est par la patience et par la foi que l'Eglise de Christ triomphe de l'épée et des bûchers; elle connaît la promesse de son Epoux : *Nulles armes forgées contre toi ne prospèront, et tu convaincras de malice toute langue qui se sera élevée contre toi en jugement; c'est là l'héritage des serviteurs de l'Eternel.*

Siméon, officier grec, s'étant rendu à Colonia par ordre de l'empereur, fit arrêter Sylvain et prescrivit aux disciples de lapider leur maître, s'ils ne voulaient périr eux-mêmes. Un seul, Justus, consentit à exécuter un tel ordre; tous les autres préférèrent mourir. Après un ministère heureux et fidèle de vingt-sept années, Sylvain s'endormit donc au Seigneur, comme Etienne le premier martyr de la foi. L'infortuné Justus, ajoutant le crime au crime, trahit de même ses autres frères; mais, frappé de la patience de ces confesseurs du Fils de Dieu qui mouraient avec tant de paix et de sérénité, Siméon, nouveau Paul, embrassant la foi qu'il était venu combattre, suivit Jésus, prêcha sa Parole et mourut aussi martyr.

Pendant près de cent cinquante ans, les Pauliciens souffrirent les horreurs de la persécution avec une douceur et une résignation vraiment dignes des plus beaux jours de l'Evangile, Jésus déployant sa vertu dans leur infirmité. Au sein de leurs tribulations, ils demeuraient soumis aux puissances

supérieures (1); et le sang des martyrs était de nouveau la semence de l'Eglise. On vit paraître au milieu d'eux une longue et honorable succession de prédicateurs, qui paissaient fidèlement les nombreuses congrégations rassemblées par leur ministère. Un d'eux, Sergius, de l'aveu même des catholiques, était un homme d'une vertu extraordinaire. Ils avaient de temps en temps quelques intervalles de tranquillité. Mais, sous l'impératrice Théodora, zélée iconolâtre (2), qui les fit rechercher sur tous les points de l'Asie, la persécution se réveilla avec toutes ses fureurs. Cent mille Pauliciens périrent, par le gibet, par l'épée ou par le feu : « Théodora, dit l'historien de l'empereur Michel III, ayant résolu de les amener à la vraie foi, ou de ne leur laisser *ni racines ni rameaux.* » — Résolution bien digne d'une princesse vraiment catholique! — « En conséquence d'une pareille décision, » — au lieu de prédicateurs ou de missionnaires, — « elle envoya, dans les différentes provinces de l'empire, des nobles et des magistrats chargés de faire crucifier, tuer par l'épée, ou jeter dans la mer, quelques-uns de ces misérables, » — dont tout le crime était d'obéir à la Parole de l'Eternel et de rejeter l'autorité de l'homme en matière de religion. Théodora reçut les félicitations du pape Nicolas Ier, à cause de la vigueur toute virile qu'elle avait déployée dans cette circonstance, « *le Seigneur,* ajoute l'évêque de Rome, *coopérant* (3) contre ces hérétiques obstinés et incorrigibles. » Ce blasphémateur, après avoir dit que les hérétiques redoutaient, autant qu'ils admiraient

(1) Romains, XIII.

(2) On appelait *iconolâtres* ceux qui servaient les images, et *iconoclastes* ceux qui les rejetaient ou les déchiraient. Le premier de ces mots signifie en grec, *adorateurs*, et le second, *briseurs d'images.*

(3) *Domino cooperante.*

le zèle de Théodora pour la conservation de la pureté de la foi, se demande quelle est la cause de cette énergie, et faisant lui-même la réponse : *C'est*, dit-il, *que vous avez suivi les directions du siége apostolique!*

Jusqu'ici, les Pauliciens n'avaient laissé voir en eux que l'esprit de Christ ; doux et résignés, au milieu de leurs épreuves, ils paraissaient avoir eu constamment sous les yeux cette parole de l'Ecriture : *Celui qui tue par l'épée, sera lui-même tué par l'épée ; ici est la patience et la foi des saints.* Toujours fidèles à la même marche, ils eussent fini par triompher de leurs ennemis ; car il n'est point d'armes que Satan redoute comme la patience et la prière. Mais, hélas ! les derniers Pauliciens n'avaient plus guère des premiers que le nom. La confiance au Dieu fort des batailles les avait complètement abandonnés ; ils se mêlèrent avec les infidèles, et leur association, jusqu'alors purement religieuse, finit par devenir une corporation toute politique, occupée à rechercher, non la liberté que procure le Fils de Dieu, mais l'indépendance extérieure et temporelle, et même à la rechercher par la voie des armes, des alliances et des négociations. Ils cessèrent d'être *la lumière du monde*, *le sel de la terre.*

Vers le milieu du VIIIe siècle, plusieurs d'entre eux avaient été transportés dans la Thrace où ils subsistèrent longtemps, tantôt tolérés, tantôt persécutés par les princes et les souverains. D'autres passèrent en Italie au Xe ou XIe siècle. Vers la fin du XVIIe siècle, on en trouvait encore près des vallées du mont Hémus (le Balkan).

D'autres associations religieuses orientales, moins nombreuses et bien moins célèbres, combattirent pareillement les superstitions régnantes et la tyrannie du clergé, sans qu'on puisse toutefois déterminer à quel point elles se trou-

vaient séparées de l'église nationale grecque. On appliquait, dans tout l'Orient, à cette classe particulière de personnes, le nom général de Massaliens ou Euchytes, c'est-à-dire *gens qui prient*, de même que, en Occident, l'on comprenait, sous la dénomination de Vaudois, tout ce qui résistait à l'évêque de Rome. De ce nombre étaient les Bogomiles, qui rejetaient, dit-on, le culte des images, et imploraient sans cesse *la miséricorde de Dieu ;* de là le nom qu'on leur donnait et qui signifie, en langue mysienne, une personne *implorant la miséricorde céleste.*

Ici finit notre revue de l'Eglise en Orient pendant le moyen-âge. Les fidèles qu'elle a fait passer devant nous sont sans doute inférieurs, en bénédictions comme en nombre, à ceux des siècles précédents ; mais quelle joie n'éprouvons-nous pas à les rencontrer dans le désert que nous venons de traverser ! Plus leurs ressources spirituelles sont faibles, plus les temps où ils vivent sont mauvais, et plus aussi leur sort nous émeut, leurs combats nous intéressent, leur zèle, leur piété nous édifie. La difficulté de leurs circonstances les rend encore plus chers à nos cœurs, en même temps qu'elle nous fait d'autant mieux sentir la fidélité de Celui qui leur révéla sa grâce et les garda par son amour. Ils nous apparaissent comme une oasis au milieu de la solitude, et nous rappellent cette promesse de l'Ecriture : *Je ferai demeurer au milieu du pays un peuple affligé et chétif, qui aura sa retraite vers le Nom de l'Eternel.* Sur la longue et triste route que nous venons de parcourir, toujours à la piste de l'Eglise du Sauveur, ils se montrent de distance en distance, comme ces monuments destinés à signaler au voyageur son chemin dans les steppes et les landes. Probablement, nous les

trouverions et moins clair-semés et spirituellement plus riches, si les historiens avaient mis autant de zèle à rechercher les traces de la véritable Eglise, qu'ils en ont mis à suivre celles de l'église adultère. Toutefois, la pauvreté de l'Eglise, à cette époque, semble bien réelle. Les jours de son triomphe ne sont point venus. Satan règne, et les saints, livrés pour un temps en sa main, nous disent suffisamment, par leur faiblesse numérique autant que par leurs soupirs, leurs larmes, toutes leurs tribulations, que c'est ici *l'heure de la puissance des ténèbres. La femme au désert*, où elle est *nourrie par son Epoux*, ne lui donne encore, dans son douloureux travail, que les *prémices* de cette innombrable famille d'élus qu'elle doit lui enfanter plus tard, quand les temps de son deuil seront accomplis.

Mais déjà, pour l'Orient comme pour l'Occident, se préparent de meilleurs jours. Déjà l'aurore millléniale a jeté ses premières lueurs sur les contrées que recouvrirent si longtemps les sombres voiles du mahométisme, et où, depuis tant de siècles, l'Evangile ne répandait plus qu'une pâle clarté. Une nouvelle ère a commencé pour elles. Elle approche, l'heure désirée où les églises chrétiennes d'Orient se réveilleront de leur long sommeil, et où le disciple de Mahomet, cessant de tourner ses regards vers la Kaaba (1), les portera vers le sanctuaire céleste. Bientôt la quatrième bête féroce sera tuée, et son corps brûlé au feu. Bientôt le *Fils de l'homme* viendra posséder *la seigneurie, l'honneur et le règne* que *l'Ancien des jours* lui a promis, et *la domination et la grandeur des royaumes sera donnée au peuple des saints du Souverain.*

(1) Le temple de la Mecque, vers lequel le mahométan se tourne en faisant sa prière.

§ II. — OCCIDENT ROMAIN.

L'ÉGLISE SOUS ROME PAPALE.

(600 — 1600.)

Les trois premières monarchies, figurées dans les visions de Daniel, celle des Chaldéens, celle des Médo-Perses et celle des Gréco-Macédoniens, avaient passé depuis longtemps. Elles étaient venues s'engloutir dans la quatrième, celle des Romains. Cette monarchie, que doit remplacer, à son tour, celle de Jésus-Christ, qui ne passera jamais, dure encore, bien que sous une forme politique entièrement nouvelle, et aussi longtemps qu'elle existera, l'Eglise du Seigneur sera dans l'épreuve.

La quatrième monarchie compte déjà plus de dix-huit siècles de durée; mais, dans la suite de son cours, elle ne conserve pas toujours le même aspect. Elle paraît, au contraire, revêtir trois formes successives, bien distinctes; la première, ou forme *païenne*, a passé; la seconde, ou forme *papale*, subsiste encore : nous parlerons plus tard de la troisième, ou forme *apostate*, qui ne tardera pas à se manifester.

La monarchie romaine a subsisté sous sa forme *païenne* jusque vers les temps de Constantin et de l'invasion des Barbares. C'est le *dragon* qui la figurait sous cette forme, forme grossièrement idolâtre et persécutrice. Le dragon, avant sa chute du ciel en la terre, avait dix cornes (une *corne* désigne un royaume) : mais ces cornes n'étaient pas couronnées, quand il apparut à Jean, dans l'île de Pathmos,

parce que l'empire Romain n'était pas encore démembré, ni divisé en dix royaumes, comme il le fut plus tard : les dix cornes attendaient leurs diadèmes.

Quelques années s'écoulent. Le dragon tombe du ciel en la terre. L'empire devient chrétien de nom. De grands événements le bouleversent. L'Orient se détache de l'Occident. L'Occident, inondé par les Barbares, se divise en dix royaumes, origine et base de toutes les sociétés politiques qui existent actuellement en Europe, dans les limites de l'ancien empire Romain [K]. Dès-lors cet empire revêt la forme *papale*, celle qu'il a conservée jusqu'à nos jours. Les dix royaumes donnent leur pouvoir et leur autorité à l'homme de péché, au fils de perdition. Mais ce ne sera plus le dragon qui représentera Rome pontificale : il est tombé du ciel en la terre. Une autre bête féroce, la même que la quatrième de Daniel, sortira de la mer avec sept têtes et dix cornes, exactement semblables à celles du dragon, et figurera la monarchie romaine sous sa forme papale. Chez le dragon, les dix cornes n'avaient pas de diadèmes. Chez la bête, elles sont couronnées, parce que l'empire subsiste actuellement sous sa seconde forme, celle des dix royaumes.

Mais c'est toujours le même empire : Satan, le dragon, le serpent ancien, n'a fait que transférer ses emblèmes et sa puissance à la bête à dix cornes, derrière laquelle, depuis que l'idolâtrie païenne n'est plus de mise, il s'est caché pour mieux réussir dans ses desseins. Il n'a fait qu'établir à sa place un vice-roi sur le monde romain. Rome papale, bien que chrétienne de nom, n'en est pas moins une bête féroce, c'est-à-dire, une puissance idolâtre, ennemie du Nom de Christ, persécutrice de ses enfants. L'esprit impie et meurtrier de Rome païenne revivra tout entier dans Rome pontificale. Ce sera désormais celle-ci qui répandra le sang des saints.

Et le champ qu'elle occupera, et qu'elle s'efforcera de disputer à Jésus-Christ, le terrain sur lequel elle régnera, le théâtre de ses sanguinaires exploits, ce seront les dix royaumes formés du démembrement de l'empire romain d'Occident : ce sera toute notre Europe jusqu'au Rhin et jusqu'au Danube. Il ne nous faudra plus sortir de ces limites territoriales, sous peine de ne rien entendre à la prophétie.

Et je me tins sur le sable de la mer, dit le prophète de Pathmos (Apocalypse, chap. XIII), *et je vis monter de la mer une bête féroce* (1) *qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadêmes : et sur ses têtes un nom de blasphème. Et la bête que je vis était semblable à un léopard, et ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa gueule comme la gueule d'un lion ; et le dragon lui donna sa puissance, et son trône, et une grande autorité.— Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses, et des blasphèmes, et il lui fut aussi donné le pouvoir d'accomplir quarante-deux mois. Et elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu, blasphémant son Nom et son tabernacle, et ceux qui habitent au ciel. Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre : il lui fut aussi donné puissance sur toute tribu, langue et nation.*

Mais cette bête féroce à dix cornes, cette puissance tyrannique, idolâtre et persécutrice, qui monte de la mer, c'est-à-dire, qui s'élève du sein des commotions et des révolutions qui bouleversèrent le monde, lors de l'invasion des Barbares et de la chute de l'empire Romain [K] : cette puissance qui, durant quarante-deux mois ou douze cent soixante jours prophétiques, c'est-à-dire douze cent soixante ans, doit prospérer dans ses sacriléges attentats contre l'Eternel et son Oint,

(1) Bête sauvage ou féroce : c'est ce que signifie proprement le mot de l'original.

est-elle la seule qui fasse la guerre à Jésus-Christ pendant cette troisième période de l'Eglise militante?

Elle n'est pas même la principale. Elle n'est, au contraire, que subalterne. Epée docile, quelle est donc la main qui la manie? Servante avilie et coupable, quelle est la maîtresse dont elle exécute aveuglément tous les ordres? — Ici, l'Esprit prophétique nous signale une autre puissance qui joue le principal rôle dans cette longue et cruelle persécution de l'Antichrist, et qui est comme l'âme de la première. Ce n'est plus une puissance séculière, c'est une puissance ecclésiastique. Cependant, quoique distinctes, les deux puissances se prêtent un mutuel appui : une même haine les unit, les mêmes vues les rallient, elles marchent sous la même bannière de sang et de carnage. L'épée du prince se joint à l'anathème du prêtre, et l'anathème du prêtre à l'épée du prince. Rome empire seconde Rome église, et Rome église à son tour seconde Rome empire. La papauté soutient le papisme, et le papisme la papauté. C'est de la réunion de leurs efforts que résulte la force totale de l'Antichrist en Occident.

A peine la première bête féroce, avec ses sept têtes et ses dix cornes, s'est-elle montrée à Jean, sur les rives solitaires de Pathmos, sortant de la mer avec tous ses emblêmes, qu'une seconde lui apparaît, plus douce en apparence, mais en réalité non moins cruelle : *Puis je vis*, dit-il au même chapitre, *une autre bête qui montait de la terre, et qui avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau; mais elle parlait comme le Dragon. Et elle exerçait toute la puissance de la première bête en sa présence, et faisait que la terre et ses habitants adorassent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie. Et elle faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre le feu du ciel en la terre devant les hommes.*

Je vis une autre bête féroce qui montait de la terre. C'est

encore une *bête féroce* : emblême sinistre sous lequel la Parole de Dieu ne représente jamais qu'une puissance idolâtre et persécutrice, comme celle des Chaldéens, celle des Grecs, ou celle des Romains ! C'est ainsi que le Saint-Esprit flétrit *l'homme de péché*, *le fils de perdition*, qu'il le condamne et le maudit par les titres mêmes qu'il lui donne, et par les symboles sous lesquels il le décrit.

Mais, ce n'est plus de la mer que cette bête s'élève; ce n'est plus du sein des troubles, des révolutions et des bouleversements des empires : *elle monte de la terre*, c'est-à-dire, graduellement et sans éclat, comme fait une plante. C'est ainsi qu'a grandi, peu à peu, la hiérarchie romaine; que le mystère d'iniquité s'est insensiblement développé. Arrêtons-nous un instant pour en signaler la marche et les progrès, depuis son origine jusqu'à l'entrée des siècles du moyen-âge.

De toutes les révoltes contre Jésus-Christ, la plus grande et la plus longue de toutes est assurément jusqu'ici celle que le Saint-Esprit appelle l'*apostasie* (1), et dont il indique assez clairement le siége et l'étendue, quand il dit : *Mystère, Babylone la grande, la mère des prostitutions de la terre.* Le père du mensonge la prépara dès l'origine du christianisme. Après avoir solennellement averti les pasteurs d'Ephèse de veiller sur *eux-mêmes* et sur *l'Eglise de Dieu qu'il a rachetée par son propre sang*, l'Apôtre ajoute : *Car je sais ceci, qu'après mon départ il entrera parmi vous des loups très-dangereux, qui n'épargneront point le troupeau, et qu'il se lèvera d'entre vous-mêmes des hommes qui annonceront des doctrines corrompues, dans la vue d'attirer des disciples après eux* (2). Pierre, par le même Esprit, donnait aux fidèles des

(1) 2 Thess., II.
(2) Actes, XX, 29, 30.

avertissements du même genre (1). Paul prédit l'apostasie qui devait troubler l'Eglise, et il en décrit clairement l'origine et le développement (2).

Mais de toutes les prédictions du Nouveau-Testament, sur la nature et les progrès de l'apostasie, nous n'en connaissons point de plus expresse que celle-ci (3) : *Or, mes frères, nous vous prions, pour ce qui regarde l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, et notre réunion en lui, de ne vous laisser point subitement ébranler de votre sentiment, ni troubler par esprit, ni par parole, ni par épître, comme si c'était une épître que nous eussions écrite, et comme si le jour de Christ était proche. Que personne* donc *ne vous séduise, en quelque manière que ce soit ; car,* ce jour-là ne viendra point *que l'apostasie ne soit arrivée auparavant, et que l'homme de péché, le fils de perdition ne soit révélé ; lequel s'oppose et s'élève contre tout ce qui est nommé Dieu, ou qu'on adore, jusqu'à être assis comme Dieu au temple de Dieu, voulant se faire passer pour un Dieu. Ne vous souvient-il pas que, quand j'étais encore avec vous, je vous disais ces choses? Mais maintenant vous savez ce qui le retient, afin qu'il soit révélé en son temps. Car, déjà le mystère d'iniquité se met en train ; seulement celui qui obtient maintenant* obtiendra *jusqu'à ce qu'il soit aboli. Et alors le Méchant sera révélé,* mais *le Seigneur le détruira par l'Esprit de sa bouche, et l'anéantira par la splendeur de son avènement. Et quant à l'avènement du* Méchant, *il est selon l'efficace de Satan, en toute puissance, en prodiges et en miracles de mensonges, et en toute séduction d'iniquité, dans ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.*

(1) 2 Pierre, II, 1-3.
(2) 1 Tim., IV, 1-3. 2 Tim. III, 1-5.
(3) 2 Thess., II, 1-10.

C'est une puissance religieuse que désigne ici la Parole de Dieu ; une puissance qui s'arroge l'autorité, les honneurs et le culte que Dieu réclame ; qui a son siége dans l'Eglise, et dont Satan seconde les desseins avec toute la ruse et l'hypocrisie, avec toute la tyrannie, qui caractérisent le prince des ténèbres.

Après la mort des apôtres, le *mystère d'iniquité* fit de rapides progrès. Le IIe siècle était à peine commencé, que le gouvernement ecclésiastique dégénérait considérablement de sa simplicité première ; à la place des deux seules charges que Jésus-Christ ait instituées dans son Eglise, les évêques ou anciens (1), et les diacres, l'on comptait déjà les trois ordres distincts des évêques, des anciens et des diacres, l'évêque étant le *supérieur* des anciens, le régulateur suprême. C'était le premier pas bien marqué de cette tyrannie spirituelle qui s'établit graduellement dans l'Eglise, où elle devait finir par *changer les temps et la loi.*

La hiérarchie ecclésiastique continuant de se développer pendant le IIIe siècle, il s'établit des ordres dont l'Ecriture ne présente pas la moindre trace, les sous-diacres, les acolytes, les exorcistes, les lecteurs, les portiers, les copistes, les enterreurs, etc. Chaque province avait un évêque supérieur, appelé *métropolitain* ou *patriarche*, et déjà celui de Rome commençait à réclamer sur les autres une sorte de priorité.

Le IVe siècle arrive, et le mal avance à pas de géant. Un grand obstacle s'opposait, du temps de saint Paul, à la pleine manifestation de la puissance religieuse qu'il désigne sous le nom d'*homme de péché*, de *fils de perdition.* Cet

(1) Actes, XX, 17, conféré avec 28. Tite, I, 5, avec 7. 1 Pierre, V, 2. 1 Tim., III, 3. Phil., I, etc.

obstacle était le gouvernement païen de Rome, qui, pendant toute sa durée, comprima l'orgueil et l'esprit dominateur du clergé (1). Constantin, le premier empereur chrétien de Rome, paraît, et l'obstacle est levé. Ce prince fait du royaume de notre Seigneur un royaume de la terre. Il accumule sur les évêques les honneurs qu'on avait coutume de prodiguer aux ministres des faux dieux. Il modèle le gouvernement de l'Eglise sur celui de l'empire, et s'arroge le droit d'en régler les affaires extérieures. Alors l'Eglise, qui, jusqu'à ce moment, n'avait eu d'autre chef, d'autre époux que Jésus, se souille avec les princes de ce siècle, et la maxime de Christ est complètement oubliée : *Mon règne n'est point de ce monde.* Le *mystère d'iniquité*, disions-nous plus haut, n'avait pu se développer librement sous la main de fer des empereurs païens de Rome, l'abus du pouvoir ecclésiastique n'étant pas à redouter quand l'épiscopat offre plus de péril que d'honneur ; mais sous un gouvernement qui professe le christianisme il va se développer sans opposition. Les évêques, chargés de richesses et de dignités, s'arrogeront insensiblement sur les troupeaux une seigneurie qui ne leur appartient point. Celui de la capitale, à raison de sa résidence près de l'empereur, et dans sa qualité d'intermédiaire le plus naturel entre le chef de l'empire et les autres évêques, ses collègues, se verra peu à peu investi d'une puissance que l'âge apostolique n'avait point connue; et le temps vient où, de

(1) Tertulien, auteur du IIIe siècle, disait dans son Apologétique : « Une raison particulière nous oblige de prier pour les empereurs et pour l'empire Romain : nous savons que la fin du monde, avec les calamités affreuses dont elle menace l'univers, est suspendue par le cours de l'empire Romain. En demandant à Dieu que cette horrible catastrophe soit retardée, nous demandons par conséquent que la durée de l'empire Romain soit prolongée. » (*Apolog.*, chap. XXXII.)

patriarche ou premier ecclésiastique de sa province, égal en pouvoir aux autres patriarches de l'empire, il voudra devenir le patriarche universel, le seigneur de tous ses frères.

Aux v[e] et vi[e] siècles, la plaie ne fit que s'agrandir. Cinq patriarches étaient alors établis sur la chrétienté, celui de Rome, celui d'Alexandrie, celui d'Antioche, celui de Constantinople et celui de Jérusalem, auxquels tous les autres évêques étaient subordonnés. Le patriarche de Constantinople s'assujettit insensiblement ceux d'Antioche et d'Alexandrie. Celui de Rome les prit tous ensemble sous sa protection. En 533, l'empereur grec Justinien, par un édit qui fut enregistré dans le code de l'empire, déclara ce dernier, chef de l'Eglise de Jésus-Christ. Jusqu'alors le pontife romain n'avait avancé que timidement ses prétentions à la suprématie. Désormais il parlera plus franchement d'une supériorité religieuse qu'il dira appartenir au siége de Rome. Il voudra même dominer les princes de l'Occident, et il profitera de la faiblesse des empereurs pour s'élever à leurs dépens. Cependant il ne laissera pas apercevoir encore tous ses projets [L].

Mais, arrivés à la troisième période de l'Eglise militante, nous verrons le *fils de perdition* tendre ouvertement à l'empire universel; nous le verrons mettre sept siècles à se procurer des richesses et un pouvoir iniques dont le dépouillera plus tard la juste malédiction de Dieu. Ici vont se présenter à nous trois degrés bien marqués dans son histoire : son établissement définitif; son élévation graduelle jusqu'au moment de sa plus grande puissance; sa décadence commencée, jusqu'aux temps de la Réforme. Suivons-le rapidement dans ces trois grandes phases de son existence, et voyons ce que l'Eglise de Jésus devient sous sa tyrannique domination.



PREMIÈRE PARTIE.

ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA PUISSANCE PONTIFICALE. L'APOSTASIE CONSOMMÉE.

(VIIe et VIIIe siècles.)

La fin du VIe siècle et le commencement du VIIe furent marqués par des scènes scandaleuses qui se passèrent entre les évêques de Constantinople et ceux de Rome. Ambitieux et charnels, les uns autant que les autres, ils se disputaient la prééminence à cause des grandes prérogatives qui s'y trouvaient attachées. Les évêques de Constantinople, résolus de régner sans rivaux sur tout l'Orient, soutenaient qu'en dignité leur église ne le cédait nullement à celle de Rome. Jaloux, à leur tour, d'assurer leur suprématie, les pontifes romains faisaient valoir la supériorité prétendue de leur église sur celle de Constantinople. De là de vives contestations entre des prélats superbes qui n'aspiraient qu'à l'omnipotence dans les matières ecclésiastiques.

Jean-le-Jeûneur, évêque de Constantinople, envenima beaucoup la querelle, lorsqu'en 588 il prit le titre d'*évêque œcuménique* ou *universel*. Pélage II, évêque de Rome, repoussa vivement de telles prétentions qu'il qualifiait d'exécrables, de profanes, de diaboliques; ces invectives du prélat romain furent méprisées, et bientôt après il dut quitter le monde pour comparaître devant le tribunal du souverain Juge.

Grégoire Ier, dit le Grand, successeur de Pélage II, com-

battit les desseins de Jean-le-Jeûneur, dans une lettre adressée à l'empereur grec Maurice, et que nous allons consigner dans nos pages, à cause du jour qu'elle répand sur l'histoire de ces temps-là.

« Notre très-religieux Seigneur (1), que Dieu a placé sur nous, parmi les autres soins appartenant à l'empire, travaille, selon la juste règle des Ecrits sacrés, à conserver la paix et l'amour entre les ecclésiastiques. Il considère, avec autant de vérité que de piété, que nul ne peut bien gouverner les choses temporelles, s'il ne ménage convenablement les choses divines; et que la paix et la tranquillité de l'Etat dépendent du repos de l'Eglise universelle. Car, très-gracieux Souverain, quelle puissance ou force humaine présumerait d'élever des mains irréligieuses contre Votre Majesté très-chrétienne, si le clergé, bien uni dans ses membres, priait sérieusement Jésus-Christ, notre Sauveur, de vous conserver, vous qui avez tant de droits à notre amour? Ou quelle nation serait assez barbare pour exercer de telles cruautés sur les fidèles, si notre vie, à nous qu'on appelle prêtres, mais qui réellement ne le sommes point, n'était pas très-mauvaise et très-dépravée? Mais, pendant que nous laissons les choses qui nous concernent plus immédiatement, pour embrasser celles auxquelles nous ne sommes nullement propres, nous animons les Barbares contre nous, et nos offenses aiguisent les épées de nos ennemis; ce qui fait que l'Etat est affaibli. Car, que pouvons-nous dire pour nous-mêmes, si le peuple de Dieu, sur lequel nous sommes établis, quelque indignes que nous soyons, est opprimé à cause de la multitude de nos offenses; si notre exemple démolit ce que notre prédication doit édifier; si nos actions donnent le démenti à notre doc-

(1) Rome dépendait alors politiquement de Constantinople.

trine? Nos os sont fatigués par le jeûne, mais nos esprits sont bouffis d'orgueil (1)! Nos corps sont couverts de vêtements modestes, mais nous sommes enflés dans nos cœurs! Nous couchons sur la cendre, tout en aspirant à des choses fort élevées! Nous sommes les docteurs de l'humilité, mais des modèles d'orgueil, cachant les dents du loup sous l'apparence de la brebis! Et tout ceci ne tend qu'à nous donner un grand relief devant les hommes; mais Dieu connaît la vérité.

» C'est pourquoi notre très-pieux Souverain a pris une sage précaution en plaçant l'Eglise sous un seul chef, afin de pouvoir mieux apaiser les troubles de la guerre et réunir tous les cœurs. C'est aussi là ce que je désire, et, de mon côté, je rends une entière obéissance à vos ordres suprêmes. Toutefois, puisque ce n'est point ma cause, mais celle de Dieu que je défends, ce n'est pas moi seulement qui suis troublé, c'est aussi toute l'Eglise, parce que les lois religieuses, les vénérables conciles, et même les préceptes de notre Seigneur Jésus-Christ, sont foulés aux pieds par l'invention qu'on a faite d'une manière de parler pleine de pompe et d'orgueil. Je souhaite que notre très-religieux Souverain veuille tailler cette gangrène, et, au cas de quelque résistance, tenir la partie affectée du corps, liée par le bandage de son autorité impériale. C'est en réprimant ce mal que la république sera délivrée; c'est en retranchant de telles excroissances que l'empire s'agrandira. Tout homme qui a lu l'Evangile sait que le soin de toute l'Eglise est commis à saint Pierre, l'apôtre, prince des apôtres. Car c'est à saint Pierre qu'il est dit : *Pierre, m'aimes-tu? Pais mes brebis. Voici, Satan a demandé à te cribler comme le blé, mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Et lorsque tu*

(1) Tout ceci est à l'adresse de Jean-le-Jeûneur.

auras été converti, affermis tes frères. C'est à lui qu'il est dit: *Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* Voici donc! il a les clés du royaume; et la puissance de lier et de délier lui a été commise. Soigner et gouverner l'Eglise, c'est là sa charge, et cependant il n'est pas appelé l'Apôtre universel. Mais Jean, ce saint homme, mon compagnon de service, travaille à se faire appeler l'évêque universel! Je suis forcé de m'écrier: O corruption des temps et des mœurs! Voici, les Barbares (1) sont devenus les maîtres de toute l'Europe; les villes sont détruites, les châteaux démolis, les provinces ravagées; il n'y a plus de laboureurs pour cultiver la terre; les idolâtres fulminent contre les chrétiens et les tiennent sous leur domination; et, malgré cela, les prêtres, qui devraient être assis par terre, pleurant sur le sac et la cendre, convoitent des noms de vanité et se glorifient dans des titres profanes et nouveaux!

» En cela, très-religieux Souverain, plaidé-je ma propre cause? Réclamé-je contre un tort qui me soit personnel, et non pour le maintien de la cause du Dieu tout-puissant et de l'Eglise universelle? D'ailleurs, qui est celui qui prétend usurper ce nom nouveau, contre la loi de l'Evangile et des canons? Je voudrais devant Dieu, qu'il y en eût un qui pût être appelé *universel*, sans faire d'injustice aux autres. Nous savons très-bien que plusieurs prêtres de l'église de Constantinople ont été non-seulement hérétiques eux-mêmes, mais chefs d'hérétiques. De cette école est sorti Nestorius,

(1) Les Goths, les Huns, les Vandales, les Hérules.

qui, regardant comme impossible que Dieu pût se faire homme, imagina deux personnes en Jésus-Christ, le Médiateur entre Dieu et la terre, et se plongea dans l'infidélité aussi profondément que les Juifs. De là est sorti Macédonius (1), qui niait la Divinité du Saint-Esprit, consubstantiel au Fils et au Père. Si donc chacun, dans cette église, se constitue, par le titre d'évêque universel, chef des hommes pieux, l'Eglise catholique (ce dont Dieu nous garde!) doit être toute renversée, lorsque celui qui se donne le titre d'UNIVERSEL vient à tomber. Mais, loin des chrétiens ce *nom blasphématoire*, par lequel on ôte tout l'honneur aux autres prêtres, tandis qu'un seul se l'arroge follement! Il fut offert aux évêques de Rome par le saint concile de Chalcédoine, pour honorer saint Pierre, le prince des apôtres; mais aucun d'entre eux ne l'a jamais pris, et n'a voulu s'en servir, de peur que, si ce privilége était accordé à un, tous les autres ne fussent privés de l'honneur qui leur revient. Quand nous avons refusé ce titre, qui nous avait été cependant offert, comment un autre s'en empare-t-il sans avoir obtenu la même faveur?

» Cet homme (Jean), qui méprise l'obéissance aux canons, doit être humilié par l'ordre de notre très-pieux Souverain. Oui, il doit être châtié, celui qui a fait une injure à l'Eglise catholique; celui dont le cœur est enflé et qui cherche à se complaire à lui-même, en adoptant un titre extraordinaire, qui l'élèverait au-dessus de l'empereur! Nous en sommes tous scandalisés. Que l'auteur de ce scandale se corrige, et tout différend cessera dans l'Eglise. Je suis le serviteur de tous les prêtres aussi longtemps qu'ils vivent dans leur condition. Mais si l'un d'eux, malgré le Dieu tout-puissant et les

(1) Condamné par le second concile général de Constantinople (381).

canons des Pères, cherche orgueilleusement à s'élever, j'ai cette espérance en Dieu, qu'il ne réussira jamais à me mettre sous le joug, non pas même par la force des armes. J'ai déclaré en particulier à Sabinianus, le diacre, mon agent, les choses qui sont arrivées dans cette ville par suite de ce nouveau titre. Qu'ainsi donc mes religieux Souverains se souviennent de moi, leur serviteur, qu'ils ont toujours chéri et soutenu plus que les autres, comme un homme qui désire leur garder obéissance, et qui craindrait d'être trouvé coupable de négligence, au dernier et terrible jour du jugement. Que notre très-pieux Souverain consente à terminer l'affaire selon la demande de Sabinianus, ou qu'il oblige l'homme dont je parle à renoncer à ses prétentions. S'il se soumet à votre très-juste sentence, ou à vos salutaires avertissements, nous rendrons grâces au Dieu tout-puissant, et nous nous en réjouirons à cause de la paix de l'Eglise, qui sera due à votre clémence. Mais s'il persiste dans son opiniâtreté, nous soutiendrons que cette parole est très-vraie : *Quiconque s'élève sera abaissé*; outre qu'il est écrit que *l'orgueil va devant l'écrasement et la fierté d'esprit devant la ruine.* Pour obéir à mon Souverain, j'ai écrit, avec douceur et avec humilité, à mon frère l'évêque, en le pressant de se désister de sa vaine gloire. S'il m'écoute, il trouvera un frère dévoué; s'il persévère dans son orgueil, je prévois ce qui lui arrivera; il se fera un ennemi de Celui dont il est écrit : *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles* (1). »

Malgré tout l'art avec lequel elle était rédigée, la lettre de Grégoire à l'empereur n'eut cependant pas l'effet qu'il en avait espéré : Cynaque, successeur de Jean-le-Jeûneur, conserva le titre d'évêque universel, que ce dernier avait

(1) *Epist. Greg. Mag.*, epist. XXXII.

pris, et Maurice invita Grégoire à ne pas faire un scandale pour ce qu'il appelait « une *vétillerie de style.* » A quoi Grégoire répondit : « J'affirme librement que quiconque adopte le titre d'ÉVÊQUE UNIVERSEL A L'ORGUEIL ET LE CARACTÈRE DE L'ANTICHRIST, et qu'il en est, en quelque manière, LE PRÉCURSEUR, dans la présomption qu'il a de s'élever par-dessus tous ceux de son ordre (1). »

Quelle admirable direction de la Providence de Dieu, d'avoir permis que ce titre d'orgueil et d'impiété, *Chef universel de l'Eglise*, ait été condamné et flétri d'avance comme *un titre de blasphème, précurseur de l'Antichrist*, par un homme qui siégea lui-même sur le trône pontifical, et dont le nom dans l'église romaine a jusqu'à ce jour été comme environné d'une auréole de gloire!

Grégoire Ier mourut en 604. Deux années après sa mort, Boniface III, bien loin de se faire un scrupule de prendre cette même désignation d'*évêque universel* qu'on avait tellement contestée aux évêques de Constantinople, la sollicita même auprès de l'empereur Phocas, avec le privilége de la transmettre à tous ses successeurs; et Phocas, ce prince si tristement célèbre dans l'histoire, Phocas qui avait assassiné Maurice pour monter à sa place sur le trône impérial, décidé à satisfaire l'ambition d'un prêtre, qui avait su le gagner par des flatteries, dépouilla l'évêque de Constantinople du titre qu'il portait depuis plusieurs années, pour le conférer à Boniface, déclarant, en outre, l'église de Rome, chef de toutes les autres églises de la catholicité. Alors (606) *l'homme de péché, le fils de perdition, s'assit comme Dieu dans le temple de Dieu* [M]. On le verra désormais exploiter habilement toutes les occasions d'étendre de plus en plus

(1) *Epist. Greg. Mag.*, lib. I, epist. XXX.

son empire, usant de tout moyen pour arriver à ce but, employant jusqu'aux *prodiges et aux miracles de mensonge*, afin de *séduire ceux qui n'auront pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés* [N].

Voilà donc l'évêque de Rome actuellement devenu le seigneur et le maître *spirituel* de ses frères; encore un peu de temps, et, parvenu à la dignité de seigneur *temporel*, il possédera des états en Italie, et affectera la domination des princes de ce siècle.

Après l'invasion des Barbares et la chute de l'empire occidental, Rome était tombée au pouvoir des empereurs de Constantinople. L'évêque de Rome, ainsi qu'on l'a vu, relevait du monarque grec. Cela n'empêcha point cependant Grégoire III d'offrir à Charles-Martel, maire du palais de Childéric III, roi de France, le consulat de Rome, à la condition que ce prince le prendrait, lui, Grégoire, sous sa sauvegarde, et lui aiderait à secouer le joug de son souverain légitime, ennemi du culte des images. Charles-Martel eût probablement accepté l'offre, si la guerre avec les Sarrasins, qui menaçaient alors la France et toute l'Europe, lui eût permis de le faire.

Zacharie (1), pontife ambitieux, poursuivit les desseins de son prédécesseur. Pépin, fils de Charles-Martel, lui avait envoyé ce cas de conscience à résoudre : *La loi divine permet-elle à un peuple vaillant et belliqueux de détrôner un monarque indolent et pusillanime, incapable de remplir aucune des fonctions de la royauté, pour mettre à sa place un homme plus digne de régner et qui a rendu d'importants services à l'Etat?* Zacharie, qui avait besoin du secours de Pépin contre

(1) C'est lui qui condamna, comme hérétique, l'évêque Virgile, pour avoir osé dire qu'il y a des antipodes!

l'empereur son maître et contre les Lombards, peuple venu du nord de l'Europe et occupant alors la partie septentrionale de l'Italie, fit à cette singulière question précisément la réponse que l'usurpateur avait désirée, et sitôt qu'elle fut connue en France, Pépin détrôna le malheureux Childéric (751), et se fit sacrer à Soissons par le légat du pape (1). Cette criminelle complaisance des pontifes romains devint pour eux une source féconde de richesses et de prospérité.

Les Lombards, dont la capitale était Pavie, s'étaient emparés peu à peu des provinces grecques d'Italie, soumises à l'exarque ou gouverneur grec, résidant à Ravenne. Un de leurs princes, Astolphe, avait même porté plus loin ses vues : fier de l'accroissement de ses domaines, il méditait la conquête de Rome et de son territoire, et formait le projet de réduire toute l'Italie sous le joug des Lombards. Déjà même il menaçait la capitale de l'ancien empire Romain, lorsque Etienne II (2), successeur de Zacharie, prit le parti d'appeler à son aide Pépin-le-Bref auquel il adressa les lignes suivantes : « Vous rendrez compte à Dieu et à saint Pierre, au jour terrible du jugement, de la manière dont vous les aurez défendus. C'est vous que Dieu a choisi pour cette grande œuvre, par sa prescience de toute éternité. Car ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ! »

(1) Etienne II, étant venu plus tard en France, dégagea Pépin du serment de fidélité qu'il avait fait à Childéric ; il l'oignit comme roi des Francs, et défendit aux seigneurs français, par l'autorité de saint Pierre et sous peine d'excommunication, de se choisir un souverain d'une autre race.

(2) C'est un de ses successeurs, un pontife du même siècle et du même nom (Etienne III) qui, lors de son avènement au trône de Rome, fut porté sur les épaules à l'église de Saint-Jean-de-Latran. Il est le premier pape qui ait reçu cet honneur impie.

Toujours plus pressé par Astolphe, qui avait mis le siége devant Rome et qui commettait d'affreux ravages tout autour de cette ville, Etienne II adresse au roi et aux Français, une autre lettre dans laquelle il ne craint pas de faire parler en ces termes l'apôtre Pierre : *Soyez assurés que moi-même, comme si je vivais en chair au milieu de vous, selon la promesse que nous avons reçue de notre Seigneur Dieu et Rédempteur, je vous tiendrai pour une nation propre et particulière dont j'aurai soin. Vous tous, peuple français, je vous exhorte et vous conjure par le Dieu vivant et vrai, accourez, secourez la ville de Rome, avant que tarisse la fontaine vive par laquelle vous avez été consacrés et régénérés. Ne permettez pas que ma cité de Rome et le peuple qui l'habite soient plus longtemps déchirés par la nation des Lombards, de peur qu'en vos corps et en vos âmes, vous ne soyez vous-mêmes déchirés et tourmentés, dans le feu éternel de l'enfer qui ne s'éteindra jamais, avec le Diable et ses anges pestiférés.*

L'imposture réussit. Traversant les Alpes (756) à la tête d'une armée nombreuse, Pépin défit Astolphe et l'obligea définitivement à céder au siége pontifical, l'exarchat de Ravenne (1), la Pentapole et toutes les villes, châteaux et territoires qu'il avait usurpés dans le duché de Rome. Alors l'évêque romain, devenu prince temporel, s'assit au rang des souverains de l'Europe. Ce fut en joignant à la révolte la rapacité, qu'il ajouta le sceptre aux clés, l'empire au sacerdoce, s'enrichissant des dépouilles des rois lombards et des empereurs grecs de Constantinople. L'ambition qui le dévore ne lui laissera plus de repos qu'il n'ait réuni sous sa main la meilleure portion de l'héritage des Lombards,

(1) L'exarchat de Ravenne renfermait vingt et une villes, outre celle de Ravenne.

des Ostrogoths et des Hérules, et, pour parler le langage de la prophétie symbolique, que trois des dix cornes de la bête féroce ne soient complètement tombées devant lui, *le faux prophète, la petite corne, dont la bouche profère de grandes choses* (1).

Arrivé au pouvoir suprême, on le verra déployer ensuite tous ses efforts pour faire régner universellement le culte des images, nouvelle espèce d'idolâtrie, recouverte des dehors du christianisme, ajoutant de la sorte à l'apostasie le trait qui devait la consommer, au *mystère d'iniquité* l'iniquité qui devait l'accomplir.

Les premiers chrétiens servaient le Seigneur en esprit et en vérité. Remplis de paix et de joie par une foi vivante en Jésus, ils contemplaient la gloire de leur Sauveur, et n'avaient pas besoin d'images pour animer une piété qu'alimentait suffisamment l'onction du Saint. Mais lorsque la connaissance de l'Evangile se fut altérée, on eut recours à ces misérables substituts, et les hommes, n'étant plus sous l'influence de l'Esprit de Dieu, appelèrent à leur aide les arts de la sculpture et de la peinture, pour exciter en eux une dévotion mensongère. Ce fut vers la fin du IVe siècle que parurent les premiers symptômes d'idolâtrie. Toutefois les images n'étaient encore ni adorées, ni mises publiquement dans les églises. Mais à mesure que l'ignorance augmentait, les peintures, ces tristes remplaçants de la Parole de vie qu'on tenait cachée sous le boisseau, devenaient plus communes. L'opposition fidèle d'un petit nombre d'ecclésiastiques, jaloux de la gloire de Dieu, ne pouvait plus arrêter les progrès alarmants de la superstition. Sérénus, évêque de Marseille, fit déchirer les images qui décoraient les

(1) Dan. VII. — Voir la note [K] à la fin du volume.

églises de cette ville, parce que le peuple commençait à leur rendre un culte religieux; mais Grégoire I[er], alors évêque de Rome, tout en louant le zèle de Sérénus à prévenir l'adoration d'une œuvre humaine, le blâma cependant d'avoir « fait mettre en pièces ces peintures, placées, disait-il, dans les églises, pour instruire le peuple ignorant qui pouvait lire, dans ce qui était peint, ce qu'il n'était pas assez instruit pour lire dans les livres. »

Léon l'Isaurien, empereur grec, homme violent, mais sincère, attaqua vigoureusement (727) ce culte impie et sacrilége qu'il qualifia publiquement d'idolâtrie. Ce fut alors que Grégoire II lui écrivit la lettre suivante, respirant tout l'esprit du papisme :

« Quel effrayant scandale! vous accusez les catholiques d'idolâtrie, et, par cette accusation, vous trahissez votre ignorance et votre impiété! Nous sommes forcés de faire descendre notre style et nos argnments à la bassesse de cette ignorance. Les premiers éléments des saintes lettres suffisent pour vous couvrir de confusion, et si vous entriez dans une école élémentaire, en vous avouant l'ennemi de notre culte, des enfants simples et pieux se sentiraient poussés à vous jeter leur A B C par la tête. »

Après cette indécente incartade, l'évêque de Rome recommandait à « l'impudent et cruel Léon, » son prince, « plus coupable qu'un hérétique, » la paix, le silence et l'obéissance implicite à ses guides spirituels de Constantinople et de Rome (1). Ainsi parlait à son empereur, celui qui se disait le vicaire de Jésus-Christ. Bientôt la rébellion s'élancera sur les traces de l'idolâtrie, et la Grèce et les îles voisines se soulèveront contre l'empereur d'Orient, leur légitime souverain.

(1) *Actes du second concile de Nicée*, tom. VIII.

En 730, Léon publia un édit contre les images. Une peinture du Sauveur crucifié, suspendue dans un des portiques du palais de ce prince, devenant pour le peuple de Constantinople un objet d'idolâtrie, il la fit ôter et remplacer par une simple croix, suivant en ce point l'exemple du pieux Ezéchias, qui avait fait disparaître le serpent d'airain, de peur qu'Israël ne l'adorât (1); mais l'officier envoyé pour enlever l'image, l'ayant frappée, se vit à l'instant même assailli par une troupe de femmes qui le laissèrent mort sur la place. Ce meurtre fut le signal d'une sédition qui ne put être apaisée que par l'extermination des principaux coupables (2). A peine la nouvelle en fut-elle arrivée à Rome, que les statues de l'empereur furent renversées et foulées aux pieds, toute l'Italie troublée, et qu'on essaya d'élire un autre empereur; Grégoire II lui-même encourageait de toutes ses forces la tentative, quand la mort vint le surprendre au moment où il protégeait l'idolâtrie et attisait la rébellion.

A peine élevé sur le siége de Rome, Grégoire III (731), son successeur, écrivit à l'empereur les lignes suivantes: « Parce que vous êtes ignorant et sans lettres, nous sommes obligés de vous écrire des choses rudes, mais pleines de sens et de la Parole de Dieu. Nous vous conjurons de quitter votre orgueil et de nous écouter avec humilité. Vous dites que nous adorons des pierres, des murs et des planches. Il n'en est point ainsi, Monseigneur; seulement ces symboles nous rappelent les personnes dont ils portent les noms, et élèvent ainsi nos esprits rampants. Nous ne les regardons

(1) 2 Rois, XVIII, 4.

(2) Tel fut, à la fin, le triomphe de l'idolâtrie que les meurtriers ont été, jusqu'à ce jour, honorés comme martyrs dans l'église grecque.

pas comme des dieux ; mais si c'est l'image de Jésus, nous disons : « Seigneur, aidez-nous ! » si c'est l'image de sa mère, nous disons : « Priez votre Fils de nous sauver ! » si c'est celle d'un martyr, nous disons : « Saint Etienne, priez pour nous (1) ! » Revêtus du pouvoir de saint Pierre, nous pourrions prononcer des châtiments contre vous, mais puisque vous avez dénoncé la malédiction contre vous-même, *qu'elle reste attachée à votre personne.* Vous nous écrivez d'assembler un concile général ; il n'est point nécessaire : cessez de persécuter les images et tout sera tranquille. Nous ne craignons pas vos menaces. »

Constantin-Copronyme, fils et successeur de Léon, hérita de toute l'ardeur de son zèle contre le culte des images. Il assembla, dans la ville de Constantinople, un concile de trois cent trente-huit évêques (754), qui décidèrent solennellement « que toute image, de quelque matière qu'elle fût faite et formée, serait jetée hors de l'église, comme une chose abominable, » et qui prononcèrent ces mémorables paroles : « Jésus-Christ nous a délivrés de l'idolâtrie et nous a enseignés à l'adorer en esprit et en vérité ; mais le Diable, ne pouvant souffrir la beauté de l'Eglise, a peu à peu ramené l'idolâtrie, sous l'apparence du christianisme, persuadant aux hommes de servir la créature, et d'adorer un ouvrage auquel ils donnent le nom de Jésus-Christ. »

Mais les décrets du concile de Constantinople ne demeurèrent pas longtemps en vigueur ; peu d'années après, un autre concile, le second de Nicée, septième œcuménique ou général (787), auquel assistèrent plus de trois cent cinquante évêques, assemblés sous l'influence du pontife romain,

(1) C'est par des arguments du même genre que les païens défendaient jadis, et défendent encore aujourd'hui, le culte de leurs idoles.

décréta : « Qu'il serait érigé des images du Seigneur Dieu, notre Sauveur Jésus-Christ, de notre bienheureuse Dame la mère de Dieu, des vénérables anges et de tous les saints, et que quiconque rejetterait les images, les peintures ou les reliques des martyrs, serait déposé, s'il était ecclésiastique, et excommunié, s'il était moine ou laïque ; » ajoutant, selon la coutume : « Damnation à tous les hérétiques ! —Damnation au concile qui a rugi contre les vénérables images ! — La sainte Trinité les a déposés [O]. »

Vainement, la plupart des Latins, les Bretons, les Germains, les Gaulois, persuadés qu'on pouvait conserver les images sans leur rendre un culte injurieux au Très-Haut, repoussèrent-ils pendant fort longtemps ces diaboliques innovations, sanctionnées de toute l'autorité du pape ; vainement, l'empereur Charlemagne fit-il composer, contre la nouvelle pratique, les quatre livres sur les images, si connus sous le nom de *Livres carolins* (1), et convoqua-t-il, dans la ville de Francfort-sur-le-Mein (794), ce célèbre concile de trois cents évêques, où fut condamné le culte impie que celui de Nicée venait d'établir (2) : rien ne put arrêter en Occident le torrent débordé de l'idolâtrie, et l'évêque de Rome à la fin eut gain de cause dans cette longue et déplorable lutte, où les ténèbres devaient remporter la victoire sur la lumière..... Jusques à quand, Seigneur ?

Mais ce n'était pas le seul culte des images que Rome, à cette époque, propageait dans l'Occident séduit par ses men-

(1) Envoyés, en 790, à Adrien, pour engager ce pape à retirer la sanction qu'il avait accordée aux décrets du second concile de Nicée.

(2) A cette occasion, Mosheim fait la remarque suivante : « On peut conclure de là que, dans ce siècle, les Latins croyaient qu'on pouvait légitimement, et sans impiété, s'éloigner des opinions du pontife romain et même l'accuser d'erreur. »

songes ; elle l'infectait de toutes sortes de fausses doctrines, s'annonçant, dès le début de sa carrière, comme cette *mère des impudicités et des abominations de la terre*, qui devait *enivrer* les hommes *du vin de la fureur de sa prostitution*. C'est ainsi, par exemple, qu'elle enseignait tout ouvertement le service des anges et de la vierge, la vénération des reliques, l'abstinence des viandes, les dévotions arbitraires d'une piété grossièrement hypocrite, le célibat des prêtres, le mérite des œuvres et le purgatoire. C'est ainsi qu'elle donnait à la piété des simples la direction la plus irréligieuse. Bâtir des églises et des chapelles, les embellir, doter les monastères, construire des basiliques, déterrer les reliques des saints et des martyrs pour leur prostituer une coupable vénération, rechercher leur intercession par de riches offrandes, telle était la religion qu'elle mettait partout à la mode, exploitant à son profit la crédulité des peuples [P]. Aux institutions arbitraires des siècles précédents, elle en ajoutait d'autres non moins contraires à l'esprit du christianisme; elle instituait des fêtes en l'honneur de la croix matérielle de Jésus-Christ ; et, contre l'ordre formel du Seigneur, elle ouvrait au crime un asile dans les temples (1).

En même temps, elle laissait croupir son clergé dans la plus crasse ignorance. Un seul fait en donnera la mesure : quand elle faisait ordonner un évêque, elle n'exigeait nullement qu'il entendît la sainte Ecriture ; il suffisait qu'il sût lire et chanter, réciter l'oraison dominicale, le symbole, le psautier, le compte des nouvelles lunes, des temps de la Pâque, des cycles du soleil et de la lune. Et rien de plus déplorable que la théologie qu'elle enseignait par l'organe de ses enfants les plus vénérés. Le célèbre Eligius (Eloy), évêque

(1) Exode, XXI, 14. 1 Rois, II, 28, 34.

de Noyon en Picardie, qu'elle a canonisé, disait en tout autant de termes : « Celui-là est un *bon chrétien* (bonus christianus) qui va souvent à l'église, qui présente l'offrande à l'autel, qui donne à Dieu la dîme de ses biens....... etc. Rachetez vos âmes de la peine due à vos péchés, pendant que vous en avez les moyens; — offrez aux églises des oblations et des dîmes ; — entretenez des cierges dans les lieux sacrés ; — allez souvent à l'église et recherchez avec un humble empressement la protection des saints ; — si vous le faites, vous pourrez, au jour du jugement, vous présenter sans crainte devant le tribunal du Juge éternel, et lui dire : Donne, Seigneur, car nous avons donné ! — *Da, Domine, quià dedimus!* »

Quelle distance de l'église romaine du Ier siècle à l'église romaine du VIIe et du VIIIe ! quel contraste ! quelle chute! Comment es-tu tombée du ciel, étoile du matin, fille de l'aube du jour ! L'église romaine du Ier siècle reconnaissait la misère de l'homme, sa ruine totale, et ne cherchait le salut que dans cette justice qui est *pour tous et sur tous ceux qui croient*, sachant que *nous sommes justifiés gratuitement, par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus-Christ. Le péché ne régnait plus dans le corps mortel* de ses membres, *pour lui obéir en suivant ses convoitises*, parce que la vue des *compassions* divines les pressait d'*offrir* à Dieu *leurs corps en sacrifice vivant et saint, comme étant leur raisonnable service.* Quoiqu'ils vécussent sous des princes cruels dont la mémoire est parvenue jusqu'à nous chargée de malédictions, ils étaient néanmoins *soumis aux puissances supérieures.* Ils *supportaient les infirmités des faibles*, voulant *complaire à* leur *prochain, dans ce qui est bon pour l'édification ;* leur *foi* était *renommée par tout le monde*, et *leur obéissance*, enfin, *venue à la connaissance de tous.*

Telle était l'église romaine du Ier siècle. Mais qu'était l'église romaine du VIIIe? Comme les païens dont parle l'Apôtre, dans l'épître qu'il adresse à cette église, elle *retenait la vérité captive en injustice : ayant connu Dieu, elle ne le glorifiait point comme Dieu ;* elle était *remplie de toute injustice, de méchanceté, d'avarice, d'envie, de querelles, de fraude, de mauvaises mœurs.* Comme les Juifs que l'Apôtre combat tout le long de cette même épître, elle *méprisait les richesses de sa bénignité, de sa patience et de sa longue attente,* oubliant que *celui-là n'est point Juif, qui l'est au-dehors,* que *celle-là n'est point la circoncision, qui est faite extérieurement en la chair.* Elle avait *l'esprit de servitude pour* être *de nouveau* dans *la crainte*, et, si plusieurs de ses enfants cherchaient sincèrement le salut de leur âme, c'était, hélas ! pour la plupart, *comme par les œuvres de la Loi.*

Quel progrès cette malheureuse église avait déjà fait, au VIIIe siècle, dans la voie de l'erreur et de la perdition ! Après avoir longtemps suivi les instructions du Saint-Esprit, telles qu'elle les possédait dans l'épître qui lui était particulièrement adressée, fatiguée, à la longue, de veiller, de prier, de combattre, lasse de porter le joug du bon Berger, elle s'était peu à peu relâchée de sa fidélité première. Elle avait négligé d'abord, puis abandonné la Parole de vérité. D'église particulière qu'elle était dans l'origine, elle prétendit devenir église catholique ou générale, et elle s'éleva jusqu'au point d'aspirer à l'empire universel, entraînant avec elle tout l'Occident dans son apostasie.

Cependant l'Esprit de Dieu, bien loin de la laisser sans instruction (1), lui avait donné d'avance toutes les directions nécessaires pour éviter la voie du mensonge, et marcher

(1) *Voir* les chapitres I, II, III, VI, VIII, XI, XII, XIII, etc.

d'un pas ferme dans celle de la droiture. Surtout il lui avait adressé ce solennel et prophétique avertissement : « Que si quelques-unes des branches (c'est-à-dire, quelques-uns des Juifs) ont été retranchées, et si toi, qui étais un olivier sauvage, as été enté en leur place, et fait participant de la racine et de la graisse de l'olivier, ne te glorifie pas contre les branches. — Elles ont été retranchées à cause de leur incrédulité, et toi, tu es debout par la foi : ne t'élève donc point par orgueil, mais crains. Car, si Dieu n'a point épargné les branches naturelles, prends garde qu'il ne *t'épargne* point non plus. — Considère donc la bonté et la sévérité de Dieu : la sévérité sur ceux qui sont tombés, et la bonté envers toi, si tu persévères en sa bonté; autrement tu seras aussi COUPÉ. Et eux-mêmes aussi, s'ils ne persistent point dans leur incrédulité, ils seront entés; car Dieu est puissant pour les enter de nouveau (1). »

Oh ! que n'eût-elle été toujours attentive à la voix de l'Esprit saint ! que n'eût-elle retenu le Chef et pris garde à ceux *qui causent des divisions et des scandales contre la doctrine* qu'elle avait reçue! Que n'eût-elle, enfin, marché toujours dans la simplicité et l'humilité devant Celui qui

(1) Rom, XI, 17-23. — Tandis qu'Israël est sur le point de rentrer dans l'Eglise du Seigneur, tandis que le Libérateur s'apprête à venir de Sion, pour détourner de Jacob les infidélités, l'heure approche, au contraire, où sera retranchée pour jamais cette église adultère, qui s'est élevée par orgueil, cette moderne Babylone, qui a fait couler en abondance le sang de l'Israël selon la chair et de l'Israël selon l'Esprit; cette prostituée qui se vante encore d'être l'épouse de l'Agneau, et qui dit en son cœur : Je siége comme reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point le deuil. C'est pourquoi ses plaies, qui sont la mort, le deuil et la famine, viendront en un même jour; elle sera entièrement brûlée au feu : car le Seigneur Dieu qui la jugera est puissant (Apoc., XVIII, 7, 8).

sonde les cœurs! Sa *paix* alors eût *coulé comme un fleuve; Dieu* l'eût *nourrie de la moelle du froment* et l'eût *rassasiée du miel qui distille de la roche!* Elle n'eût pas fait, il est vrai, grand éclat dans le monde; elle n'eût pas compté dans ses rangs de grands seigneurs, vêtus de pourpre et d'écarlate; mais, en revanche, elle eût continué d'avoir ses Priscilles et ses Aquiles, doux et fidèles serviteurs de Jésus, ses Amplias, *bien-aimés au Seigneur*, ses Appelles, *approuvés en Christ*, ses Rufus, *élus au Seigneur*: petite aux yeux des hommes, elle eût été la gloire du Sauveur et la joie de son Eglise.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST A L'ÉPOQUE DE L'ÉTABLISSEMENT DÉFINITIF DE LA PUISSANCE PONTIFICALE.

(VIIe et VIIIe siècles.)

Le Saint-Esprit fait de magnifiques promesses à l'Eglise et lui assure en Christ la possession du monde. Mais ces riches bénédictions, quand, jusqu'ici, les a-t-elles possédées? Si nous ouvrons ses annales, qu'y lisons-nous ?... que presque toujours le christianisme s'est tenu renfermé dans des limites resserrées qu'il franchit à peine aujourd'hui, et que, dans son étroite enceinte, il a le plus souvent paru végéter. Et si nous jetons les yeux sur le monde actuel, quel spectacle nous présente-t-il ? sur un milliard d'hommes, population totale approximative du globe que nous habitons, 600 millions de païens fléchissent encore le genou devant la pierre et le bois, ou même servent tout ouvertement le Diable; 200 millions de mahométans suivent le faux prophète de la Mecque; 4 ou 6 millions de juifs maudissent Celui que les chrétiens adorent, et sur 200 millions d'hommes qui se réclament du nom de Christ, combien est petit le nombre de ceux qui le connaissent réellement, qui l'aiment et le servent.

Serait-ce donc à un aussi mince résultat que viendraient aboutir de solennelles promesses, revêtues de tout ce que la langue des hommes peut offrir de plus riche en images, de plus magnifique en déclarations ?

Ainsi parle le lecteur superficiel de la prophétie et de

l'histoire. Comme à chaque page de notre Histoire abrégée les mêmes doutes se reproduiraient dans son esprit, et les mêmes objections se replaceraient sur ses lèvres, rappelons dès l'entrée, la division des temps évangéliques ou derniers temps, en deux grandes périodes bien distinctes : la souffrance, puis la joie, le combat, puis le triomphe. Alors, prenant le témoignage prophétique dans son ensemble, il verra que le jour du Seigneur n'arrivera pas que la révolte ne soit auparavant consommée; il verra que l'Eglise, la mère de nous tous, captive, délaissée, agitée de la tempête, que la femme de l'Agneau, qui dans le désert qu'elle traverse a continuellement enduré les douleurs de l'oppression, les langueurs de l'exil et vu couler en abondance les larmes et le sang de ses enfants bien-aimés, — ne connaîtra les délices du repos et les chants d'allégresse de Canaan, qu'après que la quatrième monarchie de Daniel, celle des Romains qui dure encore, aura succombé sous la main toute-puissante qui renversa les trois premières.

C'est donc pauvre, c'est affligée que l'Eglise va se montrer à nos yeux, dans les pages suivantes. Mais, toute pauvre qu'elle apparaisse alors, elle ne l'est pas cependant au point que nous pourrions le supposer. La plupart des auteurs ecclésiastiques ne l'ayant pas connue, n'ont pas entrepris non plus de l'aller trouver dans sa modeste retraite. C'est tout autre chose que Jésus et son vrai peuple, que la généralité des historiens recherche; presque toujours ils s'attachent aux pas de l'ambitieux qui court après les dignités religieuses, ou du faux dévot prétentieux qui, par le bruit et l'éclat de ses austérités, vise à fixer sur lui les regards d'une multitude abusée.

Afin de parcourir utilement nos pages, le lecteur se revêtira d'impartialité; il se dépouillera des préventions de

son siècle pour apprécier avec justice les chrétiens des siècles passés, s'efforçant de se mettre à leur place, et de les juger aussi favorablement que la vérité le permet et que la charité l'exige. Il ne s'arrêtera pas à la bannière sous laquelle se rangea tel ou tel fidèle des temps anciens; il ne demandera pas à quelle communion religieuse appartint celui qui lui présente, dans ses principes, quelques rayons de la lumière de Christ, et dans sa conduite, quelque chose de la vie de ce glorieux Sauveur; et, parce que, dans le nombre de ces bien-aimés du Père, plusieurs firent extérieurement partie de cette église infidèle au sein de laquelle on vient de voir se développer l'apostasie, il ne se croira pas en droit, pour cela, de les exclure, en quelque manière, de l'Église de Jésus-Christ, comme si le Seigneur n'avait pas son peuple jusque dans Babylone!

Grégoire Ier, Evêque de Rome.

Plusieurs historiens n'hésitent pas à placer au rang des disciples du Sauveur ce même Grégoire qui figure assez tristement dans les pages précédentes. Y sont-ils suffisamment autorisés par quelques traits édifiants de sa vie, ou par quelques beaux passages de ses écrits? c'est une question que le lecteur décidera lui-même d'après les faits et les citations que nous allons placer sous ses yeux.

Né à Rome, d'une famille distinguée, Grégoire revêtit le froc par goût, et s'enferma de bonne heure dans un monastère. Ce fut malgré lui, dit-on, qu'il monta sur la chaire romaine. Son épiscopat, de treize ans et demi, fut marqué par de grandes calamités, la peste et les Lombards désolant de concert l'Italie.

Bien qu'affligé de maux cruels, dès sa jeunesse, il conserva toujours dans l'épreuve une âme forte et vigoureuse, et ses travaux reçurent, de ses souffrances, un caractère particulier de douceur et d'onction. Jusqu'à présent nous ne l'avons connu que soutenant, contre le patriarche de Constantinople, les droits prétendus de saint Pierre; il se montre à nous sous un aspect bien différent quand il souffre en silence sous le miséricordieux châtiment du Père des esprits.

Grégoire était l'ami des pauvres, auxquels il distribuait en abondance du blé, du vin, du fromage, des légumes et autres aliments. Mais, pendant qu'il faisait toutes ces libéralités, lui-même ne voulait en recevoir aucune. « Il faut, écrivait-il à un évêque, renoncer à certains usages qui sont onéreux aux églises, afin qu'elles ne soient point obligées d'envoyer de l'argent à celle de Rome, de laquelle elles devraient plutôt en recevoir. Nous vous défendons de nous rien donner à l'avenir. »

Les réflexions suivantes de Grégoire, sur l'Antichrist, sont bien plus éloquentes dans sa bouche, que tout ce que nous-mêmes pourrions dire sur ce sujet : « Comme la Vérité incarnée a choisi pour prêcher son Evangile des gens simples et pauvres, l'Antichrist, au contraire, choisira, pour accomplir son œuvre d'impiété, des hommes fins, adroits, fourbes et remplis de la science du monde. » — « Le prince de l'orgueil est proche, disait ailleurs Grégoire, et ce qui est étonnant, une troupe de prêtres (*sacerdotum exercitus*), établis pour être des modèles d'humilité, mais ne songeant qu'à s'élever, deviennent ses avant-coureurs. »

La citation suivante montre quel sens il attachait au fameux passage : *Tu es Pierre, et sur cette pierre*, etc. — « Persévérez dans la vraie foi, disait-il, fondez solidement

votre vie sur le rocher de l'Eglise, c'est-à-dire, sur la *confession* de saint Pierre, le prince des apôtres (1). »

Quoiqu'il regardât la chaire de Rome comme étant le siége de Pierre, Grégoire était cependant fort loin d'affecter la suprématie, la domination universelle à laquelle les papes suivants devaient prétendre. Sans doute, sa correspondance avec l'empereur grec, au sujet du titre d'évêque universel que prenait le patriarche de Constantinople, ne lui fait guère honneur; cependant les principes qu'il y soutient condamnent plus ses successeurs qu'ils ne le condamnent lui-même. Et si, comme plusieurs se sont plu à le supposer, Grégoire était un enfant de Dieu, ses erreurs et ses fautes nous rappelleraient cette parole de l'Apôtre : *La chair désire le contraire de l'Esprit,* mais *l'Esprit aussi le contraire de la chair.*

Grégoire avait des idées justes sur plusieurs points importants de la doctrine évangélique; c'est ainsi qu'il disait : « Job ne se fiait point aux mérites de sa justice, mais il se tournait vers la seule espérance de ses prières. — Dieu les a sauvés sans qu'ils eussent aucun mérite. — La félicité des saints est une miséricorde et ne s'acquiert point par des mérites. »

Il parlait correctement sur la liberté naturelle de l'homme : « Le libre arbitre s'étant corrompu dans notre premier père, nous ne pouvons même vouloir, si nous ne sommes aidés

(1) Les évêques de Rome, Félix III, au v[e] siècle, Nicolas I[er] et Jean VIII, au IX[e], suivent la même interprétation. Anselme, archevêque de Cantorbéry, au XI[e] siècle, adoptera la suivante : « Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre (posant la main sur *sa poitrine*) je bâtirai, etc. » Augustin connaissait déjà ces deux manières d'entendre le passage. Il les rapporte l'une et l'autre, mais paraît incliner vers la dernière. Chrysostôme, Théodoret, Hilaire, et avec eux plusieurs critiques modernes, admettent la première.

par la grâce de Celui qui dresse les pas de l'homme. Car il est écrit : La volonté de l'homme est préparée par le Seigneur ; et le Seigneur a dit à ses diciples : Vous ne m'avez point élu, c'est moi qui vous ai élus. Et l'Apôtre dit : Dieu opère en vous la volonté et l'accomplissement, selon son bon plaisir. »

Voici maintenant ce qu'il disait de l'Ecriture dans une lettre adressée à un médecin de l'empereur : « Qu'est-ce que l'Ecriture, si ce n'est une lettre que le Dieu tout-puissant écrit à sa créature ? Si quelqu'un recevait une lettre d'un empereur de la terre, comme il s'en croirait honoré ! il ne prendrait aucun repos avant d'avoir vu ce que cet empereur lui manderait. L'Empereur du ciel, le souverain Maître des hommes et des anges, a daigné vous écrire des lettres où il s'agit de votre propre vie, et vous ne vous empresseriez pas de les lire ! »

« La divine Parole, disait-il encore, exerce les savants par les profonds mystères qu'elle renferme, et souvent réjouit les simples et les petits, par ce qui n'en est, pour ainsi dire, que l'écorce.... On peut la comparer à un fleuve, en même temps guéable et profond, où pourrait se promener un agneau et nager un éléphant. »

On lit avec plaisir, dans les écrits de Grégoire, l'aveu suivant qu'il fait sur l'état de son cœur : « Ce que j'ai pu dire de bien, je l'ai reçu d'en haut ; et ma misère n'a fait que le gâter ; car, si je détourne mes regards des mots et des sentences qui sont les feuilles et les branches, et que j'examine de près la racine de mon intention, je sais bien que mon ardent désir est de plaire à Dieu ; mais l'amour des louanges humaines vient insensiblement se mêler à cette intention. Je le découvre lentement et plus tard, et je trouve que l'exécution ne correspond pas à la première conception.

Nous avons bien d'abord l'intention de plaire à Dieu ; mais l'amour des louanges, se glissant dans notre cœur, accompagne et détruit ce pur dessein, comme les repas que nous commençons par nécessité se terminent trop souvent par des excès. Si le divin Juge nous examine rigoureusement, comment échapperons-nous! Ce qu'il y a de mal en nous nous appartient sans mélange ; ce qu'il y a de bien, nous le souillons par l'impureté. »

C'est par cette humble confession, prouvant plus en sa faveur que tout ce qui précède, que Grégoire terminait son commentaire sur le livre de Job, ouvrage dépourvu d'ailleurs de tout mérite.

Ceux qui ont savouré combien le Seigneur est doux apprécieront sans doute la remarque suivante du même auteur, sur le premier verset du Cantique des Cantiques : « Que celui que j'aime par-dessus tout, et même que j'aime seul, s'approche de moi et me touche par la suavité de son inspiration ! car dès que je ressens son influence, je m'abandonne moi-même par un changement soudain ; fondu, je suis transformé à sa ressemblance. »

Son exposition sur le prophète Ezéchiel contient ce passage, que justifie amplement l'expérience de tous les enfants de Dieu : « En général ceux qui excellent le plus dans la contemplation divine, sont aussi ceux qui sont le plus accablés par la tentation. Par la première, l'âme s'élève à Dieu ; par la seconde, elle s'affaisse sur elle-même. S'il en était autrement, elle ne manquerait pas de tomber dans l'orgueil. Dieu, sous ce rapport, a établi un admirable tempérament, afin que le saint ne puisse, ni s'élever trop haut, ni descendre trop bas. »

Grégoire mourut au commencement du VII[e] siècle (604). Rome devrait désirer, pour l'honneur de son siége, qu'il eût

été le premier et le dernier évêque de ce nom. Il est le premier des pontifes romains qui ait pris le titre de *Servus servorum Dei* (serviteur des serviteurs de Dieu), titre qui, dans la bouche de ses successeurs, ne fut le plus souvent qu'un nom d'orgueil. Première victime des déceptions du jour, ce qu'il y eut de réellement beau dans son caractère privé ne fit malheureusement que donner du poids au mal qui gagnait du terrain chaque jour davantage, et qu'accréditer le *mystère d'iniquité* qui n'opérait plus alors dans les ténèbres.

Missionnaires romains dans la Grande-Bretagne.

A la suite de cette notice sur Grégoire, vient naturellement se placer l'exposé des travaux entrepris sous sa direction spéciale, pour répandre la connaissance du salut dans la Grande-Bretagne.

L'Angleterre avait reçu l'Evangile dès le IIe siècle; mais elle en avait presque entièrement perdu la connaissance, depuis que les Angles ou Saxons étaient venus déposséder les anciens habitants du pays. Grégoire Ier, n'étant encore que diacre (1), conçut le dessein d'y rétablir le christianisme. L'heure était venue où le Seigneur voulait éclairer aussi les Angles, que les Bretons, ancien peuple de l'île, ne prenaient pas suffisamment à cœur d'amener à la foi. Un jour, Grégoire, ayant vu sur la place du marché de Rome, des jeunes gens d'une beauté remarquable qu'on y avait mis en vente, et, ayant interrogé le marchand sur leur patrie, apprit qu'ils étaient de l'île de Bretagne. — Sont-ils chrétiens? demanda-t-il. — Non, dit le marchand, ils sont encore païens. — Quel

(1) C'est le dernier degré de la cléricature romaine.

dommage, s'écria Grégoire avec un soupir, que de si beaux visages soient encore sous la puissance du Démon! — Le marchand, ayant ajouté que ces jeunes gens appartenaient à la nation des *Angles* (*Anglais*) : — En vérité, poursuivit le diacre romain, jouant sur le nom d'Angles (en latin *Angli*); en vérité, ils ont un air *angélique;* quel dommage qu'ils ne soient pas cohéritiers des anges (*angeli*) du ciel! De quelle province sont-ils? — De *Deira* (aujourd'hui le *Northumberland*). — *De irâ!* s'écria Grégoire, continuant à jouer sur les mots; *de irâ!* (1) arrachés *à la colère* de Dieu, et appelés à la miséricorde de Jésus-Christ!

Grégoire supplia l'évêque de Rome (Pélage II) d'envoyer des missionnaires dans cette île, s'offrant d'aller en personne y prêcher l'Evangile. Mais la chose n'eut pas de suite jusqu'au moment où lui-même monta sur le siége romain. Alors, sur ses ordres, Augustin et quarante autres moines allèrent porter la connaissance du Nom de Jésus dans cette contrée, où les accueillit favorablement Ethelbert, roi de Kent, époux de Berthe, princesse française, déjà convertie au christianisme (597). Ils annoncèrent à ce prince qu'ils venaient lui apporter la meilleure nouvelle du monde, et qu'à tous ceux qui la recevraient, seraient accordées les joies immortelles de l'éternité.

Ethelbert étant allé trouver les missionnaires quelques jours après, ceux-ci se rendirent au-devant du prince, en chantant des litanies pour leur salut et pour celui de tout le peuple; puis, ils annoncèrent la Parole de Dieu, qu'Ethelbert parut écouter avec plaisir et que ses sujets en grand

(1) Deux mots latins qui signifient *de* ou *à la colère*. Du temps de Grégoire, la langue latine se parlait encore en Italie et dans une grande partie de l'Occident.

nombre reçurent après lui. Tous les rois angles ou saxons adoptèrent, par la suite, le christianisme, qui fut à la longue établi dans toute l'île.

Ce fut Paulin qui l'introduisit dans la partie septentrionale de la Grande-Bretagne. Depuis longtemps, cet ecclésiastique prêchait avec assez peu de succès dans le Northumberland, « le dieu de ce siècle, dit le vénérable Bède, aveuglant l'entendement des incrédules, » lorsque enfin le roi du pays, Edwin, ayant rassemblé ses conseillers intimes, leur dit : « Quelle est cette doctrine inouïe jusqu'ici ; quel est ce culte nouveau ? » Sur quoi l'un des prêtres des faux dieux répondit : « Pour moi, je déclare que la religion que nous avons suivie jusqu'à ce jour n'est d'aucune valeur ; si les dieux pouvaient faire quelque chose, ils m'eussent sûrement comblé de leurs faveurs, moi qui les ai servis avec tant de zèle. » Coifi, c'est le nom de ce prêtre, exprime le désir d'aller entendre prêcher Paulin ; il assiste aux discours du missionnaire, puis il s'écrie : « Je déclare ouvertement que cette prédication présente la vérité qui peut nous procurer la vie et le salut. Ainsi je vote pour la prompte destruction des temples et des autels. » Le roi lui-même annonce qu'il croit en Jésus-Christ. Qui sera celui, demande-t-il alors à Coifi, qui profanera le premier les lieux destinés à l'idolâtrie ? » — « C'est à moi de le faire, dit le prêtre : Oui, moi qui ai servi les idoles dans ma folie, je vais donner l'exemple en les détruisant par la sagesse que le vrai Dieu m'accorde. » A ces mots, il marche vers le temple des faux dieux qu'il profane, puis il ordonne à ses compagnons de le brûler avec tout ce qu'il renferme.

Ces choses se passaient à York, l'an 697 de notre ère, cent quatre-vingts ans après l'arrivée des Saxons en Bretagne. Mais toutes ces conversions étaient-elles réelles et solides ?

Nous n'oserions l'affirmer. Si quelques personnes embrassèrent sincèrement la foi chrétienne, d'autres ne le firent que par imitation, et plusieurs par la crainte des lois rigoureuses qui furent ensuite promulguées contre les idolâtres.

Toutes les églises qui se formèrent à la suite des prédications des missionnaires se mettaient, à mesure qu'elles s'établissaient, en rapport direct avec celle de Rome. Mais, à côté de ces congrégations nouvelles, s'élevait l'ancienne église bretonne, qui n'avait point de relations avec Rome, et qui subsista jusqu'après l'an 840. Quoique malheureusement peu fidèle et peu zélée, elle avait cependant aussi ses missionnaires, Aidan, Finan et quelques autres, qui venaient directement de l'Irlande, et qui s'adressaient principalement aux habitants de la Mercie et aux Saxons orientaux. Les chrétiens bretons, s'il est permis d'en juger d'après quelques fragments qui nous restent de deux de leurs écrivains, Sédulius et Claude Scot, partageaient les sentiments d'Augustin sur la grâce, et recevaient la justification par la foi seule : « La loi a été donnée, non pour ôter le péché, disait Sédulius, mais pour tout renfermer sous le péché, afin qu'ainsi humiliés les hommes comprennent que le salut n'est pas en leur pouvoir, mais qu'il dépend uniquement du Médiateur. — De la loi vient, non la rémission ou l'oubli, mais la connaissance du péché. — Nos péchés nous sont gratuitement pardonnés. — Nous sommes sauvés par la grâce, par la foi et non par les œuvres. — Comme l'âme est la vie du corps, ainsi la foi est la vie de l'âme. — Celui qui croit en Christ, a accompli la loi; personne ne l'ayant accomplie, Dieu a établi la foi qu'il accepte pour l'accomplissement de la loi. — Cette justice n'est donc pas de nous, elle n'est pas non plus en nous; elle est en Christ, en qui Dieu nous voit, comme les membres dans la tête. »

Claude Scot enseignait aussi que « la loi qui a été donnée par Moïse ne fait que montrer le péché sans l'ôter; — que rien n'ôte les péchés, sinon la grâce de la foi, qui opère par l'amour. Je ne me glorifierai pas en ma justice ou en mon intelligence propre, disait-il, mais en la foi de la croix, par laquelle tous mes péchés sont pardonnés. »

Autres Missionnaires du VIIe *et du* VIIIe *siècles.*

Le VIIe et le VIIIe siècles eurent encore d'autres missionnaires; mais c'est avec une sorte de défiance que nous les introduisons dans une histoire uniquement consacrée à recueillir des noms appartenant à l'Eglise du Sauveur. D'autre part, nous craindrions encore plus de leur y refuser une place, ne pouvant admettre que des hommes qui se privèrent de tout, pour accomplir une mission non moins difficile et périlleuse que l'est peut-être aujourd'hui celle de la Cafrerie ou celle de la Nouvelle-Zélande, se condamnant à passer le reste de leur vie au milieu des montagnes et des forêts de l'Helvétie et de la Germanie, n'aient absolument rien senti de la grâce et de l'amour de Jésus-Christ, et que, dévoués à leur seul intérêt, ils n'aient jamais connu d'autre mobile que l'amour de la vaine gloire. Ici, nous laisserons encore aux faits le soin de parler et d'instruire, et au lecteur, celui de former sur eux ses opinions et ses jugements.

Colomban, moine irlandais, déploya l'étendard du salut dans les pays situés entre le Rhin et l'Elbe, chez les Suèves, les Boïens ou Bavarois et les Francs, et persévéra dans ses travaux évangéliques jusqu'à sa mort, arrivée l'an de Jésus-Christ 615. On cite de lui cette pieuse sentence *Ayons recours à Christ, la fontaine de vie :* parole qu'on aim

à rencontrer au milieu de tout ce fatras de règles monastiques dont le monde était inondé, et de tant de sombres pensées, empreintes de l'esprit de servitude légale qui tourmentait alors les cœurs les plus pieux.

Gal, compagnon de Colomban, proclama l'Evangile au milieu des Helvétiens et des Suèves, et l'écossais Kilian, parmi les Francs orientaux, dont plusieurs embrassèrent le christianisme.

Vers la fin du VII[e] siècle, Willebrord, Anglo-Saxon de naissance, après avoir prêché l'Evangile aux Frisons, cruellement maltraité par un roi de ce peuple, dirigea plus tard ses pas vers la Cimbrie (le Danemark). En 693, il retourna dans la Frise, où quelques succès devaient encourager son pieux ministère; puis, il s'achemina vers la Westphalie et les contrées voisines.

Winfrid, bénédictin célèbre, né en Angleterre, de parents illustres, poussa ses travaux jusque dans la Thuringe, la Frise et la Hesse (716): les idoles furent renversées; des chênes d'une grosseur prodigieuse, objet de la vénération des siècles passés, tombèrent sous les coups redoublés de la hache; des églises s'élevèrent, et plusieurs âmes reçurent avec joie la Parole du salut.

En 723, Winfrid vint à Rome, où le pape Grégoire II le sacra évêque, et changea son nom de Winfrid en celui de Boniface. Sur ses vieux jours, il voulut retourner dans la Frise, afin de terminer son ministère sur les lieux où il l'avait commencé. Il avait arrêté un jour pour réunir les néophytes et leur avait assigné comme lieu de rassemblement une campagne voisine où tous devaient se rendre : c'était sur les bords d'une rivière qui séparait la Frise orientale de la Frise occidentale. Boniface y fait dresser des tentes et y arrive au jour marqué. Pendant

qu'il prie, en attendant les nouveaux baptisés, on voit paraître, dès le matin, les païens armés d'épées et de lances qui fondent sur les tentes de Boniface. Déjà ses gens se préparaient à repousser la force par la force, quand, sortant de sa tente, il leur crie : « Enfants, cessez de combattre ; l'Ecriture nous défend de rendre le mal pour le mal. Le jour que j'attendais depuis si longtemps est venu ; espérons en Dieu, il sauvera nos âmes. » Boniface tomba sous le fer des idolâtres, à la soixante-quinzième année de son âge, quarante ans après son arrivée en Germanie. La sensation prodigieuse que fit la nouvelle de sa mort témoigne de la haute vénération que son caractère inspirait dans ces contrées.

La réforme du clergé et la conversion des infidèles étaient les principaux objets des vœux de Boniface.

Dans une épître, adressée à Nithardus, il exhortait ce prêtre à mépriser les choses du temps, pour se livrer en entier à l'étude de la Parole sainte : « Vous ne pouvez rien rechercher de plus honorable dans votre jeunesse, lui disait-il ; vous ne pouvez rien goûter de plus consolant dans votre vieillesse. »

En se plaignant à Cutbert, archevêque de Cantorbéry, des obstacles que rencontraient les bons pasteurs, Boniface disait : « Combattons pour le Seigneur ; nous sommes dans des temps fâcheux et difficiles. — Je ne puis vous cacher ce qui fait gémir ici tous les vrais serviteurs de Dieu. Votre église d'Angleterre est décriée à cause de certains désordres, auxquels on pourrait remédier, si un concile et vos princes *défendaient aux femmes et aux religieuses les fréquents voyages à Rome. La plupart y perdent leur honneur, et c'est un scandale pour toute l'Eglise* (1). »

(1) C'est à Boniface qu'on attribue cette parole : « Autrefois les évê

Si Boniface ne fut pas exempt des superstitions de son siècle, si même sa conduite personnelle ne fut pas à l'abri de tout reproche, il se montra cependant toujours l'ennemi de l'idolâtrie comme de l'immoralité. Ses travaux lui ont mérité le beau titre d'*Apôtre de la Germanie.*

Le français Corbinien planta l'étendard de la foi chez les Bavarois et d'autres peuples. Distingué par ses dévotions particulières autant que par ses travaux publics, il consacrait une portion considérable de la journée à la prière et à la méditation.

Firmin, son compatriote, annonça l'Evangile dans l'Alsace, la Bavière et l'Helvétie, toujours au milieu de nombreuses douleurs.

L'anglais Lebvin ou Liefwyn se hasarda à paraître devant la grande assemblée des Saxons, occupés à sacrifier à leurs idoles, sur les bords du Wéser, et, au nom de l'Eternel qui l'envoyait, les supplia de laisser leurs vanités trompeuses pour se tourner vers le Dieu vivant. Son zèle allait lui coûter la vie, quand Buto, l'un des chefs, représenta ce qu'il y aurait de déraisonnable à traiter un ambassadeur du grand Dieu, moins respectueusement que celui de quelque prince des nations voisines.

Un autre missionnaire anglais, Villehad, mourut évêque de Brême, après trente-cinq ans de travaux. Comme ses amis pleuraient autour de son lit de mort : « Ne m'empêchez pas d'aller à Dieu, leur dit-il ; je recommande ces brebis à Celui qui me les a confiées, et dont la miséricorde est capable de les protéger. »

ques, qui étaient d'or, n'avaient que des calices et des crosses de bois ; mais aujourd'hui qu'ils sont de bois, ils ont des crosses et des calices d'or. » — Il se plaignait de l'ignorance d'un prêtre en Bavière, qui avait baptisé des enfants *In nomine Patria, et Filia, et Spiritus sancta !*

Nous l'avons déjà dit, pour juger équitablement les missionnaires du moyen-âge, il faut se transporter dans les siècles où ils vécurent..... siècles d'ignorance, de superstition, siècles d'attachement aveugle à la cour de Rome, dont le pouvoir grandissait de jour en jour. Il serait injuste de leur demander les lumières et les grâces spirituelles qu'on voit briller chez les missionnaires de nos temps. Rome, il est vrai, profita souvent de leur zèle pour étendre sa domination dans ces contrées nouvellement acquises au christianisme ; mais sur elle seule doit en rejaillir tout le blâme.

Le Vénérable Bède.

Les annales religieuses du VIIe et du VIIIe siècles présentent un nom cher à l'Eglise de Jésus-Christ. Le prêtre anglais Bède, surnommé le *Vénérable*, malgré des erreurs et des superstitions appartenant à son siècle bien plus encore qu'à lui-même, peut être justement considéré comme un vrai disciple du Sauveur. Sa vie, toute consacrée au service de Dieu, se partageait entre la prière, l'étude de la sainte Ecriture, l'instruction de ses disciples, l'accomplissement de ses devoirs pastoraux et la composition de quelques ouvrages religieux et littéraires (1).

Dans sa dernière maladie (735), Bède conserva, sous le poids des maux, une âme constamment paisible et sereine. Une bonne partie de ses nuits se passait dans l'oraison et les actions de grâces. La prière et la méditation de la sainte

(1) Bède possédait, au double titre de savant et de chrétien, l'estime et le respect de tout l'Occident, dans ces siècles de barbarie où l'Angleterre était regardée comme l'asile de la science. On lui doit une histoire de l'Eglise de son pays allant jusqu'à l'année 731, une traduction anglaise de l'Evangile selon saint Jean, et d'autres ouvrages.

Écriture étaient encore la première occupation du matin. « *Dieu châtie tout enfant qu'il avoue*, » se plaisait-il à répéter avec l'Apôtre. Sentant approcher sa fin, le disciple du Seigneur dit aux personnes qui entouraient son lit de mort : « Si telle est la volonté de mon Créateur, je me dépouillerai de la chair pour aller vers Celui qui, lorsque je n'étais pas encore, me forma de rien. — Mon âme désire de voir Christ, mon Roi, dans sa beauté. » — Après avoir chanté : « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, » il rendit paisiblement le dernier soupir.

Quelques citations de ses ouvrages montreront que sa piété reposait sur un fondement solide. Voici les réflexions qu'il faisait sur cette parole de Jésus : *Je suis le cep et vous êtes les branches. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruits; car, sans moi, vous ne pouvez rien faire.* « Quelque bien que vous puissiez imaginer, grand ou moins considérable, disait Bède, vous ne sauriez le faire que par le secours de Celui sans lequel vous ne pouvez rien accomplir. Cette vérité nous est clairement démontrée dans la comparaison dont use le Sauveur. Car quoique le sarment porte du fruit, quand le vigneron le cultive et le prépare pour lui en faire porter, cependant s'il ne demeure attaché au cep, et ne vit du suc qui sort de la racine, il ne peut de lui-même porter aucun fruit. »

Les lignes suivantes révèlent un lecteur assidu des écrits d'Augustin : « La foi qui opère par la charité est un don de Dieu ; pour croire, pour aimer, pour faire le bien que nous connaissons, il faut que nous le recevions d'une manière toute gratuite, et sans aucun mérite antécédent de notre part. La loi qui a été donnée par Moïse marque bien ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ; mais ce n'est que par la grâce de Jésus-Christ qu'on en accomplit les préceptes.

La loi pouvait bien montrer ce qu'il fallait faire pour être juste; mais c'est la grâce de Jésus-Christ, répandue par l'Esprit de charité dans le cœur des fidèles, qui fait accomplir ce que la loi commande. Quand on observe ce que la loi ordonne, c'est Jésus-Christ qui le fait faire par sa grâce. »

Bède ne paraît pas avoir admis la présence réelle et matérielle de Jésus-Christ dans la sainte Cène; car il dit quelque part : « Jésus-Christ montant victorieux vers son Père, après sa résurrection, a laissé l'Eglise, quant à la présence de son corps; mais il ne l'a jamais laissée, quant à la protection de sa divine présence : il demeure avec elle tous les jours jusqu'à la consommation du siècle. »

Nulle part Bède ne montre mieux l'intelligence qu'il avait reçue de la Parole de vie, que dans ses commentaires sur les épîtres de Paul. Le VII[e] aux Romains est la pierre de touche des théologiens. Ceux qui prétendent que l'Apôtre, dans ce chapitre, se propose uniquement de décrire la lutte qui existe entre la raison et la passion, prouvent que le véritable sens leur en est encore voilé. Celui-là seul peut comprendre saint Paul, et apprécier la grâce de Dieu telle qu'elle est en Jésus-Christ, qui connaît la plaie de son cœur et combat franchement le péché. C'était le cas de Bède. Avec toutes ses superstitions, toutes ses faiblesses, toutes ses erreurs, il connaissait pourtant la vérité de Christ, mieux que ne le font tant de modernes qui se vantent de la supériorité prétendue de leurs lumières religieuses. Il fait observer, avec l'Apôtre, que le désir même de pécher se fortifie par les défenses de la loi; que celle-ci fait abonder le péché, sans fournir les forces nécessaires pour l'éviter; et que, dans l'intention divine, elle n'a d'autre but que de forcer le pécheur d recourir à Celui qui seul peut donner la vie. Il affirme qu

cet homme *charnel et vendu au péché*, dont parle le VII[e] aux Romains, n'est pas un caractère personnifié, mais bien *Paul lui-même.* Il le confirme par la remarque, que dans son épître aux Philippiens l'Apôtre confesse « qu'il n'était pas encore arrivé à la perfection ; » et déclare, dans sa seconde lettre aux Corinthiens, « qu'il fut souffleté par Satan, et qu'une écharde fut mise en sa chair, de peur qu'il ne s'élevât outre mesure. » Cette guerre intérieure, selon Bède, doit durer jusqu'à la mort. « A la résurrection, dit-il, toute chose sera parfaite. En attendant, il importe de garder le champ de bataille et de demeurer non vaincu, bien que non délivré de la guerre. »

Bède, parlant de la lutte intérieure contre le péché, divise à cet égard les hommes en quatre classes : ceux qui ne combattent point du tout, entraînés qu'ils sont par leurs convoitises ; ceux qui combattent, mais avec désavantage, parce qu'ils le font sans foi et par leurs seules forces ; d'autres, comme saint Paul et tous les vrais chrétiens, luttent et sont encore sur le champ de bataille, mais non vaincus ; d'autres, enfin, ayant surmonté le malin, sont arrivés au lieu de l'éternel repos.

Opposition naissante contre le Pape et le papisme. — Evêques des Grisons. — Archevêques de Ravenne. — Paulin, évêque d'Aquilée.

N'oublions pas que l'époque à laquelle nous sommes parvenus est celle des grands empiétements de la cour de Rome. La révolte, qui se préparait depuis longtemps, ne marche plus maintenant dans les ténèbres, elle va tête levée. Si le lecteur se reporte à cette époque, s'il se représente cette puissance anti-chrétienne, qui veut régner sans

contrôle dans l'Eglise asservie, il sera naturellement conduit à se demander : Dans ces temps malheureux, ne trouverons-nous que des Bèdes, c'est-à-dire, des hommes pieux, assurément, mais trop peu affranchis eux-mêmes des superstitions de leur siècle, trop peu clairvoyants, trop esclaves de la cour de Rome qu'ils ne connaissaient pas suffisamment, pour combattre, avec cette vigueur que donne une profonde conviction, ses prétentions impies et les erreurs dont elle infectait déjà la catholicité? Certes, nous ne demandons pas qu'alors apparaissent des Luther, des Calvin, de ces fils du tonnerre, qu'une sainte colère anime, à la vue de la vérité et de la majesté divines ouvertement foulées aux pieds. Nous savons bien d'ailleurs que Rome n'est pas encore tout ce qu'elle sera plus tard ; que, si la révolte est consommée, elle n'a cependant pas encore acquis tout le développement qu'elle doit obtenir. Mais déjà le mal n'est-il pas assez grand, pour que, dès cette heure, une protestation soit devenue nécessaire et pour qu'on doive aussi l'attendre, à moins de supposer que personne ne *se lève* plus *pour* le Seigneur, et que la fidélité a disparu de la terre des vivants?

Grâce à la miséricorde de Celui qui fut toujours avec son Eglise, il n'en est point ainsi. Dans ces siècles de ténèbres, plus d'une voix s'éleva contre l'erreur et la tyrannie spirituelle. Depuis longtemps, les usurpations successives de l'église romaine excitaient les réclamations de plusieurs églises. Déjà, en 590, les évêques d'Italie et des Grisons, au nombre de neuf, avaient rejeté la communion du pape, comme celle d'un hérétique. « L'empereur Maurice, leur ayant ordonné d'être présents au concile de Rome (dit le docteur Allix, dans ses *Remarques sur les anciennes Eglise du Piémont*, chap. V), ils en furent dispensés par le mêm

prince, sur leur solennelle déclaration qu'ils ne pouvaient avoir de rapports avec le pape : tant l'on était peu persuadé que l'évêque de Rome fût infaillible, et que perdre sa communion, ce fût perdre la communion de l'Eglise, ou que l'on dût tenir l'ordination de la main du pape et de celle des évêques soumis à sa juridiction ! »

Les archevêques de Ravenne refusèrent longtemps de recevoir, de l'évêque de Rome, la consécration, et le pallium, ou manteau archiépiscopal : aussi les prélats romains tenaient-ils pour hérétiques ceux de Ravenne, et les appelaient-ils *Autocéphales*, c'est-à-dire, gens qui ne voulaient qu'eux-mêmes pour chefs et ne reconnaissaient point de supérieurs [N].

Vers le même temps, parut le célèbre Paulin, évêque d'Aquilée, en Italie, qui protesta hautement contre les usurpations papales. Il est peu d'abomiuations de son temps qu'il n'ait pareillement combattues. En 787, il s'éleva, de concert avec d'autres évêques italiens, contre les décisions du second concile de Nicée, sanctionné par le pape Adrien, qui avait déployé toute son autorité pour en soutenir les décrets. Au concile de Francfort (794), où, comme on l'a vu, fut anathématisée l'adoration des images, la présence de deux légats du pape ne l'empêcha, ni lui, ni les autres évêques, de se prononcer contre le culte idolâtre qu'on prétendait introduire dans l'Eglise : preuve évidente, pour le dire en passant, qu'à cette époque l'autorité de l'Antichrist n'était pas généralement reconnue, même en Italie.

Entre autres erreurs, celle de la présence réelle commençait à se répandre du temps de l'évêque d'Aquilée. Il l'attaqua dans un traité sur l'eucharistie, écrit à la requête de Charlemagne et dédié à ce monarque. Dans cet ouvrage, il déclare que l'eucharistie est un morceau de pain, et qu'elle

est mort ou vie pour celui qui la reçoit, selon qu'il a ou n'a pas la foi en ce qu'elle signifie. Il expose aussi la doctrine de l'Ecriture sur le sacerdoce de Jésus-Christ, selon l'ordre de Melchisédec; il affirme que l'incarnation et la crucifixion du Seigneur sont le seul vrai sacrifice propitiatoire, et fulmine les anathèmes les plus hardis contre toute satisfaction humaine, soutenant que le sang d'aucun de ceux qui ont eu besoin d'être eux-mêmes rachetés ne peut effacer la moindre transgression, et que le seul Seigneur Jésus peut nous procurer la rémission de nos offenses. Mais écoutons-le plutôt lui-même:

« Le Fils de Dieu, notre tout-puissant Seigneur, nous ayant rachetés au prix de son sang, est justement appelé le vrai Rédempteur, par tous ceux qu'il a rachetés. Lui-même n'a pas été racheté, n'ayant jamais été captif. Mais nous sommes rachetés, nous qui étions des captifs vendus au péché, et liés par l'obligation qui était contre nous, et qu'il a abolie, l'ayant effacée par son sang, ce que ne pouvait faire le sang d'un autre Rédempteur; il l'a clouée à la croix, triomphant ainsi publiquement d'elle en lui-même. »

Paulin cite fréquemment la sainte Ecriture dont il semble posséder une claire intelligence. Il rejette à la fois les raisonnements humains, l'autorité de l'église romaine et les traditions des hommes. Il nie la suprématie de Pierre, et pose comme une invariable maxime du christianisme, que Dieu seul est l'objet de notre foi, en opposition directe avec les enseignements de l'église de Rome. « Quiconque examinera les opinions de cet évêque, dit le savant docteur Allix, s'apercevra facilement qu'il nie ce que Rome affirme relativement à ses principales doctrines, et qu'il affirme ce Rome nie; et, de quelques prétextes que l'on veuille c

son opposition, il sera difficile de ne pas l'apercevoir dans tous ses principes. »

Paulin forme un des premiers anneaux de cette longue chaîne de généreux témoins de la vérité qui, traversant les dix siècles que nous passons en revue, lie l'Eglise d'Augustin à celle de Martin Luther et de Jean Calvin. Il se trouve placé là, comme en tête de cette longue succession d'hommes pieux, fermes, dévoués, vrais protestants du moyen-âge, qui s'élevèrent sans ménagement contre tout ce que leur siècle vénéra le plus, ne craignant point les hommes, parce qu'ils craignaient Dieu. Depuis Paulin surtout, l'on peut suivre, presque sans interruption, cette noble et énergique protestation contre l'erreur, soutenue, d'abord par des individus isolés, séparés ou non de la communion générale; plus tard, par des associations distinctes de cette communion corrompue, protestation qui, se manifestant dès l'origine du règne de l'Antichrist, se développera peu à peu, s'étendra et se consolidera, de siècle en siècle, jusqu'à l'époque de la bienheureuse Réformation, où nous la verrons acquérir enfin toute sa puissance et toute sa maturité.

Placés de distance en distance, sur la route que nous parcourons, ces fidèles confesseurs du Fils de Dieu, qui prophétisèrent sous le cilice, mettent dans la main du fidèle le fil à l'aide duquel il peut suivre, de siècle en siècle, la succession de la foi et des œuvres des élus du Seigneur, la seule succession vraiment apostolique. Ils sont peu nombreux, sans doute, mais n'oublions pas à quelle époque ils parurent. Avec l'erreur et la corruption, croîtront leur force et leur nombre. Sel de la terre, ville située sur la montagne, lumière du monde, au milieu des ténèbres les plus épaisses qui l'aient jamais enveloppé, c'est dans leur sein que se réfugiera la vraie piété, quand, persécutée dans la catholi-

cité, elle n'y trouvera plus d'asile. Parmi eux surtout se perpétuera la vérité de Christ. Ils nous apprendront que, si la communion générale que nous appellerons bientôt l'église du pape, titre qu'elle ne justifiera que trop, a toujours possédé ses trésors spirituels que nous ne lui contesterons jamais, ce n'est pourtant pas chez elle que l'on trouve le plus de lumière, de vie, de dévouement pour Jésus, ni peut-être le plus grand nombre de ses vrais adorateurs. Heureux si nous pouvions mieux suivre leurs vestiges pendant les longs siècles du moyen-âge, ou si, tout au moins, nous connaissions mieux la vie et les écrits de ceux d'entre eux dont la mémoire est parvenue jusqu'à nous !

SECONDE PARTIE.

TEMPS DE LA GRANDE PUISSANCE PONTIFICALE.

CHAPITRE PREMIER.

(IXe, Xe et XIe siècles.)

Jésus, après avoir achevé par lui-même la purification des péchés de son peuple, s'est assis à la droite de la Majesté divine dans les lieux très-hauts. Les *portes éternelles* se sont haussées pour laisser entrer *l'Eternel puissant en bataille*, emmenant avec lui, pour trophée, *la captivité captive. L'Eternel a dit* à notre *Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis le marchepied de tes pieds* (1). La foi nous fait assister à ce triomphe du Roi de gloire, et nous montre les rênes du monde et toutes les destinées de l'Eglise confiées au Rédempteur victorieux (2). A peine le livre scellé de sept sceaux est-il déposé dans les mains fidèles et puissantes de Jésus, que de grands événements commencent à survenir, pour se succéder sans interruption jusqu'à l'entière rédemption du Corps de Christ.

Les sceaux sont brisés par l'Agneau sur le trône, et des afflictions de tout genre châtient la terre prophétique, en

(1) Ps. CX.
(2) Apoc., IV, V, VI, VIII.

même temps qu'elles couvrent de deuil et de larmes l'Eglise de Dieu. Vainqueur magnifique du monde et de l'enfer, Jésus eût pu, d'une parole, refouler à l'instant dans l'abîme l'auteur de tous ces maux. Il ne l'a point fait, il ne le fera point. Serait-ce qu'il oublie cette Eglise pour laquelle il a donné sa vie? Comment l'oublierait-il? il l'a portraite sur les paumes de ses mains. S'il la lance au milieu des combats et des douleurs, c'est pour la protéger avec plus de gloire, et la délivrer avec plus d'éclat. Accepte le calice d'amertume, Eglise de Jésus! c'est ton Epoux qui te le présente : un jour tu adoreras ses voies.

Rome marchant vers la Monarchie universelle.

Le lecteur va nous suivre dans les régions de l'ombre de la mort; maintenant les *ténèbres couvrent la terre, et l'obscurité les peuples.* Il trouvera toutefois encore de la lumière en Goshen. Dans les siècles que nous allons parcourir, il verra la Rome des papes, régner tout aussi despotiquement sur les peuples, et leur inspirer encore plus de terreur, que la Rome des Nérons, des Domitiens ou des Antonins. *L'homme de péché*, le *fils de perdition*, assis sur le trône de Dieu, dans le temple de Dieu, enchaîne déjà le monde; bientôt il ensanglantera l'Eglise de Jésus-Christ.

Après la mort de Pépin-le-Bref, Dideric ou Didier, roi des Lombards, s'empara des provinces dont ce prince avait enrichi le siége de Rome. Alors, le pape Adrien Ier implora le secours de Charles, fils de Pépin, le même auquel ses exploits valurent plus tard le surnom de Charlemagne, c'est-à-dire, Charles-le-Grand. Aussitôt, volant au secours du pape, Charles traverse les Alpes à la tête d'une armée

formidable (774), détruit l'empire des Lombards qui subsistait en Italie depuis plus de deux siècles, et, après s'être fait proclamer roi de ce peuple, se rend à Rome, où il ratifie les concessions de son père au siége pontifical, ajoutant même à la donation primitive, des villes et provinces qu'elle ne comprenait point. Par cet acte de libéralité, Charles s'ouvrit la voie à l'empire d'Occident. Aussi, le jour de Noël de l'année 800, le retrouvons-nous à Rome, recevant, à Saint-Pierre, la couronne impériale que le pape lui-même posa sur sa tête, au milieu des acclamations du peuple et de toute la pompe des cérémonies (1). Ainsi fut en quelque sorte renouvelée, dans la personne de ce prince, la dignité impériale, abolie en Occident depuis trois siècles; ainsi, pour parler le langage de la prophétie, fut guérie celle des sept têtes de la bête féroce, qui avait été blessée à mort, lorsque l'autorité impériale avait été renversée dans la personne d'Augustule [K]. Cette tête, alors guérie, subsistera jusqu'à nos jours, principalement dans la longue succession des chefs de l'empire d'Allemagne, qu'on appelle ordinairement le saint Empire Romain et qui est devenu le plus ferme appui du papisme (2).

D'aussi grandes faveurs que celles dont le clergé romain venait de combler Charlemagne, en provoquaient d'autres en retour. Le prince français et ses successeurs ne restèrent pas en arrière dans les témoignages de la reconnaissance, et

(1) Le peuple s'écria : « Longue vie et victoire à Charles-Auguste, couronné par la main de Dieu ! Que le grand et pieux empereur des Romains vive longtemps ! »

(2) Apoc., XIII. — Après le couronnement de Charlemagne, la puissance romaine se rendit de nouveau formidable par l'union des princes et des ecclésiastiques, et toute la terre, étonnée de voir revivre un empire qui semblait pour jamais éteint, se soumit aveuglément à cette autorité temporelle, devenue le soutien de la tyrannie papale.

leurs noms figurent, au premier rang, parmi les bienfaiteurs de la cour romaine, dont l'ancien patrimoine s'accrut considérablement de leurs riches libéralités. Cependant toute leur munificence n'empêcha point le corps ecclésiastique d'abuser plus tard, à leur préjudice, de la puissance qu'on avait eu l'imprudence de lui conférer. Pour accroître son pouvoir, il exploita habilement les démêlés survenus entre les héritiers de Charlemagne. Louis-le-Débonnaire (*Ludovicus pius*), fils de ce monarque, ayant pris les rênes de l'empire (814), Bernard, roi d'Italie, son parent, animé par les prêtres, se révolta contre lui pour une cause qui n'a pour nous que peu d'importance. Il nous suffit de savoir qu'abandonné de son armée, le rebelle étant à la fin tombé dans les mains de Louis, ce prince lui fit arracher les yeux, et, pour empêcher à l'avenir toute espèce de trouble, fit en même temps enfermer, dans un monastère, trois fils naturels de Charlemagne. Cependant, les remords commencèrent d'agiter le malheureux Louis, et bientôt on le vit tourmenté d'une humeur sombre que les moines et les prêtres, dont il s'était attiré la haine par la réforme de quelques abus, surent augmenter encore par leurs discours, résolus qu'ils étaient d'en tirer bon parti pour étendre leur domination. Abusant de la faiblesse de ce prince, ils élevèrent leur pouvoir au-dessus du trône, et réclamèrent enfin l'exemption de toute juridiction civile.

En 822, les trois fils de Louis-le-Débonnaire, que ce monarque avait associés à l'empire, encouragés par des prêtres, formèrent un complot contre l'auteur de leurs jours; et tel fut le succès de leurs trâmes impies, qu'en peu de temps le prince se vit délaissé de tout le monde. Mais la noblesse française, touchée de ses malheurs, prit enfin la résolution de le rétablir sur le trône.

En 832, les trois frères formèrent une nouvelle ligue contre leur malheureux père, et le pape Grégoire IV vint en France sous prétexte d'arranger les affaires, mais réellement pour saisir cette nouvelle occasion d'établir la suprématie et l'indépendance du siége pontifical (1). L'infortuné souverain, mis à la discrétion de ses fils rebelles, après une négociation artificieuse, se vit enfin déposer dans une assemblée tumultueuse qui donna le trône à Lothaire, son fils aîné. Cette infâme transaction terminée, le pape retourna dans sa capitale, après avoir tourné contre l'empereur le pouvoir qu'il tenait de sa libéralité.

Mais enfin la voix de l'humanité se fit entendre, et Lothaire devint un objet d'horreur pour tout le monde, à l'exception du clergé. La couronne, ôtée de dessus la tête du fils, fut replacée sur celle du père qui ne la porta pas longtemps; bientôt après, il termina sa triste vie (840), pardonnant à ceux qui l'avaient si cruellement offensé. Lothaire, son fils et son successeur, après quinze ans de règne, revêtit l'habit de moine, afin, selon le langage de ces temps, d'expier ses crimes et de mourir de la mort d'un saint, lui, qui avait vécu de la vie d'un tyran; mais il expira sous ce pieux déguisement, avant de l'avoir porté seulement une semaine.

Rien de plus certain que les évêques, celui de Rome à leur tête, aspiraient alors au droit de disposer des couronnes. Les faits abondent pour le démontrer. Ce droit imagi-

(1) Grégoire IV, ayant osé menacer Louis de l'anathème, s'il ne se soumettait à ses fils rebelles, un grand nombre de prélats écrivirent en corps au pontife, en l'appelant frère, que, s'il venait pour excommunier, il s'en retournerait excommunié lui-même.

naire, ils prétendaient le fonder sur l'ancien usage des sacrificateurs juifs, de consacrer les rois par l'onction de l'huile sainte. Ils avaient recours aux sophismes les plus misérables pour établir leur indépendance de toute autorité civile. C'est ainsi, par exemple, qu'ils refusaient de prêter aux princes le serment de fidélité, sous prétexte que des mains sacrées ne pouvaient, sans abomination, se soumettre à des mains impures. Un empiétement conduisait à un autre; l'abus constituait le droit, et souvent un jeu de mots paraissait une loi divine. L'ignorance sanctifiait tout, et les usurpations les plus scandaleuses obtenaient, d'un peuple superstitieux et esclave, une sanction malheureusement trop facile. Un des arguments favoris des prêtres était celui-ci : « La splendeur de notre dignité religieuse est à la majesté des empereurs et des rois, ce que l'éclat du soleil est à la lumière empruntée de la lune. » En conséquence, ils exigeaient des têtes couronnées, les marques les plus extravagantes de respect et les plus basses humiliations. Et pour mieux assurer leur empire, ils ne craignirent pas de forger une collection d'actes mensongers, connus aujourd'hui sous le nom de Décrétales : fictions criminelles offrant dans leur teneur même les marques les moins équivoques de l'esprit de stupidité, de bassesse et de fourberie qui avait présidé à leur composition.

Vers le milieu du IXe siècle, Nicolas Ier portait la couronne pontificale. Dévoré d'ambition, ce prélat recevait les appels de tous les ecclésiastiques mécontents de leurs évêques, habituant ainsi les peuples à reconnaître, hors de leur pays, un tribunal suprême et conséquemment une domination étrangère. Cependant, les archevêques de Trèves et de Cologne, qu'il avait essayé de déposer de leur charge et de frapper de ses injustes anathèmes, surent lui résister en

face (1). Ils lui adressèrent ces courageuses paroles : « Tu t'es insolemment moqué de tes frères et compagnons de service. L'Empereur immortel a enrichi l'Eglise, son Epouse, de dons éternels... Mais toi, comme un voleur, tu les ravis tous, comme s'ils t'appartenaient... Sous l'habit du pasteur, tu fais sentir le loup : ton titre nous promet un père ; tes faits nous montrent un Jupiter. *Tu te dis serviteur des serviteurs, mais tu t'efforces d'être seigneur des seigneurs...* Nous ne reconnaissons point ta voix ; nous ne craignons point tes foudres... La cité de notre Dieu, dont nous sommes bourgeois, est plus grande que *la ville que les prophètes appellent Babylone*, qui usurpe la divinité, qui s'égale au ciel et se vante d'être éternelle, comme si elle était Dieu... *Elle se glorifie faussement de n'avoir jamais erré, et de ne pouvoir non plus errer jamais* [R]. »

Jean VIII marcha sur les traces de Nicolas Ier. C'est lui qui convoqua (877), dans la ville de Troyes, ce fameux concile dont l'un des canons portait en tout autant de termes, « que les puissances du monde n'oseraient point s'asseoir en la présence des évêques, à moins qu'elles n'y fussent invitées. »

Au commencement du XIe siècle, régnait pontificalement Sylvestre II (Gerbert ou Gilbert, d'Auvergne), auparavant archevêque de Reims. Avant son élévation sur la chaire de Rome, ce prélat célèbre avait écrit les lignes suivantes à Siguin, archevêque de Sens : « L'excommunication du pape est nulle quand elle est mal fondée. Qui oserait dire que le jugement de l'évêque de Rome soit plus grand que celui de

(1) Ces archevêques avaient porté à Rome les actes du concile d'Aix-la-Chapelle, autorisant Lothaire, divorcé de *Thietberge*, à épouser *Valdrade*.

Dieu ? Le Prince des apôtres dit *qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* Et le docteur de l'univers s'écrie : *Si quelqu'un vous évangélise, outre ce que vous avez reçu, fût-ce un ange du ciel, qu'il soit anathème !* Quoi ! parce que Marcellin (1) a brûlé de l'encens à Jupiter, faudra-t-il que tous les évêques l'imitent ? Certainement, si l'évêque de Rome avait péché contre son frère et qu'étant souvent averti il ne voulût pas écouter l'Eglise, il faudrait, selon le commandement de Dieu, le tenir pour un païen et pour un péager. »

Mais, devenu souverain pontife, Sylvestre renia Gerbert; le pape démentit l'archevêque de Reims. Il excommunia (1003) Robert, roi de France, pour avoir épousé Berthe, sa parente au quatrième degré. Cette excommunication, la première qui eût été lancée en France, frappa tout le monde de terreur; les seigneurs s'éloignèrent de leur souverain comme d'un pestiféré; ses domestiques l'abandonnèrent; il ne lui resta que deux serviteurs qui, n'osant toucher à ce qui passait par ses mains, jetaient au feu tous les restes de sa table.

Ce fut dans le courant du XIe siècle, et sous le pontificat de Grégoire VII, Hildebrand de sinistre mémoire, que Rome déploya ses plus grands efforts pour réaliser cet empire universel vers lequel on la voyait s'acheminer depuis si longtemps. Successivement parvenu de l'état de simple moine de Cluny, à la dignité d'archidiacre de l'église romaine, puis de souverain pontife (1073), Grégoire joignait, à l'ambition qui forme les projets les plus difficiles, l'art de les exécuter. Vif, rusé, intrépide, rien n'échappait à sa pénétration, ni n'abattait son courage. A peine assis sur le trône

(1) Evêque de Rome au commencement du IVe siècle.

de l'Antichrist, il porta sur les têtes couronnées sa main sacrilége, résolu qu'il était d'assujettir, à l'autorité de l'évêque romain, tous les seigneurs et princes de l'Europe. La formule de serment qu'il dressa pour l'empereur d'Allemagne donne la mesure de ses prétentions : « Dès cette heure et à jamais, je serai fidèle, d'une vraie fidélité, au bienheureux apôtre Pierre, et à son vicaire le pape Grégoire..., et tout ce que le pape prescrira dans ces termes : *Par la vraie obéissance*, je l'observerai fidèlement, comme il convient à un chrétien. Et, le jour où je le verrai pour la première fois, je deviendrai, par serment, le fidèle soldat de saint Pierre et de Grégoire (1). » A entendre l'évêque dé Rome, la France, soumise de droit à saint Pierre et au pape son successeur, avait à lui payer un tribut annuel. La Saxe était un fief du siége romain, auquel Charlemagne l'avait jadis cédée. L'Espagne avait appartenu primitivement à Rome apostolique, qui malheureusement avait perdu l'acte en vertu duquel cette riche propriété lui était assurée pour jamais. Quant à la Grande-Bretagne, servante et vassale de Grégoire, elle lui devait, avec les arrérages du *denier de saint Pierre* (2), ses humbles respects et ses *hommages*. Guillaume-le-Conquérant, qui gouvernait ce pays, tout en accordant à Grégoire la première de ses demandes, lui refusa nettement la seconde, et déclara qu'il ne tenait son empire que de Dieu et de

(1) *Ab hâc horâ et deinceps, fidelis ero, per rectam fidem, B. Petro apostolo, ejusque vicario papæ Gregorio.... Et quodcunque ipse papa præceperit, sub his videlicet verbis :* Per veram obedientiam, *fideliter, sicut oportet christianum, observabo. Et eo die, quandò eum primitùs videro, fideliter, per manus meas, miles sancti Petri et illius efficiar.*

(2) Le denier de saint Pierre était une taxe d'un denier sur chaque maison, que les Anglais avaient accordée, pour l'établissement et l'entretien d'un collége de leur nation, dans la ville de Rome ; les papes trouvèrent le moyen de s'approprier cette somme.

son épée. Il fallut bien fléchir devant le prince dont le nom seul inspirait alors la terreur.

Mais Grégoire ne réussit nulle part mieux qu'en Italie, où ses relations intimes avec Mathilde, fille de Boniface, duc de Toscane, secondèrent merveilleusement ses projets. A la sollicitation du pape, cette princesse, une des plus riches et des plus puissantes de l'Italie, légua volontairement tous ses biens à l'église romaine, instituant héritier de ses trésors immenses, saint Pierre dans la personne de son prétendu vicaire. Les pontifes romains ne purent, il est vrai, jouir paisiblement de ce magnifique héritage que plusieurs princes leur disputèrent; mais, après bien des débats, ils réussirent néanmoins à s'assurer la possession d'une partie considérable des richesses dont ils avaient adroitement provoqué la donation.

Le plan que Grégoire avait formé d'élever l'église de Rome au-dessus de toute autorité humaine rencontra plusieurs oppositions. La plus formidable de toutes fut celle que lui suscitèrent le concubinage et la simonie (1), vices odieux qui infectaient tout le clergé d'Occident. Quelques-uns des précédents pontifes les avaient combattus, mais avec peu de succès. Décidé à les attaquer plus vigoureusement que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs, Grégoire défendit expressément, dans un concile tenu à Rome, l'achat et la vente des bénéfices ecclésiastiques et le concubinage des prêtres. Il alla jusqu'à défendre leur mariage. Alors un grand nombre de membres du clergé, les uns mariés légitimement, les autres vivant dans la souillure, excitèrent dans toute l'Europe d'affreux tumultes. La loi contre la

(1) La simonie, ainsi appelée du nom de Simon-le-Magicien, est l'achat et la vente des bénéfices ecclésiastiques.

simonie n'occasionna pas moins de troubles. Henri IV, empereur d'Allemagne, tout en applaudissant au zèle de Grégoire pour l'extirpation d'un pareil désordre, ne voulut jamais permettre aux légats romains de procéder juridiquement contre ceux qui s'en étaient précédemment rendus coupables. Outré de cette résistance, le pape, assemble un concile à Rome (1075), excommunie plusieurs évêques et quelques favoris de Henri IV, et déclare anathème tout prêtre qui recevrait, des mains d'un laïque, l'investiture d'un évêché ou d'une abbaye, ainsi que le prince qui l'accorderait. Ce décret surprit extrêmement les souverains, qui possédaient le droit de conférer les dignités cléricales, en présentant au candidat de leur choix, la *crosse* et l'*anneau*, symboles catholiques de l'autorité pastorale. Henri reconnut, à la vérité, le tort qu'il avait eu de favoriser le trafic des bénéfices ecclésiastiques, mais jamais il ne voulut renoncer au droit d'investir. Grégoire, irrité de l'opposition de ce prince, lui enjoignit de se rendre sans retard à Rome, pour se justifier devant un prochain concile. Mais, au lieu de répondre à cette arrogante sommation, l'empereur réunit, à Worms, une assemblée ecclésiastique qui déposa *Hildebrand*, « se nommant Grégoire, Hildebrand le moine *apostat*, usurpateur du saint-siége, introducteur de toutes sortes de souillures, Hildebrand, *l'Antichrist s'élevant dans le temple de Dieu, par-dessus tout ce qui se nomme Dieu.* »

A cette nouvelle, Grégoire qui ne peut plus contenir sa fureur, lance toutes ses foudres contre l'empereur d'Allemagne; il l'exclut de la communion romaine, le prive du trône de ses ancêtres, et dégage ses sujets du serment de fidélité [S]. Cet anathème devient le signal d'une conflagration générale. Les princes et le clergé se divisent en deux fac-

tions, dont l'une embrasse le parti de l'empereur, et l'autre, dirigée par Rodolphe, duc de Souabe, se range à celui du souverain pontife. L'Europe entière se vit alors entraînée dans un abîme de maux. Comme la faction pontificale devenait de jour en jour plus redoutable, quelques amis de l'empereur lui donnèrent le fâcheux conseil d'aller en Italie implorer en personne la clémence de Grégoire. Incontinent, le malheureux Henri se met en route, et, traversant les Alpes par l'hiver le plus rigoureux, arrive, au mois de février 1077, à la forteresse de Canuse, où Grégoire résidait auprès de la comtesse Mathilde. Après trois jours passés en plein air, à la porte de la forteresse, les pieds nus, la tête découverte, n'ayant pour se couvrir que quelques lambeaux d'un drap grossier qui cachaient à peine sa nudité, le chef de l'empire teutonique est admis, le quatrième jour, à l'audience du soi-disant vicaire de Jésus-Christ. Alors le pape lui dispensa, non sans beaucoup de difficultés, l'absolution qu'il réclamait; mais il refusa de le rétablir sur le trône avant la tenue d'un congrès, auquel il voulut bien lui permettre d'assister, sous la condition toutefois que, jusqu'à cette époque, il ne porterait plus les insignes de la dignité royale et qu'il n'en exercerait plus les fonctions.

Ce pacte avilissant souleva l'indignation des évêques et des princes italiens, dont la plupart avaient embrassé la cause de l'empereur. Ils le menacèrent de toutes sortes de maux, et l'auraient infailliblement déposé si, pour apaiser leur ressentiment, il n'eût violé la convention forcée qu'il avait dû conclure avec l'impérieux Grégoire. Mais aussitôt que les princes confédérés de Souabe et de Saxe eurent connaissance de ce changement inopiné, ils élurent pour empereur le duc Rodolphe, à l'unanimité des

voix (1077). Cette démarche inconsidérée plongea l'Allemagne et l'Italie dans les plus affreux malheurs. Grégoire, qui craignait les suites d'une guerre dont le succès lui paraissait douteux, observa quelque temps une hypocrite neutralité. Mais, apprenant ensuite que Henri vient de perdre une bataille, il excommunie de nouveau ce prince, et, après l'avoir *privé de force dans le combat*, et *condamné à n'être jamais victorieux*, il termine, par cette étrange apostrophe aux apôtres Pierre et Paul, l'inique anathème dont il ose frapper l'élu du Seigneur : « Faites connaître à tout le monde que, si vous pouvez lier et délier dans le ciel, vous pouvez aussi, sur la terre, ôter ou donner aux hommes, selon leurs mérites, les empires, les royaumes et les principautés..... Si vous jugez les choses spirituelles, quel pouvoir n'avez-vous pas sur les temporelles ?.... Que les rois et les princes du siècle apprennent quelle est votre grandeur ; qu'ils craignent de mépriser les ordres de votre Église, et que votre justice s'exerce si promptement sur Henri, que tous sachent que ce n'est point par hasard qu'il tombe, mais par un effet de votre puissance. »

Cet anathème prononcé, Grégoire, *le serviteur des serviteurs de Dieu*, confirma l'élection de Rodolphe ; il déclara ce prince, roi légitime des Germains, et lui envoya une couronne d'or, autour de laquelle se lisait cette inscription latine :

Petra dedit Petro, Petrus diadema Rodolpho (1).

L'empereur, toujours plus indigné de la conduite de Grégoire, le dépose pour la seconde fois, et nomme pour lui

(1) « La Pierre mystique, Jésus-Christ (Matth., XVI), ayant donné le diadème à Pierre, Pierre (en la personne de Grégoire) le remet à Rodolphe. »

succéder, Guibert, archevêque de Ravenne, qui prend le nom de Clément III [T]. Courant ensuite sur Rodolphe, il le terrasse sur les bords de l'Elster, dans une bataille sanglante, que ce dernier perdit malgré la bulle qui venait d'ôter la victoire à l'empereur pour la lui donner (1). Délivré de son grand adversaire, l'année suivante (1081) Henri marche sur l'Italie; il défait, en plusieurs rencontres, les troupes de Mathilde, assiège trois fois Rome, et, à la troisième, se rend maître de la plus grande partie de cette cité (1084). Puis, après avoir placé l'archevêque de Ravenne sur la chaire papale, il reçoit la couronne impériale des mains du nouveau pontife et va mettre le siége devant le château Saint-Ange, où s'était réfugié son mortel ennemi. Mais le vaillant Robert Guiscard, duc de Calabre, ayant fait lever le siége de cette forteresse, ramena Grégoire en triomphe dans Rome. Ensuite, ne l'y croyant pas suffisamment en sûreté, il le conduisit à Salerne, où le trop fameux pontife mourut l'année suivante, laissant l'Europe plongée dans les plus cruelles calamités. Ses dernières paroles furent : « J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil (2)! »

(1) On assure que Rodolphe ayant eu la main droite coupée par Godefroy-de-Bouillon, duc de Lorraine, se la fit apporter et dit aux officiers présents : « La voilà, la main avec laquelle j'avais prêté à Henri, mon seigneur, ce serment de fidélité, que j'ai violé par ordre de la cour de Rome, et à l'instance de quelques évêques, pour aspirer, par un parjure, à un honneur qui ne m'était point dû. Voici, je laisse et l'empire et la vie. Regardez-moi dans ce triste état, vous qui m'avez fait monter sur le trône qui lui appartenait. »

(2) Cependant, d'autres auteurs prétendent que Grégoire VII, au lit de mort, exprima le regret d'avoir, à l'instigation du Diable, allumé la discorde et la guerre. « Cette considération seule, dit l'abbé Grégoire, devait peut-être empêcher de tant préconiser un pape qui, n'étant encore

L'église romaine le vénère comme un saint. Un pape, de la fin du XVIIe siècle, voulut même instituer une fête en son honneur. Mais les empereurs d'Allemagne, les rois de France et d'autres princes en ont toujours interdit la célébration. Sous son pontificat, la puissance papale atteignit à une prodigieuse hauteur. Depuis Grégoire, nous la verrons croître encore et se développer jusqu'à l'entrée du XIVe siècle; dès-lors elle commencera à décliner, subissant, dans sa décadence, le sort commun de toutes les puissances qui ne sont pas du ciel.

L'histoire de son accroissement graduel est fertile en leçons pour nous. Les commencements du papisme furent petits et chétifs; il se développa lentement et sans bruit; aussi, comme on l'a vu, le Saint-Esprit le peint-il sous l'image d'une bête féroce s'élevant de la terre, c'est-à-dire, montant, ainsi que le fait une plante, progressivement et sans éclat. Ce ne fut qu'au VIIe et au VIIIe siècles, qu'il se montra ce qu'il était, et manifesta franchement ses prétentions. Mais alors il était trop tard pour l'arrêter.

Le papisme est dans la nature de l'homme : il est le résultat nécessaire de la faiblesse des uns et de l'ambition des autres. L'esprit de domination peut s'emparer des conducteurs les plus fidèles. L'homme aime le pouvoir. Cette disposition chez les pasteurs, si elle n'est pas combattue, peut troubler les églises; et tel qui se sera montré d'abord un Épaphras, un Timothée, finira peut-être par devenir un Diotrèphe, si ce n'est même un Hildebrand au petit pied.

Rien de plus bienfaisant, rien de plus sage, que l'au-

que cardinal, était appelé *saint Satan*, à cause de son orgueil, par son confrère le cardinal saint Pierre-Damien. » (*Essai historique sur les libertés de l'Église gallicane*, p. 146.)

torité pastorale renfermée dans les limites que la Parole lui assigne; rien, au contraire, de plus désastreux que l'autorité *pontificale* dans un troupeau de Jésus-Christ. Un fleuve qui roule paisiblement ses flots dans le lit que la main du Créateur lui a tracé, fertilise les plantes qui ombragent ses bords; celui qui s'élève par-dessus ses rives, désole et ravage ce qu'il devait vivifier.

Après cet esprit dominateur du clergé, nous ne connaissons point de disposition plus dangereuse que celle qui tend à tout niveler, à tout confondre, sous le spécieux prétexte de l'égalité sacerdotale, comme si le Seigneur n'avait pas établi le pastorat et la subordination générale dans ses troupeaux, comme s'il n'était pas un Dieu d'ordre et de paix. La domination du clergé, c'est l'orgueil régnant chez les conducteurs. L'anarchie ou domination de tous, c'est l'orgueil régnant dans le troupeau. Les églises sages marcheront toujours entre ces deux écueils, et trouveront, dans l'humble observation de la sainte Parole, tout ce qu'il faut pour les éviter. Heureuses celles où chacun se tient à sa place, et où principalement le Seigneur Jésus est à la sienne, où seul il règne par sa Parole et par son Esprit!

Ignorance, Superstitions, Erreurs.

Tout le temps que Rome mit à poursuivre ouvertement l'empire universel, c'est-à-dire tout celui qui s'écoula de Grégoire Ier à Grégoire VII, fut, pour le monde occidental, un temps de ténèbres et de confusion. Possédée du seul besoin d'étendre son règne sur les consciences des hommes, et jusque sur les trônes des souverains, maîtrisée par cette seule et unique pensée, Rome conduisait dans les voies

profondes de l'erreur et de la révolte ceux qu'elle se disait chargée de mener dans les sentiers du Seigneur. Le prince de la puissance de l'air triomphait. L'Eglise, au contraire, gémissait. C'était pour elle un temps d'épreuve et d'humiliation; le témoignage était faible, la Parole rare, les erreurs et les superstitions se multipliaient à l'infini, comme les ronces et les épines dans un champ abandonné.

Au IXe siècle, l'invocation des saints et le culte de leurs reliques formaient le trait caractéristique de la religion nationale. Les prêtres et les moines peuplaient à l'envi le monde invisible, de protecteurs imaginaires. On célébrait leur fête, on comptait sur leur intercession, on leur attribuait le pouvoir chimérique de guérir les maladies. D'autres erreurs, non moins funestes, se répandaient dans la catholicité: ainsi, Paschase Radbert enseignait que l'on reçoit dans l'eucharistie la chair matérielle du Seigneur; ce moine de Corbie réclame le triste honneur d'avoir, un des premiers en Occident, propagé ce dogme monstrueux qui mène tout droit à l'idolâtrie.

Tel fut le IXe siècle. Le Xe se montra digne de lui succéder: c'est le siècle que le cardinal Baronius, zélé papiste, appelle « un siècle de fer, frappé de stérilité; un siècle de plomb, fertile en toute malice; un siècle de ténèbres...... Christ, dit-il, semblait alors plongé dans un très-profond sommeil, la nacelle se couvrait de vagues; et, ce qu'il y avait de pire, continue Baronius, pendant que le Seigneur sommeillait de la sorte, il n'y avait point de disciples pour le réveiller par leurs cris, tous étant profondément assoupis eux-mêmes. »

La lumière évangélique paraît aller en décroissant dans la chrétienté jusqu'au Xe siècle. Dès-lors, comme le montrera

la suite de cette Histoire et comme nous aimons à le dire par anticipation, on la verra, tout au contraire, augmenter sans interruption jusqu'à la Réforme et de là jusqu'au Millénium: suivant ainsi dans son progrès, pendant le second millénaire du christianisme (1000 à 2000), une marche analogue à celle qu'elle avait suivie dans son décroissement, pendant le premier millénaire (1 à 1000).

Le nombre des cérémonies augmentait à proportion de celui des saints dont la liste grossissait continuellement. La fête des Trépassés était ajoutée à celle de tous les saints réels ou supposés. Le culte de Marie obtenait un nouvel accroissement de solennité. Les cloches recevaient l'eau du baptême. En même temps, le feu du purgatoire acquérait de jour en jour plus d'intensité dans l'opinion des masses, qui le redoutaient autant ou plus que les tourments de l'enfer: on croyait pouvoir se garantir des supplices des réprouvés, en mourant accompagné des prières des moines et des ecclésiastiques, ou appuyé des mérites et de la médiation des saints; l'on ne connaissait aucun moyen de se soustraire au feu du purgatoire, dont le clergé savait de plus en plus faire un épouvantail pour la multitude abusée.

Afin de grossir leurs trésors, les prêtres répandaient ou accréditaient une foule d'autres opinions non moins absurdes. Aucune ne causa plus de terreur que celle de l'approche immédiate du jugement dernier. Cette notion, qui tirait son origine d'un passage bien connu du chap. XX[e] de l'Apocalypse, consterna l'Europe entière. On s'imagina que mille ans après la naissance du Sauveur, Satan serait délié de sa prison; qu'alors paraîtrait l'Antichrist, et que l'univers ensuite serait complètement embrasé. Aussitôt un nombre prodigieux de personnes, renonçant à toute relation civile et domestique et donnant tous leurs biens à l'église romaine,

coururent en Palestine où Jésus allait, disait-on, paraître pour juger le monde universel. D'autres, par un serment solennel, se dévouèrent aux prêtres, dont elles se rendirent les *esclaves*, dans l'acception la plus rigoureuse de ce mot, croyant adoucir ainsi la sévérité du châtiment qu'elles avaient mérité. Arrivait-il une éclipse de soleil ou de lune, à l'instant les malheureux habitants des villes couraient se cacher dans les cavernes les plus profondes, et dans les creux des rochers. Les riches s'efforçaient d'apaiser le ciel et les saints par de magnifiques présents faits aux différents ordres religieux. Dans plusieurs endroits, on laissa tomber en ruine, églises, palais, maisons, tant l'on était persuadé que la fin du monde était venue. Aucun langage, en un mot, ne saurait dépeindre le désespoir des hommes de ce temps-là; ils ne revinrent de leur épouvante qu'après avoir vu la sinistre période entièrement écoulée, sans le terrible événement qu'ils avaient tant redouté (1).

Le XIe siècle fut marqué par des superstitions d'un autre genre : ce fut l'époque des pèlerinages. Sept mille personnes, ayant à leur tête quelques-uns des principaux évêques d'Allemagne, formèrent le singulier projet d'aller en corps à Jérusalem, et d'y porter ce qu'elles avaient de plus magnifique, s'imaginant que ce pompeux et ridicule étalage, ferait admirer l'église romaine partout où passerait la bizarre procession. On accourait en foule aux lieux que Jésus et ses disciples avaient honorés de leur présence, le plus souvent pour y chercher les os des premiers prédicateurs

(1) Presque toutes les donations faites, dans ces temps, à l'église romaine, portent des marques évidentes de cette terreur panique des nations européennes; la raison de ces donations est généralement exprimée en ces termes : *Appropinquante mundi termino* (la fin du monde étant prochaine), etc.

de l'Evangile, et l'on ne revenait pas chez soi les mains vides : les Grecs, adroits et rusés, savaient profiter de la crédulité de ces chercheurs de reliques, pour leur vendre chèrement des jambes, des bras, des crânes et des mâchoires, dont un bon nombre n'avaient probablement pas appartenu à la race humaine [U]. Telle est l'origine de plusieurs de ces fameuses reliques que l'on montre encore de nos jours avec tant d'ostentation.

Le XIe siècle fut aussi l'époque des plus rudes austérités. Alors commencèrent à paraître les flagellations et tous ces tourments volontaires auxquels se condamnaient, pour expier leurs fautes, de pauvres esclaves, enfants de la terrestre Jérusalem. On s'était imaginé que chaque péché de même espèce méritait sa pénitence; que si, par exemple, une pénitence de dix ans était nécessaire pour expier un homicide, il en fallait une de cent ans pour effacer dix homicides. Et les pénitences qu'on s'imposait étaient des psaumes, des génuflexions, surtout force coups de discipline, *toutes choses*, dit l'abbé Racine, *que l'on peut faire sans se convertir*. Dominique-le-Cuirassé, saint de l'église romaine, poussa ce nouveau genre de mortifications à un excès qu'on a peine à croire : il ne se passait guère de jour qu'il ne récitât deux fois tout le Psautier, en se flagellant sans interruption. « En carême, et dans le temps de la pénitence de cent ans, dit l'abbé Racine, il disait trois psautiers et se flagellait à proportion. Voici ce que c'était que la pénitence de cent ans. Trois mille coups faisaient un an de pénitence. On se donnait mille coups pendant le chant de dix psaumes. Le psautier, qui est composé de cent cinquante psaumes, et pendant lequel on se donnait quinze mille coups, faisait cinq années de pénitence. Il fallait donc vingt psautiers et trois cent mille coups pour faire la péni-

tence de cent ans. Dominique l'accomplissait ordinairement en moins de six jours.... Il y eut un carême pendant lequel il fit une pénitence de mille ans, avec la permission de son supérieur (1). »

En vérité, en vérité, je te dis, si un homme ne naît de nouveau, d'eau et d'Esprit, il ne verra point le royaume de Dieu.

La sagesse humaine, toujours ennemie de la croix de Jésus-Christ, revêt, selon les temps et les lieux, des formes différentes; mais au fond elle est toujours la même, qu'elle se montre à nos yeux sous le manteau du philosophe, sous la robe du cénobite, sous le capuchon du moine, ou sous le vêtement à la mode du néologue moderne. Tous ces hommes, malgré leur antipathie réciproque, ont néanmoins entre eux une grande ressemblance, ils ont un air de famille qu'ils ne peuvent renier : tous s'accordent à laisser ce qui est écrit pour suivre les imaginations de leur cerveau; tous préfèrent, aux oracles éternels de la Parole sainte, les décisions de leur sagesse qui n'est que folie; à la justice des siècles, leur justice personnelle qui n'est devant Dieu que comme le linge le plus souillé.

Corruption des Mœurs.

Grégoire VII, ainsi qu'on l'a déjà vu, marqua son passage sur la terre par deux traits de révolte contre l'Eternel et sa Parole, qui suffiraient à eux seuls pour attirer sur sa

(1) *Histoire ecclésiastique*, siècle XIe. — Il se donna donc trois millions de coups dans ce court espace de temps! Si d'affreuses mortifications pouvaient sauver un pécheur, tel bramine ou tel fakir de l'Inde aurait encore plus de droits au salut que le pauvre Dominique-le-Cuirassé.

tête une terrible condamnation. D'abord, il interdit au peuple la lecture de la Bible en langue vulgaire (p. 61). Ensuite, pour rendre le clergé indépendant de la puissance civile, et dans le but d'en former un corps à part qui ne relevât que de Rome, il imposa de force aux prêtres le célibat, contre la défense expresse du Saint-Esprit, achevant ainsi l'œuvre que son digne prédécesseur, Nicolas I[er], avait commencée. De là naquirent les plus affreux désordres.

La plupart des pontifes des IX[e], X[e] et XI[e] siècles donnèrent les premiers l'exemple de la luxure et se signalèrent par des actions criminelles qui les couvriront d'un éternel déshonneur. « Le IX[e] siècle, dit le cardinal Baronius, vit sur la chaire de saint Pierre, *trône de Jésus-Christ, des hommes monstrueux, d'une vie infâme, de mœurs entièrement perdues et d'une turpitude abominable.* » Les papes du X[e] siècle les surpassèrent en infamies. « Que la face de l'église romaine, s'écrie le même Baronius, était alors hideuse sous la tyrannie des plus infâmes prostituées! *(meretrices sordidissimæ)*..... Qui pourrait compter parmi les papes légitimes les galants de ces femmes impudiques? et quels gens pensez-vous que fussent les prêtres, les diacres, les cardinaux élus par ces monstres [V]? »

La cité qui se disait la métropole du christianisme, ayant oublié jusqu'au mot de vertu, Othon-le-Grand, fondateur de l'empire germanique, se vit contraint d'employer l'autorité des armes, pour y ramener au moins l'ombre de l'ordre et de la décence. Si, dans ce moment, le monde eût été moins ignorant, c'en était fait de la fable de la domination de saint Pierre et de ses prétendus successeurs à Rome; la pièce était finie et l'humanité détrompée. Mais alors il ne s'éleva point de Martin Luther ni de Jean Calvin. Les papes, il est vrai, furent châtiés, mais la papauté fut

aussi vénérée que jamais. Ainsi l'avait décidé Celui qui a *mis au cœur* des princes de *donner leur royaume à la bête*, jusqu'à ce que les paroles des prophètes soient accomplies.

Vers le milieu du XIe siècle, trois papes, hommes de plaisir, siégeant à la fois sur le trône de Rome, Benoît, Sylvestre et Jean, se partagèrent à l'amiable la puissance souveraine, et « les revenus du saint-siége, pour mener en repos une vie voluptueuse et infâme, au grand scandale de toute la terre, » dit le catholique Maimbourg, dont nous répétons textuellement les paroles. Mais le prêtre Gratien, qui connaissait la sordide avarice de ces hommes, leur donna tant d'argent qu'ils consentirent à lui céder le trône papal ; il l'occupa sous le nom de Grégoire VI, « délivrant ainsi, dit encore Maimbourg, l'église romaine, sa bonne mère, de la tyrannie de ce *monstre à trois têtes* (1044). »

Des sommités de la hiérarchie pontificale, l'infection se communiqua de proche en proche jusqu'à ses dernières ramifications. Les évêques passaient leur vie dans le faste et les plaisirs : la chasse, les festins, la luxure et la guerre partageaient leur temps. Possesseurs de riches domaines, ils venaient se produire à la cour des princes, accompagnés du brillant cortége de leurs officiers et de leurs domestiques.

Les prêtres et les moines, consumés d'une flamme impure, dissipaient honteusement avec leurs maîtresses les revenus de l'église romaine. En même temps, la simonie régnait avec fureur. Les dignités ecclésiastiques se vendant au plus offrant et dernier enchérisseur, les sujets les plus indignes arrivaient fréquemment à l'épiscopat; et il n'était pas rare non plus de voir des comtes, des magistrats civils, et jusqu'à des soldats, soudain transformés en abbés et en évêques.

« Presque tous les gens de bien, dit le catholique Lambertus, reconnaissent qu'alors a commencé le règne de l'Antichrist, dont saint Jean parle dans son Apocalypse. » — « Toute chair, dit Baronius, avait alors corrompu sa voie, tellement qu'un déluge n'eût pas suffi à laver de pareilles ordures. Les horribles péchés des hommes sollicitaient le feu de Gomorrhe. Aussi, Pierre de Damien, alors ermite du mont Avellan, en Ombrie, se crut-il obligé d'avertir Léon IX de toutes ces choses, et de lui dédier un livre intitulé Gomorrheus, dans lequel il représentait les quatre sortes de péchés corporels dont l'Eglise était accablée, le conjurant de saisir l'épée de Phinées et de transpercer ces hommes infâmes (1). »

Châtiments de Dieu.

Là où est le corps mort, là s'assemblent aussi *les aigles.* Les Sarrasins, verge du Très-Haut, menaçaient à chaque instant l'Europe. Au VIIIe siècle, ainsi qu'on l'a vu, ces fiers enfants de Mahomet avaient inondé la France. Au IXe, ils se jetèrent de nouveau sur l'Occident troublé. L'Espagne, la Sardaigne et la Sicile éprouvèrent la vertu de leurs armes. Ils s'emparèrent de plusieurs villes de la Calabre, et répandirent la consternation jusqu'aux portes de Rome. Crète, la Corse et d'autres îles tombèrent finalement en leur pouvoir.

A peine avaient-ils achevé leur ministère de destruction, qu'un autre fléau, non moins redoutable, alarmait déjà l'Europe idolâtre et corrompue. Les Normands, essaim de barbares, sous le nom général desquels étaient compris les Danes, les Norwégiens, les Suédois, et tous les habitants

(1) Baron., an 1001.

des côtes de la mer Baltique, peuples accoutumés au vol et au carnage, firent de fréquentes irruptions en Allemagne, en Angleterre, dans la Frise et dans les Gaules. Ils pénétrèrent en Espagne et jusque dans le cœur de l'Italie. Les anciennes histoires des Francs sont remplies des détails de leurs sanguinaires exploits. Au xe siècle, les violences qu'ils exercèrent furent telles qu'on dut ajouter aux prières publiques de France, d'Angleterre et d'Ecosse, cette sinistre supplication : *A furore Normanorum, libera nos, Domine* (De la fureur des Normands, délivre-nous, Seigneur Dieu)! C'est en parlant des déprédations et des ravages, commis par ces terribles enfants du Nord, qu'un auteur a dit : « La courageuse France s'est cachée dès qu'elle a connu la puissance de leurs armes; la superbe Angleterre a été emmenée captive ; la riche Pouille a vu flétrir sa couronne ; Jérusalem la fameuse, et Antioche l'illustre, ont courbé leur tête sous le joug.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST PENDANT LES TEMPS DE LA GRANDE PUISSANCE PONTIFICALE.

(IXe, Xe et XIe siècles.)

Jésus possède encore une Eglise sur la terre : c'est Loth dans Sodome, c'est Israël à Babylone. Sur elle ont besoin de se reposer nos regards, fatigués du spectacle de la dépravation générale. A côté de ses membres paraissent des hommes qui, sans mériter peut-être ce beau titre de témoins de Jésus, doivent cependant trouver une place dans notre Histoire Abrégée, à cause de l'activité, du dévouement et du zèle qu'ils déployèrent dans la sainte cause de la justice, ou parce qu'ils remplirent un rôle plus ou moins important dans cette longue opposition contre Rome, dont nous suivons le développement graduel, depuis le IVe ou Ve siècle jusqu'aux temps de la bienheureuse Réformation.

NEUVIÈME SIÈCLE.

Concile de Paris, Agobard, Ratram, Anscaire, etc.

Au IXe siècle, des princes et des ecclésiastiques s'élevèrent fortement contre le culte des images. Le concile particulier de Paris (825) confirma les décrets de celui de Francfort (794).

Agobard, archevêque de Lyon, se signala dans cette grande controverse. Dans un écrit sur les images, il disait : « Si le religieux prince Ezéchias, dont l'Esprit saint loue si

hautement la piété, brisa le serpent d'airain que Dieu lui-même avait fait faire, parce que le peuple, par une erreur extrême, commençait à le servir comme une idole, à bien plus forte raison peut-on et doit-on rompre et briser les images des saints jusqu'à les réduire en poudre..... Que nul ne se trompe, que nul ne se séduise. Quiconque adore une statue, ne rend point service à Dieu. Le subtil et malicieux ennemi du genre humain fait ce qu'il peut pour ramener les idoles, sous prétexte d'honorer les saints, afin d'être encore une fois servi sous diverses effigies, et de nous détourner des choses spirituelles pour nous plonger dans les charnelles (1). »

Ratram ou Bertram, prêtre et religieux de Corbie, également estimé pour sa doctrine et pour ses mœurs, combattit dans ses ouvrages (écrits à la demande de Charles-le-Chauve, petit-fils de Charlemagne), précisément ce que l'église gallicane enseigne aujourd'hui, quand elle affirme que la substance du pain et du vin est *corporellement* changée en la substance de la chair et du sang de Jésus-Christ. Il reconnaît bien un changement, mais celui que, plus tard, les Calvinistes devaient admettre, celui qui a lieu *figurément* et *en mystère.*

L'Allemagne et l'Angleterre, de concert avec la France, repoussaient ce que l'église romaine appelle aujourd'hui la transsubstantiation. On faisait alors une grande différence entre *panem Dominum* et *panem Domini :* — le pain Seigneur et le pain du Seigneur; — le pain de vie, descendu du ciel, c'est-à-dire, Jésus-Christ lui-même, et le pain corruptible, administré dans l'eucharistie.

Haymon, évêque d'Alberstadt, en Saxe, et parent du

(1) Agobard, *De Imag. B. P.*, tom. IX, p. 1265, 1274, 1278 et 1282.

vénérable Bède, prit vivement à cœur l'instruction religieuse des Saxons, alors plongés dans les ténèbres du paganisme. Quelques passages, tirés de ses commentaires, montreront quelle doctrine était alors prêchée aux nouvelles églises de la Germanie : « Par le Livre de vie, nous devons entendre la prédestination divine, comme il est écrit : *Le Seigneur connaît les siens.* — L'homme, qui de lui-même s'éloigne de Dieu, ne retourne pas de lui-même à Dieu. — La grâce de Dieu nous prévient pour nous donner la volonté et nous suit pour nous donner le pouvoir d'exécuter. — La foi vient du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; elle n'est pas dans l'homme naturellement, elle est un don de Dieu; car, si elle était en nous par nature, tous la possèderaient. »

Ansgar ou Anscaire, moine de Corbie, accompagné d'un autre cénobite, alla porter le christianisme, dans le Jutland d'abord, puis dans la Suède (829). Le vaisseau qui devait les conduire dans ce dernier pays, ayant été capturé par des pirates, ils eurent beaucoup de peine à gagner le rivage suédois. Après une longue et pénible route, ils atteignirent enfin Birca, aujourd'hui Stockholm. Plusieurs habitants du pays se convertirent à leur voix, et l'un d'eux, Hérigarius, gouverneur de la capitale, fit ériger une église dans ses domaines.

Après avoir visité le Danemarck, encore idolâtre, Anscaire se dirigea de nouveau vers la Suède, et Birca vit reparaître dans ses murs le messager de Dieu. Il poursuivit ses travaux au milieu de beaucoup d'épreuves, jusqu'à l'année 865 qui vit terminer ses douleurs. Quelques auteurs l'ont accusé d'idolâtrie; mais s'il montra de l'attachement pour les reliques, attachement à peu près universel à cette époque, il ne paraît pas du moins avoir encouragé le culte des images; et, s'il fut dévoué de cœur au siége de Rome, qui ne

l'était pas alors? Si l'on veut trouver, dans tous les âges, des Ridley, des Farel, des Zwingle, supérieurs à toutes les superstitions populaires, à peine découvrira-t-on sur la terre une Eglise du Seigneur Jésus-Christ.

Claude de Turin.

Claude, évêque de Turin, surnommé le premier réformateur, selon l'ordre des temps (1), était Espagnol de naissance. Dans sa jeunesse, il exerça le ministère de chapelain à la cour de Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne. Ses connaissances dans les Ecritures et ses talents oratoires lui concilièrent bientôt l'estime et l'affection de ce prince. Frappé de l'ignorance des Italiens, et voulant donner au Piémont, soumis à son empire, un homme capable d'y combattre l'idolâtrie, Louis plaça Claude sur le siége épiscopal de Turin (817). Le diocèse du nouvel évêque embrassait les vallées du Piémont, la Provence et le Dauphiné. Claude réalisa complètement les espérances que le monarque avait fondées sur lui. Devant la Parole qu'il annonçait avec puissance, l'erreur et les superstitions s'enfuirent. Mais le fanatisme et l'hypocrisie, saisissant leur arme favorite, la calomnie, entreprirent de soulever contre lui toutes les mauvaises passions du cœur humain. Laissant faire ses ennemis, l'évêque de Turin, poursuivit tranquillement son œuvre, sous la paternelle sauvegarde du Dieu qu'il servait avec fidélité.

Claude lisait avec plaisir les ouvrages d'Augustin. Il se nourrissait surtout de la Parole de vie. A cette école, il

(1) Génébrard, archevêque d'Aix, au XVI[e] siècle, appelait la doctrine de Claude : *Calvinistas Claudii Taurinensis opiniones* (les opinions calvinistes de Claude de Turin).

avait appris que l'Eglise n'a de chef que Jésus-Christ; que l'homme ne peut rien faire sans le secours de la grâce, et qu'il est sauvé par la foi seule au sang du Rédempteur. « Claude, dit Basnage, était un zélé disciple et défenseur de saint Augustin sur la prédestination; c'est pourquoi on lui reprochait que, de tous les pères, saint Augustin était le *seul* pour lequel il eût de l'estime. Il foudroyait les mérites des hommes, et remarquait que, si Jésus-Christ ne tirait aucune gloire de ses actions, se contentant du plaisir de faire la volonté de son Père, à plus forte raison les hommes ne devaient point rapporter à eux-mêmes ce qu'ils faisaient de bien. Il disait nettement qu'on était sauvé par la foi seule. Si ce n'est pas *la foi seule qui sauve les Gentils, elle ne nous sauve point non plus, car personne n'est justifié par les œuvres de la loi.* Cependant il ne voulait point une foi destituée de bonnes œuvres (1). »

Claude rejetait les traditions humaines, la prière pour les morts, et généralement toutes les superstitions de son âge; il combattait énergiquement le culte des images. Mais, avec tous les prédicateurs de la justice, il rencontra, dans l'exercice de son ministère, de nombreuses et très-fortes oppositions. « En tenant ferme pour la défense de la vérité, disait-il, je suis devenu l'opprobre de mes voisins; ceux qui nous voient se moquent de nous et nous montrent au doigt. Mais le Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, nous a consolés dans toutes nos afflictions, afin que nous soyons en état de consoler ceux qu'abattent l'épreuve et la douleur. Nous nous reposons sur la protection de Celui qui nous a

(1) A la demande de l'empereur Louis, Claude écrivit, sur toutes les Epitres apostoliques, des commentaires que l'on a retrouvés depuis, en deux volumes manuscrits, dans l'abbaye de Fleury, près d'Orléans.

couverts de l'armure de la justice et de la foi, bouclier éprouvé de notre salut. »

Les adversaires de Claude s'offensaient principalement de l'ardeur avec laquelle, jaloux de la gloire de son Maître, il attaquait le culte idolâtre, alors en vogue dans tout l'Orient et qui commençait à se répandre dans l'Occident, nous voulons parler du culte des images. Dungal, moine de Saint-Denis, lui reprochait (828) de condamner ce que huit siècles avaient pratiqué, comme si personne avant lui, disait-il, n'avait eu de zèle pour la religion. Il le blâmait aussi de combattre la vénération des reliques et les voyages entrepris pour obtenir des guérisons miraculeuses, affirmant, avec tant d'autres, que le seul chagrin de voir l'argent sortir de son diocèse engageait Claude à crier si haut contre les pèlerinages, et que sûrement il aurait gardé le silence, si les miracles se fussent opérés dans ses églises. Reproche qu'on trouvera bien peu juste, remarque Basnage, « si l'on considère que Claude possédait le corps de saint Maxime, auquel il aurait pu faire opérer des miracles. »

Louis-le-Débonnaire, ayant fait assembler un synode pour terminer les différends survenus au sujet de Claude, celui-ci refusa de s'y rendre, sous prétexte, nous assurent ses ennemis, que ce n'était qu'*une assemblée d'ânes*. Toutefois, les évêques de France ne lui firent point son procès, l'empereur ne lui ôta pas l'évêché qu'il avait remis à ses soins, et le pape n'essaya pas de le frapper d'excommunication : preuve certaine qu'à ce moment Rome n'était pas encore la toute-puissante Rome, la reine des cités; deux ou trois siècles plus tard, Claude eût payé de sa tête son courage et sa fidélité.

Jonas, évêque d'Orléans, autre adversaire de Claude, irrité de l'accusation d'idolâtrie que celui-ci faisait peser

sur ses contemporains, l'apostrophait dans ces termes : « Dis-moi, je te prie, qui sont ceux qui veulent adorer des agneaux peints? sont-ce les Français et les Allemands, eux qui non-seulement refusent d'adorer des peintures, mais qui même résistent ouvertement à ceux qui les servent? » Paroles qui prouvent qu'à cette époque la France et l'Allemagne ne reconnaissaient encore ni l'autorité du pape, ni celle de son second concile de Nicée ; mais il n'en était pas de même des autres contrées de l'Occident.

L'abbé Théodémir, écrivain de la même école, ayant donné à comprendre à Claude que ses opinions et sa conduite occasionnaient partout beaucoup de rumeur et de scandale, le courageux évêque lui répondit : « Tu déclares, dans ton écrit, que tu as été troublé de ce que ma renommée s'est répandue, non-seulement dans toute l'Italie, mais encore en Espagne et ailleurs, comme si j'établissais une nouvelle secte, contre les règles de l'ancienne foi catholique, ce qui est absolument faux. Au reste, il ne faut pas s'étonner que les instruments de Satan parlent ainsi de moi, puisqu'ils ont appelé notre Chef, séducteur, démoniaque, etc. Je n'établis point une nouvelle secte, moi qui ne prêche que la vérité toute pure. Mais autant qu'il a été dans mon pouvoir, j'ai réprimé, combattu, détruit les sectes, les schismes, les superstitions et les hérésies, ce que je ne cesserai de faire, avec l'aide de Dieu.

» Lorsque je vins à Turin, je trouvai toutes les églises pleines d'abominations et d'images, et parce que je voulus renverser ce que tout le monde adorait, tout le monde se mit à crier contre moi.....

» Dieu nous commande une chose, et ces gens-là font précisément le contraire. Dieu nous commande de porter la croix, et non de l'adorer, mais eux ne s'inquiètent que de

l'adorer sans la porter. Servir Dieu de cette manière, c'est être adultère envers lui. Car, si nous devons adorer la croix, parce que Jésus y fut attaché, que de choses n'adorerons-nous pas qui le touchèrent et qu'il fit étant dans la chair? Ne demeura-t-il pas neuf mois dans le sein de la Vierge? que n'adorent-ils toutes les vierges, puisque l'une d'elles enfanta le Sauveur! que n'adorent-ils les crèches et les langes, puisqu'il fut couché dans une crèche et emmailloté dans des langes! que n'adorent-ils les bateaux de pêcheurs, puisqu'il dormit dans l'un d'entre eux; que de là, il prêcha aux troupes et fit jeter un filet à l'aide duquel on prit une merveilleuse quantité de poissons! que n'adorent-ils les ânes, puisque Jésus fit son entrée à Jérusalem sur le dos d'un de ces animaux! et les agneaux, puisqu'il est écrit de lui : *Voilà l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde!* Que ne se prosternent-ils devant les lions, attendu que Jésus est appelé le *Lion de la tribu de Juda*, ou devant les pierres, puisqu'il est dit *que le rocher était Christ*, ou devant les épines, puisqu'il en fut couronné, ou devant les lances, puisqu'il en fut percé!

» Toutes ces choses sont ridicules et plutôt à déplorer qu'à écrire : mais il a bien fallu les proposer à ces insensés pour les combattre, et nous élever contre ces cœurs de pierre, que ni les flèches ni les sentences de la Parole de Dieu ne peuvent transpercer. Revenez donc à votre sens, misérables transgresseurs! Pourquoi vous êtes-vous égarés de la vérité? pourquoi crucifiez-vous de nouveau le Fils de Dieu, l'exposant à l'ignominie? pourquoi ruinez-vous les âmes, que vous rendez par troupes les compagnes des démons, en les éloignant de leur Créateur, par l'horrible sacrilége de vos images et de vos ressemblances, les précipitant ainsi dans une éternelle damnation?

» Et quant au reproche que vous me faites, d'empêcher les gens de courir en pèlerinage à Rome, je demande à chacun de vous s'il pense qu'aller à Rome ce soit se repentir? Si cela est, pourquoi as-tu si longtemps damné tant d'âmes, en les confinant dans ton monastère, après les y avoir reçues pour y faire pénitence? S'il faut aller à Rome, pourquoi les en as-tu empêchées? Que diras-tu contre cette sentence : *Quiconque scandalise un de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le jetât dans la mer!*

» Je sais fort bien qu'on entend mal ce passage de l'Evangile : *Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise; et je te donnerai les clés du royaume des cieux.* C'est en s'appuyant follement de cette parole qu'une multitude ignorante, stupide et dépourvue de toute connaissance spirituelle, se rend à Rome dans l'espérance d'obtenir la vie éternelle. Mais le ministère de l'Evangile appartient à tous les vrais prêtres et pasteurs de l'Eglise, qui le remplissent aussi longtemps qu'ils sont dans ce monde; et lorsqu'ils ont payé leur tribut à la mort, d'autres leur succèdent, qui possèdent la même autorité et le même pouvoir.

» Aveugles! retournez à votre lumière; retournez à Celui qui *illumine tout homme* venant au monde. Vous tous, quelque nombreux que vous soyez, qui vous détournez de cette lumière, vous marchez dans les ténèbres, et vous ne savez où vous allez, parce que les ténèbres ont aveuglé vos yeux. Si nous devons croire Dieu lorsqu'il promet, combien plus lorsqu'il jure et qu'il dit : *Si Noé, Daniel et Job, etc.*, — c'est-à-dire, si les saints que vous invoquez étaient doués d'une sainteté, d'une justice égale à la leur, cependant ils ne délivreraient ni fils ni fille. Et Dieu fait cette déclaration, afin que personne ne place sa confiance, ou

dans le mérite, ou dans l'intercession des saints. Comprenez-vous cela, peuple sans intelligence? serez-vous sages une fois, insensés, vous qui courez à Rome pour y chercher l'intercession d'un apôtre? »

Ainsi parlait, il y a mille ans, et lorsque le papisme couvrait déjà l'Occident de ses sombres voiles, un noble témoin de Jésus-Christ, dont la mémoire subsistera éternellement dans l'Eglise du Sauveur. Ferme et courageux dans la défense de la vérité, ni les caresses, ni les trames, ni les invectives de ses ennemis, ne purent jamais l'arrêter dans sa course. Jusqu'à son dernier soupir, il répandit, par ses prédications et par ses écrits, la bonne Parole du royaume, et cette semence divine, qui d'abord n'était que le grain de sénevé de l'Evangile, produisit à la longue un grand arbre, dont les branches offrirent aux oiseaux du ciel un asile précieux. Les écrivains catholiques, Génébrard, Rorenco et d'autres, nous apprennent que « les vallées du Piémont conservèrent les *opinions* de Claude, pendant les IXe et Xe siècles; » et l'on verra bientôt ces mêmes *opinions*, comme il plaisait aux ennemis de les appeler, se propager dans le Milanais et les contrées voisines. La Parole du Seigneur éclairera ce nouveau Goshen, pendant que des ténèbres égyptiennes envelopperont tant d'autres parties du monde chrétien. Au milieu de l'obscurité croissante, les Vaudois marcheront à la douce et pure clarté de l'Evangile de Jésus-Christ.

Godescalc et ses Contemporains.

Godescalc fit briller en France la même lumière dont Claude avait illuminé l'Italie. Godescalc ou Gothescalc, autrement nommé Fulgence, attaché d'abord au monastère de

Fulde, puis à celui d'Orbais, en Picardie, montra de bonne heure un désir extrême d'approfondir les matières les plus difficiles. Ayant consulté Loup, abbé de Ferrières, sur la question de savoir si les bienheureux, après la résurrection, verraient Dieu des yeux du corps, il reçut, du célèbre abbé, la réponse que voici : « Cessez, mon frère, de fatiguer votre esprit de semblables questions, de peur qu'ensuite vous ne puissiez suffire à l'examen de choses plus utiles. Exerçons-nous dans le champ si vaste et si beau des saintes Ecritures; appliquons-nous entièrement à les méditer, et joignons la prière à l'étude; il sera digne alors de la bonté de Dieu de se montrer à nous de la manière qui nous convient, lorsque nous ne chercherons plus ce qui est au-dessus de notre portée. »

Godescalc, profitant du sage avis de l'abbé de Ferrières, se livra tout entier à l'étude de la Parole de vie; et la doctrine de la grâce, telle qu'Augustin l'avait enseignée, laissa dans son cœur une impression si profonde, qu'il ne vécut plus dès-lors que pour la propager.

Mais pouvait-il éviter le sort de tous les prédicateurs fidèles? Raban Maur, archevêque de Mayence, attaqua ses prétendues erreurs avec violence, et de manière à renouveler le sémi-pélagianisme (1); il lui reprocha durement les conséquences funestes que ne pouvait manquer d'avoir, à l'entendre, la doctrine de l'élection gratuite en Jésus-Christ, et l'accusa d'avoir séduit beaucoup de gens qui montraient, disait-il, bien moins de sollicitude pour leur salut, depuis qu'ils lui avaient entendu proposer le dogme de la grâce et

(1) Les Sémi-Pélagiens, ou Marseillais, disciples du moine Cassien, Scythe de nation, tout en admettant le péché originel et la nécessité de la grâce, attribuaient cependant à l'homme le commencement de la foi et le désir de la conversion.

de la prédestination. Après avoir fait condamner Godescalc dans un concile assemblé pour juger sa doctrine, Raban Maur le renvoya, comme un moine vagabond, à Hincmar, archevêque de Reims, dans la juridiction épiscopale duquel il avait été ordonné prêtre, recommandant à celui-ci « de le renfermer dans son diocèse et de l'empêcher ainsi de séduire plus longtemps le peuple. »

Ce que le pauvre moine eut à souffrir de la tyrannie d'Hincmar ne saurait se rendre. Condamné sans beaucoup d'examen, par un synode qui se tint à Quiercy ou Crécy, château royal en Picardie, en présence de Charles-le-Chauve, il se vit ensuite déposé du sacerdoce, puis battu de verges, puis accablé des traitemens les plus barbares. Mais jusqu'à sa mort, arrivée en 868, il soutint la vérité qui faisait la consolation de son âme.

Regrettons que l'histoire ecclésiastique ne nous ait conservé de lui, à peu de chose près, que le récit des malédictions et des tourments dont ses ennemis l'accablèrent pendant sa vie. Ce fut le cas de bien d'autres fidèles du moyen-âge, dont nous sommes le plus souvent réduits à juger le caractère et les principes d'après les récits et les ouvrages de leurs adversaires. Godescalc exposa franchement les doctrines de la grâce, mais, en le faisant, peut-être ne ménagea-t-il pas toujours assez la personne de ses ennemis. Toutefois, à ce que nous savons de sa doctrine, de sa vie et de ses épreuves, il est difficile de ne pas reconnaître un de ceux que les sacrificateurs et les scribes rejettent comme de la balayure, mais qui resplendiront un jour comme des étoiles au royaume de leur Père. Tels que ces brillants météores qui, dans leur course rapide, jettent leur fugitive lumière au sein des ténèbres de la nuit, Godescalc et Claude répandirent quelques instants de vives et précieuses clartés

au milieu de la sombre obscurité du papisme. Ils répétèrent durant leur court passage ici-bas, ils publièrent pour le salut de plus d'une âme pécheresse, les mêmes vérités qu'avait jadis proclamées le fidèle Augustin; puis, ils allèrent se reposer dans le sein de leur Rédempteur. Mais que sont devenus leurs adversaires? où est Jonas, où est Raban, où est Hincmar, s'ils sont morts dans leur impénitence? de quoi leur servent maintenant leurs dignités? que leur reste-t-il de leurs honneurs et de leurs plaisirs?

Plusieurs contemporains de Godescalc prirent ouvertement la défense, les uns de sa personne, les autres de sa doctrine. L'espagnol Prudence, évêque de Troyes, combattit Jean Scot Érigène, auteur d'un livre contre la prédestination gratuite, « persuadé, dit l'abbé Racine, que l'on ne pouvait faire à l'Eglise de plaie plus sensible, que de donner atteinte aux vérités si importantes de la grâce et de la prédestination. »

Flore, diacre de Lyon, descendit aussi dans la lice pour attaquer les erreurs de Scot. Il enseignait « que le tout premier commencement du bien qui est en nous vient du Seigneur, puisque Jésus dit : *Ce n'est point vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis.....* que Dieu lui-même commence et accomplit ensuite ce qu'il y a de bon dans les fidèles ; qu'il aime d'abord ses saints, afin que ceux-ci l'aiment à leur tour. »

Loup, abbé de Ferrières, le même qui avait si prudemment avisé Godescalc, prêchait aussi « que, depuis la chute, la liberté humaine a besoin d'être délivrée par la grâce de Jésus-Christ ; que l'homme peut bien se perdre lui-même, mais qu'il ne peut s'affranchir du péché sans le secours de Jésus ; que ceux qui sont damnés, le sont justement,

et que ceux qui sont sauvés, le sont par une miséricorde toute gratuite. »

Rémi, archevêque de Lyon, condamna la doctrine d'Hincmar, et flétrit la cruauté des ecclésiastiques qui avaient fait déchirer de coups le pauvre Godescalc, les accusant d'avoir donné, par cette conduite, un exemple inouï d'irréligion (*irreligiositatis*); en même temps, il déclara calomnieuse l'accusation faite à Godescalc, d'enseigner qu'en vertu de la prédestination divine, les méchants ne pouvaient éviter ni le péché ni la perdition.

C'est Rémi qui disait : « Telle est la faiblesse, telle la perte et la mort du franc arbitre, qu'il ne peut de lui-même se porter au bien véritable, éternel et salutaire, s'il n'est guéri, vivifié et racheté par Jésus-Christ. — L'homme est bien libre pour faire des œuvres de mort, mais il ne l'est point pour faire des œuvres de vie. » — Il proposait encore cette juste remarque : « Si la bonne volonté n'est point morte en nos âmes par le péché du premier homme, comment l'Apôtre peut-il dire qu'elle est créée en nous par la grâce vivifiante, et que Dieu l'opère dans l'homme? *Nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres* (1). »

Plusieurs conciles se prononcèrent aussi contre le pélagianisme, qui reparaissait alors sous une forme nouvelle. Celui de Valence (855), assemblé sous la présidence de Rémi de Lyon et pour les trois provinces de Lyon, d'Arles et de Vienne, donna la déclaration de foi qu'on va lire : « Nous ne croyons point que la prescience de Dieu impose, au méchant, la nécessité de ne pouvoir être différent de ce qu'il est; mais comme Dieu, par sa toute-puissance et son immuable

(1) Rémi fit un traité sous ce titre : *De la condamnation de tous les hommes par Adam, et de la délivrance de quelques-uns par Jésus-Christ.*

majesté, sait toutes les choses avant qu'elles arrivent, il a connu ce que le méchant serait par sa propre volonté mauvaise. Nous croyons que les méchants sont condamnés par le fait de leur propre iniquité, et qu'ils périssent, non parce qu'ils n'ont pu être bons, mais parce qu'ils n'ont pas voulu l'être: de telle sorte que c'est entièrement leur faute, s'ils demeurent dans la masse condamnée, ou par le péché originel ou par le péché actuel. En conséquence, nous nous unissons au concile d'Orange (1) pour déclarer anathèmes tous ceux qui disent, que plusieurs ont été prédestinés au mal, par la divine puissance, tellement qu'ils ne sauraient éviter de le faire. »

Ainsi l'église gallicane au IXe siècle repoussait, par l'organe de ses docteurs les plus éminents, le sémi-pélagianisme, qu'elle soutient de nos jours avec tant de force et de ténacité. Fidèle aux enseignements d'Augustin qui n'avait fait lui-même que répéter ceux de l'Apôtre des nations, et jalouse avant tout de la gloire du Seigneur, elle attribuait, à la seule grâce de Dieu, toute œuvre excellente et tout don parfait. Quoique mort, l'évêque d'Hippone l'éclairait par ses écrits. Il l'éclairera longtemps encore. A son école, une multitude de fidèles du moyen-âge et de l'âge suivant, principalement ceux qui resteront attachés à la communion générale, apprendront à lire avec fruit les saints Livres, en particulier les épîtres de Paul; à connaître, à sentir leur faiblesse, leur misère spirituelle, leur néant; à placer enfin

(1) Le concile d'Orange (529) avait condamné la doctrine qui veut que le péché du premier homme n'ait fait tort qu'à lui seul, que le désir de croire soit naturellement en nous, et que l'homme puisse avoir de salutaires pensées sans le secours du Saint-Esprit. Il avait déclaré que *personne ne possède de soi-même que le péché et le mensonge* (nemo de suo habet nisi mendacium et peccatum).

toute leur confiance dans la seule miséricorde de Celui qui accomplit en nous, avec efficace, la volonté et l'exécution, selon son bon plaisir.

Reconnaissons ici la bonté de ce Dieu qui sait toujours se mettre à la portée de ses faibles enfants. Telle personne qui n'eût peut-être pas commencé par la lecture de la Bible, source unique de la lumière pure et sans mélange, lisait volontiers Augustin qui peu à peu lui inspirait le goût de la Parole de vie, et l'amenait insensiblement à ce guide infaillible, à cet enseignement supérieur, après lui avoir servi comme d'échelon pour faire les premiers pas dans la connaissance de Jésus-Christ.

Ce n'est pas seulement dans les siècles du moyen-âge, et au sein de l'église romaine, que nous retrouvons cette marche miséricordieuse de Celui qui *mène tout doucement son peuple, comme on mène une bête qui descend dans la plaine;* nous la découvrons dans tous les siècles et dans toutes les dénominations chrétiennes; mais c'est principalement dans l'église romaine, c'est pendant les siècles ténébreux que nous traversons, qu'elle nous apparaît digne à la fois de la sagesse et de l'amour du Seigneur. Plus que tous les autres enfants de Dieu, les fidèles que cette église renferme devaient avoir besoin de l'appui de quelque grand nom, respecté de Rome. Le Seigneur leur a donné celui de l'évêque vénéré d'Hippone, du vaillant adversaire de Cœlestius et de Pélage; d'Augustin, que sa science et sa sainteté ont entouré d'une auréole de gloire dans une église corrompue qui l'admire d'autant plus qu'elle est habituée à ne trouver, chez la plupart de ses enfants, qu'ignorance, mensonge, simonie, impureté. L'*augustinisme* a servi, de siècle en siècle, d'asile et de point de ralliement aux enfants de Dieu de la communion romaine. Le jansénisme n'est que l'*augustinisme* renouvelé. Les Jansé-

nistes sont, dans l'église de Rome, les vrais disciples d'Augustin, les successeurs des Bède, des Godescalc, des Flore, des Loup de Ferrières, des Rémi de Lyon. Dans leur sein, s'est réfugié presque tout ce qui reste de vie, de fidélité, de vérité, dans l'église faussement appelée catholique. On a, dans la communion papale, la ressource d'être Janséniste. Quelle miséricorde du Seigneur d'avoir laissé, dans cette Babel, une lampe à ses élus! Mais, d'une autre part, que penser d'une soi-disante église qui célèbre son infaillibilité, lorsque, à côté des saintes richesses d'un Augustin, elle recèle les impuretés d'un Pélage ou d'un Cassien? Que penser de sa vanterie d'unité, après tout ce qu'on vient de lire, après tout ce qu'on va lire encore?

DIXIÈME SIÈCLE.

Le lecteur continuera de nous suivre dans des régions toujours plus ténébreuses, *dans un pays de landes et d'ombre de mort.* Il considèrera la stérilité des siècles que nous parcourons, et demandera peu de nous : il est facile de cueillir un riche bouquet dans un parterre où la variété, l'éclat et le parfum des fleurs ne laissent que l'embarras du choix; mais on doit savoir bon gré à celui qui rassemble péniblement quelques fleurs pâles et décolorées, dans un désert où n'apparaissent de loin en loin que de rares traces de verdure et quelques plantes pauvres et languissantes, que le soleil de midi accable encore de tous ses feux.

Conciles de Troslé et d'Orléans. — Arnolphe, évêque d'Orléans, etc.

Quelques synodes et quelques individus isolés s'opposèrent aux progrès du papisme.

Le concile de Troslé (909), près de Soissons (1), condamna l'ignorance, si grande à cette époque, qu'une multitude de personnes, de tout âge et de toute condition, parvenaient à la vieillesse sans savoir seulement l'oraison dominicale, et que nombre d'ecclésiastiques, quand on leur présentait un livre, répondaient : *Nescio litteras* (je ne sais pas lire). Il condamna de même tous les fruits de cette triste ignorance : les rapines, les pillages, les assassinats si fréquents alors, les mariages clandestins, les rapts, la débauche, les parjures et les jurements presque aussi communs que les paroles.

Plusieurs églises possédaient encore la sainte Ecriture dans la langue vulgaire.

Le célibat des prêtres rencontra de puissants adversaires, et la doctrine de la présence réelle, cet enfant chéri de Paschase Radbert, rejetée d'un grand nombre d'ecclésiastiques, ne put obtenir que plus tard la déplorable sanction qu'elle a reçue.

Des rois et des synodes surent résister en face à la tyrannie du pape. Un concile assemblé à Reims déposa un évêque, sans le consentement du pontife de Rome (991). Voici dans quels termes Arnolphe ou Arnoul, évêque d'Orléans, président de ce concile, parlait des papes du xe siècle : « Jean, surnommé Octavien, plongé dans de sales voluptés, a commis plusieurs crimes énormes. Boniface, monstre horrible, teint du sang de son prédécesseur, mérite plutôt le nom de *Maliface*. — Sera-t-il dit qu'une infinité de prêtres de Dieu, répandus par toute la terre et illustres par leur savoir et par la sainteté de leur vie, se soumettent à de

(1) Troslé ou Trosli n'est à présent qu'un village, sur l'Aisne, près de Compiègne.

tels monstres, pleins d'infamie et dénués de toute science des choses divines et humaines (1) ?.... »

Le noble prélat ne craignit pas de s'écrier devant tout le concile : « O déplorable Rome qui, dans les jours de nos ancêtres, produisis tant de lumières éclatantes, tu n'as enfanté de nos jours que d'horribles ténèbres, dignes de la détestation de la postérité ! Que ferons-nous, ou quel parti voulons-nous prendre ? L'Evangile nous parle d'un figuier stérile et de la patience divine qui s'exerce à son égard. Supportons nos primats aussi longtemps que nous le pourrons, mais alors cherchons la nourriture spirituelle partout où elle se trouve. Certainement, il y a dans cette sainte assemblée des personnes qui peuvent attester que, dans la Belgique et la Germanie, on trouve encore de vrais pasteurs et des personnages éminents en religion. Il nous serait bien plus avantageux, si les animosités des rois n'y mettaient obstacle, d'aller chercher, dans ces régions voisines, l'avis des évêques, que de recourir à cette cité vénale qui pèse tous ses décrets au poids de l'or. — Que pensez-vous, révérends pères, de cet homme, le pape, placé sur un trône sublime, et brillant d'or et de pourpre ? quel jugement portez-vous de lui ? Si, destitué d'amour, il n'est enflé que de l'orgueil de la science, c'est l'Antichrist assis dans le temple de Dieu et voulant être regardé comme Dieu. »

(1) « Oui, répond le cardinal Baronius, car saint Pierre a dit : *Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres, avec toute sorte de respect et de crainte, non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais à ceux qui sont rudes et fâcheux.* — Et notre Seigneur Jésus-Christ obéissait bien à un charpentier, et à la sainte Vierge, sa mère !!... »

Smaragdus, Giselbert, Radolphe.

Quelques auteurs de ce siècle ou du suivant énoncèrent des sentiments parfaitement évangéliques. Voici comment Smaragdus s'exprimait sur l'enseignement intérieur du Saint-Esprit : « Que personne n'attribue au docteur ce qu'il apprend de sa bouche ; car, à moins que le docteur intérieur ne parle „ le docteur extérieur travaille en vain. Les Juifs entendirent Christ d'une manière, les apôtres d'une autre ; ceux-là pour leur condamnation, ceux-ci pour leur salut ; car l'Esprit enseignait à ceux-ci dans le cœur, ce que ceux-là entendaient extérieurement par l'oreille. — La foi des nations vient, non de la sagesse de la composition, mais du don de la vocation divine. »

Giselbert, ou quelque théologien dont les œuvres portent ce nom, proposait la justification gratuite, mais plutôt à la manière d'Augustin [B] : « Quand je parle de la justice de Dieu, disait-il, j'entends non sa justice absolue, mais celle dont il revêt l'homme, quand il justifie l'impie. La loi et les prophètes rendent témoignage à cette justice. En commandant et en menaçant sans jamais justifier personne, la loi montre assez clairement que l'homme est justifié par le don de Dieu, par l'Esprit vivifiant. »

Mais aucun écrivain de ces temps-là ne pénétra plus avant peut-être dans le vrai sens de la vérité divine, que le moine Radolphe : « Puisqu'en toute bonne œuvre, disait-il, la miséricorde divine nous prévient, si quelqu'un cherche quelle récompense il pourra rendre au Seigneur, il ne le trouvera point, à moins qu'il ne la reçoive aussi de Dieu. — Tous étant, de leur nature, enfants de colère et nés sous le joug de la servitude diabolique, n'attendons pas que

personne, hormis ceux que la clémence céleste délivre, veuille de soi-même sortir de la masse générale de la dépravation; cela ne vient ni de celui qui veut ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. »

Missionnaires du xe *siècle.*

Des hommes remplis d'un généreux dévouement portèrent, dans le courant du xe siècle, ce qu'ils connaissaient de la Parole de vie, chez les nations barbares du nord de l'Europe. Bientôt, à leur voix, les Polonais brisèrent leurs idoles pour servir le Dieu vivant et vrai; les Hongrois renversèrent leurs autels, et, dès-lors, l'humanité, la paix et la civilisation fleurirent chez un peuple, qui ne s'était signalé jusque-là que par son ignorance et sa férocité.

A la même époque, la Prusse entendit la Parole du salut de la bouche d'Adalbert, missionnaire célèbre par l'ardeur de son zèle autant que par les souffrances qu'il endura pour l'Evangile. Renversé d'un coup de rame, dans une petite île qu'il allait visiter, il réussit à s'échapper, joyeux d'avoir été jugé digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus. Il se réfugia dans la Prusse ou la Lithuanie (997), où la lance meurtrière de Siggo, prêtre idolâtre, termina l'honorable carrière de celui qu'on a surnommé l'*Apôtre de la Prusse* (1).

La Russie et la Moscovie, entraînées par l'exemple de Wlodomir, leur prince, embrassèrent extérieurement le christianisme. Le Danemarck en vit la profession publique affermie parmi ses habitants. La lumière évangélique brilla,

(1) C'est Adalbert qui disait: « Rien de plus facile que de porter une mitre et une crosse; mais que c'est une chose sérieuse de rendre compte d'un épiscopat devant le Juge des vivants et des morts! »



pour la première fois, au milieu des glaces de la Norwège, et versa ses clartés jusque sur les ténébreuses rives des Orcades, de l'Islande et de l'ancien Grœnland. Enfin, les princes de l'Occident la répandirent dans l'Europe septentrionale aussi loin qu'atteignirent leurs armes victorieuses. Sans doute en le faisant ils avaient un but politique : ils pensaient qu'en se propageant parmi les peuples du Nord, l'Evangile les civiliserait à la longue et préserverait ainsi le reste de l'Europe de nouvelles invasions. Mais l'Eternel fit servir leurs vues intéressées à l'accomplissement de ses miséricordieux desseins. Le christianisme, même sous sa forme la plus corrompue, changea graduellement les dispositions féroces des tribus du Nord, qui mirent un terme à leurs ravages; l'Europe méridionale, si longtemps et si complètement bouleversée, reprit haleine, et la société, ébranlée jusque dans ses fondements, se raffermit peu à peu sur ses bases chancelantes.

ONZIÈME SIÈCLE.

Le XIe siècle se distingue des précédents par un trait qui lui appartient en propre : la dissidence se manifeste alors, pour la première fois en Europe, et, avec la dissidence, arrive l'effusion du sang. Dès-lors, deux classes de témoins bien distinctes attireront successivement nos regards : les uns paraîtront dans l'église du pape, les autres, en-dehors de la communion de cette église.

SECTION I.

TÉMOINS DANS L'EGLISE DU PAPE.

Bérenger, archidiacre d'Angers.

Bérenger, archidiacre d'Angers, soutint, au XIe siècle, la même lutte que Bertram avait soutenue au IXe; mais pour lui, cette lutte fut plus opiniâtre à la fois et plus dangereuse, parce que l'erreur monstrueuse qu'il combattait avait déjà gagné bien du terrain dans le monde. Cet ecclésiastique, d'un profond savoir et d'une piété réelle, mais d'un caractère faible, enseignait (1045) que le pain et le vin, sans changer de nature dans l'eucharistie, conservent leurs qualités essentielles et sont le symbole extérieur du corps et du sang de Jésus-Christ. Tous les écrits, tous les efforts de ses adversaires ne purent empêcher ses principes de se répandre de tous côtés, et « de corrompre, disent certains auteurs contemporains, les nations anglaise, italienne et française. » L'Allemagne aussi comptait un grand nombre de ses disciples. Bérenger comparut plusieurs fois devant ses ennemis, soit à Tours, soit à Rome (1050-1080). Surmonté par les menaces, plutôt que convaincu par la force des arguments, il renonçait sur l'heure à ses opinions, et, si l'on en croit ses adversaires, il les abjurait même solennellement et faisait sa paix avec l'Eglise; mais, bientôt après, il recommençait à enseigner la doctrine qu'il avait déjà soutenue. Las enfin des clameurs de ses ennemis, harassé d'une lutte prolongée qu'il ne se sentait plus en état de poursuivre, Bérenger résolut d'observer un profond silence. Abandonnant tous ses intérêts temporels, il se retira

dans l'île de Saint-Cosme, près de Tours, où ses derniers jours se passèrent loin du commerce des hommes, dans le jeûne et la prière. « Bérenger laissa dans l'esprit du peuple, dit Mosheim, une vive impression de son extraordinaire sainteté, et le nombre de ses sectateurs égala l'étendue de sa réputation..... Il persévéra dans son opinion jusqu'à sa mort, et nous n'avons aucune preuve certaine qu'il l'ait abandonnée auparavant, comme quelques écrivains catholiques ont voulu nous le persuader. »

Anselme, archevêque de Cantorbéry.

Anselme, archevêque de Cantorbéry, originaire de la cité d'Aoste, en Piémont, paraît avec plus d'avantage dans la vie privée que dans la vie publique : le simple fidèle édifie plus chez lui que l'archevêque ; aussi laisserons-nous le papiste, pour ne nous occuper ici que de l'enfant de Dieu. Après quelques années passées au milieu des vanités du monde, Anselme alla s'enfermer dans le monastère du Bec, en Normandie (1060); il en sortit dans la suite pour monter sur le siége épiscopal de Cantorbéry, le premier de l'Angleterre.

On a, de ce prélat célèbre, une Direction pour la visite des malades, qui respire tout l'esprit de l'Evangile. Le prêtre adressait au malade cette première question : « Crois-tu mériter la condamnation ? » — Puis cette seconde « Est-ce que tu veux mener une vie nouvelle ? » — Sur une réponse affirmative du patient, le prêtre ajoutait : « Crois-tu que, sans la mort de Jésus-Christ, ton âme ne puisse être sauvée ? » — « Oui, » répondait encore le malade. — « Eh bien, continuait le prêtre, aussi longtemps qu'il te reste un souffle de vie, n'établis ta confiance que sur cette

mort; et, rejetant tout autre appui, fonde-toi tout entier sur cette seule mort; qu'elle te couvre tout entier, qu'elle t'enveloppe tout entier. Si le Seigneur veut te juger, dis-lui : « Seigneur, je mets la mort de notre Seigneur Jésus-Christ entre moi et ton jugement, sinon je refuse d'entrer en compte avec toi. » S'il te dit : « Tu es un pécheur, » réponds : « Je place la mort de notre Seigneur Jésus-Christ entre toi et mes péchés. » S'il te dit : « Tu as mérité la damnation, » écrie-toi : « Seigneur, que la mort de notre Seigneur Jésus-Christ soit entre mon crime et toi, et que ses parfaits mérites tiennent la place de ceux que je n'ai pas et que je devrais avoir ! » Et s'il insiste encore et qu'il te dise : « Je suis irrité contre toi, » ne lui dis plus que ces mots : « Seigneur, que la mort de notre Seigneur Jésus-Christ vienne s'interposer entre moi et ta colère (1) !.... »

Anselme sentait vivement son infirmité morale et disait : « Je suis convaincu, que je mérite d'être condamné, et que ma repentance ne peut servir de satisfaction ; mais certainement ta miséricorde abonde, ô Seigneur! par-dessus toutes les offenses. »

Il affirmait que Dieu fait un plus grand miracle, en ren-

(1) *Credisne te non posse salvari, nisi per mortem Christi? Respondet infirmus : Etiam ; tum dicit illi : Age ergò, dùm superest in te anima, in hâc solâ morte fiduciam tuam constitue : in nullâ aliâ re fiduciam habe, huic morti te totum committe, hâc solâ te totum contege, totum immisce te in hâc morte, in hâc morte tòtum te involve. Et si Dominus te voluerit judicare, dic : Domine, mortem Domini nostri Jesu-Christi objicio inter me et tuum judicium, aliter tecum non contendo. Et si dixerit tibi quià peccator es, dic : Mortem Domini nostri Jesu-Christi pono inter te et peccata mea Si dixerit tibi quòd meruisti damnationem, dic : Domine, mortem Domini nostri Jesu-Christi obtendo inter te et mala merita mea, ipsiusque merita offero pro merito quod ego debuissem habere, nec habeo. Si dixerit quòd tibi est iratus, dic : Domine, mortem Domini nostri Jesu-Christi oppono inter me et iram tuam.*

dant à l'homme une volonté droite, qu'en ressuscitant un mort.

Méditant sur la puissance de la croix, il s'écriait : « O force mystérieuse ! qu'un homme, pendu à la croix, puisse suspendre la mort éternelle qui pesait sur l'humanité ! qu'un homme, cloué à la croix, puisse triompher du monde et punir les puissances infernales d'une éternelle punition ! O puissance cachée ! qu'un homme, condamné avec les brigands, sauve les hommes condamnés avec les démons ! qu'un homme, étendu sur la croix, attire toutes choses à lui ! O vertu cachée ! que celui qui expire dans les angoisses arrache de l'enfer des âmes innombrables ! qu'un homme, en se soumettant à la mort du corps, détruise la mort de l'âme ! »

Anselme comprenait bien la vertu du sacrifice du Sauveur, lorsqu'il disait : « Il a effacé tout péché, originel et actuel ; il a accompli toute justice, et ouvert le royaume des cieux. — Par une seule offrande, il a amené la perfection à toujours : car, jusqu'à la fin du monde, cette victime sera suffisante pour la purification de tous les siens. S'ils pèchent mille fois, ils n'ont pas besoin d'un autre Sauveur ; il suffit à tout, il ôte toute conscience de péché. »

Puissions-nous avoir toujours présente à l'esprit cette autre pensée du même auteur ! « L'Apôtre assure que vous êtes le corps de Jésus-Christ et ses propres membres : conservez donc votre corps et vos membres dans la bienséance convenable..... Vos yeux sont les yeux de Jésus-Christ ; il ne vous est donc pas permis de les faire servir à regarder des objets profanes et vains, parce que Jésus-Christ est la vérité, à laquelle toute espèce de vanité ne peut manquer d'être contraire. Votre bouche, chrétiens, est la bouche de Jésus-Christ ; vous ne devez donc jamais ouvrir votre bouche, je

ne dis pas aux discours détracteurs, je ne dis pas au mensonge, mais même à des paroles inutiles. »

Anselme disait aussi « que, s'il voyait, d'une part, la honte du péché, et, de l'autre, la peine de l'enfer, avec l'obligation de choisir l'une ou l'autre, il aimerait mieux se voir jeté dans l'enfer sans péché, que d'aller au ciel avec le péché. »

La prière suivante de l'archevêque de Cantorbéry annonce une âme vraiment pieuse : « Tire-moi, Seigneur, dans ton amour. Comme ta créature, je suis entièrement à toi; que je t'appartienne aussi par l'amour. Vois, Seigneur ! mon cœur est devant toi; il combat; mais de lui-même, il ne peut rien produire. Fais, toi, ce qu'il ne peut pas faire. Introduis-moi dans les cabinets secrets de ton amour. Je demande, je cherche, je heurte; toi qui me fais demander, fais-moi recevoir; toi qui me donnes de chercher, fais-moi trouver; toi qui m'enseignes à heurter, ouvre-moi lorsque je frappe. A qui donneras-tu, si tu refuses à celui qui te demande? Qui trouvera, si celui qui cherche perd sa peine? A qui ouvriras-tu, si tu fermes à celui qui heurte? Que donneras-tu à celui qui ne prie pas, si tu refuses ton amour à celui qui prie? C'est par toi que je désire; oh! puissé-je aussi jouir ! O mon âme, colle-toi, colle-toi, sans te lasser, à lui ! »

C'est à de pareils élans qu'on reconnaît, dans tous les siècles, le vrai peuple de Dieu. Méprisés du monde, ces pieux soupirs sonnent agréablement aux oreilles de Celui qui les forme lui-même dans le cœur de ses chers enfants par le Saint-Esprit qu'il leur a donné.

Ailleurs, Anselme s'écrie : « Je t'ai demandé plusieurs grâces, ô mon Créateur, quoique j'aie mérité plusieurs maux. Mais ce qui remplit mon âme d'une douce espérance, c'est

que des publicains, des femmes de mauvaise vie et des voleurs ont été arrachés en un moment de la gueule de l'ennemi, et reçus dans le sein du bon Berger. »

On se demanderait comment un homme aussi pieux qu'Anselme put rester dans l'église du pape, et surtout y rester comme archevêque, si l'on ne savait quel empire exercent sur nous les préjugés de naissance et d'éducation; si l'on ne se rappelait aussi que l'Eternel possède et que toujours il a voulu posséder un peuple et un témoignage jusque dans Babylone. Ses pensées ne sont pas nos pensées. Qu'à notre tour les préjugés ne nous aveuglent pas au point de nous faire nier l'œuvre du Saint-Esprit, parce que c'est dans la communion romaine et sous les formes de cette communion, qu'elle se produit à nos regards. Ne bornons pas le Saint d'Israël. Anselme et tant d'autres, au milieu de leurs infirmités, retenaient pourtant le Chef. A côté de Jésus, ils purent se créer de faux appuis pendant leur vie; mais, à l'heure suprême, ils ne se reposèrent sans doute que sur le sacrifice de Christ. Après tous leurs travaux, après tous leurs efforts, leurs âmes fatiguées venaient s'abattre au pied de la croix, et sur leurs lèvres mourantes se plaçaient ces dernières paroles, témoignage d'une foi sincère: « Jésus, mon Rédempteur! Jésus, ami des pécheurs, aie pitié de mon âme, lave-la dans ton sang! » A l'instant solennel du départ, la justice de Jésus-Christ devenait l'unique et sûr fondement de leur espérance.

SECTION II.

TÉMOINS SÉPARÉS DE L'ÉGLISE DU PAPE.

Rome, depuis quatre ou cinq siècles, travaillait sans relâche à établir sa domination sur tout l'Occident. Elle avait rencontré de nombreux et de puissants obstacles. Mais sa persévérance, son audace et ses intrigues les avaient enfin surmontés. Devenue maîtresse absolue en Europe, elle défendit plus rigoureusement que jamais de suivre d'autres lois que celles qu'il lui plaisait de créer. Partout pesait sa main de fer. Il devenait toujours plus difficile, à qui voulait servir fidèlement le Seigneur, de rester dans la communion du pontife romain. Cette première cause explique naturellement les séparations qui se manifestèrent, sur plusieurs points de l'Europe, dès le commencement du XIe siècle. D'autres causes opérèrent simultanément avec celle-là pour amener la dissidence. La corruption du clergé, les abus, les superstitions de tout genre, croissant avec une effrayante rapidité, durent toujours plus dégoûter de l'église pontificale, les âmes vraiment sérieuses, et probablement l'on vit alors se passer, en petit, ce qui devait s'opérer plus en grand à l'époque de la Réformation cinq siècles plus tard. Les âmes les plus fidèles, ou les plus éclairées, se sentaient pressées de fuir une prétendue église qui, rédigeant en lois le mensonge et la révolte, repoussait déjà de son sein le juste, tandis qu'elle offrait au méchant les douceurs de l'impunité dans le vice : — vaste sentine où venaient de plus en plus affluer toutes les souillures de la terre.

La protestation, ou, si l'on veut, le protestantisme, ne paraissait pas alors pour la première fois : qu'était Claude de

Turin, qu'étaient ses disciples en Italie et ailleurs, sinon des Protestants du moyen-âge? mais la protestation produit maintenant son fruit: elle enfante la dissidence. La présence d'un certain nombre de Pauliciens, arrivés vers ce temps en Italie, va sûrement lui imprimer un caractère particulier de force et de stabilité. Dès cette époque, de nombreux témoins du Seigneur, sortis de la grande Babylone, protesteront contre elle, non plus isolément, mais en corps distincts, en sociétés religieuses organisées. Ils auront bien plus à souffrir que ceux qui resteront dans la communion générale: un Anselme meurt tranquillement dans son lit; un pauvre dissident, un hérétique prétendu d'Orléans ou d'Arras, est à peu près sûr de terminer sa vie dans un cachot ou sur un bûcher. Fin glorieuse et digne d'envie!..... Rome va s'armer de l'épée du magistrat et du prince: malheur, dès ce moment, à qui voudra lui résister. Orléans et Arras verront ses premiers essais de persécution; dès-lors, le sang des élus de Dieu ne cessera de couler dans toute l'Europe.

Les prétendus Manichéens d'Orléans et d'Arras.

Un grand nombre de Pauliciens, fuyant la persécution, avaient abandonné la Bulgarie et la Thrace, pour venir s'établir en d'autres contrées (1). Ils se fixèrent principalement en Italie, où vraisemblablement ils se mêlèrent et se

(1) Il est fort difficile de préciser à quelle époque les Pauliciens commencèrent à se réfugier en Europe. Seulement on sait, par les monuments les plus authentiques, que, vers le milieu du XIe siècle, plusieurs d'entre eux étaient établis dans la Lombardie, l'Insubrie et les contrées voisines.

confondirent, à la longue, avec les Patarènes et les autres chrétiens habitant ce pays. Tous ces fidèles, ainsi réunis par un seul intérêt, celui de la cause de Jésus, formèrent peu à peu, en Italie d'abord, puis en d'autres parties de l'Europe, un nombre considérable de sociétés religieuses, que les papes poursuivirent avec acharnement. Une de ces sociétés chrétiennes, établie en France, dans la ville d'Orléans, se vit exposée aux persécutions d'un clergé jaloux et sanguinaire (1022).

« L'évêque de Beauvais, dit l'abbé Racine, voulut instruire (ces hérétiques) des mystères de la religion qu'ils rejetaient; mais ils répondirent: Vous pouvez dire ces contes à ceux qui ont des pensées terrestres; pour nous, qui avons la loi de Dieu écrite, par le Saint-Esprit, dans l'homme intérieur, et qui n'avons d'autres sentiments que ceux que nous avons appris de Dieu même, c'est en vain que vous voulez nous instruire: faites de nous ce qu'il vous plaira. *Nous voyons déjà notre Roi qui règne dans le ciel, et qui nous invite à des triomphes immortels...* On leur déclara que, s'ils ne changeaient, ils seraient brûlés par ordre du roi et du consentement du peuple. Ils dirent qu'ils ne craignaient rien, que le feu ne les brûlerait point..... Alors les évêques déposèrent les clercs (les ecclésiastiques), et on les mena, avec ceux qui les avaient séduits, hors de la ville, où on avait allumé un grand feu. Ils y allèrent avec joie, et témoignèrent ne désirer rien autre chose. »

On les accusait de rejeter plusieurs vérités fondamentales de l'Evangile, et de prostituer leurs corps aux plus infâmes voluptés. Mais les inculpations de leurs ennemis fourmillent de contradictions. D'une part, ils en font des gens d'une piété remarquable, d'une morale saine, d'une vie pure, dans un siècle fort corrompu. D'autre part, ils les accusent

de s'assembler la nuit, de tenir à la main des lampes allumées, pendant qu'ils invoquent le Diable, qui se montre ensuite dans leurs assemblées sous la figure d'une petite bête. Dès le moment qu'il paraît, chacun deux éteint sa lampe et se livre à toutes sortes d'abominations. Les enfants, qui proviennent du commerce le plus criminel, sont brûlés huit jours après leur naissance; on conserve leurs cendres avec respect; on les donne comme viatique aux mourants; et les vivants, qui en ont pris, en sont tellement fortifiés qu'ils n'abandonnent jamais la secte.

On sent dans ces récits l'esprit de calomnie. Le fait est que les prétendus Manichéens d'Orléans, n'ayant pas le courage de s'assembler ouvertement, tenaient des réunions nocturnes, à l'exemple des premiers chrétiens, qu'on avait accusés, comme eux, de s'abandonner aux plus honteuses voluptés.

Dans le nombre de leurs ennemis, les uns leur ont reproché de nier la Trinité, la création du monde, d'enseigner l'impunité des voluptés charnelles et l'inutilité des bonnes œuvres. Les autres, sans mentionner une seule de ces hérésies, les ont simplement accusés de nier que Jésus fût né de la Vierge, qu'il fût mort et ressuscité.

Cette diversité dans les relations suffirait à elle seule pour démontrer que les adversaires ne connaissaient point la doctrine de ceux dont ils déchiraient impitoyablement la mémoire, et qu'ils ne savaient que répéter machinalement les plus odieuses calomnies. Une réflexion bien simple achève de dévoiler leur malice. Comment supposer que de telles abominations aient été commises, de telles hérésies professées, le Diable invoqué, par des gens, qui, de l'aveu même de leurs persécuteurs, parlaient sans cesse *de Dieu créateur de toutes choses?* qui disaient que *le Saint-Esprit*

avait écrit la loi de Dieu dans leur homme intérieur? qui, dans les plus cruelles tortures souffertes avec une constance admirable, s'écriaient : « Nous voyons déjà notre Roi qui règne dans les cieux; sa main nous soulage et nous invite à des triomphes immortels ? »

Les supplices les plus affreux ne purent assouvir la cruauté de leurs ennemis, dont le zèle diabolique les poursuivit jusque dans le repos de la tombe : le corps du chanoine Théodat, mort quelques années auparavant, dans les principes de cette société religieuse, fut exhumé, puis soumis à une épreuve, et, après avoir été reconnu véritablement hérétique, laissé sans sépulture sur un grand chemin ! Et cependant tout le crime de ces prétendus sectaires, tout leur manichéisme se réduisait, selon toute apparence, à rejeter les superstitions régnantes, pour suivre, en simplicité de cœur, les enseignements de la Parole de Dieu. Parce qu'ils niaient *la présence réelle*, on les accusait *de rejeter l'eucharistie*. Et parce qu'ils ne croyaient pas à l'éternelle damnation des enfants morts sans baptême, on leur imputait *de détester le sacrement*. L'élite de la bourgeoisie et du clergé d'Orléans partageait leurs principes religieux.

Orléans n'était pas la seule ville de France qui possédât de ces prétendus Manichéens. Du Piémont, où Claude avait prêché l'Evangile, comme de leur foyer principal, ils répandaient de tous côtés leurs doctrines. Arras les vit aussi paraître dans ses murs. Ces chrétiens, les mêmes apparemment que les Patarènes qui nous occuperont tout à l'heure, établirent dans cette ville une société religieuse que poursuivit plus tard un synode tenu sous la présidence de Gérard, évêque d'Arras et de Cambrai (1025). Les membres qui la composaient furent accusés de suivre les principes d'un docteur, nommé Gondolphe, résidant en Italie. Ils faisaient pro-

fession, nous disent leurs adversaires, *de suivre la doctrine des apôtres, pour qui seuls ils avaient de la vénération.* En conséquence, ils ne voulaient, ni autels, ni cloches, ni encens, ni messes, ni croix matérielles, ni châtiments volontaires ; ils rejetaient la souveraineté de l'Eglise, l'expiation des péchés des morts par aumônes, par messes, ou par *pénitences vicariales* (1), le purgatoire, l'absolution des prêtres, le baptême des petits enfants, incapables, disaient-ils, de comprendre, ni de confesser la vérité; ils combattaient enfin le culte des images, l'invocation des saints, l'extrême-onction, la présence réelle et le sentiment de Paschase Radbert. Mais le grave reproche qu'on leur adressait, de tenir le mariage pour illégitime, ne mérite absolument aucune créance. « C'est ici notre doctrine, déclaraient ces fidèles, de renoncer au monde, de brider les convoitises de la chair, de nous entretenir par le travail de nos mains, de ne faire violence à personne et d'aimer les frères. »

Le chapitre et l'évêque de Liége, devant lequel ils avaient déjà comparu, les avait renvoyés sans les punir. Mais en Flandre ils ne trouvèrent pas le même support; la torture et les traitements les plus barbares ne leur furent point épargnés. Gérard, évêque d'Arras et de Cambrai, se donna beaucoup de peine pour les ramener des erreurs que leur attribuait la malice ou l'ignorance de leurs ennemis. Sur la plupart des articles rejetés par les chrétiens d'Arras, il parla presque toujours en disciple de l'église romaine; mais, sur le sujet de la grâce, on l'entendit s'exprimer en disciple d'Augustin. S'il avait pu voir aussi juste dans les points controversés, au lieu de juger ces fidèles, il aurait eu le

(1) Celles qu'un homme s'impose dans l'idée de procurer à un autre l'absolution de ses péchés.

bonheur de comparaître avec eux devant leurs juges et de partager leur opprobre et leurs douleurs.

Confesseurs de la vérité évangélique, autant du moins que nous pouvons, à cette distance, démêler leur vrai caractère, les prétendus Manichéens d'Arras, comme ceux d'Orléans, réclament donc une part à notre intérêt fraternel. Leurs souffrances les recommandent à notre respect et à notre amour. Jamais les injures et les persécutions ne manquèrent à l'Eglise du Sauveur. Ceux qui suivent les traditions du siècle furent, dans tous les temps, réputés justes, pieux, fidèles : leurs noms et leurs gestes remplissent les légendes des saints que le monde vénère ; mais si les disciples de Jésus figurent dans l'histoire ecclésiastique, c'est le plus souvent pour y recevoir des noms de mépris et d'infamie. Ils en ont de meilleurs dans le royaume des cieux.

Ici s'arrête notre précis historique des IXe, Xe et XIe siècles. Encore une fois, ne nous étonnons point de voir, dans le cours de ces trois siècles, les enfants de Dieu se montrer à nos yeux en si petit nombre ; la pensée qui déjà souvent a consolé nos cœurs, les soulage encore : c'est ici l'heure de la puissance des ténèbres. D'ailleurs, les connaissons-nous, tous ces fidèles des temps passés, qui, dans le cercle humble et monotone de la vie ordinaire, ou sous la bure et sous le cilice, séparés de cœur d'un monde auquel ils étaient étrangers, servirent Dieu selon les lumières qu'ils avaient reçues (1) ? Ne fut-ce pas au mo-

(1) Luther aussi concevait que beaucoup de simples fidèles avaient servi Dieu durant la sombre nuit du papisme ; et la manière dont il s'en rendait compte nous plaît également par sa vraisemblance et par son originalité : « Il y eut, dit Luther, des âmes que Dieu appela par le texte de l'Evangile et par le baptême. Elles marchèrent en simplici

ment où le prophète se croyait le seul, en Israël, resté fidèle à son Dieu, que l'Eternel lui dit : *Je me suis réservé sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Bahal?* Les enfants du siècle auront toujours assez de panégyristes, pour célébrer leurs fausses vertus ; mais c'est rarement que les Dorcas, les Priscille, les Aquilas trouvent un Luc pour redire leur foi et leurs œuvres, et perpétuer leur souvenir dans l'Eglise de Jésus-Christ. Ce n'est une perte que pour nous. Leur gloire en sera d'autant plus grande dans le siècle à venir. Si leur mémoire a péri parmi les hommes, elle est immortelle devant le Seigneur. N'est-il pas écrit : *Le fondement de Dieu demeure ferme : Dieu connaît ceux qui sont siens ?* Et le bon Berger n'a-t-il pas dit : *Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent ?*

et en humilité de cœur, estimant qu'il n'y avait que les moines et les évêques qui fussent saints, et se regardant elles-mêmes comme des laïques, des séculiers, des profanes. Ne trouvant rien en elles-mêmes pour mériter devant Dieu, et pour opposer à sa colère, elles se jetèrent au pied de la croix ; elles eurent recours à la mort et aux souffrances de Jésus-Christ, et elles furent ainsi sauvées dans leur simplicité. »

SECONDE PARTIE (SUITE).

TEMPS DE LA GRANDE PUISSANCE PONTIFICALE (*suite*).

CHAPITRE II.

(XIIe et XIIIe siècles.)

Nous touchons à une époque remarquable de l'histoire de l'église adultère. Rome pontificale va nous apparaître sous une face presque entièrement nouvelle : elle va se montrer à nos yeux persécutrice, avide du sang des saints, à l'effusion duquel elle n'avait fait que préluder, dans les rigueurs déployées contre les fidèles d'Arras et d'Orléans (p. 185 et suiv.) (1). Maîtresse du monde, souveraine des souverains de l'Occident devenus ses humbles vassaux et les instruments aveugles de ses passions, remplie de fureur contre ceux qui refuseront de courber la tête sous son joug, elle dépassera les horreurs de Rome impériale. Et, pour mettre le comble à ses crimes, elle les couvrira du voile de la religion. Hypocrite dans ses vengeances, elle semblera toujours livrer à regret sa victime au *bras séculier ;* elle feindra

(1) « Si nous aimons la vérité, disait le président de Thou, catholique, mais catholique ennemi de la persécution, — nous serons contraints de confesser qu'il n'existe aucun exemple, dans tous les monuments les plus anciens de l'antiquité, de supplice infligé aux sectaires, et que la primitive Eglise a toujours abhorré l'effusion du sang. » A quoi cet auteur ajoute : « *Sanguini semper parcitum est, donec ad tempora Waldensium perventum* » (On a toujours épargné le sang jusqu'au temps des Vaudois).

de s'attendrir sur le sort de ceux dont elle boira le sang avec délices.

Replaçons-nous par la pensée dans Pathmos, au moment où le prophète, arrêté sur les rives solitaires de cette île, voit sortir de la mer, la bête féroce à sept têtes et à dix cornes, et, s'élever ensuite de la terre, la bête féroce à deux cornes (Apoc., chap. XIII).

Et je vis, dit-il, *monter de la mer, une bête féroce qui avait dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes.*

C'est cette puissance tyrannique, idolâtre et persécutrice, qu'on a vu se former, au milieu des commotions et des révolutions qui bouleversèrent le monde, lors de l'invasion des Barbares et de la chute de l'empire d'Occident.

Sur ses têtes, je vis *un nom de blasphème.*

Rome païenne s'appelait *la déesse de la terre, la maîtresse du monde, l'éternelle cité.* Rome papale portera de semblables titres de blasphème.

La bête féroce que je vis était semblable à un léopard; ses pieds étaient comme les pieds d'un ours; sa gueule était comme la gueule d'un lion.

Cette bête féroce, comme la quatrième de Daniel (et c'est la même), n'a point de nom particulier; mais elle réunit en sa personne toute la fierté et toute la cruauté des trois autres.

Et le dragon lui donna sa puissance, son trône et une grande autorité.

Déjoué dans son projet de restaurer l'ancienne idolâtrie, Satan, le grand dragon, en invente une nouvelle, plus subtile, plus adroite, qu'il colore de toutes les apparences du christianisme. Les saints et les anges succèdent aux dieux et aux demi-dieux du paganisme. Et la persécution vient appuyer ce système odieux.

Il lui fut donné d'accomplir quarante-deux mois.

[illegible] deux cent soixante jours.

[illegible] la moitié d'un temps.

[illegible] la même durée. celle

[illegible] ans [illegible] il faut compter dès

[illegible]

[illegible] *blasphèmes contre Dieu.*

[illegible] aussi longtemps que durera

[illegible] sa force : *comme le péché.*

[illegible] l'Éternel et son Oint.

[illegible]

[illegible] *[illegible]ration.* La bête féroce

[illegible] aux créatures un culte

[illegible]

[illegible] *[illegible] qui habitent au ciel.*

[illegible] qu'elle retirera du nom

[illegible] comme tels; et peut-être aussi,

[illegible] lesquels elle placera

[illegible] qu'il faut aller chercher

[illegible] assemblée des rachetés,

[illegible] comme s'ils pre-

[illegible] Dieu seul réclame.

[illegible] Dan. [illegible] II. 25. XII.

[illegible]

[illegible] on les comptait [illegible] soixante ans. Si vous ajoutez un [illegible] soixante ans. [illegible] deux temps, c'est-à-dire à [illegible] demi-temps, c'est-à-dire à cent quatre-[illegible] mille deux cent soixante ans.

[illegible] Apoc., XI. 2.

[illegible] Multipliez donc quarante-deux par trente, [illegible] jours cent soixante ans.

[illegible] cent soixante jours (Apoc., XI. 3) donnent le même nombre.

[illegible] IV. [illegible] IX, etc.

Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre.

Qui pourrait compter ceux que la bête féroce, armée de dix cornes, fera mourir, au milieu des tourments les plus raffinés, pour le seul crime de protester contre les abominations de Rome et de servir Dieu selon la bonne nouvelle de son Fils? *L'homme de péché* ne versera pas le sang lui-même; pour le répandre, il se servira du *bras séculier*, c'est-à-dire, des princes du *saint empire romain*, dont il fera ses bourreaux.

Puis je vis, dit Jean, *une autre bête féroce qui montait de la terre.*

C'est encore une bête féroce, c'est-à-dire une puissance idolâtre et persécutrice. Mais elle monte *de la terre:* elle s'élève graduellement et en silence, à la manière des plantes. Ainsi s'est développé le papisme.

Elle avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau.

Deux cornes. — Le clergé de Rome est de deux sortes, le *clergé régulier*, composé des moines et des religieux de tous ordres; et le *clergé séculier*, composé des évêques et des prêtres. C'est la réunion de ces deux éléments de force qui constitue la puissance ecclésiastique de Rome.

Deux cornes semblables à celles de l'Agneau. — C'est donc une puissance spirituelle, qui prétend procéder de Jésus-Christ et qui affecte la douceur et la débonnaireté de l'Agneau de Dieu. Mais, bien qu'elle porte deux cornes semblables à celles de l'Agneau, *elle parle* cependant *comme le dragon*, c'est-à-dire avec toute la tyrannie et toute la cruauté des empereurs païens de Rome.

Elle exerçait toute la puissance de la première bête féroce en sa présence.

Le clergé de Rome, régulier et séculier, exercera une

Quarante-deux mois ; mille deux cent soixante jours, prophétiques ; un temps, des temps, et la moitié d'un temps, — toutes ces expressions désignent la même durée, celle de mille deux cent soixante ans (1), qu'il faut compter dès l'origine du papisme [M].

Elle ouvrit sa bouche en blasphèmes contre Dieu.

La bête féroce à dix cornes, aussi longtemps que durera son règne, secondera de toute sa force l'*homme de péché*, dans ses sacriléges attentats contre l'Eternel et son Oint.

Blasphémant son nom.

Séduite elle-même par le *fils de perdition*, la bête féroce voudra forcer les hommes à rendre aux créatures un culte appartenant au seul Créateur.

Blasphémant *son tabernacle et ceux qui habitent au ciel.*

C'est-à-dire, les enfants de Dieu qu'elle flétrira du nom d'hérétiques et qu'elle fera périr comme tels ; et peut-être aussi, les anges et les saints glorifiés, au rang desquels elle placera tant d'hypocrites et de faux dévots qu'il faut aller chercher partout ailleurs que dans la grande assemblée des rachetés, et qu'elle outragera par un culte idolâtre, comme s'ils prenaient plaisir à des honneurs que Dieu seul réclame.

(1) *Un temps, deux temps et une moitié de temps* (Dan., VII, 25 ; XII, 7. Apoc., XII, 14).

Le mot *temps* désignant *une année d'années*, telles qu'on les comptait anciennement, c'est-à-dire trois cent soixante ans ; si vous ajoutez un temps, c'est-à-dire trois cent soixante ans, à deux temps, c'est-à-dire à sept cent vingt ans, et à un demi-temps, c'est-à-dire à cent quatre-vingts ans, vous trouverez mille deux cent soixante ans.

Quarante-deux mois (Apoc., XI, 2).

Il s'agit de mois d'*années*. Multipliez donc quarante-deux par trente, et vous aurez encore mille deux cent soixante ans.

Douze cent soixante jours (Apoc., XI, 3) donnent le même nombre. (Ezéch., IV ; Dan., IX, etc.).

Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints, et de les vaincre.

Qui pourrait compter ceux que la bête féroce, armée de dix cornes, fera mourir, au milieu des tourments les plus raffinés, pour le seul crime de protester contre les abominations de Rome et de servir Dieu selon la bonne nouvelle de son Fils ? L'*homme de péché* ne versera pas le sang lui-même ; pour le répandre, il se servira du *bras séculier*, c'est-à-dire, des princes du *saint empire romain*, dont il fera ses bourreaux.

Puis je vis, dit Jean, *une autre bête féroce qui montait de la terre.*

C'est encore une bête féroce, c'est-à-dire une puissance idolâtre et persécutrice. Mais elle monte *de la terre :* elle s'élève graduellement et en silence, à la manière des plantes. Ainsi s'est développé le papisme.

Elle avait deux cornes semblables à celles de l'Agneau.

Deux cornes. — Le clergé de Rome est de deux sortes, le *clergé régulier*, composé des moines et des religieux de tous ordres ; et le *clergé séculier*, composé des évêques et des prêtres. C'est la réunion de ces deux éléments de force qui constitue la puissance ecclésiastique de Rome.

Deux cornes semblables à celles de l'Agneau. — C'est donc une puissance spirituelle, qui prétend procéder de Jésus-Christ et qui affecte la douceur et la débonnaireté de l'Agneau de Dieu. Mais, bien qu'elle porte deux cornes semblables à celles de l'Agneau, *elle parle* cependant *comme le dragon*, c'est-à-dire avec toute la tyrannie et toute la cruauté des empereurs païens de Rome.

Elle exerçait toute la puissance de la première bête féroce en sa présence.

Le clergé de Rome, régulier et séculier, exercera une

influence toujours plus grande, sur les affaires des rois et des peuples de la catholicité romaine. Que de fois les princes de la papauté auront, pour premiers ministres, des cardinaux ou d'autres ecclésiastiques! Que de fois le magistrat tirera l'épée, pour exécuter l'anathème du prêtre contre de prétendus hérétiques! Que de guerres les souverains papistes livreront, que de flots de sang ils feront couler, uniquement pour soutenir l'impie domination d'un clergé rebelle à Dieu! Rome église souffrira bien quelquefois de la part de Rome empire; mais elle le méritera toujours: elle souffrira comme *malfaitrice*, *s'ingérant dans les affaires d'autrui*, *ravissant* ce qui ne lui appartient point (1). Quand on frappera l'Eglise de Jésus, on affligera toujours un innocent; quand on frappera Rome pontificale, on châtiera toujours un coupable.

Et elle faisait que la terre et ses habitants adorassent la première bête féroce.

Rome ne recevra pas sans donner; mais elle ne donnera que pour continuer de recevoir. Soutenue de toute la puissance de la première bête, à son tour elle la soutiendra de toute son influence. Implacable ennemie de la liberté civile et religieuse, ardente auxiliaire de la tyrannie, alliée naturelle du despotisme, Rome secondera toujours les commandements, même les plus iniques, des princes qui plieront le genou devant elle. Véritable idolâtrie! puisque c'est adorer le pouvoir et mettre la volonté de l'homme au-dessus de la volonté de Dieu. Cependant, comme le seul intérêt personnel règle son attitude envers les princes, elle ne sera pas toujours la même à leur égard: on la verra, selon les circonstances, encenser les têtes couronnées, ou les fouler à ses pieds.

(1) 1 Pierre, IV, 15.

Enfin, cette seconde bête *faisait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre le feu du ciel en la terre devant les hommes. Et elle séduisait les habitants de la terre.*

Qui ne reconnaît ici ces anathèmes et ces excommunications longtemps si redoutées, en même temps que ces *miracles de mensonges,* qui devaient marquer l'apparition de *l'homme de péché*, du *fils de perdition*, et parmi tant d'autres signes, caractériser son règne? Toutes les pages de l'histoire de Rome sont pleines du récit de tels prodiges. Elle s'en glorifie, elle en triomphe! Du sceau de sa réprobation, elle prétend faire une marque de sa divinité!

Telle est la bête féroce, armée de deux cornes; la puissance romaine ecclésiastique. C'est le *faux prophète* qui veut *changer les temps et la loi*, et qui séduit le monde. — C'est *Babylone.* — C'est la *grande cité,* appelée spirituellement Egypte et Sodome. — C'est la *grande prostituée* de l'Apocalypse, la mère de toutes les abominations de la terre; c'est la *femme* assise sur la bête féroce à dix cornes, vêtue de pourpre et d'écarlate, couverte d'or et de pierreries, ivre du sang des saints. — C'est enfin la *petite corne* de la vision de Daniel, qui surmonte les dix cornes de la quatrième bête féroce, au-dessus desquelles elle s'élève, et qu'elle gouverne à son gré. Seule, elle a des yeux, seule, elle a une bouche, tandis que les autres, muettes en même temps qu'aveugles, dominées et soumises, obéissent en silence.

Ici surtout sera *la patience et la foi des saints.* Rome papale en fera périr plus de *centaines* que Rome païenne n'avait fait périr d'*individus.*

Le même livre qui décrit l'église adultère, ses meneurs ecclésiastiques, ses protecteurs politiques, qui annonce ses scandales et ses abominations, l'Apocalypse, nous révèle en même temps les combats et les douleurs du peuple de Dieu.

C'est l'Epouse de Christ, cette épouse chaste et fidèle, que le serpent poursuit, que l'Agneau nourrit et protége, sauve et bénit, au milieu de ses ennemis nombreux, en attendant qu'il l'introduise dans la terre du repos. — Ce sont les *saints*, les *saints du Souverain*, auxquels la bête à dix cornes fait la guerre, et qu'elle a, pour un temps, le pouvoir de vaincre. — C'est *Sion*, foulée aux pieds par les Gentils et dont les vrais citoyens se sont réfugiés dans le temple, jusqu'à ce que la cité sainte leur soit rendue et que l'incirconcis *ne passe plus* au milieu d'elle. — Ses ministres sont les *deux témoins* qui prophétisent sous le cilice, symbole de leurs travaux et de leurs douleurs. Du XIIe au XVIIIe siècle, leur voix fidèle retentira dans tout l'Occident romain. Ils iront courageusement à la mort, étonnant et confondant leurs ennemis, par leur constance et leur inaltérable douceur. Ils tomberont sous le fer des injustes : mais leur sang sera la semence de nouveaux témoins, qui rivaliseront avec eux de zèle et de dévouement [X].

Despotisme des Papes parvenus à la Suprématie.

Grégoire VII était mort en 1085. Un de ses successeurs, Pascal II, dépositaire de sa haine contre Henri IV, sembla ne respirer que pour affliger ce prince. Sous le prétexte le plus frivole, il le frappa d'un nouvel anathème, et poussa son fils à se révolter contre lui, déclarant qu'on ne pouvait reconnaître un père et un roi que l'Eglise avait excommunié. Enfin, pour mettre le comble à tant d'iniquités, il déposa l'infortuné monarque, et donna sa couronne au jeune rebelle (1102). Les archevêques de Mayence et de Cologne, envoyés auprès de Henri, pour lui notifier sa déchéance, lui ayant redemandé les insignes de la dignité (*regalia*), le prince cou-

rut se revêtir des ornements impériaux ; puis rentrant dans l'appartement où l'attendaient les deux prêtres, il leur adressa ces énergiques paroles : « Les voici, les marques de cette royauté, dont Dieu et les princes de l'empire m'ont investi; si vous dédaignez la colère du Ciel et l'éternel opprobre de l'humanité, au point de porter sur votre souverain des mains violentes, dépouillez-moi, je ne suis pas en état de me défendre. »

Les deux archevêques, qu'il avait comblés de ses bienfaits, lui arrachent la couronne de dessus la tête et le dépouillent violemment des insignes de la royauté. « Grand Dieu! s'écrie alors le vieillard, les yeux remplis de larmes; grand Dieu! Dieu des vengeances! tu n'oublieras pas cet outrage. J'ai péché, je l'avoue, j'ai mérité cette honte par les folies de ma jeunesse; mais ces traîtres, tu ne manqueras pas de les punir de leur violence, de leur ingratitude et de leur parjure. »

Henri IV tomba dès-lors dans une profonde misère. Dépourvu des choses les plus nécessaires à la vie, il se vit réduit à mendier, de l'évêque de Spire, que lui-même avait placé sur le siége de cette ville, un canonicat pour sa subsistance, lui représentant qu'il était en état de remplir l'office de *chantre* ou celui de *lecteur!* Mais, pour toute réponse, il n'obtint qu'un refus. Alors, versant un torrent de larmes : *Vous, mes amis,* dit-il aux assistants, *ayez pitié de l'état où vous me voyez ; je suis frappé par la main du Seigneur.*

Innocent III, distributeur arrogant des sceptres et des couronnes, étonna l'Europe par une succession d'actes arbitraires auxquels elle dut se soumettre humblement. Aucun prince ne souffrit plus de la tyrannie de ce pape que Jean, roi d'Angleterre. Les chanoines de Cantorbéry ayant successivement nommé deux sujets à l'archevêché de cette

ville, Jean, surnommé *Sans-Terre*, pria le pontife de prononcer entre eux et de préférer le second. Mais que fait Innocent III? Saisissant avec avidité cette occasion d'affecter la souveraine puissance, il cassa les deux élections, et obligea les députés du chapitre de Cantorbéry, qui se trouvaient alors à sa cour, de subroger aux deux prétendants, le cardinal anglais Étienne Langton. Jean refuse de le reconnaître. L'altier pontife met le royaume sous l'interdit. Aussitôt les temples se ferment, les cloches se taisent, les autels sont dépouillés de leurs ornements, un voile couvre les croix, les reliques, les statues des saints et leurs images; tout culte cesse; la sépulture ecclésiastique est refusée aux morts, les mariages ne se célèbrent plus que dans les cimetières; enfin, tous les amusements publics sont proscrits.

Cet interdit n'ayant pu faire plier Jean, Innocent III, qui ne savait pas reculer, excommunia solennellement le prince; il releva ses sujets du serment de fidélité, et donna son royaume à Philippe-Auguste, roi de France. Sans perdre de temps, l'ambitieux Philippe rassemble des vaisseaux, lève une puissante armée et se prépare à saisir la riche proie offerte à sa convoitise. Alors, le nonce Pandolphe vient trouver le roi Jean qui était à Douvres, et lui peint des couleurs les plus sombres tous les malheurs qui vont l'accabler. Le prince éperdu lui remit la décision de son sort. Pandolphe exigea qu'il reçût Langton et soumît son royaume au *saint-siége*. Le prince consent à tout! En conséquence, le 15 mai 1213, un trône est dressé dans la maison des Templiers, à Douvres; Pandolphe y monte comme légat du siége de Rome; le roi Jean s'y jette à ses pieds, jure fidélité au pape comme à son souverain seigneur, et s'engage à lui payer un tribut annuel de 2,000 livres anglaises, en-

viron 48,000 francs de France [Y]. Après quoi, le prince remet à Pandolphe une somme d'argent, que celui-ci foule aux pieds; il lui remet aussi sa couronne et son sceptre, que le légat garde pendant cinq jours, au bout desquels il les lui rend comme une grâce spéciale du siége romain. Cela fait, Pandolphe s'embarque pour Boulogne et déclare à Philippe qu'il ne peut plus attaquer l'Angleterre, devenue un fief du saint-siége. Le roi de France s'emporte et persiste dans son projet; mais la flotte ennemie ayant fort maltraité la sienne, il dut enfin regagner la France et désarmer.

Vivante image de Grégoire VII, Grégoire IX insulta, comme lui, la majesté royale dans la personne sacrée du chef de l'empire germanique. C'était le temps des croisades. Frédéric II s'était rendu dans la Palestine pour y combattre les Sarrasins; Grégoire l'avait comme forcé d'entreprendre cette lointaine et périlleuse expédition. Cependant il ne rougit pas de profiter de l'absence de ce prince, pour engager Henri, son fils, à lui ravir sa couronne. Heureusement pour Frédéric, la trame du soi-disant successeur de saint Pierre n'eut pas de succès. Mais plus tard, Grégoire, sous de vains prétextes, le frappa de toutes les foudres de l'église de Rome, et fit répandre contre lui, dans toute l'Allemagne, une bulle renfermant ces paroles où la révolte s'associait à la profanation (1237) : « Une bête couverte de noms de blasphème, ayant les pieds d'un ours, la face d'un lion et les membres d'autres animaux, s'est de nos jours élevée de la mer. Cette bête a ouvert la bouche pour blasphémer le tabernacle de Dieu, et les saints qui habitent dans le ciel..... Elle a déjà préparé des batteries de béliers couverts contre le rempart de la foi catholique; et maintenant elle construit ouvertement des machines élevées, en établissant des colléges d'Ismaélites, pour pervertir les

âmes; elle dresse la table de Celui dont elle cherche à abolir l'alliance, par la plume d'une détestable hérésie (1).... On a entendu dire à ce monarque des fléaux, que trois imposteurs ont trompé le monde : Moïse, Jésus-Christ et Mahomet; mais il fait Jésus très-inférieur aux deux autres; car, dit-il, les deux premiers ont soutenu leur gloire jusqu'à la fin, tandis que Jésus-Christ a été ignominieusement crucifié. »

C'est dans ces termes qu'un évêque de Rome parlait du premier potentat de l'époque. Mais le nouvel Hildebrand ne tarda pas à reconnaître qu'il n'avait pas affaire à un autre Henri IV. Frédéric sut lui tenir tête; il fit circuler, parmi les princes de l'Allemagne, une apologie de sa conduite et de sa foi, dans laquelle il appelait Grégoire, le grand Dragon, l'Antichrist, celui dont il est écrit: « Et le cheval rouge portait un cavalier qui reçut le pouvoir d'ôter la paix de la terre (2). »

Ces violentes contestations entre l'empire et le sacerdoce troublèrent l'Europe entière. Le scandale était à son comble, quand Grégoire parut devant Dieu. Cependant la mort de ce pape ne termina point ces affreux débats: les évêques de Rome meurent, l'esprit de Rome ne meurt point. Innocent IV poursuivit Frédéric avec autant d'acharnement que l'avait fait Grégoire. Il l'attaqua, plein de fureur, dans ce fameux concile de Lyon, au sujet duquel on lit encore aujourd'hui cette inscription dans la bibliothèque vaticane à Rome: « Treizième concile général et premier de Lyon; Frédéric II y est déclaré l'ennemi de l'Eglise *et privé du siége impérial.* » Pendant que Grégoire, au milieu du concile

(1) On accusait Frédéric d'être l'auteur d'un ouvrage impie qui parut dans ce temps, sous le titre : *Des trois Imposteurs.*

(2) Apoc., VI, 4.

(1245), prononçait la sentence qui dépouillait Frédéric du diadème, les évêques, les docteurs et tous les ecclésiastiques présents tenaient à la main des cierges allumés, qu'ils éteignirent aussitôt après qu'il eut achevé de la proclamer. Une partie d'entre eux signèrent ensuite l'anathème; les autres, sortant du concile, donnèrent essor à leurs gémissements (1).

A cette nouvelle, l'empereur qui se trouvait à Turin, montra d'abord une extrême agitation; mais revenant ensuite à lui-même, il se fit apporter la couronne impériale, et avec des yeux menaçants et d'une voix terrible: « Je n'ai pas encore perdu ma couronne, s'écria-t-il, et le pape ni son concile ne me l'ôteront pas, sans qu'il y ait beaucoup de sang répandu. ».

Il n'est rien qu'Innocent ne fît pour soulever contre Frédéric les souverains de l'Europe; il sollicita même le sultan d'Egypte de violer une alliance qu'il avait faite avec l'empereur. Mais le lieutenant de Mahomet, prêchant la droiture et la fidélité dans les contrats au soi-disant vicaire de Jésus, répondit à Innocent: « Nous avons reçu vos lettres et écouté votre envoyé: il nous a parlé de Jésus-Christ que nous honorons plus que vous ne le faites.... Vous savez qu'entre nous et l'empereur, il existe alliance et amitié réciproques.....

(1) « Un curé de Paris, qui aimait l'empereur et haïssait la cour de Rome, ayant reçu l'ordre de publier l'excommunication lancée par le Concile, dit publiquement dans sa paroisse, un jour solennel: « J'ai » ordre de dénoncer excommunié l'empereur Frédéric. Je n'en sais pas » la cause; mais je sais qu'il y a un grand différend entre le pape et lui. » J'ignore qui a tort, qui a raison; mais autant que j'en ai le pouvoir, » j'excommunie celui des deux qui fait le tort et j'absous celui qui le » souffre. » Cette raillerie vint jusqu'aux oreilles de l'empereur, qui envoya des présents au curé; mais le pape punit son indiscrétion. » (*L'abbé Racine.*)

C'est pourquoi, il ne nous est pas permis de faire aucun traité avec les chrétiens, sans le consentement de ce prince.... »

La haine mortelle d'Innocent et de Frédéric alluma, dans tout l'empire, un terrible incendie qui le désola jusqu'à la mort de l'empereur, arrivée l'an 1250. Peu d'années après, et au milieu de la confusion générale, le prêtre, auteur de tant de maux auxquels lui seul s'était montré constamment insensible, comparut à son tour devant le souverain Juge (1254).

Benoît Cajetan (Boniface VIII) qui gouverna l'église de Rome, sur la fin du XIIIe siècle et dans les premières années du XIVe, copia fidèlement le modèle d'administration que lui avaient légué les Grégoire VII, les Innocent III, les Grégoire IX et les Innocent IV, et les surpassa peut-être en arrogance. Il tenta de porter la puissance romaine encore plus haut que ne l'avaient fait ses devanciers; mais l'excès du mal amena finalement le remède, et le même pontificat qui vit Rome parvenir au méridien de son pouvoir, allait voir aussi commencer sa décadence. L'histoire de Boniface appartient à la période suivante, celle du déclin de la puissance papale.

Une réflexion terminera ce tableau rapide des empiétements de la cour romaine au XIIe et au XIIIe siècles. L'ambition fut assurément la cause principale du despotisme que déployèrent les papes de cette époque, et généralement tous les souverains pontifes. Cependant n'allons pas croire qu'elle fut la seule; le rapporter uniquement à leur orgueil, ne serait pas en donner une idée complète. Une erreur de leur esprit, fruit de la dureté de leur cœur, contribua beaucoup à les égarer et à les perdre. Ils virent en Jésus comme un prince de ce monde, qui devait les faire régner sur l'univers humblement soumis à leurs lois; et, dans son Eglise telle

qu'ils la concevaient, comme une puissance de ce siècle à laquelle devaient obéir servilement toutes les autres puissances. Méconnaissant les oracles qui annoncent l'humiliation de l'Eglise, pendant la première période des temps évangéliques, et tout préoccupés de ceux qui président sa gloire; confondant les temps, brouillant les économies, ils voulurent régner lorsqu'il fallait souffrir, et gouverner les puissances du siècle, quand il fallait subir patiemment leur loi dans tout ce qui n'engageait pas la conscience. En cherchant peut-être, par un fatal anachronisme, à réaliser les promesses faites à Sion, mais pour une autre époque, ces esprits ignorants et grossiers, ces Juifs du christianisme, accomplirent involontairement de tout autres oracles, à savoir, ceux qui prédisent l'éclat extérieur, la pompe mondaine et le triomphe passager de la moderne Babylone, offrant ainsi, dans leur histoire pleine d'instruction pour nous, ce nouveau trait de ressemblance avec l'Israël selon la chair, et nous léguant la même leçon : Malheur à qui veut la gloire avant la croix, et autrement que par la croix; malheur à qui veut le règne sans l'opprobre : si sa méprise est celle des Juifs et des Papistes, son sort sera nécessairement le leur.

Ignorance, Aveuglement, Propre justice, etc.

Le XII[e] et le XIII[e] siècles présentèrent, dans l'église du pape, le même spectacle que ceux qui les avaient précédés. Même égarement chez les conducteurs et chez le peuple, même révolte contre l'Eternel, même mépris de sa sainte loi. On croit se sauver en bâtissant ou en réparant des églises, ou, du moins, en portant les pierres et traînant les chariots, comme des bêtes de charge. Les saints, et quels saints! ont plus d'adorateurs que Jésus-Christ. Le

culte de Marie a remplacé celui du Sauveur. On continue de mettre sa confiance dans des reliques, fausses ou incertaines pour la plupart, que les Grecs, maîtres passés dans l'art de la fourberie, vendaient fort cher aux croisés, et que ces derniers, ignorants et crédules au-delà de tout ce qu'on peut dire, venaient religieusement déposer ensuite dans les églises et les monastères de l'Occident, où elles étaient précieusement conservées.

De nouveaux abus vont paraître. Le même Innocent III, dont la tyrannie fit trembler l'Europe, rangera, de son autorité privée, parmi les devoirs d'obligation divine, la *confession auriculaire*, qui exige l'énumération particulière faite à un prêtre de tous les péchés que l'on a commis (1). De plus, il consacrera le dogme de la présence réelle de Jésus dans l'hostie, dont il fera décidément un article de foi pour tous les catholiques; et, afin d'exprimer d'un mot cette doctrine nouvelle, il introduira le terme de *transsubstantiation*, qui probablement n'avait jamais été prononcé jusqu'alors. Dès cette heure, le pain de l'eucharistie deviendra l'objet d'un culte religieux : conséquence toute naturelle de la transsubstantiation, dogme impie qui produira bientôt cette multitude de cérémonies et d'institutions que Rome observe encore maintenant en l'honneur de ce pain *déifié*, comme elle le nomme (2).

(1) Avant lui, les catholiques avaient le choix de faire leur confession, mentalement à Dieu, ou de vive voix, à un directeur spirituel, ou à un confident.

(2) De ce nombre est la fête annuelle du *Saint-Sacrement*, ou fête du *Corps de Christ*. En voici l'origine : Une femme de la ville de *Liége* déclara que toutes les fois qu'elle priait Dieu et les saints, pendant la pleine lune, elle s'apercevait qu'il manquait à cet astre un morceau ; et qu'ayant réfléchi longtemps sur ce phénomène étrange, elle avait été intérieure-

L'espèce de philosophie qui régnait alors, loin de diminuer le mal, ne servit qu'à l'aggraver. Jusque vers ces temps, la sagesse humaine avait porté, dans les écoles, la robe de Platon ; elle venait de la quitter pour prendre celle d'Aristote, autre philosophe de l'antiquité : mais, bien que sous un autre vêtement, c'était toujours la sagesse des hommes, laquelle est folie devant Dieu. Les savants de cette époque, au lieu de sonder les Ecritures, remuaient les questions les plus oiseuses. Ils demandaient « si Dieu peut produire la nature universelle des choses et la conserver sans qu'il y ait des choses ; s'il peut communiquer la faculté de créer, rendre ce qui est fait non fait ; si chaque personne divine peut prendre la nature qu'elle veut, etc. » Et le monde stupide admirait leur *séraphique* habileté (1). Avec la philosophie d'Aristote, le pélagianisme devint la doctrine à la mode. La *grâce de congruité*, qui n'est au fond que le sémi-pélagianisme, était généralement prêchée, et le salut par les œuvres matérielles du papisme, toujours plus ouvertement enseigné. Voici quelques échantillons de la théologie qui avait universellement cours à cette époque.

Matthieu Paris, historien du XIIIe siècle, après avoir raconté les énormités de Jean-Sans-Terre, ajoute : « Nous devons espérer et très-assurément compter, que quelques bonnes œuvres qu'il a faites en cette vie plaideront pour lui devant le tribunal de Jésus-Christ ; car il a bâti une

ment informée, par l'Esprit, que la lune signifiait l'Eglise, et le morceau manquant, le défaut d'une fête annuelle en l'honneur du Saint-Sacrement !

(1) Les docteurs qui résolvaient ces questions s'appelaient le grand, le subtil, l'angélique, l'irréfragable, le solennel, le profond, le séraphique. Bonaventure était le *Docteur séraphique ;* François, le *Père séraphique*, etc.

abbaye, et laissé, en mourant, une somme d'argent à une autre. »

Grégoire IX, voulant relever la cause des croisades, pressa tout le monde catholique de marcher vers la Terre-Sainte (1234). Une de ses bulles présentait à cet effet les réflexions suivantes : « Malgré l'ingratitude des chrétiens, la bonté de Dieu ne les a point abandonnés.... Ses remèdes conviennent à leur tempérament ; ses prescriptions sont adaptées à la maladie.... La discipline d'une pénitence régulière eût tellement abattu plusieurs pécheurs, qu'ils n'auraient pas eu le courage de l'entreprendre ; mais la SAINTE GUERRE est un moyen abrégé de décharger les hommes de leur culpabilité, et de les rétablir dans la faveur divine. Si même ils meurent en route, l'intention sera prise pour le fait, et plusieurs, de cette manière, peuvent être couronnés sans avoir combattu. »

Un autre fait montrera toujours mieux quelle religion prédominait en Europe. Jean Maryns, abbé de Saint-Alban, qui vivait vers la fin du XIII[e] siècle, prononça, sur le lit de mort, cette triste prière : « O saint Alban ! que j'ai aimé et invoqué comme mon meilleur aide ! puisque j'ai existé et vécu par ton secours, garantis-moi, glorieux saint ! des peines de l'enfer. »

Étienne expirant avait confié son âme à Jésus-Christ. Jean Maryns, au moment de quitter ce monde, remet la sienne à saint Alban !

Telle était l'espèce de dévotion généralement admise alors. La justice du Sauveur était foulée aux pieds, et le sang de l'alliance, tenu de fait pour une chose profane. On aimait mieux acheter le ciel, et par quelles œuvres ! que de le recevoir gratuitement. Tel est, au reste, dans tous les siècles, le caractère distinctif de la fausse religion, quel que soit le nom qui

la désigne : elle exalte l'homme autant qu'elle abaisse Jésus-Christ; sur les ruines de la justice du Sauveur, elle élève un édifice orgueilleux de propre justice, que la main du Seigneur renversera, quand il viendra pour punir, d'une peine éternelle, tous ceux qui n'auront pas *obéi* à *la bonne nouvelle* du salut (1).

Les siècles précédents avaient retenti du bruit de ces miracles de mensonge, qui devaient signaler l'avènement et le règne du fils de perdition. Le XIIe et le XIIIe siècles ne furent pas moins fertiles que les autres en impostures de ce genre. Parmi les prétendus miracles de cette époque, il en est un surtout que les Papistes ont préconisé jusqu'à nos jours, comme leur servant, au défaut de la sainte Bible, d'argument pour établir leur doctrine favorite de la transsubstantiation : c'est celui qui, selon leurs légendes, s'opéra, l'an 1290, à Paris, dans la rue appelée des Billettes. Un Juif perce une hostie, le sang coule, l'hostie s'élève en l'air, puis disparaît, et Jésus en croix se montre à la place. Le Juif alors est arrêté, livré au prévôt de Paris et brûlé vif.

C'est au même siècle, mais à l'année 1221, que les légendaires rapportent un autre miracle, digne de figurer à côté de celui qui précède. En cette mémorable année, nous assurent-ils, les anges enlevèrent la maison que la bienheureuse Vierge avait habitée à Nazareth, et la transportèrent sur une montagne de Dalmatie; trois ans après, — « remis apparemment de cette rude corvée, » — a dit un auteur, — ils la transférèrent en Italie, dans un bois de la marche d'Ancône, appartenant à une veuve, nommée Lorette. C'est là que beaucoup de catholiques vont encore aujourd'hui voir et adorer Notre-Dame de Lorette, comme on l'appelle communément.

(1) 2 Thess., I, 8, 9. Rom., X, 16.

Quelle religion que celle qui entretient ses sectateurs de telles inepties, et qui donne à leur piété un pareil aliment! S'il nous fallait citer mille fables de la même espèce, certainement rien ne nous serait plus facile: les longues pages de l'histoire de l'église de Rome en sont toutes pleines. Mais il nous tarde d'en finir avec ces légendes de honte et d'imposture.

Les prêtres surent profiter, pour combler leurs coffres, de l'ignorance et de la superstition des peuples. Les indulgences, dont Rome devint le magasin général, ouvrirent pour cette ville une source intarissable de richesses. Dans l'origine, les papes ne les publièrent qu'à l'occasion des croisades. Mais par la suite, ils les proclamèrent dans la seule vue de s'enrichir. Ils prêchèrent qu'il existe un trésor immense de mérites, composé des bonnes œuvres que les saints ont faites au-delà de ce que demandait leur propre salut (1); et ils affirmèrent que le souverain pontife a la disposition de ce trésor inépuisable et le droit d'en étendre la bienfaisante efficace à qui bon lui semble, moyennant telle ou telle pénitence qu'il indique, telle ou telle somme d'argent que son tarif règle et impose.

Boniface VIII inventa, pour la cour pontificale, une nouvelle source de prospérité temporelle. Il institua, vers la fin du XIIIe siècle, le fameux *jubilé* que Rome solennise encore à une époque fixe avec toute la pompe de ses vaines cérémonies, promettant la rémission complète de leurs péchés à tous les catholiques qui, tous les cent ans et avec les sentiments de contrition convenables, visiteraient les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à Rome. Avec la foule des pèlerins, les richesses affluèrent dans la métropole du catholi-

(1) On les appelle *surérogatoires*; voyez Luc, XVII, 10.

cisme. Aussi les successeurs de Boniface, remarquant à quel point le jubilé augmentait l'éclat et les revenus de leur église, trouvèrent bon d'ordonner qu'il fût célébré tous les vingt-cinq ans.

Corruption des Mœurs.

Les mœurs du clergé latin répondaient naturellement à son ignorance et à sa cupidité. Voulez-vous savoir ce qu'il était sous le rapport du luxe ? Ouvrez les actes du neuvième concile de Latran (1179), et vous y trouverez statué que, dans les visites ecclésiastiques, l'archevêque ne pourra pas avoir à sa suite plus de cinquante chevaux ; l'évêque, plus de trente ; le légat, plus de vingt-cinq ; l'archidiacre, plus de sept. — Qu'était donc auparavant leur cortége ?

Voulez-vous savoir ce qu'était ce même clergé sous le rapport de l'orgueil, de la simonie, de l'impudicité, de tous les vices ? Ouvrez les livres des auteurs contemporains, et vous y verrez tous les historiens, d'accord avec les conciles, l'accabler des reproches les plus justement mérités. Un petit nombre de faits et de citations pourront suffire.

Foulques, curé de Neuilly-sur-Marne, grand prédicateur de croisade, au XIIe siècle, ayant dit un jour à Richard, roi d'Angleterre : « Je vous somme, de la part du Dieu tout-puissant, de marier au plus tôt trois méchantes filles que vous avez, de crainte qu'un malheur ne vous arrive, » le roi lui répondit : « Hypocrite, tu en as menti ; je n'ai point de filles. » — « Vous en avez trois, reprit Foulques, *la superbe*, *l'avarice* et *l'impudicité.* » — « Eh bien, dit le roi en se tournant vers ses barons, je donne *ma superbe*

aux Templiers (1), *mon avarice* aux moines de Cîteaux et *mon impudicité* aux prélats de l'Eglise. »

A ce trait significatif qu'il nous soit permis d'en ajouter un autre, également tiré de l'histoire du XIIIe siècle. C'est la conclusion du discours de remerciement, que le cardinal Hugues prononça du haut de la chaire, dans la ville de Lyon (1245), à l'issue du concile général, où fut excommunié l'empereur Frédéric II. S'adressant aux habitants de cette cité, le cardinal leur fit entendre ces déplorables paroles : « Mes amis, depuis que nous sommes dans votre ville, nous vous avons rendu un important service ; en venant chez vous, nous y avons trouvé trois ou quatre lieux de débauche ; mais en partant, nous n'en laissons plus qu'un ; il est vrai qu'il occupe tout Lyon, de la porte d'orient à la porte d'occident. » — Ce propos blessa fort les femmes dont un grand nombre assistaient à ce discours ; car on avait assemblé tout le peuple à son de trompette, par ordre du pape (Innocent IV) qui devait partir. « Et l'ironie, dit Matthieu Paris, passa dans la bouche de quantité de gens, parce qu'elle mordit *cyniquement* tout le monde (2). »

Bernard de Clairvaux, l'ecclésiastique le plus distingué du XIIe siècle, se plaignait de ce que les ambitieux, les avares, les simoniaques, les sacriléges, les fornicateurs, les incestueux, accouraient de toutes parts à Rome, pour obtenir des dignités cléricales, ou pour se maintenir dans celles qu'ils possédaient déjà. Voici ce qu'il écrivait au pape (Eugène III) : « Ton siége est le domicile des démons plutôt que le parc des brebis. Saint Pierre faisait-il ainsi? saint Paul se jouait-il de la sorte ?.... » — « Qui me donnera, avant

(1) Ordre militaire et religieux très-célèbre de ces temps-là.

(2) Matthieu Paris, anno 1245.

que je meure, de voir l'Eglise de Dieu, comme elle était dans les anciens jours, lorsque les apôtres jetaient leurs filets, pour prendre, non de l'or ou de l'argent, mais des âmes? Que je souhaite que tu hérites du langage de celui dont tu as le siége! *Que ton argent*, disait-il, *périsse avec toi!* O voix de tonnerre! ô voix de grandeur et de force! Qu'à cette voix *tous ceux qui haïssent Sion soient couverts de honte et retournent en arrière!* »

Bernard disait encore: « Il semble que le temps de la persécution soit passé. Mais l'expérience nous a bien montré que jamais la persécution ne manque ni aux chrétiens, ni à Jésus-Christ. Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que la persécution vient maintenant de ceux qui portent le nom de chrétiens.... De la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y a rien de sain dans l'Eglise.... Hélas, mon Seigneur et mon Dieu! ceux-là sont les premiers à vous persécuter, qui témoignent aimer la primauté dans votre Eglise, et qui veulent y être les maîtres (1)! »

Quelle plaie que celle qui poussait l'abbé de Clairvaux à s'écrier encore: « Si, comme Ezéchiel, nous percions la muraille du sanctuaire, pour voir les horreurs qui se commettent dans la maison de Dieu, peut-être y découvririons-nous les abominations les plus détestables! — Pourquoi fait-on ce que l'Apôtre n'a pas même jugé convenable de nommer! — O malheur! malheur! l'ennemi des hommes a fait voler, de toutes parts, les malheureux restes de cet incendie de soufre, qui consuma les villes abominables! il a couvert le corps de l'Eglise de cette cendre exécrable! »

Un autre ecclésiastique du XIIe siècle, Pierre de Blois,

(1) *Heu, heu, Domine Deus! quià ipsi sunt in persecutione tuâ primi, qui videntur, in Ecclesiâ tuâ, primatum diligere, gerere principatum.*

témoin de la même dépravation, se livrait aux mêmes plaintes. « O vaine gloire ! ô ambition aveugle ! ô faim insatiable des honneurs de la terre ! comment a prévalu cette exécrable présomption que ce soient les plus indignes qui ambitionnent les dignités !..... Ceux qui devaient être les vicaires des apôtres et les enfants de Pierre sont devenus les compagnons de Judas et les avant-coureurs de l'Antichrist, *præambuli Antichristi*..... Ceux qui devaient être les lumières du firmament sont devenus des taches dans la lune. Le soleil s'est obscurci par la fumée qui sort du puits de l'abîme. Le sel de la terre est affadi et la lumière du monde s'est changée en ténèbres..... Aujourd'hui, la fréquentation des prêtres est la ruine des peuples..... »

Enfin, Guillaume Durand, évêque de Mende, auteur du XIII[e] siècle, nous informe que, de son temps, « des prostituées s'établissaient aux environs des églises, à la cour de Rome, auprès du palais du pape et des autres prélats, et que le maréchal et d'autres officiers du pape recevaient de l'argent de ces infâmes. » — Affligé de tels scandales, cet évêque demande si, pour les faire cesser, il ne serait pas convenable de mettre l'église d'Occident sur le pied de celle d'Orient, c'est-à-dire, de permettre le mariage aux ecclésiastiques ; « d'autant plus, ajoute-t-il, que c'était la coutume du temps des apôtres. » Il ne voit pas d'autre moyen de guérir le cancer affreux qui dévore l'Eglise.

Apparition des Dominicains et des Franciscains.

Le XIII[e] siècle vit naître deux nouveaux ordres de moines : les Dominicains et les Franciscains ; et, chose remarquable, ces deux institutions monacales, si tristement célè-

bres, parurent tout juste au moment où la multiplication des hérétiques, réels ou supposés, commençait à inspirer de justes alarmes au siége papal et à porter sérieusement atteinte à l'autorité romaine. Satan semblait les donner au monde, précisément à l'époque où leur présence devenait le plus nécessaire pour affermir le crédit de l'Antichrist et persécuter l'Eglise de Dieu.

Les Dominicains, ou frères Prêcheurs, étaient les disciples de Dominique, célèbre Espagnol, de la maison de Guzman, qui poursuivit les Vaudois et les Albigeois, par le pouvoir de l'éloquence, par la force des armes, par la subtilité des écrits polémiques et surtout par les terreurs de l'Inquisition (1). La postérité aura peine à croire que cet ennemi de l'humanité, qui inonda de sang Toulouse (1215), après avoir formé une race d'hommes, façonnée à son image, indépendante de tout être humain, hormis du pape, mourut dans son lit, fut canonisé après sa mort et proposé aux générations suivantes comme un modèle de vertus chrétiennes !

Les Franciscains, dignes émules des Dominicains, eurent pour fondateur l'italien François, fils d'un marchand d'Assise, ville des Etats romains. Contemporain de Dominique, il mourut en 1226, après avoir recherché, par ses extravagances et par ses faux miracles, la gloire qui vient du

(1) Le songe que sa mère fit, pendant qu'elle le portait, est remarquable. Elle rêvait, s'il faut en croire plusieurs historiens, qu'elle était enceinte d'un chien qui tenait à la gueule une torche enflammée, et qui, bientôt après sa naissance, émut le monde entier par d'affreux aboiements et finit par l'embraser de la torche dont il était muni. Les disciples de Dominique entendent ce songe de sa doctrine, qui, disent-ils, a éclairé le monde. D'autres pensent que la torche pouvait bien être l'emblème de ces bûchers qui devaient consumer tant de chrétiens.

monde. Un trait particulier de sa vie, emprunté à l'abbé Racine, le caractérise : « Il avait toujours les yeux tournés vers le ciel; et, lorsqu'il entrait dans une ville, on sonnait les cloches : le clergé et le peuple venaient le recevoir, avec des cantiques de joie et des rameaux. On s'estimait heureux de toucher ses habits, de baiser ses mains et ses pieds. Un membre de son ordre lui demandant un jour comment il pouvait souffrir de tels honneurs : — « Sachez, mon frère, répondit-il, que je les renvoie à Dieu, sans en rien garder pour moi-même, comme une image renvoie à l'original qu'elle représente tout l'honneur qu'on lui rend. On y gagne, en honorant Dieu dans la plus vile de ses créatures. »

Pierre disait à Corneille : *Je ne suis qu'un homme, adore Dieu !*

Un autre trait de la vie du père des Franciscains nous le fera toujours mieux connaître. « Saint François, à son retour d'Egypte, dit l'abbé Racine, reçut beaucoup de plaintes contre frère Elie, qu'il avait laissé son vicaire-général..... Elie se présenta devant lui avec un habit plus propre et d'une meilleure étoffe que les autres, un capuce long, comme le portaient alors les gens du monde, des manches larges, et une démarche peu modeste. François lui demanda son habit pour un moment, s'en revêtit par-dessus le sien, releva le capuce sur sa tête, et marchant à grands pas, il salua la compagnie avec un air tout mondain. Il fit ainsi trois ou quatre tours au milieu de ses frères : puis, ôtant cet habit, avec indignation, il le jeta loin de lui avec mépris, et se tournant vers frère Elie : Voilà, dit-il, comme marcheront les frères qui auront dégénéré de notre ordre, et que je ne pourrai jamais regarder comme mes enfants. Ensuite, changeant de visage, reprenant sa posture modeste, et mar-

chant humblement avec son habit pauvre et déchiré, il dit quelques paroles d'édification, et ajouta: Voilà la démarche des véritables frères Mineurs. »

N'aurait-on pas eu le droit de dire à François, ce qui fut dit à certain philosophe du paganisme: « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau? » Quelle chute lorsque, de la hauteur des paroles par lesquelles le Sauveur introduisit la nouvelle économie: *Le temps vient que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité*, l'on tombe dans de semblables pauvretés! Qui aurait pu concevoir que la sublimité de cette déclaration du Fils de Dieu vînt aboutir à la niaiserie et à la bassesse de telles pratiques et de tant d'autres semblables! Et qui pourrait se persuader que l'église qui les provoque, puis les couronne, soit celle que Jésus-Christ a fondée? Qu'a donc à faire l'Evangile avec ces vêtements extérieurs, lui qui nous ordonne de dépouiller le vieil homme et de revêtir l'homme nouveau? Mais on comprend le pharisien de tous les siècles: les œuvres de ce genre lui plaisent, parce qu'il est plus facile de les accomplir et qu'elles attirent le respect de la multitude. Il est plus difficile de dépouiller le vieil homme et de revêtir le nouveau; il y a aussi, devant le monde, bien moins de gloire à l'entreprendre.

Des rangs des disciples de François sortirent les doctrines les plus révoltantes. Un de leurs généraux, Jean de Parme, osa dire « que leur évangile était l'Evangile éternel, l'Evangile du Saint-Esprit, destiné à remplacer l'Evangile de Jésus-Christ, qui n'était point celui du royaume, et que les seuls moines mendiants étaient capables d'enseigner et de pratiquer la vie parfaite. »

Les Dominicains et les Franciscains gouvernèrent despotiquement l'Eglise et l'empire, pendant trois siècles. Ils régnaient dans les cours, enseignaient dans les universités,

prêchaient dans les églises, avec une autorité que rien ne pouvait restreindre. On était sûr de les trouver auprès du lit de mort des riches et des grands, occupés à subtiliser des legs immenses; en faveur de leurs ordres. Le pape, dont ils étaient les agents confidentiels et la garde la plus dévouée, leur accordait des pouvoirs illimités. La persécution des enfants de Dieu faisait une partie essentielle de leur ministère. Ils étaient, avant la Réformation, ce que les Jésuites ont été depuis cette bienheureuse époque: l'âme de la hiérarchie romaine, les colonnes de la papauté, les instruments de l'Etat, les ressorts cachés, les auteurs, les directeurs de tous les mouvements religieux et politiques. Lorsque les fils de Dominique et de François auront usé le crédit dont les investiront longtemps l'ignorance et la crédulité des peuples, Satan leur donnera pour successeurs les enfants de Loyola, qui, continuant dignement le même rôle, soutiendront efficacement son empire ébranlé.

Impiété.

Les extrêmes se touchent : l'ignorance et la corruption mènent droit à l'impiété. Dans ces temps malheureux, l'hypocrisie et la superstition générales créèrent une multitude d'incrédules et de libertins secrets. La théologie païenne avait produit l'épicuréisme : le papisme du XVIII[e] siècle devait enfanter le philosophisme. Des écrivains du XIII[e] siècle attaquèrent l'Evangile, sous le voile de l'anonyme. Quelques-uns d'entre eux allèrent jusqu'à nier l'existence et les perfections de Dieu. Le livre, imaginaire ou réel, des *Trois imposteurs*, attribué à l'empereur Frédéric II, est de cette époque. Faute d'une meilleure instruction, l'on confondait la religion du

pape avec celle de la Bible, et l'on repoussait le christianisme comme une imposture inventée et soutenue par un clergé cupide et ambitieux.

Châtiments de Dieu.

La punition suit de près la révolte. L'incrédulité philosophique des uns, la grossière hypocrisie des autres, l'impiété, la dépravation de tous, attirèrent sur eux les justes châtiments de Dieu. *L'Egypte les serrera, Memphis les ensevelira* (1). Les croisades furent le terrible fléau dont l'Eternel arma son bras pour les punir. Ces fameuses expéditions, tout à la fois religieuses et militaires, du moyen-âge (1095-1291), commencées à la sollicitation des papes, qui cherchaient à établir leur empire en Orient, et poursuivies sous leur conduite immédiate, avaient pour objet spécial d'enlever, aux sectateurs de Mahomet, ce qu'on appelait le *saint sépulcre* de Jésus-Christ, et la Terre-Sainte. Elles étaient ainsi nommées du mot *croix*, parce que tous ceux qui voulaient y prendre part, et qu'on appelait les *croisés*, portaient, sur l'épaule droite, des croix de différentes couleurs. Monument le plus insigne et le plus durable de la folie humaine, qui ait paru dans aucun siècle, les croisades coûtèrent à l'Europe la vie de plusieurs millions de ses habitants. La cour romaine en fut la véritable promotrice, et c'est à elle aussi que le ciel et la terre demanderont compte, un jour, de tout le sang qu'elles firent répandre. Elle mit tout en œuvre pour en assurer le succès. Eloquence des orateurs, promesses du ciel, menaces de l'enfer, malédictions, anathèmes,

(1) Osée, IX, 6.

elle ne négligea rien pour remuer l'Occident à fond et le lancer tout fanatisé contre l'Orient (1).

Les croisades n'offrent donc, en général, aux amis sincères de l'humanité, que des sujets de douleur. Il est pourtant un aspect sous lequel on peut les envisager avec satisfaction, nous dirons même avec reconnaissance envers Dieu. Elles débarrassèrent l'Europe d'une foule innombrable de bandits et d'aventuriers, l'écume de cette partie du monde, qui l'auraient certainement désolée, si leur dangereuse activité n'eût pas trouvé cette issue. Les nombreuses congrégations de fidèles, qui se formaient alors et dont nous aurons tout à l'heure à tracer l'intéressant tableau, se virent ainsi délivrées d'une masse de persécuteurs, qui se seraient infailliblement baignés dans le sang de leurs membres. Elles souffrirent beaucoup de la malice de leurs ennemis : que n'eussent-elles pas souffert sans les croisades? Admirons encore ici les voies de l'Eternel! Tandis que tous les regards de la catholicité se portent sur la Palestine, vers laquelle les Latins se précipitent en foule, les armes à la main, volant à la rencontre des châtiments de Dieu, les fils et les filles du Très-Haut, dont chaque jour voit croître le nombre en Europe, peuvent servir plus tranquillement Celui qui les a aimés et dont le sang précieux les a lavés de toute iniquité.

(1) Pour émouvoir les esprits, ses prédicateurs ramenaient éternellement, dans leurs discours, les considérations suivantes : « Qui pourrait rester tranquille aussi longtemps que l'*héritage* du Seigneur, *la terre promise, les lieux qui ont vu s'opérer la rédemption des pécheurs*, demeurent au pouvoir des enfants de Mahomet? » — Leurs longs discours, pleins de passages des prophètes cités à faux, impressionnaient profondément les cœurs.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST PENDANT LES TEMPS DE LA GRANDE PUISSANCE PONTIFICALE (*suite*).

(XIIe et XIIIe siècles.)

SECTION I.

TÉMOINS DANS L'ÉGLISE DU PAPE.

DOUZIÈME SIÈCLE.

Fluentius, de Florence. — Bernard, de Clairvaux.

Le moment où nous sommes parvenus est le midi ou plutôt le minuit de la domination papale. C'est le bon temps de Rome. La grande prostituée est dans la plénitude de sa puissance. Quelques voix cependant s'élèvent, au sein même de l'église du pape, contre les abus qui la défigurent, la corruption qui la souille et le despotisme qui l'asservit.

Fluentius, évêque de Florence, prêche que l'Antichrist est venu dans le monde et que l'Italie l'a vu naître. Bientôt le célèbre Bernard, abbé de Clairvaux, signalera courageusement les vices du clergé latin, sans épargner les papes, auxquels il fera entendre des paroles de vérité que sanctionnera l'autorité de sa science et de ses vertus.

Toutefois il restera fidèlement attaché à la communion

de Rome, et, par cette inconséquence, il justifiera le proverbe: « Bernard n'a pas tout vu (1). »

Nous connaissons ses superstitions, ses erreurs, ses fautes, et nous n'entreprendrons point de les justifier. Mais ce que nous avons fait pour Anselme, faisons-le pour Bernard: au lieu de rechercher les faiblesses de l'enfant de Rome, adoptons la tâche, à la fois plus douce et plus utile, d'envisager le disciple de Jésus-Christ. L'histoire particulière de Bernard nous rappelera cette vérité que proclament d'ailleurs toutes les pages de l'histoire ecclésiastique : c'est que partout Dieu fait entendre l'appel du salut, parce qu'il a partout ses élus auxquels sa Parole doit être annoncée. Il a ses témoins jusque dans Babylone. Certes, ce n'est pas lui qui les y retient; bien au contraire, il leur crie : *Sortez de Babylone, mon peuple!* ils y restent d'eux-mêmes, enlacés qu'ils sont par leurs préjugés et leurs fausses vues, et Dieu se sert de leur présence dans cette église impure pour y accomplir les desseins de sa miséricorde.

Bernard, le plus grand témoin de la communion romaine au XIIe siècle, naquit à Fontaine, en Bourgogne, d'une famille riche et distinguée (1091). Le point de vue sous lequel il nous intéresse le plus est sans contredit celui de défenseur des grandes vérités de l'Evangile et d'adversaire du fameux Abélard.

Abélard, né en Bretagne, était plus âgé que Bernard de douze ans. Célèbre dans l'histoire profane par ses amours, il ne l'est pas moins dans l'histoire ecclésiastique par ses hérésies. L'amant d'Héloïse fut le Pélage de son siècle, comme Bernard en fut l'Augustin. Ses sentiments ressemblaient beaucoup à ceux de nos Sociniens modernes. Il

(1) *Bernardus non vidit omnia.*

enseignait, comme ils le font aujourd'hui, que Jésus ne s'était incarné que pour éclairer le monde; et sa folie, comme la leur, demandant à la Sagesse éternelle compte de ses voies, osait parler en ces termes : « Puisque la Bonté divine, par un simple acte d'intuition, pouvait délivrer l'homme de la puissance du diable, quel besoin, quelle raison, quelle nécessité y avait-il que le Fils de Dieu, pour nous racheter, prît notre nature et souffrît tant et de si grandes misères, surtout la douloureuse et ignominieuse mort de la croix? C'est pourquoi, notre justification par son sang et notre réconciliation avec Dieu ne nous paraissent décidément consister que dans cette grâce singulière, en vertu de laquelle le Fils a revêtu notre nature et persévéré jusqu'à la mort à nous instruire par sa Parole et par son exemple. »

Ainsi parlait le patriarche du socinianisme. Telle était la franche, mais impie confession de foi qu'il faisait à la face de ses contemporains.

Alarmé des progrès de sa doctrine, Guillaume, abbé de Saint-Thierry, conjura Bernard d'entreprendre la défense de la vérité publiquement outragée (1139); et, dans ce but, il lui adressa les considérations que voici : « Pierre Abélard enseigne encore des nouveautés; ses livres traversent les mers et passent les Alpes; ses sentiments sur la foi sont portés dans les provinces et les royaumes, prêchés à de nombreux auditoires et publiquement soutenus : on dit même qu'ils se sont frayé un chemin jusque dans la cour de Rome (1)... Votre silence est dangereux, tant pour vous que pour l'Eglise de Dieu..... Un ennemi domestique s'est

(1) Abélard lui-même se vantait d'avoir infecté Rome du poison de ses doctrines.

glissé dans le corps sans défense de l'Eglise et a entrepris une méthode singulière d'enseigner ; il traite l'Ecriture comme il avait coutume de traiter la logique, en introduisant des inventions et des nouveautés qui lui sont propres. *C'est un censeur et non un disciple de la foi, un correcteur et non un sectateur.* »

L'appel de Guillaume ne demeura pas inutile. Bernard, à la sollicitation de cet abbé, lut la *Théologie* d'Abélard ; puis, il eut une entrevue particulière avec ce dernier, croyant ainsi se conformer au commandement de Jésus-Christ : *Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul*, etc. (Matth., ch. XVIIIe). Dans cette conférence, il supplia Abélard de rejeter ses erreurs. Mais, le trouvant inébranlable, il prend avec lui deux ou trois témoins, continuant de suivre le précepte du Sauveur, selon qu'il l'entendait. En présence de ces témoins, il répète les avertissements qu'il avait déjà donnés dans l'entrevue particulière. Considérant enfin l'inutilité de cette nouvelle tentative, et frappé des progrès croissants du mal, il se décide à répandre l'alarme dans tout le monde catholique et à porter l'affaire devant le siége de Rome. C'était probablement, dans l'intention de Bernard, l'accomplissement de la troisième des démarches que prescrit la règle du Seigneur en saint Matth., ch. XVIIIe, v. 15-18.

Une cérémonie superstitieuse devait avoir lieu l'an 1140, dans la ville archiépiscopale de Sens, la première de la France catholique : c'était la translation d'une relique dans l'église cathédrale de cette antique cité. Irrité des oppositions répétées de Bernard, Abélard le somma de prouver ses inculpations d'hérésie, devant la solennelle assemblée que la circonstance allait bientôt réunir. Bernard se montra d'abord très-indécis sur le parti qu'il aurait à prendre. Il

avait assez de sagacité pour comprendre la différence qu'il y a entre une prédication populaire et la forme serrée de l'argumentation scolastique. Habitué à la première, il était peu fait à la seconde, et il n'ignorait pas qu'Abélard surpassait tous ses contemporains dans l'art de la controverse, où l'âge et l'expérience lui assuraient d'ailleurs une supériorité marquée sur un jeune adversaire; aussi refusa-t-il de paraître. « Je n'étais qu'un jeune homme, dit-il, dans le récit que lui-même a laissé de ces choses, et Abélard était un homme de guerre dès sa jeunesse. De plus, il me semblait peu convenable de soumettre, aux petits raisonnements des écoles, les objets de la foi divine, reposant sur les fondements de l'éternelle Vérité. Je répondis que les propres écrits d'Abélard suffisaient pour l'accuser, et que ce n'était pas mon affaire, mais bien celle des évêques, de décider sur ses opinions. »

Enflé de l'apparente pusillanimité de Bernard, Abélard rassemble ses amis, parle du ton d'un homme déjà victorieux, et en appelle à plusieurs personnes sur la justice de sa cause. « Je n'aime point, dit Bernard, à rapporter les choses qu'il écrivit de moi à ses disciples. Il prit soin de publier en tout lieu qu'il me répondrait à Sens, au jour désigné. Je me rendis enfin, quoique avec larmes et avec une extrême répugnance, à l'avis de mes amis : ils voyaient tout le monde se jeter à ce spectacle pour contempler les combattants; que dirait-on si l'un d'eux venait à ne point paraître? Sans doute le peuple broncherait, l'adversaire triompherait, l'erreur s'enracinerait toujours plus, si personne ne se présentait pour la combattre. Emu par ces raisons, je résolus donc de me rencontrer avec Abélard, au temps et au lieu fixés, sans autre préparation que cette promesse de l'Ecriture : *Ne préméditez point comment vous répondrez ; ce que vous aurez à*

dire vous sera donné sur l'heure même; et cette autre parole : *Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire.* »

L'assemblée était splendide. Louis VII y assistait avec sa noblesse; l'archevêque de Sens, avec les évêques de son diocèse; des abbés, des professeurs en grand nombre, tous les savants de la France étaient présents. Les cérémonies superstitieuses ayant été terminées le premier jour, le lendemain parurent les antagonistes, et tous les regards s'arrêtèrent sur les deux personnages les plus éminents de l'époque. Toute l'assemblée était en suspens. Bernard se lève, et dit : « Je n'accuse point cet homme; que ses propres ouvrages témoignent contre lui. Ils sont là, et voici quelques propositions que j'en ai tirées. Qu'il dise qu'il ne les a pas écrites, ou qu'il les condamne si elles sont erronées, ou bien qu'il les défende contre mes objections. » Puis, il dépose ses griefs entre les mains du promoteur du concile, lequel commence à les lire d'une voix haute et distincte. Cette lecture était peu avancée qu'Abélard, se levant, dit : « J'en appelle au pape ! » et refusant d'en entendre davantage, il veut sortir de l'assemblée. Tout le monde est stupéfait de cette démarche inattendue. « Craignez-vous pour votre personne ? lui dit Bernard; vous êtes parfaitement en sûreté : il n'existe point de machination contre vous; vous pouvez répondre librement, assuré que vous êtes d'être écouté avec patience. » — « J'en ai appelé à la cour de Rome ! » s'écrie l'hérétique qu'une frayeur de Dieu vient de saisir, et qui n'a rien de plus pressé que de quitter l'assemblée.

Quelques passages de la longue épître que Bernard écrivit au pape, pour lui exposer ce qui venait de se passer à Sens, nous donneront à connaître de quelle manière il dut

s'y prendre, devant le concile de cette ville, pour combattre les principes d'Abélard.

« Le nouveau théologien de France, dit Bernard, est un homme qui dédaigne de rien ignorer de ce qui se passe, dans le ciel en haut, ou sur la terre en bas; il n'est parfaitement aveugle que sur lui-même et sur sa propre ignorance!.....

» Il définit la foi *une estimation ou une opinion*, comme si la foi chrétienne avait de telles limites. Laissons cette estimation et cette opinion aux académies, dont le caractère est de douter de tout et de ne rien connaître. Je suivrai les sentiments de l'Apôtre des Gentils, et je sais que je ne serai point confus. Sa définition de la foi me plaît beaucoup: *La foi est une subsistance des choses qu'on espère et une évidence de celles qu'on ne voit point....* L'idée de subsistance se lie à quelque chose de fixe et de certain. La foi n'est pas une opinion, mais une certitude. Je ne m'arrêterai pas à quantité de spéculations impertinentes, dans lesquelles le nouveau théologien se montre païen, en travaillant à faire de Platon un chrétien.....

» Qui es-tu, toi qui as bâti pour nous un nouvel évangile? tu as découvert que le Fils de Dieu n'a pas pris notre chair, afin de délivrer l'homme de la puissance du Diable! « Qu'ils rendent grâces, dit pourtant le Psalmiste, ceux que le Seigneur a rachetés de la main de l'oppresseur (1). » Tu ne nierais pas cela, si tu n'étais pas toi-même sous la puissance de l'ennemi. Tu ne peux pas rendre grâces avec les rachetés, toi qui n'es point racheté. Celui qui ne se sent pas captif, ne cherche point la rédemption; mais celui qui se voit esclave, crie au Seigneur, et le Seigneur le rachète de la main de l'ennemi. Ecoute

(1) Ps. CVII, 2.

l'Apôtre : *Si peut-être Dieu leur donnera la repentance pour connaître la vérité, en sorte qu'ils se dégagent des piéges du démon, par lequel ils ont été pris pour faire sa volonté* (1). Entends-tu ces mots : *Sa volonté?* et nieras-tu le pouvoir du Diable ? — Ecoute le Seigneur lui-même : il appelle Satan *le prince de ce monde* (2) ; *l'homme fort et bien armé, qui garde son hôtel* (3) ; et diras-tu que Satan n'a aucune puissance sur les hommes ? — L'Apôtre connaissait bien cette puissance de Satan, lui qui disait : *Dieu nous a délivrés du pouvoir des ténèbres, et nous a transportés au royaume de son Fils bien-aimé.....* (4).

» C'est donc justement que l'homme est tombé dans l'esclavage, mais c'est miséricordieusement qu'il a été délivré. Néanmoins, dans cette délivrance, la justice s'est montrée avec la miséricorde. Que pouvait faire l'homme de lui-même, pour recouvrer sa justice perdue, étant le vil esclave du Diable ? la justice d'un autre lui a donc été imputée, après qu'il eut perdu la sienne...... L'homme était le débiteur, l'homme a payé la dette. Car, *si un seul est mort pour tous, tous aussi sont morts* (5), afin que la satisfaction d'un seul pût être imputée à tous, lui seul ayant porté les péchés de tous. Celui qui a offensé la justice divine et celui qui l'a satisfaite sont une même personne, la Tête et le Corps ne formant qu'un seul Christ. La Tête a donc satisfait pour les membres ; Christ a souffert pour ses propres entrailles. Selon l'évangile de Paul, qui réfute pleinement l'erreur d'Abélard, Dieu nous a ressuscités ensemble avec Christ qui est *mort*

(1) 2 Tim., II, 25.
(2) Jean, XIV, 30.
(3) Luc, IX, 21.
(4) Col., I, 13.
(5) 2 Cor., V, 15.

pour nous, nous ayant pardonné toutes nos offenses, ayant effacé l'obligation qui consistait en ordonnances, l'ayant clouée à la croix, et ayant dépouillé les principautés et les puissances (1). Puissé-je être trouvé parmi ces dépouilles, arrachées à la puissance ennemie! Si l'on me dit maintenant: Ton père t'a réduit en servitude, je répondrai: Mon frère m'a racheté. Pourquoi ne pourrait-on pas m'imputer la justice d'un autre, puisque le péché d'un autre m'est bien imputé?... Comme tous meurent en Adam, tous reprendront la vie en Christ. L'offense m'a véritablement saisi, mais la grâce aussi m'a visité. *Si le jugement en condamnation est par un seul, le don libre de la justification s'étend à plusieurs offenses* (2). Etant ainsi délivré de la puissance des ténèbres, je ne crains point d'être rejeté du Père des lumières; je suis justifié gratuitement par le sang de son Fils. Celui qui a eu pitié du pécheur ne condamnera pas le juste. Je suis juste, mais de sa justice. *Christ est la fin de la loi pour la justice* (3), et *il nous a été fait, de la part de Dieu, justice..* (4). Abélard, ce fils de perdition, pense que le seul but de la venue du Rédempteur a été de nous enseigner à bien vivre. Ce que tout incirconcis peut aisément pénétrer serait-il donc le tout du grand mystère de piété? Mais *l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu* (5). *Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents* (6). *Si notre Evangile est voilé, il l'est pour ceux qui périssent* (7). — Abélard demande si le Diable avait domina-

(1) Col., II, 15.
(2) Rom., V, 16.
(3) Rom., X, 4.
(4) 1 Cor., I, 30.
(5) *Ibid.* II, 14.
(6) Matth., XI, 25.
(7) 2 Cor., IV, 3.

tion sur Abraham et les autres élus? Non, mais il aurait eu domination sur eux, si la foi en Celui qui devait venir ne les eût affranchis. *Abraham crut Dieu, et cela lui fut imputé à justice* (1). *Abraham a tressailli de joie de voir mon jour; il l'a vu, et il s'en est réjoui* (2)......

» Dieu n'avait pas soif du sang, mais du salut acquis par ce sang. Oui, c'est de sauver qu'il a soif, et non pas, comme l'écrit Abélard, de déployer simplement son amour, et de nous fournir d'utiles instructions et un puissant exemple. Car, de quoi sert l'instruction, si elle n'est accompagnée du rétablissement? Combien sont inutiles les meilleures leçons, si le corps du péché n'est pas détruit en nous! A ce compte-là, tout le mal du péché d'Adam ne gît que dans un mauvais exemple qui nous a été donné, puisque le remède doit être adapté à la nature du mal. Si nous sommes chrétiens et non pélagiens, nous devons confesser que le péché d'Adam nous a été transmis, et par le péché la mort: que la justice nous est rendue par Jésus-Christ, non par instruction, mais par régénération; que par cette justice nous recevons la vie; et que, *comme par l'offense d'un seul, le jugement en condamnation est venu sur tous les hommes, ainsi, par la justice d'un seul, la justice en justification de vie est venue sur tous les hommes* (3)...... »

Ce fragment de la lettre de Bernard au pape suffira pour montrer quelle connaissance approfondie l'abbé de Clairvaux possédait de la Parole de la croix. En même temps, il fera voir que, si les ennemis de Jésus ont toujours suivi la même méthode, celle d'opposer aux oracles de

(1) Gen., XV, 6.
(2) Jean, VIII, 56.
(3) Rom., V, 18.

l'éternelle Vérité les raisonnements de leur esprit ténébreux, toujours les défenseurs de la doctrine évangélique ont employé contre eux la même arme, cette Parole qui est puissante pour renverser les forteresses. Ce qui se vit au XIIe siècle, s'était déjà vu dans les siècles précédents et se verra dans tous ceux qui vont suivre. En lisant l'histoire de Bernard et d'Abélard, l'on croit assister à une scène des temps modernes.

Mais quelle fut l'issue de cette grande lutte? Le pape prononça contre Abélard une sentence définitive; il fit brûler ses livres, et le fit enfermer lui-même dans le monastère de Cluny. Abélard avait désiré ce lieu pour sa retraite ou plutôt pour sa prison. Le supérieur de ce couvent, le vénérable Pierre, homme doux et compatissant, le traita toujours avec beaucoup d'humanité.

Bernard, bien informé sur Abélard, se montra constamment droit et fidèle dans toute sa conduite envers ce fameux novateur; mais il ne fit pas également preuve de justice à l'égard de tous ses contemporains. Nous le verrons tout à l'heure traiter, comme ennemis de l'Evangile, de vrais serviteurs de Christ. Une chose cependant pallie sa faute à nos yeux : il ne connut pas, et placé comme il l'était, il ne pouvait aisément connaître, le caractère réel de ceux des enfants du Seigneur qu'il eut plus d'une fois le malheur de poursuivre.

Abélard était mort en 1142 ou 1143. Bernard lui survécut de dix ans; le récit de sa mort, fait par des auteurs du temps, est aussi dégoûtant que celui de sa vie : pendant que lui-même ne se lassait point de déplorer sa misère naturelle, tandis qu'en pauvre pécheur il invoquait les miséricordes de Dieu, ses amis l'admiraient et l'adulaient comme un ange. L'église romaine le regarde comme le dernier de ses

Pères selon l'ordre des temps, et lui attribue beaucoup de miracles. Quelques citations de ses ouvrages termineront convenablement ce qui le concerne.

A la manière dont l'abbé de Clairvaux parle du joug de Jésus, on reconnaît facilement une âme qui avait le bonheur de le porter :

« Le joug de Christ, dit-il, nous devient aisé, et son fardeau léger. Oui, bien léger ; car qui peut l'être plus qu'une charge qui fait marcher celui qui la porte ? un fardeau qui décharge l'âme ! Dans toute la nature, je cherche quelque chose qui ressemble à cela, et j'en découvre une ombre dans les ailes de l'oiseau, qui sont portées par la créature, et qui cependant soutiennent son vol à travers le firmament des cieux. »

Les paroles suivantes se lisent dans son petit *Traité sur la Conversion :*

« Les plaisirs de l'âme fidèle ne sont connus que par l'expérience. Ce n'est pas l'érudition, c'est l'onction qui nous les enseigne....... Quelle puissance pourrait faire q ue la mémoire de nos péchés passés subsiste, et que pourtant la tache en soit effacée ?... *Tes péchés te sont pardonnés.* Que les Pharisiens murmurent et qu'ils disent : *Qui peut pardonner les péchés que Dieu seul ?* — celui qui me parle ainsi, c'est Dieu lui-même. Son efficace faveur efface notre coulpe, et quoique le péché reste encore dans notre mémoire, cependant il ne la trouble plus, comme il le faisait auparavant. »

Entreprenant d'expliquer, dans son soixante-quatorzième *sermon sur le Cantique des Cantiques*, la comparaison du Seigneur Jésus : *Le vent souffle où il veut*, etc., voici ce que Bernard dit à ce sujet sur sa propre expérience :

« Je le sentais lorsqu'il était présent chez moi, je m'en

ressouvenais après que ses visitations avaient cessé; quelquefois j'avais un pressentiment de son entrée, mais je n'ai jamais pu sentir quand il entrait ou qu'il sortait (1). Je confesse ignorer absolument d'où il venait, ou comment il se retirait; par quelle voie il s'introduisait en moi, ou bien me quittait; et rien d'étonnant en cela, car *ses traces ne sont point connues* (2). Vous me demanderez maintenant comment je pouvais savoir qu'il était là, puisqu'il est impossible de connaître aucune de ses voies! Sa présence était vivante et puissante; elle réveillait mon âme engourdie; elle touchait, adoucissait et blessait mon cœur, lorsqu'il avait été dur, insensible et déréglé. Elle arrosait les endroits secs de ce cœur, illuminait ceux qui étaient ténébreux, ouvrait ce qui était fermé, enflammait ce qui était froid, redressait ce qui était tortueux, aplanissait ce qui était raboteux; tellement que mon âme bénissait le Seigneur, et que tout ce qui était en moi louait le Nom de sa sainteté. Je n'avais aucun signe de la présence du Seigneur par aucun de mes sens; je ne comprenais qu'il était avec moi que par le battement de mon cœur; j'apercevais la force de sa puissance par l'expulsion de mes vices et la suppression de mes affections charnelles; j'admirais la profondeur de sa sagesse, par le discernement et la conviction répandus dans les volontés mêmes de mon cœur; je faisais l'épreuve de l'excellence de sa grâce, dans les petits progrès de mes affections et de ma conduite; je jugeais de l'attrait de sa beauté par le renouvellement de mon homme intérieur; et la contemplation de

(1) Bernard ne veut sûrement pas dire que l'Esprit saint se retire de son âme et l'abandonne de temps en temps, ce qui serait en désaccord avec la Parole de Dieu; il paraît n'avoir en vue ici que l'opération de cet Esprit, que l'action de sa grâce, le sentiment de sa présence.

(2) Ps. LXXVII, 19.

toutes ces choses, jointes ensemble, me faisait trembler devant sa majestueuse grandeur. Mais, comme à son départ, toutes ces sensations s'engourdissaient et se refroidissaient, précisément comme lorsqu'on retire un vase bouillant de dessus les flammes, j'avais alors un signe de son éloignement. Mon âme sera triste jusqu'à ce qu'il revienne; mon cœur est encore enflammé de son amour; oh! que ce soit encore là la preuve de son retour!... Tant que je vivrai, cette parole : *Reviens* (1), me sera familière. Aussi souvent qu'il me laissera, aussi souvent le rappellerai-je, afin qu'il me rende la joie de son salut, c'est-à-dire, qu'il se rende lui-même à moi. Rien ne m'est agréable, tant qu'est éloigné Celui qui seul est plaisir; et je le prie qu'il ne vienne pas à moi chichement, mais plein de grâce et de vérité, selon son ancienne coutume. »

La parole suivante du même auteur montre assez sur quel fondement reposaient ses espérances :

« Je considère en Dieu trois choses, dans lesquelles consiste toute mon espérance : l'*amour de l'adoption*, la *vérité de la promesse*, le *pouvoir de l'accomplissement*. Que mon infidèle cœur murmure tant qu'il lui plaira, et dise : Qui es-tu pour une aussi grande gloire, ou par quels mérites t'attends-tu à l'obtenir? je répondrai avec confiance : Je sais en qui j'ai cru, et je suis certain qu'il m'a *adopté* dans son amour, que sa *promesse* est vraie, et qu'il est puissant pour l'*accomplir;* car il fait ce qui lui plaît. C'est là la corde à trois cordons (2) que l'on ne rompt pas aisément, et qui, de notre céleste patrie, a été jetée pour nous, sur cette terre. »

Au milieu de beaucoup de sentiments, plus ou moins

(1) Cant., VI, 13.
(2) Voir le verset 12e du chap. IVe de l'Ecclésiaste.

empreints de l'esprit du papisme, avec quel plaisir on rencontre, dans les ouvrages de l'abbé de Clairvaux, des pensées du genre de celles-ci!

« Qu'est-il besoin de faire le détail de toutes les misères de notre âme? combien elle est chargée de péchés, couverte de ténèbres, sensible aux faux attraits du monde, remplie de convoitises, esclave des passions, pleine d'illusions, toujours portée au mal, encline à tous les vices, enfin pleine de honte et de confusion? En effet, si toute notre justice, examinée à la lumière de la vérité, est comme un linge souillé, que doit-on penser de notre injustice? Si notre lumière n'est que ténèbres, que seront les ténèbres elles-mêmes? »

« Je vous conseille de quitter quelquefois le souvenir fâcheux et inquiet de vos voies, pour entrer dans un chemin plus uni, par où j'entends la mémoire paisible des bienfaits de Dieu, afin que si la vue de vous-mêmes vous confond, celle des bienfaits de Dieu vous réjouisse. Je veux que vous fassiez l'expérience de ce conseil du prophète : *Réjouissez-vous dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur* (1). Il est vrai que la douleur de vos péchés est nécessaire, mais il ne faut pas qu'elle soit continuelle : il faut qu'elle soit entremêlée du souvenir agréable des bienfaits de Dieu, de crainte que cette tristesse n'endurcisse le cœur et que le désespoir ne le fasse périr. Mêlons du miel à l'absinthe, afin que cette amertume salutaire soit d'autant plus propre à nous guérir que la douceur qu'on y mêlera la rendra plus facile à boire. »

« Où trouver une sûreté et un repos stable et ferme,

(1) Ps XXXVII, 4.

s'écrie Bernard, que dans les plaies du Sauveur? Plus il est puissant pour me sauver, plus j'y habite en sûreté. Le monde frémit, la chair m'accable, le démon me dresse des piéges; mais je ne tombe point, parce que je suis fondé sur la pierre ferme. J'ai fait de grands péchés, ma conscience en est troublée, mais elle ne le sera pas entièrement, parce que je me souviendrai des plaies du Seigneur, puisqu'il les a reçues à cause de nos iniquités. Qu'y a-t-il de si mortel qui ne puisse être réparé par la mort de Jésus-Christ?..... Ce qui me manque, je le prends, avec beaucoup de confiance, dans les entrailles du Seigneur, qui sont remplies de miséricorde. »

Puissent les réflexions qu'on va lire laisser dans nos âmes de salutaires impressions!

« Suivons l'exemple des passions du siècle. Avons-nous jamais vu l'ambitieux content des honneurs qu'il a acquis, ne plus penser à en acquérir de nouveaux? L'œil du curieux ne se rassasie point de voir, ni son oreille d'entendre..... Ayons honte d'avoir moins d'empressement pour les biens spirituels. L'âme convertie au Seigneur doit rougir d'avoir moins d'ardeur pour la justice qu'elle n'en a eu précédemment pour l'iniquité. Car la chose est bien différente, puisque *les gages du péché c'est la mort*, et que le fruit de l'Esprit c'est la vie éternelle. Ayons donc honte d'aller à la vie, avec plus de lâcheté que nous n'avons été auparavant à la mort, et de travailler moins ardemment à notre salut que nous ne l'avons fait pour notre perte.

» La véritable vertu ne s'arrête point, elle n'a point de temps limité..... Le juste ne croit jamais être arrivé au but; jamais il ne dit: C'est assez; il est toujours affamé et altéré de la justice, en sorte que, s'il vivait toujours, il s'efforcerait toujours d'être plus juste, il tâcherait de croître de plus en

plus dans le bien; car il n'est pas comme un mercenaire, qui s'engage pour un an, ou pour un temps limité, au service du Seigneur : c'est pour toujours. »

Tous les fidèles seront unanimes avec Bernard, quand il s'écrie :

« Si mon iniquité est grande, ta grâce est beaucoup plus grande. Lorsque mon âme est troublée par la vue de sa corruption, je regarde à ta miséricorde et je suis restauré... Qu'il se réjouisse celui qui se sent misérable et digne d'une condamnation perpétuelle; car la grâce de Jésus excède la grandeur et le nombre de tous les crimes. — Ma peine est trop grande, disait Caïn, pour que j'espère un pardon. — Loin de nous cette pensée ! La grâce de Dieu est plus grande que quelque iniquité que ce soit. Il est véritablement pitoyable, miséricordieux, abondant en gratuité, prompt à pardonner. Etre bon, c'est sa nature; user de miséricorde, c'est sa perfection.... Aussi n'est-il point appelé le Père des vengeances, mais le Père des miséricordes. »

Encore un petit nombre de pensées extraites des écrits de l'abbé de Clairvaux, et marquées, comme les précédentes, au coin d'une piété réelle et d'une expérience profonde.

« Tout manque à celui qui pense ne manquer de rien. »

« Cesser de vouloir avancer, c'est commencer à reculer. »

« La marque d'une vraie repentance, c'est le retranchement de l'occasion qui fait pécher. »

« Tout ce qui n'est pas Dieu ne remplira jamais une âme capable de le posséder. »

« Celui qui néglige les préceptes du Maître prête main forte au Tentateur. »

« Un désir ardent est un grand cri aux oreilles de Dieu. »

« Si le bon grain jeté en terre rapporte quelque fruit, la gloire en est due à Celui qui a donné la semence au semeur, la fécondité au terroir, et l'accroissement à ce qui a été semé. Quelle part avons-nous à tout cela ? Je ne donnerai jamais la gloire de Jésus-Christ à personne. »

« Ne désirez point d'être loués en cette vie. Tout ce que vous recevez d'applaudissements et que vous ne rapportez pas à Dieu, c'est un vol que vous lui faites. De quel droit la gloire vous appartiendrait-elle, poussière corrompue ! »

« Soyez simples : ce n'est pas seulement à dire sans fraude et sans dissimulation, mais aussi sans multiplicité d'occupations, afin que vous puissiez vous entretenir avec Celui dont la voix est pleine de douceur et le visage plein d'attraits. »

« Ce qu'on aime par-dessus tout, si ce n'est Dieu, c'est une idole qu'on met à sa place. »

« Un cœur qui aime Dieu ne cherche point d'autre prix de son amour que Dieu même; ou s'il cherche quelque autre objet pour récompense, c'est cet objet qu'il aime et non pas Dieu. »

« Celui qui se dispose à tout quitter ne doit point oublier qu'il est lui-même une des choses qui doivent entrer dans ce sacrifice universel. »

« Il faut que les membres rougissent de courir après la gloire, quand le Chef est couvert d'ignominie. Sous un Chef couronné d'épines, il doit leur être honteux d'être délicats. »

« Pour nous maintenir dans l'humilité, la Bonté divine arrange tellement les choses, que plus on fait de progrès dans la vertu, plus on se croit éloigné des progrès qu'on y devrait faire. »

« On ôte à la grâce tout ce qu'on attribue à ses propres

mérites. Je ne veux point d'un mérite que la grâce ne m'ait pas donné. J'ai horreur de tout ce qui vient de moi-même (*Horreo quidquid de meo est*). »

« La justice de l'homme, c'est l'indulgence de Dieu. »

« Mon mérite, c'est la miséricorde du Seigneur. Chanterai-je mes justices?..... Seigneur, je raconterai la tienne seule, et je chanterai éternellement tes miséricordes. »

« Les œuvres ne sont pas ce qui nous *fait régner* (*causa regnandi*) ; elles ne sont que le *chemin du royaume* (*via regni*). »

« Je te loue, Père céleste, Seigneur de la terre et du ciel! d'avoir caché ces mystères aux sages, et de les avoir révélés aux petits. Oui, Père saint! tu l'as ainsi voulu. Ce n'est point par leur propre mérite, mais par ta volonté, qu'ils sont ce qu'il sont : car tu préviens les mérites, et tu ne les trouves pas quand tu viens. »

TREIZIÈME SIÈCLE.

Joachim, abbé de Calabre. — Séval, archevêque d'York. — Henri de Gaunt. — Guillaume, de Saint-Amour.

Le XIIIe siècle, comme le précédent, eut ses témoins dans la communion romaine.

Joachim, abbé de Calabre, mort avant l'an 1215, enseignait que l'Antichrist était né dans les Etats romains, et qu'il serait élevé jusque sur le siége de Rome.

Séval, archevêque d'York, reprocha tout ouvertement au pape (Alexandre IV) sa tyrannie et ses exactions; mais bientôt un anathème pontifical lui apporta la récompense de

son courage et de sa fidélité (1). Sur le lit de mort (1258), Séval s'écria, les yeux baignés de larmes : « Seigneur Jésus-Christ, juste Juge! tu sais combien le pape m'a maltraité ;... je l'appelle à ton jugement incorruptible, et je prends à témoin le ciel et la terre, de l'injustice et de la persécution qu'il m'a fait souffrir. »

Henri de Gaunt, archidiacre de Tournay, surnommé « le docteur fameux, » écrivit contre les abus ecclésiastiques. Il soutint, contre tout le clergé d'alors, qu'un prélat est soumis aux lois comme un autre, qu'il n'est pas seigneur, et que le mal ne devient pas bien parce que le pape le commande ou le permet. Quels temps que ceux où l'on était obligé de prouver de telles choses!

Guillaume, docteur de Sorbonne, originaire de Saint-Amour, petite ville de la Franche-Comté, attaqua vigoureusement les nouveaux ordres monastiques, dans un ouvrage auquel il donna pour titre : *Des périls des derniers temps.* Il y dévoila leur avarice et leur hypocrisie, et y montra que la perfection consiste à tout quitter et à suivre Jésus-Christ, en l'imitant dans la pratique des bonnes œuvres, et non en mendiant, comme le faisaient les Dominicains et les Franciscains, ces ventres paresseux. Le pape (Alexandre IV), ne voulant pas laisser impuni ce témoignage de droiture, fit brûler l'ouvrage et bannir de France son auteur (1257).

(1) « Le pape le fit excommunier dans toute l'Angleterre, au son des cloches, et en faisant éteindre les cierges, pour l'intimider par une censure si infamante. » (*L'abbé Racine*, XIIIe *siècle*.)

Robert Grossetête, évêque de Lincoln.

Robert Grossetête (Great head), évêque de Lincoln, poursuivit les nouveaux ordres, en Angleterre, avec autant d'ardeur que Saint-Amour le faisait en France. Serrés de près par lui, les enfants de François et de Dominique implorèrent l'assistance du pape (Innocent IV); et Robert, bien qu'avancé en âge, dut se rendre à Lyon, où se trouvait alors le souverain pontife. Innocent IV, gagné par l'argent des moines, leur donna gain de cause; alors Grossetête, à qui le pape avait vendu fort cher des lettres qui l'autorisaient à réformer les ordres religieux, s'écria tout étonné : « Je me fondais sur vos lettres et sur vos promesses, mais je me vois complétement déçu ! » — « Que vous importe, répondit l'évêque de Rome, si nous sommes disposés à favoriser les moines ! *votre œil est-il malin de ce que je suis bon !* » — « O argent, argent ! reprit Grossetête à voix basse, mais cependant assez haut pour être entendu, ô argent ! que ton pouvoir est grand, surtout à la cour de Rome ! »

De retour dans son diocèse, Robert eut bientôt à combattre de nouveaux désordres. Innocent IV, ayant retenu, pour son neveu, le premier canonicat qui viendrait à vaquer dans la cathédrale de Lincoln, et, ayant d'avance déclaré nulle et non avenue tout autre disposition de cette place, Grossetête lui représenta tout ce qu'avait de blâmable un procédé de ce genre, et ne craignit pas de lui dire ouvertement, que c'était « un horrible abus de la plénitude du pouvoir, un entier déchirement du royaume glorieux de Christ, un signe de l'approche des deux princes des ténèbres (1); et que nul homme fidèle au saint-siége ne pou-

(1) Probablement le Diable et l'Antichrist.

vait, en bonne conscience, se soumettre à de tels mandats, fussent-ils secondés par le sublime ordre des anges. »

Mais, outré des représentations et du refus de Grossetête, Innocent s'écria dans sa colère: « Qui est ce vieux radoteur *(surdus et absurdus)* qui juge ainsi mes actions? par saint Pierre et par saint Paul, si ma générosité ne me retenait, j'en ferais un exemple pour toute l'humanité! Le roi d'Angleterre n'est-il pas notre vassal et même notre esclave *(mancipium)*? Si je dis un mot, ne l'accablera-t-il pas d'infamie et de disgrâce? »

Les cardinaux, voyant le danger auquel s'exposait l'arrogant pontife, s'efforcèrent de modérer son ressentiment: « Il ne vous convient pas d'agir si violemment contre l'évêque, lui dirent-ils; ce qu'il écrit est vrai, et nous ne pouvons décemment le condamner. Il est plus saint que nous. Le clergé de France et d'Angleterre connaît son caractère, et jamais l'on ne pourra jeter sur lui de tache. » Ces sages avis n'ayant pu enchaîner la fureur d'Innocent, il fulmina contre Grossetête une sentence d'excommunication. Mais quel fut le résultat de cet acte de violence? le monde entier laissa là le pape et sa bulle, et Robert demeura tranquille possesseur de son évêché jusqu'à sa mort, qui arriva vers la fin de la même année (1253).

Matthieu Paris nous a conservé l'intéressant récit des entretiens que l'évêque de Lincoln eut avec ses chapelains sur son lit de mort: « Christ, leur dit Robert avec un profond soupir, Christ étant venu dans le monde pour sauver les âmes, celui qui prend peine à les ruiner ne mérite-t-il pas le nom d'Antichrist?.... Plusieurs papes ont affligé l'Eglise; mais cet Innocent l'a asservie plus qu'eux tous. » Après avoir déploré l'avarice et la perfidie des ponti romains, la cupidité des moines, la simonie et la corrı

de tout le clergé, Grossetête ajouta : « L'Eglise ne sera délivrée de cette servitude égyptienne que par le tranchant de l'épée ! » Et, comme il prononçait ces mots, les soupirs et les sanglots étouffèrent sa voix.

A la nouvelle de la mort de Grossetête, Innocent éclata de joie : « Je me réjouis de cet événement, s'écria-t-il, et que tout vrai fils de l'église romaine s'en réjouisse avec moi ; mon grand ennemi n'est plus ! » Mais, lui-même, l'année suivante, parut devant le souverain Juge.

Les écrits de Grossetête présentent quelques traces de la vraie connaissance de Jésus-Christ et de l'expérience de sa grâce. Expliquant cette parole de Jésus : *Bienheureux sont les pauvres, car le royaume de Dieu est à eux* (1), il montre, par le passage parallèle dans un autre Evangile (2), que la pauvreté que le Seigneur Jésus entend ici est la pauvreté en esprit. « C'est le Saint-Esprit, dit-il, qui l'opère dans le cœur des élus ; son fondement est l'humilité, cette humilité véritable qui dispose l'homme à sentir qu'il ne possède rien qui ne lui soit donné d'en-haut.... Condamné dans son âme, et corrompu devant Dieu, le pécheur désespère de trouver la force en lui-même ; il cherche et trouve Celui qui est la vraie vie, la sagesse et la santé, qui est tout en tous, le Fils incarné de Dieu, descendu dans notre vallée de péché et de misère, pour nous retirer de cet abîme. Fondé sur lui seul, le chrétien vit de sa vie, voit par sa lumière, est réchauffé par sa chaleur, croît dans sa force ; son âme, appuyée sur le Bien-Aimé, s'élève. Plus il descend, plus il monte vers Dieu.... C'est par le Seigneur seul qu'il est ce qu'il est, et il ne doit pas plus se glorifier lui-même que les

(1) Luc, VI, 20.
(2) Matth., V, 3.

couleurs qui brillent dans le miroir ne doivent s'enorgueillir d'une splendeur qu'elles tirent toute entière des rayons du soleil... Christ seul demeurant en nous par son Esprit, y produit tout ce qui est bon; à lui seul en appartient la gloire. »

Grossetête paraissait avoir une idée modeste de sa personne; il signait ordinairement: « Robert, par la permission divine, le pauvre ministre de l'église de Lincoln. »

Louis IX et Célestin V.

Plusieurs historiens ecclésiastiques mettent, au rang des disciples du Sauveur, deux personnages célèbres du XIIIe siècle, — un roi et un pape! — Louis IX et Célestin V. Peut-on leur reprocher trop d'indulgence et de facilité? voici des faits : que le lecteur juge.

Louis IX, communément appelé saint Louis, se livrait à de fréquents exercices de dévotion. Il avait reçu de Dieu le don précieux de bien gouverner ses sujets, et la grâce plus grande encore de se bien gouverner lui-même. Il rendait la justice avec un zèle, une douceur et une impartialité qui, jusqu'à nos temps, ont honoré sa mémoire. Plus d'une fois, des États étrangers le choisirent pour arbitre de leurs différends. Les dispositions religieuses qui le caractérisaient ne se démentirent en aucune circonstance de sa vie. Jusqu'au milieu des camps, on le retrouva sage, droit, compatissant, pieux. Dans toutes les épreuves qu'il eut à essuyer, dans tous les dangers qui le menacèrent, la prière semble avoir été sa ressource habituelle, et le sein de Dieu son asile. Un jour, battu de la tempête et sur le point de périr avec tout son monde, on l'entendit s'écrier: « *Beau Sire, Seigneur Jésus-Christ! sauvez-moi et toute ma gent!* »

Atteint de la peste devant Tunis, sur la plage afric

et voyant s'ouvrir devant lui les portes de l'éternité, Louis fit appeler Philippe, son fils aîné, et lui donna, dans ces termes, ses paternels et derniers avis: « Évite la guerre avec les chrétiens, et épargne les sujets innocents de ton ennemi. Ne tolère, ni les blasphèmes, ni les jeux de hasard, ni l'ivrognerie, ni l'impureté. Ne mets point de pesantes chaînes sur tes sujets. Je prie notre Seigneur Jésus-Christ de te fortifier dans son service et d'augmenter sa grâce en toi; et je lui demande que nous puissions le voir, le louer et l'honorer ensemble pendant l'éternité! — Souffre patiemment, persuadé que tu as mérité un châtiment beaucoup plus grand pour tes péchés, et alors la tribulation te sera gain. Aime et recherche les gens pieux. Bannis les vicieux de ta compagnie. Prends plaisir à entendre d'utiles discours. Où que tu te trouves, ne permets jamais, en ta présence, les conversations de la médisance ou de l'impureté. Écoute patiemment le pauvre. Et partout où ton intérêt propre se trouverait engagé, tiens le parti de ton adversaire contre toi-même, jusqu'à ce que la vérité paraisse. »

Louis, dans ses derniers moments, désira qu'on ne l'entretînt plus des choses de la vie. Il demanda à Dieu, les yeux baignés de larmes, la conversion des infidèles et des pécheurs; et ses lèvres mourantes répétèrent ces paroles des Psaumes: « Seigneur, j'entrerai dans ta maison, je t'adorerai dans ton saint temple, et je glorifierai ton Nom; je remets mon esprit entre tes mains (1270). »

Célestin V était originairement un simple solitaire de Murrone ou Morroni, montagne haute et escarpée des environs de Solmona, en Italie. Pierre de Murrone (Petrus Murro), — c'était son nom d'ermite, — était enfermé dans son étroite cellule où il accomplissait les humbles devoirs de sa vocation, quand il reçut un message des cardinaux

qui l'invitaient à accepter le suprême sacerdoce. « Ils lui envoyèrent, dit l'abbé Racine, cinq députés, qui montèrent par un chemin très-rude, et arrivèrent enfin à la cellule du bon ermite, qui ne parlait que par une fenêtre grillée. Ce fut ainsi qu'il leur donna audience. A travers cette grille, ils virent un vieillard d'environ soixante-douze ans, pâle et desséché par les jeûnes et les austérités. Sa barbe était hérissée, et ses yeux enflés de larmes, qu'il avait répandues à la surprenante nouvelle de sa nomination, dont il était encore tout ému..... Il prit par sa fenêtre le décret d'élection, et s'étant prosterné, il pria quelque temps. Il dit ensuite : J'accepte le pontificat, et je consens à l'élection ; je me soumets, craignant de résister à la volonté de Dieu, et de laisser plus longtemps l'Eglise dans le triste état où elle se trouve. »

Le nouveau pape fit son entrée à Rome, monté sur un âne. Mais à peine eut-il goûté du pontificat qu'il regretta sa modeste cellule. Après avoir inutilement essayé de réformer les abus, et commis plusieurs fautes d'administration qui l'exposèrent aux railleries des moqueurs, Célestin, fatigué de conduire une église pleine de désordres et de crimes, demanda à un cardinal, le célèbre Cajetan, s'il ne pourrait pas déposer la tiare. L'astucieux Cajetan, qui convoitait ardemment cette couronne, devenue si pesante à Célestin, fit à la question du pontife une réponse affirmative (1). Alors impatient de quitter la pourpre pour reprendre la bure, et tout joyeux à la pensée de redevenir le *frère Pierre*, Célestin réunit les cardinaux en consistoire, et après leur avoir défendu de l'interrompre, il lit devant eux le papier suivant : « Moi Célestin, pape, cinquième du nom, pour causes légitimes d'humilité, de désir d'une meilleure vie, de crainte

(1) On assure même qu'il lui fit entendre une voix qui disait : *Quitte Célestin, la papauté ; autrement, tu es mort !*

de blesser ma conscience, considérant la faiblesse de mon corps, mon défaut de science, la malignité du peuple, et désirant retrouver le repos et la consolation de ma vie passée, je quitte volontairement et librement la papauté, et renonce expressément à cette charge et dignité : donnant dès à présent, au sacré collége des cardinaux, la pleine et libre faculté d'élire canoniquement un pasteur à l'Eglise universelle. »

Cette lecture achevée, Célestin sort du consistoire, et déposant les marques de la dignité qu'il venait d'abdiquer, se couvre des vêtements de simple moine (1294). Cajetan, qui lui succéda sous le nom de Boniface VIII, craignant sans doute que, plus tard, il ne lui prît la fantaisie de révoquer sa démission, le fit enfermer dans le château de Fumone, en Campanie, et l'y plaça sous la surveillance de quelques soldats et geoliers qui venaient, toutes les nuits, interrompre son paisible sommeil. Mais, uniquement occupé du salut de son âme, le frère Pierre, loin de se plaindre des vexations dont il était l'objet, envoya un jour à Boniface le message suivant : « Je désirais une cellule, une cellule tu m'as donnée ; mes vœux sont accomplis. » Il mourut, dans son cachot, d'une fièvre occasionnée par les traitements barbares qu'on lui avait prodigués.

Pour dernier acte de son pontificat, qui ne dura que quatre ou cinq mois, il avait fait une constitution permettant au souverain pontife d'abdiquer, si tel était son bon plaisir ; mais il est, jusqu'à ce jour, le seul pape qui en ait profité.

Tel fut Célestin V. Parce que sa dévotion se manifesta sous les formes du papisme, ce ne sera point pour nous une raison de la mépriser ; que de fois la piété évangélique ne se montrera-t-elle pas à nos yeux dans un vêtement romain !

Missionnaires des XIIe *et* XIIIe *siècles.*

Le paganisme, avec ses ténèbres et ses crimes, régnait encore sur une partie des nations septentrionales de l'Europe. Les princes catholiques entreprirent de les affranchir de sa servitude. Malheureusement, ce fut par un moyen que Dieu réprouve. Lorsque, dans les guerres qu'ils faisaient aux tribus encore barbares, aux Poméraniens, aux Livoniens, aux Esclavons, aux Finlandais, aux Vandales, la victoire avait couronné leurs armes, le plus souvent ils imposaient, à ces nations domptées, l'acceptation de l'Evangile comme première condition de paix. Il fallait alors qu'abattant leurs temples, renversant leurs autels et leurs idoles, rasant leurs bois sacrés, elles se décidassent promptement à recevoir chez elles des missionnaires, ou qu'elles subissent toutes les rigueurs dont un vainqueur inflexible accable ordinairement le malheureux vaincu : il n'y avait pour elles point d'autre alternative.

Tel était l'esprit des princes de l'Occident; ou plutôt, tel était le génie de Rome qui les tenait sous tutelle. Elle armait leurs bras contre des peuples qu'il eût fallu instruire avec amour, et amener doucement à Dieu par la seule prédication de la Parole. Aussi n'était-ce point le salut des âmes qu'elle cherchait, mais l'agrandissement de ses domaines spirituels, et l'augmentation de ses revenus et de ses trésors. Son esprit meurtrier enfanta, dans ces temps, un ordre tout à la fois religieux et militaire, dont l'œuvre spéciale consistait à massacrer les païens au nom du Dieu de paix : c'est l'ordre si tristement célèbre sous le nom de *chevaliers porte-glaives* (1). Non contente de verser le sang des saints, elle

(1) *Equestris ordo militum ensiferorum.*

répandit encore celui des idolâtres, et, pour mieux contraindre ces derniers à recevoir son baptême et sa doctrine, elle établit contre eux une croisade régulière, à laquelle elle attacha les mêmes indulgences qu'à celle de la Terre-Sainte. « Les croisés, dit l'abbé Racine, attaquaient souvent les infidèles, et quand ils avaient l'avantage, la première condition de la paix était que les infidèles recevraient des prêtres pour les instruire, se feraient baptiser et bâtiraient des églises; s'ils rompaient la paix, comme il arrivait souvent, on les traitait de rebelles et d'apostats, et l'on se croyait en droit de les contraindre, par la force, à tenir ce qu'ils avaient une fois promis. »

Lorsqu'on met en parallèle ces pieux brigandages du XIIe et du XIIIe siècles, avec les charitables travaux des apôtres, tels que le livre des Actes nous les retrace, on se demande quel rapport il peut y avoir entre le christianisme apostolique et le christianisme de Rome. Si le papisme ressemble à quelque chose, c'est assurément au mahométisme, qui s'est ainsi propagé l'épée à la main : et ce n'est pas le seul trait de ressemblance que présentent les deux révoltes-sœurs.

Cependant il serait injuste de confondre Rome et les missionnaires. Plusieurs d'entre eux, également recommandables par la pureté de leur zèle et la sainteté de leur vie, ne trempèrent point dans ces barbaries. Vicelin, de Hamelen, surpassait en piété tous les pasteurs de son temps. Il employa les trente dernières années de son utile carrière à instruire les Esclavons, vivant au milieu de périls continuellement renouvelés. Le Holstein qui, avant son arrivée, adorait les bosquets et les fontaines, bénit encore aujourd'hui sa mémoire.

SECTION II.

TÉMOINS HORS DE L'ÉGLISE DU PAPE.

C'est sur les témoins séparés de Rome que vont maintenant se fixer nos regards. Leurs lumières, leur sainte énergie, l'ardeur de leur zèle, la pureté de leur vie, nous rappelleront souvent les plus beaux jours du christianisme. Bien que dans l'histoire ecclésiastique ils portent les noms divers de Patarènes, Cathares, Vaudois, Pétrobusiens, Picards, Joséphistes, Passagènes, Lombards, Albigeois, etc., il est fort probable qu'ils ne composaient au fond qu'une seule et même société religieuse, mais subissant des modifications plus ou moins sensibles, selon les différents lieux où elle se trouvait dispersée, selon les caractères de ses conducteurs, selon leurs opinions particulières, ou d'autres circonstances semblables. Rome les représente comme Celse et Porphyre représentèrent les chrétiens des trois premiers siècles, comme Anne et Caïphe auraient dépeint Jésus-Christ, s'ils eussent écrit l'histoire de la vie du Sauveur; mais, à travers l'infidélité de ses tableaux, la vérité perce, et, malgré tous ses efforts, nous reconnaissons des frères dans une multitude de ceux qu'elle voudrait, comme hérétiques, vouer à la détestation de tous les âges.

Pierre de Bruys, Henri, Arnold, et leurs Disciples.

Ils attaquèrent vaillamment le papisme, quelques-uns dans l'esprit et la puissance de Christ; d'autres, on a tout lieu de le craindre, avec les armes charnelles de la sagesse et de la force humaines. Pour les réfuter, le clergé de Rome employa sa logique ordinaire, — le fer et le feu.

Pierre de Bruys répandit la vérité dans plusieurs contrées du midi de la France, particulièrement dans le Languedoc et dans le Dauphiné, et termina, par une mort violente, un ministère infatigable de vingt annnées (1130). Le peuple de Saint-Gilles, petite ville du Languedoc, animé par les prêtres, alluma le bûcher funèbre où de Bruys vit finir pour lui les souffrances de la vie, et commencer, nous l'espérons, les gloires de l'éternité. Ce réformateur du XIIe siècle n'admettait pas le baptême des petits enfants; il rejetait les crucifix, la présence réelle, les prières pour les morts et toutes les superstitions du papisme.

Peu d'années après lui, parut le célèbre Henri, Italien de naissance et fondateur de la société religieuse qui porta longtemps son nom. Le chef des Henriciens partageait, en général, les sentiments de Pierre de Bruys, dont plusieurs le font disciple et lui donnent le nom dans leurs écrits (1). Il exerça successivement son ministère à Lausanne, au Mans, à Poitiers, à Bordeaux, à Toulouse (1147), et toujours aux applaudissements du peuple. La Parole du Seigneur était apparemment l'arme de sa guerre, car ses ennemis disaient de lui: « Il sait à peine les belles-lettres, et de sa bouche impure, il ose *enseigner et disputer par les Ecritures!* »

(1) On l'appelle souvent Henri de Bruys.

Dans le diocèse du Mans, ses prédications attirèrent une grande affluence d'auditeurs, et firent une prodigieuse sensation. « Lorsqu'il prêchait, on entendait le bruit des soupirs et des sanglots, *comme si toutes les légions des démons avaient hué ensemble;* ainsi s'exprime, dit Basnage, un auteur dont la violence est d'autant plus condamnable, que les soupirs et les larmes de cette foule d'auditeurs n'étaient arrachés que par la douleur de leurs péchés. »

Les prêtres frappèrent Henri de leurs anathèmes; mais, sans se laisser émouvoir par leurs malédictions, il poursuivit courageusement ses travaux. La calomnie, ressource accoutumée des ennemis de la vérité, versa sur lui tous ses poisons; elle n'empêcha pas cependant la grande hérésie, la doctrine du *moine noir*, de l'*impudique*, de l'*apostat* Henri, comme on le nommait, de se répandre dans tout le midi de la France, dans la Guyenne, la Gascogne, et jusqu'au-delà des mers: chaque jour voyait croître le nombre de ses disciples.

Alarmé des succès du prétendu novateur, le pape chargea de le combattre le cardinal d'Ostie et l'abbé de Clairvaux. Bernard, imbu de tous les préjugés de son église, crut sans doute faire une œuvre pie, en poursuivant un tel homme. Il ne restait plus au pauvre Henri que de s'enfuir pour éviter de plus grands maux. Mais il ne put échapper longtemps aux investigations des papistes: découvert à la fin dans sa retraite, il fut traduit devant un concile assemblé dans la ville de Reims, et condamné à être enfermé dans un cachot comme hérétique (1158). C'est là que, peu de temps après, il termina son orageuse carrière. La malice de ses ennemis, il est doux de le penser, ne fit qu'abréger pour lui la route qui mène au repos des cieux.

A la même époque, Arnold, de Brescia, dont la doctrine,

en général, était la même que celle de de Bruys et de Henri, accomplissait en Italie une œuvre analogue à la leur. Toutefois son opposition contre Rome ne présentait pas exactement le même caractère: elle était politique tout autant que religieuse, et souvent il lui arriva de la soutenir avec des armes qui ne sont point celles de la guerre apostolique. Arnold tonnait contre le despotisme et la corruption du corps ecclésiastique; il ne se lassait pas de répéter la parole du Sauveur: *Mon royaume n'est pas de ce monde.* Dans l'ardeur d'un zèle que le christianisme désavoue, il conçut et exécuta l'audacieux projet d'aller arborer, dans Rome même, l'étendard de la révolte. Une entière réussite couronna d'abord cette gigantesque entreprise; et la cour romaine se vit ainsi châtiée par son péché même. Elle avait profité de ses querelles avec les empereurs d'Allemagne, possesseurs d'une partie considérable de l'Italie, pour étendre, à leurs dépens, sa domination dans ce beau pays. L'exemple dangereux qu'elle avait donné trouva des imitateurs. Plusieurs cités italiennes secouèrent le joug des Césars: Gênes et Pise avaient commencé dans le XIe siècle; Sienne, Florence, Bologne, Pavie et Milan suivirent au XIIe. Les papes avaient favorisé sous main la formation de ces jeunes républiques, dans le but d'affaiblir ainsi l'empire d'Allemagne. Mais, de proche en proche, l'enthousiasme de la liberté qu'elle avait su créer ou entretenir en Italie, gagna les Romains eux-mêmes, et quand Arnold parut dans leur cité, le seul mot d'indépendance y produisit un effet magique.

Cependant Arnold ne pouvait éviter le sort commun de tous les adversaires du clergé; il finit par tomber dans leurs mains, et par subir le double supplice de la croix et du feu. Léger comme le vent, le peuple romain contempla avec indifférence la mort tragique d'un homme qu'il avait un

instant regardé comme supérieur aux simples mortels (1155).

Arnold se proposait, non-seulement de rétablir l'ancienne république romaine sur les ruines du pouvoir temporel des papes, mais de réformer successivement les nombreux abus du papisme, et surtout d'opposer une barrière à la tyrannie et à la dépravation des ecclésiastiques de tout grade, à l'avarice et à la sensualité des ordres religieux de toute dénomination. Mais pouvait-il espérer de toucher impunément à la tiare des papes, à la mitre des prélats, et au ventre des prêtres et des moines ?

Les Patarènes (Paterini).

L'opinion la plus vraisemblable fait dériver le nom des Patarènes de celui d'une rue de Milan, appelée *Pataria*, dans laquelle se tenaient leurs assemblées religieuses (1). Patarène, dans le sens que les Italiens attachaient à ce nom, répond à nos mots français *vulgaire, sans lettres, sans éducation*.

Les Patarènes étaient, pour la plupart, des mécaniciens, des artisans, des manufacturiers, vivant du produit de leur travail. Ils enseignaient qu'une église ne doit se composer que de personnes pieuses, et qu'elle n'a pas le pouvoir de créer des constitutions arbitraires; ils répétaient que la foi sans les œuvres ne sauve personne; ils rejetaient les sacrements, les ordres, toutes les cérémonies de Rome, la hiérarchie pontificale, le baptême des petits enfants, l'adoration

(1) Un quartier de la ville de Milan, foyer probable du patérinisme, porte encore aujourd'hui le nom de *Pataria* ou *Contrada de Patarri*.

de la croix qui, pour eux, était la marque de la Bête, l'autorité de ceux qu'on appelle les *Pères*, et qu'ils regardaient comme étant les corrupteurs du christianisme. Enfin, ils ne prêtaient point de serment, et ne portaient pas non plus les armes. L'État les laissait tranquilles, mais le clergé priait, prêchait, écrivait contre eux.

Les Patarènes furent peu remarqués jusqu'au moment où l'affaire des prétendus Manichéens d'Arras (p. 188), commença d'attirer sur eux les regards. Au XIIe siècle, l'Italie, qui les avait longtemps vus heureux dans ses belles contrées, devint le théâtre de leurs douleurs. Goldin, archevêque de Milan, les poursuivit sans relâche pendant huit ou neuf ans, et mourut d'une maladie occasionnée par l'ardeur sanguinaire qu'il avait mise à prêcher contre eux. Plusieurs années après sa mort, un nommé Bonacursi, qui disait avoir été lui-même un de ces Patarènes, abjura leurs prétendues erreurs devant tout Milan, qu'il remplit de fables, selon l'usage des rénégats, ajoutant que les villes, les faubourgs, les bourgs et les châteaux étaient pleins de ces *faux prophètes;* que le temps était venu de les détruire; et que Jérémie montrait assez aux Milanais ce qu'ils avaient à faire quand il disait: *Maudit soit celui qui gardera son épée de répandre le sang!* Avis cruel qui ne fut que trop docilement suivi.

Les églises des Patarènes se répartissaient en seize départements, dont chacun se subdivisait en plusieurs congrégations. A Milan, comme on l'a dit, ils tenaient leurs assemblées dans la rue appelée Pataria. A Modène, ils se réunissaient dans des moulins à eau. Ils avaient des maisons à Ferrare, à Brescia, à Viterbe, Vérone, Vicence, Rimini, Romandiola et autres lieux. Reinerius Saccho, le célèbre inquisiteur des Vaudois, nous apprend que, en 1259, l'église

patarène d'Alba comptait au-delà de cinq cents membres; celle de Concorezzo, plus de quinze cents, et celle de Bagnolo, près de deux cents. Ils s'assemblaient dans des maisons prises à louage par un des leurs et qu'ils reconnaissaient facilement à une marque particulière. Ils avaient des évêques ou anciens, des pasteurs et docteurs, des diacres et messagers, ou frères voyageurs, allant porter des secours et des consolations aux persécutés et aux pauvres. En temps de persécution, l'on se réunissait par petites compagnies de huit, vingt, trente personnes, et jamais en grande assemblée, de crainte de provoquer inutilement les adversaires.

Ces chrétiens étaient décents dans leur conduite, modestes dans leurs vêtements et dans leurs discours, irréprochables dans leurs mœurs. La légèreté, la bouffonnerie, la médisance, le mensonge, les jurements, ne souillaient point leurs conversations. Chastes, doux, tempérants, ils fuyaient les tavernes et tous les lieux publics d'amusement. Contents du nécessaire, ils ne cherchaient point à accumuler. Ils évitaient le commerce à cause des tentations auxquelles il expose, aimant mieux vivre du travail de leurs mains. Toutes leurs heures de loisir étaient employées à donner ou à recevoir des instructions utiles. Enfin, leurs ministres étaient, comme eux-mêmes, des artisans, des tisserands, des cordonniers, vivant du produit de leur industrie.

Les Cathares ou Puritains (1).

Vers l'année 1140, Evervinus, de Steinfield, diocèse de Cologne, écrivit à Bernard de Clairvaux, au sujet de certains hérétiques de son voisinage. Ne sachant trop que

(1) *Cathare*, mot grec qui signifie *pur, puritain*.

penser sur leur compte, Evervinus prie le célèbre abbé, dont les paroles étaient des oracles, de vouloir bien dissiper ses incertitudes; et, afin de mettre Bernard en état de le faire avec connaissance de cause, il lui transmet les informations que voici :

« Il y a peu de temps qu'on a découvert, près de Cologne, des hérétiques dont quelques-uns sont rentrés dans le sein de l'Eglise. Un de leurs évêques et ses compagnons s'opposèrent ouvertement à nous,[1] dans l'assemblée du clergé et des laïques, en présence de l'archevêque lui-même et de plusieurs personnes de la noblesse; ils défendirent leur hérésie par les paroles de Christ et des apôtres; mais, voyant qu'ils ne faisaient d'impression sur personne, ils prièrent qu'on leur fixât un jour auquel ils amèneraient avec eux des hommes instruits dans leur foi, promettant de rentrer dans l'Eglise, si on pouvait fermer la bouche à leurs docteurs..... Ayant été, sur cette déclaration, requis de se repentir dans trois jours, ils furent saisis par le peuple que son zèle emportait, et brûlés jusqu'à mourir. Et, chose surprenante! ils allèrent au bûcher et endurèrent le supplice des flammes, non-seulement avec patience, mais avec joie. Dans cette circonstance, ô Père! si j'étais auprès de vous, je vous demanderais comment il se fait que ces membres de Satan persistent dans leur hérésie, avec une constance et un courage qu'on trouve rarement parmi les plus religieux dans la foi chrétienne.....

» Voici leur hérésie : Ils disent que l'Eglise ne se trouve que parmi eux, qu'eux seuls suivent les voies de Christ et imitent les apôtres, ne cherchant point de gain temporel, n'ayant rien en propre et se conformant à l'exemple de Christ, qui lui-même était pauvre, et ne permettait pas à ses disciples de rien posséder.... Mais vous, nous disent-ils,

vous joignez maison à maison, champ à champ, courant après les choses de ce monde; vos moines possèdent toutes ces choses. ... Pour nous, nous sommes les pauvres de Christ, n'ayant aucune demeure fixe, fuyant d'une ville à l'autre comme des brebis au milieu des loups, endurant la persécution comme les apôtres et les martyrs, quoique nous soyons de bonnes mœurs, sobres, laborieux, dévots, pieux, que nous ne cherchions que le nécessaire et que nous vivions comme des hommes qui ne sont pas du monde. Mais vous, amis du monde, vous avez la paix avec lui, parce que vous êtes à lui. De faux apôtres, qui corrompent la Parole de Dieu, et cherchent leurs intérêts propres, vous ont trompés, vous et vos ancêtres; tandis que nous et nos pères, élevés dans la doctrine apostolique, nous avons persévéré dans la grâce de Christ, et nous y persévèrerons jusqu'à la fin. *Vous les connaîtrez à leurs fruits*, a dit le Seigneur; nos fruits sont ceux de Christ......

» Ces gens, continue Evervinus, ne retiennent point le baptême des petits enfants, alléguant ce passage de l'Evangile : *Celui qui aura cru et qui aura été baptisé, sera sauvé.* Ils n'ont aucune confiance dans l'intercession des saints ; ils appellent superstitieuses toutes les pratiques que n'ont pas établies Jésus-Christ et ses apôtres. Ils n'admettent point de purgatoire après la mort, et prétendent que les âmes, à leur sortie du corps, passent aussitôt dans un état de repos ou de punition, ce qu'ils prouvent par ce passage de Salomon : *En quelque lieu que l'arbre tombe, soit au midi, soit au septentrion, il y demeure couché.....*

» Nous vous prions donc, saint Père, d'employer vos soins et votre vigilance contre ces erreurs multipliées, et de diriger votre plume contre ces bêtes sauvages des marais... Je dois aussi vous informer que ceux d'entre e

qui sont retournés à notre église nous disent qu'*il y en a un grand nombre de leur opinion, répandus presque partout, et que, dans leurs rangs, se trouvent plusieurs moines et plusieurs membres de notre clergé.* Ceux qui ont été brûlés nous avaient dit, dans l'apologie qu'ils avaient présentée, que cette hérésie, cachée dès le temps des martyrs..... avait existé en Grèce et dans d'autres pays (1). »

Ainsi parlait Evervinus. Sa demande fut accueillie, et Bernard, dans une suite de sermons qu'il faisait alors, se mit à combattre les Cathares avec beaucoup de véhémence.

Un autre catholique, Egbert, abbé de Schonauge, qui avait eu de nombreuses discussions avec les Cathares, faisait d'eux le tableau suivant : « Ils sont armés de la sainte Ecriture, qui semblerait favoriser leurs sentiments, et avec laquelle ils savent défendre leurs erreurs et résister à la foi catholique; mais, au fait, ils ignorent complètement le vrai sens des paroles de la Bible, dont le discernement exige beaucoup de jugement... Ils se sont considérablement accrus dans toutes les contrées, au grand danger de l'Eglise, car leurs paroles rongent comme la gangrène; semblables à une lèpre découlante, ils se répandent de tous côtés, infectant les précieux membres de Christ. En Allemagne, nous les appelons Cathares; en Flandre, on les nomme Piphles; en France, Tisserands, à cause de la profession que plusieurs d'entre eux exercent. »

Le vrai caractère des Cathares, appelés aussi Gazares, par corruption du mot, perce assez dans les accusations de leurs ennemis. C'étaient apparemment des chrétiens simples, modestes, industrieux, souffrant avec patience pour le saint Nom de Jésus, et n'adoptant, pour règle de leurs sen-

(1) On reconnaît ici les Pauliciens (p. 69).

timents et de leurs pratiques, que la Parole du Seigneur. Répandus en fort grand nombre dans les environs de Cologne, en Flandre et ailleurs, ils s'étaient accrus, nous dit Egbert, jusqu'à devenir de grandes multitudes dans tous les pays.

Une petite société de ces Cathares parut en Angleterre, vers le milieu du XIIe siècle (1159). « Ils venaient originairement (dit le catholique Guillaume de Neubourg) de la Gascogne, où leurs membres étaient *aussi nombreux que le sable de la mer*, et d'où ils infectèrent la France, l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre. » Il n'est pas de traitements rigoureux qu'on ne leur fît subir dans ce dernier pays. Traduits devant une assemblée ecclésiastique, à Oxford, ils y furent interrogés sur leur religion. Alors Gérard, leur docteur, homme érudit, ayant répondu en leur nom qu'ils étaient chrétiens et croyaient les doctrines des apôtres.... le roi Henri II, à l'instigation du clergé, commanda qu'ils fussent marqués au front d'un fer rouge, fouettés hors de la ville et laissés en pleine campagne avec leurs habits arrachés jusqu'à la ceinture; il défendit, en outre, sous les peines les plus sévères, de leur donner le moindre asile ou le moindre secours. Cette cruelle sentence fut exécutée avec la plus grande rigueur, et, comme c'était au cœur de l'hiver, ces infortunés périrent de froid et de faim.

Le nom de Cathares peut avoir désigné, dans le moyen-âge, de vrais hérétiques qui tenaient du manichéisme; nous en disons autant de celui d'Albigeois dont il sera question plus tard. Mais il n'est pas douteux que, sous cette dénomination généralement abhorrée, la malice des ennemis de l'Evangile n'ait pris plaisir à envelopper de véritables disciples de Jésus-Christ : on ne peut guère le révoquer en doute après tout ce qu'on vient de lire; on y reconnaît

sans peine des membres vivants de l'Eglise du Sauveur. C'est ainsi qu'au sein d'un monde chrétien de nom, idolâtre de fait, Dieu se rassemblait un peuple nombreux pour célébrer ses miséricordes : un peuple sans éclat, sans apparence extérieure, rejeté du petit nombre d'hommes vraiment pieux que possédait l'église romaine; mais un peuple qui servait Jésus avec fidélité, selon la mesure de lumière qu'il avait reçue. Si plusieurs fois, Bernard et d'autres chrétiens de la communion papale le poursuivirent, n'en soyons pas trop surpris : il leur eût été bien difficile assurément de reconnaître la vraie physionomie des chrétiens séparés de Rome, à travers les préjugés d'une éducation toute catholique, et l'épais nuage de calomnies que l'ignorance et la malice soulevaient tout autour des fidèles de cette catégorie. Ajoutons à cela l'existence probable de vrais hérétiques, dans la multitude de ceux que Rome flétrissait de ce titre, et la conduite de Bernard et des autres nous paraîtra bien moins coupable. Mais une pensée nous console : Ce ne sera pas à toujours que les disciples de Jésus se méconnaîtront et se combattront les uns les autres, comme ces enfants d'une même patrie qu'on a vus, plus d'une fois, tourner, contre leurs frères, des armes qu'ils n'avaient reçues que pour en frapper l'ennemi commun ; ce ne sera pas à toujours que Satan, que le monde tiendront éloignés les uns des autres ceux qu'unissent éternellement le décret du Père et l'amour du Fils. Lorsque pour eux les choses visibles seront passées et que les formes auront fait place aux réalités, alors ils se reconnaîtront, ils se chériront comme les membres de la même famille et les héritiers de la même gloire; Bernard saluera, comme ses frères bien-aimés, un bon nombre de ceux qu'il avait repoussés sous le nom détesté de Cathares ou de Pétrobusiens : toutefois il pourra manquer, à sa couronne, une perle qu'on verra peut-être briller à la leur.

Les Vaudois.

1. Leur Origine et leur Histoire jusqu'à Pierre Valdo.

A l'occident du Piémont, entre le Briançonnais et la province de Pignerol, entre le marquisat de Suse et celui de Saluces, s'étendent les trois vallées que les Vaudois ont rendues si célèbres. Elles sont presque partout d'un abord très-difficile. La ceinture de montagnes qui les entoure offre une multitude de retraites assurées, dont un petit nombre d'hommes pourraient facilement disputer l'accès à une armée formidable. Témoin le fameux Pré-du-Tour, qui servit de dernier refuge aux Vaudois poursuivis, en 1560, par les armées combinées du pape, de l'Espagne et du duc de Savoie. C'est un creux environné de montagnes presque inaccessibles, où l'on ne peut arriver que par un chemin pratiqué dans le roc, au bord du torrent d'Angrogne. Dans le plus fort des persécutions, les anciens pasteurs des Vaudois, les *barbes*, y ont toujours prêché librement, et y ont conservé le collége où ils instruisaient les candidats au saint-ministère.

Tel est le pays que le Seigneur a donné pour asile aux Vaudois, pendant une si longue suite de siècles; et, pour nous servir de l'expression d'un de leurs historiens, sir Samuel Morland, tel est « le cabinet qu'il semblait avoir préparé pour y renfermer un joyau de grand prix. »

Les Vaudois sont ainsi nommés des vallées qu'ils habitent et qu'ils appellent *vaux* dans leur langage. *Valdese* en italien, *Valdensis* en latin, ont la même origine, et viennent également de *vallis* (vallée). Le nom de Vaudois, qui ne servit d'abord qu'à distinguer ce petit peuple de ses voisins fut employé dans la suite pour distinguer ses opinions religieuses de toutes les autres. On appela même indistinctemen

Vaudois tous les fidèles qui suivaient la croyance des habitants des Vallées. Depuis la Réformation, les noms de Luthériens, Calvinistes, Réformés, désignèrent tous ceux qui rejetaient les opinions de Rome; et dès-lors les habitants des vallées du Piémont conservèrent seuls la dénomination de Vaudois.

Les Vaudois, et en général tous les fidèles du moyen-âge, reçurent toutes sortes de titres d'injure et de mépris. Dépouillés de toutes leurs propriétés, réduits souvent par les persécutions à une pauvreté sans égale, on les nomma les *Pauvres de Lyon*. Leur chétive apparence, leur air affamé, leur abandon, leur valurent le sobriquet de *Siccars*, qui, dans le jargon provincial, signifie *filous*. Parce qu'ils n'observaient point les fêtes romaines, ils furent injustement accusés de négliger aussi l'observation du dimanche: de là le nom d'*Insabbathés* (Insabbatati), que leurs ennemis leur donnèrent. Parce qu'ils niaient la présence personnelle de Jésus-Christ dans l'hostie, ils furent appelés *Ariens*; et *Manichéens*, parce qu'ils contestaient à l'évêque de Rome la suprématie sur les empereurs et les rois de la terre, et repoussaient, de toutes leurs forces, ce principe impie des catholiques, que tout pouvoir émane de Dieu, par l'intermédiaire de son lieutenant, le pape (1). En un mot, il n'est pas de dénomination offensante, pas d'épithète injurieuse, qu'on ne leur ait prodiguées; il n'est pas d'accusation fausse et perfide, qu'on n'ait élévée contre eux, pour justifier ainsi, ou tout au moins pallier, s'il était possible, les traitements barbares qu'on leur faisait endurer.

Il est difficile de rien décider sur l'origine des Vaudois.

(1) « Je défie l'impudence du diable lui-même, disait énergiquement le docteur Allix, de trouver dans leurs écrits la moindre ombre de manichéisme. »

Tout ce qu'on avance là-dessus n'est, selon nous, que simple conjecture. Quelques auteurs les font remonter jusqu'aux temps de Paul ; ils supposent que cet apôtre, allant de Rome en Espagne, selon le projet qu'il en avait formé (1), passa par le Piémont qui se trouvait sur sa route, et que, le premier, il y publia les richesses incompréhensibles du Seigneur. D'autres pensent que la connaissance de l'Evangile fut apportée dans les Vallées, par ceux des chrétiens d'Italie qui, fuyant les persécutions de Néron, de Domitien et des autres empereurs païens de Rome, cherchèrent et trouvèrent une sûre retraite dans les montagnes qui séparent l'Italie des Gaules. Il se peut aussi que, pendant les siècles d'anarchie et de superstition qui suivirent l'invasion des Barbares, le vrai christianisme, banni des cités et des cours, et détestant les habitations monacales, séjour de l'indolence et du vice, se soit réfugié dans les vallées solitaires du Piémont, où il rencontra un peuple pacifique, simple dans sa foi, pur dans ses mœurs, au sein duquel il établit sa demeure.

Au IXe siècle, Claude, évêque de Turin, fit retentir dans les Vallées, les doux accents de l'Evangile. L'histoire des Vaudois, depuis sa mort jusqu'à l'apparition de Pierre Valdo, n'offre guère plus de certitude que dans les temps qui précédèrent. Ce qu'on sait de plus sûr à leur égard, c'est que, du IXe au XIIIe siècle, les vallées du Piémont étaient remplies de fidèles qui servaient le Père en esprit et en vérité; qu'en particulier, l'*hérésie*, pour parler avec le papiste Marco-Aurelio Rorenco (2), réussit à s'y maintenir durant tout le cours du Xe siècle, et qu'elle éclata principalement dans le XIe.

(1) Rom., XV, 24-28.

(2) Co-seigneur de la vallée de Luzerne et grand-prieur de Saint-Roch, à Turin, auteur d'un ouvrage intitulé : *Récit de l'Introduction des Hérésies dans les Vallées*. Turin, 1632.

Le bruit se répandit peu à peu que ces vallées méridionales des Alpes étaient occupées par un peuple qui rejetait les pratiques de l'église romaine; et la persécution ne tarda pas à survenir. Le clergé papiste invoqua l'appui du bras séculier pour exterminer des hommes innocents et paisibles. Les princes, connaissant leur droiture et leur simplicité, refusèrent d'abord de les inquiéter; mais leurs scrupules cédant à la longue aux clameurs d'un clergé sanguinaire, on vit les échafauds se dresser et les bûchers s'allumer dans les cités voisines. Une multitude de Vaudois, fuyant comme des brebis devant des loups, se retirèrent en Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie; et l'orage, qui avait semblé devoir les détruire, ne fit que les disperser au loin, comme la précieuse semence de cette glorieuse Réformation que le Seigneur voulait plus tard accorder à son Eglise.

2. Pierre Valdo et ses Disciples.

On a souvent prétendu que les Vaudois tiraient leur origine et leur nom de Pierre Valdo. Cette opinion ne nous paraît pas soutenable. Tous les documents attestent que Pierre Valdo ne se fit connaître que vers l'an 1160 ou 1165: or, parmi les actes originaux et authentiques, transmis par les Vaudois, la *Noble Leiçon*, qui date déjà de l'année 1100, donne à ce peuple le nom qu'il porte encore aujourd'hui. L'auteur de ce poème remarquable dit, en parlant des faux chrétiens de son temps :

Que sel se troba alcun bon que vollia amar Dio, et
temer Jesu-Krist,
Que non vollia maudire, ni jura, ni mentir,
Ni avoutrar, ni aucire, ni penre de l'autry,
Ni venjarse de li sio ennemio,
Illi dison quel es VAUDÈS, *e degne de morir.*

C'est-à-dire, « S'il se trouve quelque homme juste qui veuille aimer Dieu et craindre Jésus-Christ, qui ne veuille ni médire, ni jurer, ni mentir, ni commettre adultère, ni tuer, ni dérober, ni se venger de ses ennemis, ils disent qu'il est Vaudois et digne de mourir. »

Que cet écrit soit authentique et qu'il mérite de notre part la plus entière confiance, c'est ce qu'attestent les deux exemplaires sur parchemin, en vieilles lettres gothiques, qui se trouvent encore aujourd'hui, l'un dans la bibliothèque de Cambridge, en Angleterre, et l'autre dans celle de Genève.

Or, nous le demandons, est-il possible d'admettre que ces Vaudois, dont la conduite chrétienne, en l'année 1100, était jugée digne du dernier supplice, aient tiré leur nom de Valdo, qui ne parut que vers l'an 1165? Perrin, qui a fait l'histoire de ses compatriotes, possédait un Nouveau-Testament, écrit sur parchemin, dans l'idiome des Vallées, en caractères fort anciens, et un livre qui avait pour titre: *Qual cosa sia l'Antichrist?* (Qu'est-ce que l'Antichrist?) portant la date de 1120, et par conséquent antérieur de bien des années à Pierre Valdo.

Ainsi, loin d'avoir donné aux Vaudois du Piémont le nom qu'ils portent, Valdo semble plutôt avoir tiré le sien du leur, le monde attribuant à ce fidèle et à tous les chrétiens d'alors la dénomination méprisée de Vaudois, comme il employait celle de Moraves, pour désigner, au siècle dernier, tous ceux qui voulaient vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ.

L'histoire particulière de Pierre Valdo, sa vie tout exemplaire, son dévouement à la cause de la vérité, ses nobles sacrifices, ses succès extraordinaires, les cruelles persécutions qui en furent la conséquence, toutes ces choses lui assurent une place éminente au rang des témoins du Seigneur.

Pierre Valdo, riche marchand de Lyon, généralement

considéré pour la noblesse de son caractère autant que pour sa fortune, se fit connaître, dès l'année 1160, par la sainte activité de son zèle religieux. C'était l'époque où la cour romaine commençait d'imposer à la catholicité le dogme de la présence réelle. Il y avait aussi loin de l'église de Lyon au XII[e] siècle à l'église de Lyon au II[e] siècle, qu'il y a loin de la *Cène* du Seigneur Jésus à la *Messe* du pape (1). Contraint par sa conscience, Valdo abjura donc la nouveauté pour embrasser l'antiquité; il renonça à la messe romaine pour revenir à l'Eglise apostolique. Cependant, lorsqu'il commença de repousser les audacieuses innovations des papes, Valdo ne songeait point encore à se séparer de leur communion, et, quoique sérieux, il n'avait peut-être pas encore reçu d'impression religieuse bien fortement prononcée.

Celui qui *tient en sa main les cœurs des hommes* et *les incline comme des ruisseaux d'eau* avait pourtant destiné ce fidèle à devenir un instrument distingué dans son royaume. Un événement extraordinaire fut le moyen que le Seigneur employa pour appeler l'attention de son enfant sur *la seule chose nécessaire.* Un soir, après souper, comme Valdo demeurait à causer avec quelques amis, soudain l'un d'eux tombe mort sur le plancher à la grande consternation des autres. Une telle leçon sur l'incertitude de la vie frappa Valdo, et dès-lors les pensées les plus sérieuses remplirent son cœur.

La version latine de la Bible, appelée *Vulgate*, était la seule qu'on eût alors en Europe, et le langage en était inaccessible à quatre-vingt-dix-neuf personnes sur cent. Heureusement pour Valdo, sa condition, l'instruction qu'il avait reçue, le mettait à même de surmonter cet obstacle. La mort soudaine de son ami ayant brusquement réveillé sa

(1) *Epoques de l'Eglise de Lyon*, p. 19-23.

conscience endormie, il avait cherché, dans la sainte Ecriture, les lumières et les consolations dont il éprouvait vivement le besoin, et bientôt il y avait trouvé *la perle de grand prix.* La foi au témoignage que Dieu rend de son Fils ayant répandu la joie dans son âme, il avait résolu, dès ce moment, de consacrer tout son être au Dieu de son salut.

La foi opère par la charité; quand elle est vivante, elle remplit l'âme des sentiments les plus généreux. Valdo brûlait de partager avec d'autres le bonheur dont il était pénétré. Plein de ce seul désir, il abandonne son commerce, distribue sa fortune aux pauvres, et s'efforce de diriger leur attention vers les choses qui appartiennent à leur éternelle paix. En même temps, il se hâte de mettre entre les mains du peuple la Parole de vie, et, dans ce but, de traduire lui-même, ou faire traduire, en français, les quatre Evangiles, dont il s'attache ensuite à faire comprendre à ceux qui l'entourent les salutaires instructions. Valdo fut à lui seul, au XIIe siècle, la *société biblique de Lyon* (1).

Matthias Illyricus, illustre magistrat de Magdebourg, dit au sujet de Pierre Valdo : « Le bruit de sa charité pour les pauvres s'étant répandu, et son désir d'enseigner, comme leur désir d'apprendre, croissant de jour en jour, il se vit bientôt entouré d'une foule de gens auxquels il expliquait les Ecritures. Savant lui-même, ainsi que j'ai pu le com-

(1) Alors la lecture de la Bible était encore permise aux laïques. Elle leur fut ensuite interdite par le concile de Toulouse, tenu en 1229 et qui fit le canon suivant : « Il ne sera point permis aux laïques de posséder les livres de l'ancien et du nouveau Testament; seulement, ceux qui le désirent par dévotion peuvent avoir un Psautier, un Bréviaire, et les Heures de la Vierge. *Mais nous leur défendons absol[ument] d'avoir les livres ci-dessus mentionnés, traduits en langue vulgaire.* »

prendre d'après d'anciens parchemins, il ne fut point obligé de se servir d'autrui pour ses traductions, comme ses ennemis l'ont gratuitement prétendu. »

Quoi qu'il en soit à cet égard, que le serviteur de Jésus ait traduit lui-même l'Ecriture, qu'il ait employé quelque autre à cette œuvre, ou qu'il l'ait faite assisté d'autrui ; c'est à lui certainement que l'Europe est redevable de la première version qu'elle ait eue de la Bible, en une langue moderne, depuis le temps où le latin avait cessé d'être une langue vivante; et ce bienfait est d'un prix inestimable. Il fit pareillement une collection des plus beaux passages des Pères de l'Eglise, et les traduisit en langue vulgaire, pour mettre ainsi dans les mains de ses disciples une arme puissante contre les ennemis de la vérité.

A mesure qu'il acquérait une connaissance plus complète de l'Ecriture, Valdo remarquait qu'un grand nombre de doctrines et de cérémonies, introduites dans la religion nationale, se trouvaient en opposition directe avec le témoignage de Dieu. Bientôt, enflammé de zèle pour la gloire du Seigneur et d'amour pour les âmes, il élève une voix forte et courageuse contre toute espèce d'abus et de superstitions; il condamne, et l'arrogance du pape, et les vices dominants du clergé, en même temps qu'il établit la vérité dans sa simplicité primitive, insistant avec force sur l'influence pratique qu'elle doit exercer sur le cœur et sur la vie de ceux qui la professent; et, pour faire toujours mieux sentir la distance énorme qui sépare le christianisme de la Bible de celui de Rome, il en appelle à la conduite des premiers disciples de Christ. Son exemple donnait à ses leçons une prodigieuse autorité.

On devine aisément quelles seront les conséquences d'une telle manière d'agir. L'archevêque de Lyon en conçut une

indignation violente, et défendit au nouveau réformateur de poursuivre ses instructions, sous peine d'être excommunié comme hérétique. Valdo répondit qu'il ne pouvait se taire, tout laïque qu'il était, dans une question qui intéressait le salut du prochain. On voulut se saisir de sa personne; mais le nombre et l'affection de ses amis, dont plusieurs appartenaient aux premières classes de la société et le respect qu'inspirait son caractère personnel, le protégèrent contre la rage de ses ennemis et lui permirent de prolonger assez longtemps encore son séjour dans Lyon.

Cependant le bruit de ces choses parvint aux oreilles du pape (Alexandre III), et Valdo fut anathématisé avec tous ses adhérents. L'archevêque de Lyon reçut l'ordre de procéder contre eux avec la dernière rigueur. Contraint de quitter enfin la ville où le Seigneur l'avait si richement béni, Valdo fut suivi de la majeure partie du troupeau dont il était le conducteur. Cette dispersion rappelait celle des premiers chrétiens, à la suite de la mort du premier martyr de la foi. Les effets en furent aussi les mêmes (1). Valdo, retiré dans le Dauphiné, continua d'y prêcher avec un grand succès, et la vérité qu'il annonçait y jeta de profondes racines. Ses nombreux disciples furent appelés Léonistes, c'est-à-dire Lyonnais. On les nommait aussi Pauvres de Lyon (2), Vaudois ou Albigeois, etc.

Chassé bientôt des lieux qu'il avait choisis pour sa retraite, le serviteur de Jésus, toujours suivi de plusieurs de ses frères, se réfugia dans la Picardie, où de nouveaux succès récompensèrent ses pieux efforts. Il n'y fit cependant pas

(1) Act., VIII et XI.

(2) Il y eut un temps où les chrétiens étaient appelés aussi les *Pauvres de Corinthe*. (Voyez 1 Cor., I, 26-28, et Jacques, II, 5.)

un long séjour : forcé de quitter cette contrée, il alla porter en Allemagne la bonne nouvelle du salut, et, s'il faut en croire l'illustre de Thou, il finit par s'établir en Bohème, où il termina sa belle carrière en l'année 1179, après un ministère d'environ vingt ans.

Valdo était évidemment un homme que le Seigneur avait enrichi des dons les plus distingués, et l'un de ces personnages extraordinaires qu'il suscite de temps en temps, pour le bien de son Eglise; il appartenait à la noble élite de ces témoins *dont le monde n'est pas digne ;* il en *ramena plusieurs à la justice, et il luira dans le royaume de son Père, comme une étoile, à toujours et à perpétuité* (1).

Cependant, la Parole qu'il avait prêchée ne descendit pas avec lui dans le tombeau. Persécutés comme lui, ses frères en la foi la portèrent dans presque toutes les contrées de l'Europe. La bénédiction divine fut partout avec eux, et la vérité se propagea dans les régions les plus lointaines. Un grand nombre de personnes, converties par le ministère de Waldo et de ses disciples, se réfugièrent dans les vallées du Piémont; d'autres allèrent chercher ailleurs un asile contre la persécution; partout sur leurs pas ces chrétiens répandirent la Parole de vie, et, en peu d'années, par leurs travaux, la lumière de l'Evangile eut illuminé l'Alsace, les bords du Rhin, plusieurs contrées de l'Allemagne, la Picardie, la Gascogne, la Guyenne et le midi de la France.

On suit leurs traces aux cris des persécuteurs et à la lueur des bûchers. Trente-trois fidèles furent brûlés à Bingen, dix-huit à Mayence. L'évêque de cette ville et celui de Strasbourg ne respiraient que carnage contre les brebis du Seigneur; et dans Strasbourg, d'où Valdo

(1) Dan., XII, 3.

ne s'était échappé qu'avec peine, quatre-vingts personnes furent livrées aux flammes. Tous ces traitements, et la manière dont les fidèles les supportaient, rappelaient les martyrs du IIe siècle. Une multitude de généreux confesseurs allaient courageusement à la mort, louant et bénissant Dieu. Le sang des martyrs était de nouveau la semence de l'Eglise. Bientôt la Bulgarie, la Croatie, la Dalmatie et la Hongrie verront s'élever de nombreuses églises qui fleuriront durant tout le cours du XIIIe siècle. Les témoins de Jésus continueront de prêcher sous le cilice, et les âmes seront édifiées dans la foi, dans l'espérance et dans l'amour.

Cependant Rome ne dormait point. L'Inquisition n'existait pas encore; mais, en France, on convoquait conciles sur conciles pour affliger les enfants de Dieu. Dès l'année de la fuite de Pierre Valdo et de la dispersion de ses frères, un synode était réuni contre eux à Tours. Ce fut dans cette assemblée que les évêques et les prêtres du pays de Toulouse reçurent l'ordre « d'empêcher, sous peine d'excommunication, qui que ce fût de leur donner asile, de leur fournir le moindre secours ou d'avoir avec eux le moindre rapport par vente et par achat (1)..... Quiconque oserait contrevenir à cet ordre, devait être excommunié,..... etc. »

Le pape Lucius III lançait aussi tous ses anathèmes contre ces pauvres chrétiens évangéliques. Quelques années après la fuite de Pierre Valdo, parut l'édit de persécution qu'on va lire (1181):

« Pour abolir la malignité de diverses hérésies qui se sont dernièrement élevées dans beaucoup de parties du monde, il est fort convenable que le pouvoir confié à l'Eglise

(1) Lisez Apoc., XIII, 17.

se réveille, afin que, par l'aide et le concours de la force impériale, l'insolence et l'effronterie des hérétiques, dans leurs perfides desseins, soient écrasées, et que la vérité de la simplicité catholique, brillant dans la sainte Eglise, se démontre pure et libre de l'abomination de leurs fausses doctrines. C'est pourquoi, soutenu par la présence et le pouvoir de notre très-cher fils Frédéric, le très-illustre empereur des Romains (1), etc., et, avec le commun avis et conseil de nos frères et autres patriarches, archevêques et princes, etc., nous condamnons toute espèce d'hérésie, de quelque nom qu'elle soit appelée.

» Plus spécialement, nous déclarons que les Cathares, les Patarènes, et ceux qui s'appellent les Pauvres de Lyon, les Passageni, les Joséphistes, les Arnoldistes, demeurent sous l'*éternel anathème.* Et parce que quelques-uns, sous une apparence de piété, mais ayant renié la foi, comme dit l'Apôtre, s'arrogent l'autorité de prêcher, au lieu que le même Apôtre dit : *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés?* — nous renfermons, sous la même sentence d'éternel anathème, tous ceux qui, en ayant reçu la défense, ou n'étant pas envoyés, prétendent cependant prêcher publiquement ou en particulier, sans l'autorisation du siége apostolique ou des évêques de leurs diocèses respectifs; comme aussi tous ceux qui ne craignent pas de maintenir ou d'enseigner, sur le sacrement du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ, sur le baptême, la rémission des péchés, le mariage, ou aucun autre sacrement de l'Eglise, des opinions différentes de ce que la sainte Eglise de Rome prêche et observe, etc. »

La bulle déclare ensuite que ceux qui seconderaient, en

(1) Frédéric Ier, dit Barberousse.

quoi que ce soit, ces hérétiques, seraient assujettis au même anathème.

« Nous décrétons par ces présentes, continue l'évêque de Rome, que quiconque sera notoirement convaincu de ces erreurs, s'il est clerc, etc., sera immédiatement privé de toute prérogative d'ordres ecclésiastiques, et qu'étant ainsi dépouillé de tout office et bénéfice, il sera livré au pouvoir séculier, pour être puni selon le démérite, etc.; s'il est laïque, etc., nous ordonnons qu'il soit livré à la sentence du juge séculier, pour recevoir la punition convenable, selon la qualité de l'offense. »

Tout le reste de la bulle est dans ce style. Quiconque sera seulement suspect d'hérésie s'exposera, à moins de donner *une pleine démonstration de son innocence*, à la même condamnation. Tout évêque qui ne sera pas assez soigneux de mettre une barrière à la *méchanceté hérétique* (1), sera suspendu, pendant trois ans, de sa dignité et de son administration épiscopales. Chaque archevêque et évêque fera lui-même, ou fera faire, par une personne affidée, une exacte recherche des hérétiques dans son diocèse, une ou deux fois l'an. Il fera jurer à des gens sûrs, s'ils ne connaissent aucun hérétique, aucune personne qui *fréquente des assemblées particulières, ou dont la vie et les mœurs diffèrent de celles de la généralité des hommes.*

Cette bulle se terminait ainsi :

« Nous ordonnons, en outre, que tous comtes, barons, gouverneurs et consuls des cités et autres endroits, en suite de l'avis des archevêques et évêques respectifs, promettent sur serment que, dans tous ces articles, et toutes les fois

(1) *Hæretica pravitas.* C'est ainsi que Rome appelle tout ce qui s'oppose à ses desseins.

qu'ils en seront requis, ils assisteront puissamment et efficacement l'Eglise contre les hérétiques et leurs complices; et s'efforceront fidèlement, selon leur office et pouvoir, d'exécuter les statuts ecclésiastiques et impériaux concernant les matières ci-mentionnées.

» Si quelques-uns d'entre eux refusent d'observer ceci, ils seront privés de leurs honneurs et charges, et déclarés incapables d'en recevoir d'autres; de plus, ils seront enveloppés dans la sentence d'excommunication, et leurs biens confisqués à l'usage de l'Eglise. Et si quelque cité refuse d'accorder obéissance à ces constitutions, décrétales, etc., nous ordonnons qu'elle soit exclue de tout commerce avec les autres cités et privée de la dignité épiscopale, etc., etc. »

Ildefonse, roi d'Arragon, publia contre les Vaudois réfugiés dans ses Etats (1194), un édit que Pegna nous a fait connaître (1).

« Ildefonse, par la grâce de Dieu, roi d'Arragon, comte de Barcelone, marquis de Provence, à tous les archevêques, évêques de l'Eglise de Dieu... et à tous les habitants de son royaume, souhaite santé et saine observance de la religion chrétienne!

»..... A l'imitation de nos ancêtres, et pour obéir aux canons qui décident que les hérétiques doivent être condamnés et persécutés partout, nous ordonnons à tous Vaudois, autrement appelés Pauvres de Lyon..... que, puisqu'ils sont excommuniés de la sainte Eglise, adversaires de la croix du Christ, corrupteurs de la religion chrétienne et ennemis déclarés de notre royaume, ils aïent à le quitter, aussi bien que les autres Etats de notre domination. En suite de cet ordre, quiconque, dès ce jour, se permettra de recevoir chez

(1) *Notes sur le Formulaire des Inquisiteurs.*

lui les susdits Vaudois, d'assister à leurs pernicieux sermons, de leur porter de la nourriture, etc., encourra par là même l'indignation du Dieu tout-puissant, aussi bien que la nôtre; ses biens seront confisqués sans appel, et il sera puni comme s'il venait de se rendre coupable de haute trahison..... Nous entendons, de plus, que tout noble ou roturier qui trouvera dans nos états quelqu'un de ces misérables, lequel, ayant connaissance de cet édit depuis trois jours..... voudrait user de délai, sache que, s'il les vexe, les maltraite et les poursuit, sans cependant les faire mourir ni les estropier, il ne fera rien en cela qui ne nous soit très-agréable et dont nous ne lui sachions bon gré, etc..... »

Mais cette charité persécutrice qui épargnait la vie était plus insupportable que la mort même; car, pour le fidèle, la vie est alors un supplice et la mort une délivrance.

Sur la fin du XII[e] siècle, des cruautés encore plus grandes furent exercées contre les Vaudois en Italie. Petrus Parentius, évêque d'Orviette, offrit, il est vrai, le pardon de leur faute prétendue, à tous ceux qui rentreraient dans le giron de l'église romaine; mais voici quel était ce pardon : il faisait mettre aux uns les fers aux pieds, donner publiquement le fouet aux autres; il chassait ceux-ci de la ville, il imposait à ceux-là de grosses amendes, ou il faisait raser leurs maisons.

Maintenant on peut comprendre ce que les chrétiens de ces temps eurent à souffrir de la part des gouvernements du monde. Mais Jésus était avec la *troupe des affligés*, et nos frères, sous la croix, pouvaient dire :

Oui, pour son peuple, Jésus prie !
Satan, le monde, vainement
Contre nous liguent leur furie ;
Jésus combat fidèlement !

3. L'Inquisition.

Après la mort de Pierre Valdo, les Vaudois, dans tous les lieux de leur dispersion, continuèrent de boire au calice d'amertume. L'Inquisition leur causa partout les plus grands maux. Avant d'aller plus loin, disons quelques mots sur l'origine, l'esprit et la marche de ce système monstrueux d'oppression, que les catholiques appellent ordinairement le Saint-Office, et que les protestants connaissent mieux sous le nom d'Inquisition.

L'Inquisition fut d'abord instituée contre les chrétiens évangéliques, établis dans la Guyenne et la Gascogne, et si connus dans l'histoire ecclésiastique sous le nom d'Albigeois. La Guyenne ne faisait pas alors partie du royaume de France. Elle avait ses seigneurs particuliers, qui relevaient du roi d'Angleterre. Sous l'administration pacifique et impartiale de ces princes, les Albigeois jouirent longtemps d'une entière liberté de conscience. Ils la possédèrent jusqu'au moment où, pour les détruire, le pape institua une croisade et l'Inquisition.

C'est à Dominique, le chef de l'ordre qui porte son nom, que plusieurs attribuent la création du tribunal de l'Inquisition. Si Dominique n'érigea pas lui-même cette cour extraordinaire, ou s'il n'en suggéra pas le premier l'idée, il est au moins bien avéré qu'il en favorisa l'établissement dans les contrées qui sont au-delà du Tarn et de la Garonne. Il mourut à Bologne, en 1221, après avoir activement employé les dernières années de sa vie à tourmenter les enfants de Dieu. Mais son esprit homicide ne mourut pas avec lui. Les frères Prêcheurs, ou les Dominicains, ses disciples, accomplirent fidèlement la tâche qu'il leur avait léguée,

celle de persécuter quiconque refuserait de suivre les enseignements de Rome. La direction de l'Inquisition leur fut spécialement commise, et, dans leurs mains cruelles, ce tribunal ne tarda pas à devenir l'épouvante et l'horreur du genre humain. Les inquisiteurs, pour qui *avancement du règne de Dieu et accroissement de la puissance pontificale* étaient deux expressions parfaitement synonymes, réunissaient dans leurs personnes la double charge de prédicateurs et de persécuteurs. Armés de l'épée du magistrat, ils frappaient sans merci tous ceux que n'avaient pu ébranler leurs sophismes.

Dans son institution primitive, l'Inquisition était assez simple, surtout elle était peu cruelle. Les premiers inquisiteurs se bornaient à rechercher les hérétiques, qu'ils signalaient ensuite aux évêques, seuls habiles, dans ces temps, à juger en matière ecclésiastique; puis, le clergé livrait ces malheureux au bras séculier, en le pressant d'exécuter la sentence. Les évêques, à leur consécration, prêtaient le serment de *combattre et de poursuivre, de tout leur pouvoir, l'hérésie.* Négligeant, dans leurs perquisitions, les règles ordinaires de la justice, souvent même les foulant aux pieds, ils opprimaient ceux que leur charge les appelait à paître. Et parce que tous n'accomplissaient pas, avec assez de zèle, ce ministère de mort, Dominique et ses disciples voulurent s'en charger. Bientôt parurent ces tribunaux permanents, revêtus d'une autorité redoutable pour l'extirpation de ce qu'on appelait la méchanceté hérétique; et dès-lors le sang coula comme il n'avait jamais coulé, même sous les empereurs païens de Rome.

Tantôt les inquisiteurs animaient les princes contre les fidèles; tantôt ils enflammaient la populace qu'ils dirigeaient eux-mêmes contre eux. Tous ceux qui se rangeaient sous

les drapeaux de ces enfants du premier meurtrier, recevaient, avec le titre de croisés, alors si honorable, une croix d'étoffe pour l'attacher à leurs habits. Le fanatisme augmentait de jour en jour leur nombre, ce signe opérant comme un charme.

L'Inquisition, sous la forme qu'elle a conservée jusqu'à nos jours, s'introduisit rapidement dans beaucoup de contrées catholiques; et dans toutes elle apporta avec elle le ravage et la mort. Elle obligeait ses membres, vrais chasseurs d'hommes, à poursuivre impitoyablement tous les serviteurs de Dieu. Elle les astreignait, par un serment solennel, à aller chercher les fidèles, non-seulement dans les villes, dans les maisons, dans les caves, mais dans les bois, dans les champs et jusque dans les cavernes. Elle leur donna trente-une règles pour déterminer leur juridiction et diriger leur marche. Le pape, par une bulle, enjoignit à tous les gouverneurs et magistrats, sous peine d'excommunication, de leur obéir ponctuellement et de leur prêter toute l'assistance possible. Un grand nombre de souverains catholiques secondèrent le nouveau tribunal de toutes leurs forces; ils l'investirent de tels pouvoirs et l'entourèrent de tant de terreurs, qu'ils justifièrent complètement cette parole que le prêtre était le juge et le prince le bourreau.

Fléau de l'humanité, monstre vomi par l'enfer, l'Inquisition jeta, pendant des siècles, une effrayante lueur au milieu de la chrétienté. Cependant elle ne put s'établir dans tous les états papistes, et dans ceux où elle parvint à s'introduire, elle ne fut pas également despotique. En France, elle subsista peu de temps: l'avarice, l'ambition, la cruauté des inquisiteurs, les frais même du tribunal, en furent la cause. A Rome, elle était moins insupportable que dans les autres parties de la papauté; la cupidité des pontifes servit de con-

trepoids à leur tyrannie : l'affluence continuelle des étrangers de tout pays enrichissant la cité vénale, les papes se seraient montrés bien impolitiques d'y laisser établir un tribunal aussi terrible que celui de Madrid ou celui de Lisbonne.

L'Inquisition ne déploya sa pleine tyrannie que dans les royaumes de Portugal et d'Espagne. Elle répandit ses principales terreurs dans ce dernier pays, auquel Ferdinand et Isabelle avaient fait ce sinistre présent. D'abord instituée contre les Juifs et contre les Maures, qu'il s'agissait d'extirper de la Péninsule, l'Inquisition espagnole, la *Sainte-Hermandad*, fut ensuite dirigée contre tous ceux qui se permettaient de penser et d'agir autrement que Rome. Ses agents, nombreux comme les sauterelles de l'Apocalypse, ravagèrent tout le royaume. Sur le moindre soupçon, l'on se voyait arrêté par eux ; sur le moindre indice, on était mis à la torture, brûlé vif, ou, pour le moins, chargé de chaînes, et condamné à un emprisonnement perpétuel. Aussi la Sainte-Hermandad changea-t-elle complètement l'esprit du peuple espagnol, dont les traits distinctifs furent dès-lors la réserve, la défiance et la jalousie. Elle perpétua, dans cette malheureuse contrée, le règne de l'ignorance et de la superstition, et, par de cruels spectacles, elle développa peu à peu chez ses habitants, ce caractère de férocité qu'ils manifestèrent plus tard dans les Pays-Bas et en Amérique.

Voici, d'après Léger, quelques-unes des règles suivies par les inquisiteurs, principalement à l'égard des Vaudois proprement dits (1) :

« Lorsqu'un hérétique a été remis au bras séculier, il ne

(1) Léger, *Histoire des Vaudois*, IIe partie.

faut pas lui permettre de se justifier devant le peuple, de peur que ses justifications ne laissent, chez les simples, l'impression profonde qu'on lui fait tort, et que la religion catholique, s'il échappe, n'en reçoive du préjudice.

» Il faut bien se garder de faire grâce à un homme condamné par-devant le peuple, quand même il se rétracterait de son hérésie et promettrait de se convertir; car on ne pourrait jamais brûler grand nombre de ces hérétiques, si on les laissait évader sur ces belles promesses : arrachées par la frayeur des supplices, elles ne sont jamais bien observées.

» Il faut toujours que l'inquisiteur suppose le fait comme tout avéré, se contentant d'en examiner les circonstances, en cette manière : *Puisque tu es convaincu d'hérésie, dis-moi dans quelle chambre de la maison se retiraient les barbes (ou ministres) quand ils venaient te visiter?* et autres questions semblables.

» L'inquisiteur doit toujours avoir un livre ouvert, en présence de l'accusé, faisant semblant d'y avoir enregistré toute la vie de ce dernier, et quantité de dépositions convaincantes.

» Il faut incessamment menacer le prévenu d'une mort inévitable, s'il ne confesse ingénûment toute chose, et ne renonce à son hérésie. Que s'il répond : *S'il faut que je meure, j'aime mieux mourir en cette profession qu'en celle de l'église romaine,* certainement alors il ne restera plus de grâce pour un tel homme, mais il faut le livrer sans retard à la justice et presser l'exécution.

» Il ne faut jamais se flatter de convaincre ces hérétiques par les Ecritures, car ils en abusent avec tant de dextérité, qu'ils confondent bien souvent par là tous ceux qui les entreprennent; aussi en prennent-ils souvent occasion de se

rendre encore plus opiniâtres, surtout quand ils voient que des personnes doctes ne savent que répliquer.

» Il ne faut jamais répondre catégoriquement à un hérétique ; et en l'interrogeant, il faut accumuler les questions, afin que, quelle que soit sa réponse, on ait toujours moyen de répliquer, à sa confusion. »

En voilà sûrement bien assez pour mettre le lecteur en état de connaître l'esprit de l'Inquisition. « Indépendamment des châtiments cruels infligés par le Saint-Office, a dit un auteur anglais (1), on peut affirmer en toute vérité qu'il est une école de vices. Là, le juge artificieux qui a vieilli dans les habitudes de la subtilité, seul avec son rusé secrétaire, met en œuvre toute son adresse en interrogeant son prisonnier, pour établir une accusation d'hérésie. Tantôt il caresse, tantôt il menace ; un moment, il flatte ; un autre, il paraît sombre et irrité ; quelquefois, il affecte d'être touché et de prier ; d'autres fois, il insulte, il querelle, il parle de tortures, de donjons, de flammes et de la damnation de l'enfer. Tantôt il pose la main sur son cœur et répand des larmes ; il assure, il proteste qu'il ne désire point la mort du pécheur, mais plutôt sa conversion et sa vie, et que tout ce qu'il peut faire, il le fera pour la décharge et même pour le bonheur de son frère incarcéré. Tantôt il se montre sourd comme un rocher, faux comme le vent, et cruel comme le poison de l'aspic..... »

Le simple récit de la manière dont procède cette cour odieuse, sous les coups de laquelle ont péri des millions d'hommes, a suffi pour révolter le monde entier. « On ne confronte point les accusés aux délateurs, a dit un écrivain célèbre, et il n'y a point de délateur qui ne soit écouté. Un

(1) Robinson, *Ecclesiastical Researches*, etc.

criminel public et flétri par la justice, une courtisane, sont des accusateurs graves ; le fils même peut déposer contre son père, et la femme contre son époux. » Le malheureux prisonnier ne connaît pas mieux ses crimes qu'il ne connaît son accusateur. Il ne voit que son geolier. Il n'a ni livres, ni plumes, ni encre, et par les plus cruels tourments, il est forcé d'informer contre lui-même, de révéler et de confesser des crimes que souvent il ne connaît point.

« Cette procédure inouïe jusqu'alors, continue le même auteur, fit trembler l'Espagne ; la défiance s'empara de tous les esprits ; il n'y eut plus d'amis, plus de société : le frère craignit son frère, le père son fils..... Il faut encore attribuer à ce tribunal la profonde ignorance de la saine philosophie, où les écoles d'Espagne demeurent plongées, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie même, ont découvert tant de vérités, et ont élargi la sphère de nos connaissances. Jamais la nature humaine n'est si avilie que lorsque l'ignorance superstitieuse est armée du pouvoir.

» Mais ces tristes effets de l'Inquisition sont peu de chose en comparaison de ces sacrifices publics que l'on nomme *auto-da-fé* (actes de foi), et des horreurs qui les précèdent. C'est un prêtre en surplis, c'est un moine voué à l'humilité et à la douceur, qui fait, dans de vastes cachots, appliquer des hommes aux tortures les plus cruelles. C'est ensuite un théâtre dressé dans une place publique, où l'on conduit au bûcher tous les condamnés, à la suite d'une procession de moines et de confréries. On chante des psaumes, on dit la messe et l'on tue des hommes. Un Asiatique qui arriverait à Madrid, le jour d'une telle exécution, ne saurait si c'est une réjouissance, une fête religieuse, un sacrifice ou une boucherie ; et c'est tout cela ensemble. »

Le christianisme primitif et celui de la Sainte-Hermandad

et de l'église qui l'a donnée sont aussi distants l'un de l'autre, que le ciel l'est de l'enfer et Christ de Bélial. Le pape et l'Inquisition ne font briller à nos yeux qu'épées étincelantes, que torches enflammées : de la bouche de Jésus et de ses apôtres, ne sortaient, au contraire, que des paroles de paix et d'amour (1).

Nous connaissons le tribunal ; voyons-le maintenant à l'œuvre.

4. Persécution des Vaudois français ou Albigeois.

(1200—1228).

Le concile de Tours, les prêtres et les rois avaient soulevé, comme on l'a vu, de terribles persécutions contre les disciples du Sauveur, vers la fin du XIIe siècle. Mais, loin d'empêcher la Parole de vie de se répandre, ces persécutions la disséminèrent de tous côtés et lui préparèrent de nouveaux triomphes. En l'année 1200, Toulouse et dix-huit villes des pays voisins étaient remplies d'Albigeois, auxquels le Seigneur avait suscité, pour protecteurs, des grands de ce monde, le comte de Toulouse, le comte de Foix, le vicomte de Béziers et quelques autres.

On donnait le nom d'Albigeois à ceux des Vaudois qui s'étaient fixés dans ces contrées ; et probablement ce nom leur venait de la ville et du territoire d'Albi, où ces fidèles se trouvaient alors en fort grand nombre. Leur rapide multiplication répandit l'alarme dans Rome ; et bientôt arrivèrent les sentences d'excommunication. L'ordre fut intimé

(1) Tertullien, auteur de la fin du IIe siècle, disait : « Les chrétiens ont été souvent appelés *Chrestiani*, au lieu de *Christiani*, à cause de la douceur de leurs mœurs et de l'affabilité de leur caractère. » — *Chrestiani*, mot latin tiré du grec, signifie, dans cette dernière langue, *doux*, *bénin*, *gracieux*.

aux archevêques et aux évêques de la Guyenne et de la France, de bannir, de leurs diocèses respectifs, les Vaudois, les Puritains, les Patarènes, de les priver de tous les privilèges des chrétiens pendant leur vie et de la sépulture après leur mort. A cet effet, les prêtres et les autres ecclésiastiques devaient assister le clergé supérieur; les princes, tous les magistrats, devaient le seconder de leurs épées. Et par-dessus tout cela, deux légats du pape, Reinerius Saccho, et Guido (1), avaient reçu la mission spéciale de stimuler le clergé catholique, de surveiller la noblesse, et de transmettre régulièrement à Rome, par messages ou par lettres, toutes les informations propres à assurer la ruine complète de la prétendue hérésie.

Raymond VI, beau-frère du roi d'Angleterre, gouvernait alors Toulouse et la contrée qui dépendait de cette ville. Ce pays était le principal asile des Albigeois (2). Quoique attaché de cœur à l'église romaine, le comte Raymond était l'ennemi déclaré de la persécution. Aussi les Albigeois vivaient heureux sous l'administration paternelle de ce prince, qui les considérait comme la partie la plus industrieuse et la plus intéressante de ses sujets. Mais sa tolérance ne pouvait que déplaire à la cour de Rome. Innocent III le presse de chasser les Albigeois de ses Etats. Raymond refuse d'obéir. Le pape alors fulmine une bulle contre lui; en même temps, il ordonne aux prélats de ces pays de poursuivre les Albigeois; et il écrit à Philippe, roi de France, que son devoir l'appelle à exterminer cette misérable secte.

Douze abbés de Cîteaux, accompagnant partout le légat

(1) Fondateur de l'ordre des Hospitaliers.

(2) De là le nom de *Toulousains*, sous lequel ces fidèles paraissent quelquefois dans l'histoire ecclésiastique.

du pape, prêchèrent la *croisade* contre les pauvres Albigeois, et promirent, au nom de leur maître, indulgence plénière à tous ceux qui, prenant la croix, entreraient dans cette *sainte guerre*, comme il leur plaisait de l'appeler. Aux légats se joignit un redoutable auxiliaire, le fameux Dominique; et, si l'on en doit croire quelques auteurs, ce fut en prêchant la croisade, qu'il conçut le projet du tribunal de l'Inquisition.

Rien de plus déplorable et de plus absurde en même temps que le genre de prédication qui avait cours alors dans toutes ces contrées catholiques. Ordinairement les prêtres, animés par le pape et ses émissaires, prenaient pour texte le 15e verset du Psaume XCIVe: *Qui est-ce qui s'élèvera pour moi contre les méchants? qui est-ce qui m'assistera contre les ouvriers d'iniquité?* Et leurs discours, aussi uniformes que leur texte, se terminaient toujours de la manière suivante: « Vous voyez, très-chers frères, combien est grande la méchanceté des hérétiques, et que de mal ils font dans le monde. Vous voyez avec quelle tendresse et par combien de moyens pieux l'Eglise travaille à les ramener. Mais tout cela est inutile; ils courent au pouvoir séculier pour leur défense. C'est pourquoi l'Eglise, notre sainte mère, quoique avec répugnance et douleur, invoque contre eux les armées chrétiennes. Si donc vous avez quelque zèle pour la foi, si vous êtes touchés de quelque intérêt pour l'honneur de Dieu, si vous voulez partager le bienfait de cette grande indulgence, venez et recevez le signe de la croix et vous joignez à l'armée du Sauveur crucifié. »

Les efforts de Reinerius et des autres, ne répondant pas encore à l'attente de Rome, Dominique proposa de diriger, contre les Albigeois, les armes de l'Inquisition. En conséquence, le pape lui remit des lettres patentes, en vertu des

quelles il le créait inquisiteur-général. Armé de ces lettres, Dominique annonce solennellement « qu'élevé par le pape à la charge nouvelle d'inquisiteur, il est résolu de défendre, avec la dernière rigueur, les vérités de la foi catholique, et que, si les armes spirituelles ne suffisent point, sa détermination est prise de recourir à l'épée du magistrat. »

Un noble des environs de Narbonne venait de mettre sa maison et son château à la disposition des inquisiteurs. C'est là qu'ils fixèrent leur tribunal et qu'ils commencèrent leurs opérations, offrant la rémission complète des offenses à tous ceux qui marcheraient contre les hérétiques. Des multitudes séduites par leurs promesses s'enrôlaient sous leur bannière, se flattant d'expier ainsi leurs péchés et leurs crimes. Pour régulariser cette confrérie armée, l'inquisiteur-général établit un code de lois dont l'échantillon suivant donne une idée.

Tous ceux qui entreront dans l'expédition prêteront serment de faire tous leurs efforts pour recouvrer et protéger les droits de l'Eglise, contre ceux qui prétendraient les usurper; ils jureront de s'exposer, eux et leurs biens, pour la défense des priviléges ecclésiastiques, en prenant les armes aussi souvent qu'ils seraient appelés à le faire, par le *prélat de la guerre* (poste éminent, alors occupé par Dominique lui-même, et plus tard par les chefs de son ordre). S'il y en a de mariés, leurs femmes jureront qu'elles ne chercheront pas à les détourner de cette sainte guerre, et la vie éternelle sera, pour elles, la récompense d'un si pieux service. Afin de distinguer les croisés des laïques, on fera, pour eux et pour leurs femmes, un habillement particulier, blanc et noir, mais de forme différente. Personne ne sera admis, dans cette sainte expédition, qu'il n'ait préalablement subi un examen rigoureux de sa vie, de ses mœurs et de sa foi. On

exigera qu'il ait payé ses dettes, pardonné à ses ennemis et fait son testament, afin qu'il soit prêt pour le combat. De plus, on exigera qu'il ait pris congé de sa femme par-devant notaire et témoins valables. Les femmes de ceux qui auront perdu la vie dans cette expédition promettront de ne plus se remarier, etc.

Sans doute ces règlements étaient parfaitement ridicules; mais ils donnaient à la chose un air de sainteté qui imposait à la multitude; et la croisade devint si populaire, que nombre de catholiques s'empressèrent de s'y joindre, dans l'espoir de s'ouvrir, par le massacre des hérétiques et par le pillage de leurs biens, une facile et sûre entrée dans le royaume des cieux !

Avec tout cela, l'affaire cheminait encore lentement. Le pape appela donc ouvertement les princes à s'armer contre les Albigeois, et chargea ses ministres d'offrir à tous les catholiques, qui tremperaient leurs mains dans le sang de ce peuple, les mêmes termes avantageux qu'on offrait ordinairement à ceux qui marchaient contre les Sarrasins.

Qu'allaient devenir les pauvres Albigeois, en présence de ces légions d'hommes avides de sang et de pillage, de ces *taureaux de Basan*, *ouvrant leurs gueules* pour les dévorer ? Quelle perspective que celle qui se déroulait sous leurs yeux ! Une croisade et l'Inquisition ! la première, pour les exterminer en masse ; la seconde, pour les expédier en détail ! Certes, si l'espérance du repos qui reste pour le peuple de Dieu n'eût soutenu leurs cœurs, ils eussent été les plus misérables de toutes les créatures !

Cependant, désireux de conserver au moins les dehor[s] de la décence, les serviteurs du pape semblèrent voul[oir] essayer les voies de la persuasion, avant d'en venir à u[ne] guerre tout ouverte. Les Albigeois avaient proposé une c

férence religieuse, où les points controversés seraient débattus, la Bible à la main et où justice serait accordée au parti victorieux. Comme on ne pouvait décemment éluder de telles offres, on feignit de les accepter (1206). Montréal, près de Carcassonne, fut le lieu désigné de part et d'autre, pour tenir la conférence demandée. Les arbitres, du côté des catholiques, étaient les évêques de Villeneuve et d'Auxerre; et du côté des Albigeois, R. de Bot et Antoine Rivière.

Arnold Hot, un des pasteurs albigeois, arrivé le premier au rendez-vous, entreprit de prouver que la messe et la transsubstantiation sont une idolâtrie condamnée par la sainte Ecriture; que l'église de Rome n'est pas l'Epouse de Jésus-Christ, et que la tendance de son gouvernement est pernicieuse. Il écrivit sur ces points des propositions qu'il remit à l'évêque Eusus. Celui-ci demanda quinze jours pour répondre. Au bout de ce temps, il parut avec un volumineux manuscrit qu'il lut devant l'assemblée. Arnold répliqua verbalement. Il parla pendant plusieurs jours, et avec une telle abondance, un tel ordre, une telle clarté, une telle force, qu'il produisit sur tout l'auditoire une impression des plus vives. Aussi le parti catholique commençait-il à concevoir de sérieuses alarmes, quand les armées papales vinrent, très-à propos, le tirer de l'embarras où il se trouvait. Elles eurent bientôt décidé tous les points en litige. Leur brusque apparition prouva que l'acquiescement donné par les catholiques à la dispute de Montréal, n'avait été, de leur part, qu'un leurre, qu'une manœuvre pour amuser les Albigeois et gagner du temps, jusqu'au moment où les armées exterminatrices seraient en mesure d'ouvrir la campagne (1).

(1) « A cette époque, dit très-ingénûment le catholique Platine, dans sa *Vie d'Innocent III*, on avait besoin non-seulement de disputes, mais encore d'armes, à tel point l'hérésie en était venue! »

Des Prêcheurs, expédiés dans toutes les parties de l'Europe, y avaient rassemblé des troupes innombrables, et leur avaient promis, au nom du pape, la rémission de tous leurs péchés et le paradis, pour récompense de quarante jours de service. Les troupes enrôlées avaient pour consigne « de ne pas garder la foi à ceux qui ne la gardaient pas à Dieu. » « Faites tous vos efforts, leur avait dit le pape par l'organe de ses envoyés, pour détruire cette méchante hérésie des Albigeois. Agissez plus vigoureusement que vous ne le feriez même contre les Sarrasins. Poursuivez les Albigeois à main forte; privez-les de leurs terres; dépouillez-les de leurs possessions. Bannissez-les et mettez les catholiques romains à leur place. »

Cependant Raymond continuait de protéger les Albigeois, malgré l'anathème du pontife de Rome, qui, non content de lui interdire la communion des choses saintes, avait délié ses sujets du serment de fidélité, et permis à tout catholique de mettre la main sur sa personne et de le dépouiller de ses Etats. Outre la compassion que ce noble prince ressentait pour les fidèles opprimés, il comprenait très-bien que le christianisme est une religion de tolérance et d'amour. Sous son gouvernement tutélaire, le nombre des Albigeois n'avait donc pas cessé de s'accroître; mais la rage des inquisiteurs s'était accrue à proportion.

L'un de ces inquisiteurs, Pierre de Château-Neuf, ayant été assassiné, vers cette époque, par une personne que lui-même avait injustement poursuivie, la malice ne laissa pas échapper cette occasion de calomnier le comte et d'attaquer les Albigeois. Raymond fut accusé d'être le complice du meurtre, et bientôt plus de cent mille hommes se mirent en marche contre lui. Dans son épouvante, il offrit de se soumettre aux croisés, et, pour preuve de sa sincérité, leur

livra sept places fortes en Provence. Mais ce n'était pas assez pour l'orgueil et la méchanceté des prêtres: il lui fut enjoint de se présenter devant la porte de l'église cathédrale de la ville d'Agde. Là, l'attendaient plus de vingt évêques et archevêques, assemblés pour recevoir sa soumission. On lui ordonna de jurer, sur le prétendu Saint-Sacrement de l'Eucharistie et sur les prétendues reliques des saints, exposées en grande cérémonie devant les portes de l'église, qu'il obéirait aux commandements de la sainte Eglise romaine. Il le jura. Ensuite on le fit traîner dans l'église, où le fouet lui fut donné publiquement; après toutes ces avanies, il reçut l'absolution! La même scène d'humiliation fut répétée au sépulcre de saint Pierre-le-Martyr, à Castres; et, à ce prix, fut opérée la réconciliation du comte avec le siége de Rome!

La *sainte* expédition ne fut point suspendue pour tout cela. Une fois mise en mouvement, l'immense armée des croisés ne crut pas devoir rester inactive, parce que le comte de Toulouse avait fait sa paix avec Rome. Elle attaquait partout les Albigeois; elle prenait et saccageait toutes les villes où elle trouvait de ces malheureux, remplissant les rues de sang et de carnage et livrant aux flammes un grand nombre de ses prisonniers.

Roger, neveu de Raymond, possédait sept fiefs ou baronnies, relevant du comte de Toulouse. Ce prince, bien que catholique, ne voulut jamais livrer au fer de pieux assassins, des citoyens respectables qui s'étaient placés sous sa sauvegarde. Béziers était sa résidence. Les mauvais traitements qu'on avait fait essuyer à son oncle, et la dure condition qu'on avait imposée à celui-ci de conduire lui-même la croisade contre Béziers, pour ruiner du même coup les Albigeois et son neveu, avaient rempli Roger d'une légitime indignation. Il s'enferme dans sa capitale, résolu qu'il est

de s'y défendre. Bientôt cent mille croisés investissent la place. Alors effrayé du danger qui le menace, Roger sort de la ville, et, courant se jeter aux pieds du légat, le supplie d'épargner une cité qui donne asile dans ses murs à tant de catholiques. Vaines instances ! Le légat exige qu'avant tout les Albigeois qui l'habitent abjurent leur croyance et promettent de vivre sous les lois de Rome.

De retour dans la ville, Roger assemble les habitants et leur annonce le résultat de sa démarche. Alors les catholiques supplient les fidèles d'accepter les conditions imposées, leur représentant qu'il ne reste plus pour la ville d'autre moyen de salut. A quoi les Albigeois répondent : que, pour prolonger une vie périssable, ils ne renonceront jamais à leur foi ; que Dieu peut les défendre, si tel est son bon plaisir ; mais que s'il lui plaît de se glorifier par le témoignage qu'ils lui rendront, ce sera pour eux un grand honneur de mourir pour la vérité ; qu'ils aiment mieux déplaire au pape, qui ne peut détruire que le corps, que d'encourir la disgrâce de Celui qui peut à la fois détruire le corps et l'âme ; enfin, que jamais ils n'auront honte de Jésus et de sa justice ; que jamais ils ne le renieront, au péril de la mort éternelle, pour une religion qui annule ses mérites et rend sa justice inutile.

Il ne restait plus qu'une seule ressource : les habitants catholiques de Béziers en font usage : leur évêque sort de la ville, se rend auprès du légat et tente de le fléchir. Mais, sourd à la voix de l'humanité, l'implacable ministre du pontife romain donne essor aux plus terribles menaces, et jure que tous les habitants périront, s'ils ne reconnaissent leur crime. En effet, l'assaut est livré, la population massacrée et la ville entière consumée par les flammes.

Cæsarius rapporte que les croisés, au moment

dans Béziers, ayant appris que cette ville renfermait de nombreux catholiques, furent embarrassés sur ce qu'ils auraient à faire, et que, s'étant adressés à l'abbé de Cîteaux, chef de la croisade, ils en avaient obtenu cette réponse : « Tuez-les seulement tous, le Seigneur connaît les siens ! » Vingt-trois mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, catholiques et non catholiques, périrent dans ce massacre universel.

Le comte, prévoyant la ruine de sa capitale, s'était sauvé dans Carcassonne, ville plus forte que Béziers et ainsi plus facile à défendre. Un grand nombre d'Albigeois y faisaient leur résidence habituelle. Beaucoup d'autres étaient venus y chercher un refuge. Le lieutenant du souverain pontife, qui venait de recevoir plus de 300,000 hommes de troupes fraîches, levées en France, en Italie et en Allemagne, serra de près la place et lui livra plusieurs assauts. Le jeune comte opposa d'abord une vigoureuse résistance. Mais à la fin, accablé par le nombre, il perdit la ville basse, où les croisés égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, catholiques et Albigeois.

Les habitants s'étant retirés dans la ville haute, le légat en ordonne l'assaut. Mais ses soldats tombent par milliers ; le sol et les fossés autour de la ville se couvrent de ses *pèlerins* : c'était le nom qu'on donnait à ces cohues de massacreurs. Alors, voyant que l'épée ne réussissait pas, le légat essaya la ruse. A force de mensonges et de parjures, il parvint à s'emparer de la personne du jeune comte dont il trompa bassement la noble sincérité, et qu'il fit périr dans un cachot peu de temps après. A la nouvelle de l'arrestation de ce prince, les habitants, saisis de terreur, abandonnèrent de nuit leur ville, par une issue secrète, emportant seulement avec eux la nourriture de quelques jours. « C'était (dit

Perrin dans son vieux langage) un triste spectacle, d'un tel remuement de peuple, d'un tel départ accompagné de pleurs, de gémissements, de regrets de quitter leurs maisons meublées et pleines de toutes sortes de biens, pour s'en aller en incertitude, chercher les moyens d'échapper en fuyant, traînant leurs enfants et vieilles personnes décrépites, au milieu des cris importuns des femmes. »

Le lendemain ils arrivèrent au château de Caberet, à trois lieues de Carcassonne, d'où ils se dispersèrent ensuite, les uns du côté de l'Aragon et de la Catalogne, les autres du côté de Toulouse et des autres villes de leur parti.

Cependant le silence extraordinaire qui régnait dans la place abandonnée étonne les pèlerins. Ils supposent d'abord un stratagème pour les attirer dans une embuscade. Mais quelques-uns des leurs ayant escaladé les murs et pénétré dans la ville, bientôt le cri se fit entendre : « Les Albigeois se sont enfuis ! » Le légat ordonna, par une proclamation, que tout le butin serait déposé dans la grande église de Carcassonne, pour y être mis en vente, et le produit distribué entre les pèlerins, suivant leurs mérites.

Jusqu'ici la croisade avait été conduite par Arnold, abbé de Cîteaux, légat du pape. Mais comme elle se prolongeait au-delà du terme de quarante jours, marqué pour obtenir l'entière rémission des péchés, et que la réduction complète des hérétiques ne paraissait plus chose si facile, le commandement en chef de l'expédition fut remis à Simon, comte de Montfort. Doué de quelques talents militaires, ce seigneur cachait, sous le masque du zèle et de la piété catholique, une âme ambitieuse et un cœur féroce. Il apporta aux pauvres Albigeois, dans toutes leurs demeures, le pillage, l'incendie et l'assassinat.

Il posa d'abord le siége devant Minerba, ou Minerva,

château-fort du territoire de Narbonne, sur la frontière de l'Espagne. « Cette place, disait-il, est de toutes la plus exécrable ; de trente ans, messe n'y a été chantée. » Parole qui prouve la prodigieuse multiplication des Vaudois dans ce pays. Le fort fut obligé de capituler, faute d'eau. Les infortunés que les catholiques y trouvèrent subirent le sort le plus affreux. Les croisés enfermèrent, dans une étroite prison, Raymond, comte de Termès, après l'avoir inutilement pressé de rentrer dans l'église romaine; et leurs traitements barbares terminèrent promptement sa triste vie. Puis, ils allumèrent un grand feu, dans lequel ils jetèrent sa femme, sa sœur, sa fille, et d'autres personnes d'un rang distingué, que ni flatteries, ni menaces n'avaient pu détourner de leur foi. L'abbé de Vaux ayant exhorté les fidèles de Minerva à reconnaître le pape et l'église de Rome : « Nous ne renoncerons point à notre religion, s'écrièrent-ils d'une commune voix ; vous nous tourmentez en vain ; ni la mort, ni la vie ne nous feront abandonner la foi que nous professons. » Alors le comte et le légat firent jeter dans les flammes cent quatre-vingts personnes, tant hommes que femmes. Ces témoins de la vérité allèrent à la mort avec joie, bénissant Dieu qui leur faisait la grâce de mourir pour son Nom, mais annonçant au duc de Montfort que le jour viendrait où il recevrait la juste punition de ses iniquités.

Une fois maître du château de Minerva, Montfort mit ensuite le siége devant celui de Preissan ou Termès, dans le district de Narbonne. Faute d'eau, la garnison dut l'abandonner. Elle fit sa retraite de nuit et sans être aperçue. Le château de Lavaur fut pris d'assaut, après six mois de siége, et tous ses braves défenseurs passés au fil de l'épée, à l'exception de quatre-vingts gentilshommes que le comte fit pen

dre ignominieusement. Quatre cents Albigeois, contraints d'opter entre l'apostasie ou la mort, se précipitèrent dans les flammes, remettant joyeusement leurs esprits entre les mains de Dieu.

Cependant les victoires de Montfort alarmèrent plusieurs princes favorables à la cause des Vaudois. Le comte de Foix et le comte de Toulouse, craignant pour eux-mêmes, soulevèrent contre lui plusieurs barons du voisinage et rassemblèrent des forces considérables. Leur union soudaine changea la face des choses. Montfort se vit débouté de presque toutes ses entreprises, et une révolution complète allait s'effectuer, quand, dans une affaire générale, dont la vallée de Thénière fut le théâtre, les gens des comtes de Toulouse et de Foix éprouvèrent un échec qui abattit singulièrement leur courage.

Le succès enfle Montfort et les inquisiteurs. Devenus plus insolents que jamais, ils prescrivent des conditions que personne ne peut accepter. Le comte de Toulouse porte ses réclamations devant le fameux concile (douzième général), alors assemblé à Latran et auquel assistait Dominique (1215). Mais, au lieu de la justice qu'il demandait, Raymond se voit privé pour jamais de ses Etats, sous prétexte qu'il les avait mal gouvernés. Injustement dépossédé, l'indignation s'empare de son cœur : il se rend en Espagne pour y rassembler des troupes, tandis que son fils court rallier quelques soldats en Provence ; et quand ils ont réuni quelques forces, ils marchent contre Montfort et recouvrent Toulouse et une partie des terres de leur domination. Ce fut en voulant reprendre cette dernière ville, que le comte de Montfort, atteint d'une pierre, tomba mort sur la place (1218), trouvant ainsi le juste châtiment dont l'avaient menacé les Albigeois de Minerva.

Toutes ces horreurs se passaient sous le règne d'Innocent III, le même qui mit le comble au gigantesque édifice du despotisme pontifical. Après avoir présidé à toutes ces scènes de fausseté, de bassesse et de barbarie, il mourut en 1221, la même année que Dominique et le comte Raymond. Mais à peine assis dans la chaire romaine, Honorius III consomma l'œuvre d'Innocent III. Il débuta par une bulle d'excommunication, fulminée contre les prétendus hérétiques et tous leurs fauteurs. Il priva le jeune Raymond de tous ses droits sur les domaines de son père, et prescrivit aux Dominicains de prêcher la *guerre pénitentiaire*. Au son de cette horrible trompette, une multitude innombrable de gens accoururent sous les étendards du pape, vêtus d'un manteau noir sur un habit blanc, et recevant le sacrement de l'eucharistie, pour la défense de la foi catholique.

Afin de soumettre plus sûrement le jeune comte de Toulouse, le pape exhorta le roi de France (Louis VIII) à prendre les armes contre les Albigeois. « Tel est, lui dit l'évêque de Rome, *le commandement de Dieu*, qui déclare : Si tu entends, dans quelqu'une de tes villes que l'Eternel ton Dieu t'a données pour y habiter, quelqu'un qui dise : *Allons et servons d'autres dieux que nous n'avons point connus, tu passeras les habitants de cette ville-là au fil de l'épée.* Ayant beaucoup d'obligations à Dieu, pour les grands bienfaits que vous avez reçus de l'Auteur de toute grâce excellente et de tout don parfait, vous êtes plus spécialement appelé à vous montrer courageusement pour lui, contre ceux qui renversent la foi et qui le blasphèment, et à défendre vaillamment la pureté catholique, que, dans ce parti-là, plusieurs ont rejetée pour s'adonner *aux doctrines des démons.* »

En conséquence de cet appel, Louis rassemble une armée

de croisés; et, se plaçant à leur tête, il vient mettre le siége devant Avignon. Cette ville relevait du comte de Toulouse, qui tenait plusieurs provinces pour le roi d'Angleterre. Le pape, craignant que Raymond ne réclamât l'assistance du monarque anglais, écrivit à ce dernier la lettre suivante: « Ne faites la guerre au roi de France ni par vous-même, ni par votre frère, ni par quelque autre, pendant qu'il est engagé dans les affaires de la foi et du service de Jésus-Christ, de peur que le roi de France, ses prélats et ses barons, ne soient forcés d'employer à leur défense personnelle, les armes dont ils se servent maintenant pour l'extirpation de l'hérésie. Car, attendu que nous ne pourrions que désapprouver une pareille conduite, qui serait un exemple de grande impiété, nous ne pourrions non plus vous communiquer notre paternelle faveur, qui, dans toute autre circonstance, vous serait toujours acquise.... »

Le comte Raymond défendit Avignon avec la dernière bravoure. Les croisés tombèrent en grand nombre sous l'épée; la dyssenterie en moissonna plus que le fer. Alors, voyant que la ville ne pouvait être emportée de force, le légat a recours à la fraude. Il en demande l'entrée pour lui-même et pour ses prélats, sous prétexte d'examiner la foi de ceux qui l'habitent ; et il affirme, avec serment, que c'est uniquement pour le bien de leurs âmes qu'il a mis le siége devant la place. *Le cri de leur infidélité est monté*, dit-il, *jusqu'au pape ;* il désire s'informer si la voix qui les accuse est vraie. Les citoyens, se reposant sur la sainteté du serment, ouvrent leurs portes.... Mais qu'arrive-t-il ?.... l'armée pèlerine entre dans Avignon, enchaîne ou massacre les infortunés habitants, pille les maisons de cette belle cité, démolit ses tours et la démantèle.

Une fois Avignon prise, les croisés tournèrent toutes leurs

forces contre Toulouse. Cette ville tombe, à son tour, après un long siége, et le jeune Raymond est forcé de se soumettre aux conditions les plus révoltantes.

Depuis ce moment, les Albigeois déclinèrent visiblement en France. Ne pouvant plus obtenir d'asile sous aucun des princes régnants, ceux d'entre eux qui échappèrent au tranchant de l'épée s'enfuirent dans les vallées du Piémont et dans d'autres contrées, où ils se flattaient de trouver quelque repos et surtout la liberté de servir Dieu selon leur conscience.

Mais tirons le rideau sur ces scènes de carnage, qui s'élèveront éternellement en témoignage devant Dieu contre l'église qui les ordonna. La croisade dirigée contre les Albigeois occupa plus de vingt années. Qu'on n'attende pas de nous que nous nous arrêtions à en décrire minutieusement toutes les horreurs; il n'est que trop facile de se représenter ce que purent faire trois cent mille persécuteurs, avares autant que fanatiques, qui, pendant si longtemps, ne cessèrent de dévaster et de massacrer. Outre les chrétiens que l'épée et le feu firent périr, un grand nombre succombèrent sous les coups de l'Inquisition. Ce tribunal de sang resta constamment à l'œuvre de 1206 à 1228, et fit un horrible ravage parmi les disciples de Jésus-Christ. On en pourra juger par un seul trait. En 1228, les archevêques d'Aix, d'Arles et de Narbonne crurent nécessaire d'adresser aux moines qui le composaient la requête suivante: « Il est venu à notre connaissance que vous avez saisi un si grand nombre de Vaudois, que, bien loin de pouvoir fournir aux frais de leur nourriture, on ne peut pas même se procurer les pierres et le mortier nécessaires pour leur bâtir des prisons. Nous vous conseillons donc de ralentir un peu ces emprisonnements, jusqu'à ce que le pape soit instruit du

grand nombre des prisonniers et qu'il ait dit ce qu'on en doit faire, etc. »

Encore un mot avant de terminer ce sujet. Sous la dénomination générale d'Albigeois, le lecteur l'a pressenti, on comprenait alors des hommes de caractères bien différents: à savoir, les fidèles établis dans ces contrées, gens laborieux, sages, pacifiques, généralement aimés et estimés de leurs compatriotes, puis les habitants catholiques du pays, indignés des traitements injustes dont ces chrétiens séparés de Rome étaient les objets et décidés à les protéger contre le fanatisme d'un clergé méchant et cruel. Ce sont principalement ces derniers qui prirent les armes à la voix et sous l'étendard de Raymond et des autres seigneurs que nous avons nommés. Au reste, ces nobles princes ne furent pas les seuls princes catholiques qui crurent devoir alors tenir tête à la tyrannie de la cour romaine : après une des batailles les plus sanglantes de cette longue et déplorable lutte, après la bataille de Muret, on fit une singulière découverte, qui jette un rayon de lumière sur l'histoire secrète de ces temps-là: on trouva parmi les morts, appartenant aux Albigeois, un chevalier couvert d'une armure noire; en l'examinant, on reconnut que c'était Pierre, roi d'Aragon ! et l'on découvrit aussi, dans le nombre des tués, un de ses fils et plusieurs de ses gentilshommes et de ses vassaux aragonais! Pendant que ces princes et ces seigneurs semblaient protéger l'église de Rome, ils étaient venus, déguisés, la combattre et défendre les malheureux Albigeois!

On compte que, dans tout le cours de ces persécutions, il périt *un million* d'Albigeois, et dans ce nombre une fort grande quantité de chrétiens séparés de Rome. Cependant, ceux-ci ne s'éteignirent pas complétement en France. La seule existence de l'Inquisition suffirait pour l'attester. Les

tribunaux d'Albi, de Toulouse, de Valence, continuèrent de poursuivre les Vaudois et les Albigeois, durant tout le cours du XIIIe siècle et pendant une partie du XIVe. Dans une seule expédition, ces tribunaux en firent brûler vifs jusqu'à cent quatorze, à la tête desquels se trouvait un ancien général de l'ordre des frères Mineurs. Les inquisiteurs avaient reçu l'ordre d'affliger ces fidèles de toutes manières : de les pendre, de les bannir, de les brûler, de les plonger dans l'eau, de les tenailler, de les faire déchirer par les bêtes sauvages, de les égorger, de les faire périr de faim, de les scier, de les accabler de fers, de leur briser les membres, de les couper en morceaux et de découvrir jusqu'aux fibres, afin que, pénétrant mieux dans les chairs, le feu pût y causer de plus violentes douleurs, quand on mettrait le patient sur le gril !...

5. Travaux et Souffrances des Vaudois durant le XIIIe siècle. (1230-1300).

Pendant que la persécution couvrait le midi de la France du sang des Albigeois, les habitants des vallées du Piémont jouissaient d'un parfait repos : leurs églises marchaient dans la crainte du Seigneur et la consolation du Saint-Esprit; elles étaient édifiées et croissaient en nombre. Dieu leur donna une longue succession de princes doux et tolérants, qui, touchés de la simplicité et de la pureté de leurs mœurs, fermèrent constamment l'oreille aux sanguinaires insinuations des prêtres : de 1200 à 1487, les chefs de la maison de Savoie refusèrent toujours de troubler leurs sujets non-catholiques.

Les Vaudois furent loin de trouver la même tolérance dans les autres états de la papauté. La Catalogne et l'Aragon leur avaient d'abord offert un abri contre la tempête, et ils

avaient pu y établir des églises bien organisées, ayant à leur tête des évêques et des diacres, et dont les assemblées se tenaient publiquement (1214); mais, par la suite, ces contrées catholiques repoussèrent de leur sein le peuple innoffensif auquel elles avaient ouvert un asile, et le relancèrent au milieu de la tourmente. Jaloux de la multiplication des Vaudois et des Albigeois sur le sol de l'Espagne, le pape demanda formellement aux princes et aux magistrats du pays leur destruction radicale; et, pour mieux assurer la ruine des brebis du Seigneur, il lâcha contre elles les lions et les tigres du Saint-Office (1231). Pierre Caderite, de l'ordre de Dominique, fut particulièrement chargé de poursuivre les disciples de Jésus, que protégeait alors l'évêque d'Huesca, l'un des prélats les plus respectables de l'Aragon. En même temps, le roi Jacques reçut l'injonction de seconder le moine inquisiteur; et l'archevêque de Tarragone, celle de constituer, en cette ville, une cour inquisitoriale; dans ce dessein, la bulle suivante lui fut adressée:

« Puisque le soir du monde commence à s'avancer, nous supplions votre confrérie et nous vous enjoignons strictement, par notre écrit apostolique, et sous peine du jugement de Dieu, de faire de diligentes perquisitions contre les hérétiques et de les diffamer, à l'aide des moines Prêcheurs, ou autres que vous jugeriez propres à cette affaire. Nous vous conjurons d'agir contre ceux qui sont notés d'infamie, selon les décisions que nous avons prises dernièrement contre les hérétiques, à moins qu'ils ne consentent à soumettre entièrement leur cœur aux commandements de l'Eglise. Nous vous envoyons ces décisions renfermées dans notre bulle, et vous enjoignons de procéder aussi, selon les mêmes statuts, contre ceux qui recèlent, assistent ou favorisent les hérétiques. Mais à celui qui abjurera entièrement

cette hérésie pestilentielle, pour revenir à l'unité ecclésiastique, accordez-lui le privilége de l'absolution, selon la forme de l'Eglise, et prescrivez-lui la pénitence ordinaire. »

Un synode assemblé, peu de temps après, dans la ville de Tarragone, publia divers décrets contre les *hérétiques*. Cependant il fallut un siècle et demi des mesures les plus rigoureuses, pour détruire entièrement le nom Vaudois dans ces provinces. L'extirpation finale des chrétiens de l'Aragon ne fut due qu'aux efforts prodigieux de Nicolas Eymeric, moine Prêcheur, qui dirigea l'Inquisition de ce pays pendant quarante-quatre années consécutives.

Au commencement du XIIIe siècle (1213), l'Allemagne et l'Alsace étaient pleines de Vaudois. Frédéric II tenait alors les rênes de l'empire germanique. Avant ses contestations avec les papes, ce monarque frappa souvent des sujets vertueux et paisibles que son sceptre aurait dû protéger; il entra si complètement dans les vues de la cour romaine, qu'il publia, contre les chrétiens évangéliques, quatre édits de sang, que les souverains pontifes confirmèrent, qu'ils insérèrent même dans leurs bulles et dont l'esprit féroce s'infiltra peu à peu dans la législation de la plupart des nations européennes. Il les adressa à ses bien-aimés princes, les vénérables archevêques, évêques et autres prélats de l'Eglise; aux ducs, marquis, comtes, barons, gouverneurs, juges, ministres, officiaux et à tous ses autres sujets dans tout l'empire. Un seul fragment du premier de ces rescrits impériaux suffira pour donner une idée de l'esprit qui présida à leur composition (1).

« Le soin du gouvernement impérial que le Ciel nous a confié, et que nous régissons, disait Frédéric, demande

(1) Padoue, 22 février 1224.

l'épée matérielle que nous avons reçue contre les ennemis de la foi et pour l'extirpation de cette *méchanceté hérétique*, afin que nous poursuivions ces vipères, ces perfides enfants qui insultent le Seigneur et son Eglise, comme s'ils voulaient arracher les entrailles de leur mère. Nous ne souffrirons pas l'existence de misérables qui infectent le monde de leurs séduisantes doctrines, etc. » — Suivent alors les plus terribles sentences contre les individus qui seraient convaincus d'hérésie, et contre tous ceux qui prendraient leur défense, ou qui essaieraient de les recevoir ou de les encourager; ils seront condamnés à mort, leurs enfants seront déshérités, toutes leurs propriétés confisquées, etc.

Quelle position que celle des pauvres enfants de Dieu placés sous de pareilles menaces! Et que de douleurs seraient venues s'accumuler sur leurs têtes, sans la terrible contestation que, peu de temps après, on vit éclater entre l'empereur d'Allemagne et les évêques de Rome? *Toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu.* Les longs débats que produisit cette querelle refroidirent beaucoup l'ardeur persécutrice de Frédéric, et donnèrent aux nombreux disciples du Sauveur, en Allemagne, le temps de respirer; ils y retardèrent l'établissement du tribunal de l'Inquisition, et par cela même y facilitèrent les pieux travaux des serviteurs de Christ. Toutefois encore, les fidèles ne purent y répandre la vérité qu'au milieu de beaucoup de difficultés et de tribulations. Constamment entravés par le clergé, qui se donnait beaucoup de mouvement pour les découvrir, ils se virent souvent obligés de fuir devant la fureur de leurs adversaires. Mais toutes leurs souffrances tournèrent au profit de l'Evangile, « beaucoup de prédicateurs instruits, dit Perrin, étant ainsi dispersés au-dehors, pour faire connaître au monde la pureté de leur religion. »

Ce fut dans ce temps qu'un certain nombre de Vaudois, harcelés par leurs ennemis, eurent le malheur de prendre des armes qui ne sont point celles du royaume de Christ. Egarés un instant par le désespoir, ils oublièrent que l'Eglise de Jésus endure la persécution dans la patience et dans l'amour, et ne se venge de ceux qui l'oppriment qu'en les recommandant à la miséricorde de Dieu; mais ils eurent bientôt trouvé la récompense de leur péché: assaillis par les catholiques, la plupart d'entre eux furent taillés en pièces.

Dans le nombre des ennemis de ce peuple, se signala principalement Conrad de Marbourg (1230): barbare autant que superstitieux, cet inquisiteur employa contre eux l'épreuve du fer chaud, empruntée des païens: ceux des fidèles qui touchaient plusieurs fois le fer sans se plaindre étaient déclarés orthodoxes; mais les faibles à qui la violence de la douleur arrachait quelques soupirs étaient à l'instant condamnés au dernier supplice. Toutes ces cruautés n'empêchèrent cependant pas les Vaudois de Cologne et de Trèves de continuer leurs assemblées religieuses et d'y appeler tout le monde au son de la cloche. « Ils soutenaient en public (in publicâ statione), dit Perrin, *que le pape était hérétique, ses prélats simoniaques et séducteurs; que la vérité ne se prêchait plus que chez eux, les Vaudois;* que s'ils n'étaient pas venus au monde, plutôt que de laisser périr la foi, Dieu aurait, des pierres mêmes, suscité d'autres hommes pour éclairer son Eglise par la vraie prédication. Ils disaient aux catholiques: Jusqu'ici vos prêcheurs ont enseveli la vérité et publié la fausseté; nous, au contraire, nous prêchons la vérité et ensevelissons la fausseté; enfin, nous ne vous donnons point une rémission feinte, inventée par le pape, mais de par le seul Dieu et selon notre vocation. »

En Autriche, les Vaudois furent traités moins rigoureuse-

ment qu'en Allemagne; cependant ils y eurent aussi leurs confesseurs et leurs martyrs.

Ce peuple intéressant n'avait de repos nulle part: tout l'Occident romain retentissait de ses cris et de ses sanglots. En 1210, vingt-quatre Vaudois, saisis à Paris, furent emprisonnés ou brûlés vifs : le siècle suivant en verra périr un plus grand nombre dans cette même ville.

Matthieu Paris nous apprend qu'un Vaudois, nommé Robert, déserta les rangs de ses frères, pour passer dans ceux des enfants de Dominique, et que le pape le fit inquisiteur-général en Flandre. Cet homme, connaissant les retraites des fidèles, en prit à lui seul plus de cinquante (1236), et les fit brûler ou enterrer tout vifs, sans distinction de sexe, ce qui lui valut l'affreux surnom de « Marteau des hérétiques; » il poussa la cruauté si loin, que Rome même, frappée de l'abus qu'il faisait des pouvoirs qui lui avaient été confiés, le dépouilla de sa charge d'inquisiteur et le relégua dans une prison pour le reste de ses jours.

En Flandre, on se servait, pour tourmenter nos frères, de frêlons, de ruches d'abeilles et de guêpes, dont on couvrait leurs corps. Mais ils souffraient toutes ces tortures avec patience et poursuivaient sans relâche leurs saints travaux. Le zèle de ces chrétiens leur avait imposé la belle tâche de mettre la sainte Ecriture en rimes hollandaises, pour l'édification du peuple; car ils appréciaient cette Parole de vie plus que l'or et plus que le miel : « L'Ecriture, disaient-ils, ne contient ni badinages, ni fables, ni bagatelles, ni tromperies. Elle ne présente que paroles de solide vérité. Cà et là, sans doute, la croûte est dure; mais sous cette dureté, l'on découvre aisément la moelle et la douceur de choses bonnes et saintes. »

Il était à peine un coin de l'Europe où l'on ne retrouvât

des Vaudois. L'Angleterre avait aussi les siens, et les frères Mineurs y furent envoyés dans le but exprès de les détruire.

Les guerres qu'on fit aux Albigeois contribuèrent beaucoup à propager l'Evangile dans ce dernier pays. Cela se comprend sans peine : l'Angleterre et la Guyenne avaient entre elles des rapports intimes. Ainsi qu'on l'a vu, la Guyenne appartenait aux Anglais ; Raymond, de Toulouse, le grand protecteur des Albigeois, était le beau-frère du roi d'Angleterre ; et les sujets de ce monarque aidèrent fréquemment ceux de Raymond à repousser les pèlerins.

Enfin, l'Italie elle-même, l'Italie, siége principal de la bête romaine, était remplie de ceux qui *gardaient les commandements de Dieu et le témoignage de Jésus.* « Les Vaudois, dit Bzovius (1), après avoir tellement inondé la France, au XII[e] siècle, que *la religion romaine y avait perdu son éclat*, passèrent en Italie, et s'emparèrent de quelques villes de la Toscane. » Ils étaient généralement connus dans ce pays, sous le nom de *Fraticelli* ou *Fraterculi*, c'est-à-dire, petits frères, — *comme qui dirait Frérots*, remarque Perrin : désignation qui leur venait sans doute de ce qu'ils vivaient dans la concorde et l'amour, comme des frères en Jésus-Christ.

Dans la seule Val Camonica, les Vaudois italiens avaient dix écoles entretenues par des contributions recueillies dans toutes leurs sociétés (1229). Outre les églises qu'ils possédaient en Lombardie, ils en avaient dans la Romagne, à Florence et dans le val de Spolète (1250). Un des leurs, Gerhard Segrarelli, mourut à Parme sur un bûcher pour le beau Nom qui est invoqué sur nous. En 1280, leur nombre s'était considérablement accru dans la Sicile. Mais, dans tous ces lieux, les édits cruels de Frédéric II, comme l'épée de Damoclès, étaient continuellement suspendus sur leurs têtes ; l'inimitié

(1) Continuateur de Baronius, an. 1198.

des papes et la rage des inquisiteurs les exposaient à des douleurs constamment renaissantes. Tandis que la furie impériale les contraignait de quitter la Sicile, la haine sacerdotale les poursuivait dans tout le reste de l'Italie, épuisant sur eux tout ce que la malice la plus noire peut inventer d'épreuves et de tourments, puis arrachant leurs dépouilles de la tombe pour les consumer par le feu.

Mais les rigueurs de la persécution ne ralentirent point la sainte ardeur qui les animait. Au milieu d'afflictions que chaque instant voyait renaître, toujours agités, toujours battus de la tempête, ils poursuivaient fidèlement le travail de leur foi et l'œuvre de leur amour. La catholicité tout entière était pour eux comme un vaste champ que l'Eternel leur avait donné pour l'ensemencer : ils y répandirent abondamment la Parole du salut. Etendant leurs travaux évangéliques bien au-delà des limites de la domination papale, ils les poussèrent jusqu'à Constantinople et jusque dans l'Esclavonie, la Sarmatie, la Bulgarie. Plusieurs évêques catholiques de la Croatie et de la Dalmatie avaient embrassé leur doctrine. Leurs congrégations, nombreuses dans ces contrées, durent leur principal accroissement aux travaux de Barthélemy de Carcassonne. Il faut que cet homme ait fait à l'église romaine une brèche bien profonde, puisqu'il n'est injures dont les Papistes ne l'aient chargé. « Cet *évêque des hérétiques* a choisi, disaient-ils, le village de Porlos pour son domicile, et c'est de là qu'il se rend à Tolose. Il écrit en tous lieux, et met à la tête de ses lettres ces paroles : Barthélemy, le serviteur des serviteurs de la sainte Foi, salut. Il érige de nouvelles églises, et, entre les autres énormités qu'il commet, il fait des évêques, etc. (1). »

(1) Circulaire de Conrad de Porto, légat du pape dans la guerre contre les Albigeois, adressée à Théobald, archevêque de Rouen.

CONCLUSION.

Ici se terminent, avec les temps de la grande puissance pontificale, les six premiers siècles de la période prophétique des mille deux cent soixante ans, la troisième de l'Eglise dans le combat. L'histoire des six siècles qui commencent cette période nous a montré la perpétuité de la doctrine et de l'Eglise de Jésus-Christ : celle des six siècles et demi qui la consommeront attestera cette même perpétuité. Qu'était Paulin d'Aquilée, qu'était Claude de Turin, qu'était Bède, qu'était Anselme; qu'étaient les Patarènes, les pauvres de Lyon, les Vaudois, et tant d'autres, sinon des chrétiens évangéliques, qui, comme nos frères au Ier et au XVIe siècles, comme nous au XIXe, ne voulaient de Sauveur que Jésus, de Chef que Jésus, de règle de conduite que sa Parole éternelle. Etudiez l'esprit, la foi, le caractère, le langage, les épreuves, les combats de ces fidèles de tous les âges, et vous vous écrierez, pleins d'admiration : *Il n'y a* vraiment *qu'une Espérance, qu'une Foi, qu'un Esprit, qu'un Baptême !*

Où étiez-vous avant le XVIe siècle? nous disent bien souvent les enfants de Rome. La réponse est facile : « Nous étions dans une société semblable à celle où se trouvaient les vrais Israélites au temps de Jésus-Christ; nous étions dans un lieu où certainement il n'était pas trop sûr de s'arrêter (1). »

Où étaient vos frères avant Martin Luther et Jean Calvin? Ils étaient dans vos cachots, dans vos chaînes et sur vos bûchers (2).

(1) Hespérien, dans Spon (*Politique du Clergé de France*, pp. 168, 169).

(2) Quand un sectateur du pape vous demande : Où était votre église, où était votre religion avant Calvin ? à votre tour, demandez-lui qu'il vous montre d'abord où était la sienne au temps des apôtres.

C'est par la croix que l'Eglise de Jésus marche vers la gloire. Sectateurs du pape, n'affectez point de la méconnaître, au moyen-âge et dans l'âge subséquent, sous le cilice qui l'humilie et dans la douleur qui l'accable : c'est la livrée de son Epoux qu'elle porte. Ne méprisez point son apparente pauvreté, son abaissement passager, sa faiblesse numérique; car alors vous mépriseriez tout autant de caractères auxquels le Saint-Esprit nous ordonne de la reconnaître. Sur toute chose, ne nous vantez point la prospérité charnelle de votre église, dans les siècles que nous venons de parcourir et dans ceux qui vont suivre ; car c'est, entre autres raisons, parce que Rome s'est toujours glorifiée du grand nombre de ses enfants, de son éclat, de sa puissance, qu'elle est, à nos yeux, cette mère des abominations de toute la terre, cette prostituée toute couverte d'or, ornée de perles, parée de vêtements précieux, qui dit : *Je siège en reine, je ne suis point veuve et je ne verrai point de deuil* (1).

La souffrance et l'humiliation sont en même temps le partage et la marque de la véritable Eglise aussi longtemps que dure la première période des derniers temps, celle de la lutte. L'Eternel a *élu* Jérusalem *au creuset de l'affliction.* Avant d'hériter de la gloire de son Chef, elle doit hériter de son opprobre et de sa douleur ; et il y a tout autant de vérité que d'originalité dans cette parole si connue de Luther : « Partout où est Jésus, là se trouvent aussi un Judas, un Hérode, un Pilate, un Caïphe, et un peuple juif qui crie : Crucifie, crucifie ! »

Mais la tribulation ne surprend point l'Eglise ; Jésus ne lui a pas promis les joies de la terre ; il lui a dit, au contraire : *Vous aurez de l'angoisse au monde. Vous serez haïs de*

(1) Apoc., XVIII, 7.

tous à cause de moi. Voici, je vous l'ai prédit! C'est Satan, c'est *l'homme de péché* (1), qui promettent à leurs adorateurs les royaumes et les pompes d'ici-bas : Jésus a pour les siens une meilleure gloire, des trophées plus excellents, une plus riche couronne.

Que d'amour, que de sagesse se cachent sous l'apparente sévérité de cette dispensation ! L'Eglise ne fleurit que dans l'affliction. Comme le palmier elle prospère à proportion qu'elle est plus pesamment chargée. L'Eglise dans l'épreuve s'est enrichie de bénédictions qu'elle n'eût point connues dans la prospérité. Au milieu des grosses eaux, au milieu des flammes, dans la fournaise ardente, dans la fosse aux lions, elle a senti tout le prix de la Parole de son Sauveur, toute la réalité de son secours; elle a éprouvé toute la puissance de son bras, toute la fidélité de ses promesses. Si, pendant les siècles que nous venons de traverser et pendant ceux qu'il nous reste à parcourir encore, l'Eglise eût obtenu sur la terre la suprématie dont l'économie milléniale doit la trouver investie, sa conservation jusqu'à la fin du XIIIe siècle et de là jusqu'à nos jours, bien loin de proclamer le pouvoir et la fidélité de son Rédempteur, n'aurait à nos yeux rien que de fort simple et de tout naturel. Pour la protéger avec gloire, pour la délivrer avec magnificence et pour humilier aussi davantage le prince de ce monde, le Seigneur la livre pauvre, délaissée, sans appui visible, à des ennemis nombreux, actifs, acharnés, qui réunissent précisément tous les avantages qu'elle n'a pas aux yeux de la chair : un point de ralliement, un centre d'unité visible, un étendard apparent, un plan bien arrêté, des

(1) 2 Thess., II.

mesures bien concertées, suivies avec ensemble, avec constance, avec vigueur. Il l'abandonne à des adversaires qui possèdent tout ce qu'il faut pour vaincre, tandis qu'elle a, selon le monde, tout ce qu'il faut pour succomber.

Avec quelle évidence, avec quelle force sa conservation, son accroissement et sa prospérité spirituelle, au milieu de telles circonstances, publient la gloire de son Libérateur!

Les princes de ce siècle n'établissent le plus souvent leur domination que par la ruse ou par la violence; et la destruction de leurs ennemis est la condition nécessaire du maintien de leur pouvoir. Les artifices des prêtres et la ruse des imans, l'épée des princes et le cimeterre des califes, expliquent suffisamment les succès, les triomphes et la conservation du papisme et du mahométisme. Mais c'est contre l'astuce des prêtres de toute religion fausse, c'est contre le glaive du magistrat et contre tout l'effort du bras séculier, que l'Eglise s'est d'abord établie, puis affermie et soutenue jusqu'à nos temps. Placez, par la pensée, le mahométisme et le papisme dans les circonstances qu'elle vient de traverser; représentez-vous ces deux impostures, abandonnées du prince, du prêtre, du puissant de ce siècle, livrées à leurs propres ressources; je dis plus: représentez-vous la ruse, la violence, la haine, toutes les passions liguées contre elles, et les frappant des mêmes coups qu'elles ont fait pleuvoir sur le peuple du Seigneur : que fussent-elles devenues, je le demande? et pensez-vous qu'il eût fallu, pour les ruiner à tout jamais, plus de deux ou trois des milliers d'orages qu'elles ont soufflés sur l'Eglise?

Il est facile à un prince de régner au milieu de ses amis. Mais Jésus met sa gloire à régner au milieu de ses ennemis. C'est au cœur du royaume de Satan qu'il établit son royaume. C'est avec une poignée de pécheurs, sans cré

sans influence, arrachés au prince des ténèbres, que notre David triomphe sur la terre de toutes les puissances de l'abîme. Quelle gloire pour le Fils de Dieu, et quelle humiliation pour son adversaire!

L'Eglise n'a point épuisé la coupe des douleurs. Des afflictions de tout genre ont marqué, pour elle, la première moitié des mille deux cent soixante ans. Des afflictions, et plus terribles et plus nombreuses encore, en marqueront aussi la dernière moitié. La lutte entre la semence de la femme et la semence du serpent dure toujours, et le choc le plus terrible est encore à venir (2). Si Rome a laissé tomber, de ses mains affaiblies, ses poignards dégouttants de sang, l'infidélité va saisir les siens: le faux libéralisme aura sa Saint-Barthélemy, comme le papisme a eu la sienne: ne vous fiez point à son beau langage, ne vous prenez point à ses promesses, ne croyez point à sa philanthropie.

Mais que deviendront ces nouveaux persécuteurs?.... Ce que sont devenus tous leurs devanciers. Où sont maintenant les Nérons, les Domitiens, les Marc-Aurèles? où sont les Innocents III, les Grégoires IX, les Dominiques de Guzman? Ils sont couchés dans la poussière, et la tourbe impie des ennemis du Christ est venue prendre place auprès d'eux dans les sombres demeures des trépassés: cependant ce Rocher des siècles contre lequel s'est épuisée leur impuissante rage est encore debout, ce Roi de gloire qu'ils eussent voulu ensevelir avec eux dans la tombe est encore assis sur le trône de son Père; et cet Evangile éternel dont ils eussent voulu détruire jusqu'aux derniers vestiges est porté de nos jours aux plages les plus reculées.

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Ne crains

(1) Apoc., XVI, XIX.

point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume. Voici, l'on ne manquera point de comploter contre toi; *mais ce ne sera pas de par moi; quiconque complotera contre toi tombera pour l'amour de toi. Voici, c'est moi qui ai créé le forgeron, soufflant le charbon au feu et formant l'instrument pour son ouvrage; et c'est moi qui ai créé le destructeur pour dissiper. Nulles armes forgées contre toi ne prospèreront; et tu convaincras de malice toute langue qui se sera élevée contre toi en jugement: c'est là l'héritage des serviteurs de l'Eternel, et leur justice de par moi, dit l'Eternel* (1).

Que les ennemis aiguisent de nouveau leurs poignards et rallument leurs bûchers, Sion, ne crains point. Jésus, l'Alpha et l'Oméga, est avec son Eglise, sa sœur, son épouse, sa colombe; en vain toutes les puissances infernales se ligueraient contre elle pour la détruire; elles arracheraient plutôt le soleil du firmament, les anges de leurs demeures, et Dieu de son trône: elle demeurera ferme, inébranlable, cette Bien-Aimée du Seigneur, jusqu'à la journée de Christ; et quand la trompette de l'archange donnera le signal de la première résurrection, ivre de bonheur et d'amour, elle entrera dans les demeures éternelles que la tendresse de son Epoux lui a préparées.

(1) Rom., VIII. Luc, XII. Es., LIV.

TROISIÈME PARTIE.

DÉCLIN COMMENCÉ DE LA PUISSANCE PONTIFICALE. — TABLEAU RAPIDE DES CAUSES QUI L'AMENÈRENT.

(XIVe et XVe siècles.)

Il nous reste à parcourir la seconde moitié des mille deux cent soixante ans du règne de l'Antichrist romain. Comme la première partie, elle se compose de six ou sept siècles, pendant lesquels Rome descend par degrés, autant qu'elle s'était précédemment élevée. Rome passera comme passèrent toutes les monarchies qui remplirent un instant le monde de l'éclat de leur renommée ; comme passèrent les Chaldéens, les Perses, les Macédoniens ; comme passeront toutes les puissances qui brillent maintenant sur la scène mobile du monde. Accroissement progressif, suprématie, puis décadence graduelle, tel est le cercle dans lequel se meuvent nécessairement les fausses grandeurs, telles sont les phases réglées qu'elles sont condamnées à subir. Rome déclinera sans interruption, sous la puissante malédiction de Celui qui lui a déjà marqué sa place au feu éternel (1), et le temps vient où il ne restera plus d'elle qu'un souvenir plein de honte, qu'un nom voué à la détestation de tous les âges.

Humiliée pour un temps, l'Eglise du Seigneur s'élèvera sans fin. Il y eut un terme à l'accroissement de la

(1) Apoc., XIX.

moderne Babylone ; il n'y en aura point à celui de Sion : successivement héritière de l'abaissement et du triomphe de son Chef et de son Sauveur, son méridien sera dans la gloire de l'éternité.

Boniface VIII, qui acheva l'œuvre de Grégoire VII et d'Innocent III, ne parvint au pontificat qu'après en avoir éloigné Célestin V, par la ruse (1). On a dit de lui qu'il était entré dans cette charge suprême comme un renard, qu'il s'y était conduit comme un lion, et qu'il y était mort comme un chien. Jusqu'à lui, la puissance papale n'avait cessé de monter ; parvenue maintenant à son point culminant, elle ne cessera pas de descendre. Suivons-la rapidement dans son abaissement graduel, jusqu'aux temps de la bienheureuse Réformation, nous attachant à rechercher les principales causes de sa décadence (2).

Démêlé de Boniface VIII et de Philippe-le-Bel.

A peine assis sur le trône des souverains pontifes, Boniface VIII offrit à l'Europe une vive image de l'administration de Grégoire VII, épouvantant les rois par ses bulles et par ses anathèmes. Cependant un noble monarque entreprit de réprimer son orgueil. Boniface avait écrit à Philippe-le-Bel, roi de France, que tous les princes étaient, de droit divin, soumis au siége de Rome, tant en matière civile

(1) Voir p. 244.

(2) Les démêlés scandaleux des empereurs et des papes, la multiplication des hérétiques supposés ou réels, et d'autres circonstances, avaient, dès le siècle précédent, porté quelque atteinte à la puissance romaine : il était réservé au XIVe siècle de voir les premiers degrés bien marqués de son déclin.

qu'en matière religieuse (1). Philippe fit au pape une réponse qui marquait un profond mépris (2). Alors Boniface irrité lança contre lui la bulle *Unam Sanctam*, bulle fameuse dans laquelle il osait soutenir que Jésus-Christ avait remis à l'Eglise deux glaives, l'un spirituel, l'autre temporel, et assujetti toute la race humaine au pontife romain.

La bulle *Unam Sanctam* acheva d'exaspérer le roi de France. Dans une assemblée des pairs du royaume, il qualifia tout ouvertement Boniface d'*hérétique* et de *simoniaque*, et demanda, pour le déposer, la convocation d'un concile général (1303). Ce fut alors que, s'armant, pour sa vengeance personnelle, de toutes les foudres du Vatican, l'impétueux pontife excommunia solennellement le roi de France et tous ses adhérents. Philippe, méprisant un anathème dont il sentait profondément l'injustice, en appela de la sentence du pape au futur concile général; en même temps il envoya en Italie, un célèbre jurisconsulte, Guillaume Nogaret, chargé de traduire Boniface devant une assemblée ecclésiastique, qu'on devait convoquer à Lyon. Nogaret, l'ennemi le plus intrépide des papes, avant Luther, arrêta le souverain pontife à Anagni, sa patrie (3), où, selon quel-

(1) *Bonifatius Philippo : Deum time, et mandata ejus observa. Scire te volumus quod in spiritualibus et temporalibus nobis subes*, etc. — Boniface à Philippe : Crains Dieu et observe ses commandements. Nous voulons que tu saches bien que tu nous es soumis dans les choses spirituelles et dans les temporelles, etc.

(2) *Philippus, Dei gratiâ Francorum rex, Bonifatio se gerenti pro summo pontifice, salutem modicam seu nullam. Sciat maxima tua fatuitas in temporalibus nos alicui non subesse*, etc. — Philippe, par la grâce de Dieu, roi des Français, à Boniface, soi-disant souverain pontife, salut minime et même nul. Que ta grande fatuité sache que, dans les choses temporelles, nous ne relevons de personne, etc.

(3) En ce moment même, il y composait, pour la publier le lende-

ques auteurs, il le frappa, à la tête, d'un coup de gantelet de fer. Mais les habitants de cette ville ayant arraché des mains de Nogaret, le pontife humilié, le conduisirent à Rome, où il mourut, peu de temps après, d'une maladie causée par la rage (1303) (1).

Benoît XI, successeur de Boniface VIII, rendu prudent et avisé par les exemples qu'il avait eus sous les yeux, annula, de son propre mouvement, la sentence d'excommunication que Boniface avait prononcée contre le roi de France et ses sujets. Seulement il ne voulut jamais absoudre Nogaret; mais ce dernier, qui se souciait assez peu de l'excommunication des papes, poursuivit à la cour de Rome, avec son intrépidité ordinaire, l'accusation qu'il avait intentée contre Boniface, demandant, au nom du roi son maître, que la mémoire du pontife fût notée d'infamie, et son corps exhumé et brûlé publiquement.

A force de prières et par la promesse qu'il fit au roi de lui complaire en toute autre chose, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, devenu souverain pontife, sous le nom de Clément V, garantit la cendre de Boniface de cette ignominie. Pour apaiser Philippe, qui l'avait élevé sur le trône de Rome, ce pape français abrogea les lois que Boniface

main, une nouvelle bulle, dans laquelle il déclarait, entre autres choses, « qu'en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, il avait le pouvoir de gouverner les rois avec la verge de fer, et de les briser comme des vaisseaux de terre; mais que, comme un bon père, il se contentait d'user d'une salutaire correction. Cette correction paternelle se terminait par absoudre tous les Français du serment de fidélité qu'ils avaient fait au roi, et par défendre de lui obéir et de lui rendre aucun service, sous peine d'anathème. » (*L'abbé Racine.*)

(1) Boniface avait publié une Décrétale portant que le Père suprême des catholiques ne devait être jugé de personne, lors même que sa conduite entraînerait avec lui des multitudes en enfer.

avait publiées ; il accorda au roi de France cinq ans de décimes, et donna l'absolution à Nogaret, moyennant une légère pénitence, que celui-ci n'accomplit jamais.

Tous ces débats firent à Rome un tort incalculable. Jusqu'à ce moment, les chefs de la fausse église avaient été regardés comme des êtres sacrés, inviolables, sur la personne desquels on ne pouvait porter la main, sans attirer sur soi l'immédiate vengeance de Dieu. L'Europe apprit alors qu'on pouvait impunément poser des bornes à leur insolence. Dès cette époque, les princes, connaissant mieux leur force, aspireront à sortir de tutelle; cette découverte sera funeste aux papes.

Le Siége papal à Avignon. Captivité de Babylone.

Une autre circonstance concourut à amener la décadence de leur pouvoir. Clément V, à la sollicitation de Philippe-le-Bel, ayant transféré le siége papal de Rome à Avignon, ses successeurs établirent leur résidence dans cette dernière ville, où leur séjour se prolongea pendant soixante-dix ans. C'est cet espace de temps que les Italiens appellent dérisoirement la *Captivité de Babylone* (1). L'autorité des papes se ressentit de leur longue résidence dans Avignon, Les Gibelins, leurs ennemis en Italie, profitèrent de leur absence pour attaquer leur pouvoir; des villes entières se révoltèrent contre eux; Rome était incessamment en proie à des guerres civiles, et les décrets des papes y étaient traités avec le dernier mépris: exemple qui ne manqua pas d'être suivi dans la plupart des contrées de l'Europe.

(1) Avignon était alors surnommée la *Babylone occidentale.*

Trafic des Indulgences.

Le trafic des indulgences, qui devenait toujours plus intolérable, ne causa pas moins de préjudice à la cour romaine. Les pontifes français ne percevant plus, durant la *captivité de Babylone*, les revenus de leurs domaines d'Italie, recoururent à de nouveaux expédients pour obtenir l'argent dont ils avaient besoin. Ils dispensèrent, à un prix excessif, toutes sortes de permissions scandaleuses. Jean XXII se signala par ce trafic abominable; et, bien qu'il ne soit pas l'inventeur des taxes de la chancellerie apostolique, les historiens catholiques conviennent unanimement qu'il les augmenta pour grossir plus rapidement ses trésors. Les papes français s'arrogèrent le pouvoir de disposer à leur gré de tous les bénéfices ecclésiastiques, et se procurèrent ainsi d'immenses richesses. Les *réserves*, les *provisions*, les *expectatives*, et autres impositions odieuses, à peu près inconnues jusqu'alors, remplirent tout l'Occident des plaintes les plus amères.

Schisme d'Occident.

Le schisme d'Occident, qui désola la bête romaine durant cinquante années consécutives, à dater de 1378, ébranla jusque dans ses fondements le gigantesque édifice du papisme, et nuisit autant, ou plus, à Rome, que toutes les causes précédentes réunies. Au bout des soixante-dix années de la *captivité de Babylone*, Grégoire XI, pape français, voyant l'Italie en butte aux plus vives agitations, et redoutant les Florentins, qui avaient porté la guerre dans États Ecclésiastiques, se détermina, par l'avis de Ca

de Sienne, qui passait pour prophétesse, à transférer le siége pontifical à Rome (1376). Mais il ne tarda pas à se repentir d'avoir suivi les conseils de cette femme. L'absence des papes avait tellement affaibli leur autorité dans toute l'Italie, que les Romains et les Florentins ne se firent aucun scrupule d'insulter ouvertement Grégoire. Il mourut au moment même où il se disposait à reporter le siége papal à Avignon (1378).

Après sa mort, les cardinaux s'assemblèrent pour procéder à une nouvelle élection. Les Romains, craignant que le choix ne tombât de nouveau sur un Français, accoururent en foule au conclave, et demandèrent avec menaces un pape italien. Alors, les cardinaux, effrayés, choisirent le Napolitain Barthélemi de Pregnano, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Mais le nouveau pontife se rendit tellement odieux par l'excès de son orgueil, que les cardinaux eux-mêmes, lassés enfin de son insolence, élurent, à sa place, Robert, comte de Genève (Clément VI), et déclarèrent que le choix d'Urbain VI avait été de leur part une pure cérémonie, à laquelle la fureur populaire les avait contraints. On doute encore aujourd'hui lequel des deux papes est le légitime. Urbain resta dans Rome, et Clément se rendit à Avignon ; la France, l'Espagne, l'Ecosse, la Sicile et Chypre se rangèrent sous les étendards de ce dernier ; tout le reste de l'Europe reconnut le premier pour le véritable vicaire de Jésus-Christ.

Ces dissensions religieuses agitèrent violemment toute la catholicité. Pendant les cinquante années qu'elles durèrent, la papauté eut à la fois deux, et quelquefois trois chefs, dont chacun complotait contre ses compétiteurs et les frappait de ses anathèmes. Un auteur catholique a dit que

l'église romaine était alors un *monstre à trois têtes* (1). Un autre auteur de la même communion plaçait, dans la bouche de cette église, la parole suivante: « J'avais déjà deux maris, et voici qu'on m'en donne un troisième (2). »

Il est impossible de décrire les calamités de ces temps-là. Les factions papales se livrèrent des guerres cruelles, et le sang coula en abondance. Tout sentiment religieux s'éteignit en Europe. Le clergé perdit jusqu'à l'ombre de la pudeur. Des âmes droites qui croyaient ne pouvoir se sauver que dans la communion du pape, étaient en proie à d'indicibles perplexités. Mais ces scandales eurent pourtant leur utilité: ils causèrent un nouvel échec à la puissance des souverains pontifes. Les rois et les peuples, jusqu'alors esclaves des papes, devenaient peu à peu leurs juges. Le peuple de Dieu commençait à sortir de Babylone.

Concile de Constance.

La plupart des événements que nous venons de retracer avaient eu lieu dans le XIVe siècle. Le XVe siècle arrive, et Rome va recevoir de nouveaux échecs ; l'aurore du jour de la Réformation brille sur l'Occident. Le schisme durait encore avec tous ses scandales. Les princes de la catholicité voyant que la paix ne se rétablissait pas, comprirent enfin que le moment était venu d'assembler un concile général, pour faire cesser le schisme, et, selon la phrase consacrée, pour réformer l'église latine dans son chef et dans ses membres. Constance, ville impériale, sur les bords du lac de ce nom, fut choisie pour le lieu de la convocation du concile projeté,

(1) *Monstrum triceps.*

(2) *Bivira fueram, triviram me fecerunt.*

et l'année 1414 indiquée pour l'époque de son ouverture. Le papisme devait, de plus en plus, s'affaiblir par les moyens mêmes qu'il allait mettre en œuvre pour se relever. Trois antipapes, Benoît XIII, Grégoire XII, et Jean XXIII, hommes notoirement artificieux et dépravés, se disputaient la tiare. Jean XXIII, le plus puissant des trois compétiteurs, était peut-être aussi le plus pervers. Il eût bien voulu éloigner ce sénat européen qui peut juger les pontifes; mais la convocation était annoncée, l'empereur Sigismond la pressait (1), et tous ceux qui avaient droit de participer au concile se hâtaient d'y aller jouir du titre d'arbitres de la catholicité. Jean s'y rendit lui-même, accompagné d'un grand nombre de cardinaux (2).

Outre trois cent quarante-six archevêques et évêques, et cinq cent soixante-quatre abbés et docteurs, on y vit paraître cent vingt-huit grands vassaux de l'empire. L'empereur y fut presque toujours présent. Les électeurs de Mayence, de Saxe, du Palatinat, de Brandebourg, les ducs de Bavière, d'Autriche et de Silésie y assistèrent. Vingt-sept ambassadeurs y représentèrent leurs souverains. Chacun y disputa de luxe et de magnificence; on en peut juger par le nombre

(1) Un jour que, à l'occasion de la réformation du clergé, l'on disait devant Sigismond, qu'il fallait la commencer par les Cordeliers, appelés *Frères Mineurs* : « Non, non, s'écria le prince ; c'est par les *Frères Majeurs* qu'il faut l'entreprendre ; » par où il entendait les papes, les cardinaux, les évêques et tous les prélats romains.

(2) Il s'y rendit avec le pressentiment de ce qui lui arriva. Renversé avec sa voiture sur une montagne du Tyrol, on lui demanda s'il ne s'était point blessé : *Jaceo hic in nomine diaboli* ; « de par le diable me voici à bas, » fut la réponse du soi-disant lieutenant de Jésus-Christ ; « j'aurais bien mieux fait de rester à Bologne. » Regardant ensuite du côté de Constance : « C'est là-bas, dit-il, qu'est la fosse où l'on prend les renards. »

de cinquante orfèvres, qui vinrent s'y établir avec leurs ouvriers, pendant la tenue du concile. On y compta cinq cents joueurs d'instruments ou ménétriers, sept cent dix-huit courtisanes, sous la protection du magistrat.

Le concile se trouvait fort embarrassé sur la marche à suivre pour abolir le schisme, quand un cardinal et théologien français, Guillaume Fillastre, vint le mettre entièrement à l'aise. Il établit dans un mémoire la thèse, « qu'un concile général est en droit de déposer même un pape légitime. » Gerson, le fameux chancelier de l'université de Paris et l'âme du concile de Constance, appuya de toutes ses forces le nouveau principe. De cette manière, on parvint à se rendre maître du schisme, mais au détriment de Rome. La paix, à la vérité, fut rétablie : les trois antipapes, dépouillés en même temps du sacerdoce suprême, le déposèrent entre les mains d'Othon de Colonne, qui prit le nom de Martin V; mais le principe qu'on venait de consacrer, celui de la supériorité des conciles sur le pape, donna à la puissance romaine un coup dont elle ne devait point se relever.

Le concile compromit aussi le papisme, par les discours qu'il laissa prononcer dans ses séances. De la tribune de Constance retentirent dans la catholicité de déplorables aveux, qui révélèrent toute la profondeur et toute l'infection de la plaie de l'église romaine. En les lisant, on se demanderait comment ceux qui les prononcèrent purent éviter le sort de Jean Hus et de Jérôme de Prague que le concile fit brûler vifs, si l'on ne savait que, dans leurs bouches, ces aveux humiliants étaient des phrases, rien de plus, et que jamais leurs discours ne furent accompagnés de ces énergiques protestations de fait, qui caractérisèrent toujours la droiture et la vraie fidélité.

Le 8 septembre 1415, un des théologiens de Const

prêchant sur Jérémie, XVI, 15 : *Où est la Parole du Seigneur*, dit en tout autant de termes : « L'Eglise n'a point aujourd'hui de plus grands ennemis que les ecclésiastiques. Qui sont ceux qui s'opposent le plus à la réformation? les princes séculiers ? loin de là : ce sont eux, au contraire, qui la désirent avec le plus d'ardeur, qui la demandent et la recherchent avec le plus d'empressement. Qui sont donc ceux qui déchirent la robe de Jésus-Christ ? ce sont les ecclésiastiques; pareils à des loups affamés, ils viennent dans la bergerie revêtus de la toison de la brebis; sous des habits religieux, ils cachent des âmes impies et scélérates. »

L'évêque de Lodi, le même qui figurera si tristement dans le procès de Jérôme de Prague, montra, devant toute l'assemblée, les ecclésiastiques latins tellement plongés dans la luxure et l'incontinence la plus brutale, qu'à son avis Diogène, cherchant parmi eux un homme, n'eût trouvé que des *bêtes* et des *pourceaux*.

Un moine augustin, du diocèse de Mayence, n'hésita pas à dire en présence de tout le concile (26 décembre 1415) : « On rapporte que Socrate riait un jour, en voyant de grands voleurs en faire mener de petits au gibet; il rirait bien encore s'il était à Constance, où l'on voit les grands larrons, c'est-à-dire les simoniaques, suspendre les petits. »

Le jour de la Pentecôte (1416), peu de temps après le supplice de Jérôme de Prague, un docteur prêchant sur ce texte des Actes : *Ils furent tous remplis du Saint-Esprit*, prononça ces sinistres paroles : « Je crains bien qu'au lieu de sept dons que Dieu répandit sur les apôtres, le Diable n'ait fait sa pentecôte dans le cœur de la plupart des ecclésiastiques, et ne leur ait inspiré sept vices opposés, » dont le prédicateur fit ensuite la triste énumération.

Un autre orateur, arrachant le masque hypocrite dont se

couvraient toutes ces faces cléricales, traça cette fidèle peinture de ses confrères, les membres du soi-disant saint concile œcuménique de Constance, et généralement de tout le clergé romain : « Contrairement aux canons sacrés, les ecclésiastiques fréquentent les tavernes et les lieux infâmes; ils tiennent ouvertement des concubines dans leurs maisons, et sortent des bras de leurs maîtresses pour aller célébrer la messe. Les couvents de filles sont des lieux publics, des réceptacles de toutes sortes de vanités. Il est honteux de dire ce qui s'y passe, et plus honteux encore de le faire. Ce qu'il y a de plus déplorable, la cour de Rome, qui devrait donner l'exemple, commet toutes ces abominations, et jusque dans ces lieux où nous sommes assemblés pour la réformation des mœurs (1). »

Une mordante satire, qui circula durant le concile, a été découverte dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Paul, à Leipsick, et recueillie par Jaques Lenfant, dans son *Histoire du Concile de Constance* (2) : pièce déplorable assurément, dont la lecture peine, mais qui néanmoins doit trouver ici sa place, comme faisant toujours mieux connaître l'esprit de ces temps-là.

« Les cardinaux ont dit au pape : Seigneur, que faut-il faire pour avoir de l'argent ? Le pape leur a répondu : Que lisez-vous ? Tu aimeras l'or et l'argent de tout ton cœur et le riche comme toi-même ; faites ceci en commémoration de moi, et vous aurez la vie éternelle. Alors il vint à la cour de Rome un pauvre clerc opprimé par son évêque. Ce pau-

(1) Ce fut apparemment pour obvier à cette liberté des orateurs, que le concile de Trente (1545-1563) nomma une commission chargée d'examiner, à l'avance, les discours qui seraient prononcés dans son enceinte.

(2) Second vol., liv. VII, § 6.

vre homme criait en vain miséricorde aux portiers du pape. Ils répondaient durement : Que nous importe? allez au diable avec votre pauvreté. Il prit le parti de vendre sa soutane, sa pelisse, son manteau, son épée et son capuce; puis, il voulut en partager l'argent entre les cardinaux, les officiers de la cour et les portiers du pape. Mais ils lui dirent : Qu'est-ce que cela pour tant de gens ? et le chassèrent. Comme il pleurait amèrement, le pape lui dit : Vous n'entrerez pas dans la joie de votre Seigneur, que vous n'ayez payé le dernier quadrain. Quelque temps après, il vint un évêque riche, gros et gras, épanoui et bien escorté. Cet évêque avait commis un meurtre. Les cardinaux coururent au-devant de lui pour le féliciter de son arrivée. Vous êtes, lui dirent-ils, le très-bien venu, et le très-impatiemment attendu de nos bourses. Il envoya abondance d'or et d'argent aux cardinaux qui disaient : Cet homme est saint et juste. Et le pape lui dit : Mon ami, montez plus haut ; et le salut entra ce jour-là dans sa maison, parce que les riches seront les premiers, et les pauvres les derniers. »

Il est inutile de multiplier les citations. On comprend sans peine, quelle impression de telles paroles devaient produire sur l'Europe détrompée, ou pour mieux dire, en chemin de l'être ; et l'on sait maintenant que répondre à ceux qui, de nos jours, prétendent que l'église et la hiérarchie latines, avant la Réformation, n'étaient pas aussi corrompues qu'il plaît aux Protestants de l'affirmer. La nécessité d'une réforme était généralement sentie. Mais on ignorait que la seule prédication de l'Evangile a le pouvoir de changer le cœur et la vie. Les docteurs de Constance, tout savants qu'ils étaient peut-être, ne connaissaient point cet Evangile ; ils ignoraient que la vérité seule affranchit : *O Père ! je te rends grâces de ce qu'ayant caché ces choses aux*

sages et aux intelligents, tu les as révélées aux simples et aux enfants.

Le concile nuisit à Rome bien plus encore par ses actes que par ses discours. Véritable cour de Caïphe, il fit périr deux illustres serviteurs de Dieu, Jean Hus et Jérôme de Prague, les seuls peut-être à Constance qui fussent exempts des vices qu'il prétendait réformer. Et, par un révoltant contraste, il prit ouvertement la défense des chevaliers teutoniques contre le roi de Pologne, qui reprochait à ces fougueux chevaliers, armés de bulles et d'indulgences, et plus habiles à manier l'épée que la Bible, de porter tout autour d'eux l'incendie et la mort, sous prétexte de convertir les infidèles. Jamais le concile ne voulut rendre à ce prince la justice qu'il réclamait. Jamais non plus il ne voulut flétrir le libelle d'un moine qui exhortait les chrétiens à assassiner le roi de Pologne et à massacrer tous ses sujets. Il refusa pareillement de condamner nominativement un autre moine (Jean Petit), qui avait osé justifier publiquement l'assassinat commis, par les ordres du duc de Bourgogne, sur la personne du duc d'Orléans, frère du roi de France.

Peu content de tuer les vivants, le concile outrageait les morts. Avant de prononcer la sentence qui envoyait Hus au bûcher, il évoqua du fond de sa tombe le célèbre réformateur anglais Wickleff, mort depuis longtemps; il déclara sa mémoire infâme, condamna une longue série de propositions malicieusement extraites de ses écrits, fit brûler ses livres et consumer ses os.

Ne bornant point là ses iniquités, il décréta qu'on n'est pas tenu de garder la foi promise aux hérétiques, ni de respecter les sauf-conduits qu'ils ont pu recevoir des princes séculiers. Voici le décret qu'il rendit sur cette matière : « Le présent synode déclare que tout sauf-conduit accordé,

l'empereur et par les autres princes séculiers, à des hérétiques ou à des gens accusés d'hérésie, dans l'espérance de les ramener, ne doit porter nul préjudice à la foi catholique et à la juridiction ecclésiastique, ni empêcher que de tels hérétiques ne soient examinés et punis, selon que la justice le demandera, s'ils refusent de révoquer leurs erreurs, ne fussent-ils même venus au lieu où ils doivent être jugés que sur la foi du sauf-conduit. Et celui qui leur aura promis sûreté ne sera point en ce cas obligé de tenir sa promesse, de quelque manière qu'il s'y soit engagé, parce qu'il aura fait tout ce qui dépendait de lui. »

En contradiction flagrante avec le commandement du Sauveur : *Buvez-en tous*, le concile de Constance sanctionna le retranchement de la coupe au peuple, et, après de longues délibérations sur ce point de doctrine, donna le fameux décret, dont voici les dispositions les plus remarquables :

« Attendu que, dans quelques parties du monde, des gens soutiennent témérairement que le peuple chrétien doit prendre le saint sacrement de l'eucharistie sous les deux espèces du pain et du vin, et communient publiquement les laïques, non-seulement sous l'espèce du pain, mais aussi sous celle du vin, assurant de plus opiniâtrément qu'il faut communier après le souper, et non à jeun, contre la louable coutume de l'Eglise, raisonnablement approuvée, laquelle ils entreprennent de rejeter à leur damnation, comme si elle était sacrilége (1) : le sacré concile voulant pourvoir au salut

(1) On ne voit pas ce qui peut avoir engagé le concile à défendre de communier après le souper, ou après avoir mangé. Cette défense suppose que des gens suivaient alors cette pratique, bien qu'il n'en paraisse aucune trace ni dans les actes du concile, ni dans l'histoire de ce temps-là.

des fidèles, après mûre délibération de plusieurs docteurs, déclare et décide que, bien que Jésus-Christ ait institué et administré à ses apôtres le vénérable sacrement après le souper, sous les deux espèces du pain et du vin, cependant la louable autorité des sacrés canons et la coutume approuvée de l'Eglise a tenu et tient que ce sacrement ne doit être ni célébré après souper, ni pris par les fidèles autrement qu'à jeun, hormis dans un cas de maladie et de quelque autre nécessité, accordé ou admis selon le droit ou par l'Eglise. Et comme cette coutume a été louablement introduite pour éviter tout péril et scandale, tout de même, et à plus forte raison, a-t-on pu convenablement permettre, bien que dans la primitive Eglise ce sacrement ait été reçu par les fidèles sous les deux espèces, que, dans la suite, il fût donné sous l'une et l'autre espèce, aux seuls prêtres officiants, et seulement sous celle du pain aux laïques; parce qu'on doit croire fermement, et sans nul doute, que tout le corps et tout le sang de Jésus-Christ sont réellement contenus sous l'espèce du pain, comme sous celle du vin. C'est pourquoi cette coutume, raisonnablement introduite par l'Eglise et par les saints Pères, et observée depuis très-longtemps (1), doit être regardée comme une loi, que nul ne peut rejeter ou changer à son gré, sans l'autorité de l'Eglise. D'où il suit qu'on doit envisager comme une erreur de dire que c'est sacrilége, ou chose illicite, d'observer cette

(1) Ce *très-longtemps* se réduisait à peine à *deux ou trois siècles ;* encore la *coutume*, comme parle le concile, ne s'était-elle établie que dans certaines contrées et après de vives contestations : elle n'eut force de loi dans l'église romaine que depuis le décret de Constance.

Jacobel, curé fidèle de Prague, et contemporain de Jean Hus, appelait dérisoirement les théologiens du concile, « docteurs de la coutume » (*consuetudinarios*).

coutume ou cette loi. Tous ceux qui soutiennent opiniâtrément le contraire de ce qui est établi ci-dessus doivent être chassés comme hérétiques, et grièvement punis par les diocésains et par les inquisiteurs de la foi, dans les royaumes ou provinces où l'on aura osé attenter au présent décret, suivant les lois canoniques salutairement instituées en faveur de la foi catholique, contre les hérétiques et leurs fauteurs. »

Les actes et les décrets du concile de Constance agitèrent toute la Bohême, et allumèrent dans ce malheureux royaume une guerre civile (1417) qui le désola durant treize années. L'injuste condamnation et le cruel supplice de deux Bohémiens célèbres, Jean Hus et Jérôme de Prague, y avaient généralement indisposé les esprits contre Rome. Le retranchement de la coupe acheva de les irriter. On a vu, dans les pages précédentes, à quel point la Bohême avait à cœur la communion sous les deux espèces. Tous les efforts du concile pour y rétablir universellement l'autorité du clergé, et y propager la communion sous une seule espèce; tous ses écrits, toutes ses mesures, demeurèrent complètement inutiles; les Hussites prirent les armes sous la conduite du vaillant Zisca, et la Bohême devint un vaste champ de bataille.

Pour sanctifier toutes ces méchancetés, le sanhédrin moderne appelait à son aide le pompeux appareil de la dévotion la plus imposante. La description suivante du cérémonial de ses séances se lit dans l'*Histoire du Concile de Constance,* par Lenfant.

« D'abord un cardinal ou quelque autre prélat, nommé pour cet effet, célébrait la messe du Saint-Esprit, pendant laquelle les autres prélats avaient leurs habits ordinaires. Après la messe, ils prenaient leurs habits pontificaux, et

mettaient leurs mitres, qui étaient blanches, hormis celle du président ou de l'officiant, qui était d'ouvrage de broderie et enrichie de pierres précieuses. Le président, assisté de diacres, de sous-diacres et d'autres ecclésiastiques, était assis au milieu de l'assemblée, le dos tourné contre l'autel et le visage du côté des assistants. Quand tout le monde avait pris place, on chantait une antienne, qui était suivie d'une prière que tous les pères faisaient à voix basse et à genoux. Après qu'ils étaient restés quelque temps dans cette posture, un diacre leur criait de se lever, et le président ou l'officiant adressait tout haut cette prière au Saint-Esprit :

« Esprit saint, nous voici assemblés en ton Nom ; mais la grandeur et l'énormité de nos péchés nous effraie. Descends dans nos cœurs et nous dirige tellement que nous n'entreprenions rien qui ne te soit agréable; sois notre salut, suggère-nous nos jugements et les exécute toi-même. O toi, qui aimes souverainement l'équité, ne permets pas que nous nous détournions de la justice, ni que notre ignorance nous fasse égarer de la vérité, ou que la faveur, la partialité, ou l'intérêt nous corrompe. Unis-nous étroitement par la vertu de ta grâce, afin que, comme nous sommes assemblés en ton Nom, nous ne soyons qu'un avec toi, et fais que nous tempérions tellement la justice par la piété, que toute nos délibérations soient conformes à ta volonté, pour notre bien présent et pour notre salut éternel. Amen. »

» Cette prière, blasphématoire dans la bouche de ces vendeurs et acheteurs la plupart ennemis de toute justice, était suivie d'une antienne et de plusieurs autres prières, dont les unes se faisaient tout bas et à genoux, les autres tout haut comme auparavant. Puis, quelques diacres ou sous-diacres entonnaient debout devant l'autel une litanie, pendant que toute le reste du concile était à genoux. Au milieu de cette

litanie, le président ou le célébrant donnait la bénédiction à l'assemblée en chantant, et le chœur répondait: « Seigneur, exauce-nous. *Te rogamus, audi nos.* » Après quelques autres prières, un diacre lisait un endroit de l'Evangile, comme, par exemple, *Vous êtes le sel de la terre*, ou quelque autre, selon qu'il lui avait été prescrit. Le président ou le célébrant, par un petit discours, exhortait ensuite les pères à s'appliquer aux affaires de la session; puis, il entonnait l'hymne du Saint-Esprit, *Veni, Creator Spiritus.* Ces dévotions finies, tous les prélats s'asseyaient, remettaient leurs mitres, et un prélat, nommé pour cet effet, montait sur une tribune, et y lisait les décrets qui devaient être arrêtés dans la session, ayant avec lui les présidents de chaque nation (1) qui répondaient: *Placet*, approuvant ainsi ce qui avait été lu, chacun pour sa nation; le président du concile répondait de même pour toute l'assemblée; après quoi l'on chantait le *Te Deum*, et l'on se séparait. »

L'empereur Sigismond et Barbe sa femme, l'un et l'autre fameux par leurs désordres, assistaient à toutes les cérémonies religieuses du concile. Dans les premiers temps de sa tenue, Sigismond, en habit de diacre, lisait l'Evangile, pendant que Jean XXIII célébrait la messe.

Le concile avait fait à la catholicité de grandes et solennelles promesses; les accomplit-il? Après deux ou trois ans de déclamations contre les abus et les vices dont l'église romaine était inondée, quelle fut la réforme tant attendue? Le pape Martin V déclara: 1° qu'il ne fallait pas donner d'exemptions sans connaissance de cause; 2° qu'on examinerait les bénéfices cumulés; 3° qu'on disposerait, selon le droit

(1) Il y avait au concile des députés ou représentants des quatre nations, française, italienne, allemande et anglaise.

public, des revenus des églises vacantes; 4° il défendit inutilement la simonie; 5° il voulut que ceux qui auraient des bénéfices fussent tonsurés; 6° il défendit qu'on dît la messe en habit séculier. Le reste des articles réformatoires est de ce goût. Ce sont là les lois que promulgua l'assemblée la plus grave du monde. Mais les peuples commençaient à ne se plus laisser prendre à ces solennelles inepties.

Concile de Bâle.

Le temps des jugements de Dieu contre Rome approchait; tout ce qu'elle faisait pour consolider son empire tournait uniformément à son dommage. Le concile de Constance l'avait déjà montré; celui de Bâle allait le montrer encore (1431). Ce dernier concile, assemblé dans le but spécial d'apaiser la guerre civile que celui de Constance avait allumée en Bohème, et d'y rétablir l'autorité pontificale, rappela et consacra le principe de la supériorité des conciles généraux sur les papes; il n'admit à ses séances les légats du siége de Rome qu'après qu'ils eurent prêté le serment de recevoir ses décrets, et publia même une confession de foi à laquelle tous les pontifes devaient souscrire le jour de leur élection (1436).

Eugène IV (Gabriel Condelmerius), irrité de plusieurs des dispositions du concile de Bâle, répressives de l'ambition et de la cupidité romaines, entreprit de le transférer en Italie, sans doute afin de l'avoir plus près de lui et de pouvoir le dominer plus à l'aise. Mais les théologiens de Bâle, pénétrant ses desseins, lui résistèrent ouvertement et le sommèrent de comparaître en leur présence. Eugène voulut alors dissoudre leur concile et en convoquer un autre à Ferrare; mais,

forts de l'appui de l'empereur d'Allemagne et du roi de France, ils le déclarèrent rebelle et le condamnèrent par contumace (1437).

Cependant, l'année suivante, Eugène ouvrit en personne son concile italien, et fulmina ses anathèmes contre les docteurs assemblés à Bâle. Sa colère les déconcerta si peu qu'à leur tour ils prononcèrent sa déposition. Furieux, le pontife voua, pour la seconde fois, à l'éternelle damnation tous les théologiens de Bâle, qui, méprisant ce nouveau coup de foudre, donnèrent la chaire d'Eugène à Amédée, duc de Savoie (1). Ce prince ou ce prélat vivait alors dans une profonde et joyeuse retraite à Ripaille, sur les bords du Léman. Il avait été marié; mais cette circonstance n'empêcha pas sa promotion. Æneas Sylvius, depuis pape sous le nom de Pie II, engagea le concile à ne se laisser point arrêter par cet obstacle (2). On considéra que plusieurs papes, que Pierre lui-même, avaient été engagés dans les liens du mariage, et l'on ne balança pas à élire Amédée. Il adopta le nom de Félix V. Son élection renouvela le schisme d'Occident qu'on avait eu tant de peine à éteindre, et qui se pro-

(1) Eugène, sur son lit de mort, prononça ces paroles, entrecoupées de soupirs : « O Gabriel ! Gabriel ! qu'il eût mieux valu pour toi, qu'il eût été préférable pour le bien de ton âme, que tu n'eusses jamais été élevé au pontificat ; mais que tu te fusses contenté de vivre paisiblement et religieusement dans ton monastère ! »

(2) « Quant à l'objection que l'on fait, disait Æneas Sylvius, qu'Amédée a été marié, je n'en tiens nul compte. On peut non-seulement élire un pape qui a eu une femme, mais en prendre un qui en ait actuellement une. Vous savez qu'il y a eu des papes mariés, et que saint Pierre, le prince des apôtres, avait une femme. A quoi servent de telles objections ? Il n'y aurait peut-être pas tant de mal à ce que bien des prêtres se mariassent ; plusieurs se sauveraient dans le mariage, au lieu qu'un grand nombre se damnent dans le célibat. »

longea jusqu'au moment où, déposant le lourd fardeau de la tiare, il s'empressa de retourner à sa retraite et à ses plaisirs (1449). Les membres du concile de Bâle, réunis plus tard à Lausanne, ratifièrent son abdication volontaire et lui donnèrent pour successeur Nicolas V, enjoignant à tous les catholiques de recevoir ce dernier pour leur chef légitime. De son côté Nicolas, pressé de reconnaître une telle faveur, sanctionna les actes et les décrets du concile de Bâle.

Toutes ces assemblées ecclésiastiques, tous ces débats, toutes ces querelles tournèrent constamment au préjudice de la puissance pontificale. Des événements d'un autre ordre concouraient simultanément à l'affaiblir. Le rétablissement des lettres en Occident, l'invention de l'imprimerie, l'institution de nouvelles académies, la fondation de nombreuses bibliothèques, l'apparition de plusieurs savants distingués par leur sens, leur goût et leurs talents, et d'autres circonstances de même espèce, ménagées par la providence du Seigneur, en favorisant le développement de tous les genres de lumières, portèrent une nouvelle atteinte au papisme, qui ne prospère que dans l'absence complète de toute clarté, et contribuèrent puissamment à préparer la grande œuvre du XVIe siècle.

Vices et Scandales des Papes.

C'était plus que jamais pour Rome le temps de réprimer les scandales qui la déconsidéraient toujours plus aux yeux des peuples. Dans des circonstances aussi critiques que celles où elle se trouvait placée, elle aurait eu besoin d'avoir à sa tête des hommes capables d'arrêter le déclin de son pouvoir par la sagesse de leurs mesures, la modération de leur esp la pureté de leurs mœurs. Mais Dieu, qui la voula

ne permit pas qu'elle eût de tels conducteurs. Ceux que sa justice a résolu de perdre, il commence par les frapper d'aveuglement (1). Les guides de Rome ne connurent point le jour de leur visitation ; et il ne fallut rien moins que la terrible crise du siècle suivant, pour leur révéler toute la profondeur de l'abîme ouvert sous leurs pas. Par leur avarice, par leur arrogance, leur dépravation, leur ignorance, par leurs folies et tous leurs crimes, la plupart des papes du XIVe et du XVe siècles accélérèrent singulièrement la ruine du pouvoir pontifical.

Jean XXII, fils d'un cordonnier de Cahors, porta sa main sur Louis de Bavière, empereur d'Allemagne, comme Boniface VIII avait porté la sienne sur Philippe-le-Bel, roi de France. Pour motiver l'autorité qu'il prétendait s'arroger sur un empereur, il allégua que, comme c'est l'âme qui régit le corps, c'est de même aussi le pouvoir ecclésiastique qui doit régir le pouvoir séculier.

Une querelle singulière, que ce pape eut avec les Frères Mineurs, peint l'esprit de ces temps-là : contre l'avis de cinq pontifes, il avança que ces Frères avaient le simple usage, et non la propriété des choses qu'ils mangeaient ; que leur pain, leur vin, leur soupe appartenaient au pape, et que telle était la pauvreté dont Jésus-Christ leur avait donné l'exemple. La question fut chaleureusement débattue ; force volumes furent composés, force bulles émises, en sens inverse, sur ce mince sujet qui doit trouver sa place dans l'histoire des folies humaines.

Jean XXII encourut le blâme de presque toute l'église catholique, pour avoir affirmé (1332) que, dans l'intervalle de la mort au jugement, les âmes des fidèles ont bien

(1) *Quem Deus perdere vult, prius dementat.*

la liberté de voir Jésus-Christ comme homme, mais non la face de Dieu ou la nature divine. Mais, a dit un auteur, toutes les rêveries hérétiques de ce pape sur la vision béatifique, ne sont rien auprès de l'*hérésie pratique* qu'après sa mort l'on trouva dans ses coffres, savoir vingt-cinq millions tournois, dont dix-huit en espèces, et le reste en vaisselle, bijoux, tiares, mitres et autres joyaux précieux, qu'il avait escroqués au peuple et au clergé pendant son pontificat. Il fit couler, par vingt canaux divers, l'or de l'Europe dans ses caisses, et, pour augmenter plus rapidement ses trésors, il n'eut pas honte de mettre à prix l'absolution de tous les forfaits (1). Enfin, l'abbé Trithème nous apprend qu'à tous ses crimes, Jean XXII joignit encore celui des abominables, et qu'Alvare Pélage, moine espagnol de l'ordre des Frères Mineurs, servit à ses infâmes plaisirs (2).

Clément VI, ajoutant son coupable anathème à celui dont Jean XXII avait déjà frappé Louis de Bavière, somma ce prince de renoncer au gouvernement de l'empire, de déposer le titre de roi, et de venir en personne à Rome recevoir humblement les ordres du pape. Louis se soumit à tout, mais sans rien obtenir. Comme il voulait murmurer quelques plaintes : « Il ne demande pas grâce assez humblement, »

(1) C'est Jean XXII qui ajouta une troisième couronne à la tiare pontificale que Boniface VIII avait déjà augmentée d'une seconde. C'est encore lui qui fit savoir à tous les catholiques, qu'ils eussent à accompagner toutes leurs prières de la salutation angélique, *Ave Maria*, etc.

(2) Le crime des villes impies était fort commun dans la mystique Sodome (Apoc., XI, 8). « Hélas ! hélas ! s'écriait l'abbé Trithème, dans l'enceinte de l'Eglise plusieurs religieux et plusieurs prêtres, dans leurs cachettes et leurs conventicules, et les laïques dans la plupart des villes, principalement en Italie, établissent publiquement des lieux de débauche, où ils s'exercent à cet abominable crime. Il y a des lieux de prostitution pour les hommes aussi bien que pour les femmes, etc. »

dit le pape. Plus le prince s'humiliait, plus le prêtre se montrait difficile. Cependant l'épais brouillard des préjugés se dissipait peu à peu. Au défaut de la piété, le bon sens renaissait généralement dans les esprits. Plusieurs diètes déclarèrent Louis indépendant du pape, et défendirent sévèrement d'avoir égard aux bulles de ce dernier.

Avant de mourir, Clément donna la décision suivante qui ne prouve nullement qu'il se crût infaillible : « S'il nous est échappé, sur la chaire apostolique, quelque chose de contraire à la foi catholique et aux bonnes mœurs, nous le révoquons et le soumettons à la correction du Saint-Siége. »

Sur la fin de ses jours, ce même pape reçut une lettre curieuse, qui nous replace encore dans ces temps de déplorable aveuglement et nous en peint fidèlement le génie ; elle commençait en ces mots : « Léviathan, prince des ténèbres, au pape Clément son vicaire, et aux cardinaux ses conseillers et bons amis ! » Après ce singulier début, Satan leur rappelait très-exactement les péchés dont tous se rendaient coupables, et qui, disait-il, les recommandaient particulièrement à ses yeux. Puis il les exhortait à persévérer dans la même voie, afin de mériter de plus en plus les premières places de son royaume. Et voici comment il terminait l'étrange épître qui leur était adressée : « Votre mère la Superbe, vous salue, avec vos sœurs l'Avarice, l'Impureté, et les autres, qui se vantent que, par votre secours, elles sont très-bien dans leurs affaires. Donné au centre de l'Enfer, en présence d'une troupe de démons. »

Jean XXIII (Balthazar Cossa), qui nous a déjà occupés dans l'article du concile de Constance (p. 323), mit en œuvre les moyens les plus vils, pour conserver le pouvoir que lui contestaient ses deux antagonistes, Luna et Corario (Benoît et Grégoire), bien dignes l'un et l'autre de lui dispu-

ter la couronne pontificale. Sa conduite à Constance y fut un modèle d'iniquité. Il y dépensa beaucoup en espions. Caresses, présents, promesses, menaces, il n'épargna rien pour mieux savoir tout ce qui se passait au concile; à cet effet, il dégagea même ses affidés de serments faits à d'autres de ne rien révéler.

Le concile le condamna comme un criminel. L'acte dressé contre lui renfermait soixante-dix chefs, dûment attestés et prouvés, dont cinquante seulement furent lus publiquement, les vingt autres ayant été supprimés comme trop injurieux au pontificat. On l'accusa d'avoir vendu des bénéfices et des reliques, d'avoir empoisonné le pape son prédécesseur, d'avoir fait massacrer plusieurs personnes. L'impiété la plus licencieuse, la débauche la plus effrénée, la mauvaise foi la plus révoltante, la sodomie, le blasphème lui furent imputés. Publiquement stigmatisé comme « l'oppresseur des pauvres, le persécuteur de la justice, la colonne des iniques, l'appui des simoniaques, l'idolâtre de la chair, la lie des vices, l'ennemi de toute vertu, le miroir de l'infamie, le diable incarné, » il fut solennellement déposé par le concile en ces termes : « Le concile général de Constance.... le déclare absolument privé du pontificat; il dégage tous les chrétiens du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté; il leur défend à l'avenir de le reconnaître pour pape et de le nommer tel; et, pour rendre cette sentence irrévocable, dès à présent le concile supplée, de sa pleine puissance, à tous les défauts qui, par la suite, pourraient être relevés dans la procédure, et, condamne ledit Jean XXIII à être mis sous la garde de l'empereur, avocat de l'Eglise universelle, se réservant le droit de le punir de ses crimes et de ses excès selon les canons, etc. »

Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini), l'un des papes de la

dernière moitié du xv[e] siècle, ternit la réputation qu'il s'était acquise dans le monde littéraire, par la preuve scandaleuse qu'il donna de son inconstance, pour ne pas dire de sa mauvaise foi : après avoir vigoureusement défendu, contre les papes, les prérogatives des conciles généraux, et en particulier soutenu la cause du concile de Bâle contre Eugène IV, il abandonna tous ses sentiments à son avènement au pontificat, et, les démentant dans toute la suite de son administration, il ne rougit pas d'avancer qu'*Æneas Sylvius* était un *damnable hérétique*, mais *Pie II* un *pape très-orthodoxe*. Conséquent avec de telles prémisses, il réprouva de *sa science certaine* les appels aux conciles comme étant *nuls*, *ridicules*, *erronés*, *dangereux*, *détestables*, et déclara que ceux qui les feraient ou seulement les favoriseraient seraient excommuniés, quelle que fût leur dignité dans le monde, fussent-ils empereurs, rois, et même souverains pontifes (1).

Paul II et Sixte IV souillèrent leurs mains par le vol et la simonie.

Le Génois Cibo, porté par l'intrigue et la séduction, sur le siége de tous les crimes, toujours appelé le *Saint-Siége*, avait rempli Rome du bruit de ses impudicités; personne dans cette ville n'ignorait à quels excès il avait porté l'incontinence;

(1) Bulle de Pie II, *Execrabilis et pristinis temporibus inauditus*, etc. « Il s'est glissé, de nos temps, un abus exécrable et inouï dans l'antiquité, » etc. (Racine, tom. VII, p. 225).

Voici la lettre que ce pape écrivit, dit-on, à l'empereur turc, Mahomet II, qui faisait alors trembler l'Europe : « Si vous voulez étendre vos conquêtes parmi les chrétiens, vous n'avez besoin que d'une petite chose facile à trouver, d'un peu d'eau pour vous baptiser ; nous implorerions alors votre bras contre les ennemis de l'église romaine, et, à l'exemple de nos prédécesseurs, qui transférèrent à Charlemagne l'empire des Grecs, nous vous appellerions empereur de l'Orient. »

cependant il prit le nom d'Innocent VIII, et choisit pour devise cette parole du psaume XXVIe (Vulgate, XXVe) : *Ego autem in innocentiâ meâ ingressus sum* : « J'ai marché dans mon innocence. »

Arrêtons-nous un instant pour exprimer un sentiment qui remplit notre cœur. C'est une rude tâche, en vérité, que l'on impose à la crédulité des Papistes, quand, sous peine de damnation éternelle, on leur prescrit de reconnaître et de vénérer dans les Innocent III, les Boniface VIII, les Jean XXIII, et tant d'autres, les successeurs de saint Pierre et les vicaires de Jésus-Christ. Les vicaires de Jésus-Christ ! D'abord, a-t-il besoin d'un vicaire, Celui qui remplit la terre et les cieux, et qui demeure avec nous jusqu'à la consommation du siècle? Puis, s'il en eût voulu un, l'eût-il été chercher à Rome, et dans les rangs des Nicolas Ier, des Jean VIII, des Grégoire VII, des Innocent VIII? Celui qui priva Judas de l'apostolat et le chassa de sa compagnie, le Saint de Dieu eût-il été demander à l'enfer l'être qui eût dû le remplacer sur la terre? Ah! si les évêques de Rome furent dans le monde les vicaires de quelqu'un, assurément ce fut de Satan seul, et certes la plupart d'entre eux se montrèrent bien dignes de le représenter; la succession qu'ils offrent à nos yeux est celle des lieutenants de Lucifer. Aussi l'un des plus horribles blasphèmes dont Rome se soit jamais rendue coupable, est incontestablement celui par lequel elle ose donner à un homme couvert, de la tête aux pieds, de la lèpre du péché la plus dégoûtante, le titre de *Saint Père*, renchérissant encore sur le nom sacré, solennel, par lequel Jésus, dans la prière appelée sacerdotale, et toute l'Eglise après lui, désigne le Père adorable de la famille des élus, le Dieu de toute grâce et de toute consolation : PÈRE SAINT ! *garde en ton Nom ceux que tu m'as donnés.*

Privée pour un temps de la présence corporelle de Jésus, l'Eglise a, pour la consoler, pour la conduire et la diriger, jusqu'au retour de son Epoux, l'Esprit de vérité qui demeure avec elle éternellement; la Parole de Christ, voilà son guide, son tribunal suprême; l'Esprit de Christ, voilà son pape.

Que Rome éprouve le besoin de posséder un vicaire de Jésus-Christ, on le comprend sans peine: Jésus n'est point avec elle, elle le sent bien; mais demanderions-nous quelqu'un pour tenir la place de ce fidèle Ami de nos âmes, nous qui le savons et le sentons présent au milieu de nous par son Esprit, le Consolateur?

Après la mort d'Innocent VIII, Bernardin de Carvajal, évêque de Badajoz, prononça dans le collége des cardinaux ces remarquables paroles: « Elle est tombée, elle est tombée (*cecidit, cecidit*) la majesté de l'église romaine; le Seigneur a couvert de ténèbres la fille de Sion. Il a précipité du ciel la fille d'Israël.... Saint Jean divise tous les crimes du monde en trois classes: la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie; — ne sont-ce pas là les crimes qui nous assiégent? Eh! plût à Dieu qu'ils ne fissent que nous assiéger et qu'ils n'eussent point rompu toutes les barrières de la pudeur et de l'intégrité romaines! Pourquoi tairions-nous ce que publie, du haut des toits, l'éclat de nos crimes et de nos forfaits? »

Après ce courageux début, Carvajal supplia ses collègues de choisir un pasteur capable de relever Rome de ses ruines. Mais quel fut le résultat de ce discours de l'évêque de Badajoz? Les cardinaux entrent en conclave; Borgia intrigue, cabale, répand l'argent à profusion, et Rome a le plus infâme de ses pontifes. Paul II et Sixte IV n'avaient été que des fripons ordinaires; Innocent VIII avait eu seize bâtards et leur avait prodigué les biens de l'église latine; mais

Alexandre VI épouvanta le monde par des horreurs qui n'étaient plus connues depuis Néron et Caligula; on a dit de lui qu'il eût été le plus méchant des hommes, si son fils n'eût été pire encore. Dans un poste obscur, il eût perdu la vie sur la roue; sur le siége pontifical, il fut adoré comme le Saint Père.

La voix publique l'accusait d'avoir abusé de Lucrèce, sa propre fille. Il la donna successivement à trois maris; la ravit aux deux premiers, fit assassiner le troisième pour la marier à l'héritier de la maison d'Est, et célébra l'hymen au Vatican par des fêtes abominables; cinquante courtisanes dansèrent nues devant l'incestueuse famille, et les plus lascives obtinrent des prix.

Après avoir fait la fortune de sa fille, l'infâme Nicolaïte entreprit de faire aussi celle de son fils : sous prétexte d'attaquer les Turcs, il vendit des indulgences dans tout le monde et leva la dîme des revenus de tout le clergé; l'argent lui donna une armée au moyen de laquelle il s'empara de toute la Romagne; quelques assassinats lui procurèrent bientôt après une nouvelle augmentation de territoire. Mais il jouit peu du fruit de ses crimes; un nouveau forfait vint l'en dépouiller : ayant voulu se défaire par le poison d'un certain nombre de cardinaux, dans la vue de s'emparer de leur mobilier dont les papes héritaient à cette époque et pour avoir quelques chapeaux à vendre, il but par mégarde du breuvage empoisonné qu'il avait préparé pour d'autres, et trouva la mort qu'il avait si justement méritée.

Réclamations de Docteurs et Prélats catholiques.

A l'aspect de la dépravation toujours croissante, de célèbres docteurs ne purent retenir leur voix ; mais leurs discours et leurs écrits, en dévoilant de plus en plus la plaie de Rome, lui causèrent un tort irréparable : ce n'étaient plus de prétendus hérétiques qui l'attaquaient ; ses propres enfants venaient mettre son infamie au grand jour.

Gerson, chancelier de l'université de Paris, le même qui parut avec tant d'éclat au concile de Constance, révéla de nombreuses turpitudes de la cour romaine, et, dans de chaleureuses et énergiques paroles, censura le libertinage et l'avarice de tous les ordres du clergé. « La cour de Rome, disait-il, a inventé mille offices pour avoir de l'argent; mais à peine en a-t-elle un seul pour cultiver la vertu. Du matin au soir, on y parle d'armées, de terres, de villes, d'argent; mais rarement, ou plutôt jamais, de chasteté, d'aumône, de justice, de fidélité, de bonnes mœurs. — Toutes les bulles de Jean XXIII commencent par un mensonge; s'il était le *Serviteur des serviteurs de Dieu*, comme il le dit en tête de ses bulles, il s'occuperait à rendre service aux fidèles, et il assisterait les pauvres qui sont les membres de Jésus-Christ. Mais, au lieu de pauvres ou de personnes distinguées par leur savoir et par leur vertu, l'on ne voit chez lui que grands seigneurs, gens bien mis, petits tyrans, soldats, et gens de sac et de corde. Il devrait donc plutôt s'intituler le *Seigneur des seigneurs;* aussi bien se vante-t-il *d'avoir autant de puissance que Jésus-Christ en possède comme Dieu et homme.* »

Gerson voua à l'animadversion publique les monastères

de femmes, qu'il appelait *prostibula meretricum* (lieux de débauche). Il foudroya le libertinage et l'avarice des prêtres et des évêques, et tonna contre les excommunications que ces nouveaux Pharisiens lançaient pour de légers sujets, et qu'il comparait à de grands coups de massue qu'on frapperait sur la tête d'un homme, sous prétexte de lui ôter une mouche de dessus la figure.

Une voix contemporaine, noble et éloquente autant que courageuse, se joignit à la sienne pour signaler les mêmes abominations. Nicolas Clémengis, docteur de Sorbonne, dont la France révère encore la mémoire, combattit ouvertement, dans son *Traité de la Corruption de l'Eglise*, les désordres affreux dont il était journellement témoin. Nouveau Jérémie, il déplora la corruption générale, et, parcourant les différents ordres de la hiérarchie romaine, il rendit à chacun d'eux la justice qu'il lui était due.

«.... Pour l'argent, dit Clémengis, les prêtres combattent, débattent, plaident, querellent, guerroient; ils endureraient plus volontiers la perte de dix mille âmes que celle de dix sols. S'il se trouve quelque bon pasteur qui ne suive pas ce train, qui ne fasse compte de l'argent, qui condamne l'avarice, qui s'efforce de gagner les pauvres âmes par de saintes prédications, qui médite plus la loi de Dieu que les lois des hommes, — incontinent tous aiguisent leurs dents pour le mordre. Ils crient qu'il n'est qu'un badin, indigne de la prêtrise.

« Rien n'égale l'orgueil des cardinaux, l'arrogance de leurs discours, l'insolence de leurs manières. Un peintre qui voudrait représenter l'orgueil ne pourrait mieux faire que d'exposer aux yeux du public le portrait d'un cardinal... Tout l'or du Tage et du Pactole ne saurait assouvir leur avidité! »

De crainte de blesser le lecteur, nous passerons sous silence ce que Clémengis rapporte de l'horrible débordement des évêques de ce temps-là.

Il n'épargne pas les moines mendiants: « La synagogue avait ses Pharisiens que Jésus-Christ attaqua avec tant de véhémence. Les nouveaux apôtres qui se sont introduits dans l'Eglise en sont aussi les Pharisiens, dit Clémengis; il faut leur appliquer tout ce que Christ adresse à ceux d'autrefois; je ne sais même s'ils ne sont pires. »

Pour les religieuses, Clémengis aime mieux, par pudeur, tirer le rideau sur les abominations qui se commettent dans leurs cloîtres, qu'il appelle d'un nom que nous n'oserions écrire; mais il en dit assez dans ce peu de mots: *Aujourd'hui voiler une fille, c'est la prostituer.*

Pour conclure, le docteur de Sorbonne voit autant de différence entre l'Eglise primitive et l'Eglise moderne (la romaine) qu'entre l'or et la boue. A ses yeux, l'Eglise ressemble à cette grande statue qui apparut au roi Nabuchodonosor. Tout y allait en dégénérant; la tête était d'or; le reste d'argent, d'airain, de fer, enfin de boue. C'est à ce dernier état que nous sommes parvenus.

Cette affligeante revue de l'église latine achevée, Clémengis, pénétré de douleur, s'écrie: « As-tu donc, ô Dieu très-bon ! as-tu délaissé ta vigne élue que tu avais plantée de ta propre main, et que tu avais entourée de haies et de murailles pour arrêter la violence des bêtes sauvages?... Est-elle donc remplie de ronces et d'épines, et, au lieu de raisins doux, ne produit-elle ainsi que le verjus de la méchanceté?.... Voici, toutes les bêtes la pillent; — tous les animaux des champs la foulent aux pieds; le sanglier de la forêt la détruit; la bête affreuse et terrible broute et consume ce qu'il y a de plus exquis en elle. — Nous te prions,

Seigneur ! qu'il te plaise de détourner de dessus ta vigne, ta colère et la verge de ta fureur,.... non point pour nous qui en sommes indignes, mais pour l'amour de ton Nom qui se glorifie d'une clémence infinie..... Nous savons que nos péchés sont comme le sable de la mer ;.... mais nous savons aussi que ta miséricorde immense surpasse de beaucoup nos fautes.... »

S'adressant ensuite à l'église romaine, Clémengis lui dénonce les jugements de Dieu : « Réveille-toi donc enfin de ton long sommeil, malheureuse sœur de la synagogue !..... sonde les écrits des prophètes et tu y trouveras ton état et ta confusion prochaine,.... toi qui depuis longtemps pourris dans l'ordure..... Ils ont parlé de toi, et si tu ne te repens, sur toi tomberont leurs charges menaçantes (1). *Mais supposé que leurs prophéties s'appliquent à d'autres, que penseras-tu de la tienne propre, de l'Apocalypse de saint Jean?* Ne croiras-tu pas au moins qu'elle te concerne quelque peu ? Avec le bon sens, aurais-tu donc perdu toute honte, pour le nier ? Regarde et lis la condamnation de la grande prostituée, assise sur de grandes eaux, et là contemple tes belles actions et tes destinées à venir. »

Clémengis termine par cette fervente prière : « Quel autre moyen te faudra-t-il donc employer, Seigneur Jésus ! si tu veux nettoyer ton Eglise de la sale écume mêlée à ton or et à ton argent, que de la jeter, comme fait le fondeur, au feu qui purifie, afin d'en tirer le bon or et de polir ensuite ce brillant métal ? Si tu veux remettre en état ta vigne couverte de ronces, quel autre moyen que d'arracher ces

(1) Les docteurs catholiques du XVe siècle annoncèrent plusieurs fois à leur église l'approche des jugements de Dieu. Le XVIe siècle réalisa leurs menaces.

inutiles rejetons qui la rendent stérile, et qui repoussent, bien qu'on les ait retranchés avec la serpe ; ensuite, de louer la vigne à d'autres vignerons et de la peupler de nouveaux plants fructueux ? Tu es témoin, Seigneur ! qu'on ne saurait cueillir des raisins sur des épines, ni des figues sur des chardons ; même tu as ordonné que tout arbre qui ne porte point de fruit soit coupé et jeté au feu. Certainement il s'abuse, celui qui pense que les travaux de l'Eglise puissent finir par les maux que nous souffrons déjà : ce n'est, hélas ! que le commencement des douleurs, le léger prélude de ce qui doit suivre...... Très-doux Sauveur ! quels que soient les jugements que tu doives exercer sur ton Eglise, dans la rigueur de ta vengeance ne lui rends pas selon ses iniquités ; mais plutôt, selon la douceur de ta clémence incompréhensible, tout en la punissant, use de cette miséricorde dont elle est indigne ; émonde tellement les choses mauvaises et les superflues, que tu ne retranches pas celles qui sont encore utiles. Presse, mais sans étouffer ; casse sans briser ; châtie sans anéantir : que nous ne devenions pas semblables à Sodome et à Gomorrhe. »

Il est temps de conclure. — Toutes les causes réunies que nous venons d'énumérer, et d'autres que nous ne mentionnons pas, préparèrent, dès le XIVe siècle, la ruine de Rome pontificale, cette ruine qu'accélèrera prodigieusement la Réformation du XVIe siècle. Ce fut au milieu de ces graves circonstances, que parurent les nobles serviteurs de Dieu sur qui vont maintenant se fixer nos regards ; ce ne sont pas encore les puissants confesseurs du XVIe siècle, mais ce sont du moins leurs généreux devanciers : l'Angleterre, la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Bohême, l'Europe entière, entendront leur témoignage. Les uns, moins fidèles ou moins éclairés, resteront encore dans Babylone ;

les autres, et ce sera le plus grand nombre, entièrement séparés de sa communion souillée, protesteront ouvertement contre ses fausses doctrines et ses méchantes œuvres (1). *L'ennemi* se jettera sur eux *comme un fleuve* mais *le bras* de Celui qui *fit tarir les eaux du grand abîme*, les garantira.

(1) Il faut se garder de confondre, avec nos témoins des XIVe et XVe siècles, les Béghards, les Béguins, les frères et les sœurs du Libre-Esprit, les Flagellants ou Fouetteurs, et tant d'autres de leurs contemporains, martyrs de l'ignorance, de la folie, et souvent même du désordre et de l'impiété. Les Flagellants, espèce de fanatiques que la corruption régnante fit subitement éclore, parcouraient processionnellement les champs et les villes, nus jusqu'à la ceinture et armés de fouets et de cordes, dont ils se frappaient les épaules et le dos jusqu'au sang (1259). Ils marchaient même pendant la nuit, et par des hivers très-rudes, ayant à la main des cierges allumés, et précédés de prêtres, de croix et de bannières. Les montagnes et les plaines retentissaient de leurs cris. Passant rapidement de la superstition au blasphème, ils osèrent dire que leur sang s'unissait à celui du Sauveur, pour désarmer la colère du Très-Haut.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST, A L'ÉPOQUE DU DÉCLIN COMMENCÉ DE LA PUISSANCE PONTIFICALE.

(XIVe et XVe siècles.)

CHAPITRE PREMIER.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST EN ANGLETERRE.

Richard Fizraf.

Richard Fizraf, archevêque d'Armagh en Irlande, attaqua les ordres mendiants, dont il stigmatisa la vie désœuvrée : « Il n'est, disait-il, ni de la sagesse, ni de la sainteté du christianisme de faire profession de mendicité ; vivre d'aumônes est affaire de nécessité, non de choix ; jamais le Fils de Dieu n'enseigna ni ne pratiqua chose semblable, et s'il fut pauvre sur la terre, il ne fut pourtant pas mendiant. »

Présenter sous un jour aussi vrai ce qui faisait la gloire de ces *ventres paresseux*, c'était les toucher à la partie la plus sensible ; aussi, furieux de se voir démasquer, ils citèrent l'archevêque devant le pape (Innocent VI). Fizraf plaida sa cause avec force ; mais pouvait-il tenir contre les assauts réunis du pouvoir ecclésiastique et du bras séculier ? Il passa dans l'exil les sept ou huit dernières années de sa vie.

Dans une prière ou confession latine, que possédait Fox,

le martyrologiste anglais, Fizraf expose de quelle manière Jésus l'avait instruit par sa Parole et par son Esprit ; et comment, des vaines subtilités d'Aristote, il l'avait amené à la simplicité de l'Evangile. Malheureusement Fox n'en a jamais publié que le commencement ; en voici la traduction : « A toi soient la louange, la gloire et les actions de grâces, ô Jésus, très-saint, très-puissant, très-aimable, qui as dit : *Je suis le chemin, la vérité, la vie ;* chemin sans aberration, vérité sans nuage et vie sans fin ! Car tu m'as montré le chemin, tu m'as enseigné la vérité, et tu m'as promis la vie. Tu as été mon chemin dans l'exil, ma vérité dans le conseil ; tu seras ma vie en récompense. »

Le XIVe siècle vit paraître deux témoins célèbres qui, dans des circonstances différentes, exercèrent une immense influence sur leurs contemporains. La bénédiction divine reposa longtemps sur les travaux de Bradwardine et de Wickleff, dont l'Angleterre bénit encore aujourd'hui la mémoire.

Bradwardine.

Les théologiens de l'école, disciples d'Aristote plutôt que de Paul (pag. 207), combattaient de toutes leurs forces la grâce efficace et victorieuse, et la doctrine de l'élection. Si quelque fidèle osait parfois leur résister, aussitôt ils lui opposaient, avec une dédaigneuse assurance, les objections éblouissantes de la sagesse humaine. Tel était l'état des choses lorsque naquit Bradwardine.

Membre du collége de Merton à Oxford, il appartenait à l'université de cette ville (1325). Ses connaissances le placèrent au premier rang des savants de son siècle, et la force de

son esprit et la sagacité de ses recherches le firent surnommer *le profond.* D'abord confesseur d'Edouard III, il accompagna ce prince en France, où sa présence au milieu de l'armée anglaise fut souvent bénie. Plus tard, il occupa le siége archiépiscopal de Cantorbéry. Mais cette charge éminente ne pouvait aller à son caractère; et la simplicité, nous dirions presque, la rusticité de ses manières, l'exposa fréquemment aux profanes railleries des prélats romains. Lorsqu'il fut consacré à Avignon (1349), résidence ordinaire des souverains pontifes à cette époque, un cardinal, voulant le tourner en ridicule, introduisit dans la salle où se tenait, environné de sa cour, le prétendu vicaire de Jésus-Christ, un homme vêtu en paysan et monté sur un âne, qui demandait au pape de le faire archevêque de Cantorbéry.

Le pélagianisme, comme on l'a vu, régnait dans tout l'Occident. Couvert de l'invincible armure de la Parole de Dieu, Bradwardine se présenta pour le combattre. Il l'attaqua principalement dans un écrit remarquable intitulé : ***De la cause de Dieu contre Pélage***, écrit auquel la réputation de science et de piété qu'il s'était généralement acquise assura l'accueil le plus distingué ; nous en citerons quelques fragments.

A la vue du pélagianisme étendant sur le monde son enveloppe redoublée, le fervent et pieux Bradwardine donnait en ces termes un plein essor à sa douleur : « Si l'assistance de ceux qui aiment la cause de Dieu m'encourage, j'avoue que je suis abattu par l'opposition de ceux qui embrassent la cause de Pélage, et qui sont, hélas! de beaucoup les plus nombreux. Voici! je le dis avec une vraie douleur : de même qu'autrefois huit cent cinquante prophètes et un peuple innombrable se trouvèrent unis contre ton prophète, ainsi de nos jours, la multitude, Seigneur! combat pour la liberté de l'homme contre ta grâce gratuite et contre saint Paul, le

champion spirituel de cette grâce! Combien de gens qui méprisent ta grâce salutaire, et soutiennent que le libre arbitre suffit pour le salut! Ou s'ils emploient le terme de grâce, ils se vantent de mériter la grâce par la force du libre arbitre (de la liberté naturelle), la grâce leur paraissant être vendue à prix, et non gratuitement conférée. Combien de gens qui, présumant de la puissance de leur libre arbitre, refusent ton secours dans leurs opérations et disent avec les impies: Eloigne-toi de nous! Ou, si de leurs lèvres ils avouent que tu coopères avec eux, comme les anges rebelles ils refusent de te laisser régner sur leurs âmes! Que dis-je! plus fiers que Satan même, peu contents de s'estimer tes égaux, ils se vantent, dans leur arrogance, de régner sur toi, le Roi des rois; car ils ne craignent pas de soutenir que, dans les actions ordinaires, leur volonté « va devant comme la maîtresse, et que la tienne vient après comme la servante; » qu'ils précèdent comme seigneurs, et que tu suis comme serviteur. Que de gens qui défendent le pélagianisme par des clameurs, des railleries et la dérision! Presque tout le monde s'en est allé après Pélage dans la voie de l'erreur. Lève-toi, Seigneur! juge ta cause. Soutiens celui qui entreprend de défendre ta vérité; protége, fortifie, console ton serviteur. »

Bradwardine savait que tout l'honneur du salut appartient à Celui qui veut être en nous et dans l'œuvre de notre rédemption, *l'Alpha et l'Oméga*, comme il l'est en lui-même et dans son essence éternelle. De là son zèle pour la défense de l'Evangile. La même conviction produira toujours la même ardeur. Voici dans quels termes il nous met dans la confidence de ses sentiments intimes, et nous fait l'histoire de ses expériences religieuses :

« Je fus moi-même assez insensé, quand je commençai

l'étude de la philosophie, que de me laisser séduire par l'erreur (des Pélagiens).... Rarement, dans les écoles des philosophes, j'entendais quelques mots de la grâce; mes oreilles étaient tout le jour assaillies de ces assertions : « Nous sommes les maîtres de nos actions libres; il est en notre pouvoir de faire le bien ou le mal, d'avoir des vertus ou des vices. » Lorsque j'entendais lire à l'église ces parties de l'Ecriture qui exaltent Dieu et rabaissent l'homme : *Cela ne vient point de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde*, et beaucoup d'autres semblables, la doctrine de la grâce déplaisait à mon esprit ingrat.... Mais ensuite je crus entrevoir que la grâce de Dieu précède toute bonne action des hommes. Je loue et bénis Celui de qui procède toute bonne chose, de ce qu'il a gratuitement illuminé mon entendement. »

Voici comment Bradwardine s'exprimait au sujet de la grâce :

« Le mot grâce suppose évidemment qu'il n'y a point de mérite antécédent, et c'est de cette manière que l'Apôtre paraît raisonner, lorsqu'il dit aux Romains : *Si c'est par la grâce, ce n'est plus par les œuvres ; autrement, la grâce n'est plus grâce ; mais si c'est par les œuvres, ce n'est plus par la grâce ; autrement, l'œuvre n'est plus une œuvre* (1). Tout ceci se comprend sans peine, même dans la conduite d'hommes généreux et magnifiques. Ils accordent fréquemment leurs dons par un pur esprit de libéralité, sans le moindre titre préalable (en ceux qui les reçoivent). Dieu, dont les perfections sont infinies, ne ferait-il pas plus que tout cela? Saint Paul dit que *Dieu recommande son amour envers nous en ce que Jésus est mort pour nous qui n'étions que pécheurs*,

(1) Rom., XI, 6.

et que nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils lorsque nous étions ses ennemis. Saint Paul, enfant de la grâce, honore et exalte l'efficace de cette grâce dans toutes ses épîtres, surtout dans celle aux Romains.... *Toute bouche,* dit-il, *doit être fermée, et tout le monde reconnu coupable devant Dieu. Nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi..... Vous êtes sauvés par grâce, par la foi; cela ne vient point de vous; c'est le don de Dieu: non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie....*

» Les Pélagiens produisent les passages suivants et autres semblables: *L'Eternel est avec vous, pendant que vous êtes avec lui; si vous le cherchez, vous le trouverez* (1). *Tournez-vous vers moi,.... et je me tournerai vers vous* (2). Ils voudraient en inférer que la grâce est proportionnée aux mérites de l'homme. Mais que ne comparent-ils seulement un passage avec un autre! *Convertis-nous, ô Dieu de notre salut* (3)! *Après que je serai converti, je me repentirai* (4). *Convertis-nous, Seigneur! et nous serons convertis* (5)..... *Hors de moi, vous ne pouvez rien faire. J'ai travaillé plus qu'eux tous, non pas moi cependant, mais la grâce de Dieu qui est en moi. Je ne le fais pas pour vous, ô maison d'Israël! mais pour l'amour de mon saint Nom. Je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés, et je vous purifierai de vos idoles; je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau; j'ôterai le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair* (6). »

(1) 2 Chron., XV, 2.
(2) Zach., I, 3.
(3) Ps. LXXXV, 4.
(4) Jér., XXXI, 19.
(5) Lam., V, 21.
(6) Jean, XV, 5. 1 Cor., XV, 10. Ezéch., XXXVI, 22, 25, 26.

Bradwardine connaissait le secret de l'Eternel ; il avait goûté les puissances du siècle à venir. « Le misérable, disait-il, sait où placer son espérance, où chercher sa force, sa victoire et son salut. Que celui qui n'aime point ces choses espère dans les princes et se confie en l'homme; qu'il fasse de la chair son bras et qu'en son cœur il s'éloigne du Seigneur; qu'il se repose sur son arc et se flatte que son épée le sauvera, et s'il réussit, qu'il ne bénisse pas le Seigneur par des hymnes de reconnaissance, parce qu'il ne lui a réellement aucune obligation; bien qu'il s'appelle chrétien, il aura moins de respect pour le vrai Dieu qu'un païen n'en a pour l'idole à laquelle il offre un sacrifice. Oui, que les autres mettent leur espérance où bon leur semblera; pour moi, je sais qu'il m'est avantageux, dans chaque lutte, de me tenir bien près de Dieu. »

Bradwardine combattait l'erreur de ceux qui, trouvant sans doute trop humiliant de recevoir la grâce pour rien, voulaient la mériter par quelque chose. « C'est par là, disait-il, que les hommes se jettent tête baissée dans le pélagianisme; peu contents de la grâce gratuite, ils voudraient que Dieu leur vendît la grâce, quoique assurément à fort bon marché. »

Avec cette erreur, il combattait l'orgueil et l'aveuglement de ceux qui prétendent que la grâce est conférée à l'homme en vertu de mérites prévus.

Quel enfant de Dieu ne se joindrait pas de tout son cœur à ce bien-aimé de Jésus, quand il s'écrie?

« Grand et admirable Seigneur, notre Dieu! Toi, seule lumière des yeux! ouvre, je te conjure, les yeux de mon cœur et du cœur de mes semblables, afin que nous puissions vraiment comprendre et contempler tes œuvres merveilleuses.... Qui n'est frappé de révérence, en contemplant

ta volonté toute-puissante, efficace dans toutes les parties de la création ! C'est par cette volonté souveraine et irrésistible, que tu abaisses et que tu élèves, que tu mets à mort et que tu vivifies ceux que tu veux et quand tu le veux. Que ton amour envers moi est grand et infini, Seigneur ! Que mon amour pour toi est faible et languissant ! que ma reconnaissance est froide et inconstante ! A toi ne plaise que ton amour ressemble jamais au mien ! tu es accompli en toute perfection. O toi, qui remplis le ciel et la terre, pourquoi ne remplirais-tu pas ce cœur étroit ? O âme humaine, basse, abjecte, misérable, qui que tu sois, si tu n'es pas remplie de l'amour d'un si grand bien, pourquoi n'ouvres-tu pas toutes tes portes, ne déroules-tu pas tous tes replis, n'étends-tu pas toute ta capacité, pour être entièrement absorbée et rassasiée par la douceur d'un si grand amour ? Dis que tu deviennes mon Dieu, et que tu sois très-aimable à mes yeux, et cela se fera tout aussitôt, sans manquer.....

» Très-gracieux Seigneur ! tu m'as prévenu par ton amour, moi pauvre misérable, qui n'avais point d'amour pour toi, mais qui étais en inimitié avec mon Créateur et mon Rédempteur. Je vois qu'il est facile de dire et d'écrire ces choses, mais très-difficile de les accomplir. Toi donc, à qui rien n'est difficile, fais que je puisse plus aisément éprouver ces choses en mon cœur que les prononcer de mes lèvres ; ouvre ta main libérale, afin que rien ne me soit plus aisé, plus doux, ou plus délicieux, que de m'employer à ces choses.... Que peux-tu refuser à celui qui, dans le besoin, vient implorer ton aide ? Permets-moi, je te prie, de raisonner avec ta bonté magnifique : l'amitié humaine ne rejette pas un ami dans la nécessité, surtout quand elle possède abondamment de quoi le soulager. »

Tels étaient les fervents soupirs d'un pieux serviteur de

Christ, qui vécut saint et pur dans la foi en son Rédempteur, au milieu d'une génération perverse et idolâtre. En lui brilla la puissance de la grâce; en lui triompha le bras du Seigneur. Jésus avait suscité Bradwardine contre le pélagianisme de l'église romaine; il allait susciter Wickleff contre le pharisaïsme et l'hypocrisie de cette même église.

Jean Wickleff.

Jean Wickleff, surnommé le Réformateur anglais, naquit en 1324, près de Richmond, en Yorkshire. Il fit ses études à Oxford, d'abord dans le collége de la Reine, puis dans celui de Merton, alors un des plus célèbres de l'Europe. Sa réputation commença à se répandre en 1360. Cette année, il attaqua les moines mendiants qui empiétaient de jour en jour sur les priviléges de l'université d'Oxford, et qui séduisaient les élèves et les attiraient dans leurs couvents. Dans plusieurs traités pleins de force, il dévoila leur hypocrisie et tous leurs vices. En 1361, son savoir et son zèle lui méritèrent une chaire de professeur au collége de Baliol, et, quatre années après, la charge de gardien du collége de Cantorbéry, à Oxford. Les leçons qu'il donnait dans l'université de cette ville étaient généralement admirées, bien qu'il n'y ménageât, ni le clergé, ni surtout les ordres mendiants.

En 1367, Langham, archevêque de Cantorbéry, ayant injustement dépouillé Wickleff de sa charge de gardien, celui-ci crut devoir en appeler au pape, qui confirma finalement la sentence de l'archevêque. Alors un cri de joie retentit dans tous les monastères d'Oxford.

Cependant Wickleff avait de puissants protecteurs, et

dans ce nombre Henri de Gaunt, duc de Lancaster, et le roi lui-même, Edouard III. Il était dans les bonnes grâces de son souverain, depuis un discours qu'il avait fait contre les injustes prétentions du pape, qui exigeait hommage et tribut pour le royaume. Le protégé d'Edouard obtint le rectorat de Lutterworth, dans le Leicestershire; l'année suivante, il fut confirmé dans la prébende d'Auste dépendant de l'église collégiale de Westbury.

Le roi avait une si haute idée des lumières et des talents de Wickleff, qu'il l'employa dans plus d'une négociation. En 1374, il l'envoya à Bruges, auprès des commissaires du pape, pour se plaindre des charges innombrables que Rome, depuis Jean-Sans-Terre, faisait injustement peser sur la nation anglaise. Wickleff, pendant son séjour dans cette ville, eut l'occasion de mieux connaître le pape et sa cour; aussi, de retour en Angleterre, se montra-t-il plus que jamais l'adversaire de la tyrannie romaine. Toujours plus libre dans ses censures, il ne ménageait plus le pape qu'il appelait l'ANTICHRIST, l'audacieux et mondain prêtre de Rome, le plus maudit des rogneurs et des coupeurs de bourse. « Le royaume possédât-il une montagne d'or, disait-il, et personne n'y vînt-il puiser que le collecteur de cet orgueilleux prêtre, encore cette montagne finirait-elle par s'aplanir avec le temps. »

Il assaillit avec une nouvelle ardeur les moines, ces malheureux « qui affirment, disait Wickleff, que les hommes de leur ordre n'iront jamais en enfer, qui louent leur vêtement pourri plus que le corps de Jésus-Christ notre Seigneur; qui disent aux lords et aux ladies que la vertu de l'habit de saint François les préservera de l'enfer. Saint Paul travaillait de ses propres mains, et Christ nous prescrit de donner l'aumône aux pauvres, aux faibles, aux estropiés,

aux aveugles, aux alités; mais c'est oublier ce commandement que de la donner à ces hypocrites qui feignent d'être nécessiteux, pendant qu'ils sont forts de corps, et qu'ils possèdent d'immenses richesses, de grandes maisons, de beaux habits, des joyaux et autres objets précieux. »

Les prêtres et les moines se plaignirent amèrement au pape des attaques de Wickleff, et le pape, à leur instance (1377), expédia contre lui cinq bulles violentes, dont trois étaient adressées à l'archevêque de Cantorbéry et à l'évêque de Londres, la quatrième au roi, et la cinquième à l'université d'Oxford. Le gouvernement et l'université blâmèrent hautement l'espèce de persécution qu'on faisait essuyer à Wickleff; mais, résolus d'exécuter les ordres du pontife romain leur maître, William Courtney, évêque de Londres, et Simon Sudbury, archevêque de Cantorbéry, sommèrent le serviteur de Dieu de se présenter devant eux à Saint-Paul de Londres.

A la vue du péril qui le menaçait, Wickleff intimidé se plaça malheureusement sous la protection du duc de Lancaster (Henri de Gaunt), qui aimait autant le réformateur qu'il détestait les prélats et les moines. Puis, au jour marqué, accompagné de ce seigneur, alors tout-puissant en Angleterre, et de Henry Percy, lord-maréchal du royaume, il se rend à Saint-Paul, où l'attendaient ses ennemis. Tout Londres était accouru à ce spectacle. Wickleff et ses protecteurs durent percer la foule pour arriver à l'endroit où siégeaient les ducs, les comtes, les archevêques et les évêques du royaume. L'accusé se place au milieu d'eux. Mais une grande contestation s'élève dès l'ouverture de la séance. L'évêque de Londres exige que Wickleff reste debout pendant le procès; le duc de Lancaster prétend, au contraire, qu'il demeure assis, et va jusqu'à invectiver l'évêque, d'ailleurs très-méchant

homme, et jusqu'à le menacer de le traîner hors de l'église par les cheveux. Un mot fâcheux en produit un autre, les deux partis s'échauffent, l'émeute est générale, et la cour se lève en désordre, sans avoir rien décidé.

Wickleff échappa pour l'heure à l'orage, mais, comme on le voit, par un moyen qui ne pouvait ajouter aucun lustre à sa cause. Ses supérieurs ecclésiastiques lui intimèrent un silence qu'il ne garda point. Aussi leur colère allait-elle toujours croissant et épiaient-ils le moment favorable pour mettre de nouveau la main sur lui. Ils ne l'attendirent pas longtemps: l'affaiblissement graduel de l'influence du duc de Lancaster, protecteur de Jean Wickleff, leur permit bientôt de renouveler leurs attaques. Profitant habilement du déclin rapide du crédit de ce prince, ils firent savoir à Wickleff qu'il eût à se présenter devant eux, non plus à Saint-Paul, mais dans la chapelle épiscopale de Lambeth.

Wickleff va donc comparaître devant ses ennemis; mais ce ne sera plus avec l'assurance qu'il avait d'abord témoignée. La défense qu'il prononce en leur présence est timide, forcée, quelquefois même elle peut sembler artificieuse. Il annule ce qu'il avait avancé dans ses ouvrages, sur le pouvoir du pape. Il n'ose plus l'appeler le voleur, l'insolent prêtre de Rome, l'Antichrist. Il n'ose plus dire, comme il l'avait fait à l'occasion d'une croisade d'Urbain V contre les adhérents de Clément VII (1): « On lève l'étendard de Jésus-Christ, le suprême Docteur de la paix, de la miséricorde et de la charité, pour tuer les chrétiens, à cause de deux scélérats de prêtres qui sont manifestement l'Antichrist; quand est-ce que le superbe évêque de Rome dispensera des indulgences plénières pour engager les chrétiens à vivre en paix, en patience,

(1) C'était l'époque du grand schisme d'Occident.

en charité, comme il leur en accorde pour les animer à la guerre? » Wickleff, devant la cour de Lambeth, parle un langage beaucoup plus réservé; ses discours sont faibles, équivoques; sa conduite ne lui fait point honneur.

Les travaux soutenus de Wickleff et les persécutions de ses ennemis lui occasionnèrent une grave maladie, qui le mit à deux doigts du tombeau. On crut, au commencement de 1379, que sa dernière heure allait sonner, et les moines poussèrent des cris de joie. Décidés à saisir une occasion si favorable de rétablir leur crédit, ils envoient en députation vers le mourant, quelques docteurs accompagnés de quatre des citoyens les plus respectables de Londres. Abordant poliment Wickleff, qu'ils trouvent au lit, les délégués lui souhaitent d'abord un heureux rétablissement; puis, après quelques moments de silence, ils lui rappellent les graves injures qu'il a faites aux moines mendiants, et l'exhortent à rétracter, en vrai pénitent qui n'a que peu de temps à vivre, tout ce qu'il a dit à leur déshonneur. Wickleff, recouvrant quelques forces, appelle ses serviteurs, leur prescrit de le tenir un instant levé, et, d'une voix éclatante: « *Je ne mourrai point*, dit-il aux députés, *mais je vivrai* (1), *et je déclarerai les mauvaises œuvres des moines.* » Les docteurs et les autres de se retirer alors tout couverts de confusion.

Jusque vers cette époque, Wickleff s'était contenté de censurer les abus de l'église romaine, surtout l'ambition du clergé, la paresse et la corruption des moines. Le moment vint où il voulut aussi combattre les erreurs de cette église, principalement le dogme de la transsubstantiation (1381). Il s'offrit donc à prouver en public que « l'hostie consacrée n'est

(1) Ps. CXVIII, 17.

ni Jésus-Christ, ni aucune partie de ce Sauveur, et il annonça son intention de ramener l'Eglise de l'idolâtrie au culte du vrai Dieu. » Dès cet instant, ses protecteurs l'abandonnèrent. L'université d'Oxford le condamna, comme professant sur ce point des erreurs exécrables, et le duc de Lancaster, dont le crédit allait baissant de jour en jour, le prévint qu'il eût à se soumettre à ses juges naturels. Ainsi, puni de s'être appuyé sur le bras de chair, le pauvre Wickleff publia bientôt après une confession longue, obscure, équivoque, que ses ennemis ont appelée une *rétractation* de ses sentiments, mais qui n'avait réellement pour objet que d'éluder leur vengeance.

Simon Sudbury, décapité à Londres (1381), eut pour successeur William Courtney, adversaire ardent du réformateur. Le nouvel archevêque sanctionna la sentence de l'université d'Oxford, et mit tout en usage pour écraser Wicklef et ses nombreux adhérents. A cet effet, il assembla dans Londres une cour ecclésiastique qui déclara fausses nombre de propositions tirées de ses écrits, qui les flétrit comme hérétiques, et il poussa la malice jusqu'à l'accuser d'avoir dit que « Dieu est forcé d'obéir au diable. » *Deus debet obedire diabolo.*

Une circonstance particulière prouve la dureté de cœur, en même temps que l'adresse et la présence d'esprit de ce Courtney. Le 17 mai, à l'instant où l'on produisait vingt-quatre propositions extraites des ouvrages de Wickleff, et où l'enquête dirigée contre lui allait commencer, un violent tremblement de terre ébranla tout le monastère des Frères Prêcheurs où la cour ecclésiastique, dont nous venons de parler, se trouvait assemblée. Les évêques et les docteurs, effrayés, jettent leurs papiers à terre, et s'écrient : « L'affaire déplaît à Dieu. » Mais l'insensible archevêque, qui présidait

la cour, donnant aussitôt à l'événement une tournure toute différente : « Si ce tremblement de terre, dit-il froidement, signifie quelque chose, il présage la chute de l'hérésie; comme les vapeurs nuisibles que recèlent les entrailles de la terre sont chassées par ces violentes secousses, ainsi nos vigoureux efforts purifieront le royaume des opinions pestilentielles des hommes réprouvés; ce qui ne se fera pourtant pas sans une grande commotion (1). »

En 1382, Wickleff, ne pouvant plus demeurer tranquille à Oxford, résigna toutes ses charges académiques et se retira dans son rectorat de Lutterworth. Là, pressé du besoin de consacrer à Dieu sa paisible retraite, et d'avancer le règne de Jésus, il entreprit de traduire la Bible en langue vulgaire : c'était assurément le plus beau don qu'il pût faire à son pays. Wickleff, dans sa version, n'admit au rang des livres canoniques que ceux que les Protestants reconnaissent aujourd'hui pour tels. Tandis que l'apparition de ce saint Livre fit la joie et la consolation de l'Eglise de Dieu, elle remplit le clergé d'une rage impossible à décrire : « Christ, dit à cette occasion Knyghton, chanoine de Leicester; Christ a confié l'Evangile au clergé et aux docteurs de l'Eglise pour qu'ils l'administrent aux laïques et aux faibles, selon l'exigence des temps et les besoins des gens; mais, depuis que ce Jean Wickleff l'a traduit en anglais, le voilà maintenant ouvert aux laïques et aux femmes plus qu'il ne l'était aux membres les plus savants du clergé. Ainsi la perle évangélique est jetée aux pourceaux qui la foulent aux pieds, et le joyau de l'Eglise est devenu le jouet des laïques. »

(1) Wickleff appelait cette assemblée, le concile de l'*Hérydène*, vieux mot anglais qui signifie *tremblement de terre*.

Wickleff mourut à Lutterworth, le dernier jour de 1384, des suites d'une attaque d'apoplexie qu'il avait essuyée, en célébrant le service divin dans sa paroisse. Autant la nouvelle de sa mort affligea les enfants de Dieu, autant elle réjouit leurs adversaires qui s'efforcèrent de la faire envisager comme le juste châtiment de ses prétendues hérésies. « Le jour de saint Thomas-le-Martyr, archevêque de Cantorbéry (dit le papiste Walsingham, auteur contemporain), ce membre du diable, cet ennemi de l'Eglise, ce séducteur du peuple, cette idole des hérétiques, ce miroir des hypocrites, cet auteur des schismes, ce semeur de haines, cet inventeur de mensonges, Jean Wickleff, en un mot, fut, par le jugement immédiat de Dieu, frappé soudain d'une paralysie qui saisit tous les membres de son corps, au moment où il se préparait à vomir ses blasphèmes contre le bienheureux Thomas (Thomas à Becket, le saint du jour) dans un sermon qu'il s'était proposé de faire ce jour-là; cette bouche qui devait blasphémer Dieu, son Saint, et la sainte Eglise, se tordit misérablement, et offrit aux assistants un effrayant spectacle. Sa langue resta immobile, et, secouant la tête, il montra évidemment que la malédiction de Dieu reposait sur lui. »

En 1410, les ouvrages de Wickleff furent brûlés à Oxford. En 1415, le concile de Constance le déclara mort hérétique obstiné, et ordonna que ses os, s'ils pouvaient être distingués de ceux des *fidèles*, fussent exhumés. La sentence fut exécutée treize ans plus tard, sous le pontificat de Martin V: à cette époque, les officiers de R. Fleming, évêque de Lincoln, diocésain de Lutterworth, sortirent les os de Wickleff, de la tombe paisible où ils reposaient depuis quarante-quatre ans, et, après les avoir brûlés, en jetèrent la cendre dans un ruisseau voisin.

On a jugé Wickleff très-diversement ; quelques-uns l'ont trop élevé, d'autres trop abaissé. Voici le jugement que, dans un de ses ouvrages, il porte de lui-même : « Que Dieu me soit témoin que j'ai principalement en vue son honneur et le bien de son Eglise, par un esprit de vénération pour la Parole divine et d'obéissance à la loi de Christ ; mais si, avec cette intention, une vue sinistre de vaine gloire, de gain séculier, de malice et de vengeance s'est, à mon insu, glissée dans mon cœur, je m'en afflige sincèrement, et, avec la grâce de Dieu, je me tiendrai sur mes gardes. »

Un auteur judicieux (Fuller) a dit à son sujet : « Je ne me propose, ni de nier, ni de dissimuler, ni de justifier ou excuser aucune de ses fautes. Nous avons ce trésor, dit l'Apôtre, dans des vases de terre ; et celui qui s'efforcera de prouver qu'une *cruche d'argile* est un *vase d'or*, se donnera beaucoup de peine pour néant. Oui, si j'étais trop officieux pour..... excuser les fautes de Wickleff, ce glorieux saint me blâmerait plutôt que de me remercier. Homme, il fut sujet à l'erreur ; il vécut dans un siècle ténébreux, et fut vexé par l'opposition..... De plus, l'envie l'a faussement chargé de beaucoup de calomnies. Quel dommage que nous n'ayons pas ses ouvrages qui parleraient en sa faveur ! Si tous existaient, nous connaîtrions l'occasion, l'intention, la liaison de ce qu'il a dit ; les restrictions, les exceptions, les distinctions et les qualifications de ce qu'il a avancé..... Beaucoup de phrases hérétiques au son nous paraîtraient orthodoxes quant au sens. Quelques-unes de ses paroles, empoisonnées par la malice, n'auraient besoin que d'être présentées avec les précautions convenables, pour être à nos yeux de saines et même de cordiales vérités. Beaucoup de ses expressions paraîtraient manquer, non du poids de la vérité (*granum ponderis*), mais de quelques grains de discrétion (*granum*

salis). Mais, hélas ! deux cents de ses livres sont brûlés, et nous sommes contraints d'en emprunter les simples titres à ses adversaires, qui ont criblé ses ouvrages comme Satan cribla Pierre, pour trouver, non du *blé*, mais de la *paille*.

Wickleff avait à peu près les principes que professèrent, après lui, les Réformateurs du XVI[e] siècle (1). Il admettait l'élection de grâce. Il appelait l'Eglise, « *l'assemblée des prédestinés*, la congrégation des justes pour laquelle Christ a versé son sang. » A ceux qui disaient que nos mérites contribuent à notre salut, il se contentait de répondre par cette courte prière : « Guéris-nous gratuitement, ô Seigneur ! » Sur l'eucharistie, il n'était pas toujours d'accord avec lui-même : par la raison, peut-être, qu'à cet égard, il ne découvrit la vérité que graduellement, et ne fixa que lentement ses vues sur la cène du Seigneur. Il produisait, contre la transsubstantiation, les paroles de l'institution dans l'épître aux Corinthiens, où l'Apôtre appelle *pain* ce que Jésus avait appelé son *corps* ; et il s'étonnait de l'impudence de ceux qui niaient que ce fût du *pain*, contre le témoignage exprès de Jésus-Christ et de saint Paul. « Les rats, disait Wickleff, et les autres bêtes le savent bien. »

Il ne se lassait pas de répéter, avec les réformateurs de tous les siècles, que l'Ecriture peut seule nous instruire à salut, éclairer et nourrir nos âmes, et il mettait d'autant plus d'ardeur à défendre cet important principe, que « peu de sermons se prêchaient de son temps ; encore était-ce sur des matières et des traditions fabuleuses, et beaucoup de basses plaisanteries et de futilités les profanaient. Les moines, per-

(1) Le plus important de ses ouvrages, son *Trialogus*, ou dialogue entre trois interlocuteurs, la *Vérité*, le *Mensonge* et la *Sagesse*, combattait sans ménagement les erreurs et les abus à la mode.

sécuteurs des fidèles, osaient dire que l'Eglise n'avait jamais prospéré depuis que les lords et les ladies, appréciant l'Evangile, abandonnaient les coutumes de leurs ancêtres. »

Wickleff reconnaissait l'aveuglement du cœur de l'homme et la nécessité de l'illumination du Saint-Esprit pour comprendre les Ecritures. En même temps, il se déclarait l'ennemi de cette allégorisation mystique et forcée, qui ne fait le plus souvent qu'obscurcir le sens de la Bible. Il enseignait que le mérite de Christ peut à lui seul racheter tout homme de l'enfer; que la foi en ce bien-aimé Sauveur suffit pour le salut, et que, sans elle, il est impossible de plaire à Dieu.

Il affirmait que la nature humaine est inimitié contre Dieu; que nous sommes pécheurs dès le sein de nos mères; que nous ne pouvons avoir une bonne pensée qui ne vienne de Jésus, ni accomplir une bonne œuvre qui ne soit la sienne; que sa miséricorde nous prévient pour nous mettre en état de grâce, et qu'elle nous suit pour nous y maintenir. Aussi s'écriait-il: « Guéris-nous, bon Seigneur! nous n'avons aucun mérite; donne-nous de reconnaître que tous tes dons viennent de ta seule bonté. »

Enfin, Wickleff rejetait les indulgences, les veux forcés du célibat, l'extrême-onction, comme sacrement, et n'admettait que deux ordres dans l'Eglise, les diacres et les prêtres, selon la sainte Ecriture.

Les Lollards ou Wickleffites.

§ 1. — Les Lollards à la fin du XIVe siècle.

Si la joie de Rome, à la mort de Wickleff, fut vive, elle fut de courte durée: la vérité qu'il avait annoncée pendant sa vie se répandit dans toute l'Angleterre, par la prédica-

tion de ses partisans, communément appelés Lollards ou Wickleffites. Couverts d'un vêtement simple, ils parcouraient le royaume, tonnant contre la corruption de l'église romaine et les vices du clergé. Le commun peuple se plaisait à les entendre; et des grands de ce monde les honoraient de leur protection. « En peu d'années, dit un auteur de l'époque, ennemi déclaré de Wickleff, plus de la moitié du peuple anglais devint Lollard. » Après avoir reconnu que les Wickleffites possédaient des prédicateurs éloquents et des controversistes tout aussi puissants que leur maître, le même auteur n'hésite pas à attribuer les talents de ces *hérétiques*, à l'assistance du démon qui, selon lui, s'emparait d'eux aussitôt qu'ils étaient devenus Lollards.

Le clergé obtint facilement, contre les disciples de Wickleff, les lois pénales les plus sévères (1387); mais l'exécution rigoureuse en fut momentanément suspendue, à cause des factions violentes qui divisaient la noblesse, et de l'animosité générale des laïques contre le clergé si puissant et si riche. Cependant, plusieurs personnes furent arrêtées et mises en jugement; quelques-unes, intimidées par les menaces ou amorcées par les promesses, firent une espèce de rétractation; d'autres, par des réponses évasives, éludèrent les persécutions et en furent quittes pour de légères censures.

Les usurpations du pape, en Angleterre, ayant occasionné de fortes contestations entre le parlement et la cour de Rome, les Lollards profitèrent de cet état de choses pour essayer une attaque directe contre l'église romaine. Ils présentèrent donc au parlement une remontrance composée de douze griefs (1394), et dévoilèrent les artifices du clergé romain, dans plusieurs pièces satiriques, dont quelques-unes furent affichées sur les principales places de Londres et de Westminster. Ce fut alors qu'à l'instigation du clergé, le roi

menaça de punir d'une mort immédiate quelques seigneurs qui les protégeaient (1), s'ils continuaient d'encourager leurs prédications. Cette mesure arrêta les progrès de la vérité, mais pour bien peu de temps : le siècle suivant verra le lollardisme se relever en Angleterre, plus vigoureux et plus puissant que jamais, et donner à l'Eglise une sainte élite de généreux martyrs.

§ 2. — Les Lollards ou Wickleffites pendant le xv[e] siècle.

Les dernières années du xiv[e] siècle, en Angleterre, furent des années de repos pour l'Eglise. Anne, épouse de Richard II et sœur de Wenceslas, roi de Bohême, princesse distinguée par son humanité, tint enchaîné le démon de la persécution dans tout le royaume (2); aussi longtemps qu'elle vécut, les adversaires n'osèrent rien entreprendre contre le troupeau de Christ. Mais, peu d'années après sa mort, leur haine préparant de nouvelles tribulations aux brebis du Seigneur, ils animèrent contre les Lollards, Henry IV, fils du duc de Lancaster, protecteur de Wickleff, et attisèrent le feu d'une terrible persécution. Le sanguinaire Arundel occupait alors la chaire archiépiscopale de Cantorbéry, la première du royaume.

(1) Les lords Clifford, Latimer, Montague et d'autres.

(2) L'alliance d'Anne avec Richard ouvrit, entre l'Angleterre et la Bohême, des relations qui devinrent éminemment utiles à ce dernier pays, sous le rapport du christianisme, comme on le verra plus tard. Anne possédait les Evangiles en anglais, accompagnés de commentaires ; circonstance que l'archevêque Arundel releva dans l'oraison qu'il prononça aux funérailles de cette princesse : il cita, comme un exemple admirable de piété, qu'une si grande dame se fût *abaissée* à étudier de si bons livres !

William Sawtre et William Thorp.

Les premiers coups des ennemis tombèrent sur William Sawtre, prêtre de Londres, qu'ils condamnèrent à mourir dans d'affreux tourments, pour avoir recommandé la lecture de la Parole sainte en langue vulgaire, et pour avoir avancé qu'un prêtre est plus obligé de prêcher cette Parole que de réciter des offices particuliers, à certaines heures dites canoniales (1400).

William Thorp, autre ecclésiastique d'une grande piété, cité plusieurs fois devant les évêques, se montra pareillement inaccessible à leurs promesses et à leurs menaces; jamais ils ne purent ébranler sa constance, ce qui pourtant leur eût été *chose bien facile, si Jésus ne lui eût fait sentir sa vertu.* Ainsi s'exprime le Martyrologe français qui, dans son aimable simplicité, va raconter les interrogatoires que les papistes firent subir à Thorp, et les réponses, pleines de sagesse et d'énergie, que la fidélité du Seigneur mit dans la bouche de son courageux témoin.

« Etant tiré de la prison de Saltwood (1407), il fut amené devant Thomas Arundel, archevêque de Cantorbéry, légat pour le pape et chancelier d'Angleterre, la plus haute charge du royaume. Cet archevêque, ayant fait sortir tous les laïques, se retira à part dans une chambre avec un certain curé de Londres, et deux autres décrétistes, et fit ces interrogations au prisonnier:

« Monsieur Guillaume, depuis vingt ans en çà ou plus, vous avez été par toutes les contrées du pays septentrional et par toutes les régions voisines, et avez corrompu la plus grande partie de ce royaume par la semence de votre doctrine. Cependant, comme saint Paul nous avertit de procu-

rer la paix envers tous, vous me trouverez doux et favorable, moyennant que vous vous soumettiez, en toute obéissance, aux constitutions de l'Eglise. Or donc, vous vous agenouillerez et mettrez la main sur ce livre, et ferez serment que vous obéirez à nos ordres. »

Thorp. « ..... Je me soumets volontiers à l'Eglise qui est en Jésus-Christ, laquelle est chair de sa chair et os de ses os (1).... Je proteste devant vous quatre que je désire être de cette Eglise avant toutes choses: de plus, je crois que la Bible est nécessaire pour le salut du genre humain, et suis d'avis qu'on doit embrasser, d'une foi certaine, tout ce qui est commandé ou promis de Dieu. Si quelqu'un peut me convaincre par l'autorité de cette loi divine, ou par raisons manifestes des docteurs, je m'accorderai de bon cœur.... »

Arundel. « Vous jurerez que vous laisserez les opinions des Lollards, et que vous résisterez de toute votre force à ceux qui troublent la sainte Eglise; que, s'ils se montrent obstinés dans leurs opinions, vous viendrez apporter leurs noms, leurs opinions et leurs erreurs, aux évêques et à leurs officiaux.... »

Thorp. « Monsieur, si je rapporte leurs noms, je donnerai à penser que je suis un espion, un traître plus méchant que Judas.... Je ne vois point en la sainte Ecriture comment un tel office convient à un chrétien; d'ailleurs, outre que j'apporterais un grand dommage au royaume, je chargerais ma conscience et serais digne de souffrir la damnation éternelle, dont le Seigneur veuille me garder par sa bonté! »

Arundel. « Tu as le cœur endurci comme Pharaon. Le diable a tellement ensorcelé tes sens que tu ne peux connaître ni la vérité, ni la grâce que nous te présentons.... Mais

(1) Ephés., V, 30.

assure-toi, malheureux hérétique, qu'il faudra que tu consentes bientôt à nos ordonnances, ou que tu sois dégradé et puis brûlé ou marqué de fer après ton compagnon (Sawtre). »

« Thorp demeura quelque temps pensif, ne désirant plus rien devant Dieu que d'être couronné d'un si glorieux martyre.... Mais ce qui l'affligeait, c'est qu'on lui faisait son procès en présence de si peu de gens et hors de la compagnie de ses frères. Cependant il priait Dieu ardemment de l'armer de l'Esprit et de la puissance de sa force, contre les fureurs et les machinations de ses adversaires. Or, comme il méditait ces choses, un des clercs de l'archevêque rompit le silence en disant : « Qu'est-ce que tu penses en toi-même? fais comme Monsieur l'archevêque t'a commandé. » — Thorp était encore pensif et ne répondait rien. Alors l'archevêque lui dit : « Tu n'as pas encore médité ce que tu as à faire ? »

Thorp. « Monsieur, quand, par les menaces de mes parents, je fus induit à me faire prêtre, je leur demandai la liberté d'être instruit par ceux qui avaient la réputation d'être les plus saints et les plus savants, dans ce qui appartenait à une charge aussi sainte; ce que mes parents m'accordèrent aisément, me donnant en même temps de l'argent pour faire le voyage. Alors je m'adressai à ceux qui étaient le plus réputés en sainteté et en science, et je fus tant avec eux qu'il me semblait avoir quelque peu profité, par l'exemple de leurs saints exercices et de l'honnêteté de leur vie. Etant donc attiré par ces modèles, j'appliquai mon esprit à l'étude des saintes Ecritures. Si maintenant, par vos menaces, je me laissais détourner de ma façon de vivre et de l'étude à laquelle je suis habitué depuis vingt ans et plus, certainement je mériterais d'être repris de tous; je montrerais que je suis un destructeur de l'Eglise et non l'un de ses architec-

tes ; un membre pourri et inutile, et non un ministre fidèle de la Parole de Dieu. Les exemples de quelques lâches m'avertissent assez de ce que je dois craindre, et principalement ceux de Thomas Britwel, de Nicolas Herford, de Jean Purné et de Repyngton.... »

Arundel. « Ceux dont tu parles étaient autrefois sots et hérétiques, mais on les connaît maintenant pour gens de grande prudence.... A présent, dis-nous qui sont ces sages qui t'ont si saintement instruit ? »

Thorp. « Maître Jean Wickleff, qui dans son temps était un homme très-digne de louange. Il était maigre de corps et presque destitué de toute force corporelle, mais du reste homme d'une conduite irrépréhensible. C'est pour cela que plusieurs des grands seigneurs de ce royaume prenaient plaisir à causer avec lui; ils l'aimaient d'une grande affection, ils le respectaient, ils mettaient volontiers par écrit ce qu'ils lui avaient entendu dire, et se proposaient les exemples de sa vie pour règle. Encore y en a-t-il plusieurs aujourd'hui qui ont, de la doctrine de Wickleff, l'opinion qu'elle approche beaucoup de celle des apôtres et de la primitive Eglise.... De plus, maître Aiston a répandu cette doctrine avec zèle et diligence, tant de vive voix que par écrit, et à vécu sans reproche jusqu'au dernier soupir. On peut mettre de ce nombre Philippe Repyngton, quand il était encore chanoine de Leicester, Nicolas Herford, etc... J'ai puisé chez eux une méthode de vie et de doctrine que je prétends garder jusqu'au dernier soupir. Et quoique quelques-uns d'entre eux semblent maintenant se combattre eux-mêmes, toutefois la doctrine qu'ils annonçaient est ferme et certaine.... Ils ont mieux aimé se cacher sous un fard de paroles que d'endurer la persécution avec le Seigneur Jésus. »

Arundel. « Cette doctrine que tu appelles la vérité scan-

dalise l'église romaine; ce que cette très-sainte église a souvent montré. Et quoique ton docteur Wickleff soit regardé de plusieurs comme un homme très-savant et parfait, toutefois l'Eglise n'a point approuvé sa doctrine, mais l'a rejetée et condamnée en plusieurs points, comme elle le mérite. Quant à Philippe Repyngton ,.... depuis qu'il est évêque de Lincoln, il n'est plus des tiens et ne te favorise plus; en sorte qu'aucun des autres prélats n'est, à beaucoup près, si ardent que lui à poursuivre et à punir ceux qui sont de ta faction.... Mais pourquoi nous retiens-tu si longtemps par tes badinages? veux-tu consentir à nos décrets, oui ou non ? »

Thorp. « La crainte que j'ai de Dieu m'empêche d'y consentir. »

« Alors l'archevêque irrité dit à l'un des prêtres: « Apportez-moi la testimoniale qu'on m'a envoyée de Salop contre les hérésies semées par ce vénérable. » Ce clerc la lut à haute voix devant tous. »

(Thorp était accusé de combattre publiquement la transsubstantiation, les images, les pèlerinages, les dîmes, etc.)

Arundel. «.... Méchant, tu as tellement troublé ceux de Salop, qu'ils m'ont écrit, à moi, archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre et chancelier de tout le royaume.... Certainement, je n'oublierai point ce dont j'ai été si honnêtement requis. »

« Les foudres de l'archevêque n'épouvantèrent pas le fidèle serviteur de Dieu. Ayant pris encore plus de courage, il répondit : « Il ne faut pas s'étonner si le peuple de Salop a une pareille opinion de moi, misérable ; ils ont été excités par des ecclésiastiques. Rien de merveilleux en cela : — le Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus, a souffert des choses semblables de la part des sages de Jérusalem, de sorte que

les principaux de la synagogue de Nazareth le chassèrent de leur ville à cause de ses prédications, et complotèrent de le jeter du haut de la montagne en bas.....»

Arundel. « Tu te regardes donc comme imitateur de Christ ? Et croirais-tu pouvoir prêcher sans l'autorité de quelque prélat ?.... Saint Paul ne fait-il pas cette question : *Comment prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés* (1) ? et je ne t'ai jamais envoyé prêcher. Ta doctrine pernicieuse a été tellement divulguée par tout le royaume d'Angleterre, qu'il n'y a pas un seul évêque qui veuille te donner une lettre de licence.... »

Thorp. « Quant à vos lettres de licence, nous ne nous en soucions pas beaucoup ; elles contiennent des ordres qui répugnent entièrement à la pureté de l'Evangile et à l'Esprit du Fils de Dieu. Que ces coureurs qui ne vivent que de mensonges et de fraudes en fassent leur profit : nos lettres, ce sont ceux que nous instruisons, et le ferme témoignage qui est la vérité éternelle de Dieu. Car, nous ne recherchons point des lettres de recommandation écrites d'encre, ni le témoignage des hommes, nous qui annonçons simplement et gratuitement les paroles divines aux hommes. Nous n'avons pas besoin, dit saint Paul, de lettres de recommandation ; car vous êtes notre épître au Seigneur, écrite, non point avec de l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant.... »

Arundel. « Tu parles bien fièrement, pensant qu'il n'y ait que toi et tes semblables qui soyez justes ; et pourtant, rejetant la doctrine de saint Paul, tu crois que toutes choses te sont permises....»

« Arundel, se tournant ensuite vers les trois clercs, leur dit : « Ces hérétiques ont toujours accoutumé, quand ils trou-

(1) Rom., X, 15.

vent quelque sentence remarquable dans les saintes Ecritures, de la faire valoir contre nous, afin que, sous cette couverture, ils maintiennent leurs opinions et leur secte.... »

« L'archevêque lui demanda ce que c'était que l'Eglise. Thorp lui répondit : « Je crois que c'est la compagnie des saints.... Elle se divise en deux parties : l'une a obtenu victoire sur ses ennemis et triomphe maintenant en grande pompe ; l'autre combat encore en la terre, par l'épée de la foi, contre les efforts continuels de Satan, de la chair et du monde. Il n'y a si forte violence, ni pompe si orgueilleuse, ni feu si brûlant d'afflictions ou de persécutions, ni tyrannie si cruelle, ni raisons si discordantes, ni opinions si diverses, qui puissent détourner ses membres de la droite voie de la foi et des saintes Ecritures : ils sont fortifiés par la Parole de Dieu en Christ, et fermement établis comme sur un rocher qui ne peut être ébranlé. »

« Sur cela, l'archevêque parlant à ses clercs : « Vous voyez, leur dit-il, comment ce misérable est obstiné, et comment le diable l'égare pour confirmer ses erreurs. Si nous voulions lui lâcher la bride, il nous tiendrait ici tout le jour.... »

(William Thorp, interrogé sur les sacrements, les images, les pèlerinages, les dîmes et les biens ecclésiastiques, la confession auriculaire, etc., etc., combattit toutes ces erreurs papistiques, l'épée de la Parole à la main, dans la force et avec la noble liberté d'un véritable Antipas. Après quoi, l'un des ecclésiastiques présents, Malveren, lui dit :)

« Maître Guillaume, mettez les genoux en terre, priant qu'on vous fasse grâce, et promettez de montrer que vous êtes un enfant de l'Eglise. »

Thorp. « J'ai souvent demandé à M. l'archevêque, au nom de Christ, qu'il levât tous les obstacles, et que dorénavant il ne m'empêchât pas de faire ce qui est du devoir d'un chré-

tien. Je ne désire rien tant au monde que de servir fidèlement mon Seigneur dans une telle vocation.... »

Arundel. « Soumets-toi donc aux ordonnances de l'Eglise. »

Thorp. « Jésus-Christ est le Chef de l'Eglise; je proteste de rendre obéissance à tout ce que vous me commanderez, selon la sainte ordonnance de Jésus-Christ et de ses apôtres. »

« Sur cela, l'archevêque fort en colère frappa sur la table: « Par le Seigneur Jésus, dit-il, si, sans détours, tu ne te mets d'accord avec nous, je te ferai enfermer dans une obscure prison, et cela si étroitement, qu'il n'y aura ni meurtrier, ni brigand qui soit plus rudement traité que toi. Délibère donc promptement et avise à ce que tu as à faire. » Après qu'il eut proféré ces tragiques paroles, il alla s'appuyer sur la fenêtre.

« Mais Malveren prit un autre prêtre de ses compagnons avec lui, tantôt usant de paroles douces pour fléchir Thorp, tantôt le menaçant pour l'effrayer. Premièrement, il lui peignit les peines qu'il aurait à endurer, et comment il faudrait qu'il fût honni du peuple, dégradé publiquement, enfin brûlé; il le menaça aussi de la damnation éternelle, s'il n'acquiesçait au plus tôt à ce qui lui serait ordonné; puis il ajouta: « Vous pouvez, par une soumission facile, éviter ces grands dangers tant du corps que de l'âme, en obéissant à M. l'archevêque, père très-digne de l'Eglise, qui s'intéresse à votre salut. Pour l'amour de Dieu et de son Fils Jésus-Christ, ayez pitié de vous-même, etc.... »

(Thorp demeura ferme.)

« ..... Alors l'archevêque commanda à ses gens de ne plus lui donner de conseils, et il dit: « Ils ont comploté de ne pas rendre obéissance à l'Eglise ni aux prélats..... Je ne m'arrêterai pas que je n'aie repurgé l'Angleterre de pareilles fac-

tions, tellement qu'il n'en demeure pas la moindre trace dans le royaume. »

Thorp. « Jérémie disait au faux prophète Ananias : *Quand la prophétie du prophète aura été accomplie, alors on saura que le Seigneur l'aura envoyé* (1). »

« L'archevêque, grinçant des dents, se promenait, disant : « Je te chargerai tellement de fers, que tu seras bien aise de changer de manière de parler. » Puis, criant comme un forcené contre ce pauvre homme, il appela secrètement un de ses prêtres, qui fit entrer la garde du château de Saltwood.....

« Après cela, Thorp fut assailli de moqueries, de menaces, de brocards et de reproches ; mais rien de tout cela ne put le fléchir.... On le conduisit dans une prison pleine de puanteur et d'ordure ; et là il rendit grâces à Dieu, non-seulement d'avoir été délivré de la profane méchanceté de ses ennemis, mais de ce que ni flatteries ni menaces n'avaient pu l'amener à consentir à quelque chose qui fût contre la gloire de Jésus-Christ..... Et voici comment il priait dans sa prison : « O Seigneur Dieu ! fais que tout ceci soit à la gloire de ton Nom : fais-nous ce bien que nous consentions tous à ta vérité. Je te supplie, de tout mon cœur, que cela se fasse bientôt ; et que tous ceux qui auront lu et entendu ces miens écrits ou autres te réclament avec moi pour le Dieu immortel et te prient avec foi, ne doutant nullement. Accorde aussi, Seigneur ! à ces hommes-ci, que dorénavant ils ne contredisent point à ta doctrine pour résister à leur propre salut, mais qu'étant unis par la foi, l'espérance et une charité parfaite, ils vivent avec nous suivant ta bonne volonté, en paix et en félicité. Amen. »

(1) Jér., XXVIII, 9.

« Enfin, Guillaume Thorp, continue le Martyrologe, recommanda son âme au Seigneur et abandonna son corps aux bourreaux, pour être tourmenté comme il plairait au Seigneur, priant avec une grande ardeur l'Eglise des croyants d'implorer la bonté de Dieu pour lui, homme misérable et déjà abandonné du monde, afin de recevoir d'en-haut grâce et sagesse, et de persévérer jusqu'au bout dans la vérité de Christ. On dit qu'il fut brûlé cette même année (1407), au mois d'août; mais on ne dit pas où. On pourrait soupçonner, d'après quelques indices, qu'on le fit mourir de faim, ou de quelqu'autre supplice par la main du bourreau, dans sa prison, et cela par ordre de l'archevêque Arundel. »

John Badby.

Les ennemis de l'Evangile avaient soif du sang des saints. Un humble fidèle, un simple artisan, allait tomber à son tour sous les traits acérés de leur malice (1410). Arundel s'était donné beaucoup de peine pour persuader à John Badby que le pain consacré est réellement le corps de Christ; mais celui-ci répondit à l'archevêque, que « si chaque hostie consacrée était le corps du Seigneur, il y aurait alors vingt mille dieux en Angleterre. » Cette réponse et d'autres semblables, dictées par le simple bon sens, lui coûtèrent la vie.

Enfermé dans un tonneau, pour y être consumé à petit feu, John Badby, dès qu'il eut senti l'atteinte des flammes, cria : « Miséricorde ! » Henry, prince de Galles, présent à l'exécution, s'imaginant que le martyr implorait la clémence de ses juges, fit suspendre à l'instant le supplice et lui dit : « Voulez-vous abandonner l'hérésie et vous conformer à la foi de la sainte Eglise ? vous recevrez une pension annuelle

de la cassette du roi. » Badby, dont le cœur aspirait à de meilleurs trésors, ayant persévéré dans la profession de la vérité évangélique, le feu fut aussitôt rallumé, et le fidèle confesseur termina sa course au milieu des flammes.

Sir John Oldcastle, Lord Cobham.

Henry, devenu roi, continua de persécuter, sous le nom de Henry V, ceux qu'il avait déjà poursuivis comme prince de Galles. Dès les premiers temps de son règne, il accueillit une requête des évêques de son royaume, ayant pour objet de solliciter l'emploi des mesures les plus sévères contre les Lollards, « ces malheureux hérétiques, dont l'excessive licence mettait en péril la religion, qui répandaient partout leurs livres, tenaient des assemblées secrètes, et prêchaient dans les bois et parmi les buissons. » Docile à l'appel de son clergé, Henry, par un édit royal, condamna à la mort du gibet ou du bûcher, tous ceux de ses sujets qui seraient surpris lisant la sainte Ecriture en langue vulgaire. Armés de cet édit cruel, les évêques firent un grand ravage parmi les disciples de Christ.

Sir John Oldcastle, lord Cobham, seigneur distingué par sa piété plus encore que par sa naissance, faisait copier et répandre à ses frais les ouvrages de Wickleff, l'imprimerie n'existant pas encore. Il entretenait aussi dans le royaume un grand nombre de prédicateurs qui allaient de lieu en lieu combattant les erreurs de Rome. Son zèle et sa position sociale le signalèrent bientôt à l'animadversion du clergé catholique. Mais comme il était généralement considéré à cause de sa naissance, de la noblesse de son caractère, de son rang dans l'armée et des services importants

qu'il avait rendus à son pays, et qu'à tous ces titres il possédait l'estime du peuple et l'affection du roi, les évêques comprirent que la ruse pouvait seule assurer sa ruine. A force d'artifices, ils réussirent à lui ravir le cœur de son prince et à obtenir son emprisonnement. La tour de Londres le reçut dans ses cachots.

Tiré quelque temps après de sa prison, et conduit dans la maison du chapitre à Saint-Paul, devant Thomas Arundel, assis sur le siége de Caïphe, et devant beaucoup d'autres ecclésiastiques, il fut sommé de reconnaître sa prétendue faute pour en recevoir ensuite l'absolution. Mais il répondit noblement à ses ennemis : « N'ayant jamais péché contre vous, je ne sens nul besoin de votre absolution. » Puis, à genoux sur le pavé et les mains levées vers le ciel : « Je te confesse, à toi, Eternel, mon Dieu ! s'écria-t-il, que j'ai été un grand pécheur. Que de fois, dans ma fragile jeunesse, ne t'ai-je pas offensé par orgueil, par convoitise, par intempérance ! Que de fois, entraîné par la colère dans d'horribles péchés, n'ai-je pas fait tort à mes semblables ! Bon Seigneur ! je te demande humblement pardon ; c'est ici que j'ai besoin d'absolution. »

Après quoi, se relevant les yeux pleins de larmes : « Voilà, bon peuple, dit-il à haute voix, voilà, ce sont ici tes guides ! Jamais ils ne me maudirent pour avoir violé la sainte loi de Dieu ; mais à présent ils me traitent cruellement pour avoir transgressé leurs traditions arbitraires ; toutefois qu'ils se rappellent que toutes les menaces de Christ contre les Pharisiens s'accompliront infailliblement ! »

La véhémence de ses paroles et la dignité de ses manières confondirent la cour. Après quelques instants de silence et d'incertitude, l'archevêque, revenu à lui-même, l'interrogea sur la doctrine de la transsubstantiation :

« Croyez-vous, lui dit-il, qu'après les paroles de consécration, il reste du pain matériel ? » — « Je crois, répondit Cobham, que le corps de Christ demeure sous la forme du pain. Dans le sacrement, il y a tout à la fois le corps de Christ et le pain. »

« Hérésie ! hérésie ! » s'écrièrent d'une commune voix ses hypocrites et sanguinaires ennemis : « Quelle odieuse hérésie! dit un des évêques, que d'appeler pain, le sacrement de l'autel ! »

« Saint Paul, l'apôtre, était tout aussi sage, et peut-être tout aussi bon chrétien que vous, répliqua le serviteur de Christ, et cependant il l'appelle pain : *Le pain*, dit-il, *que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps de Christ ?* Afin de couper court avec vous, je crois les Ecritures ; mais je rejette vos lois seigneuriales et vos déterminations oiseuses : vous n'êtes point de la sainte Eglise de Christ; vos œuvres le montrent évidemment. »

Le docteur Walden, prieur des Carmélites, perdant patience, s'écria : « Quelle race téméraire et désespérante que ces sectateurs de Wickleff! »

« Devant Dieu et devant les hommes, dit Cobham, je proteste que je n'ai cessé de vivre dans le péché jusqu'au moment où j'ai appris à connaître cet homme vertueux et sa doctrine méprisée : jamais je n'ai trouvé tant de grâce dans toutes vos pompeuses instructions. »

« Il est difficile de croire, dit Walden, que dans un siècle de tant de savants docteurs, vous n'ayez trouvé le moyen d'amender votre vie que depuis que vous avez entendu prêcher le diable. »

« Vos pères, les anciens pharisiens, répartit Cobham, attribuaient les miracles de Christ à Beelzébul, et sa doctrine au diable. Courage, et comme eux, attribuez au diable toute

bonne chose. Courage, et comme eux, déclarez hérétique tout homme qui censure vos vies déréglées. Je vous prie, quel garant vous donne l'Ecriture pour procéder à l'acte qui vous occupe présentement? où lisez-vous, dans toute la loi de Dieu, qu'il soit ainsi permis de s'asseoir pour décider de la vie d'un homme? cherchez, — peut-être citerez-vous Anne et Caïphe assis pour juger Christ et ses apôtres!»

«Oui, Sir, dit un des docteurs, et Christ aussi, car il jugea Judas.»

«Judas se jugea lui-même, dit Cobham; puis sortit et se pendit. Certes, Christ prononça malheur sur lui pour son avarice, comme il le fait encore sur vous qui suivez ses traces....»

Pendant toute la durée de l'interrogatoire, Arundel affecta beaucoup de douceur et de modération. Rien n'égalait son apparente affabilité. Tour à tour menteur et meurtrier, serpent et lion, vrai type de Rome, avec un accent pathétique et d'un air affligé, il suppliait Cobham de rentrer dans le sein de la mère Eglise. Mais parce que tous ses efforts demeurèrent infructueux, il se vit obligé, nous disent les registres du palais épiscopal de Lambeth, de procéder, quoique avec une amère douleur, à une sentence définitive. Le fait est que le méchant était altéré du sang de ce juste. — «Le jour passe rapidement, il nous faut en venir à une conclusion.... Pesez le dilemme, dit-il à Cobham: il faut, ou vous soumettre aux ordonnances de l'Eglise, ou supporter les conséquences de votre refus.»

«Ma foi est ferme, dit Cobham; faites de moi ce qu'il vous plaira.»

Le primat déclara Sir John Oldcastle, seigneur de Cobham, hérétique incorrigible, pernicieux et détestable.

Cobham répondit avec sérénité: «Vous condamnez mon

corps qui n'est qu'une misérable chose ; mais je suis assuré que vous ne pouvez faire de mal à mon âme, pas plus que Satan ne put en faire à celle de Job. Celui qui a créé mon corps, le sauvera par sa miséricorde infinie. Là-dessus je n'ai nul doute. Et quant aux articles de ma croyance, par la grâce du Dieu éternel, je les retiendrai jusqu'à la mort. »

Puis, se tournant vers le peuple : « Bon peuple chrétien ! s'écria-t-il, pour l'amour de Dieu, prenez garde à ces hommes ; autrement ils vous mèneront avec eux les yeux bandés en enfer. » Il se mit ensuite à genoux, et levant les mains et les yeux vers le ciel, il pria pour ses ennemis : « Seigneur, Dieu éternel ! je te supplie, dans ta grande miséricorde, de pardonner à mes persécuteurs, si telle est ta sainte volonté. »

Ramené dans la tour de Londres, il y demeura quelques semaines ; mais ayant ensuite trouvé, l'on ne sait comment, le moyen de s'échapper, il se réfugia dans le pays de Galles, où il resta caché plus de quatre ans. Furieux de ne plus tenir sa victime, le clergé se vengea sur les pauvres Lollards qui n'avaient point interrompu leurs paisibles réunions ; il représenta leurs assemblées comme des foyers de révolte, et n'eut pas de peine à persuader au crédule et défiant Henry V, qu'ils étaient les plus grands ennemis de l'Etat. Le roi publia donc un édit contre leurs humbles *conventicules*. Toutefois, à l'exemple des premiers chrétiens, les fidèles continuaient de se réunir, mais en plus petits cercles et dans le silence et l'obscurité de la nuit.

Le 6 janvier 1414, plusieurs d'entre eux se trouvaient ainsi rassemblés, le soir, à Saint-Giles-Fields, avec l'intention d'y passer ensemble une partie de la nuit, selon leur coutume. Le roi était à peu de milles de Londres. On lui

fait accroire que Cobham, arrivé à Saint-Giles-Fields, à la tête de vingt mille hommes, vient passer ses persécuteurs au fil de l'épée, s'emparer de la personne du roi et se faire nommer régent du royaume. Armant aussitôt tout ce qu'il trouve de soldats à sa portée, Henry marche sur l'endroit désigné, attaque les Lollards, en tue vingt et en prend soixante, parmi lesquels un nommé Beverley leur prédicateur, Sir Roger Acton, et John Brown. Le prince croyait n'avoir surpris que leurs postes avancés; voici, il avait mis en déroute toute leur armée !

Malheureusement pour eux, ces Lollards avaient apporté des armes, avec l'intention d'en faire usage au cas où ils seraient attaqués: c'était une mesure de précaution, fort commune dans ces temps de barbarie, mais une mesure que rien pourtant ne justifie à nos yeux. Leurs ennemis ne manquèrent pas de se prévaloir de cette circonstance, pour donner à l'affaire les couleurs d'une conspiration réelle; et le roi, toujours plus irrité contre les Lollards et contre celui qu'il regardait comme leur chef, mit à prix la tête de Cobham, promettant une forte somme et l'exemption perpétuelle de toute taxe, à la ville qui découvrirait le lieu de sa retraite et le livrerait entre ses mains.

Cobham échappa longtemps aux investigations de ses persécuteurs; mais, à force de recherches, lord Powis, son ennemi juré, parvint à le découvrir. C'était le 10 octobre 1413, que lord Cobham avait été condamné comme hérétique; l'affaire de Saint-Giles-Fields avait eu lieu le 6 janvier 1414; il ne fut arrêté et conduit à Londres que sur la fin de 1417. Traduit devant le parlement, il ne fit aucune réponse aux accusations de ses adversaires, sentant bien que toute apologie serait parfaitement inutile, le clergé ayant gagné un complet ascendant sur ce corps et

sur la cour. Arundel n'était plus (1) ; mais il revivait tout entier en la personne de Chicheley. Cobham n'avait donc à prévoir que le dernier supplice. Traîné à Saint-Giles-Fields avec toute la barbarie qu'on pouvait attendre des ennemis de l'Evangile, il y fut suspendu à un gibet par des chaînes et brûlé vif. Mais il expira avec la triomphante sérénité d'un vrai confesseur de Jésus-Christ, exhortant le peuple à suivre les instructions de la sainte Parole et à fermer l'oreille aux faux prophètes. Lord Cobham aima mieux souffrir avec le peuple de Dieu que de jouir pour un peu de temps des délices du péché; il partagea les douleurs de son Maître, le jour vient où il partagera ses gloires.

John Claydon, Richard Turmyn, John Purvey, William Taylor, William White, John Gooze, John Brown.

Adroit autant que féroce, l'archevêque Chicheley continuait de poursuivre les Lollards, faisant des principaux du pays les ministres de ses cruautés. L'Eglise de Christ était dans la fournaise. Deux fidèles, sans nom devant les hommes, mais grands devant le Seigneur et nobles de la vraie noblesse, celle des enfants de Dieu, John Claydon, cordonnier, et Richard Turmyn, boulanger, eurent part au bienheureux sort de lord Cobham.

John Purvey, chrétien distingué, que ses lumières et son

(1) Les circonstances de sa mort furent affreuses. Sa langue se grossit au point de remplir sa bouche ; si bien que, après nombre de jours passés sans pouvoir articuler une seule parole, sans pouvoir goûter d'un seul aliment, il périt enfin dans le plus grand désespoir.

zèle désignèrent pareillement à la vengeance de Chicheley, reçut après eux la palme des martyrs (1421). Les papistes l'appelaient dérisoirement le *libraire des Lollards*, le *glosateur de Wickleff.* « Par son savoir et sa sainteté, dit le Martyrologe français, plusieurs brebis infirmes avaient été retirées de la gueule des loups et ramenées dans le bercail du Seigneur. »

Sous la minorité de Henry VI, un prêtre, William Taylor, périt sur le bûcher pour avoir avancé que toute prière destinée à demander une grâce surnaturelle, devait s'adresser à Dieu seul, c'est-à-dire, pour avoir professé une maxime qui distingue essentiellement la vraie religion de l'idolâtrie.

A la même époque (1424), William White, après avoir rempli de la bonne odeur de Christ tout le Norfolk, qui le vénérait à cause de la sainteté de sa vie, eut le privilége de partager les douleurs et la victoire de Claydon, de Turmyn, de Taylor et de Purvey. Servante active et fidèle du Roi des rois, sa veuve eut beaucoup à souffrir de la part de l'évêque de Norwich.

Les persécutions ne se ralentirent point, pendant les guerres civiles qu'alluma dans tout le royaume l'ambition des deux familles de York et de Lancaster (1), tout occupées à se disputer le trône. John Gooze fut brûlé vif à la tour de Londres, en l'année 1473. Le schériff, à qui le martyr avait été remis pour être exécuté sur-le-champ, touché de compassion, le conjura de renier ses prétendues erreurs; mais, après l'avoir longtemps écouté avec patience: « Donnez-moi quelque chose à manger, lui dit-il, j'ai faim. » Puis, d'un ton joyeux: « Je prends maintenant un bon dîner, ajouta-t-il, car une forte tourmente m'attend avant le souper. »

(1) La *Rose blanche* et la *Rose rouge*.

Il rendit ensuite grâce, et demanda lui-même à être conduit au supplice.

John Brown, d'Ashford, comté de Kent, souffrit le martyre dans les premières années du XVIe siècle, sous Warham, archevêque de Cantorbéry (1511). Il se rendait à Gravesend sur le bateau ordinaire. Un prêtre qui voyageait avec Brown, ayant cru remarquer en lui des symptômes d'hérésie, courut aussitôt débarqué le dénoncer à l'archevêque. Brown fut arrêté par deux serviteurs du prélat, qui le menèrent à Cantorbéry, lié sur sa propre monture. Après quarante jours d'emprisonnement dans cette ville, il fut conduit à Ashford, lieu de sa demeure, et mis à la torture. La nuit était proche. Une de ses servantes l'ayant reconnu courut en donner avis à sa femme. Celle-ci vole auprès de lui. Alors Brown lui raconte tout ce que lui a fait souffrir la barbarie de ses ennemis ; comment ils l'ont forcé de se tenir, les pieds nus, sur des charbons ardents, et de se laisser brûler jusqu'aux os ; mais comment aussi Jésus lui a donné de demeurer fidèle au milieu de ses cruels tourments. Puis, il ajouta : « Bonne Elisabeth, les évêques ont brûlé mes pieds au point que je ne peux plus les poser sur le terrain ; ils voudraient m'obliger à renier mon Maître ; mais, avec la grâce de Dieu, ils n'y parviendront pas ; si je le reniais dans ce monde, il me renierait aussi dans l'autre. C'est pourquoi, je te prie, continue comme tu as commencé ; élève tes enfants dans la crainte de Dieu : demain ton mari sera brûlé. »

Prémices des innombrables martyrs du XVIe siècle, Brown fut brûlé le soir de la Pentecôte (1511). Du milieu des flammes, le vaillant soldat de Christ, les mains levées vers le ciel, prononçait les prières les plus ferventes, s'écriant avec le Psalmiste : « Je remets mon esprit entre tes mains, car tu m'as racheté, ô Eternel, Dieu de vérité ! »

Le méchant fait une œuvre qui le trompe. Tant de douleurs entassées sur les pauvres Lollards excitèrent en leur faveur la compassion générale. On déplorait leur sort, on s'indignait contre une hiérarchie qui leur causait tant de maux. L'attention du peuple se dirigeait peu à peu sur les grands objets du salut, et l'œuvre de la Réformation se préparait à la longue.

La persécution des Wickleffites paraissait d'autant plus odieuse, que leurs adversaires eux-mêmes étaient forcés de leur rendre un excellent témoignage: « Les disciples de Wickleff, disaient-ils, sérieux et modestes, évitent toute ostentation dans le vêtement, se mêlant peu avec le monde, et se plaignant de la corruption du genre humain.... Concis et dévots dans leurs prières, ils blâment une prolixité sans vie. Ils ne jurent jamais, ils parlent peu, et, dans leurs prédications publiques, ils insistent principalement sur la charité. Se souciant fort peu des heures canoniales, ils disent qu'un *Pater noster* ou deux répétés avec dévotion valent mieux que des heures fastidieuses passées sans piété. Ils expliquent les Ecritures autrement que ne le font les saints docteurs de l'église de Rome, ils parlent humblement et se conduisent bien en apparence. » — Vous croyez lire l'éloge de ces gens; eh bien, détrompez-vous! tout ce que les ennemis viennent de dire est, à les entendre, la marque *distinctive* d'un peuple hérétique! Quel égarement! Mais c'est que, dans ces temps, la religion, triste et déplorable série de froides et longues formalités, n'avait rien à faire ni avec la conscience ni avec le cœur.

Depuis longtemps nous suivons l'Eglise à la double lumière de la vérité qu'elle répand et des bûchers allumés pour la détruire. Longtemps encore nous la suivrons à cette double clarté. L'Eternel ne l'introduira dans la terre du

repos qu'après l'avoir promenée un temps, des temps et la moitié d'un temps, dans le désert où de si grands maux doivent éprouver sa foi. Mais il règne aux cieux et sur la terre, Celui qui tira les Hébreux d'Egypte à main forte et à bras étendu, et qui garda Daniel dans la fosse aux lions. Son Eglise n'est point orpheline ici-bas. En attendant que, par d'éclatants prodiges, il la délivre à jamais de la tyrannie de ses ennemis, il la soutient journellement par d'invisibles secours. Ne crains point, fille de Sion. Les armées innombrables de tes adversaires t'investissent, elles t'investiront encore. Mais le Saint d'Israël, le Puissant de Jacob, est au milieu de toi. Celui qui garde Israël ne sommeille point et ne s'endort point. L'Eternel est celui qui te garde. Il gardera ton issue et ton entrée, dès maintenant et à jamais.

CHAPITRE II.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST EN FRANCE, EN ESPAGNE, EN ITALIE ET EN ALLEMAGNE.

La France et l'Allemagne, l'Espagne même et l'Italie, comme l'Angleterre, eurent dans ces temps leur nuée de témoins, dont un grand nombre scellèrent de leur sang la vérité qu'ils avaient proclamée. Quelques-uns appartenaient à l'église romaine; mais la plupart l'avaient quittée pour servir Dieu selon sa Parole.

SECTION I.

TÉMOINS DANS L'ÉGLISE DU PAPE.

Thomas Rhedon, Marsile de Padoue, Antonin de Florence, Bernardin de Sienne, Jérôme Savonarole.

Thomas Rhedon, Carmélite français et grand prédicateur, tonnait contre les vices et les superstitions des peuples et du clergé; mais le succès de ses discours ne répondit point à leur force. Mécontent de la France, sa patrie, il dirigea ses pas vers l'Italie, animé qu'il était par l'espoir d'y découvrir de vrais fidèles; mais frustré dans son attente, il n'y vit partout, à Rome comme ailleurs, dit le Martyrologe français, « que fard et hypocrisie pour toute sainteté;

parades orgueilleuses, au lieu de grâces célestes ; dissolutions exécrables, au lieu de la crainte de Dieu ; oisiveté et superstitions horribles, au lieu de doctrine; tyrannie plus que barbare, au lieu de simplicité apostolique.... Il ne put donc s'empêcher de parler contre tant de vilaines corruptions. »

Le clergé de Rome n'était pas d'humeur à supporter longtemps un homme qui ne le ménageait point dans ses censures. Résolus de se défaire de lui, les cardinaux et les évêques mirent en usage la ressource accoutumée : ils l'accusèrent d'hérésie ; et dès-lors le pauvre moine n'eut plus qu'à suivre, sur le bûcher fatal, tant de nobles serviteurs de Dieu qui l'y avaient précédé. Il supporta la mort avec la douceur d'un disciple du Maître débonnaire (1436). C'est de lui qu'un poète célèbre, le Mantouan, a dit : « O maudite envie ! tu n'as pu tuer son âme, et, en détruisant son corps, tu n'as fait que le mettre plus vite en possession de la vie éternelle. »

Marsile de Padoue appartient au même âge. Lorsque Louis de Bavière fut excommunié par Clément VI, pour avoir exercé, sans attendre la confirmation du pape, l'autorité que les princes allemands lui avaient juridiquement conférée, Marsile, indigné de cet attentat contre l'autorité royale, soutint la cause de l'empereur dans un écrit fameux, connu sous le nom de *Défenseur de la Paix*. Marsile de Padoue admettait, sans pourtant la bien comprendre, la justification par la foi seule aux mérites de Christ ; il enseignait que les bonnes œuvres, au lieu d'être la cause efficiente de notre acceptation devant Dieu, sont, au contraire, le fruit de notre foi.

Antonin, archevêque de Florence, né en 1389, se distingua par son activité pastorale. Son secrétaire, surpris de

ses infatigables efforts, lui ayant dit un jour : « La vie d'un évêque est vraiment pitoyable, s'il est ainsi condamné à vivre dans une hâte continuelle ; » — « Pour jouir de la paix intérieure, répondit Antônin, nous devons, au milieu de toutes nos affaires, nous réserver toujours, dans notre cœur, un cabinet où, retirés en nous-mêmes, nulle occupation mondaine ne puisse nous troubler. » On assure que, dans ses derniers moments, Antonin répéta cette belle parole qu'il avait souvent prononcée pendant sa vie : « Servir Dieu, c'est régner. »

Bernardin de Sienne, que son ardeur dans la prédication fit surnommer le *Charbon brûlant*, donnait aux ecclésiastiques de son temps cet excellent avis : « Cherchez premièrement le royaume des cieux, et le Saint-Esprit vous enrichira d'une sagesse à laquelle nul adversaire ne pourra résister. » Il aurait voulu, disait-il, armé d'une trompette, faire retentir dans tout le monde ce solennel avertissement de la Sagesse éternelle : *Jusques à quand aimerez-vous la folie?* Bernardin mourut en 1443.

Jérôme Savonarole, célèbre Dominicain de la fin du xve siècle, s'attira l'animadversion de la cour de Rome par l'énergie et la hardiesse de ses remontrances. Il voulait la communion sous les deux espèces, condamnait les indulgences, censurait les dérèglements des prélats romains, et niait la suprématie du pape. En expliquant l'Apocalypse à Florence, il annonça publiquement qu'après de terribles épreuves l'Eglise serait enfin renouvelée. Il parlait trop franchement pour que les foudres du Vatican ne l'atteignissent pas. Sommé par le pape de se rendre à Rome, il ne jugea pas à propos de s'aller livrer lui-même entre les mains de ses ennemis. Alors Alexandre VI, d'infâme mémoire, le frappa de ses anathèmes et le fit enfermer comme hérétique.

Ce fut pendant sa captivité que Jérôme composa sa méditation spirituelle sur le psaume XXXIe, méditation dans laquelle il s'attache à décrire le combat de la chair et de l'esprit. Comme il persistait à soutenir qu'il n'avait rien avancé que de vrai dans ses sermons et ses divers ouvrages, il fut condamné à terminer sa vie au milieu des flammes. Deux autres moines de son ordre, Sylvestre et Dominique, qui avaient eu part à ses travaux, eurent aussi part à son supplice. Après avoir fait dégrader Jérôme avec les cérémonies accoutumées, l'évêque de Florence lui prit la main et prononça ces mots : « Maintenant, je te sépare de l'Eglise triomphante ! » A quoi Jérôme répondit : « Tu me sépares de l'Eglise qui combat, mais tu ne saurais me séparer de celle qui triomphe. » Au milieu des douleurs du plus cruel supplice, Savonarole, fort de la force de Christ, intercédait en faveur de ses bourreaux (1498).

Un auteur a dit de lui : « Qui ne s'étonnerait, docte Savonarole, qu'en un temps si misérable, un moine de l'ordre de ce Dominique, ennemi juré des chrétiens, ait tant affectionné la vraie religion et manifesté tant de zèle ! Ta mort t'absout aisément des calomnies de tes ennemis ; tu dus être un homme d'une piété rare, puisque tu sus déplaire au pape Alexandre VI, qui ne se donna point de repos que tu ne fusses injustement brûlé. »

Sa condamnation fut motivée sur les principes qu'il avait professés, en particulier celui-ci : *Que l'homme est justifié gratuitement par la foi en Jésus-Christ :* c'était alors une hérésie obstinée ! Paul eût donc été brûlé avec lui s'il eût vécu de son temps à Florence.

Vincent Ferrier, Thomas à Kempis, Jean de Wésalie.

Vincent Ferrier, Dominicain, de Valence en Espagne, donna plus d'un témoignage d'une piété sincère. On a de ce célèbre prédicateur un ouvrage sur la vie spirituelle, renfermant de très-bonnes directions : « Désirez-vous étudier avec profit ? disait Vincent Ferrier, consultez Dieu plutôt que les livres, et demandez-lui humblement de vous faire comprendre ce que vous lisez. L'étude dessèche l'esprit et le cœur. Allez de temps en temps vous rafraîchir aux pieds de Christ et sous sa croix. Quelques moments de repos à cette place vous donneront une vigueur et une lumière toutes nouvelles ; interrompez votre étude par de courtes mais ferventes éjaculations : la science est le don du Père des lumières, et non l'œuvre de votre esprit ou de votre industrie. »

Voici l'humble confession de Vincent Ferrier : « Toute ma vie, disait-il, est un amas d'iniquités ; je suis tout infection ; je suis tout corruption ; de jour en jour je me vois plus impur. » Il ajoutait : « Les superbes seront laissés dehors. Christ manifeste sa vérité aux humbles et se cache aux orgueilleux. »

Des âmes pieuses servaient alors le Seigneur dans l'obscurité. De ce nombre était Thomas, communément appelé *à Kempis*, de Kempen, ville du diocèse de Cologne (1380-1471) ; humble, solide, onctueux, fervent dans la prière, il n'eut rien de cette spiritualité forcée de quelques mystiques, dont le langage est inintelligible. Le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui lui est généralement attribué, présente à celui qui a déjà la foi, d'excellents conseils sur la vie intérieure ; mais, comme la plupart des écrits monastiques,

il ne montre pas au pécheur travaillé, le chemin qu'il doit tenir pour trouver la paix : il ne l'adresse pas directement à l'Agneau de Dieu qui seul donne à l'âme le vrai, l'éternel repos.

Jean de Wésalie, docteur en théologie et prédicateur à Worms, enseignait dans le même temps les doctrines les plus opposées à celles que Rome avait généralement accréditées. Dans le long catalogue des propositions que ses ennemis tirèrent de ses écrits et produisirent à sa charge, on remarque les suivantes: «...... De toute éternité, Dieu a fait un livre dans lequel il a inscrit tous ses élus; quiconque n'est pas dans ce livre n'y sera jamais; celui qui s'y trouve n'en sera point effacé. — Christ n'a jamais institué de jeûnes particuliers, ni défendu l'usage de la viande en aucun jour. — La sainte huile est absolument la même que celle que nous mangeons dans nos maisons. — Ceux qui entreprennent des pèlerinages à Rome sont des fous. — Je ne considère pas comme mauvaise une chose que l'Ecriture ne déclare point telle. — Je méprise le pape et ses conciles. J'aime Christ, et puisse sa Parole demeurer en nous abondamment! — C'est une chose difficile d'être chrétien. — Saint Paul, par sa volonté naturelle, ne fit rien pour sa propre conversion..... »

Jean de Wésalie enseignait aussi que les élus sont sauvés par pure grâce, par la foi en Jésus-Christ; que la Parole s'explique par elle-même, et contient tout ce qui est nécessaire à notre salut.

Chargé d'années et d'infirmités, le bon vieillard fut traduit devant le tribunal de ses adversaires qui siégeaient à la fois comme accusateurs et comme juges (1479). La crainte des tortures le poussa malheureusement à se rétracter; et toutefois il eut encore le courage de dire à ses ennemis :

« Si Christ était présent, vous le condamneriez aussi comme hérétique. » Malgré le désaveu arraché par la violence à la faiblesse de son âge et à l'infirmité de son esprit, il n'en fut pas moins enfermé dans un couvent d'Augustins, où peu après finirent sa course et ses tribulations.

Wesselus, de Groningue.

Wesselus, de Groningue, prêchait la même doctrine que Jean de Wésalie, son contemporain et son ami. Distingué par les dons et les lumières dont la Bonté divine l'avait si libéralement enrichi, il mérita le surnom de *Précurseur de Luther.* La première fois que le réformateur allemand découvrit les ouvrages de Wesselus, il les parcourut avec autant de surprise que de plaisir, et, pour témoigner le prix qu'il y attachait, il les fit imprimer à Leipsick, avec un avant-propos, où se lisaient ces paroles: « La merveilleuse providence de Dieu m'a contraint de devenir un homme public et de livrer bataille à ces monstres d'indulgences et de bulles papales. Je supposais toujours que je résistais seul;.... mais j'apprends que, même de nos jours, il existe un résidu secret du peuple de Dieu;.... je me réjouis d'en avoir une preuve. Voici une publication de Wesselus, de Groningue, homme d'un génie admirable et d'un esprit extraordinairement vaste. Il était certainement enseigné de Dieu, ainsi qu'Esaïe a prophétisé que le seraient tous les chrétiens, LIV, 13. Comme moi-même, ce n'est pas des hommes qu'il a reçu sa doctrine. Si j'avais lu ses ouvrages auparavant, mes ennemis auraient supposé que j'ai tout appris de lui, tant est parfaite la coïncidence de nos vues... Je recommande au lecteur pieux de parcourir attentivement ce livre... Ceux

à qui mon aspérité déplaît ne rencontreront chez Wesselus rien qui les scandalise (*Leipsick*, 1522). »

Wesselus connut à peu près de la vérité ce que Luther en pouvait savoir en 1518 et en 1519, c'est-à-dire avant sa rupture complète avec le pape. De tous ses ouvrages le plus solide est sûrement sa *Recherche des causes de l'humiliation de Christ dans son incarnation et ses souffrances amères.* Les vues en sont profondes, la doctrine en général en est pure. La chute de l'homme, la repentance envers Dieu, la justification par la foi seule, et la sanctification par le Saint-Esprit, telles sont les vérités qu'il n'y perd jamais de vue. Il n'est point embarrassé de concilier les contradictions apparentes de Paul et de Jaques. « Les deux apôtres se réunissent dans ce même sentiment, dit Wesselus, que le juste vivra par une foi qui opère par l'amour. N'est-ce pas par les œuvres que notre corps naturel prouve qu'il est vivant? S'il n'y a ni battement du pouls, ni respiration, ni chaleur autour du cœur, s'il n'y a point d'action vitale, ne disons-nous pas que le corps est mort ? Ces actions sont la preuve et non la cause de sa vie. L'âme, source des actions, est cette cause. Plus ces actions sont nombreuses, vigoureuses et excellentes, plus aussi nous disons que le corps est vivant. Ainsi en est-il dans les choses spirituelles.... »

On regrette que Wesselus ne reste pas toujours dans la simplicité des Ecritures ; il va sûrement au-delà de ce qui est écrit, lorsqu'il affirme, par exemple, que le Sauveur eût revêtu la nature humaine, quand même l'homme n'eût pas offensé son Créateur.

Wesselus écrivit contre la primauté des papes, l'abus des messes, le purgatoire, etc. Il attaqua publiquement ces erreurs et d'autres encore, à Paris, à Bâle, dont l'université le posséda quelque temps comme professeur, et jusque

dans la métropole de la catholicité, où plusieurs personnes de la cour papale adoptèrent ses sentiments et les propagèrent ensuite avec zèle.

On raconte que, sur la fin de sa carrière, Wesselus disait à l'un de ses élèves : « Jeune homme, vous vivrez jusqu'au temps où la doctrine de ces nouveaux théologiens contentieux (Thomas et Bonaventure) et de leurs consorts sera rejetée de tout ce qu'il y aura de théologiens vraiment chrétiens. » Harcelé de doutes dans sa dernière maladie, il ouvrit son cœur à un ami fidèle, qui le supplia de regarder à Jésus. Ce simple mais important avis ne parut pas d'abord lui plaire, et l'ami se retira très-affligé. Il revint quelque temps après trouver Wesselus. Dès que celui-ci l'aperçut : « Dieu soit loué ! s'écria-t-il plein de joie ; tous mes doutes sont dissipés ; maintenant tout ce que je sais, c'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ; » et bientôt après il remit son âme entre les mains de son Rédempteur.

Un trait particulier de sa vie honore à nos yeux sa mémoire. Sixte IV, ayant reçu la triple couronne, fit savoir à Wesselus qu'il était prêt à lui accorder tout ce qu'il désirerait : « Eh bien, je vous demande une chose, lui dit l'homme de Dieu, c'est que vous remplissiez fidèlement les devoirs de votre poste, afin que votre gloire réponde à votre dignité, etc. » A quoi le pape répondit : « Ceci me regarde ; mais vous, demandez quelque chose pour vous-même. » — « En ce cas, donnez-moi, je vous prie, une Bible grecque et une hébraïque de la bibliothèque du Vatican. » — « Vous les aurez. Mais, fou que vous êtes, pourquoi ne demandez-vous pas un archevêché ou quelque chose de semblable ? » — « Pour la meilleure des raisons du monde, c'est que je n'en ai pas besoin. »

SECTION II.

TÉMOINS HORS DE L'ÉGLISE DU PAPE.

Les Vaudois (suite) (1).

C'est dans les rangs des Vaudois que nous allons trouver les témoins les plus nombreux, et probablement aussi les plus fidèles de l'époque à laquelle nous sommes parvenus. Tout ce qui nous reste à dire à leur sujet, nous le distribuerons sous les chefs suivants :

1° Leur doctrine et leurs mœurs ;
2° Leurs docteurs ;
3° Leur histoire.

§ 1. — Doctrine et Mœurs des Vaudois. — Témoignages de leurs Adversaires.

La force de la vérité contraignit plus d'une fois les adversaires des Vaudois à leur rendre le plus beau témoignage, comme les pages suivantes nous en fourniront la preuve.

Reinerius Saccho, lié longtemps avec eux dans sa jeunesse, les abandonna pour entrer dans l'église romaine, où il parvint à la triste dignité d'inquisiteur. Dès-lors, émissaire du pape dans la Lombardie et le midi de la France, il ne vécut que pour affliger, l'épée ou la plume à la main, ceux dont il avait déserté les rangs. Dans le catalogue qu'il

(1) Voir p. 262 et suiv.

a publié (1250) de leurs erreurs prétendues, on lit les accusations suivantes :

« La première erreur des Vaudois, c'est un mépris de la puissance ecclésiastique..... Ils affirment qu'eux seuls sont l'Eglise de Christ, les successeurs des apôtres ; qu'ils ont l'autorité apostolique, et les clés pour lier et pour délier. Ils regardent l'église de Rome comme la prostituée de l'Apocalypse, chap. XVII.... Ils rejettent complètement les fêtes, les jeûnes, les ordres, les bénédictions, les offices de l'Eglise et autres choses semblables. Ils parlent contre les églises consacrées, les cimetières et autres choses de même nature, les signalant comme des inventions de prêtres avides, qui ne veulent qu'augmenter ainsi leurs revenus et escroquer au peuple des offrandes et de l'argent.

» Quelques-uns d'entre eux soutiennent que le baptême est sans aucun avantage pour les enfants, puisqu'ils ne peuvent croire actuellement.... Ils disent que les évêques, le clergé et les autres ordres religieux ne valent pas mieux que les scribes, les pharisiens et les autres persécuteurs des apôtres. Ils ne croient pas que le corps et le sang de Christ soient le vrai sacrement, et prétendent que c'est figurément que le pain bénit est appelé le corps de Christ, de la même manière qu'il est dit : *Le Rocher était Christ*.... Ils célèbrent l'Eucharistie dans leurs assemblées, répétant à leur table les paroles de l'Evangile, et participant ensemble à cette ordonnance, à l'imitation de la cène du Seigneur.... Ils rejettent l'extrême-onction....

» Bien qu'ils louent la continence, ils satisfont néanmoins leurs convoitises charnelles par les moyens les plus sales, expliquant ainsi la parole de l'Apôtre, *il vaut mieux se marier que de brûler :* « Mieux vaut satisfaire une convoitise par un acte honteux, que d'en conserver la tentation dans son

cœur (1). Mais ils cachent ces choses autant qu'ils le peuvent, de peur d'en encourir le blâme..... »

« Il n'y a point de purgatoire, disent-ils, et tous ceux qui meurent passent immédiatement au ciel ou dans l'enfer; ainsi, les prières de l'Eglise pour les morts sont sans utilité; ceux qui sont au ciel n'en ont pas besoin, et ceux qui sont dans l'enfer ne peuvent en être soulagés...... A les croire, les saints, dans les cieux, n'entendent pas les prières des fidèles, leurs corps demeurant couchés dans la terre, et leur esprit étant si loin de nous qu'ils ne sauraient ni entendre nos prières, ni voir les honneurs que nous leur accordons.... Dès-lors les Vaudois se moquent de toutes les fêtes que nous célébrons en l'honneur des saints et de tous les actes par lesquels nous leur témoignons notre vénération. »

Ainsi parle Reinerius: « Les Vaudois, dit-il encore, font apprendre par cœur des passages de l'Ecriture et les discours des apôtres, à ceux d'entre eux qui ont des dispositions à l'étude et de l'éloquence, afin qu'à leur tour ceux-ci puissent en enseigner d'autres, et les amener à leurs sentiments; ils cherchent à parer leur secte des belles paroles

(1) Reinerius calomnie les Vaudois et paraît bien le sentir. Un passage de leur apologie, relatif à l'accusation de libertinage, suffit pour le réfuter. « C'est ce vice odieux, disent les Vaudois, qui excita David à tuer son fidèle serviteur; qui poussa Amnon à corrompre sa sœur Tamar, et qui consuma l'héritage de l'enfant prodigue. Balaam le choisit pour faire pécher les enfants d'Israël, ce qui occasionna la mort de vingt-quatre mille personnes. C'est ce même péché qui causa l'aveuglement de Samson et la chute de Salomon. La beauté de la femme en a fait périr plusieurs. Le jeûne, la prière et l'éloignement, tels sont les seuls remèdes à opposer à ce mal. On peut vaincre les autres vices en combattant, mais celui-ci, on ne le surmonte qu'en fuyant.... Joseph nous en est un exemple. »

des saints, afin de faire passer pour une doctrine saine les choses qu'il recommandent : c'est ainsi que, par de beaux discours, ils trompent le cœur des simples. Et parmi eux, ce ne sont pas seulement les hommes qui enseignent; les femmes le font aussi parce qu'elles ont un accès plus facile auprès des personnes de leur sexe pour les égarer, celles-ci séduisent ensuite les hommes, comme autrefois le serpent séduisit Adam en se servant pour cela d'Ève (1). »

Tels sont les principaux traits du tableau que traçait des Vaudois du moyen-âge, quatre-vingts ans après Valdo, un inquisiteur célèbre qui les connaissait très-bien; telle est l'idée qu'il donnait de leur doctrine et de leurs mœurs. Et, sous le nom général de Vaudois, il comprenait, outre les habitants des vallées du Piémont, cette multitude de chrétiens disséminés dans le midi de la France, le Milanais, les Pyrénées, etc., qui professaient tous les mêmes principes religieux, sous les noms divers de Puritains ou Cathares, Patarènes, Arnoldistes, Léonistes, Albigeois ou Vaudois. Voilà tout ce que cet ardent persécuteur, qui devait d'autant plus les haïr qu'il s'était volontairement séparé d'eux, pouvait alléguer à leur charge. Quel hommage rendu à la pureté de leur croyance et à la sainteté de leur vie !

La force de la vérité lui arrachait un témoignage non moins honorable pour les Vaudois, quand elle lui faisait dire : « De toutes les sectes qui ont été et qui sont encore, il n'y en eut jamais de plus pernicieuse à l'Eglise; et cela pour trois raisons. D'abord, elle est la plus ancienne de toutes, quelques-uns la faisant remonter jusqu'au pape Syl-

(1) Reinerius ne peut avoir en vue ici l'enseignement public dans l'Eglise, les Vaudois ne le permettaient pas à leurs femmes; il entend sans doute leur mode de transmettre la vérité par la conversation.

vestre (1) et d'autres jusqu'au temps des apôtres. Ensuite, elle est plus étendue qu'aucune autre, puisqu'il est à peine un coin du monde où elle n'ait pénétré. Enfin, bien différente des autres sectes, qui inspirent aussitôt de l'horreur à ceux qui entendent leurs dogmes pernicieux par les horribles blasphèmes qu'elles vomissent, celle-ci, tout au contraire, séduit le monde par l'apparence d'une grande piété. Les Vaudois mènent une vie juste devant les hommes et croient, à l'égard de Dieu, tout ce qu'il faut croire. Ils admettent tous les articles du Symbole des Apôtres; seulement ils blasphèment contre l'église romaine et le clergé. »

Un autre inquisiteur qui avait souvent assisté à des procès de Vaudois, en plusieurs contrées, et qui avait accompli, en Bohême, la même tâche que l'apostat Reinerius s'était chargé d'accomplir en France et en Italie, faisait de leurs principes et de leurs habitudes la peinture que voici: « Ces hérétiques ont une conduite régulière et modeste. Ils fuient toute apparence d'orgueil dans leurs vêtements, ne se permettent aucune parure recherchée, mais ne se font pas remarquer non plus par des habits grossiers ou déchirés. Ils évitent le commerce, pour se préserver de tromperie et de fausseté; ils se procurent leur subsistance par le travail de leurs mains comme journaliers ou artisans, et leurs prédicateurs sont tisserands ou tailleurs. Contents du nécessaire, ils ne se mettent pas en peine d'amasser des richesses. Chastes, tempérants, sobres, ils s'abstiennent de la colère. Sans négliger leur ouvrage, ils étudient ou enseignent. Leurs femmes, distinguées par leur modestie, fuient la médisance, les paroles folles ou légères, surtout le men-

(1) Sylvestre, évêque de Rome, contemporain de l'empereur Constantin (IVe siècle).

songe et les jurements; elles évitent jusqu'aux expressions ordinaires, *en vérité*, *certes*, et autres semblables, les regardant comme des jurements, et se contentant de répondre *oui* ou *non*. »

Un autre persécuteur de ces anciens confesseurs de la foi, Jaques de Ribéria, déclare « qu'ils étaient si bien instruits dans l'Ecriture, qu'il avait trouvé chez eux des paysans en état de réciter mot pour mot le livre de Job, et d'autres sachant par cœur tout le Nouveau-Testament.

Voici comment d'anciens mémoires d'inquisiteurs nous décrivent les coutumes religieuses de ce peuple intéressant: « Ils se mettent à genoux et restent silencieusement en prières, le temps qu'on mettrait à dire trente ou quarante *Pater noster*. Ils le font journellement en grande révérence, avant et après le dîner; pareillement aussi avant et après le souper, quand ils vont se reposer, et le matin. Lorsqu'ils se mettent à table, le plus âgé dit: « Que Dieu, qui bénit les cinq pains d'orge et les deux poissons devant ses disciples, au désert, bénisse cette table et ce qui est dessus, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit! » Le repas terminé, il dit: « Que le Dieu qui nous a donné la nourriture temporelle, nous donne aussi la vie spirituelle; puisse-t-il être avec nous et nous toujours avec lui! » Après leur repas, ils s'instruisent et s'exhortent les uns les autres. »

Reinerius nous apprend qu'un Vaudois, pressé du désir de détourner une personne de la foi catholique, traversa une rivière à la nage, de nuit et en hiver, pour aller lui enseigner ce que l'inquisiteur appelle les nouvelles doctrines.

A tous ces témoignages, ajoutons celui de M. De Thou, ennemi des Vaudois, puisqu'il était catholique, mais ennemi loyal. Reproduisant les paroles de Guy de Perpignan, évê-

que d'Elna en Roussillon, qui avait exercé contre eux l'office d'inquisiteur, cet historien célèbre dit : « Leurs opinions arrêtées passent pour être les suivantes : L'église de Rome, ayant renoncé à la foi de Jésus-Christ, est la paillarde de l'Apocalypse et cet arbre stérile que Christ lui-même a maudit et qu'il a commandé de déraciner. »

Ici De Thou répète tout ce que disent les auteurs catholiques que nous venons de citer. Passant ensuite à la description de la vallée de Fraissinière, en Dauphiné, et des mœurs de ses paisibles habitants : « Leur vêtement, ajoute-t-il, est fait de peau de brebis ; ils n'ont point de linge. Ils habitent sept villages, dont les maisons sont faites de cailloux, avec un toit plat recouvert de torchis (1), qu'ils aplanissent au moyen d'un rouleau, quand il a été gâté ou défait par la pluie. C'est là qu'ils vivent avec leurs troupeaux dont ils ne sont séparés que par une cloison. Ils ont aussi deux cavernes ; dans l'une, ils cachent leurs troupeaux, dans l'autre, leurs personnes, quand leurs ennemis les poursuivent. Ils vivent de lait et de venaison, une pratique constante les ayant rendus excellents tireurs. Quoique pauvres, ils sont contents et vivent séparés du reste des hommes. Et, ce qui étonne, c'est que des gens extérieurement si sauvages aient tant de culture morale. Ils peuvent tous lire et écrire. Ils savent assez de français pour comprendre la Bible et chanter les psaumes. A peine trouveriez-vous parmi eux un garçon qui ne pût vous rendre intelligiblement raison de la foi qu'ils professent. En cela, ils ressemblent à leurs frères des autres vallées. Ils paient le tribut avec une bonne conscience, et l'obligation de remplir ce devoir est spécialement indiquée dans leur Confession de foi. Si des guerres civiles

(1) Mortier fait de terre glaise, mêlée avec de la paille ou du foin.

les empêchent de le faire, ils mettent soigneusement à part la somme, et, à la première occasion, ils la paient aux collecteurs du roi. »

Reinerius Saccho nous dit de quelle manière les Vaudois s'y prenaient pour répandre la connaissance de l'Evangile. Leurs pasteurs, afin d'aborder plus facilement les personnes d'un rang élevé, portaient souvent avec eux une boîte pleine d'articles de toilette, à l'instar de nos colporteurs modernes, et s'adressaient, à peu près en ces termes, à des gens qu'autrement peut-être le message évangélique n'eût jamais atteints :

« Monsieur, m'achèteriez-vous une bague, un cachet, une breloque? Madame, voudriez-vous un mouchoir, une broderie ; je vous les cèderai à bon marché. » Si, après avoir acheté quelque article, on disait au marchand : « N'avez-vous rien autre à vendre? » — « Certes, ne manquait-il pas de répondre, j'ai des objets bien plus précieux que tous ceux-là, et je vous en ferai part, si vous me protégez contre le clergé. » Une fois la parole donnée, le marchand poursuivait de la sorte : « L'inestimable joyau dont je vous parle, c'est cette Parole par laquelle Dieu manifeste aux hommes sa volonté et qui enflamme leurs cœurs d'amour pour lui. *Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, nommée Nazareth,* etc. ; puis, il aurait lu le reste du chapitre de saint Luc (1), ou bien, dans saint Jean, le dernier discours de Jésus à ses disciples ; et si la compagnie paraissait y prendre plaisir, il aurait ensuite récité le XXIIIe de saint Matthieu : *Les scribes et les pharisiens sont assis*

(1) On doit se rappeler que, déjà à cette époque, le pape ne permettait pas aux laïques la lecture de la Bible, et que ce saint livre n'était même connu que d'une faible partie du clergé.

dans la chaire de Moïse. Malheur à vous! vous fermez le royaume des cieux aux hommes; vous-mêmes n'y entrez point, et vous ne souffrez pas que ceux qui y veulent entrer, y entrent. Malheur à vous, vous dévorez les maisons des veuves! etc.

« Mais, je vous prie, aurait dit l'un des assistants, à qui donc s'adressent de telles malédictions? » — « Au clergé et aux moines, répondait le marchand vaudois. Les docteurs de l'église romaine, magnifiques dans leurs vêtements et dans leur genre de vie, aiment les premières places dans les festins, et les premiers siéges dans les synagogues; ils se plaisent à être appelés maîtres, maîtres; mais pour nous, nous ne nous soucions nullement de tels maîtres. Ils sont incontinents; nous vivons dans la chasteté, chacun avec sa propre femme. Riches et avares, c'est d'eux que le Seigneur a dit: *Malheur à vous, riches! car vous avez reçu votre consolation;* mais quant à nous, *pourvu que nous ayons la nourriture et le vêtement, cela nous suffit.* Voluptueux, ils dévorent les maisons des veuves; nous mangeons seulement pour nous nourrir. Ils font la guerre et l'encouragent; ils commandent que le pauvre soit mis à mort et brûlé, contre la Parole qui dit: *Celui qui prend l'épée, périra par l'épée;* ils nous *persécutent pour la justice.* Ils ne font rien; ils mangent le pain d'oisiveté; nous travaillons de nos mains. Ils font un monopole de l'instruction, et malheur à ceux qui s'emparent de la clé de la science! mais, chez nous, les femmes enseignent aussi bien que les hommes: aussitôt qu'un disciple est instruit, il en enseigne un autre. A peine trouverez-vous, parmi eux, un docteur en état de réciter par cœur trois chapitres du Nouveau-Testament; à peine rencontrerez-vous parmi nous un homme ou une femme qui ne le connaisse pas en entier. Et parce que nous croyons sincèrement en Jésus-Christ, et que

nous recommandons fortement une vie sainte, ces scribes et ces pharisiens nous persécutent jusqu'à la mort, comme leurs prédécesseurs ont persécuté le Seigneur [A']. »

Tels étaient les anciens Vaudois, sur le témoignage de leurs ennemis ; voilà le tableau que des papistes, bien à portée de les connaître, nous ont laissé de leur doctrine, de leur caractère et de leurs mœurs, longtemps avant que Luther et Calvin eussent paru sur la terre, et que le mot de Réformation eût été prononcé dans le monde. Que Reinerius et les autres se chargent donc de répondre à ceux de leur communion, qui nous disent : Où était votre religion avant le XVIe siècle ? où se voyait votre Eglise avant l'apparition de vos prétendus réformateurs ?

§ 2. — Témoignages tirés des Ecrits des Vaudois.

Les principaux écrits et livres symboliques des Vaudois, antérieurs à la Réformation, sont au nombre de douze ou treize.

Leurs Confessions de Foi. — La Noble Leçon. — Le Catéchisme des anciens Barbes.

Les Vaudois possédaient plusieurs Confessions de foi, dont la plus ancienne remonte à 1120 et présente, dans leur pureté, les grands traits de la doctrine évangélique ; en voici quelques fragments (1) :

« Nous croyons fermement tout le contenu des douze arti-

(1) Traduction de Léger. L'original se trouve dans les bibliothèques de Genève et de Cambridge.

cles du symbole, appelé des Apôtres, tenant pour hérésie tout ce qui s'en éloigne.

» Nous croyons en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit.

» Nous reconnaissons comme Ecritures canoniques, les livres de la sainte Bible (les mêmes que tous les protestants reçoivent aujourd'hui comme tels).

» Ces livres nous révèlent un Dieu tout-puissant, tout sage et tout bon, qui a fait par sa bonté tout ce qui existe. Il a formé Adam à son image et à sa ressemblance; mais, par l'envie du Diable et par la désobéissance d'Adam, le péché est entré dans le monde; et nous sommes pécheurs en Adam et par Adam.

» Christ a été promis à nos pères qui ont reçu la loi, afin que, connaissant par elle leurs péchés, leur injustice et leur insuffisance, ils désirassent l'avènement de Christ, pour satisfaire pour leurs péchés et accomplir la loi par lui-même.

» Christ est notre vie, notre paix, notre justice, notre pasteur, notre avocat, notre oblation, notre sacrificateur, mort pour le salut de tous les croyants et ressuscité pour leur justification.

» Nous croyons qu'après cette vie, il n'y a que deux lieux, un pour les sauvés que nous nommons paradis, et l'autre pour les damnés que nous nommons enfer; rejetant entièrement le purgatoire, rêvé par l'Antichrist et imaginé contre toute vérité.

» Nous ne reconnaissons d'autres sacrements que le baptême et la sainte cène.

» Nous devons honorer la puissance séculière par notre soumission, notre obéissance, notre promptitude et le paiement des contributions. »

Cette Confession de foi n'était pas la seule que possédassent les Vaudois du XII[e] siècle. Ils en avaient une autre, qu'

trouve consignée dans un ancien manuscrit cité par les Centuriateurs de Magdebourg, et dont nous allons transcrire un passage :

« Dans les articles de foi, l'autorité suprême appartient à la sainte Ecriture, seule règle de nos jugements : tout ce qui ne s'accorde pas avec elle doit être rejeté.

» Les décrets des Pères et des conciles ne doivent être approuvés que dans les points où ils sont conformes à la Parole de Dieu.

» Le purgatoire est une invention des hommes ; car ceux qui croient vont à la vie éternelle, et ceux qui ne croient pas, à l'éternelle condamnation.

» L'église de Rome est Babylone la prostituée.

» Celle-là est l'Eglise de Christ, qui reçoit la pure doctrine du Sauveur et suit ses ordonnances, quel que soit le lieu de sa demeure. »

La Noble Leçon, court, simple et touchant poème en langage vaudois, noble témoignage du zèle et de la piété de ces anciens fidèles, remonte plus haut que leur première Confession de foi, puisqu'il date de l'année 1100. L'original, en caractères gothiques, est déposé dans les bibliothèques de Genève et de Cambridge. On y lit avec édification les réflexions que voici :

« Frères, écoutez la Noble Leçon.
Veillons et soyons souvent en prière,
Car ce monde est près de sa fin.
Le vice augmente et la vertu décroît ;
Ce sont les malheurs dont parle l'Ecriture,
Que l'Evangile marque et que saint Paul annonce.
L'Ecriture dit, et nous devons le croire,

Que tous les hommes du monde suivront deux chemins,
Que les bons iront à la gloire, et les méchants aux tourments.
Que celui qui ne veut pas croire ce partage,
Lise l'Ecriture dès le commencement;
Il y trouvera, s'il a quelque intelligence,
Que peu seront sauvés, et que beaucoup ne le seront pas.
Mais que celui qui veut faire de bonnes œuvres,
Commence par honorer Dieu;
Qu'il implore le secours de son glorieux Fils, le Fils de la sainte Marie,
Et le Saint-Esprit qui nous montre le chemin.
Ces trois-là sont la sainte Trinité,
Le seul Dieu qui doive être invoqué,
Plein de toute puissance, de toute sagesse, de toute bonté.
C'est lui qu'il nous faut souvent prier et invoquer,
Afin qu'il nous fortifie contre nos ennemis,
Le monde, le diable et la chair;
Et qu'il nous donne la sagesse et la bonté,
Pour connaître la voie de la vérité.
Voulons-nous aimer Jésus-Christ et connaître sa doctrine,
Veillons et suivons l'Ecriture;
Nous y trouverons, après l'avoir lue,
Que Jésus-Christ ne fut persécuté que pour avoir bien fait.
Plusieurs encore dans le temps présent,
Bien que connus de peu de monde,
Désirent d'enseigner la voie de Jésus-Christ;
Mais ils sont si fort persécutés, qu'ils ne peuvent faire que peu de chose,
Tant il y a de faux chrétiens aveuglés par l'erreur.
Plus que tous les autres, ceux qui sont les pasteurs
Maltraitent et tuent les gens de bien,

Et laissent vivre en paix les faux chrétiens et les trompeurs.
A cette marque, on connaît qu'ils ne sont pas de bons bergers,
C'est qu'ils n'aiment les brebis que pour la toison. »

Vient ensuite le passage tant de fois cité :

« S'il se trouve un homme de bien qui aime Dieu et son Christ,
Qui ne veuille ni médire, ni jurer, ni mentir,
Ni commettre adultère, ni tuer, ni dérober,
Ni se venger de ses ennemis, ils disent :
C'est un Vaudois, qu'on le fasse mourir.
Ils inventent des mensonges
Pour lui enlever le fruit de son juste travail.
Mais que cet homme se console, celui qui est persécuté pour la crainte de Dieu,
Sait que le royaume des cieux lui est préparé. »

La Noble Leçon renferme l'histoire abrégée du peuple de Dieu, un sommaire de l'Evangile, et un parallèle entre l'Evangile et la Loi, avec un antidote contre les erreurs de l'église romaine.

Le Catéchisme des anciens Barbes, ou pasteurs vaudois, composé, vers le même temps, pour l'instruction de la jeunesse des vallées, renferme en substance les mêmes doctrines qu'exposèrent plus tard les catéchismes de la Réformation : l'échantillon suivant (1) en donnera quelque idée.

(1) Perrin, IIIe part., p. 158.



D. Qu'est-ce que la foi ?

R. *La foi*, selon l'Apôtre, Hébr., XI, *est une subsistance des choses qu'on espère et une démonstration de celles qui n'apparaissent point.*

D. Combien y a-t-il de sortes de foi ?

R. Deux sortes, la foi vivante et la foi morte.

D. Qu'est-ce que la foi vivante ?

R. Celle qui *opère par la charité.*

D. Qu'est-ce que la foi morte ?

R. *La foi qui est sans les œuvres est morte*, dit saint Jaques.

D. A quoi se rapportent tous les commandements ?

R. A deux principaux : *Tu aimeras Dieu sur toutes choses, et ton prochain comme toi-même.*

D. Qui peut seul nous donner la force de les accomplir ?

R. Le Seigneur Jésus-Christ, dont l'Apôtre dit en la Ire aux Corinthiens : *Nul ne peut poser autre fondement que celui qui est posé, savoir Jésus-Christ.*

D. Par quel moyen l'homme peut-il s'approcher de lui ?

R. Par la foi ; saint Pierre dit : *Voici, je mettrai en Sion la maîtresse pierre du coin, élue et précieuse ; celui qui croira en elle ne sera point confus.* Et le Seigneur dit : *Celui qui croit, a la vie éternelle.*

D. Crois-tu en la sainte Eglise ?

R. Non, car elle est créature ; mais je crois qu'elle est.

D. Qu'est-ce que tu crois de la sainte Eglise ?

R. Que la sainte Eglise catholique contient tous les élus de Dieu, dès le commencement du monde jusqu'à la fin, choisis en la grâce de Dieu, par le mérite de Christ, assemblés par le Saint-Esprit, ordonnés auparavant pour la vie éternelle ; le nombre et le nom desquels sont connus de Celui seul qui les a élus.

D. Qu'est-ce que l'espérance ?

R. C'est une attente certaine de la grâce et de la gloire à venir.

D. Que dis-tu de la bienheureuse vierge Marie ?

R. La bienheureuse Vierge a été et est *pleine de grâce* en elle, mais non pour rien communiquer aux autres ; son seul Fils est plein de grâce pour en faire part : *Nous avons tous reçu de sa plénitude grâce pour grâce.*

L'Explication du Symbole. — L'Exposition des Dix Commandements. — La Confession des Péchés. — Les Directions pour la Visite des Malades. — La Discipline.

Nous ne reproduirons qu'un seul passage de l'Explication vaudoise du Symbole des Apôtres ; il suffira pour montrer quelle intelligence ce peuple avait reçue des mystères du salut (1) :

« Dieu s'est élu une Eglise *glorieuse, sans macule, ni ride, ni autre chose semblable*, comme dit saint Paul ; il se l'est élue pour qu'elle fût sainte et non souillée, selon le commandement du Tout-Puissant, qui dit : *Soyez saints, car je suis saint.* Et en saint Matthieu, chap. V : *Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait ;* car il *n'entrera rien* au royaume de Dieu, *qui s'adonne à l'abomination et au mensonge, mais seulement ceux qui sont écrits au Livre de vie*, comme il est dit en l'Apocalypse. »

L'Exposition vaudoise des dix commandements atteste qu'éclairés par le Saint-Esprit, ces anciens fidèles comprenaient très-bien la spiritualité de la loi :

« **Tous ceux**, dit-elle, qui aiment plus la créature que le

(1) Perrin, IIIe part., p. 197.

Créateur, n'observent pas le premier commandement. Ce que chacun sert plus que Dieu, lui est dieu. Aussi saint Chrysostôme dit-il que « le mal dont l'homme est esclave, devient son dieu. » Ce que l'homme aime moins, c'est ce qu'il perd plus volontiers; et ce qu'il aime davantage, c'est ce qu'il conserve et garde soigneusement....

» Samuel dit à toute la maison d'Israël: *Si vous retournez au Seigneur de tout votre cœur, et que vous ôtiez du milieu de vous tous les dieux étrangers, il vous délivrera lui-même de la main des Philistins....* Elevons donc nos affections vers Christ, qui est à la droite de Dieu.

» Ceux qui veulent sanctifier le jour du dimanche ont besoin de prendre garde à quatre choses : la première, de cesser les œuvres terrestres et mondaines; la seconde, de ne point pécher; la troisième, de n'être point stériles quant aux bonnes œuvres; la quatrième, de faire des choses qui soient utiles à l'âme. »

Voici comment se termine l'Exposition vaudoise du Décalogue :

« La première grâce du salut est la connaissance du péché. Reconnaissant donc nos fautes, approchons-nous avec confiance du trône de la grâce, et confessons à Dieu nos péchés, car *il est fidèle et juste pour nous les pardonner, nous nettoyer de toute iniquité*, et nous amener à la vie de sa grâce. Amen. »

Les anciens Vaudois et les Albigeois possédaient une Confession des péchés commune, dans laquelle le pécheur s'adressait, en ces termes, à Celui qu'il avait offensé :

« Je ne puis m'excuser, car, Seigneur! tu m'as fait voir ce qui est bien et ce qui est mal. J'ai su quelle est ta puissance, ta sapience, ta justice et ta bonté. Ainsi, tout le mal que j'ai fait procède de ma seule malice. Seigneur! par-

donne-moi, car je t'ai méprisé par ma grande incrédulité.....

» J'ai suivi l'orgueil et laissé l'humilité: si tu ne me pardonnes, je suis perdu, tant la convoitise est enracinée en mon cœur. J'aime l'avarice, je cherche les louanges, j'ai peu d'amitié pour ceux qui m'ont obligé. Si tu ne me pardonnes, mon âme s'en va à la perdition. La colère règne en mon cœur, et l'envie me ronge; je n'ai point de charité. Seigneur! pardonne-moi par ta bonté. Je suis téméraire, paresseux à faire le bien, diligent à faire le mal....

» Je ne t'ai point rendu grâces pour le bien que tu m'as fait par ton amour.... Seigneur! pardonne-moi.... J'ai trop servi mon corps et ma volonté, en plusieurs vaines pensées et désirs mauvais auxquels j'ai pris plaisir. Aie pitié de moi et me donne l'humilité. J'ai prêté l'oreille à la médisance; mais ce m'a été chose ennuyeuse d'entendre ta loi.... Seigneur! pardonne-moi,.... et me donne telle confiance au jour du jugement, que je ne craigne point le diable ni aucune autre chose; fais que je sois reçu à ta main droite sans reproche. Amen. »

Une simplicité tout évangélique régnait dans les Directions vaudoises pour la visite des malades. L'âme affligée « était invitée à regarder à Jésus, le grand modèle de ceux qui souffrent, le vrai Fils de Dieu, qui cependant a été plus affligé que tous; elle était exhortée à s'abandonner à la miséricorde du Seigneur, à le laisser disposer du corps et de l'âme, selon son bon plaisir; elle était enfin pressée de ne chercher le salut qu'en Christ, et de considérer les saintes promesses faites à tous ceux qui l'invoquent en sincérité. »

Les Vaudois avaient aussi une Discipline écrite, très-exacte, qu'ils observaient dans toutes leurs églises. Dans la correction fraternelle, elle prescrivait de suivre la règle de

notre Seigneur, contenue en saint Matthieu, XVIII, 15-18, comme aussi l'injonction de son apôtre (Gal, VI, 1). Et quant aux fautes publiques, elle recommandait l'application fidèle du précepte apostolique: *Reprends publiquement celui qui pèche, afin que les autres en aient de la crainte.*

« Il faut, disait la Discipline vaudoise, que le pécheur déclaré soit affligé de peine, ce que l'Apôtre confirme : *Certainement, moi étant absent de corps, mais présent d'esprit, ai déjà jugé comme présent, au Nom de notre Seigneur Jésus-Christ, vous et mon esprit étant assemblés en la vertu du Seigneur Jésus, de livrer cet homme à Satan, pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. Si celui qui se nomme frère est paillard, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou larron, vous ne mangerez pas même avec lui. Otez le mal du milieu de vous. S'il y a quelqu'un qui n'obéisse point à notre parole, notez un tel homme et ne vous mêlez point avec lui, afin qu'il soit confus; cependant ne le tenez point pour ennemi, mais avertissez-le comme frère; et, selon la parole du Seigneur, qu'il vous soit comme un publicain et un païen.* »

La Discipline vaudoise appelait la *taverne*, une source de péchés, l'école de Satan; et la *danse*, la procession du diable : « Autant de pas l'homme fait au bal, disait-elle, autant de sauts fait-il pour aller en enfer. »

Le Traité de l'Antichrist. — Le Rêve du Purgatoire. — L'Invocation des Saints.

Le Traité de l'Antichrist, conservé par les Vaudois des Alpes, et datant de l'année 1120, nous offre une nouvelle preuve de l'existence de leurs églises avant Pierre Valdo.

« L'Antichrist, dit l'auteur de cet écrit, est la faus

même, se couvrant et s'ornant des Ecritures, des sacrements et de plusieurs autres choses.

» L'Antichrist est cet homme de péché, qui s'élève sur tout ce qui est Dieu, qui est assis au temple de Dieu, voulant se faire passer pour Dieu. Il est venu avec toute séduction pour ceux qui périssent; et puisqu'il est vraiment venu, nous ne le devons plus attendre, car il est déjà vieux par la permission de Dieu; même il diminue, et sa puissance est amoindrie. Déjà le Seigneur tue ce méchant par l'Esprit de sa bouche.

» L'Antichrist détourne vers lui, vers ses faits, vers la pauvre créature raisonnable ou irraisonnable, sensible ou insensible, le culte de latrie qui n'appartient qu'à Dieu.

» Il ravit à Christ son mérite et toute la plénitude de la grâce, de la justification, de la régénération, de la rémission des péchés, de la sanctification, de l'affermissement et de la nourriture spirituelle, pour l'attribuer à son autorité, à la forme de ses paroles, à ses œuvres, à l'intercession des saints et au feu du purgatoire.

» Il ne défend pas son unité par le Saint-Esprit, mais par la puissance séculière.

» Il hait et persécute; il pille et tue les membres de Christ.

» Il couvre son iniquité de l'autorité spirituelle des apôtres; et cependant l'Apôtre dit : *Nous ne pouvons rien contre la vérité, et puissance ne nous est point donnée à destruction.* Il la couvre aussi de plusieurs miracles; et cependant l'Apôtre dit : *L'avènement* (du méchant) *est selon l'œuvre de Satan, en toute puissance, signes et merveilles de mensonge*, et *en toute tromperie d'iniquité....*

» Le chrétien est tenu de se séparer de cet Antichrist; car le Seigneur dit au LII[e] chapitre d'Esaïe : *Retirez-vous, reti-*

rez-vous ; sortez de là, ne touchez point à aucune chose souillée; sortez du milieu d'eux; nettoyez-vous, vous qui portez les vaisseaux du Seigneur ; car vous ne sortirez point en hâte, et ne marcherez point en fuyant. Et Jérémie, au L^{e} chap. : *Fuyez de Babylone, et sortez du pays des Chaldéens.....*

» Il est écrit au XVIe des Nombres : *Séparez-vous du milieu de cette assemblée, et je la consumerai en un moment. — Retirez-vous du tabernacle des méchants, et ne touchez à aucune chose qui leur appartienne, de peur que vous ne soyez enveloppés en leur péché.* Au Lévitique : *Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous ai séparés des autres peuples....* En l'Exode, chapitre XXXIV : *Gardez-vous de faire amitié avec les habitants de cette cité, de peur qu'elle ne te soit en ruine. Ne fais point d'accord avec les hommes de ce pays-là, de peur que quand ils auront paillardé après leurs dieux et adoré leurs simulacres, ils ne te convient à manger des choses qu'ils auront dédiées.....* Au Lévitique, chap. XVe : *Vous enseignerez vos enfants et leur direz qu'ils se gardent de leurs souillures.....*

» Le Nouveau Testament dit clairement (Jean, chap. XI) : Que le Seigneur est venu, et qu'il a souffert mort et passion, afin de *rassembler les enfants de Dieu....* Aussi Jésus dit-il, en Matth., chap. X : *Je suis venu mettre en division le fils et son père, la fille et sa mère, la belle-fille et sa belle-mère..... Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous en vêtements de brebis,* dit-il encore. *Gardez-vous du levain des Pharisiens....* Et en l'Apocalypse, le Seigneur commande aux siens de *sortir de Babylone : J'ouïs une voix du ciel, disant : O mon peuple ! sortez, et ne participez point à ses péchés, de peur que vous ne receviez de ses plaies. Car ses péchés sont parvenus jusqu'au ciel, et le Seigneur se souvient de ses iniquités.*

» L'Apôtre dit de même : *Ne portez pas un même joug avec*

les infidèles, etc. Au chap. V^e^ des Ephésiens : *Ne participez point avec eux, car vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière au Seigneur.....* En la 2e aux Thess., chap. III : *Nous vous annonçons, au Nom de notre Seigneur Jésus-Christ, que vous vous gardiez de tout frère marchant déshonnêtement, et non point selon les règles que vous avez reçues de nous. Car vous-mêmes savez en quelle manière vous nous devez ressembler.* »

Le Rêve du Purgatoire et l'Invocation des Saints sont de la même époque et du même auteur que le Traité de l'Antichrist. Le dernier de ces ouvrages établit, avec autant de noblesse que de clarté, la médiation de Jésus-Christ, la perfection de son sacrifice, sa charge de souverain pontife, d'avocat et d'intercesseur de son Eglise. On y remarque ce passage :

« Les saints confessent encore aujourd'hui qu'ils ne sont sauvés par l'intercession d'aucun autre; leur reconnaissance retentit encore en la terre; ils s'écrient (Apocalypse, chapitre V) : *O Seigneur ! tu es digne de recevoir le livre, d'en délier les sceaux et de l'ouvrir, toi qui as été mis à mort et qui nous as rachetés à Dieu par ton propre sang, de toute tribu et langue, et nous as faits rois et sacrificateurs à notre Dieu.* »

Le Traité de la Tribulation. — La Justification des Vaudois, ou Réponse aux Calomnies de leurs Ennemis.

Enfin, parmi les monuments vaudois, antérieurs à la Réformation, n'oublions pas leur Traité de la Tribulation, non plus que la Justification de leurs Principes, ou Réponse aux Calomnies des Catholiques, pièce intéressante qu'ils écrivirent (1508) sous le règne de Wladislas, roi de Bohême, dix ans avant la Réforme, et à l'occasion d'un terrible orage

qui venait d'éclater sur eux. Désireux de se laver des imputations calomnieuses de leurs ennemis, les sujets vaudois de ce prince déposèrent en ses mains royales, une apologie de leurs sentiments et de leurs mœurs, dont Perrin nous a transmis la substance.

Faussement accusés par les papistes, de quitter à plaisir leurs femmes pour s'unir à d'autres, ils répondaient : « Le mariage est un lien que rien ne peut dissoudre, sinon la mort, ou la fornication, comme notre Seigneur le déclare; et l'apôtre Paul dit : *Que la femme ne se sépare point de son mari, et que le mari ne quitte point sa femme* (1). »

Accusés avec une égale injustice d'établir la communauté des femmes et celle des biens, ils répondaient, sur le premier point, par ces paroles de l'Apôtre; *que chaque homme ait sa femme, et que chaque femme ait son mari; que le mari aime sa femme comme Christ a aimé l'Eglise.* Sur le second article, ils ajoutaient que chez eux la communauté des biens était telle, qu'elle ne dérogeait nullement au droit que chacun possède légalement sur sa propre fortune.

Afin de couper court au reproche qu'on leur faisait de condamner tout serment, ils citaient les passages qui l'autorisent, dans le cas où il est légitime : l'exemple de Dieu (Hébr., VI); le précepte de la Bible (Deut., VI); le serment d'Abimélec et d'Isaac (Gen., XXVI); celui de Jacob (Gen., XXXI).

Voici comment, selon la sagesse que Dieu leur avait départie, ils réfutaient les Catholiques qui leur faisaient un crime de ne point respecter les lieux prétendus sacrés : « Ni le lieu, ni la chair ne rendent un homme saint; ceux-là se trompent grossièrement qui se croient meilleurs à cause de

(1) 1 Cor., VII, 10, 11.

la dignité de la place. Qu'y a-t-il de plus grand que le paradis, ou de plus pur que le ciel ? Et cependant l'homme fut chassé du paradis, et les anges expulsés du ciel, pour que les siècles à venir apprissent que ce n'est pas le lieu, quelle qu'en soit la grandeur ou la dignité, qui fait le bonheur de l'homme, mais bien la sainteté de vie. »

Appelés à repousser l'inculpation calomnieuse de se venger eux-mêmes, ils se contentaient de produire le témoignage de la Parole, à l'autorité de laquelle leurs cœurs étaient pleinement soumis : « Le Seigneur, sachant que nous serions livrés, dit : *Gardez-vous des hommes ;* mais nulle part il n'enseigne aux siens à tuer personne ; il leur dit, au contraire : *Aimez vos ennemis.* Quand les disciples lui dirent : *Ferons-nous descendre le feu du ciel pour les consumer ?* — *Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés*, leur répondit-il. De plus, le Seigneur dit à saint Pierre : *Remets ton épée en son lieu*, etc. » — Ils ajoutaient cette belle et touchante parole : « Nous sommes ici-bas l'aire du Seigneur, pour être battus comme le grain quand on le veut séparer de la balle. »

Enfin, leur réponse à l'injuste reproche qu'ils obligeaient leurs pasteurs à suivre quelque négoce était aussi simple que satisfaisante : « Nous ne jugeons point nécessaire, disaient-ils, que nos pasteurs travaillent pour se procurer du pain ; ils seraient mieux préparés à nous instruire, si nous étions en état de les entretenir sans qu'ils travaillassent de leurs propres mains ; mais *notre pauvreté est un mal irréparable.* »

Tels sont les principaux ouvrages qui manifestèrent au monde le zèle, les lumières et la vie des Vaudois, et qui servirent à l'édification de leurs églises, pendant les trois ou quatre siècles qui précédèrent la Réformation, et longtemps après cette bienheureuse époque. Lorsqu'en parcou-

rant de tels écrits, on se rappelle en quels temps ils furent composés, on se sent pressé de bénir ce Dieu d'amour qui ne se laissa jamais sans témoignage envers sa chère Eglise, et l'on comprend tout ce qu'a de vrai la réflexion du sage et pieux Milner : « Comment se fit-il que les Vaudois possédassent une portion si saine de la vérité évangélique, qu'ils réfutassent si habilement et si judicieusement les erreurs établies, qu'ils maintinssent si courageusement la vérité telle qu'elle est en Jésus ; qu'ils souffrissent si patiemment pour elle, qu'ils vécussent si complètement distincts du monde et si noblement supérieurs à tout ce qui les environnait ; pendant que les princes, les dignitaires, les universités, et tout ce qui avait le nom de grand, de splendide, et de sage parmi les hommes, errait dans de misérables ténèbres ? Cela provenait du Seigneur, admirable en conseil, magnifique en œuvres ; et le soin qu'il eut, dans de telles circonstances, de conserver sur la terre une semence sainte, nous est un gage assuré qu'il n'abandonnera jamais son Eglise ; que jamais les puissances infernales ne prévaudront contre elle. »

§ 3. — Docteurs des Vaudois.

Les anciens pasteurs des Vaudois s'appelaient Barbes. Le nom de Barbe, titre de respect dans les vallées, signifie oncle (1) ; on l'attribue généralement à toute personne qu'on veut honorer. Dans les anciens temps, il appartenait spécialement aux pasteurs qui le conservèrent jusqu'en 1630.

(1) C'est apparemment de ce mot que les catholiques romains ont fait celui de *Barbet*, sous lequel ils ont longtemps désigné les Vaudois tout le Piémont.

Les anciens Barbes étaient en général des hommes pieux, doux et paisibles. Recommandables par la simplicité de leur foi et la pureté de leur vie, « ils étaient extrêmement diligents et laborieux dans l'exercice de leur vocation, dit Léger, et très-vigilants sur les troupeaux qui leur étaient confiés. Ils travaillaient fidèlement dans la vigne du Seigneur, consacraient tout leur temps et tous leurs talents à la conversion des âmes, s'exposaient aux opprobres, aux injures, aux persécutions, aux maux de tout genre, à la mort même, pour la défense de la vérité. Ils méprisaient toute sorte de faste, de vanité, de pompe, les richesses, les voluptés et les honneurs que le monde pouvait leur offrir. Ils remplissaient fort exactement tous les devoirs de la société. »

Parmi ces Barbes, quelques-uns se mariaient; d'autres passaient leur vie dans le célibat, à cause des continuels changements de demeure auxquels les appelaient les nombreux besoins de leurs troupeaux. Ils entreprenaient à tour de longs voyages, pour répandre en tous lieux la connaissance de l'Evangile, pour visiter, consoler et ranimer leurs frères, en Gascogne, en Provence, en Dauphiné, en Languedoc, et jusqu'en Angleterre, en Calabre et en Bohême, recevant, de la libéralité des fidèles, l'argent nécessaire à leurs courses et tout ce que demandait leur entretien. Souvent, dans leurs tournées évangéliques, ils voyaient leur vie menacée; mais ni fatigues, ni privations, ni dangers ne pouvaient ralentir l'ardeur de leur zèle. « Les Barbes, dit Perrin, ont souvent été emprisonnés et livrés à la mort par les moines inquisiteurs, qui les faisaient aguetter, même sur le haut des Alpes, lorsqu'ils s'acheminaient de l'un de leurs troupeaux à l'autre... Quoique leurs ennemis se soient mis en devoir de les exterminer entièrement, l'Eternel n'a cessé de pourvoir sa moisson d'ouvriers, quand il en a été

besoin, pour conserver jusqu'à présent au seul Dauphiné et Provence, plusieurs milliers de personnes, lesquelles font gloire d'être provenues desdits anciens Vaudois, et d'avoir plus hérité leur zèle et piété que leurs biens terriens, desquels les persécuteurs se sont prévalus. »

Les Barbes seuls administraient le baptême et la cène, et prêchaient régulièrement l'Evangile. Il est faux, ainsi que le docteur Allix l'a si bien démontré, que les Vaudois aient jamais permis à tous les membres de leurs églises, hommes et femmes indistinctement, de faire ces choses, comme s'ils n'eussent point tenu compte de la charge pastorale.

Outre la prédication qui faisait leur occupation principale, les Barbes établis dans le Piémont travaillaient à préparer des copies de l'Ecriture sainte, pour en faciliter la lecture parmi leurs troupeaux. Et comme les médecins étaient rares, surtout dans les vallées, la plupart s'adonnaient à la médecine et à la chirurgie, afin de se rendre ainsi capables de faire du bien tout à la fois au corps et à l'âme. A l'imitation des apôtres, plusieurs d'entre eux cultivaient aussi les arts mécaniques.

Mais leur soin principal, leur véritable vocation, c'était l'instruction de la jeunesse, particulièrement celle des jeunes fidèles destinés à la prédication de la Parole. Ils leur faisaient apprendre par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, les épîtres canoniques, une bonne partie des livres de Salomon, de David, des Prophètes; puis, s'ils les trouvaient munis de bons témoignages, ils les admettaient ensuite au ministère évangélique, par l'imposition des mains. De toutes parts, ils voyaient accourir auprès d'eux des jeunes gens qui, dans ces temps de profonde ignorance, venaient chercher à leur école les pures lumières de l'Evangile. Rome elle-même a soin de nous le faire savoir quand elle dit dans un

auteur cité par Flaccius Illyricus (1) : « Ils ont coutume de se rendre de Bohême en Lombardie, chez leurs précepteurs les Vaudois, comme à une académie ou à une école, pour y apprendre la théologie. » — A quoi l'histoire des martyrs ajoute que « les Vaudois d'Alsace envoyaient de même étudier et se former dans les vallées, ceux de leurs enfants qu'ils destinaient au saint ministère. »

La grotte qui servait de collége aux Barbes, et où ils semaient les principes de cette religion pure et sans tache qu'ils propageaient dans tout le monde, se voit encore de nos jours; elle est au fameux Pré-du-Tour, dans la communauté d'Angrogne.

Les anciens Barbes, comme le montrera la suite de cet écrit, avaient des synodes pour régler les intérêts de leurs troupeaux. « Un ancien manuscrit italien, dit Basnage, nous apprend qu'ils convoquaient depuis longtemps leur synode général au mois de septembre; qu'ils se sont trouvés jusqu'à cent quarante pasteurs dans la vallée de Pragela, où ils s'étaient assemblés, selon l'usage, pour la direction des affaires ecclésiastiques. Mais lorsque la persécution était violente, ils différaient leurs assemblées jusqu'au sein de l'hiver, où leurs ennemis n'osaient se frayer un chemin au travers des neiges, pour les suivre jusqu'au sommet des Alpes et les tirer de leurs cavernes. »

(1) *Catalogue des Témoins de la Vérité*, livre XV : « *Invenio eos esse solitos ex Bohemiâ, theologiam addiscendi causâ, ad suos præceptores Waldenses, in Lombardiam proficisci, veluti ad scholam, seu ad academiam quamdam.* »

§ 4. — Histoire des Vaudois (suite).

(XIVe et XVe siècles).

Les pages précédentes (p. 262 et suiv.) nous ont montré les Vaudois tombant par milliers sous les coups des inquisiteurs et des princes romanistes; les pages qui suivent offriront à nos yeux le même spectacle : *ici* encore *sera la patience et la foi des saints.*

Les Vaudois en Allemagne et en Italie.

Echard, inquisiteur jacobin, harcela les Vaudois en plusieurs contrées de l'Allemagne (1330). Mais, après les avoir tourmentés pendant de longues années, ce cruel ennemi des disciples de Jésus fut peu à peu conduit à rechercher les motifs de leur séparation d'avec Rome. La force de la vérité triomphant alors de ses préjugés, il donna finalement gloire au Seigneur, et se joignit à ceux qu'il avait si longtemps et si activement persécutés. Le bruit de sa conversion souleva partout l'indignation des papistes. Des émissaires furent envoyés à sa poursuite, et le nouveau Paul, arrêté par ses ennemis, se vit traîner à Heidelderg où le supplice du feu termina sa vie. Les derniers moments d'Echard furent un beau témoignage rendu à la vérité évangélique et à tous ceux qui la professaient avec lui : comme il allait au bûcher, il reprocha vivement à Rome ses monstrueuses iniquités, et la mort sanglante de tant d'innocents qu'elle avait massacrés pour le seul crime de servir Jésus et de démasquer l'Antichrist.

Les Vaudois continuèrent de se multiplier en Allemagne pendant le cours du XIVe siècle. En 1391, les inquisiteurs de

Saxe et de Poméranie en tuèrent quatre cent quarante-trois. En 1457, les inquisiteurs d'Einstein en firent de même périr un grand nombre, qui possédaient au milieu d'eux douze Barbes ou pasteurs.

En ces temps-là, les Vaudois s'étaient si fort multipliés qu'en allant de Cologne à Milan, c'est-à-dire, en parcourant un espace d'environ trois cents lieues, ils pouvaient chaque nuit loger chez quelqu'un des leurs. Ils avaient, dit-on, l'habitude d'attacher, aux portes de leurs maisons, une marque particulière à laquelle ils se reconnaissaient les uns les autres. Dans leurs rangs, on distinguait le célèbre Rainard Lollard, d'abord moine franciscain, puis Barbe vaudois, et qui mourut à Cologne de la mort des martyrs.

Vers l'an 1370, de jeunes Vaudois du Dauphiné essayèrent de fonder un nouvel établissement dans la Calabre, où ils espéraient jouir tranquillement de leurs priviléges religieux. Les seigneurs de la province leur firent la réception la plus amicale, et leur cédèrent, à des termes équitables, de larges portions de terrain pour les cultiver. Par la supériorité de leur industrie, les nouveaux colons fertilisèrent et enrichirent promptement les districts qu'ils habitaient. Leur probité, leurs manières affables et leur ponctualité dans le paiement de leurs rentes, leur concilièrent en peu de temps la faveur de leurs seigneurs et de tous leurs voisins.

Il n'y eut de mécontents que les prêtres. Ils trouvaient qu'en matière de religion, ces Vaudois ne faisaient pas comme les autres; qu'ils ne donnaient rien pour l'entretien de l'église (romaine), rien pour ses messes, rien pour ses ministres; surtout ils étaient blessés de la préférence généralement accordée aux docteurs que la nouvelle colonie avait amenés avec elle. En conséquence, ils parlèrent d'accuser les Vaudois devant le pape. Mais les gens du pays s'y opposè-

rent. « Ces hommes sont justes et honnêtes, dirent-ils; ils ont enrichi toute la contrée; vous-mêmes, prêtres, avez recueilli de grands avantages de leur industrie.... Peut-être le pays d'où ils viennent n'observe-t-il pas aussi scrupuleusement les cérémonies que le fait l'église de Rome; mais puisqu'ils craignent Dieu, qu'ils sont généreux envers les pauvres, justes et bienfaisants, il serait bien peu loyal à vous de forcer leurs consciences. »

Ce conseil prudent ne demeura point sans effet. Les prêtres, il est vrai, murmurèrent tout bas; mais les seigneurs du pays, connaissant le prix de leurs nouveaux tenanciers, les protégèrent contre les manœuvres d'un clergé jaloux et cupide. Ainsi les Vaudois de Calabre jouirent paisiblement du bienfait de la tolérance jusqu'en 1560, année de leur réunion à l'église de Genève. Leur histoire depuis lors n'est qu'un tissu de douleurs qui se terminèrent par leur entière destruction.

Vers l'an 1400, la persécution se déchaîna sur les Vaudois habitant la vallée piémontaise de Pragela. Subitement assaillis, à la fin de décembre, par leurs voisins catholiques, dans un moment où d'épaisses neiges, couvrant les montagnes, rendaient l'accès du pays comme impossible et où ils ne pouvaient se douter qu'on leur préparât une si terrible alerte, les Vaudois gagnèrent précipitamment les plus hautes sommités de leurs Alpes, les malheureuses mères portant d'une main les berceaux qui renfermaient leurs tendres nourrissons, et de l'autre, traînant après elles ceux de leurs enfants qui pouvaient marcher. Les persécuteurs, dont *les pieds étaient légers pour répandre le sang*, les poursuivirent jusqu'à la nuit, et en tuèrent un grand nombre avant qu'ils eussent pu atteindre leurs retraites glacées. Un sort plus cruel encore attendait ceux qui échappèrent.

Environnés des ombres de la nuit, errant sur les montagnes couvertes de neige, sans abri contre les rigueurs de la saison, privés de tout moyen de se secourir les uns les autres, engourdis enfin par le froid, les infortunés succombèrent en peu d'heures; et quand le jour parut, quatre-vingts enfants furent trouvés morts dans leurs berceaux ou sur la neige, à côté de leurs mères sans vie ou sur le point d'expirer.

Ce fut probablement la première attaque générale des catholiques contre les Vaudois piémontais. Jusqu'alors la rage de leurs adversaires, bridée par l'humanité des princes de la maison de Savoie, s'était bornée à s'emparer, de temps en temps, de quelques *hérétiques* isolés. Cette soudaine et formidable irruption fit sur leurs esprits une impression profonde, ineffaçable; jamais ils n'avaient rien souffert de pareil, et, plus d'un siècle après, ils parlaient du massacre de Pragela comme d'une scène horrible qu'ils avaient encore sous les yeux. Dès cette époque, et jusqu'en 1487, le clergé les laissa jouir de quelque tranquillité; c'était le calme qui précède de nouveaux orages : les Vaudois piémontais n'étaient point au bout de leurs tribulations.

Les Vaudois en France.

La persécution des trente premières années du XIIIe siècle avait inondé la France du sang des Vaudois; mais elle les avait si peu extirpés de ce royaume que, sous Philippe-le-Bel, ils remplissaient la Picardie. Ce prince ayant pris contre eux les armes, en fit saisir et brûler un grand nombre, il détruisit trois cents maisons de gentilshommes qui les avaient protégés, et quelques villes murées qui leur avaient servi d'asile.

En 1210, vingt-quatre Vaudois avaient été saisis dans la capitale de la France, et les uns, emprisonnés, les autres, brûlés vifs. En 1304, le Saint-Office en arrêta, dans la même ville, cent quatorze qui montèrent courageusement sur le bûcher. En 1378, nombre de ces fidèles y furent également livrés aux flammes.

Ces affreuses exécutions n'ayant point déraciné l'*hérésie*, François Borelli, moine inquisiteur, armé d'une bulle de Clément VII, recommença, deux ans après, la persécution contre les Vaudois français. Il les citait à son tribunal, il les interrogeait sur leur croyance; et, sur leur refus de comparaître, il les condamnait à la mort sans autre forme de procès, et les abandonnait au bras séculier pour être exécutés comme hérétiques. En peu d'années, ce malheureux livra au magistrat civil de Grenoble, cent cinquante personnes pour être ainsi brûlées; et, dans la seule vallée de Fraissinière, il en fit jeter quatre-vingts dans les flammes. Les inquisiteurs s'adjugeaient une moitié des biens des condamnés; le reste appartenait aux seigneurs temporels. Quels efforts ne devait-on pas attendre des uns et des autres dans une cause que soutenaient de concert, la cupidité, la malice et la superstition!

En 1460, les vallées dauphinoises de Fraissinière, d'Argentière et de Loyse étaient peuplées de Vaudois. Un Franciscain, Jean Veyleti, revêtu de la puissance inquisitoriale, reçut de l'archevêque d'Embrun, l'ordre de les chasser de leurs retraites; et telle fut l'ardeur avec laquelle ce fanatique accomplit son mandat, qu'à peine un seul des habitants de ces malheureuses vallées, vaudois ou catholique, put échapper de ses mains. Ceux qui ne partageaient pas les sentiments des Vaudois, ayant supplié leur souverain de mettre un terme à leurs souffrances, Louis XI, par des

lettres royales, condamna la conduite des inquisiteurs et les mesures vexatoires en vertu desquelles ils s'étaient emparés des biens de plusieurs de ses sujets, faussement accusés d'hérésie (1). Mais ces lettres ne réprimèrent point le zèle avare et féroce de l'archevêque d'Embrun et de ses consorts; pour justifier leurs atrocités, ils se prévalurent adroitement d'une clause des lettres de Louis, et jamais les opprimés ne regagnèrent les biens dont les avaient injustement dépouillés l'astuce et l'avarice du clergé romain.

A peine monté sur le trône de l'Antichrist, Innocent VIII investit Albert de Capitaneis, archidiacre de Crémone, de pleins pouvoirs pour agir comme son légat dans les États du duc de Savoie; et, dès le début de son pontificat (1487), il publia, selon l'usage, sa bulle pour l'extirpation de l'hérésie. Cette bulle, source de toutes les persécutions qu'essuyèrent dès-lors les Vaudois, est l'un des monuments les plus remarquables de l'hypocrisie et de la cruauté romaines.

Innocent commence par s'y plaindre vivement de ceux qu'il appelle les pauvres de Lyon, ou Vaudois, « cette très-pernicieuse et très-abominable secte d'hommes malins, qui s'est malheureusement élevée dès longtemps dans le Piémont et les lieux voisins. » Après cela, il enjoint au clergé « d'écraser de telles gens comme des aspics venimeux, de prêcher contre eux la croisade, d'exciter les fidèles à éteindre cette peste par la force et par les armes. En même temps, il prescrit à tous les ecclésiastiques d'absoudre de toutes peines et sentences cléricales, tous ceux qui opéreraient cette légitime extermination; il accorde à ces nouveaux croisés une dispense pour les irrégularités qu'ils

(1) Perrin, liv. II, p. 118, nous a conservé une copie de ces lettres; elles révèlent les actes scandaleux des agents de Rome.

pourraient avoir commises, en se mêlant des choses divines et pour quelque apostasie que ce soit. Il recommande aux inquisiteurs de composer avec ceux qui possèderaient des biens acquis furtivement ou injustement, pourvu qu'ils les emploient à la destruction des hérétiques. Dans le but d'offrir à tous ceux qui prendraient part à la *sainte guerre* une amorce plus séduisante encore, Innocent leur permet d'avance de s'emparer de tous les biens meubles et immeubles des hérétiques. Il ordonne aux domestiques catholiques des pauvres Vaudois de quitter à l'instant le service de leurs maîtres. Et, pour mettre le comble à tant d'horreurs, il délie les papistes des engagements qu'ils auraient pu contracter avec lesdits Vaudois, et leur interdit toute relation quelconque et tout commerce avec ce peuple (1). »

A peine investi de la haute commission dont il venait d'être chargé, l'archidiacre Albert appela à son aide le lieutenant du roi dans la province de Dauphiné. Celui-ci, levant aussitôt des troupes et se mettant à leur tête sous la direction d'Albert, s'avança contre la vallée de Loyse. A la nouvelle de son approche, les habitants épouvantés prennent immédiatement le chemin de leurs montagnes, et s'enfuient dans leurs cavernes, emmenant avec eux leurs enfants et emportant tous leurs effets de quelque valeur. Le lieutenant du roi, trouvant leurs habitations abandonnées, cherche et découvre à la fin leurs retraites. Alors il fait apporter aux ouvertures des cavernes quantité de bois, et il ordonne qu'on y mette le feu. Quatre cents enfants furent suffoqués

(1) La bulle d'Innocent VIII était suivie d'une apostille presque aussi longue, de son légat, et signée par deux notaires de Pignerol, autorisés par le duc de Savoie, à la publier dans tous ses états. Léger, qui nous a conservé cette bulle, atteste qu'elle coûta la vie à plus de huit cent mille personnes en différentes parties de l'Europe.

dans leurs berceaux ou dans les bras de leurs mères. Une foule de malheureux, de peur d'être étouffés ou brûlés, se précipitèrent du haut des rochers et furent réduits en pièces ; le reste fut massacré par une brutale soldatesque. « C'est une chose certaine, dit Perrin, qu'il mourut alors plus de trois mille personnes dans cette vallée, c'est-à-dire que tous les habitants de tout sexe y moururent en même temps. »

Après avoir achevé leur œuvre d'extermination dans la vallée de Loyse, les assassins enrégimentés se portèrent, au nom du pape, dans celle de Fraissinière; mais la présence de l'armée et d'Albert ayant été jugée nécessaire ailleurs, l'archidiacre laissa, pour le remplacer, un Franciscain qui commença de nouvelles entreprises contre les paisibles habitants de Fraissinière (1489). Il les sommait de comparaître devant lui, dans la ville d'Embrun. Sur leur refus de se présenter, il prononçait ensuite contre eux l'anathème et les livrait comme hérétiques au pouvoir séculier. Il ne tuait pas lui-même, mais il faisait tuer; « car, nous disent les catholiques, l'Eglise ne fait jamais mourir, elle a en horreur l'effusion du sang (1) !! » La persécution qui suivit fut des plus cruelles; tous les Vaudois, jugés sans appel, étaient envoyés au feu, et quiconque osait intercéder en leur faveur, fût-ce l'enfant pour le père ou le père pour l'enfant, était poursuivi comme fauteur d'hérésie.

Pendant que s'accomplissaient ces assassinats juridiques des Vaudois français, Albert de Capitaneis, à la tête de dix-huit mille hommes, s'avançait contre ceux du Piémont (1488). Cette armée ennemie se grossit de plusieurs catholiques piémontais, amorcés par la promesse d'obtenir le par-

(1) *Ecclesia abhorret à sanguine.*

don de leurs péchés et surtout par l'espoir du pillage. Afin de s'emparer plus sûrement du pays, les massacreurs, divisés en détachements, marchèrent sur plusieurs directions contre Angrogne, Luzerne, la Pérouse, Saint-Martin, Praviglelm et Biolet dans le marquisat de Saluces. Ils levèrent aussi des troupes en Dauphiné, pour couvrir la vallée de Pragela. Mais les Vaudois, armés de targes (1) de bois et d'arbalètes, se prévalant de l'avantage de leur situation, défendirent vaillamment les passages de leurs montagnes et repoussèrent vigoureusement leurs oppresseurs, tandis que leurs femmes et leurs enfants à genoux imploraient sur eux la protection du Dieu fort des batailles.

Le duc de Savoie, instruit de cette affaire, fit arrêter l'effusion du sang, et reçut favorablement une députation vaudoise chargée de lui exposer, au nom des vallées, les motifs de leur résistance. Comme on lui avait fait accroire que « les enfants des Vaudois naissaient avec un seul œil au milieu du front et quatre rangées de dents noires et velues, » il s'en fit apporter quelques-uns à Pignerol où il se trouvait alors; et, après les avoir envisagés et s'être assuré qu'ils n'étaient point des monstres, il se reprocha d'avoir si facilement accueilli de tels rapports. En même temps, il fit connaître sa décision formelle de conserver aux Vaudois la jouissance de tous leurs priviléges.

Cette déclaration souveraine n'arrêta point les complots des ennemis. En embuscade dans un couvent près de Pignerol, les inquisiteurs publiaient journellement des sentences contre les Vaudois; et toutes les fois qu'ils pouvaient s'emparer de l'un deux, ils ne manquaient jamais de le faire périr.

Pendant la longue et terrible persécution dirigée par

(1) Sorte de bouclier en usage autrefois.

Albert de Capitaneis, deux Barbes, pris en route, furent soumis à un sévère interrogatoire. Leurs réponses répandent un grand jour sur l'histoire des Vaudois de cette époque, sur leurs mœurs, leurs principes religieux et leur gouvernement ecclésiastique. Le premier de ces Barbes, Pierre de Jacob, arrêté par les soldats d'Albert sur le col de Costeplane en Dauphiné, comme il se rendait de Pragela à Fraissinière (1492), ayant été questionné sur le but de son voyage, répondit avec simplicité qu'il venait de visiter les églises vaudoises d'Italie, et qu'il avait passé par Gênes où ses frères possédaient une maison.

L'autre Barbe, Martin, surpris la même année et par les mêmes gens, fut conduit devant les inquisiteurs du Dauphiné. Le verbal de l'interrogatoire qu'il eut à subir est d'un haut intérêt. « Il déclara, dit Basnage (1), parlant d'après des auteurs catholiques, que les Vaudois avaient un grand nombre de ministres. Il en nomma une vingtaine, Josué, Barnuvo, Thomas, Barthélemi, et d'autres Italiens. — Ils recevaient les ordres d'un grand-maître, ou principal Barbe, Jean Antoni, qui résidait dans la campagne de Rome. — Ce grand Barbe en appelait plusieurs autres et toute la communauté, lorsqu'il faisait un nouveau Barbe. Il le chargeait de prêcher qu'il ne faut adorer que le seul Dieu qui a créé le ciel et la terre, de répandre avec zèle la bonne doctrine, et lui faisait prêter serment de croire en Dieu, de maintenir la foi, de ne faire à autrui que ce qu'il voulait qu'on lui fît, de ne découvrir point ses frères et de ne jurer jamais. Le serment prêté, on faisait boire au nouveau Barbe une goutte de vin, c'est-à-dire apparemment qu'on l'initiait par la participation de l'eucharistie; ensuite

(1) *Histoire de la Religion des Eglises réformées*, tom. II, p. 95 et suiv.

on lui faisait changer de nom. Le Barbe Martin s'appelait auparavant François.

» Les ministres des Vaudois n'avaient ni ville, ni province particulière qui leur fût assignée; chacun d'eux avait la liberté de parcourir les provinces, comme cela se fait nécessairement dans les temps de persécutions. Leur nombre était proportionné aux besoins de l'église, et lorsque l'un d'eux mourait, on ne manquait pas d'en substituer un autre à sa place. Ils faisaient de temps en temps des assemblées de Barbes, ou synodes de ministres, dans lesquels ils se rendaient mutuellement compte des provinces qu'ils avaient parcourues et prenaient leurs mesures pour prêcher à l'avenir. Il se forma une de ces assemblées à Limoges où était le ministre Martin dont nous parlons; il s'en fit une fameuse à Lyon où ils étaient huit ministres, entre lesquels Martin et Pierre de Jacob. Là, ils changeaient de compagnons et recevaient les lumières dont ils avaient besoin; ils se reconnaissaient à certains manteaux qu'ils portaient. Ils faisaient aussi tous les ans une assemblée générale du peuple de chaque province, où prêchait le Barbe qui était du pays ou quelque autre, lequel, après avoir prêché, leur indiquait la manière dont ils devaient faire leurs assemblées particulières. Enfin, malgré la persécution qu'on leur faisait, il paraît qu'ils étaient répandus en une infinité de lieux.

» La plupart des ministres qui sont nommés dans l'interrogatoire que nous examinons étaient du duché de Spolette. Le grand-maître demeurait dans la campagne de Rome et dans le territoire du pape, ce qui marque qu'il y avait beaucoup de Vaudois en Italie où ils s'appelaient les *Pauvres du monde*. La Lombardie en était pleine, et c'était là que Martin, avec trois autres ministres, s'étaient donné un rendez-vous pour faire une assemblée.

» Il suffit, ajoute Basnage, à qui nous empruntons ces intéressants détails; il suffit de suivre, pas à pas, le Barbe Martin, et le compte exact que les inquisiteurs lui firent rendre de ses voyages, pour apprendre qu'il en avait fait un grand nombre dans les provinces de France. Il venait (comme Pierre de Jacob) d'Italie, par Gênes, où les Vaudois avaient une grande communauté. Passant par Nice et par Aix, ces Barbes étaient entrés dans le Vivarais où ils avaient trouvé quelques-uns de leur secte; ils s'étaient jetés dans les montagnes d'Aubenas et de Privas; de là, ils avaient passé à Clermont en Auvergne, et dans un endroit appelé le Mont-d'Or où il y avait un grand nombre de Vaudois, qui se multipliaient extrêmement à cause de la mauvaise vie des ecclésiastiques. La société des Vaudois était grande, non-seulement dans les lieux que nous avons nommés, mais dans plusieurs autres de l'Auvergne.

» Cette société était aussi fort nombreuse dans le pays de Forez, le Beaujolais, la Bourgogne, aux environs de Lyon, et à Lyon même où se tenaient les assemblées de ministres. — Les inquisiteurs qui s'intéressaient particulièrement pour le Dauphiné, interrogeant leurs prisonniers sur cet article, trouvèrent aussi qu'il y avait un grand nombre de fidèles à Gap, Valence, Embrun, dans les vallées, dans les montagnes voisines et dans la Provence; mais qu'ils y étaient cruellement persécutés; qu'ils avaient trouvé beaucoup de leurs frères bannis pour la foi, qui avaient espéré d'être rétablis dans leurs biens, sans pouvoir l'obtenir, parce qu'ils avaient là pour ennemis l'archevêque d'Embrun, le conseiller Ponce et un juge nommé Oronce; qu'ils les avaient consolés, mais que quelques-uns avaient le dessein de revenir, espérant qu'on leur ferait grâce. »

Basnage (tome II, p. 100) rapporte un autre interroga-

toire que les papistes, deux ans après, firent subir à une femme qui avait eu des relations avec les Vaudois. « Elle avoua qu'elle avait reçu chez elle, pendant la vie de son mari, deux hommes qui parlaient italien. L'un deux avait ouvert un petit livre qu'il portait avec lui, et dans lequel il disait qu'étaient l'Evangile et les préceptes de la loi, qu'il voulait expliquer en présence de tous les assistants, parce que Dieu l'avait envoyé pour apprendre aux bonnes gens à servir Dieu comme il fallait et à vivre selon ses commandements. Cette femme avait assisté à diverses autres prédications qui s'étaient faites dans la maison de son mari ou dans celle de ses parents. »

Les Vaudois eurent quelque repos sous le règne de Louis XII (1498), dont la bienveillance les mit constamment à l'abri des attaques de leurs persécuteurs. En vain le pape (Jules II) sollicita ce prince d'anéantir les Vaudois demeurés de reste en Provence et dans les lieux voisins, lui disant qu'il mériterait le ciel, s'il exterminait des méchants, des scélérats qui ne recevaient pas les décrets de Rome. Le roi répondit au prêtre : « Eussé-je à faire la guerre au Turc, même au diable, encore voudrais-je les écouter avant de la leur déclarer. » En conséquence, Louis accueillit une députation que les vallées françaises lui envoyèrent, dans le but de protester de la pureté de leur doctrine et de l'innocence de leur conduite, que « le pontife romain, leur faux accusateur, avait noircie (1503). » Il chargea, de plus, deux personnes d'aller reconnaître, sur les lieux mêmes, l'état et les principes des Vaudois de Provence, qu'on lui avait peints des plus sombres couleurs. De retour auprès du roi, les députés rapportèrent qu'ayant parcouru toutes les paroisses habitées par les Vaudois, ils les avaient trouvées nettes des crimes dont elles étaient accusées, et générale-

ment instruites à observer les articles de la foi chrétienne et les commandements de Dieu. Ce fut alors que le monarque dit avec serment, « que les Vaudois étaient plus gens de bien que lui-même et que son peuple. »

Comme on lui avait rapporté que la vallée de Fraissinière, diocèse d'Embrun, renfermait une classe de gens sans religion, vivant à la manière des bêtes et ennemis déclarés de Rome, de ses principes et de son culte, il y envoya aussi deux personnes, avec la mission spéciale d'examiner scrupuleusement la croyance et les mœurs des Vaudois de Fraissinière. L'archevêque d'Embrun, sachant que les biens de ces fidèles étaient confiscables pour cause d'hérésie, et se flattant de voir leurs possessions annexées au domaine de son archevêché, pressait fort les délégués royaux de les condamner sans délai comme hérétiques. Mais, loin de céder à de telles instances, ceux-ci justifièrent les Vaudois de tout leur pouvoir; à tel point que l'un d'eux, le confesseur du roi, se trouvant au logis de l'Ange, à Embrun, déclara devant plusieurs témoins « qu'il voudrait être aussi bon chrétien que le pire de Fraissinière. » Louis XII ordonna donc que les biens des Vaudois leur fussent incessamment rendus, et, à cet effet, il publia un décret fort honorable pour eux, qui se lit dans Perrin, liv., II, p. 145.

Les Vaudois en Belgique, en Pologne, en Angleterre et en Autriche.

Les Vaudois n'étaient pas aussi tranquilles en Belgique, où plusieurs d'entre eux s'étaient établis depuis que Philippe-le-Bel les avait chassés de France. L'Inquisition, ses torches à la main, les poursuivit dans le pays qui leur avait ouvert un asile et en fit périr un grand nombre. Ce fut, à ce qu'il

paraît, en Belgique qu'ils reçurent le sobriquet de *Turlupins*, dont quelques auteurs proposent l'explication suivante : bannis de la société des hommes, et relégués parmi les bêtes des forêts, ils étaient ainsi nommés d'un mot qui signifie *Loups de Turin*, par une allusion probable au lieu de leur origine.

La Pologne aussi vit couler le sang de ces innocentes victimes de la haine pontificale. Les Vaudois néanmoins y maintinrent courageusement la vérité, malgré tous les efforts qu'on fit pour la détruire (1330) (1).

Ces nobles confesseurs de Jésus-Christ n'avaient pas moins à souffrir en Angleterre où le pape, inquiet de leur accroissement, lâcha contre eux les Frères Mineurs, tigres à face humaine qui déchiraient à plaisir les brebis du Seigneur pour s'engraisser ensuite de leur substance.

En Autriche, le sort des Vaudois était plus supportable que nulle part ailleurs, mais par une raison qui leur fait peu d'honneur : ils y étaient moins francs dans la confession du Nom de Christ. Leur nombre s'y était considérablement accru. Vers l'an 1467, les Hussites, dont il sera tout-à-l'heure question, étant entrés en correspondance avec eux, leur reprochèrent charitablement les complaisances idolâtres qu'ils se permettaient dans le culte, et leur rappelèrent que le chrétien doit, non-seulement *croire de cœur*, mais *faire confession de bouche.* Ils leur reprochèrent de même l'empressement qu'ils mettaient à amasser les richesses périssables, disant : « Chaque jour a ses soucis et ses afflictions; mais comme le chrétien n'aspire qu'après les richesses célestes, nous condamnons votre attachement au monde : il peut

(1) Flaccius Illyricus avait sous les yeux les règles que l'Inquisition suivit dans cette conjoncture.

graduellement vous amener à donner tout votre cœur aux richesses du temps. »

Une terrible persécution, qui éclata peu après contre ces Vaudois relâchés, grava dans l'âme de ceux qui survécurent l'avertissement que les Hussites leur avaient donné. Ainsi l'épreuve devint un bienfait pour eux. Ceux qui purent se soustraire à la fureur des catholiques se sauvèrent en Bohême, où ils s'unirent aux chrétiens qui venaient d'y fonder des églises. La section suivante rappèllera les travaux et les souffrances des Vaudois établis dans ce dernier royaume et les régions voisines ; quelques réflexions termineront celle-ci.

La mort n'a rien que de doux pour le fidèle. S'il tombe, c'est dans les bras de son Père. En détruisant sa tente mobile, ses ennemis ne font que lui ouvrir plutôt le chemin de sa véritable demeure. Les orages qu'ils excitent contre lui le font entrer à pleines voiles dans le port de l'éternel salut. Où sont-ils maintenant, ceux dont l'histoire nous retrace les douleurs ? leurs habitations d'argile ont été renversées dans la poussière, mais leurs âmes rachetées se reposent dans le sein du Rédempteur.

Le Diable est toujours meurtrier, toujours serpent, toujours lion rugissant. Si, de nos jours, il ne déploie pas toutes ses fureurs contre l'Eglise, c'est qu'une boucle a été mise à ses narines : au lieu d'être surpris de tout le mal qu'il fait encore, soyons-le plutôt de tout celui qu'il ne fait pas et qu'il pourrait faire, si l'Eternel ne le tenait enchaîné ; bénissons la main qui ménage notre faiblesse. Mais si jamais notre Dieu jugeait à propos de lâcher la bride à l'ennemi, nous éprouverions ce qu'ont éprouvé nos glorieux devanciers, à savoir, que *Jéhovah est du nombre de ceux qui nous protègent*, et que *la foi* qu'il a mise en *nous est la victoire du monde.*

L'attente des persécuteurs périra. Vainement se flattent-ils de perdre l'Eglise en la poursuivant : la vigne mystique taillée donne plus de fruit ; le palmier émondé prospère davantage ; c'est dans les flammes que l'encens exhale tous ses parfums. Qu'ils s'arment de la cruauté des démons, qu'ils demandent à l'enfer de nouvelles tortures, tous leurs efforts seront infructueux : le conseil de Dieu tiendra, l'Eglise triomphera.

CHAPITRE III.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST EN BOHÊME.

La première partie de cet écrit (p. 58 et suiv.) a rapidement retracé l'histoire du christianisme en Bohême et dans les contrées limitrophes, dès le commencement de la prédication de l'Evangile, jusqu'à la fin du XIe siècle. Elle a montré sommairement ce que l'Eglise était devenue dans ces quartiers de l'Europe orientale, d'abord sous le glaive des empereurs païens de Rome; puis, sous le sceptre des Goths, devenus maîtres des pays qu'arrosent la Save, la Drave et le Danube; plus tard, sous celui des Esclavons qui dépossédèrent les Goths; enfin, sous la domination des chefs du nouvel empire romain d'Occident, c'est-à-dire des empereurs d'Allemagne de la race d'Othon-le-Grand. Arrivés maintenant au XIIe siècle, celui de Pierre Valdo, nous allons voir se manifester, en Bohême, un nouveau réveil religieux dont l'apparition de ce grand témoin donnera le signal.

SECTION I.

LE TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST EN BOHÊME, DEPUIS PIERRE VALDO JUSQUE VERS LE TEMPS DE JEAN HUS ET DE JÉRÔME DE PRAGUE.

Lorsque, vers la fin du XIIe siècle, la France et l'Espagne aidèrent Rome à chasser les Vaudois et les Albigeois du midi de l'Europe (p. 270 et suiv.), Pierre Valdo et ses frères persécutés trouvèrent un asile en Livonie, en Pologne, et surtout en Bohême où leur nombre s'accrut rapidement. Le royaume de Bohême comprenait alors le duché de Silésie et le marquisat de Moravie. C'est un pays presque entièrement ceint de forêts impénétrables et de hautes montagnes.

Valdo et ses amis s'établirent à Saltz et à Laun, sur la rivière Éger (1176). Tous les historiens conviennent qu'ils furent bien reçus en Bohême et que leur doctrine y fit des progrès. « Dans le temps que l'église grecque dégénérait peu à peu de sa pureté première, tant dans la doctrine que dans le culte, dit Paul Stransky, auteur d'une *Histoire de la République de Bohême*, on vit paraître un phénomène bien remarquable. En l'année 1176, des hommes, respectables par leur connaissance des saintes Ecritures et par leur piété, arrivèrent en Bohême. C'étaient des Vaudois qui professaient la même doctrine que Pierre Valdo, et du nombre de ceux qui avaient été persécutés en France et en Allemagne. Ils s'arrêtèrent à Zadek, aujourd'hui Saltz, et à Laun, deux villes de Bohême, situées sur l'Éger, frontières de Misnie. Arrivés en Bohême, ces Vaudois ne tardèrent pas à entrer dans une étroite liaison avec ceux des habitants du pays qui avaient retenu la doctrine et les usages de l'église grecque. Ils leur firent connaître, avec un esprit de douceur et de

charité, les abus qui s'étaient glissés dans l'exercice de leur religion. En même temps, ils leur donnèrent une connaissance de la foi chrétienne, plus claire et plus solide que celle qu'ils possédaient, n'enseignant rien qui ne fût puisé dans la Parole de Dieu. Tous les Bohémiens qui avaient à cœur leur salut furent ainsi puissamment affermis dans la vraie foi, et le Seigneur opéra parmi eux un nouveau réveil de grâce. Quant à ceux qui étaient tombés dans la tiédeur et le relâchement, on vit leur zèle et leur ferveur se rallumer (1). »

On possède une apologie de ces Vaudois de Bohême; c'est une lettre adressée, en langage vaudois, au roi Wladislas, et portant l'inscription suivante: « *Al Serenissimo Princi Rey Lancelao, etc. Lo petit tropel de li Chrestians, appella per fals nom falsament Pauvres o Valdes: Gratia sia en Dio lo Paire et en Jesus lo Filli de luy.* » — « Au sérénissime Prince, le roi Wladislas, etc. Le petit troupeau des chrétiens, faussement appelés Pauvres ou Vaudois: Grâce vous soit en Dieu le Père et en Jésus son Fils, etc. » Dans cette pièce intéressante, les Vaudois, domiciliés en Bohême, s'attachent à repousser les mêmes calomnies dont la malice chargeait leurs frères des autres parties de l'Europe.

Les Vaudois de Bohême souffrirent beaucoup sous le règne

(1) Tel est le témoignage du protestant Paul Stransky; celui du catholique Wenceslas Hagec est au fond le même: « L'an 1341, nous dit-il, des hérétiques nommés *Grubenheimer*, c'est-à-dire habitants de cavernes, s'introduisirent de nouveau dans le royaume de Bohême.... Nous en avons parlé ci-dessus l'an 1176. Ils habitaient dans les villes closes, surtout à Prague, où ils pouvaient mieux se cacher. Ils y prêchèrent dans quelques maisons, mais fort en cachette. Quoiqu'ils fussent connus d'une partie du peuple, on ne laissait pas de les tolérer, car ils savaient voiler leur méchanceté sous des habits fort simples et sous une grande apparence de piété. »

de Sigismond. Poussé par le légat du pape, ce prince les faisait brûler, égorger, jeter à l'eau, sans distinction d'âge ni de sexe. Sous Podiebrad, on les excommuniait tous les dimanches, on prononçait contre eux les plus terribles imprécations; puis, éteignant les cierges, on sortait des églises, la croix à l'habit, le poignard sous la robe, et l'on frappait sans distinction tout ce qu'on trouvait de Vaudois sur sa route. Mais sous le feu des persécutions, leur nombre s'accrut au lieu de diminuer; tant est vraie cette parole, que « le sang des martyrs est la semence de l'Eglise. » Un de leurs pasteurs, brûlé vif à Vienne en Autriche, au XIV[e] siècle, déclara, dans l'interrogatoire qu'il eut à subir, que, soit en Bohême, soit en Autriche, plus de quatre-vingt mille personnes professaient la même foi que lui.

La doctrine des Vaudois de Bohême était exactement la même que celle de leurs frères du Piémont, ainsi que le témoignent deux auteurs papistes, un inquisiteur, et le fameux Æneas Sylvius (Pie II). On leur prodiguait les noms les plus odieux; faut-il s'en étonner? les injures ne sont-elles pas les armes ordinaires de ceux qui ont tort? Leur vie était aussi irréprochable que leur doctrine était pure; et le Dominicain Jaques de Liedenstein, qui a écrit contre eux, leur rend, sans le vouloir, un magnifique hommage, lorsqu'il dit : « Ils sont bons dans leurs mœurs et dans leur vie, véridiques dans leurs paroles, unanimes dans la charité fraternelle; seulement leur foi est incorrigible et très-mauvaise. »

Une étroite union régnait entre les Vaudois dispersés dans les différentes parties de l'Europe. Ceux de Moravie et de Bohême, à l'imitation des églises d'Achaïe et de Macédoine, faisaient quelquefois des collectes pour assister leurs frères des autres pays du monde, particulièrement leurs docteurs qui résidaient surtout en Piémont et en Lombardie. Et les

Vaudois de France et du Piémont, dans la réciprocité de leur amour fraternel, n'oubliaient pas non plus leurs frères d'Allemagne et de Bohême. Cette intime communion des Vaudois subsista jusqu'à la fin du XIVe siècle, où elle fut suspendue par l'imprudence ou par l'infidélité de deux de leurs missionnaires, Danicius de Valence et Etienne de Molines, qui, séduits par les papistes, révélèrent les lieux où leurs frères tenaient leurs assemblées, et rallumèrent ainsi les feux d'une terrible persécution.

SECTION II.

LES PRÉCURSEURS DE JEAN HUS ET DE JERÔME DE PRAGUE. STIEKNA, JANOVIUS, MILITZ.

A côté des Vaudois, mais dans la communion générale, nous voyons paraître, à la même époque, des hommes pleins de courage, qui combattirent ouvertement les erreurs et les prétentions de Rome, et préparèrent lentement la dissidence qui se manifesta plus tard en Bohême. L'histoire a consacré les noms de Stiekna, Janovius et Militz, nobles précurseurs de Jean Hus et de Jérôme de Prague.

Conrad Stiekna, originaire d'Autriche, prêchait à Prague avec une grande force, condamnant le retranchement de la coupe (1), censurant les prélats et les moines, et tonnant contre les progrès du luxe. On raconte que, à sa voix, un grand nombre de dames de Prague déposèrent leurs riches parures pour se couvrir de vêtements plus simples et plus modestes. Stiekna mourut en 1369.

Janovius ou Matthias de Janaw, confesseur de Charles IV, se montra, comme Stiekna, le zélé défenseur de la communion sous les deux espèces, et l'adversaire déclaré des erreurs que Rome inoculait à la Bohême. En 1380, Matthias, au témoignage d'Illyricus, composa un livre destiné à prouver que l'Antichrist avait paru, et où il donnait assez clairement à comprendre que cet ennemi de Jésus n'était pas un autre que le pape. Dans ce livre, il censurait librement les vices du clergé, et disait que « les sauterelles de l'Apocalypse étaient les hypocrites qui régnaient dans l'Eglise; il repro-

(1) Il qualifia publiquement de *savants ravisseurs*, les professeurs papistes de Prague, qui soutenaient le retranchement de la coupe.

chait aux moines d'abandonner l'unique Sauveur, Jésus-Christ, pour des François et des Dominiques, et d'ensevelir la Parole de Dieu pour mettre en sa place leurs règles et leurs canons; il annonçait enfin que le temps viendrait où Dieu susciterait des docteurs brûlant de l'esprit et du zèle d'Elie, pour dévoiler l'Antichrist et ses erreurs. »

Banni de son pays à la sollicitation du pape, Matthias y rentra plus tard, mais pour y mener une vie entièrement privée. Il mourut en 1394. Depuis son bannissement, la communion sous les deux espèces fut abolie dans tout le royaume; on ne la célébrait plus de la sorte que dans des maisons particulières, dans des châteaux, dans les bois et dans les cavernes, et souvent au péril de sa vie; car ceux qu'on pouvait surprendre ne manquaient point d'être battus ou condamnés aux travaux publics, si ce n'est même noyés, massacrés ou jetés dans les flammes. Le même feu qui, le siècle suivant, brûla les livres de Wickleff, consuma pareillement tous ceux de Matthias; mais il ne détruisit ni sa doctrine ni sa mémoire, qui ne périra point dans l'Eglise de Christ.

Procopius de Prague a dit de lui: « C'était un prêtre d'une grande piété, zélateur fervent de la vérité de Jésus-Christ et de la doctrine évangélique, ardent ennemi des corruptions et des abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise, et qui même a souffert persécution pour les avoir combattus. » On assure qu'au lit de mort, il consola ses amis par ces paroles : « La fureur des ennemis de la vérité triomphe, mais il n'en sera pas toujours ainsi. Le temps vient où il s'élèvera un peuple, chétif en apparence, méprisé, sans force, sans armes, sur lequel ils ne pourront prévaloir. »

Jean Militz ou Milicius, le plus distingué des témoins de l'époque, attirait, dans sa chapelle de Prague, un grand

concours d'auditeurs. Célèbre par son éloquence, il l'était encore plus par la sainteté de sa vie. Tout son zèle éclatait dans la censure des erreurs, des abus et des vices, et sa vie exemplaire donnait un grand poids à ses discours. Il y avait à Prague un lieu de débauche, appelé la *Petite Venise*, et rempli de femmes de mauvaise vie. Entraînées par les discours de Militz, nombre d'entre elles renoncèrent à leurs impudicités pour mener une vie pieuse; et l'asile de la prostitution, le repaire de tous les vices, devint l'école de toutes les vertus. Militz disait de ces *Madeleines*, « qu'elles surpassaient en piété réelle, toutes les nonnes de la chrétienté. » Le lieu de leur retraite fut appelé la *Maison de Repentance* ou *des Maries-Madelaines.* Elles vivaient honorablement du produit de leur travail.

En taxant Militz d'hérésie, les auteurs catholiques ne font que le recommander à notre estime et à notre amour. « Sous des dehors de sainteté, dit le papiste Spondanus, il publia diverses erreurs, et fit presque une secte. » — « Il infecta de nouvelles erreurs, la Pologne, la Bohême, la Silésie et les provinces circonvoisines, dit Odoric Raynaud, autre enfant de Rome, et détourna beaucoup de gens de la vérité catholique. »

Militz enseignait, avec Matthias, que l'Antichrist était dans le monde et qu'il fallait se garder de lui. L'Esprit de Dieu le poussa même, dit-on, à proclamer cela jusque dans Rome. Il publia, dans cette déplorable cité, que, riche des biens de la terre, l'église (romaine) était pauvre, très-pauvre de ceux du ciel, selon la parole de l'Ecriture, « l'iniquité abonde ; » et qu'elle fourmillait d'idoles qui ruinaient Jérusalem et désolaient le temple. Il déclara que plusieurs connaissaient Jésus et sa grâce, mais n'osaient le confesser devant les hommes, retenant la vérité de Dieu injustement captive.

Il écrivit enfin toutes ces choses, pour les afficher à la porte de tous ceux à qui il n'avait pu les exprimer de vive voix.

Sa fidélité lui valut l'honneur d'une persécution. Le pape (Grégoire XI) l'anathématisa, lui et tous ses adhérents, et souleva contre eux le clergé de Bohême et le roi Charles IV. En butte à de tels adversaires, Militz ne devait attendre que la mort; toutefois, afin de ne pas trop irriter le peuple qui l'estimait généralement, on se contenta de l'envoyer en exil (1366). Ayant plus tard recouvré la liberté, il parcourut, dit-on, la Moravie, la Silésie et la Pologne, où de nouveaux succès couronnèrent ses prédications. Ce fut alors que le clergé supérieur de ces contrées reçut de Rome de vives réprimandes pour ne l'avoir pas poursuivi plus vigoureusement, et l'injonction renouvelée de lui courir sus (1374). L'ordre arriva trop tard : Militz venait d'entrer dans le repos du Seigneur (1).

(1) Charles IV l'appelait « un homme honorable, dont la mémoire était respectée. » Mais trente-six ans après sa mort, Sbynko, archevêque de Prague, fit jeter ses ouvrages au même feu qui dévora ceux de Wickleff et de Matthias; c'était un recueil de sermons pour tous les dimanches de l'année, des discours sur différents sujets, un traité sur la croix et les persécutions qu'endure l'Eglise du Seigneur, etc.



SECTION III.

JEAN HUS ET JÉRÔME DE PRAGUE.

L'époque de Stiekna, de Janaw et de Militz, heureuse pour la Bohême, n'était cependant que le prélude de temps plus bénis encore : Jean Hus et Jérôme de Prague allaient paraître ; Wickleff avait frayé la route sur laquelle ils marchèrent avec tant de dévouement, forts de la force du Seigneur.

Trois classes de personnes, dit Sleidan, se partageaient alors la Bohême religieuse : la première était composée de tous ceux qui recevaient le pape pour chef dè l'Eglise ; la seconde, de ceux qui prenaient la cène sous les deux espèces et récitaient une partie de la messe en langue vulgaire, sans différer de Rome sur tout le reste ; à la troisième appartenaient tous ceux qui appelaient le pape et sa suite, l'Antichrist et la paillarde de l'Apocalypse, qui ne recevaient de règle de foi que la Bible, qui se choisissaient leurs évêques et leurs prêtres, n'empêchaient personne de se marier, ne célébraient aucun service pour les morts et n'avaient qu'un petit nombre de fêtes et de cérémonies.

Les Vaudois faisaient partie de la dernière de ces classes; Jean Hus et Jérôme de Prague, de la seconde. Ils étaient en Bohême ce que Wickleff avait été en Angleterre, des membres de l'église établie, affligés de sa décadence, désirant avec ardeur sa réforme, mais n'ayant pas le courage de rompre ouvertement avec une communion dégénérée, et de protester de fait comme de parole contre sa doctrine, son esprit et ses constitutions.

Jean Hus. — Sa Naissance, ses Etudes, son Ministère à Prague.

Jean Hus naquit le 6 juillet 1373, à Hussinetz, gros bourg de la Bohême méridionale. Les auteurs contemporains rendent un hommage unanime à sa science, à ses talents et à ses vertus. « Il était plus subtil qu'éloquent, dit le Jésuite Balbinus ; mais la modestie et la sévérité de ses mœurs, l'austérité de sa vie entièrement irréprochable, son visage pâle et exténué, sa douceur et son affabilité envers tous, même les plus chétifs, persuadaient plus que sa grande éloquence (1). »

Après avoir achevé ses études dans l'université de Prague, alors fort réputée, Jean Hus fut successivement nommé curé de la chapelle de Bethléhem (1400), doyen de la faculté théologique (1401), et docteur de l'académie (1409) de cette ville. Non moins considéré dans l'Eglise que dans l'université, il fut donné pour confesseur à Sophie de Bavière, seconde femme de Wenceslas, princesse d'un grand mérite, sur l'esprit de laquelle il exerça beaucoup d'ascendant. Il se fit bientôt de puissants amis à la cour.

En 1404 ou 1405, Hus devint célèbre par les prédications qu'il faisait dans sa chapelle de Prague. A cette époque, il n'était pas encore accusé d'innovation. Mais bientôt les ouvrages de Wickleff, apportés en Bohême par un gentilhomme du pays qui revenait de l'université d'Oxford, lui donnèrent l'éveil sur les erreurs de Rome. Les écrits du réformateur anglais devaient à la longue opérer dans ses vues

(1) *Tristis et exhausta facies, long um corpus* etc.,

une entière révolution (1). D'abord Hus signala dans ses prédications les abus les plus grossiers de l'église du pape, la corruption des moines mendiants et des moines rentés, et les dérèglements des autres ecclésiastiques. Il écrivit aussi contre l'imposture de certains prêtres qui, par une ruse *diabolique*, disait-il, mettaient de leur propre sang dans l'hostie, pour faire accroire aux simples que c'était celui de Jésus-Christ, et débitaient ensuite les faux miracles opérés par le sang prétendu du Sauveur. Mais, pour le moment, Hus n'alla pas plus loin. Il n'attaquait encore ouvertement aucune des grandes erreurs que Rome avait colportées en Bohême.

Ce ne fut que sur la fin de 1408, qu'il prit envers elle une attitude plus franchement hostile. La plus grande partie de l'Europe venait d'abandonner Benoît XIII et Grégoire XII, pour embrasser la neutralité. Il exhorta la Bohême à se détacher aussi de ce dernier, qu'elle avait jusque-là reconnu pour le légitime vicaire de Jésus-Christ. Alors l'archevêque de Prague et son clergé, voués de cœur aux

(1) On assure que d'abord il avait fortement blâmé les principes de Wickleff; peut-être lui arriva-t-il à l'égard de ce réformateur, ce qui, cent ans plus tard, devait arriver à Luther à l'égard de Jean Hus lui-même. « Lorsque j'étudiais à Erfurt, dit le réformateur allemand, je trouvai, dans la bibliothèque du couvent de cette ville, un livre intitulé *Sermons de Jean Hus*. La curiosité me prit de savoir quels dogmes avait enseignés cet hérésiarque. Cette lecture me remplit d'un étonnement inexprimable. Je ne pouvais comprendre pourquoi l'on avait brûlé un si grand homme, qui expliquait l'Ecriture avec tant de gravité et d'habileté. Mais comme le nom de Jean Hus était alors tellement abhorré, que je m'imaginais que le ciel tomberait, et le soleil s'obscurcirait si je parlais honorablement de lui, je fermai le livre, le cœur fort ulcéré. Je me consolai cependant par la pensée que Jean Hus avait peut-être écrit ces choses avant de tomber dans l'hérésie; car je ne savais pas encore ce qui s'était passé au concile de Constance. »

intérêts de Grégoire, couvrirent de leurs anathèmes le pasteur de Bethléhem. Mais fort peu troublé de leurs malédictions, Hus poursuivit tranquillement son ministère, mettant toujours plus de liberté dans les censures qu'il adressait au pape et au clergé romain.

Une nouvelle affaire allait augmenter bientôt le nombre de ses ennemis. L'empereur Charles IV, en fondant l'université de Prague (1347), l'avait partagée en quatre nations, la Bohême, la Bavière, la Pologne et la Saxe; les trois dernières comprises sous la dénomination générale de *nation allemande*, n'avaient qu'une voix dans les délibérations de l'académie, tandis que, à elle seule, la première en possédait trois. Mais comme dans l'université les Allemands étaient plus nombreux que les Bohémiens, qui négligeaient alors les études, les premiers s'étaient insensiblement emparés des trois voix. Jean Hus s'unit à quelques-uns de ses concitoyens (1), pour réclamer les voix que l'ordonnance de Charles IV assurait aux indigènes. Après de longs et chaleureux plaidoyers devant le prince, Hus, investi de la confiance de la cour, obtint finalement une déclaration royale en faveur de ses compatriotes. Alors les Allemands désertèrent en foule l'université de Prague (2).

Après leur départ, les Bohémiens professèrent plus librement les sentiments de Wickleff. Récemment élu recteur de l'université, Jean Hus, dans ses sermons, dans ses leçons,

(1) Jérôme de Prague, Pierre de Dresde, Jaques de Mise ou Jacobel, etc.

(2) Ce fut de ses débris que se forma l'académie de Leipzick (1409). Jean Hoffman, recteur de l'université de Prague, et l'un de ceux qui s'éloignèrent alors de cette ville, parut plus tard avec éclat au concile de Constance, où naturellement il n'apporta pas des dispositions favorables à Jean Hus.

préconisait le réformateur anglais, parlant de lui comme d'un saint homme (1). A cette nouvelle, le pape en colère enjoignit à Sbynko de sévir contre les prétendus novateurs. En conséquence, l'archevêque fit brûler les livres de Wickleff (2), et interdire aux curés de Prague la prédication dans toutes les chapelles de cette ville (1410).

Un nouvel incident, survenu vers cette époque, accéléra, dit-on, la condamnation de Jean Hus à la cour de Rome. Le pape Jean XXIII, en guerre avec le roi de Naples, faisait alors publier des indulgences en faveur de quiconque s'armerait contre ce prince. Un des distributeurs de ces pardons impies étant arrivé à Prague, les moines annoncèrent aussitôt la croisade dans les temples et débitèrent les indulgences. Dès le lendemain, Jean Hus publia des thèses contre l'infâme trafic. Cependant, comme l'émissaire du pape continuait de vendre sa marchandise, une troupe d'étudiants, possédés d'un zèle aveugle, la lui arrachent des mains; puis, ajoutant la moquerie à la violence, ils déguisent un des leurs en prostituée, lui attachent sur la poitrine les bulles papales, et, l'ayant placé sur une charrette, le traînent ainsi travesti par toute la ville, attirant la multitude par ses minauderies, contrefaisant le pape, et étendant comme lui la main, pour bénir le peuple. Ils brûlèrent enfin,

(1) Quelques auteurs ont publié une lettre que Wickleff, la dernière année de sa vie, aurait écrite à Jean Hus, lorsque celui-ci commençait à déployer, en Bohême, la bannière de la vérité; nous la repoussons comme apocryphe, par la raison toute simple que Wickleff, qui mourut en 1384, ne put écrire à Jean Hus, qui était né en 1373, et qui ne commença à prêcher la vérité qu'après 1405.

(2) Les livres que Sbynko, ou Subinko, fit brûler, s'élevaient à près de deux cents; ils étaient d'une fort belle écriture, et ornés de couvertures très-riches et de reliefs en or; ce qui fait présumer qu'ils avaient appartenu à la noblesse bohémienne.

sur la place du marché de Prague, les bulles et autres lettres du pape et des prélats. Le souverain pontife soupçonnant, quoique bien à tort, Jean Hus (1) d'avoir trempé dans cette avanie, se promit, dit-on, de la lui faire payer chèrement.

La défense intimée par l'archevêque Sbynko, aux curés de Prague, avait particulièrement en vue Jean Hus et sa chapelle de Bethléhem. Aussi ce dernier en appela-t-il à Jean XXIII, au nom de l'université. Le pontife ayant consulté là-dessus ses docteurs, ceux-ci décidèrent que l'archevêque n'avait pu faire brûler les livres de Wickleff, sans violer ainsi les priviléges de l'université de Prague, laquelle relevait immédiatement de Rome. Cependant, les ennemis de Jean Hus l'ayant dépeint à Jean XXIII comme un dangereux hérétique, engagèrent aisément ce dernier, déjà prévenu contre lui, à le citer en cour romaine. Le roi et la reine, les seigneurs, l'université et la ville de Prague prièrent le pape de dispenser Hus de paraître en personne, attendu qu'il était faussement accusé, et qu'il risquait, en allant à Bologne, où se trouvait alors le souverain pontife, de tomber entre les mains de ses ennemis. Sbynko lui-même, par ordre du roi, appuya la réclamation.

Hus ne laissa pas cependant d'envoyer ses procureurs à la cour papale, où ils furent indignement traités, et lui-même frappé d'un injuste anathème. Ce fut alors qu'en attendant le prochain concile, il écrivit ce noble et touchant appel à Jésus-Christ, dont nous allons reproduire les traits les plus remarquables :

(1) D'autres historiens attribuent cette affaire à Jérôme, avec les mêmes circonstances, à peu de chose près.

« Le Dieu tout-puissant, unique essence en trois personnes, est le premier et le dernier refuge des opprimés: c'est le Seigneur qui garde la vérité dans tous les siècles, faisant justice à qui l'on fait tort, se tenant près de qui l'invoque en vérité; mais condamnant à la perdition tous les pécheurs incorrigibles. Notre Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, environné des pontifes, des scribes, des pharisiens et des sacrificateurs, et voulant racheter de la damnation éternelle, par une mort sanglante et ignominieuse, ses enfants élus avant la fondation du monde, a donné à ses disciples le bel exemple de commettre leur cause au jugement de Dieu, qui peut tout, qui sait tout, et qui fait tout ce qu'il veut.

» O Seigneur des armées, juste Juge qui sondes les reins et les cœurs! avise à ta vengeance; car je t'ai déclaré ma cause. Le nombre de ceux qui me troublent est grand; ils ont consulté ensemble, disant: Dieu l'a délaissé; poursuivez-le et le saisissez. Seigneur, mon Dieu! délivre-moi de mes ennemis; tu es mon Dieu, ne t'éloigne point de moi: la tribulation est proche, et il n'y a personne qui me secoure. Mon Dieu! mon Dieu! regarde-moi, pourquoi m'as-tu laissé? Tant de méchants m'ont environné; l'assemblée des malins m'a assiégé! Voici, m'appuyant sur l'exemple si saint et si salutaire de mon Sauveur et Rédempteur, j'en appelle à Dieu de cette criante et dure oppression, de cette sentence inique, prononcée par les scribes et les pharisiens, lui remettant ma cause. — Moi, Jean Hus, je présente cet appel à Jésus-Christ, mon Maître et mon juste Juge, qui connaît, protège et juge la juste cause de qui que ce soit. »

Bien qu'en butte à de nombreuses tracasseries, Hus n'en poursuivait pas moins avec courage le ministère que Dieu lui avait confié. Il connaissait par expérience, il annonçait avec

une profonde conviction, la corruption innée de l'homme et le salut par les seuls mérites de Christ. Mais, à part ces vérités fondamentales, que le Saint-Esprit enseigne aux élus de tous les siècles, il n'avait de la doctrine évangélique que des vues confuses et souvent bien fausses. Il admettait encore l'autorité des papes, le purgatoire et d'autres erreurs du papisme.

Cependant, le pasteur de Prague avait affaire à trop forte partie pour qu'il pût se flatter de demeurer longtemps en repos. En tête de ses ennemis, figurait l'archevêque Conrad (1), successeur de Sbynko sur le premier siége de la Bohême. Poursuivi de nouveau par la haine cléricale, le serviteur de Christ dut quitter momentanément Prague et le troupeau chéri qu'il y paissait depuis quelques années. Mais, au lieu d'aller ensevelir dans une paresseuse retraite le talent qu'il avait reçu du Seigneur, il se mit à publier en divers lieux la Parole de vie, suivant en cela le conseil que donne Augustin, de fuir la persécution de la manière que Jésus l'a prescrit, c'est-à-dire, de telle sorte que le ministère évangélique ne soit pas abandonné par notre fuite. La foule se pressait autour de lui pour l'entendre; rarement il rencontrait des contradicteurs.

Il sut aussi mettre à profit ce temps d'exil pour composer d'utiles ouvrages. Ce fut alors qu'il écrivit son *Traité de l'Eglise* [B'], dont ses ennemis à Constance tirèrent la plupart des articles sur lesquels ils motivèrent sa condamnation; et son opuscule des *Six Erreurs*, qu'il fit placarder dans la chapelle de Bethléhem [C']. Cette dernière composition trouva d'autant plus d'accueil qu'elle n'attaquait que le clergé de

(1) Ce persécuteur des chrétiens déserta, plus tard, la cause du pape pour embrasser celle des Hussites.

Rome, généralement odieux. Le clergé la combattit de toutes ses forces; dès-lors éclatèrent ces dissentions religieuses qui devaient agiter si longtemps la Bohême. Comme on se flattait que le concile qui allait s'assembler à Constance réussirait à les terminer, on invita Jean Hus à s'y rendre.

Il se disposa donc à partir, muni des sûretés nécessaires, et après avoir fait afficher à la porte du palais royal de Prague, une déclaration que terminaient ces paroles: « Je fais savoir à toute la Bohême et au monde entier, que je vais incessamment me présenter au concile que le pape présidera. Que ceux qui me soupçonneraient coupable d'hérésie s'y transportent, et que, en présence du pape et des docteurs, ils prouvent que j'aie enseigné des opinions erronnées. Si l'on peut me convaincre, je ne refuse pas d'encourir les peines des hérétiques. Mais j'espère que Dieu ne donnera pas la victoire à des gens de mauvaise foi qui combattent la vérité de gaîté de cœur. »

Hus fit afficher des placards de même espèce aux portes de toutes les églises et de tous les palais de Prague. Puis, au moment de se séparer du cher troupeau qu'il ne devait plus revoir en ce monde, voici dans quels termes il prit congé de lui :

« Jean Hus, serviteur de notre Seigneur Jésus-Christ, à tous les frères et fidèles bien-aimés qui, par ma bouche, ont entendu et reçu la Parolé de Dieu : que la miséricorde et la paix leur soient données de la part de Dieu notre Père et de Jésus-Christ, dans la communion du Saint-Esprit, afin qu'ils cheminent purement en la vérité de Dieu !

» Frères, fidèles et bien-aimés, vous le savez, il y a déjà longtemps que je vous instruis fidèlement et en bonne conscience, vous proposant la Parole de notre Seigneur, et non

des choses contraires à la foi de Jésus-Christ; car j'ai toujours cherché votre salut, et je le chercherai tant que je respirerai. Je m'étais proposé de vous annoncer la Parole de Dieu avant de partir pour le concile, pour réfuter ainsi les faux témoins et les témoignages à l'aide desquels ils veulent me faire mourir; mais le temps ne me l'a pas permis. — Confiez-vous uniquement en la miséricorde et en la bonté de Dieu, et persévérez dans la vérité que Dieu vous a fait annoncer par moi, son fidèle ministre. — Donnez-vous de garde de ceux qui prêchent de fausses doctrines.

» Je vais partir sous le sauf-conduit de l'empereur. Je ne doute pas de trouver plusieurs ennemis mortels, prêts à déposer faussement contre moi. Dans leur nombre, il y aura des évêques, des docteurs et des princes. Il y aura aussi plusieurs pharisiens. Mais j'ai cette bonne confiance en mon bon Dieu et Seigneur tout-puissant, que, selon sa promesse et par vos prières, il m'accordera la sagesse et une bouche prudente, afin que je leur puisse résister, et que de plus il me donnera son Saint-Esprit pour que je demeure ferme en sa vérité, de sorte que les portes de l'enfer ne prévaillent point contre moi. Il me donnera aussi, je l'espère, de mépriser les tentations, la prison et les tourments de la mort; car nous voyons que le Fils de Dieu lui-même a cruellement souffert pour ses bien-aimés, nous laissant un modèle afin que nous endurions patiemment toutes choses pour la gloire de son Nom. Il est notre Dieu et nous sommes ses créatures; il est notre Seigneur et nous sommes ses serviteurs; il est le Souverain Prince et Gouverneur du monde, et nous sommes de pauvres et misérables mortels; il n'a besoin de rien, et nous manquons de tout. Il a souffert; pourquoi ne souffririons-nous pas, attendu que nos tribulations sont une préparation pour le salut? Im-

30

possible que qui croit en lui et demeure ferme en la vérité, périsse et tombe en ruine.

» Ainsi, mes bien-aimés, priez instamment qu'il lui plaise, si c'est pour sa gloire, de me fortifier par son Esprit, de me faire persévérer dans la vérité et de me délivrer de toute iniquité. Si ma mort doit avancer sa gloire et que son bon plaisir soit de me retirer bientôt, qu'il me fasse la grâce de supporter patiemment tout ce mal. Si cependant il croit plus utile pour votre bien et pour mon salut, que je retourne auprès de vous, demandez-lui avec moi que je revienne du concile, net de toute iniquité, c'est-à-dire que je ne dissimule rien de l'Evangile du Seigneur Jésus, afin que nous puissions connaître plus purement la vérité, arracher entièrement du milieu de nous la doctrine de l'Antichrist, et laisser à nos frères un bon exemple à suivre.

» Il se peut que vous ne me revoyiez plus à Prague; si toutefois, dans sa sainte et bonne volonté, Dieu permet que je retourne vers vous, nous en profiterons pour nous égayer en la loi du Seigneur et nous réjouir ensemble. Mais que sera-ce quand nous serons recueillis dans la gloire éternelle! Dieu est bon, miséricordieux et juste; il donne la paix à ses élus, et sur la terre et après leur mort. Je prie Celui dont le sang précieux nous a lavés, nous ses brebis, qu'il vous ait en sa sainte garde, et que, comme son sang est témoin éternel de notre salut, il vous fasse la grâce d'accomplir sa sainte volonté; qu'ainsi vous ayez repos et gloire à toujours par notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu éternel et vrai homme, né de la vierge Marie, auquel soit la louange. Il sera à jamais avec tous ceux qui demeurent en sa vérité. »

Jean Hus se mit en route pour Constance en octobre 1414, porteur d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond, et accompagné de Jean de Chlum, Henri de Latzenbock,

et Wenceslas de Duba, seigneurs bohémiens qui lui étaient sincèrement attachés. Il partit avec le pressentiment de ce qui lui devait arriver. Déjà ses craintes perçaient dans son épître à son troupeau ; une lettre écrite à un prêtre de ses amis les laissait voir tout à découvert : sur l'enveloppe, il le priait de ne l'ouvrir que lorsqu'il aurait reçu la nouvelle certaine de sa mort (1).

Hus trouva beaucoup d'accueil sur toute sa route. « Il marchait partout, dit-il lui-même, la tête levée, ne se déguisant nulle part. A Pernau, le curé et les autres ecclésiastiques qui l'attendaient lui firent une excellente réception; on l'introduisit dans le poêle ou chambre commune, où le curé lui présenta, selon l'usage du pays, une large coupe pleine de vin, buvant lui-même à sa santé, et tous écoutèrent favorablement sa doctrine. » A Sulzbach, il eut des conférences amicales avec les ecclésiastiques et les magistrats de l'endroit. Dans tous les lieux qu'il traversa, le peuple en foule sortait pour le voir; chacun voulait l'entendre, et des docteurs lui déclarèrent que depuis longtemps ils partageaient ses principes.

Jean Hus à Constance.

Le lendemain de son arrivée à Constance, Jean de Chlum et Henri de Latzenbock se rendirent auprès de Jean XXIII et le prièrent de lui accorder sa protection. Le pape les reçut fort bien. « Jean Hus, leur dit-il, eût-il tué mon propre frère, encore empêcherais-je qu'on ne lui fît aucun mal. »

(1) Dans cette même lettre, il demandait à Dieu pardon du temps qu'il avait perdu, avant la prêtrise, à jouer aux échecs.

En effet, le serviteur de Dieu jouit pendant plusieurs jours d'une assez grande liberté.

Comme il s'était attendu à prêcher à Constance, il avait préparé deux sermons. Nous ne parlerons que du premier : c'était une espèce de confession de foi, principalement rattachée à ces articles du symbole : *Je crois au Saint-Esprit, je crois la sainte Eglise catholique et la communion des saints*, et qui parmi beaucoup de bonnes choses contenait les réflexions suivantes : « La foi est le principe et la source de la confession de bouche et de l'accomplissement de la volonté de Dieu. Il faut nécessairement que tout homme soit disciple ou de Dieu ou du Diable. Et le rudiment, l'alphabet de l'une ou de l'autre école, c'est la foi ou l'infidélité. — Il ne faut croire, ni en la Vierge, ni aux saints, ni à l'Eglise, ni au pape, mais en Dieu. — L'Eglise est la réunion de tous les prédestinés qui ont été, qui sont et qui seront jamais au monde, y compris les anges. » Mais cette Eglise, Hus la divisait en trois parties : *l'Eglise triomphante*, les anges et les bienheureux dans le ciel ; *l'Eglise militante*, les prédestinés sur la terre ; et *l'Eglise dormante* (1), les prédestinés qui souffrent en purgatoire ! Il admettait aussi l'intercession de la Vierge et des saints.

On le voit toujours mieux, Hus retenait encore plusieurs des notions superstitieuses du papisme, ce qui ne surprendra nullement si l'on considère en quels temps il vivait; imparfaitement instruit de la vérité de Dieu, il ne connaissait bien que la pleine satisfaction de Christ, c'est-à-dire le point capital de l'Evangile.

A peine arrivé à Constance, Hus, rempli de sollicitude pour les âmes que le Souverain Berger lui avait con-

(1) *Ecclesia sancta dormiens.*

fiées, leur adressa l'épître suivante, nouveau gage de son amour :

« Que la grâce et la paix vous soient données de la part de Dieu notre Père, et de Jésus-Christ son Fils, notre Seigneur, afin que, délivrés de tout péché, vous marchiez en sa grâce, vous croissiez en toute honnêteté, modestie et vertu, et qu'après avoir quitté cette terre, vous jouissiez de la vie éternelle et bienheureuse.

» Mes bien-aimés, qui marchez selon la loi de Dieu, veillez sur le salut de vos âmes. Quand vous entendez la Parole de Dieu, attachez-vous à comprendre ce qu'elle vous dit, afin de ne vous point laisser décevoir par les faux docteurs et les hypocrites. — Ils flattent les ministres de l'Eglise, ils ne mettent point au jour les iniquités du peuple, ils se glorifient en leurs vertus, et dédaignent de suivre Christ dans l'humilité, la bassesse, la pauvreté, les opprobres et les afflictions; c'est d'eux que le Fils de Dieu, notre Seigneur, a dit : *De faux Christs et de faux prophètes s'élèveront et en séduiront plusieurs.* Quant aux fidèles, il les avertit par ces paroles : *Donnez-vous de garde des faux prophètes qui viennent à vous en habits de brebis, mais qui au-dedans sont des loups ravissants ; vous les connaîtrez à leurs fruits.*

» Combien les fidèles de Christ ont sujet de veiller sur eux-mêmes ! car, dit le Seigneur, *s'il se peut faire, les élus mêmes seront séduits.* Ainsi, mes bien-aimés, veillez, de peur que vous ne soyez surpris par les artifices de Satan ; faites-le d'autant plus qu'il vous livre, vous le voyez, de grands assauts. Le dernier jugement est bien proche, la mort en engloutit plusieurs ; mais le royaume de Dieu est proche aussi pour les élus ; et puisque son Fils a livré son corps pour eux, ne craignez pas les horreurs du sépulcre. Aimez-vous l'un l'autre et persévérez dans l'intelligence de la bonne volonté de Dieu.

» Que le jour terrible du jugement à venir vous soit toujours présent, afin que vous ne péchiez point; que les joies de la vie éternelle et bienheureuse, à laquelle vous devez aspirer, vous soient aussi constamment présentes. Proposez-vous toujours la passion de notre Seigneur Jésus, afin qu'avec lui et pour lui vous soyez prêts à endurer toute épreuve et toute humiliation; si vous avez sous les yeux ses opprobres et sa croix, nulle douleur ne vous accablera: vous souffrirez de bon cœur les tribulations, les malédictions, les injures, les outrages, les emprisonnements, les coups, la mort même, pour la vérité.

» Sachez, frères, que l'Antichrist irrité prépare de cruelles persécutions; toutefois, il en est plusieurs à qui il n'a pu nuire; je le montrerai par mon exemple, bien qu'il me porte une haine mortelle. Cependant je vous prie tous de demander à Dieu pour moi l'intelligence, la patience, le courage et la constance, dans cette ville de Constance, et que jamais je ne m'éloigne de sa divine vérité. Il m'a déjà conduit en ces lieux, sain et sauf; sur toute la route, je n'ai point célé son Nom; je l'ai franchement confessé, comme il convient à un vrai serviteur de Dieu. Je ne me suis caché, ni dans les villes, ni dans les villages, ni ailleurs. J'ai bonne espérance que Dieu, dans sa grande miséricorde, et par le moyen de vos prières, me fera ce bien, que je persévère en sa vérité jusqu'au dernier soupir. Enfin, je vous recommande tous à ce bon Seigneur Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, fils de la vierge immaculée Marie, qui, par sa mort ignominieuse, nous a rachetés des peines éternelles, sans aucun mérite de notre part, et nous a délivrés de l'horrible tyrannie du Diable et de la servitude de nos péchés. Qu'il soit à jamais béni! Amen. »

Les deux plus grands ennemis de Jean Hus, Etienne

Paletz, professeur en théologie à Prague, et Michel de Causis, curé d'une paroisse de la même ville, venaient d'arriver à Constance. A peine entrés dans cette ville, ils déployaient déjà toute leur activité pour obtenir sa condamnation, affichant des placards dans lesquels il était qualifié d'hérétique, animant contre lui les cardinaux et les pressant de le faire emprisonner. Le succès de leur trame ne pouvait rester douteux. Cité devant ses adversaires, Hus parut en leur présence, accompagné de son fidèle ami, Jean de Chlum. « On nous fait contre vous de telles plaintes, lui dit un des cardinaux, que si elles sont fondées, il ne sera plus possible de vous tolérer; la voix publique vous accuse d'avoir répandu de capitales erreurs dans la Bohême. » Hus répondit : « Mes pères, s'il est une erreur dont vous me puissiez convaincre, je l'abjurerai sans balancer. »

Les cardinaux se retirèrent pour s'assembler de nouveau l'après-midi du même jour. En attendant, ils chargèrent un Frère Mineur d'épier Jean Hus, sous le prétexte de soutenir avec lui une conversation amicale. Le moine, faisant le simple, lui assura qu'il ne venait le trouver que pour s'éclairer au sujet de certains points de la foi catholique, qu'on l'accusait, lui Hus, de rejeter. « Et d'abord, lui dit-il, on vous reproche de croire qu'il ne demeure que du pain dans l'hostie, après la récitation des paroles sacramentales. » Hus répondit que c'était une calomnie. — « Quoi ! dit le moine, ce n'est point là votre pensée? » — « Non, certainement. » — Le moine allait insister sur le même article, quand Jean de Chlum lui reprocha son indiscrétion. Changeant alors de matière, et s'excusant sur sa prétendue ignorance et sur son envie d'apprendre, le moine demanda à Jean Hus ce qu'il pensait de l'union des deux natures en la personne de Christ. Hus, se tournant alors vers Jean de Chlum : « Croyez-moi,

lui dit-il en bohémien, cet homme n'est pas si ignorant qu'il en a l'air; il me propose là une question fort difficile. » Puis, s'adressant au moine: « Mon frère, vous vous dites *simple*, mais à une question si subtile, je vois que vous êtes *double*, et que sous les dehors d'un innocent vous cachez une grande pénétration d'esprit. Sachez, au reste, que cette union est personnelle, indissoluble, entièrement surnaturelle. » Le moine alors de se retirer, en remerciant Hus des éclaircissements qu'il venait de recevoir. Hus apprit ensuite que c'était un des plus célèbres théologiens d'Italie.

Les cardinaux, assemblés le même jour dans l'appartement du pape, décidèrent, à l'instigation de Paletz, de De Causis et de quelques autres, que Jean Hus serait emprisonné. A peine le généreux de Chlum en est-il informé qu'il court chez le pape, et lui déclare qu'une « telle mesure serait une manifeste violation de la foi publique et de la parole de Sa Sainteté. » Toutes ses représentations demeurent inutiles : Hus est conduit comme prisonnier chez un chanoine de l'église de Constance.

Ses accusateurs mettaient autant d'ardeur à poursuivre sa condamnation, que Jean de Chlum en mettait à solliciter son affranchissement [D']. Michel de Causis présenta contre lui huit articles, et déclara que s'il échappait à la sévérité du concile, il nuirait plus à l'Eglise que jamais hérétique ne l'eût fait depuis Constantin. A la sollicitation de cet ecclésiastique, le pape désigna trois commissaires pour entendre les accusations portées contre Hus, et pour recevoir les serments des témoins. Alors celui-ci, malade et prisonnier, et ne pouvant parler lui-même, demanda un avocat pour défendre sa cause : légitime requête qui lui fut pourtant refusée, sous prétexte que le droit canon ne permet pas de plaider la cause d'un homme suspect d'hérésie. Et comme d'autre part la même jurispru-

dence autorise toute sorte de témoins contre un hérétique, on en trouva facilement un grand nombre parmi ceux des ecclésiastiques de Bohême qui étaient les ennemis personnels de Jean Hus.

Ce fut apparemment dans ces douloureuses circonstances que le prisonnier du Seigneur écrivit à son cher troupeau de Bethléhem l'épître suivante, qui fut aussi lue dans toutes les églises de Prague :

« Dieu soit avec vous tous, afin que vous puissiez résister à toute malice, au Diable et au monde. Mes frères bien-aimés en Christ, étant prisonnier et n'ayant point honte d'endurer quelque chose pour l'amour de Dieu, je vous supplie de prier pour moi le Seigneur, en qui seul j'ai toute mon espérance, qu'il me fasse sentir sa grâce, et me rende participant de la vertu de son Saint-Esprit, tellement que je puisse confesser son Nom et le glorifier jusqu'à la fin, ne reniant point sa vérité et ne méprisant point sa miséricorde.

» S'il lui plaît que ce soit ici mon heure dernière, que sa volonté seule, bonne et sainte, soit accomplie. Je sais qu'en ce moment-là j'aurai grand besoin de son secours; mais en même temps, je suis bien assuré qu'il ne permettra pas que je sois tenté au-delà de mes forces, et que rien ne m'arrivera qui ne soit pour mon salut et pour votre bien; car la tentation a ceci de particulier, que si nous demeurons fermes dans la vérité, elle produit en nous la certitude du salut.

» Frères bien-aimés, sachez que les lettres que je vous ai laissées ont été traduites en latin par mes adversaires qui y ont inséré plusieurs mensonges. Ils écrivent tant d'articles contre moi que, dans ma prison, j'ai assez à faire à y répondre. Leur malice est fort grande; mais notre bon Seigneur Jésus a dit à ses bien-aimés : *Je vous donnerai une*

prudence à laquelle nul de vos ennemis ne résistera. Souvenez-vous, mes frères, que j'ai désiré votre salut sur toute chose; c'est pour cela que je vous ai enseigné la Parole de Dieu, ce que je ne cesse de faire encore de ma prison. La grâce de Dieu soit avec vous! Amen. »

Abreuvé d'ennuis, en proie à des vexations continuellement renouvelées, le serviteur de Christ, plein de la force de son Maître, trouvait encore le temps de composer d'édifiants traités sur des sujets pratiques. Ce travail, joint à la prière et à la méditation de la Parole, adoucissait beaucoup les rigueurs de sa captivité. Ses écrits allaient jusqu'à Prague par l'intermédiaire des amis qu'il avait à Constance et qui les recevaient de la main de ses gardes. Celui sur les *Trois Ennemis de l'Homme* mérite particulièrement d'être cité. Le premier de ces ennemis, c'est la *chair*, ennemi domestique qui se sert des cinq sens de nature pour nous porter au mal. Le second, c'est le *monde*, qui nous attaque par l'avarice; « cet ennemi, dit Jean Hus, a pour ministres l'or, l'argent, les possessions, les chevaux, les prébendes et les autres choses dont un avare est insatiable. Le troisième et dernier ennemi de l'homme, c'est le *Diable*, qui l'attaque par l'orgueil et dont les ministres sont l'esprit de domination, la vaillance et la force, la beauté, la prélature et la science. »

Cependant, Jean de Chlum n'ayant pu obtenir justice du pape, écrivit à l'empereur qui n'était pas encore arrivé à Constance et se plaignit à ce prince de la détention de Hus. Irrité d'une entreprise qui compromettait si gravement son autorité royale, Sigismond envoie à ses ambassadeurs l'ordre exprès de faire élargir Jean Hus à l'instant même, et de rompre les portes de la prison, en cas de résistance. L'ordre n'est point exécuté. Alors Jean de Chlum fait afficher ce

placard aux portes de l'église cathédrale de Constance : « Je fais savoir à tous ceux qui verront ou entendront les présentes, que maître Jean Hus, bachelier en théologie, est venu à Constance pour y rendre raison de sa foi dans une audience publique, sous le sauf-conduit du sérénissime prince et seigneur Sigismond, roi des Romains et de Hongrie, mon très-gracieux seigneur, aussi bien que sous la sauvegarde de l'empire; de quoi il a les patentes de mon dit seigneur roi. Cependant, malgré ce sauf-conduit, maître Jean Hus a été arrêté et est actuellement détenu dans cette ville impériale. Et bien que le pape et les cardinaux aient été fort sérieusement requis par de solennels ambassadeurs du roi des Romains, de me le remettre entre les mains, jusqu'à ce moment ils refusent de le faire, au grand mépris du sauf-conduit du roi et de la sauvegarde de l'empire. C'est pourquoi, moi, Jean de Chlum, je déclare, au nom du roi, que la détention de maître Jean Hus a eu lieu contre le gré du roi des Romains, et qu'on a profité de son absence pour exécuter ce que jamais on n'eût osé faire, lui présent. Quand il sera venu, chacun saura combien lui a été sensible le mépris de son sauf-conduit. A Constance, la veille de Noël 1414. »

Sur ces entrefaites, Sigismond arrive au concile. Le clergé l'investit, le trompe, et probablement lui fait entendre que le concile a le pouvoir de le dégager d'une promesse qu'il n'avait pu légitimement faire à un hérétique. Facilement gagné, l'empereur déclare alors le concile libre de procéder selon les règles (1), contre les personnes notoirement atteintes d'hérésie, et de les juger selon leur mérite après les avoir entendues publiquement [E'].

(1) *Servatis servandis.*

Lorsque les seigneurs de Bohême eurent appris la détention de Jean Hus, ils écrivirent à l'empereur plusieurs lettres pour solliciter l'élargissement de leur compatriote; mais ces lettres ne servirent qu'à le faire resserrer plus étroitement. Sur la demande de Paletz, il fut transféré au couvent des Dominicains, où la puanteur et les autres incommodités de sa prison le rendirent gravement malade. A la réception de cette nouvelle, les seigneurs de Bohême écrivirent à l'empereur une autre lettre plus longue et plus ferme que les précédentes; mais elle n'eut pas un meilleur succès que les premières : Hus demeura captif chez les Dominicains; au bout de deux mois, il fut transféré chez les Franciscains, qui le gardèrent jusqu'au moment où il fut conduit au château de Gotleben.

Arrivée de Jérôme de Prague à Constance.

Jérôme de Prague arriva quelques jours après à Constance. Jérôme, l'ami, le compagnon d'œuvre de Jean Hus, n'était pas ecclésiastique, mais seulement bachelier et maître en théologie. Après avoir achevé ses études dans les plus célèbres académies de l'Europe, de retour en Bohême, il s'attacha particulièrement à Jean Hus, qu'il assista dans ses travaux (1). Lorsque celui-ci partit pour le concile, Jérôme

(1) On prétend qu'il avait fait cause commune avec deux étudiants anglais, qui parlaient librement contre le pape et sa cour. Ces deux étrangers, assez bons peintres, avaient, dit-on, représenté sur les murs de leur chambre, et avec la permission de leur hôte, Jésus-Christ entrant dans Jérusalem, monté sur une ânesse, et suivi de ses disciples, marchant nu-pieds; et tout près d'eux le pape précédé de tambours, de trompettes, de gens armés, et monté sur un superbe cheval, tout cou-

l'exhorta à défendre courageusement la doctrine qu'il avait prêchée, lui promettant d'aller le rejoindre dès qu'il le saurait opprimé. Jean Hus, prisonnier à Gotleben, écrivit à ses amis de Prague, de retenir Jérôme, de crainte qu'il ne trouvât dans Constance le même sort que lui. Mais, voulant à tout prix tenir sa parole, Jérôme s'achemina vers cette ville.

Arrivé dans Constance (avril 1415), il n'y fit qu'une très-courte apparition : ayant appris qu'on refusait audience à Hus, et qu'on machinait du mal contre lui-même, il se retira à Uberlingen, petite ville du voisinage, d'où il écrivit à l'empereur pour lui demander un sauf-conduit. Sa requête ayant été rejetée, il se tourna vers le concile, qui lui offrit le sauf-conduit désiré, mais pour venir à Constance et non pour retourner en Bohême. Alors Jérôme fit afficher aux portes de toutes les églises et de tous les monastères de Constance, ainsi qu'à celles des cardinaux, la déclaration suivante, en latin, en allemand et en bohémien :

« Au très-illustre et très-invincible prince et seigneur, élu par la grâce de Dieu, empereur romain et roi de Hongrie, et au sacré synode œcuménique ! Moi, Jérôme de Prague, maître ès-arts dans les célèbres académies de Paris, Cologne, Heidelberg et Prague, je notifie à tous, par cet écrit public, que je suis venu à Constance de mon gré, pour répondre à mes adversaires qui diffament le très-illustre royaume de Bohême, et pour défendre notre doctrine pure et orthodoxe, aussi bien que pour mettre au jour mon

vert d'or et de pierreries, et suivi de cardinaux magnifiquement équipés. Cette peinture excita beaucoup de tumulte dans la ville, chacun courant la voir depuis que Jean Hus l'avait désignée dans un de ses discours. Les étudiants, effrayés de la rumeur générale qu'elle causait, trouvèrent bon de quitter Prague. On ne dit point ce que devint Jérôme.

innocence, en présence de tout le concile. Si donc il se trouve des gens, de quelque ordre ou de quelque nation qu'ils puissent être, qui aient envie de m'accuser de quelque hérésie ou de quelque crime, je suis prêt à prouver mon innocence et la pureté de ma doctrine, m'offrant à souffrir la peine qu'on m'aura infligée, si l'on peut me convaincre d'hérésie. C'est dans ce but, si honnête et si nécessaire, que je supplie, au nom de Dieu, votre Impériale Majesté, de m'accorder un sauf-conduit pour aller à Constance et pour en sortir sûrement. Que si, me présentant volontairement, comme je le fais, le concile m'emprisonne et me fait violence avant de m'avoir convaincu, il manifestera son injustice à tout le monde; ce que je ne saurais croire d'une assemblée si sainte et composée de personnages si sages et si éclairés. »

Cette déclaration de Jérôme n'ayant pas produit plus d'effet que ses lettres, il résolut de retourner en Bohême. Mais, sur le point d'effectuer ce projet, il fut sommé de se présenter devant le concile, par une citation publique, que terminaient ces sinistres paroles : « N'ayant rien tant à cœur que de prendre les renards qui ravagent la vigne du Seigneur des armées, nous vous ordonnons par les présentes, de comparaître ici dans le terme de quinze jours, à dater de cette citation, pour répondre à tout ce qui vous sera objecté en matière de foi, par qui que ce puisse être. A cette fin, et pour empêcher que violence ne vous soit faite, nous vous donnons, par les présentes, un plein sauf-conduit, *toutefois sans blesser les intérêts de la justice, et autant qu'il dépend de nous et que le requiert la foi orthodoxe*; vous certifiant, que, soit que vous comparaissiez ou non, aussitôt ledit terme échu, le concile procèdera contre vous (avril 1415). »

Evidemment, la restriction insidieuse qui accompagnait ce prétendu sauf-conduit, le rendait complètement illusoire.

Craignant pour sa personne, et voyant d'ailleurs qu'il ne pouvait rien pour son ami, Jérôme s'était mis en route, avant d'avoir connu la citation du concile. Les cardinaux, peu disposés à lâcher leur proie, s'élancèrent sur ses traces. Jérôme, arrêté à Hirsaw, fut ramené à Constance, chargé de chaînes, et conduit comme en triomphe au réfectoire des Frères Mineurs.

Une congrégation générale y était réunie pour l'examiner. Un évêque lui demanda « pour quelle cause il avait fui, au lieu de comparaître. » Il répondit que, s'il eût connu la citation affichée dans Constance, il fût revenu sur ses pas, eût-il déjà regagné la Bohême. Mais cette réponse fut suivie d'un tel murmure qu'on ne s'entendait plus dans l'assemblée. Le tumulte apaisé, Gerson, qui avait vu Jérôme à Paris, lui reprocha d'un air insultant, d'avoir scandalisé l'université de cette ville par de fausses propositions. Jérôme répondit modestement, qu'ayant été reçu maître-ès-arts dans cette université, il avait usé de la liberté que possèdent les philosophes, de soutenir et d'objecter ; qu'à cette époque, aucune erreur ne lui avait été reprochée, et qu'il était encore prêt à défendre ce qu'il avait alors avancé, comme à le rétracter si l'on pouvait le convaincre d'erreur.

Le disciple de Jésus devient un but sur lequel chacun se croit permis de diriger ses coups. Un docteur de Cologne accusa Jérôme d'avoir professé, dans l'académie de cette ville, des opinions erronnées ; mais Jérôme l'ayant défié d'en alléguer une seule, il fut réduit à s'excuser sur son défaut de mémoire. Un docteur de Heidelberg lui reprocha de même d'avoir peint la Trinité sous l'image de l'eau, de la neige et de la glace ; à quoi Jérôme répondit qu'il persistait dans

cette vue, tant que la fausseté ne lui en serait point démontrée.

Cependant ces enfants de l'ancien meurtrier criaient de toutes parts : « Ôte, ôte ! au feu, au feu ! » L'indécence de cette scène étonna Jérôme. Dès qu'il put se faire entendre, promenant sur l'assemblée un regard ferme et assuré : « Puisque mon sang peut seul vous satisfaire, s'écria-t-il, eh bien, je me soumets à la volonté de Dieu. » — « Non, non, Jérôme, dit l'archevêque de Saltzbourg, Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. »

Après ce tumultueux interrogatoire, Jérôme remis aux officiers de la ville, fut mené sur l'heure en prison. Vers le soir, l'archevêque de Riga le fit secrètement conduire dans une tour de l'église de Saint-Paul, où il le fit attacher à un poteau, les mains liées au cou par une chaîne qui le forçait à tenir la tête courbée. Jérôme passa deux jours dans cette cruelle posture, nourri de pain et d'eau, sans que ses amis pussent savoir ce qu'il était devenu. L'un d'eux l'ayant enfin découvert, lui fit donner une meilleure nourriture, ce qui ne l'empêcha point de tomber dangereusement malade.

Jean Hus à Constance (suite).

Revenons à Hus. Un nouvel incident hâta sa condamnation. On venait d'apprendre à Constance le rétablissement du calice en Bohême. Hus ne pouvait en être l'auteur, puisqu'on n'en reçut la nouvelle au concile que le 14 mai 1415, époque à laquelle il était en prison. Et ce n'est pas non plus à lui, mais bien à Pierre de Dresde, et à Jacobel ou Jaques de Misa, que les écrivains du temps attribuent la restauration de la coupe. Hus ne se prononça pour la communion

sous les deux espèces que depuis son arrivée à Constance (1). Toutefois, afin d'accélérer sa ruine, on représenta l'agitation de la Bohême comme étant une conséquence de la doctrine qu'il y avait prêchée.

Son affaire fut reprise le lendemain de la Fête-Dieu (1415). Outre la controverse du calice, l'arrivée, la retraite et le retour de Jérôme avaient singulièrement exaspéré ses ennemis. Se prévalant de sa captivité, ils forgeaient à plaisir des listes de ses erreurs, effaçant ou ajoutant des articles, dans le but d'aggraver sa condamnation.

Cependant les grands de Bohême, lassés de le voir languir si longtemps sans obtenir l'audience toujours refusée sous un prétexte ou sous un autre, adressèrent au concile un Mémoire fort pressant pour réclamer sa libération. Le concile répondit que la parole lui serait accordée, mais qu'il ne serait point relâché. Redoutant néanmoins l'éclat d'un examen public, on fit tout, dans des conférences particulières, pour amener Hus à quelque rétractation.

Les interrogatoires qu'il avait à subir étaient accompagnés d'un air de violence et d'insulte, bien fait pour ébranler un homme affaibli par une longue et rude captivité. Celui qu'il dut soutenir le 1er juin fut particulièrement pénible. « Michel de Causis médite tous les jours contre nous quelque chose de nouveau, dit-il dans une de ses épîtres. D'un air inquisitorial, il examine toutes mes lettres et tous mes discours, et Paletz articule tous les entretiens que nous avons

(1) Il écrivit alors à un prédicateur de ses amis : « Mon très-cher frère en Jésus-Christ, ne vous opposez point au sacrement du calice, que notre Seigneur Jésus-Christ a institué par lui-même et par son apôtre. L'opinion opposée ne repose que sur la coutume qui, sans doute, a vieilli par négligence. *Or, ce n'est pas la coutume que nous devons suivre ; c'est Jésus-Christ et la vérité,* » etc., etc.

eus depuis des années. Le patriarche de Constantinople dit tout haut que j'ai beaucoup d'argent. Un archevêque m'a dit en pleine séance que j'avais soixante-dix mille florins. Ha, ha! s'est écrié Paletz, qu'est devenue cette robe pleine de florins? J'ai souffert aujourd'hui une grande vexation. »

Dans ces audiences privées, le témoin de Jésus, tout à la fois ferme et doux, sans jamais rien rétracter de ce qu'il avait prêché, évitait cependant toujours de s'expliquer, voulant à tout prix obtenir l'audience publique qu'il sollicitait depuis longtemps.

Quelques jours après la conférence particulière du 1er juin, il fut reconduit de Gotleben aux Franciscains, où il demeura chargé de chaînes jusqu'au moment de sa condamnation. Sa santé dépérissait à vue d'œil et il succombait presque sous le poids de l'épreuve. Le jour de son retour aux Franciscains, les cardinaux et les autres prélats lui présentèrent ses ouvrages. Il les reconnut, et offrit de rétracter les erreurs qu'on y signalerait. Alors commença la lecture des articles incriminés. Aussitôt celle du premier achevée, il s'éleva un tel tumulte dans l'assemblée, que les docteurs ne pouvaient plus s'entendre. Hus allait se défendre par l'Ecriture et les Pères, quand on l'interrompit par un torrent d'injures et de plaisanteries.

Le 7 juin, jour remarquable par une grande éclipse de soleil, il fut traduit devant le concile, où il parut entouré de nombreux satellites. L'empereur assistait pour maintenir l'ordre. Dès que tout le monde eut pris place, Michel de Causis lut ces mots : « Jean Hus a enseigné, dans la chapelle de Bethléhem et en d'autres endroits de Prague, nombre d'erreurs tirées des livres de Wickleff ou de son propre cerveau, et toujours il les a soutenues avec une extrême opiniâtreté, ce qu'il fait encore maintenant. De ces erreurs,

la première est que le pain matériel demeure dans le sacrement de la sainte cène, après la consécration. » Jean Hus déclara cette accusation calomnieuse, car on le faisait plus antipapiste qu'il ne l'était en réalité. Mais, au lieu de se contenter de sa protestation, on essaya tout pour lui arracher de force une hérésie par des subtilités d'école.

Michel de Causis, poursuivant sa lecture, dit : « Jean Hus a obstinément soutenu les erreurs de Wickleff, et hautement blâmé la condamnation des sentiments de cet hérétique, faite à Prague par l'archevêque Sbynko. » Hus répondit « qu'il ne l'avait blâmée qu'en tant qu'elle était générale, et qu'il ne pouvait, en conscience, déclarer tous les articles de Wickleff également hérétiques ou scandaleux. Quand Sbynko, dit-il, se fit apporter tout ce qu'il y avait à Prague de livres de Wickleff, je lui en présentai quelques-uns que j'avais en mains, le priant de m'en indiquer les erreurs, afin que je les désavouasse publiquement. Mais il les fit brûler, sans se mettre en peine d'y signaler aucune fausse doctrine.... Il avait été précédemment bien plus injuste, en publiant, avec menace d'excommunication, la défense de prêcher dans les chapelles, sous prétexte d'une bulle pontificale. Je crus devoir en appeler au pape; mais celui-ci ayant pendant deux ans refusé d'entendre mes avocats, j'en appelai finalement à Jésus-Christ, le Souverain Juge. »

On lui demanda s'il croyait permis d'en appeler à Jésus-Christ. « Rien de plus légitime, répondit-il, que d'en appeler des juges inférieurs au Juge souverain; ses jugements sont infaillibles; ému de compassion pour les malheureux, il ne leur refuse point justice. » On se moqua beaucoup de son appel à Jésus-Christ.

Accusé de plus d'avoir engagé le peuple à prendre, comme Moïse, les armes contre tous ceux qui rejetteraient sa doc-

trine, Hus répondit que, « prêchant un jour sur Éph., VI, 17, il avait exhorté ses auditeurs à prendre l'épée de l'Esprit, mais qu'en même temps il avait eu bien soin de leur dire que cette épée est la Parole de Dieu. »

Il reparut le lendemain devant ses ennemis, pour entendre la lecture de vingt-six articles tirés de son Traité de l'Eglise. Il reconnut et expliqua ceux qui étaient de lui; il désavoua ceux qui lui étaient faussement attribués. Le concile, le pressant de se rétracter, « pour éviter, disait-il, de fâcheuses conséquences, » — « Mes très-révérends pères, répondit humblement Jean Hus, les yeux baissés, j'ai déclaré plusieurs fois que j'étais venu ici volontairement, non pour rien soutenir opiniâtrément, mais pour recevoir instruction, s'il se trouve que j'aie erré en quelque chose; permettez-moi donc de m'expliquer plus au long, et si je ne m'appuie de raisons solides, je me rendrai volontiers à votre avis. »

Le cardinal de Cambrai lui déclara que le concile entendait purement et simplement qu'il rétractât ses erreurs et jurât de ne plus les enseigner ni *croire* à l'avenir. « Je le répète, dit Hus, je suis prêt à recevoir instruction du concile; mais, je vous en conjure au nom de Dieu, notre commun Père, ne me faites rien faire contre ma conscience et au péril de mon salut. Abjurer, c'est renoncer à une erreur qu'on a eue; mais puisque, dans plusieurs des articles incriminés, on m'impute des erreurs qui ne me sont pas même venues à l'esprit, comment y renoncerais-je avec serment? » — « Quel danger voyez-vous, lui dit l'empereur, de renoncer, même à des articles qui vous seraient faussement attribués? Pour moi, je suis prêt à abjurer à l'instant toutes sortes d'erreurs; s'ensuit-il qu'auparavant je les ai eues? » Ici l'accusé fit respectueusement sentir à Sigismond, qu'ab-

jurer en général toute doctrine erronnée, et renoncer en particulier à telle ou telle erreur qui nous est gratuitement imputée, étaient deux choses entièrement distinctes.

Dans cette audience, ses ennemis lui livrèrent mille autres assauts du même genre, lui suscitant d'interminables querelles sur les choses du monde les plus simples et les plus innocentes. Les forces lui manquaient; il avait ressenti toute la nuit de vives douleurs de dents, et depuis quelques jours il souffrait beaucoup d'un vomissement de sang et de la gravelle. Ce fut dans cette même séance que l'hypocrite et jaloux Paletz protesta devant Dieu et devant le concile que, s'il le poursuivait, c'était uniquement à cause du serment qu'il avait prêté, lors de son admission au doctorat, de combattre de tout son pouvoir l'hérésie. Michel de Causis fit la même protestation. Hus, de son côté, déclara qu'il remettait sa cause au Souverain Juge; et là-dessus il fut ramené dans son cachot, toujours suivi de son fidèle de Chlum qui ne le quittait plus.

Appuyé sur l'Éternel, le prisonnier de Christ pouvait dire avec un illustre témoin du Fils de Dieu : *Je suis en perplexité, mais non pas sans secours ; persécuté, mais non pas abandonné.* La lettre suivante, qu'il écrivit de Constance à ses amis de Bohême, atteste la fidélité de Celui qui se plaît à accomplir sa vertu dans notre infirmité :

« La grâce du Seigneur soit avec vous ! J'aime le conseil et l'ordonnance du Seigneur plus que l'or et que les joyaux précieux : aussi espéré-je que, dans sa miséricorde, Jésus m'accordera son Saint-Esprit pour demeurer ferme en sa vérité. Priez le Seigneur ; car si l'esprit est prompt, la chair est bien faible. Que le Dieu tout-puissant soit la récompense éternelle de Messeigneurs, qui combattent constamment et fidèlement pour la justice ! J'espère que Dieu fera connaître

sa vérité dans leurs royaumes. Je les prie de mettre sous leurs pieds toute vaine gloire, et de suivre, non le roi mortel, mais le Roi de gloire qui donne la vie éternelle. Oh! qu'il m'a été doux de voir que ce seigneur Jean de Chlum n'a pas dédaigné de tendre la main à un pauvre *hérétique* chétif et abject, tel que moi, détenu dans la misère et diffamé de tous. Comme il se pourrait bien que je n'eusse plus de communication avec vous, saluez en mon nom tous les fidèles du royaume de Bohême.

» Paletz m'est venu trouver dans la prison; il m'a dit devant les députés que, depuis la naissance de Jésus, il n'y avait pas eu de plus pernicieux hérétiques que Wickleff et moi... — O notre maître! lui ai-je répondu, il me semble que vous commettez là un grand péché; voici, je m'en vais mourir, et je serai peut-être brûlé; quelle récompense pensez-vous d'en recevoir au pays de Bohême?

» J'ai toujours cette parole dans mon cœur: *Ne mettez point votre confiance aux princes; maudit est l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras.* Or, sachez que j'ai eu de terribles assauts en mes songes; j'ai rêvé que le pape Jean échapperait; et il me semblait que je racontais la chose au seigneur de Chlum et qu'il me disait: Le pape retournera. De plus, j'ai songé l'emprisonnement de M. Jérôme.... Plusieurs serpents me sont bien souvent apparus, ayant des têtes à la queue, mais aucun d'eux n'a pu me mordre.... Or, j'écris ces choses, non que je m'estime prophète, ou que je veuille m'élever par orgueil, mais pour vous montrer que j'ai souffert en mon corps et en mon esprit, et éprouvé une grande crainte. Il me souvient de la parole de Jérôme, que, s'il allait au concile, il pensait n'en revenir jamais. Un Polonais, homme de bien, nommé André, me dit aussi en prenant congé de moi: Dieu soit avec vous!

il me semble à peine possible que vous sortiez d'ici sain et sauf. Maître Jean, mon bon ami, et serviteur fidèle de Jésus-Christ, que le Roi, non de Hongrie, ni des Romains, mais le Roi céleste, vous comble de biens, pour l'exacte et fidèle doctrine que j'ai apprise de vous ! »

Dès que Hus fut sorti du concile, l'empereur demanda qu'il fût sévèrement puni : « Vous avez entendu les accusations qui lui sont faites. Il n'en est aucune, à mon avis, qui ne mérite le feu. Si donc il ne se rétracte, mon sentiment est qu'il soit brûlé. Et s'il y a de ses amis à Constance, réprimez-les comme ils le méritent, surtout Jérôme son disciple. »

Le jour suivant, on présenta à Jean Hus un formulaire de rétractation, conçu dans des termes équivoques. Mais il persista dans sa résolution de ne rien signer, disant qu'il aimerait mieux qu'on lui mît au cou une meule d'âne, et qu'on le jetât à la mer, que de scandaliser personne, et qu'ayant prêché la constance dans les persécutions, il voulait en donner aussi l'exemple.

L'heure dernière était proche. Hus sentait le besoin de s'entretenir encore avec ses frères, de leur adresser ses adieux, sa bénédiction. Grands et petits, pauvres et riches, clercs et laïques, maîtres et serviteurs, précepteurs et disciples, il les conjure tous de bien remplir leurs tâches respectives, et de s'attacher uniquement à la Parole de vie et à ceux qui la prêchent fidèlement. Puis il ajoute : « Un jour, lorsque nous serons tous recueillis, par la grâce du Fils de Dieu, dans la joie du siècle à venir, vous saurez avec quelle douceur mon Dieu me traite et quelle riche assistance il me donne dans nos grandes tribulations. — Quant à Jérôme, mon compagnon bien-aimé, dit-il aussi, je ne sais rien de lui, sinon qu'on le tient étroitement serré et qu'il attend

comme moi la mort pour sa persévérance dans la foi qu'il a fidèlement enseignée en Bohême. C'est dans notre peuple que nous avons trouvé des ennemis cruels.... Je vous supplie de prier Dieu pour eux. Vous, habitants de Prague, ordonnez que sa Parole soit annoncée purement à Bethléhem, tant qu'il le permettra. Satan, courroucé contre cette chapelle, a d'autant plus excité contre elle la rage des curés et des chanoines, qu'il voyait son règne s'y affaiblir. Mais j'ai bonne espérance que Dieu bénira tellement ce lieu, que d'autres y obtiendront plus de fruits de sa Parole, que je n'en ai recueilli moi-même, pauvre et infirme serviteur. — Je vous prie aussi de vous aimer l'un l'autre et de ne fermer à personne l'accès à la vérité de Dieu. »

Dans cette heure de la puissance des ténèbres, Hus se montre ferme; mais sa fermeté n'a rien de superbe; c'est celle d'un enfant de Dieu, appuyé sur le Rédempteur. Abattu par moments à la vue du plus cruel des supplices, bientôt l'espérance du secours d'en-haut le relève : « Je n'ai garde, dit-il, de répéter témérairement avec saint Pierre, que *je ne serai jamais scandalisé en Jésus-Christ ;* j'ai incomparablement moins de force et de ferveur que cet apôtre; j'ai d'ailleurs de plus violents combats et plus d'assauts à soutenir : je dis donc que, mettant toute ma confiance en Jésus-Christ, je suis résolu, lorsque j'entendrai prononcer ma sentence, de demeurer fidèle à la vérité jusqu'à la mort. »

« O mon bon Dieu ! s'écriait-il encore, jusqu'où l'Antichrist étend sa force et sa cruauté ! Mais j'espère que sa puissance sera abrégée, et son iniquité toujours plus manifestée parmi le peuple fidèle. Le Dieu tout-puissant affermira les cœurs de ceux qu'il a élus avant la fondation du monde, afin qu'ils reçoivent la couronne de gloire. — Je suis bien consolé par la parole de Jésus : *Vous serez bienheureux*

quand les hommes vous auront outragés et persécutés, et auront dit contre vous faussement toute mauvaise parole, à l'occasion du Fils de l'homme. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense sera grande dans les cieux....

» Pour certain, c'est chose fort difficile de se réjouir dans les tribulations. Et de fait cet athlète si patient et si puissant, le Fils de Dieu lui-même, notre Seigneur Jésus-Christ, sachant bien qu'il ressusciterait le troisième jour, et que, par sa mort, il triompherait de ses ennemis et délivrerait ses élus de l'éternelle damnation, troublé néanmoins en son esprit, s'écria après la cène : *Mon âme est triste jusqu'à la mort.* Il s'épouvanta, dit l'Evangile ; il fut en angoisse ; dans sa détresse, un ange du ciel vint le fortifier, et une sueur comme de gouttes de sang découla de son corps en terre. Cependant il avait dit à ses fidèles : *Que votre cœur ne soit point troublé et ne soit point étonné*, qu'il ne craigne point la cruauté des méchants ; vous m'aurez toujours pour vous faire obtenir victoire sur vos ennemis. »

On condamna d'abord les livres de Hus au feu, pour l'intimider par cet avant-coureur de son sort. Mais il écrivit à ses amis de ne se point alarmer de cette injuste condamnation, leur rappelant que les livres de Jérémie (1) avaient eu la destinée des siens, et que, du temps des Machabées, ceux de la Loi avaient été brûlés, et leurs possesseurs mis à mort. « Ainsi, mes bien-aimés en Christ ! leur disait-il, que leur sentence contre mes livres ne vous intimide point : mes écrits voleront çà et là comme des papillons : leurs statuts dureront autant que des toiles d'araignées. »

(1) Jérém., XXXVI.

Dégradation et Supplice de Jean Hus.

Hus était dans ces dispositions, quand l'archevêque de Riga l'alla prendre dans sa prison pour l'amener au concile (6 juillet 1415). Le cardinal de Viviers, Jean de Brogni (1), présidait comme à l'ordinaire; l'empereur était présent avec tous les princes de l'empire; un peuple innombrable était accouru à ce spectacle. Comme on célébrait la messe au moment où Jean Hus arriva, on le fit rester à la porte de l'église où le concile était assemblé, jusqu'à ce que la cérémonie fût achevée, de peur sans doute de profaner les *mystères* par la présence d'un *hérésiarque!* Au milieu de l'église s'élevait une table sur laquelle étaient déposés des habits sacerdotaux, et devant laquelle on le plaça sur un marchepied. Hus fit à voix basse une longue prière, pendant que l'évêque de Lodi commençait un sermon sur cette parole: *Afin que le corps du péché soit détruit.*

Le prélat chercha dans le schisme la source des hérésies, des meurtres, des sacriléges, des brigandages et des guerres qui depuis si longtemps ravageaient l'Eglise. Il fit une peinture si affreuse de ce schisme, qu'on aurait pu croire qu'il s'agissait de brûler les antipapes, et non l'humble et pieux pasteur de Bethléhem. Puis, s'adressant à Sigismond: « Détruisez les hérésies et les erreurs, » lui dit-il; et, lui

(1) Jean de Brogni, évêque d'Ostie, cardinal de Viviers, était originairement un pauvre pâtre du village de Brogni, près d'Annecy, à cinq ou six lieues de Genève. Ses talents l'élevèrent aux premières dignités de l'église romaine. A la tête du concile de Constance, pendant la vacance du siége papal, il eut le triste et fatal honneur de présider cette inique assemblée, le jour où elle condamna à mort Jean Hus et Jérôme de Prague.

montrant Hus : « Faites surtout mourir cet hérétique obstiné. »

Après le sermon commença la lecture d'un certain nombre d'articles de Wickleff, suivie de celle de trente articles de Hus. Celui-ci se disposait à répondre à chaque point, lorsqu'on le somma de se taire. Il supplia les prélats, au nom de Dieu, de lui permettre de se justifier devant le peuple qui l'entourait; « après quoi, leur dit-il, vous ferez de moi ce que bon vous semblera ! » Mais la parole lui fut refusée. Alors, fléchissant les genoux et levant les yeux au ciel, il recommanda sa cause au Souverain Juge, par une prière prononcée à haute voix.

Sur le témoignage d'un anonyme, on l'accusa d'avoir ajouté à la Trinité une quatrième personne. Aussitôt il fit sur ce sujet une confession de foi très-orthodoxe, puis il demanda le nom de son accusateur, qu'on refusa de lui faire connaître.

On lui reprocha, pour la seconde fois, son appel à Jésus-Christ; mais, le renouvelant sur l'heure même : « Vois, s'écria-t-il les mains élevées vers le ciel ; vois, ô mon doux Jésus! comment ton concile condamne comme une erreur ce que tu prescrivis et pratiquas toi-même, lorsque, opprimé par tes ennemis, tu remis ta cause à Dieu ton Père, le juste Juge, nous laissant cet exemple, afin que nous ayons recours au jugement de Dieu, quand nos ennemis nous oppriment. »

On l'accusa d'avoir méprisé l'excommunication du pape. « Je ne l'ai point méprisée, dit-il; seulement, ne la croyant point légitime, je poursuivis les fonctions de mon sacerdoce. Ne pouvant me présenter moi-même au pape, j'envoyai mes procureurs à la cour de Rome où ils furent maltraités. C'est ce qui m'a porté à venir à ce concile, de mon plein gré,

sous la foi publique de l'empereur ici présent. » En prononçant ces mots, il regarda fixement Sigismond qui ne put s'empêcher de rougir (1).

On lut ensuite une première sentence anathématisant tous ses livres, puis une seconde anathématisant sa personne. Tous les assistants applaudirent, à l'exception de Schlik, chancelier de l'empereur, qui déclara ne pouvoir, en conscience, prendre aucune part à cette affaire.

La lecture de la sentence achevée, Hus s'écria : « Seigneur Jésus, je t'en supplie, par ta miséricorde infinie, pardonne à mes ennemis qui me condamnent injustement. » Cette prière ne fit que lui attirer de nouvelles railleries de la part de ses oppresseurs.

Alors ils lui ordonnèrent de se revêtir des habits sacerdotaux, et de prendre le calice comme pour célébrer la messe. « Les Juifs, dit-il en prenant l'aube, couvrirent d'une robe blanche notre Seigneur Jésus-Christ, pour se moquer de lui, lorsque Hérode le fit mener à Pilate. » Ainsi vêtu, on le pressa de nouveau de rétracter ses prétendues hérésies pour son salut et son honneur ; mais lui, se tournant vers le peuple, déclara qu'il ne scandaliserait personne par une abjuration hypocrite et impie. Après l'avoir fait descendre du marchepied sur lequel il était placé, on lui ôta le calice, en disant : « Judas maudit, qui as abandonné le conseil de paix pour entrer dans celui des Juifs, nous t'ôtons ce calice où est le sang de Jésus-Christ. » — « Mais moi, dit le martyr, je m'assure de la miséricorde de Dieu, que dès ce jour je boirai de son calice dans son royaume. »

(1) Cent six ans plus tard, à la diète de Worms, Charles-Quint, sollicité par Eckius et d'autres, de faire arrêter Luther, malgré le sauf-conduit impérial, répondit : « Je ne veux pas rougir avec Sigismond, mon prédécesseur. »

Après qu'on l'eut successivement dépouillé de tous les insignes de la cléricature, en prononçant une malédiction à chaque pièce qu'on enlevait, il fut question de savoir comment on ferait disparaître de dessus sa tête les marques de la tonsure, les uns voulant employer à cette opération le rasoir, les autres, les ciseaux. Les ciseaux ayant enfin prévalu, on lui coupa les cheveux en croix, afin de ne laisser subsister aucune trace de couronne. Puis, on lui couvrit la tête d'une mitre de papier, haute d'une coudée, et de forme pyramidale, sur laquelle étaient peints trois diables d'une figure affreuse, avec cette inscription : L'HÉRÉSIARQUE ; et en la posant sur sa tête on prononça ces mots : « Nous vouons ton âme aux diables de l'enfer (1). » — « Mais moi, dit l'homme de Dieu, je porte avec joie cette couronne d'ignominie, pour l'amour de Celui qui, pour me sauver, en porta une d'épines. »

Dès cette heure, il fut regardé comme laïque. Le concile déclara que « l'Église n'avait plus rien à faire avec lui. » Livré sur-le-champ à l'empereur, comme à l'avocat de l'église catholique, il fut confié par ce prince à l'électeur palatin, vicaire de l'empire, et par ce dernier au magistrat de Constance, qui le remit à l'exécuteur de la justice, en lui signifiant de le brûler avec ses habits, sa ceinture, son couteau, sa bourse, sans en ôter un seul denier.

Hus marchait sans chaînes, entre deux officiers de l'électeur palatin, ayant devant lui deux valets de ville et deux derrière. Les princes suivaient avec une escorte de huit cents hommes armés. Il allait à la mort comme on irait à un festin. Non loin du bûcher, il aperçut une pauvre vieille femme, portant un fagot dont elle allait faire le sacrifice

(1) *Animam tuam devovemus diabolis infernis.*

pour contribuer à l'exécution d'un hérétique, croyant ainsi rendre culte à Dieu. Touché de ce zèle sincère, quoique aveugle, Hus s'écria : *O sancta simplicitas !* Arrivé tout près du lieu du supplice, il récita à genoux quelques psaumes pénitentiaux, et répéta souvent cette prière : « Seigneur Jésus ! aie pitié de moi.... O Dieu ! je remets mon esprit entre tes mains ! »

Il voulait parler au peuple en allemand ; mais l'électeur palatin commanda qu'il fût à l'instant brûlé. « Seigneur Jésus, s'écria le noble martyr, je souffre volontiers ce cruel supplice pour l'amour de ton Evangile; assiste-moi, Seigneur ! par ta puissante grâce, et pardonne à tous mes ennemis. » Pendant qu'il tenait les yeux levés au ciel, la couronne de papier tomba de dessus sa tête. Il sourit. Aussitôt les soldats la remirent en place, afin, dirent-ils, qu'elle fût brûlée avec les diables qu'il avait servis. Il remercia ses gardes de leurs bons traitements, et déclara que, souffrant avec Christ, il espérait aussi régner avec lui. Attaché bientôt après au poteau, par une chaîne noire et sale qui avait servi de crémaillère, il sourit encore, et fit à ce sujet de pieuses réflexions sur les souffrances du Sauveur.

Puis, on arrangea le bûcher. Avant qu'on y mît le feu, l'électeur palatin et le comte d'Oppenheim, maréchal de l'empire, s'approchant de lui, l'exhortèrent, pour la dernière fois, à abjurer ses erreurs, afin de sauver sa vie. « Je ne sais, répondit-il, quelle erreur je dois abjurer; j'ai prêché selon l'Evangile, surtout j'ai annoncé *la repentance et la rémission des péchés*. Je signe avec joie, de mon sang, tout ce que j'ai écrit et enseigné, ne l'ayant fait que pour arracher les âmes au démon et les délivrer de la tyrannie du péché. » Sur cette réponse, l'électeur et le maréchal de l'empire se retirent et le bûcher s'allume. Hus dans les flammes implo-

rait encore la miséricorde de Dieu. Les bourreaux déchirèrent en mille pièces ce qui restait de son corps; puis ses cendres, soigneusement recueillies, furent ensuite jetées dans le Rhin.

Peu de temps après, le concile écrivit en Bohême pour y notifier le supplice de Jean Hus, et pour ordonner à Conrad de procéder contre les sectateurs de l'*hérésiarque*. « On ne saurait exprimer, mandait le concile à l'archevêque de Prague, les charitables efforts que nous avons faits pour ramener Hus de son égarement; mais comme il n'en soutenait que plus opiniâtrément sa doctrine, nous nous sommes vus obligés de le condamner comme hérétique, de le dégrader de la prêtrise et de le livrer au bras séculier pour être puni du dernier supplice. »

Supplice de Jérôme de Prague.

Jérôme de Prague nous rappelle. Nous l'avons laissé malade dans une prison malsaine. On l'examina de nouveau le 19 juillet 1415, dans l'espoir que le sort de son ami l'aurait rendu plus docile. Employant tour à tour les promesses et les menaces, ses ennemis l'engagèrent finalement à signer un écrit par lequel il disait approuver la condamnation de Wickleff et de Hus, « sans toutefois, ajoutait-il, porter la moindre atteinte aux saintes vérités qu'ils avaient enseignées. » Lui-même lut à haute voix l'acte de rétractation écrit de sa propre main, après avoir prié le concile d'accepter cette offrande qu'il assurait faire *de tout son cœur*. Puis il promit et jura, par la sainte Trinité et par les saints Évangiles, de persévérer dans la foi catholique, sous peine de *l'éternelle damnation*.

Mais il n'eut pas plus tôt signé la pièce fatale que le re-

mords entra dans son âme ; et il ne retrouva la paix qu'après avoir pris, devant Dieu, la résolution de révoquer entièrement la coupable déclaration qu'il avait eu la faiblesse de faire. Après une longue suite de combats, le serviteur de Christ, que le sentiment de sa prévarication avait plongé dans la détresse, relevé tout à coup par son divin Libérateur, déploya, jusqu'à son dernier soupir, cette fermeté d'esprit, cette force d'éloquence, cette sagesse céleste, cette admirable intégrité qui confondirent les adversaires pendant qu'elles réjouirent et consolèrent l'Eglise de Dieu.

Traduit, le 23 mai 1416, devant une congrégation générale, Jérôme entendit la lecture de nouveaux articles à sa charge. On lui refusa la parole ; il la prit cependant pour sa défense.

« Quelle injustice !..... s'écria-t-il, vous m'avez tenu trois cent quarante jours dans les fers, en diverses prisons, dans l'ordure, la puanteur et la privation de toutes choses. Pendant ce temps, vous avez toujours écouté mes ennemis, et vous ne voulez pas m'entendre seulement une heure ! Je ne m'étonne pas que, leur ayant donné une si longue et si favorable audience, ils aient eu le temps de vous persuader que je suis un hérétique, un ennemi de la foi, un persécuteur des ecclésiastiques, un scélérat. C'est dans cette prévention que vous m'avez jugé sans m'entendre et que vous refusez encore de m'écouter. Cependant, vous êtes des hommes et non des dieux. Mortels, vous pouvez errer, vous tromper vous-mêmes et vous laisser séduire par d'autres. On dit que toute la lumière et toute la sagesse sont réunies dans ce concile ; prenez donc garde de rien faire à la légère, et de commettre aucune injustice. Je sais bien qu'on veut me condamner à la mort ; mais au fond je ne suis qu'un homme de fort peu d'importance ; tôt ou tard il faut mourir..... Il serait fort indi-

gne de la sagesse de tant de grands hommes de rien prononcer d'injuste, et de donner un exemple d'une conséquence bien autrement dangereuse que ne saurait l'être ma mort. »

Entraîné par son éloquence, le concile décida que la parole lui serait accordée. En conséquence, tous les articles recueillis à sa charge lui furent lus l'un après l'autre, et ses réponses, toujours puissantes, mais toujours sages, toujours mesurées, étonnèrent la cour. Chargé des plus grossières calomnies, il se leva au milieu du concile, et, les mains étendues, il s'écria d'un accent douloureux :

« De quel côté me tournerai-je, mes pères ? de qui implorerai-je le secours ? qui prendrai-je à témoin de mon innocence ? Sera-ce vous ? mais mes adversaires ont aliéné de moi vos esprits, en me représentant comme le persécuteur de mes juges. Ils ont pensé que, si leurs autres accusations ne me pouvaient faire condamner, l'infaillible moyen de me perdre était de me peindre à vos yeux comme l'ennemi de vous tous. Si donc vous les voulez croire, il n'y a rien à espérer pour moi. »

Il reparut le 26 mai 1416 devant ses ennemis, et, commençant son apologie, il déclara qu'il n'était point rare de voir des innocents faussement accusés. Il allégua l'exemple des fidèles de l'ancien et du nouveau Testament ; il cita même celui de quelques philosophes du paganisme ; ajoutant qu'il ne serait pas surpris de partager leur sort, mais qu'un jour il appellerait ses accusateurs en jugement devant le tribunal du Souverain Juge. Il se lava de plusieurs inculpations calomnieuses. Et après avoir rappelé comment il était venu à Constance pour soutenir Hus : « Je n'ai pas honte, ajouta-t-il, de confesser ici ma faiblesse. Oui, je l'avoue, et je le fais avec horreur, la seule frayeur du supplice du feu m'a fait consentir lâchement, et contre ma conscience, à la condam.

nation de la doctrine de Wickleff et de Jean Hus. » Après ces paroles prononcées d'un ton ferme, il désavoua publiquement sa rétractation, comme le plus grand crime de sa vie, et termina par une sortie contre le faste, l'avarice, l'impudicité et tous les dérèglements du pape, des cardinaux et du clergé romain.

Le 30 mai 1416, il était de nouveau devant le sanhédrin catholique, où sa condamnation lui fut notifiée. L'évêque de Lodi ouvrit la séance par un sermon sur cette parole : *Il leur reprocha leur incrédulité et la dureté de leurs cœurs* (Marc, XVI, 14). Après avoir interpellé Jérôme avec assez de douceur, prenant peu à peu un ton plus sévère, il le supplia de ne se point montrer incorrigible : « Considérez, lui dit-il, avec quelle bonté le concile vous a traité. Vous savez comment on en use avec les hérétiques. Après qu'on les a mis dans une étroite prison, on reçoit contre eux toutes sortes d'articles et toutes sortes de témoins, des usuriers, des libertins, des femmes publiques;.... personne n'entre vers eux; ils ne sont point admis à l'audience publique; s'ils se repentent, on peut leur pardonner; s'ils persévèrent, on les livre au bras séculier. » L'évêque de Lodi rappela à Jérôme qu'on n'avait pas déployé envers lui toutes ces rigueurs; puis, après d'autres paroles semblables, il conclut à l'excommunication de l'hérétique.

Dès qu'il eut cessé de parler, Jérôme, debout sur un banc, protesta qu'il n'avait jamais enseigné d'hérésie, à moins qu'on n'appelât de ce nom le zèle avec lequel il avait signalé les débordements du clergé, et il déclara que, si le concile persévérait à recevoir contre lui de faux témoignages, l'iniquité de ses membres lui serait pleinement démontrée.

On lui proposa encore de se rétracter. Il demeura inflexible. « Vous avez résolu de me condamner sans m'avoir con-

vaincu d'aucun crime, dit-il à ses ennemis ; mais après ma mort je laisserai dans vos consciences un ver immortel. J'en appelle au Souverain Juge devant qui vous me répondrez un jour. » Le concile se moqua de sa menace, et le livra comme hérétique au bras séculier, toutefois en recommandant aux exécuteurs de la justice de le traiter avec *humanité !*

Alors fut apportée une couronne de papier, semblable à celle de Jean Hus. Jérôme, ayant jeté son bonnet au milieu du concile, se la posa lui-même sur la tête, et déclara la porter volontiers pour l'amour de Celui qui, pour le racheter de l'éternelle misère, en avait porté une d'épines. Après quoi, les sergents le menèrent au supplice. Sur la route, il chantait d'un air joyeux le symbole des apôtres et des hymnes de l'Eglise. Près de monter sur le bûcher à peine éteint de Jean Hus, il se mit à genoux et pria longtemps à voix basse. Les bourreaux l'ayant ensuite dépouillé de ses habits, lui jetèrent sur les épaules un linge sale, et l'ayant attaché au poteau, l'entourèrent de bois et de paille.

Alors Jérôme entonna la belle hymne pascale, fort en vogue à cette époque : « Je te salue (1), beau jour, jour digne d'être à jamais célébré, où Dieu vainquit l'enfer, et prenant possession des cieux, etc. » Puis, après avoir récité une profession de foi catholique en vers : « Sachez, mes chers amis, dit-il, que je ne crois autre chose que ce que je viens d'exprimer. Je ne suis donc condamné que pour n'avoir pas approuvé le conseil des prêtres qui ont fait mourir Jean Hus. Car, sans parler de l'intégrité de sa vie et

(1) *Salve festa dies, toto venerabilis ævo,*
Quâ Deus infernum vicit et astra tenens, etc.
Cette hymne est de Lactance.

de la douceur qu'il a montrée dès le berceau, il était un fidèle prédicateur de la loi et de Jésus-Christ. » L'exécuteur s'approchant du bûcher par derrière, afin que Jérôme n'y vît pas mettre le feu : « Approche, approche seulement, lui dit le saint martyr ; allume le feu par devant ; si je l'eusse craint, jamais je ne fusse venu ici ; je pouvais facilement l'éviter. » Il chantait en latin : « Seigneur ! je remets mon esprit entre tes mains. » Déjà presque étouffé par la fumée, il s'écriait encore en langue bohémienne : « Seigneur ! Dieu tout-puissant ! aie pitié de moi et me pardonne mes péchés ; tu sais que j'ai aimé ta vérité. » Le vent, écartant par intervalles les flammes, laissait voir distinctement son corps tout couvert d'ulcères et ses lèvres en mouvement [F′].

Ainsi moururent, pour la cause glorieuse de l'Evangile, deux des plus vaillants champions du Fils de Dieu, Jean Hus et Jérôme de Prague. Du bûcher où ne périt que leur dépouille mortelle, leur âme, libre de ses chaînes, s'élança dans les demeures de l'éternel repos.

Supérieurs en vraie lumière à la généralité de leurs contemporains, Hus et Jérôme étaient cependant loin de posséder cette clarté de vues qui, cent ans après, devait être départie à Martin Luther et aux autres réformateurs. L'un et l'autre paraissaient bien sentir ce qui leur manquait sous ce rapport. Jean Hus, dans une de ses lettres, exprimait, on l'a vu, son espérance que Dieu conserverait la chapelle de Bethléhem, et que la divine Parole y ferait plus de fruits sous le ministère de ses successeurs qu'elle n'en avait fait sous le sien propre. Cette douce pensée l'occupait jusque dans ses songes. Il rêvait une nuit qu'il représentait Jésus-Christ sur les murs de sa chapelle et qu'on effaçait à mesure son ouvrage ; mais que des peintres plus habiles, ayant ensuite tracé des images du Sauveur, meilleures que les

siennes, avaient, au milieu des applaudissements du peuple, défié tous les évêques et les prêtres de les effacer jamais.

Obligé par l'interdiction papale de quitter Prague, il avait écrit à ses amis de cette ville quelque chose d'à peu près semblable. Faisant allusion à son nom qui signifie *oie* en bohémien : « L'oie est un animal domestique qui ne vole pas fort haut, leur avait-il dit ; mais après elle viendront d'autres oiseaux qui s'élèveront, à force d'ailes, au-dessus de tous les piéges de l'ennemi (1). » Dans une de ses lettres, il avait dit en termes moins figurés : « J'espère qu'après moi viendront de meilleurs ouvriers qui dévoileront mieux la malice de l'Antichrist, et qui sacrifieront leur vie pour la vérité de l'Evangile. »

(1) C'est apparemment sur ces paroles qu'est fondée la tradition, fort douteuse, que Hus avait prédit la réformation de Luther, en ces mots, prononcés devant ses juges : « Aujourd'hui vous brûlez une oie, dans cent ans il s'élèvera un cygne que vous ne pourrez faire mourir. »

SECTION IV.

LES CONTEMPORAINS DE JEAN HUS ET DE JÉRÔME DE PRAGUE : PIERRE DE DRESDE, JAQUES DE MISA OU JACOBEL.

Les défenseurs de la vérité meurent, mais la vérité ne meurt pas. Hus et Jérôme laissèrent après eux, pour maintenir la cause qu'ils avaient si bien défendue, des hommes qui, sans posséder toute leur spiritualité, partageaient cependant tout leur zèle contre les abus les plus criants du papisme. Dans ce nombre se signalèrent Pierre de Dresde et Jaques de Misa.

Pierre de Dresde, ainsi nommé de Dresde sa patrie, après avoir achevé ses études à Prague où il s'était étroitement lié avec Hus, alors prédicateur de renom, quitta la Bohême pour retourner en sa ville natale. Mais son hussitisme, la *lèpre vaudoise*, comme l'appelait Æneas Sylvius, le rendit bientôt suspect à la plupart de ses compatriotes. Forcé de s'éloigner de Dresde et de fuir de l'Allemagne entière où les bûchers s'allumaient de toutes parts, à Worms, à Spire, à Ratisbonne, à Berlin, à Magdebourg, il prit la résolution de revenir en Bohême. Pierre de Dresde mourut en 1440 ; il savait et prêchait de la vérité évangélique ce que Jean Hus en pouvait connaître, et il distribuait la communion sous les deux espèces.

Jaques de Misa (1), appelé aussi Jacobel, naquit à Strzibro (2), ville de Bohême, sur la rivière de Miess ou Misa. Célèbre par la sainteté de sa vie et par la pureté de sa doctrine, il eut une grande part aux débats religieux de la Bohême. Ce fut de Pierre de Dresde que le Seigneur se servit

(1) *Jacobus Misensis.*
(2) En latin *Misa.*

pour lui montrer la communion sous les deux espèces. Dès que Jacobel l'eut vue dans la Parole, il résolut de faire restituer le calice au peuple; et Dieu bénit tellement ses pieux efforts, que la communion sous les deux espèces fut publiquement rétablie à Prague, avec l'approbation de la ville et de l'université. Mais le clergé de crier à l'innovation, les docteurs papistes d'assaillir Jacobel, Conrad de le frapper de ses foudres épiscopales, et tout le concile de Constance de s'agiter violemment contre lui.

L'intrépide Jacobel n'en continua pas moins de combattre les superstitions romaines. Il demandait qu'on « réduisît les ecclésiastiques à l'état des apôtres qui ne possédaient rien. » Il ne ménageait nullement ses expressions quand il s'agissait de censurer le clergé. Comme on attaquait les docteurs de l'université de Prague, partisans décidés de la communion sous les deux espèces, Jacobel entreprit de les justifier: « Ils ne marchent point en bottes ni en vêtements bigarés, dit-il; ils n'élargissent point si fort leurs frocs et leurs capuces, qu'à peine leurs chevaux ou leurs mules puissent les porter; ils sont, au contraire, humbles et simples, à l'imitation du précurseur de Jésus-Christ et de ces hommes dont parle le XIe des Hébreux. Mais, pour ces docteurs gros et gras qui vivent dans les délices, ils ressemblent à ceux dont parle saint Jérôme: « N'est-ce pas une honte, dit-il, de prêcher Jésus crucifié avec un corps farci de graisse, et d'exhorter au jeûne avec des lèvres vermeilles et des visages remplis d'embonpoint! »

La sixième conclusion des docteurs de Constance, qui décrétèrent le retranchement de la coupe, portait que: « Ceux qui affirmaient opiniâtrément le contraire devaient être tenus pour hérétiques et punis en cette qualité. » Sans paraître alarmé ni de l'accusation ni de la menace, Jacobel

trouve, au contraire, un sujet de joie dans sa conformité avec Jésus-Christ, les apôtres et les chrétiens primitifs, réputés hérétiques et mis à mort comme tels. Et les passages de l'Ecriture sainte et des Pères ne lui manquent pas pour appuyer cette conformité. Puis il ajoute : « Supposons que Jésus-Christ se présentât à Constance, avec son Eglise primitive, sa vie apostolique et sa pratique évangélique; que là, comme autrefois à Capernaüm, il dît en pleine assemblée : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous-mêmes*, et qu'il voulût pratiquer le sacrement comme il l'a institué, croyez-vous que, dans l'état actuel des choses, il trouvât audience au concile? Bien difficilement sans doute. Au lieu de se retirer, comme le firent ceux de Capernaüm, les docteurs déclareraient Jésus-Christ hérétique, ou le condamneraient en disant : Telle n'est point la *coutume.* »

Parlant ensuite de la marche du concile dans la condamnation d'un hérétique, réel ou supposé, voici comment s'exprime Jacobel : « D'abord ils le diffament, puis ils le citent, ensuite ils l'excommunient; enfin, se saisissant de lui, ils le dégradent, le maudissent corps et âme, autant qu'il est en eux, et le livrent au bras séculier. Et comme les prêtres des Juifs disaient : *Si vous laissez aller celui-ci, vous n'êtes point ami de César*, tout de même ceux-ci disent : Monsieur le magistrat, cet homme est de votre juridiction; l'Eglise n'y peut plus rien. »

Mort en 1429, après une longue suite d'adversités, Jacobel fut enterré dans le cimetière de la chapelle de Bethléhem, et cette inscription placée sur sa tombe : « Ci-gît le vénérable Jaques de Mise, maître ès-arts, bachelier en théologie, profond interprète des Ecritures, et principal promoteur de la digne communion. »

SECTION V.

LES DISCIPLES DE JEAN HUS, OU HUSSITES.

Leur histoire depuis le Concile de Constance jusqu'à la Fondation de l'Unité des Frères.

La conduite du concile de Constance alluma, dans toute la Bohême, un terrible incendie qui désola longtemps ce malheureux royaume; retraçons rapidement l'origine et les progrès du mal.

Cinquante-quatre seigneurs de Bohême avaient écrit au concile (1415) une lettre commune, pour lui reprocher, d'un ton ferme, l'injustice du supplice de Jean Hus et celle de la condamnation de Jérôme, qu'ils regardaient déjà comme certaine (1) : on y remarquait particulièrement ces lignes :

« Nous qui, par la grâce du Seigneur, faisons profession de suivre ses commandements et conséquemment d'observer la charité envers le prochain, nous désirons savoir de quel esprit vous avez été animés dans le traitement que vous avez fait subir à notre révérend pasteur Jean Hus, théologien et bachelier dont la mémoire nous est en bénédiction. Vous l'avez condamné sur les fausses accusations de ses ennemis mortels qui sont aussi les nôtres. —Vous l'avez fait mourir d'une mort cruelle et ignominieuse, le livrant aux flammes, au grand déshonneur de nous tous.—Cependant,

(1) La lettre des seigneurs de Bohême arriva quelque temps avant le martyre de Jérôme.

c'était un homme saint et vertueux ; l'intégrité de sa vie était connue de tout ce royaume. Il a enseigné à nous et à nos sujets la doctrine de l'Évangile, selon les saintes Écritures. Dans tout ce qu'il a prêché et écrit, il a montré son aversion pour toute erreur. En particulier, il n'a cessé de nous exhorter tous à la paix et à la charité mutuelle. Et quelques soins que nous ayons mis à étudier sa conduite, jamais nous n'avons ouï dire qu'il ait enseigné de doctrine erronnée, ni scandalisé aucun de nous ou de nos sujets, par œuvres, ou par paroles, ou de quelque autre manière que ce soit. »

Après ce beau témoignage rendu à leur compatriote, les seigneurs de Bohême ajoutaient :

« Il est venu de plus à notre connaissance que quelques calomniateurs, ennemis de Dieu et des hommes, et principalement de notre royaume de Bohême et de notre margraviat de Moravie, ont méchamment chargé d'opprobre ces deux pays, en disant que l'hérésie y est partout répandue, et que si l'on n'y porte remède, tout y sera bientôt corrompu..... Nous vous le certifions donc, révérends pères, nous avons cette ferme espérance en notre Seigneur Jésus-Christ, que non-seulement il sauvera nos âmes, mais qu'il fera connaître, quand l'heure sera venue, le droit des innocents. Et nous désirons que, dans cette occasion, vous sachiez, ainsi que tous les fidèles, que nous agissons avec une intention pure et une bonne conscience....

» Abandonnant, pour le présent, ces outrages au Seigneur à qui la vengeance appartient, et qui saura rendre à l'orgueilleux selon son mérite, nous souffrirons patiemment. Et, sans nous soucier de ce que pourraient faire les hommes, nous défendrons, jusqu'à l'effusion de notre sang, la loi de notre Seigneur Jésus-Christ, et nous soutiendrons les humbles, pieux et constants prédicateurs de sa Parole. »

Cette énergique lettre portait les sceaux des cinquante-quatre seigneurs de Bohême et de Moravie qui y avaient apposé leur signature. Aucun d'eux ne se montra plus sensible à l'exécution de Hus, que Jean de Trocznow, chambellan de Wenceslas, le même qui, par la suite, devait se rendre si redoutable aux papistes sous le nom de Zisca (1). Un jour que ce seigneur se promenait silencieux dans la cour du palais de Prague, le roi lui demanda quel était le sujet de sa rêverie. « C'est, répondit-il, le sanglant affront fait à notre royaume de Bohême par le supplice de Jean Hus. » Dès ce moment, Jean de Trocznow, dont le zèle n'était malheureusement pas celui de l'Evangile, médita les projets de vengeance qu'il exécuta plus tard.

Cependant les docteurs assemblés à Constance, au lieu de répondre aux cinquante-quatre signataires de la lettre qui vient d'être mentionnée, écrivirent à d'autres seigneurs de ces mêmes pays, zélés défenseurs du catholicisme, les conjurant de prêter main forte au légat du concile, chargé par eux d'extirper radicalement la prétendue hérésie. Dès-lors toutes les chaires de la Bohême ne retentirent plus que d'excommunications lancées contre les partisans de Jean Hus, désignés ordinairement sous le nom de Hussites, et d'imprécations par lesquelles on les vouait aux puissances infernales. On leur ravissait leurs chapelles, on faisait mourir leurs ministres, on accumulait sur eux les traitements les plus barbares.

Toutes ces cruautés n'étaient que le prélude de vengeances autrement terribles; on allait organiser en grand la persécution. Wenceslas, mort en 1419, ayant laissé le trône

(1) Mot bohémien qui signifie *borgne*; ce surnom lui vint de la perte qu'il fit d'un œil dans une bataille.

de Bohême à l'empereur Sigismond, son frère, ardent sectateur du pape, le clergé romain, libre de toute entrave, se hâta d'accomplir les desseins qu'il avait dès longtemps conçus. Le nouveau pontifé, élu par le concile de Constance (Martin V), publia la croisade contre les disciples de Jean Hus (1420), promettant l'absolution de toute offense à quiconque prendrait les armes pour les extirper et les détruire, sommant les ducs, les princes, les margraves, les comtes, les barons, les gouverneurs, de leur courir sus et de les exterminer; il osa même les conjurer, par les plaies de Christ et au nom du salut éternel de leurs âmes, de réunir toutes leurs forces pour abolir ce qu'il lui plaisait d'appeler une race impie et sacrilége. Aussitôt les princes et les seigneurs catholiques, humbles vassaux de la tyrannie papale, rassemblent des troupes; Sigismond, héritier de la couronne de Wenceslas, se met à leur tête, et la triste Bohême devient le théâtre d'une longue et sanglante lutte.

La plupart des Hussites, oubliant, dans leur désespoir, les maximes de l'Evangile, se disposèrent à repousser la force par la force et déployèrent, sous la conduite de Zisca, cette intrépidité qui les a rendus si célèbres. Leur chef les conduisit sur une montagne hérissée de rochers, à 25 ou 30 lieues de Prague, où il établit son camp, entouré d'une muraille, et où il jeta les fondements d'une ville assez forte pour soutenir un siége; cette place fut nommée Tabor, d'un mot bohémien qui signifie *camp*, et c'est de ce nom que les plus ardents d'entre les Hussites reçurent celui de Taborites. Tous les efforts des catholiques échouèrent, pendant de longues années, contre la valeur et l'habileté de Zisca et de ses successeurs.

Les Hussites, parfaitement unis entre eux, auraient bien plus facilement soutenu le choc de leurs adversaires. Mais

des dissensions éclatèrent dans leurs rangs. Les uns, ayant adopté le rite romain, ne se réservaient que la liberté de participer à la cène sous les deux espèces, et comme c'était à l'usage du calice qu'ils tenaient le plus, on les surnomma Calixtins. Les autres, appelés Taborites, rejetaient toute superstition papale. Pour les distinguer des Calixtins, on leur donnait aussi le nom de Zélotes : c'était le plus petit nombre. Parmi les Taborites, deux partis se formèrent : les uns conservèrent cette désignation ; les autres se nommèrent *Orphelins*, s'estimant tels depuis que la mort les avait privés de l'intrépide Zisca, leur chef et leur père : ces derniers tenaient une sorte de milieu entre les Taborites proprement dits et les Calixtins.

A côté de ces factions, tout à la fois religieuses et militaires, venaient se placer les vrais amis de Hus, les disciples de Jésus-Christ. Ils souffraient en silence, remettant leur cause à Celui qui a dit : *A moi la vengeance; je le rendrai, dit le Seigneur.* Etrangers pour la plupart aux guerres terribles que se livraient les catholiques et les taborites, ils étaient assez généralement connus sous le nom de Picards, nom particulièrement abhorré des papistes, et qui pour eux était synonyme de méchant et d'infâme. Les ennemis l'avaient d'abord donné aux Vaudois anciennement venus de Picardie et d'autres points de la France; ils l'appliquèrent dans la suite à tous les fidèles de Bohême et de Moravie.

Cependant les divisions des Hussites n'empêchèrent pas complètement le succès de leurs armes. Malgré les machinations des catholiques qui s'efforçaient de mettre les partis aux prises, toutes les fois que l'armée impériale marchait contre les Bohémiens désunis, ces derniers oubliaient leurs querelles particulières, et, se ralliant autour du même étendard, tournaient toutes leurs armes contre l'ennemi commun.

Les Hussites attaqués avaient à opter entre deux alternatives: prendre la fuite, ou se défendre les armes à la main jusqu'à la dernière extrémité. Ils s'arrêtèrent à ce dernier parti. Nous n'adopterons certainement pas le sentiment qu'exprime à ce sujet l'auteur de l'*Histoire du Concile de Bâle:* « Lorsqu'on prend les armes pour attaquer et pour ravir la liberté de conscience, dit Lenfant, n'est-il pas *naturel* qu'on la défende par la même voie ? Des peuples libres ne sont-ils pas en droit de se retrancher et de faire bonne guerre pour la défense de leurs libertés ? » — Les peuples du monde, oui; les chrétiens, non. Repousser l'épée par l'épée est *naturel* à l'homme naturel, mais n'est point du disciple de Jésus-Christ. Tous ceux qu'anime l'Esprit du Sauveur suivent son exemple et le commandement qu'il leur a laissé: *Ne résistez point à celui qui vous fait du mal* (1). *Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre* (2). La foi, la patience, la prière, telles sont les armes de ses enfants persécutés. Jamais ses vrais disciples n'en manièrent d'autres. Si vous apercevez quelque part d'autres moyens de défense, n'hésitez pas à le dire: Ce n'est point ici l'Eglise du Seigneur. Et comme la patience et la prière sont les seules armes des fidèles opprimés, elles sont aussi les plus redoutables. On l'a dit: par la prière de la foi, l'Eglise fait mouvoir le bras de Celui qui régit le monde. Moïse prie sur la montagne, et Amalec est vaincu dans la plaine. Samuel crie à l'Eternel, et les Philistins sont défaits. Oui, la meilleure armure du chrétien, c'est l'armure de Dieu; son épée la plus affilée, c'est la Parole de Christ: son artillerie la plus efficace, ce sont les supplications et les larmes.

(1) Matth., V, 29.
(2) *Ibid.* X, 23.

L'empereur et le pape, voyant qu'ils ne parvenaient pas à soumettre la Bohême par la force des armes, eurent enfin recours à un autre expédient. Ils convoquèrent à Bâle une assemblée ecclésiastique, à laquelle les théologiens de Bohême furent appelés à se rendre (1431). On les invitait, dans les termes les plus doucereux, à venir s'employer au rétablissement de la paix. Désireux de répondre à l'appel, ils envoyèrent à Bâle, Jean Rokysane, Nicolas Episcopius et d'autres, chargés de réclamer en leur nom la concession des quatre articles suivants : 1° L'eucharistie sera donnée au peuple sous les deux espèces du pain et du vin, et librement administrée, par les pasteurs, à tous les fidèles attachés à Christ, dans le royaume de Bohême, dans le margraviat de Moravie, etc.; de plus, le service divin sera célébré en langue connue de tous. 2° Selon la loi de Jésus-Christ, le clergé, exclu de toute administration séculière, ne possèdera aucune juridiction sur le temporel. 3° La Parole de Dieu sera librement prêchée par des ecclésiastiques fidèles et d'une capacité reconnue. Ce troisième article fut proposé de la part des Orphelins. Enfin, dans le quatrième, les Taborites demandaient que tous les péchés mortels, et surtout les péchés commis publiquement, fussent ouvertement repris et accompagnés de l'excommunication suivant la loi de Dieu.

A ces quatre articles, les députés ajoutèrent cette déclaration : « Nous sommes prêts à nous unir en un seul corps, et de la manière que tous les fidèles chrétiens sont obligés de le faire, conformément à la loi de Dieu. Nous sommes de même disposés à obéir à tous nos préposés légitimes, dans toutes les choses ecclésiastiques qu'ils nous prescriront selon la Parole de Dieu. Mais si quelqu'un, soit concile, soit pape, soit quelque prélat que ce puisse être, nous enjoint de faire ce que défend la Bible, ou s'il omet quelque chose

de ce qu'elle contient, ses décisions fussent-elles accompagnées d'imprécations et d'anathèmes, nous ne nous croyons aucunement tenus de lui obéir, et nous ne lui obéirons jamais. »

Les réclamations des Bohémiens ayant été réputées de nature à ne pouvoir se concilier en entier avec les intérêts de l'église latine, il fallut nécessairement en venir à un accommodement. En conséquence, une convention réciproque fut arrêtée. Mais, insidieuse de la part du clergé romain, cette convention devint pour le royaume une nouvelle source de malheurs. Aussi n'avait-elle été acceptée par les députés bohémiens qu'à la sollicitation de Rokysane, que les papistes avaient séduit à Bâle par la promesse d'un archevêché.

Ce Rokysane, d'abord ami des Hussites, avait une fois entrepris de prouver, par l'Apocalypse et par Daniel, que le pape est l'Antichrist, et il avait dit : « Aussi longtemps que nous ne lui refuserons pas toute obédience, nous serons un peuple misérable et digne de mépris. Les pactes qu'un certain nombre de Bohémiens ont pu faire avec lui ne sont point notre règle; nous n'en avons d'autre que la loi de Christ. Tenons pour souillé tout ce qui vient du pape, et n'admettons que ce qu'enseignent les écrits apostoliques. »

Mais, dans la suite, l'appât des honneurs lui fit changer de langage. Et de quoi l'homme n'est-il point capable, aussi longtemps que la grâce divine n'a pas encore étouffé dans son cœur le germe de l'ambition et celui de l'avarice, cette racine de tous les maux? Une fois gagné par les émissaires de Rome, Rokysane sut entraîner, dans le parti du pape, les autres députés bohémiens. Les Calixtins se contentèrent d'avoir obtenu la communion sous les deux espèces, et l'usage de leur langue maternelle dans la célébration du service public. Tous les autres Hussites furent consternés quand

ils apprirent ce qui venait de se passer à Bâle. Ils protestèrent hautement contre la conduite des députés, et de nouveau coururent aux armes. Mais, bien moins heureux que dans la précédente lutte, ils tombèrent en foule sous les coups de leurs ennemis. La forteresse de Tabor fut prise ; et un grand nombre de Taborites, chassés dans des granges auxquelles on mit le feu, périrent misérablement.

Cependant Rokysane obtint enfin le salaire d'iniquité que son âme charnelle avait tant convoité : il fut élu archevêque de Prague. Mais il sollicita vainement son installation ; le pape lui refusa le *pallium* ou manteau archiépiscopal, aussi longtemps qu'il ne renoncerait pas à la communion sous les deux espèces. Ce refus irrita tellement Rokysane, qu'il recommenca à déclamer contre le pape et à l'appeler l'Antichrist, et qu'il pressa les Bohémiens de rentrer dans la communion grecque (1450). Sa proposition ayant été généralement goûtée, des députés furent envoyés à Constantinople, avec une lettre adressée au clergé de cette ville ; mais, après des négociations heureusement commencées, l'espoir d'une réunion s'évanouit complètement par la prise de Constantinople, tombée au pouvoir des Ottomans, le 29 mai 1453.

Rokysane ne cessait néanmoins de demander une réformation générale. Ses discours lui concilièrent de nouveau la confiance des disciples de Christ. Jusqu'alors, ils avaient adhéré en plusieurs choses au culte extérieur de l'église romaine ; Rokysane leur conseilla de rompre entièrement avec elle, attendu qu'elle n'offrait à tous les regards qu'abominations et plaies incurables. Les chrétiens suivirent son conseil et le prièrent de s'unir à eux, ce qu'il refusa sous de vains prétextes. Le fait est que l'ambitieux évêque était peu disposé à échanger les honneurs ecclésiastiques contre l'opprobre de Jésus-Christ.

Toutefois Rokysane profita du crédit dont il jouissait à la cour de Podiebrad, pour solliciter en faveur des fidèles la concession d'une contrée où ils pussent servir Dieu selon leur conscience. Heureux dans des démarches qu'il avait entreprises dans l'intention de se débarrasser d'eux, bien plus qu'en vue de leur rendre service, il obtint, pour leur retraite, la seigneurie de Lititz, domaine royal, situé dans les montagnes voisines de la Silésie. Ce fut l'époque de leur entière séparation d'avec les Calixtins. Depuis ce temps (1456), ils cessèrent aussi de conférer avec Rokysane, dont la conduite équivoque leur inspirait une défiance toujours croissante. Un très-grand nombre de familles, parties de Prague et d'autres points du royaume, s'acheminèrent vers Lititz. Dans leurs rangs se trouvaient des gens de toute condition, des maîtres-ès-arts, des bacheliers, des savants, des gens sans études, des nobles, des artisans, des villageois. Une multitude de Vaudois que la persécution avait chassés d'Autriche et qui se tenaient cachés dans les bois et les forêts, dans les cavernes et sur le sommet des montagnes, accoururent aussi, pleins de joie, au milieu d'eux, et furent admis dans la communion de leur église; en sorte que Lititz devint le refuge de tous ceux qui voulaient jouir du libre exercice de la religion, et vivre selon la piété qui est en Jésus-Christ.

L'Unité des Frères. — Son Histoire jusque vers le temps de la Réformation.

Arrivés heureusement à Lititz, ces fidèles se réunirent solennellement le 1er mai 1456. Prosternés devant leur Sauveur, ils le supplièrent d'habiter au milieu d'eux, d'être leur chef, leur docteur; leur sûre retraite, et s'engagèrent sous

son regard à former une église uniquement régie par sa Parole. Liés par les nœuds sacrés de la foi, ils convinrent de ne se donner réciproquement d'autre nom que celui de frères et de sœurs, et d'appeler leur église, l'Eglise de l'Unité ou l'Unité des Frères.

D'autres congrégations fidèles, animées du même esprit et réglées selon les mêmes principes, étaient répandues dans plusieurs villes de Bohême et de Moravie. Toutes soutenaient d'intimes rapports avec l'église de Lititz. Les unes et les autres décidèrent de ne point imiter les Taborites, c'est-à-dire, de ne jamais prendre les armes pour se défendre en cas d'attaque, mais de souffrir plutôt les persécutions et la mort. Pleins d'amour pour la Parole de vie et de zèle à la répandre, incessamment occupés à la prière, au chant des cantiques, à la pratique de toutes les œuvres de charité, ces nobles témoins de Christ offraient au monde une belle et intéressante image de l'Eglise primitive.

Mais, jaloux de leurs priviléges, Satan ne les en laissera pas longtemps jouir en repos. Bientôt, il excitera contre eux les ecclésiastiques romains et les Calixtins, et tous ensemble appelleront sur eux, du haut de la chaire, de nouvelles rigueurs. Rokysane lui-même, qui avait précédemment obtenu pour eux un asile, Rokysane sera des premiers à solliciter contre eux la persécution (1460).

Les maux qu'endurèrent les Hussites ne sauraient se décrire. Etienne, un de leurs pasteurs des environs d'Olmutz, fut expulsé du pays avec ses paroissiens. Matthias, autre pasteur fidèle, fut écartelé; Janicelle, son collègue, brûlé vif. Les Frères de Medsiric furent chassés de leurs demeures au milieu des rigueurs de l'hiver; leurs malades, traînés hors de la ville, furent jetés sur les champs et livrés au sort le plus affreux. La plupart des Hussites expirèrent

dans les douleurs de la torture, ils se laissèrent couper les pieds et les mains plutôt que de renier leur Maître et son Evangile.

Grégoire, neveu ou cousin de Rokysane, était alors un de leurs conducteurs les plus considérés. Ils l'appelaient leur patriarche. Comme il visitait leurs troupeaux pour les consoler et les raffermir, il tint, à Prague, une assemblée et célébra la cène dans une maison particulière. Sa présence en cette ville ayant été connue de ses ennemis, on le fit avertir sous main de se retirer au plus tôt, s'il ne voulait périr. L'humble pasteur se disposait à partir sur l'heure, sans prendre aucun repas; mais trois jeunes ecclésiastiques qui l'accompagnaient dans sa tournée, bravant inutilement le danger, voulurent absolument qu'on mangeât avant de quitter la ville. « La torture, disaient-ils, est pour nous un déjeûner, et le bûcher, un dîner. » Grégoire se laissa persuader de rester avec eux. Quelques moments s'écoulent, et bientôt arrive un juge suivi de quelques archers, lequel entr'ouvrant la porte de la chambre où les voyageurs se trouvaient réunis, leur crie : « Vous autres Frères, vous devez le savoir, il est écrit que *tous ceux qui veulent vivre selon la piété en Jésus-Christ souffriront persécution ;* de par le magistrat, je vous ordonne de me suivre en prison. »

Grégoire, mis à la torture, eut, en la subissant, une sorte de ravissement pendant lequel il ne ressentit aucune douleur. Revenu ensuite à lui-même, il s'étonna d'éprouver de la souffrance dans tous ses membres; alors il raconta ce qui s'était passé en lui durant sa défaillance. « Je me sentais, dit-il, conduire sur une agréable prairie, au milieu de laquelle s'élevait un arbre chargé de fruits et offrant un asile à des oiseaux de toute espèce. Ils sautaient d'une branche à l'autre, chantant et se nourrissant des fruits de l'arbre. Au

milieu d'eux, était un jeune homme qui les gouvernait avec une baguette, et aucun d'eux ne se permettait de vol que celui qu'il leur laissait prendre. Près de là se trouvaient trois hommes debout, et qui paraissaient être les gardiens de l'arbre. »

Selon Grégoire, le jeune homme armé d'une baguette représentait le Souverain Pasteur. Il assurait aussi que les trois gardiens de l'arbre ressemblaient aux trois Frères qui, six ans après, furent élus par le sort évêques de l'Unité.

Quant aux jeunes gens arrêtés avec lui, l'événement prouva que le courage dont ils s'étaient vantés n'était chez eux que pure arrogance; pour éviter le supplice, ils consentirent à abjurer publiquement dans la cathédrale de Prague; à la vérité, deux d'entre eux revinrent plus tard à repentance, mais le troisième persista dans son égarement.

Les Frères persécutés firent une dernière tentative auprès de Rokysane, le conjurant, au nom de l'Eternel et du salut de son âme, de ne point abandonner la cause du Seigneur. « Mes bonnes gens, répondit l'archevêque à leurs envoyés, je le sais bien, votre cause est bonne; mais, si je la voulais soutenir, je courrais les mêmes dangers que vous, et vous et moi serions également malheureux. Suivez mon exemple, vivez paisiblement et sans bruit, vous souvenant de cette parole du prophète: *L'homme prudent se tiendra tranquille, car le temps est mauvais* (1). » Sur cette réponse, les Frères se retirèrent. Quelques temps après, ils lui écrivirent une dernière lettre ainsi terminée: « Rokysane, tu es du monde, tu périras avec le monde. »

Vers ce même temps, les Frères, pressés du besoin de resserrer toujours plus les liens qui les unissaient, assemblè-

(1) Amos, V, 13.

rent des synodes dans les montagnes de Bohême et de Moravie. Dans ces conférences fraternelles où présidaient la simplicité, l'amour, la concorde, ils établirent les règles, uniquement puisées dans la Parole de Dieu, qui devaient les diriger dans les circonstances difficiles où ils se trouvaient alors. Ils arrêtèrent aussi d'avoir de fréquents jours de jeûne et de prières, et recherchèrent pour leurs troupeaux de fidèles conducteurs.

De tous les synodes qu'ils convoquèrent à cette époque, le plus célèbre fut sans contredit celui de Lotha. Leurs députés y réglèrent définitivement toutes les affaires ecclésiastiques de l'Unité. Ils y nommèrent, par la voie du sort, trois évêques auxquels ils donnèrent ensuite le baiser de paix; puis, ils supplièrent l'Eternel de les revêtir de son Esprit de force (1). Tous ensemble ils renouvelèrent le vœu de demeurer fidèles à Jésus-Christ, au sein de l'idolâtrie et de la dépravation générales. Des chants de louange et la célébration de la cène terminèrent ce mémorable synode, commencé par des prières et des supplications avec jeûne.

La question du mode d'ordination pastorale absorba plus tard l'attention des Frères. L'Unité paraissait convaincue que la Parole n'établit pas de différence entre les anciens et les évêques; que tous ont le même titre, que tous possèdent le même droit de conférer l'ordination, la suprématie épiscopale ne reposant sur aucune ordonnance apostolique. Toutefois, dans le dessein de s'accommoder aux circonstances d'alors et de fermer la bouche aux adversaires, l'Unité crut devoir se donner des évêques en titre. En conséquence, elle tourna ses regards vers les Vaudois que la persécution avait

(1) Le sort désigna Matthias de Cunewald, Thomas Przelaus et Elie Crenow, précisément les plus pieux et les plus capables.

conduits en Autriche et qui possédaient l'épiscopat tel qu'elle le désirait pour elle-même. Les trois anciens désignés par le sort allèrent trouver Etienne, pasteur vaudois, qui séjournait en ce dernier pays sur les frontières de Bohême. Etienne, assisté d'un autre évêque et de quelques anciens de l'église vaudoise, leur conféra, par l'imposition des mains, ce qu'il appelait l'ordination épiscopale, avec pouvoir de la transmettre à d'autres. Puis, la cérémonie achevée, tous ces serviteurs de Christ se donnèrent la main d'association, s'exhortant à poursuivre vaillamment l'œuvre du Seigneur, sans jamais se laisser intimider par les adversaires.

A cette même époque, l'Unité décida que ses conducteurs ne porteraient point le titre d'évêque, soit à cause de l'abus criant qui se fait de l'épiscopat dans l'église romaine, soit pour éviter les rivalités que cette charge aurait si facilement pu introduire au milieu d'eux. Il fut donc convenu qu'ils recevraient la simple désignation de *seniores* ou d'anciens, et que tous auraient le même titre et le même honneur.

Aussitôt que les ennemis de l'Unité eurent appris qu'elle venait d'adopter une forme régulière d'église, la haine et la jalousie mirent de nouveau les armes dans leurs mains (1467). Rokysane, dans des lettres circulaires, la peignit sous les plus noires couleurs. Ces lettres, lues dans toutes les paroisses catholiques, la rendirent tellement odieuse, que partout l'on ne respirait contre elle que menace et que fureur. La crainte s'empare alors du cœur des Frères. Un grand nombre courent se réfugier dans les forêts, dans les cavernes. Heureux encore, s'ils peuvent y trouver un asile, car l'ennemi les poursuivait partout. Dispersés et partagés en petits troupeaux, ce n'était que dans l'obscurité qu'ils pouvaient tenir leurs assemblées. Tous ceux que les papistes venaient à découvrir étaient mis à mort.

Mais ces tribulations ne suspendirent pas tout-à-fait leurs travaux. En particulier, elles ne les empêchèrent pas de donner suite au projet qu'ils avaient conçu, de s'unir aux Vaudois pour former avec eux un seul peuple, régi par le même code, la Parole de Dieu. Bien qu'ils approuvassent leur doctrine et leur vie, les Frères avaient néanmoins à leur reprocher de lâches complaisances pour l'église romaine dont ils suivaient encore le culte idolâtre, uniquement en vue de se soustraire à la persécution. Ils leur envoyèrent des députés qu'ils chargèrent de leur communiquer tout à la fois leurs fraternels désirs et leurs charitables remontrances. Proposition de rapprochement, témoignage d'amour, reproches justement mérités, tout fut reçu par les derniers avec une égale gratitude.

Déjà l'on était convenu du jour où l'on s'assemblerait pour réaliser l'union désirée, et tout semblait aller à souhait, quand l'imprudence des Vaudois, éventant le projet, ranima toutes les fureurs de la persécution. L'évêque Etienne, conduit à Vienne en Autriche, y reçut la couronne du martyre. Un grand nombre des siens expirèrent avec lui sur les bûchers. Un plus grand nombre se sauvèrent dans la Marche de Brandebourg. Plusieurs revinrent dans la suite s'établir, soit en Bohême, soit en Moravie, où ils se joignirent à l'Unité. Ainsi s'opéra le rapprochement tant désiré, mais par de tout autres moyens que ceux que l'homme avait conçus, et seulement après que le vent de l'Eternel, en soufflant sur l'église de Bohême, y eut détaché du bon grain la balle inutile; alors l'union fut vraiment bénie.

Les papistes savaient toujours colorer leur cruauté des plus belles apparences. A les entendre, ils poursuivaient un peuple infâme, indigne de toute compassion, des impurs, des méchants, des impies, en un mot des picards. Ces misé-

rables refusaient d'adorer le pain consacré de l'eucharistie; donc, ils défendaient de se mettre à genoux devant Dieu quand on le prie ! Ils disaient que les vêtements qui nous couvrent prouvent que nous avons perdu l'image divine, et que si l'homme fût resté dans l'innocence, il n'eût eu besoin d'habits que pour se garantir des injures de l'air; donc, c'était chez eux principe arrêté qu'il fallait aller nu comme Adam !

Georges, roi de Bohême, ayant ordonné de poursuivre les Picards, sur toutes les terres de sa domination (1468), les Frères rédigèrent une apologie adressée à ce prince, au consistoire de Prague et au public, et renfermant la déclaration suivante : « Dans l'affaire de notre salut, nous ne recevons et n'enseignons que ce qu'enseignent tous les vrais croyants. Notre but est de plaire à Dieu, de vivre dans la piété, de prendre pour unique règle de conduite la sainte Parole de Dieu, et d'être sauvés par la foi en notre Seigneur Jésus-Christ. C'est à cela que tendent les vœux de nous tous. En même temps, nous sommes bien éloignés de croire que le règne du Sauveur soit renfermé dans notre église, exclusivement à tout autre, ou que nous soyons les seuls vrais chrétiens. Cette opinion-là, nous la laissons à l'église romaine, qui a la vaine prétention de se croire la seule église véritable. — Loin de rejeter les cérémonies, nous admettons volontiers celles qui servent à l'édification ; quant à celles qui nuisent à la foi, à l'espérance et à la charité, nous estimons qu'on ne peut ni ne doit les adopter. »

Dans leur apologie, les Frères-Unis repoussaient toutes les calomnies dont ils étaient les objets; ils protestaient que, s'ils avaient rompu avec la communion nationale, c'était uniquement pour suivre la Parole; et que, séparés seulement des chrétiens de nom, ils demeuraient unis de cœur à tous les vrais disciples du Fils de Dieu. Mais l'orage excité

contre eux ne se calma qu'après la mort du roi Georges, arrivée l'an 1471. Rokysane mourut quelques jours après dans de cruels remords.

Wladislas, successeur de Georges, donna la paix aux Frères-Unis. C'est ce prince qui répétait matin et soir la prière : « O Seigneur, que je voie la paix régner en mes jours ! » Sous son sceptre paternel, les Frères, au témoignage de leurs ennemis, « jetèrent de si profondes racines et étendirent si loin leurs branches, qu'il devint comme impossible de les extirper. » Leurs adversaires, il est vrai, furent plus d'une fois sur le point d'arracher au roi de Bohême un nouvel édit de persécution ; mais les diverses apologies que les Frères présentèrent à ce souverain, firent sur son esprit une impression si profonde qu'il défendit expressément que personne mît la main sur eux.

Les Frères profitèrent de cet intervalle de repos pour entreprendre des recherches sur l'état religieux de la chrétienté (1474). Ils désiraient savoir s'il existait un autre peuple que les Vaudois et eux-mêmes, qui servît Dieu selon l'Evangile et qui pût leur communiquer quelques bénédictions spirituelles. En conséquence, des membres de leurs troupeaux, nommés par la noblesse et entretenus à ses frais, partirent pour cette intéressante investigation. L'un d'eux, aide-évêque (co-senior), se dirigea vers la Grèce et vers les contrées voisines de l'Italie ; un autre, gentilhomme bohémien, vers la Scythie, la Moscovie et l'Esclavonie. Un troisième fut chargé de parcourir la Palestine et l'Egypte, accompagné d'un interprète juif. Un quatrième enfin, visita Constantinople et plusieurs contrées de la Thrace. A leur retour, les députés rapportèrent qu'après avoir soigneusement cherché les vrais fidèles, ils avaient trouvé la chrétienté partout plongée dans le vice et la superstition.

Pendant que ces envoyés accomplissaient leur important message, les Frères se voyaient exposés à de nouveaux périls (1476). Leurs ennemis avaient suborné contre eux un meunier nommé Leska, dont le nom n'exprimait que trop fidèlement le caractère (1). Dressé par un clergé perfide, ce misérable allait de lieu en lieu, se disant un des pasteurs de l'église des Frères, débitant sur leur compte les plus révoltantes calomnies, et, pour comble d'hypocrisie, suppliant le peuple, avec toute l'apparence d'une humiliation profonde, de prier Dieu pour un pécheur tel que lui. Mais à la fin le malheureux Leska, fatigué lui-même du rôle qu'on lui faisait jouer, confessa publiquement qu'il n'avait jamais eu de relations avec les Frères-Unis, et ne s'était même trouvé dans aucune de leurs assemblées. Ainsi, par la bonté divine, un stratagème vraiment diabolique, qui semblait devoir ruiner les Frères, servit puissamment leur cause, et leur nombre augmenta rapidement, soit en Bohême, soit dans les pays voisins.

Mais leur accroissement réveilla de nouveau la jalousie de leurs ennemis. Matthias, roi de Hongrie, devenu maître de la Moravie, de la Lusace et de la Silésie, les chassa de ses états, par un édit daté de 1481. Forcés alors de se disperser en plusieurs contrées, quelques centaines d'entre eux traversèrent la Hongrie et la Transylvanie, pour aller chercher un refuge dans la Moldavie. Matthias, à la vérité, révoqua l'édit lancé contre eux, et leur permit, après six ans passés en un pays barbare, de rentrer dans leur patrie, entièrement libres d'y servir Dieu selon leurs consciences. Mais il mourut au moment même où il se disposait à les faire jouir de cette faveur. L'Unité ne recouvra toutes ses

(1) *Leska*, en bohémien, signifie *menteur*.

libertés religieuses qu'après que la Moravie eut été de nouveau réunie à la Bohême.

En 1489, les Frères envoyèrent encore des leurs en différents pays de l'Europe, espérant trouver quelque part des congrégations religieuses qui leur rappelassent les églises fondées par les apôtres. Deux députés fidèles parcoururent dans ce but la France et l'Italie, réputées alors le siége principal de l'Eglise chrétienne, et découvrirent çà et là des âmes pieuses soupirant en secret à la vue de l'idolâtrie universelle. Arrivés en France, ils visitèrent les Vaudois qui les reçurent avec une cordiale fraternité. S'étant ensuite dirigés vers Rome, ils eurent à déplorer, dans la métropole du monde romain, dans la capitale de tous les vices, les abominations qui depuis longtemps leur inspiraient une si légitime horreur. De retour dans leurs églises, ils racontèrent tout leur voyage à leurs frères assemblés ; et tous ensemble ils comprirent qu'il ne leur restait plus désormais qu'à prier Dieu pour la chrétienté déchue, et qu'à attendre, dans la patience et la foi, ce qu'il plairait au Seigneur de décider à leur égard.

A ce moment, l'Unité jouissait de grands priviléges et pouvait en espérer de plus grands encore. Des comtes, des barons et d'autres seigneurs du royaume, qui s'étaient joints à elle, lui bâtissaient des chapelles, lui fondaient des écoles, ouvraient à ses membres un refuge sur leurs terres. En même temps, l'invention récente de l'imprimerie lui fournissait les moyens de publier et de répandre la Bible en bohémien, ainsi que des livres de dévotion, soit en cette langue, soit en d'autres.

Ce repos accordé aux Frères ne fut pas de longue durée. Sur la fin du siècle, Rome leur prépara de nouvelles douleurs. Bohuslas, seigneur bohémien, leur ennemi juré,

conseiller intime de Wladislas, sollicita ce prince, sur l'esprit duquel il exerçait beaucoup d'empire, d'extirper radicalement une église qui ne pouvait, disait-il, qu'inspirer de l'inquiétude par la rapidité de ses accroissements (1497). Les Frères possédaient alors deux cents congrégations tant en Bohême qu'en Moravie. Wladislas résista longtemps aux sollicitations de son favori. Mais à la fin, vaincu par les prières de cet homme sanguinaire et par les instances de tous les évêques du royaume, il émit un édit (1503) qui privait les Picards de leurs emplois et de leurs honneurs et les condamnait à subir toutes sortes de peines arbitraires. Ce fut alors que les Frères présentèrent, à leur prince circonvenu, la touchante et courageuse apologie qui commence par ces mots: *Nos homines depressi*, etc. (1).

Le roi, convaincu de leur innocence, révoqua l'arrêt publié contre eux. Mais cette révocation n'arriva pas assez vite pour empêcher l'effusion du sang. Le baron de Szuamberg, seigneur de Bor, avait déjà fait brûler six personnes pour avoir assisté aux assemblées des Frères. Au moment où ces martyrs allaient courageusement à la mort, le juge, qui voulait du bien à l'un d'eux, lui offrit sa grâce et le terme d'un an pour se raviser. Nicolas, c'était le nom de ce frère, s'arrêta un moment comme pour y réfléchir; puis, il dit: « Que je meure maintenant en la compagnie de mes frères plutôt que tout seul et longtemps après eux. » Nicolas alla donc plein de joie au supplice. Ces fidèles étaient déjà sur leurs bûchers, quand le baron de Szuamberg leur demanda sur quelle foi ils s'opiniâtraient si fort à mourir? — « Sur cette foi, répondirent-ils, qui a pour fondement Jésus-Christ, la seule victime de propitiation pour tout le

(1) Nous pauvres gens qu'on opprime, etc.

monde, la seule espérance, l'unique salut de tous ceux qui croient en lui; oui, c'est sur cette foi-là que nous allons à la mort ! »

Wladislas, voulant terminer les différends religieux de la Bohême, ordonna la tenue d'un colloque où l'université et le consistoire de Prague tenteraient de ramener, par la seule Ecriture, les Picards de leurs prétendues erreurs. L'Unité y envoya ses docteurs, après les avoir recommandés aux prières de ses églises.

On possède encore une lettre adressée à l'un deux, Laurent Krasonizky, par le baron Bohuscha Kostka, seigneur de Postupitz : « Il nous est naturel, lui disait ce pieux seigneur, d'aimer notre vie; mais toi, frère, toi qui as été illuminé de Dieu, pense que ta vie est cachée avec Christ en Dieu. Pour parvenir à cette vie, il faut que tu meures avec Christ. Tu sais en qui tu as cru, et qu'il est puissant pour garder ton dépôt jusqu'à cette journée-là. Fortifie-toi donc au Seigneur et dans la vertu de sa force, afin que tu combattes le bon combat, et que tu remportes la couronne de gloire. Quoique tu n'aies pas besoin qu'on t'instruise de la nature de ce combat, il n'est peut-être pas inutile qu'on te le rappelle. Sans t'entretenir longtemps, je te dirai donc : Mon frère, tiens-toi ferme au Seigneur. Jusqu'ici nous avons fait tout ce qui est humainement possible pour vous procurer de la sûreté; à l'avenir, nous ne négligerons rien pour y réussir; que, si la rage des ennemis l'emporte et s'il plaît à Dieu de glorifier son Fils par votre mort, soyez prêts à dire avec Job : « Le » Seigneur nous a donné cette vie; que le Seigneur la re» prenne; il est arrivé comme il a plu au Seigneur. » Porte-toi bien, mon frère. Donné à Litomissel, le jour de Saint-Etienne, le premier des martyrs, 1503. »

Cependant l'Eternel délivra miraculeusement les envoyés

des Frères, comme autrefois il avait délivré Daniel jeté dans la fosse aux lions. Le matin du jour où les députés devaient comparaître devant le consistoire, le recteur de l'université, ennemi déclaré de l'Evangile, mourut subitement; cet événement inopiné consterna toute la ville; le colloque fut remis à un autre temps, et la députation des Frères assez amicalement congédiée.

Déçus en 1503 dans leur attente, les ennemis revinrent à la charge en 1506. Ils répandirent alors contre les Picards les calomnies les plus absurdes; les accusant, par exemple, de servir le prince des démons qui leur donnait, disaient-ils, l'intelligence de l'Ecriture et les rendait victorieux dans leurs disputes contre les prêtres; de manger des mouches en l'honneur de Béelzébul, le roi des mouches, etc. A cette époque, la reine était enceinte. Les évêques la menacèrent d'un accouchement malheureux, si elle ne concourait vigoureusement à la destruction des *hérétiques*. Emue par de tels discours, la princesse sollicita du roi son époux un nouveau décret contre les Picards, pendant que les évêques préparaient un mandement qui devait assurer leur ruine entière.

Après quelque résistance, le faible Wladislas laissa le champ libre à la haine et au fanatisme. Mais, retiré dans son cabinet, il supplia l'Eternel de confondre les desseins des pervers et de ne lui point imputer leur crime. Prince infortuné! il ne savait pas que sa prière serait exaucée, et que les premiers châtiments de Dieu tomberaient sur sa royale compagne. Elle s'était réjouie d'aller, après ses couches, goûter, à Prague, le barbare plaisir de voir brûler les Picards; mais elle mourut dans les travaux de l'enfantement, et son enfant, tiré de son sein par l'opération césarienne, ne tarda pas à la suivre au tombeau.

En 1510, l'archevêque du grand Waradin obtint, dans l'assemblée des états du pays, que le décret du roi contre les Picards serait regardé comme une loi fondamentale et perpétuelle du royaume, et déposé comme telle dans les archives nationales. Ce nouveau coup répand l'alarme parmi les Frères. Ils publient dans toutes leurs églises des jours de prière et de jeûne; puis, ils mettent tous leurs ministres en lieux de sûreté. Pendant que chez eux régnait la détresse, les chants de triomphe éclataient chez leurs ennemis. Mais la joie des méchants sera de courte durée.

Au sortir de l'assemblée des états du royaume, le baron de Colovrat, chancelier de Bohême, se rendit à Krupka, chez un gentilhomme, accompagné du baron de Kolditsch. Etant à table, il dit, d'un air satisfait, qu'enfin l'on avait adopté l'unanime résolution d'exterminer les Picards. Sur quoi, le baron de Kolditsch, qui avait derrière lui son domestique, membre de l'Unité, lui dit : « Eh bien, Simon, que penses-tu de tout cela ? » — « Que tous ne sont pas encore de cet avis, » répondit le serviteur. Le chancelier irrité lui ordonne de désigner l'insensé qui prétend contrarier les états du royaume, ajoutant : « Quelle que soit sa qualité, l'infâme subira le sort des Picards. » Le courageux Simon, levant alors la main vers le ciel, s'écria : « Il y en a un qui siége là-haut : si Celui-là n'a pas présidé à votre conseil, l'effet en sera nul. » — « Tu verras! dit le chancelier furieux; oui, tu verras, fripon, que toi et tes semblables en ressentirez les conséquences. » Puis, frappant de la main sur la table : « Que Dieu ne me laisse pas sortir sain et sauf de cette maison, dit-il, si je me donne aucun repos, tant qu'il restera un seul de ces Picards ! »

A ces mots, il se lève, pour retourner à son château de Bilin. Mais à l'instant même, un ulcère malin lui survient au

pied; bientôt la gangrène s'y déclare, et, malgré toutes les ressources de l'art, l'infortuné expire en bien peu de temps au milieu de vives douleurs. Des châtiments non moins terribles atteignirent les autres principaux auteurs de la persécution. Seigneurs, jurisconsultes, évêques et prêtres, tous furent si visiblement frappés de Dieu, que l'on disait en proverbe : « Quiconque est las de vivre, n'a qu'à attaquer les Picards; il peut compter alors de ne pas voir l'année suivante. »

Que d'hivers le Jardin de l'Eternel a, jusqu'à ce jour, subis sans nul dommage! Les plantes de justice qui le décorent, sont immortelles comme Celui qui les a créées. Bien qu'exotiques sur cette terre maudite, où les ravages des bêtes féroces s'unissent pour les attaquer aux coups de la tempête, elles prospèrent néanmoins sous la fidèle garde de Celui qui les a formées. Sa bonté leur a préparé un sûr asile où les orages ne sauraient les atteindre. Et comme Satan, tout menteur qu'il est, le disait si justement de l'une de ces plantes chéries, de Job, la main paternelle du Seigneur a élevé une haie autour de chacune d'elles, et le sanglier de la forêt ne réussira point à la rompre.

Mille fois l'Eglise sembla perdue; mille fois ses ennemis s'écrièrent : Elle n'est plus, son nom a péri pour toujours! Mais pourrait-elle périr, celle dont Jésus est le Rédempteur et l'Epoux? Au désert où le Fils de Dieu l'a placée pour faire éclater en elle son pouvoir, son amour et sa fidélité, il l'entretient par de continuels prodiges; il la soutient, la nourrit et la défend dans les lieux arides où elle accomplit ses quarante-deux mois prophétiques.

Lorsque Rome la méprise dans son humiliation passagère; quand elle lui reproche d'avoir été si longtemps, d'être en-

core à l'heure qu'il est, dispersée, poursuivie, errante, pauvre, abandonnée, elle ne fait que lui reconnaître les caractères de cette Epouse chaste et fidèle, de cette femme au désert, méprisée, délaissée de tous, et ne donnant encore à son Epoux que les prémices de cette innombrable famille d'élus qu'elle lui enfantera plus tard.

Lorsque Rome se vante d'être l'Epouse de Jésus-Christ ; quand, pour le prouver, elle célèbre sa puissance, ses richesses, son crédit, son éclat, la multitude de ses enfants, toute sa prospérité extérieure pendant les siècles que nous venons de traverser, elle ne fait, au contraire, que s'attribuer à elle-même les caractères de l'église infidèle : de cette femme adultère que le Saint-Esprit nous peint riche, puissante, ivre de sang, ivre de gloire, forte de l'appui des princes du siècle ; de cette grande prostituée qui possède un lieu sûr pour y dresser ses tentes, un sacerdoce et un chef visibles, une grande cité métropole de son culte impie, centre des abominations dont elle remplit le monde.

Rome, comment pourrions-nous voir en toi l'Epouse de Jésus-Christ ? jamais tu ne fus au désert, jamais tu ne fus persécutée, sinon pour des crimes avérés ; jamais tes témoins ne furent en si petit nombre qu'il fallût les désigner par le modeste nombre de deux ; jamais ils ne prophétisèrent sous le cilice. Toujours l'histoire des siècles passés te montre, à nos yeux, riche, grande, adorée de toute la terre romaine qui court après toi, encensée des rois qui subissent honteusement ton joug, toute couverte de pourpre et d'écarlate, consumant tes jours dans la joie et les festins. Tu ne trompes que ceux qui ne connaissent point les oracles de Dieu ; mais, à leur lumière, tu parais ce que tu es réellement ; le voile hypocrite dont tu te couvres tombe, et, à la place d'une épouse pudique, laisse voir à découvert une

vile prostituée, *Babylone la grande, la paillarde gracieuse* (1).

L'Eternel préparait dès longtemps la ruine de Rome pontificale. La longue série de coups qu'il venait de lui porter, et dont les premières pages de ce volume retracent sommairement le tableau, avait graduellement affaibli son empire; un nouvel échec, plus terrible que tous les précédents, allait accélérer prodigieusement sa décadence. Depuis longtemps la grande cité était assiégée; depuis longtemps les mineurs investissaient la place et la sapaient dans ses fondements. Maintenant une large brèche est pratiquée; une partie des remparts s'écroulent, et la ville méchante et rebelle s'ouvre à la sainte armée du Seigneur.

(1) Apoc., XVII. Nahum, III, 4.

LA RÉFORMATION.

(XVIe siècle.)

SECTION I.

DÉPLORABLE ÉTAT DE L'ÉGLISE ROMAINE AVANT LA RÉFORMATION.

L'Eglise de Christ attendait en soupirant de meilleurs jours ; la Réformation du XVIe siècle va les lui donner. La Réformation n'est qu'un accident à l'Eglise. La vérité évangélique ne paraît pas alors ; seulement elle verse sur l'Occident de plus vives clartés. Deux célèbres oracles obtiennent un premier degré d'accomplissement : *Le Seigneur* s'apprête à *détruire le méchant par l'Esprit de sa bouche, et à l'anéantir par la splendeur de son avènement. L'ange* de Jéhovah, *volant par le milieu du ciel*, se dispose à *porter l'Evangile éternel*, *afin d'évangéliser toute nation, tribu, langue et peuple.*

La Réformation était devenue indispensable. Tout la demandait, tout l'annonçait comme prochaine. La Bible, généralement méprisée, avait fait place à la tradition papale, aux livres de Pierre Lombard, de Jean Scot, et d'autres auteurs de cette espèce, compilateurs de la théologie scolastique, ce ramas informe de questions frivoles ou impertinentes. Les peuples, frustrés des solides instructions de la Parole de vie, étaient saturés de ridicules légendes. Aristote était cité plus souvent que saint Paul. C'était ordinairement

dans les livres de cet ancien philosophe, ou bien dans les ouvrages de Scot ou de Thomas d'Aquin, que les prédicateurs allaient prendre leurs textes. Et tandis que la connaissance des Ecritures procurait à peine le grade de bachelier, il fallait, pour atteindre à celui de docteur, avoir étudié le livre des sentences de Pierre Lombard. Ou si quelquefois on daignait ouvrir la Bible, c'était communément pour la faire servir aux usages les plus profanes, par exemple à l'excommunication des chenilles, des hannetons, des serpents ! L'on répétait éternellement aux peuples que la sainte Ecriture, loin d'être nécessaire, était plutôt nuisible, et qu'il suffisait de s'en tenir aux enseignements de l'Eglise (1). « On aurait bien pu vivre en paix et en concorde, quand même il n'y aurait pas eu d'Evangile au monde, » disait le vicaire de Constance au moment de la Réformation. — « Les affaires de l'Eglise (romaine) seraient sur un bien meilleur pied, disait à la même époque le cardinal Hosius, si jamais Evangile n'eût paru sur la terre (2). »

La licence égalait l'ignorance et l'impiété. Notre témoignage semblerait suspect; celui du cardinal de Lorraine ne le sera point. Voici dans quels termes ce prélat si tristement célèbre, qui devait un jour couvrir de deuil et de larmes la France protestante, s'adressait à l'élite du clergé romain, réunie dans la ville de Trente pour essayer d'enchaîner la

(1) Cependant un prêtre de Coire, peu avant la Réformation, disait à ses collègues : « Vous avez jeté saint Paul sous les bancs ; le temps vient où il aura sa revanche. »

(2) Savoir le grec ou l'hébreu, c'était presque être hérétique. Zwingle se rendit fort suspect d'hérésie, parce qu'il conférait, avec l'original hébreu, les versions qu'on possédait alors. Rodolf Am-Buhel (*Collinus*), professeur à Zurich, courut un jour de grands dangers, pour avoir eu dans ses mains des livres grecs. « Cela est luthérien, disait-on ; tout ce qui est grec est hérétique. »

Réformation : « C'est nous qui sommes cause de la tempête ; oui, ce sont nos dérèglements et nos désordres qui l'ont excitée ; nous sommes les Jonas qui allumons la colère de Dieu contre l'Eglise : jetez-nous à la mer et la tourmente cessera. »

Vers l'an 1500, on chantait dans toute l'Allemagne :

« Comment va maintenant le monde ?
Le clergé nous a mis dans un incurable désordre (1) ! »

Tous les soins des ecclésiastiques de ces temps-là se bornaient à maintenir leurs priviléges, et à étendre leur empire ; et pourvu qu'on ne touchât point à leurs droits, on était du reste parfaitement libre de faire tout ce qu'on voulait. Leur chef, le pape, était le centre où tout venait nécessairement aboutir ; et les rois eux-mêmes devaient se résigner à lui servir, au besoin, d'étrier pour monter à cheval.

« L'état de la religion était alors vraiment déplorable, a dit un auteur anglais cité par Jones (2). Le gouvernement ecclésiastique, au lieu de cette simplicité évangélique et de cette fraternelle liberté que Jésus et ses apôtres avaient enseignées, avait dégénéré en une domination spirituelle sous la forme d'un empire temporel.... Monarque absolu, le souverain pontife exigeait que toute pensée lui fût assujettie. Les principaux ministres de la religion étaient devenus des princes temporels ; et le grand-prêtre, souverain maître de l'Etat ecclésiastique, possédait sa cour et son concile, ses

(1) *Was ist nun in der Welt für ein Wesen?*
Wir mogen für den Pfaffen nit genesen.

(2) *The History of the christian Church*, t. II, p. 210.

ambassadeurs pour négocier, et ses armées pour tuer son troupeau. Le clergé avait acquis d'immenses richesses....

» Les fonctions du ministère étaient généralement négligées, et une grossière ignorance régnait universellement. Toutes les classes de la société étaient extrêmement démoralisées, et la pénitencerie papale avait publié le prix de chaque crime, selon que l'avait fixé le tarif de la chancellerie romaine. Le pape défendait les mariages que la raison et l'Ecriture permettent; il permettait, pour de l'argent, ceux que l'une et l'autre défendent. Les bénéfices de l'Eglise étaient vendus à des enfants et à des laïques, qui les laissaient ensuite à des sous-fermiers, dont aucun ne remplissait les fonctions pour lesquelles il était payé....

» Le pouvoir du pontife était tel qu'il s'arrogeait... la suprématie sur plusieurs royaumes. Les monarques avaient-ils satisfait sa volonté, aussitôt il mettait la triple couronne, montait sur un trône et leur permettait de l'appeler *Sainteté* et de lui baiser les pieds. Le désobligeaient-ils, à l'instant il suspendait tout culte religieux dans leurs états, publiait contre eux des libelles faux et abusifs; expédiait, pour injurier leurs personnes, des bulles qui avaient force de lois, dégageait leurs sujets du serment d'obéissance et livrait leurs couronnes à quiconque voulait les usurper. Il réclamait l'infaillibilité de science et le pouvoir suprême, et défendait au monde d'examiner ses prétentions. Il se laissait donner des titres de blasphème, et tandis qu'il ne souffrait aucune juridiction sur sa propre personne, il affectait d'étendre son autorité sur le ciel et sur l'enfer, aussi bien que sur un lieu intermédiaire, appelé le purgatoire; il avait, disait-il, les clés de tous ces lieux-là.....

» La religion elle-même ne consistait que dans l'accomplissement de nombreuses cérémonies d'origine païenne,

juive ou monacale, qui pouvaient toutes se pratiquer sans foi envers Dieu, sans amour pour le prochain.... Le crédit qu'obtenaient les cérémonies faisait croire au peuple que leur observation constituait la vraie piété; ainsi la religion avait dégénéré en une grossière superstition. Le vice n'étant comprimé, ni par la raison, ni par l'Ecriture, conservait une vigueur païenne et produisait les crimes les plus horribles; pour les expier, la superstition bâtissait et dotait des maisons religieuses et faisait des donations à l'Eglise. Les mérites de l'homme étaient consacrés, les saints invoqués, et les perfections de Dieu distribuées, par la canonisation, entre les créatures du pape.

» Les colonnes qui supportaient cet édifice étaient d'immenses richesses provenant, par impôts, des péchés du genre humain; des distinctions oiseuses entre l'adoration suprême et l'adoration subordonnée; de ridicules axiomes appelés la théologie des écoles; des prêcheries bouffonnes ou blasphématoires, ou l'un et l'autre à la fois; une *casuisterie* cruelle, formée d'un système de morale dangereuse et scandaleuse; de faux miracles et des visions de nuit, des livres supposés, de pitoyables reliques, des serments, des donjons, des inquisitions, des croisades. Voilà ce qu'on appelait la SAINTE EGLISE CATHOLIQUE APOSTOLIQUE, et qu'on mettait à la charge de Jésus-Christ. »

A l'ouverture du XVIe siècle, Alexandre VI occupait encore le trône pontifical; son nom seul rappelle l'infamie et le crime. Ses successeurs immédiats, moins grossièrement scandaleux que lui peut-être, donnèrent cependant aux peuples l'exemple des vices les plus odieux. Jules II, pape soldat, par son ambition sans bornes, mit toute l'Italie en combustion. Lui-même conduisait au combat ses phalanges. Entrant un jour en campagne, il jeta dans le Tibre les clés d'or de

saint Pierre, et, saisissant une épée nue : « Puisque la clé de saint Pierre ne vaut plus rien, s'écria-t-il dans sa belliqueuse ardeur, vive l'épée de saint Paul ! » En guerre avec Louis XII, roi de France, il autorisa, par une bulle, les catholiques à faire main basse sur tous les sujets de ce prince, promettant d'avance, à quiconque en tuerait, le pardon complet de ce crime (1). Furieux à la nouvelle que les Français avaient battu son armée à Ravenne (1512), il jeta à terre, d'autres disent au feu, son livre de prières, jurant par le diable et maudissant Dieu.

Léon X, successeur de Jules II, autorisa pour de l'argent les plus grands crimes. Deux ans avant la Réformation (1514), il fit circuler, dans toute la catholicité, un tarif des péchés contenant les dispositions suivantes :

20 sols tournois expient un parricide, un matricide, un fratricide ;

20 sols, un inceste avec mère, sœur ou fille ;

24 sols, un acte de paillardise, de simonie, de parjure ;

28 sols, toute usure, tout faux écrit, tout faux témoignage, le sacrilége, la révélation d'une confession ;

68 sols, la falsification des lettres apostoliques !!!

Incrédule et profane autant que luxurieux, Léon ne croyait nullement à la Bible ; à peine s'il croyait à l'immortalité de l'âme. Bembo, l'un des esprits les plus cultivés de l'époque, ayant un jour cité devant ce pape je ne sais quel passage de l'Evangile, le malheureux Léon s'écria : « Eh ! que me parlez-vous de ce roman de Jésus-Christ ! » Une autre fois, il ne put retenir cette infâme exclamation : « Ah, que cette fable de Jésus-Christ a fait de bien à l'église

(1) Ce fut alors que Louis XII fit frapper la médaille ayant pour légende : *Perdam Babylonis nomen* ; je détruirai le nom de Babylone.

romaine (1)! » Et cependant, l'impur, le profane, l'impie Léon fut honoré comme jamais pape ne l'avait été. Riche, puissant, magnifique, un concile assemblé sous son règne, à Saint-Jean-de-Latran, osa lui appliquer cette parole du psaume LXXII : *Tous les rois de la terre l'adoreront*, en y joignant ce déplorable commentaire : « Saint Père, tout pouvoir vous est conféré, et qui dit tout, n'excepte rien. Tous les rois du monde connaissent la puissance qui vous est donnée sur la terre et dans les cieux. Nous respectons votre divine Majesté; vous êtes l'Epoux de l'Eglise, le Prince des apôtres, le Chef et le Roi de l'univers. »

Que pouvaient être les peuples guidés par de tels hommes, influencés par de tels exemples ? De tout l'Occident s'élevait un concert unanime de plaintes. Tout ce qu'il y avait de cœurs vraiment droits sollicitait une réforme entière, radicale. Jésus avait entendu les soupirs des siens : il va bientôt commencer leur libération. Jour d'allégresse et de triomphe pour son Eglise ! après quelques siècles de lutte entre les ténèbres et la lumière, le Soleil de grâce va déchirer partiellement les sombres voiles qui ne laissaient plus arriver à la chrétienté paganisée qu'un petit nombre de ses rayons. C'est l'aurore du jour glorieux, où, triomphateur magnifique, il dissipera toutes les ténèbres de Satan et du péché, où il versera tous ses feux sur la terre renouvelée.

(1) « Quand Léon X voulait se divertir et se délasser de ses travaux, il faisait venir devant lui deux bouffons, qui disputaient sur l'immortalité de l'âme, l'un soutenant l'affirmative, et l'autre la négative. Après avoir longtemps disputé, ils rapportaient leurs difficultés au jugement du pape, qui disait ordinairement à celui qui avait soutenu l'affirmative : « Quoique tu aies allégué de belles et bonnes raisons, cependant j'approuve le sentiment de l'autre ; il me paraît plus solide et plus propre à réjouir. » Ce pape n'était pas le seul dans ces idées ; beaucoup d'ecclésiastiques les partageaient avec lui. C'est pourquoi le concile de Latran, assemblé sous son prédécesseur et continué sous lui, crut nécessaire d'assurer, par un *décret*, la doctrine de l'immortalité de l'âme. » (*Ruchat.*)

SECTION II.

LA RÉFORMATION EN ALLEMAGNE. — MARTIN LUTHER.

Martin Luther, le principal instrument de Dieu pour réformer l'Allemagne, naquit à Eisleben, en Saxe, le 10 novembre 1483, de parents pauvres, mais honnêtes et religieux. Dans sa jeunesse, il fréquenta les académies de Magdebourg et d'Eisenach, puis l'université d'Erfurt. Fouillant un jour dans la bibliothèque de cette université, il tira de la poussière une Bible latine, la première qu'il eût vue en sa vie. Dès ce moment il ne cessa de méditer ce divin Livre, sans toutefois en posséder encore la vraie et salutaire intelligence. C'est ainsi que Dieu le préparait à la grande lutte où la sainte Ecriture allait devenir son unique soutien, où il devait l'opposer victorieusement à l'autorité des hommes et aux vaines traditions de l'école.

A l'âge de vingt ans, Luther songeait à se vouer à la jurisprudence, lorsqu'un violent orage, le frappant de terreur, lui fit subitement prendre la résolution d'entrer au couvent des Augustins. C'était en 1505. Son noviciat fut très-dur. On le chargea, dans l'intérieur de la maison, des travaux les plus vils et les plus pénibles, et en dehors, de la quête avec la besace. Un de ses contemporains, Selneccer, raconte que, voyant le nouveau frère très-assidu à la lecture des saints Livres, les moines en prirent de l'humeur et lui dirent que « ce n'était pas en étudiant de la sorte, mais en quêtant et ramassant du pain, de la viande, du poisson, des œufs et de l'argent, qu'on se rendait utile à la communauté. »

Une sévère maladie, fruit de ses austérités dans le cloître, menaça de le conduire au tombeau. Sa conscience alors

lui retraça vivement tous les péchés de sa vie. Craignant de n'avoir pas assez fait pour obtenir le pardon de ses fautes, il s'ouvrit à un vieux religieux qui possédait toute sa confiance. Le bon vieillard adressa le jeune moine au Sauveur; il lui dit que nos œuvres, même celles que nous estimons les meilleures, sont trop souillées pour entrer en compte devant Dieu; que Jésus, par sa mort, a satisfait pour nous à la justice divine, et que la foi nous fait participer aux mérites de l'Ami des pécheurs. C'était la première fois que le doux son de l'Evangile frappait les oreilles de Luther.

Un passage de l'épître aux Romains attira principalement son attention; c'est le v. 17 du I[er] chapitre : *Le juste vivra de la foi.* Il ne cessait de le méditer dans son couvent des Augustins, au milieu de ses travaux ordinaires. Enfin, Dieu lui ayant ouvert le cœur, il put comprendre ce qu'est cette *justice* gratuitement imputée au pécheur par la foi en Jésus-Christ, et cette connaissance devint pour lui la clé de toutes les Ecritures. Rien de remarquable comme la manière dont il rend compte de la révolution qu'elle apporta dans ses vues. « Je sentis bientôt que j'étais comme renouvelé dans tout mon être, que j'avais trouvé une porte ouverte pour entrer dans le paradis. J'envisageai la sainte Ecriture avec de tout autres yeux. Je repassai dans mon esprit tous les passages de la Bible autant que ma mémoire me les rappelait, et je recueillis toutes les explications qui en avaient été données. En la prenant pour règle, je reconnus, par exemple, que *l'œuvre de Dieu* signifie l'œuvre que Dieu fait en nous; *la puissance de Dieu*, la vertu qu'il déploie en nous; *la sagesse de Dieu*, l'œuvre par laquelle il nous rend sages, et ainsi des autres expressions, telles que la vertu de Dieu, la gloire de Dieu, etc. Auparavant, je haïssais de tout mon cœur ce terme, *la justice de Dieu;* je commen-

çai dès-lors à le regarder comme l'expression la plus aimable et la plus consolante, et ce seul mot de saint Paul devint pour moi comme la porte du paradis. »

La doctrine du salut gratuit lui donna la paix que toutes ses macérations n'avaient pu lui procurer. En relisant la Bible, il était étonné, réjoui, de l'y retrouver à chaque page, et, comme une heureuse expérience lui en démontrait journellement la vérité, il aurait voulu la voir adoptée par l'univers entier. Aussi, quand un événement tout-à-fait inattendu lui fournit l'occasion de la confesser publiquement, il le fit avec cette intrépidité de caractère et ce mépris des considérations humaines qui naissent d'une intime conviction. C'est de ce point de vue qu'il faut juger Luther et la Réformation; autrement toute sa conduite est et demeure une insoluble énigme.

Vers cette même époque aussi, Luther commença la lecture de saint Augustin, lecture dont il allait désormais faire ses délices. Ce célèbre docteur du premier âge de l'Eglise était en singulière vénération dans l'ordre qui s'honorait de porter son nom et auquel appartenait Luther. Et, pour le dire en passant, cette raison toute simple explique bien mieux l'adhésion d'une foule de religieux augustins à la bienheureuse Réformation que ne le fait le mensonge historique de la jalousie des Augustins contre les Dominicains, au sujet de la prédication des indulgences, confiée par le pape à ceux-ci plutôt qu'aux premiers : — mensonge inventé après coup, et que le plus léger examen suffit pour dissiper et réduire à néant.

En 1507, Luther reçut les ordres. En 1508, il fut appelé à Wittenberg en qualité de professeur. Envoyé à Rome deux ou trois ans après, par le chef de son ordre, pour une affaire particulière, son séjour dans cette ville influa puis-

samment sur ses sentiments et sur sa conduite ultérieure envers l'église romaine. En effet, quelle impression devait produire sur un jeune cénobite, d'une piété pure et évangélique, la vue rapprochée de cette Rome corrompue qu'il vénérait de loin, et de cette cour dissolue et guerrière de Jules II (1)? Ce qui le scandalisait particulièrement dans cette métropole de l'erreur et de l'iniquité, c'étaient les sarcasmes impies des moines qui se raillaient de la ferveur de sa dévotion ; ils avaient lu trois messes avant qu'il en eût achevé une seule, et ils lui criaient : *Fratello, passa, passa*; frère, frère, dépêche-toi. D'autres, en faisant la consécration de l'hostie, disaient : *Panis es, et panis manebis.* « Pain tu es, et pain tu resteras. »

A son retour de Rome, Luther fut élevé au grade de docteur en théologie, grade que son supérieur le força presque d'accepter, en lui disant que « Dieu sans doute avait dans son Eglise beaucoup de choses auxquelles il ne manquerait pas de l'employer. » L'événement justifia ce mot prononcé par une sorte de plaisanterie. « Alors Luther, dit Mélanchton, se mit à expliquer l'épître aux Romains, puis les Psaumes. Il répandit une telle clarté dans ses diverses explications que, après une longue et ténébreuse nuit, un jour nouveau semblait se lever pour la science. — Il exposa la différence de la Loi et de l'Evangile. Il réfuta cette erreur, publiée alors dans toutes les chaires des écoles et des

(1) *Venalia Romæ,*
Templa, sacerdotes, altaria, sacra, coronæ,
Ignis, thura, preces ; cœlum est venale, Deusque !

« Tout se vend à Rome : temples, prêtres, autels, choses saintes, couronnes, feu, encens, ciel, et jusqu'à Dieu lui-même ! »

Ainsi parlait le Mantouan, tout général qu'il était de l'ordre des Carmes, précisément à l'époque où Luther se trouvait à Rome.

temples, que les hommes se rendent dignes, par leurs œuvres, de la rémission des péchés et que leurs pratiques suffisent pour les constituer justes devant Dieu, comme l'avaient jadis enseigné les pharisiens. Ainsi Luther ramena les cœurs des hommes au Fils de Dieu; comme le précurseur, il montra *l'Agneau qui ôte le péché du monde;* il fit voir que nos fautes nous sont gratuitement remises en considération du Fils, et que la foi seule nous procure ce bienfait. C'est de la même manière qu'il expliqua les autres parties de la doctrine chrétienne. Un tel début lui acquit une grande autorité, surtout quand on vit que ses mœurs étaient si bien d'accord avec ses discours, et que ses paroles partaient, non des lèvres, mais du cœur. »

C'est dans leur imagination propre, ou dans les traditions d'une sagesse faussement ainsi nommée, que tous ceux qui ont troublé l'Eglise par de fausses doctrines ont constamment puisé leurs erreurs. C'est à l'école de l'Esprit saint, que se sont dans tous les temps formés ceux qui ont rallumé, dans le monde, le flambeau de la vérité évangélique, et qui, d'une main fidèle et assurée, l'ont replacé sur le chandelier; c'est dans la Bible qu'ils ont toujours puisé les armes à l'aide desquelles ils ont attaqué et détruit toute innovation; c'est avec cette épée aiguë et à deux tranchants, qu'au mépris de tous les dangers qui peuvent menacer une tête mortelle, ils ont combattu sans relâche de puériles traditions, fait trembler la ville superbe et remporté tant de victoires sur le prince de la puissance de l'air.

Luther s'appliquait à exposer la doctrine évangélique du salut purement gratuit, lorsque le Dominicain Tetzel, colporteur d'indulgences, vint s'établir tout près de Wittenberg, débitant sa marchandise avec autant d'effronterie que d'impiété. Irrité des discours de ce moine si tristement célèbre,

Luther compose rapidement ses mémorables thèses sur les Indulgences [G'], et les fait afficher dans Wittenberg, la veille de la Toussaint, 1517 (1). Alors Tetzel, dans sa colère, lance contre lui toutes les foudres de Rome ; il vocifère partout qu'il faut livrer aux flammes l'infâme *hérétique ;* et, brûlant publiquement les thèses de Luther, il impose de fait à celui-ci l'obligation de défendre l'Evangile indignement outragé. A cette époque le Réformateur, selon son expression, encore « enivré de tous les dogmes du pape, » ne rejetait pas même les indulgences, auxquelles il se bornait à demander qu'on voulût bien faire quelques amendements.

Prévoyant les résultats de cette contestation, les partisans du souverain pontife sentirent la nécessité de fermer la bouche à l'intrépide professeur. Celui-ci promit de se taire, si de leur côté ses ennemis s'engageaient à garder le silence. Il était alors si éloigné de vouloir se mettre en scène, qu'il écrivait au nouveau pape (Léon X) : « C'est du fond de mon cœur que je promets à Votre Sainteté d'abandonner cette matière des indulgences et de me taire entièrement, si mes adversaires cessent aussi leurs vaines déclamations. » Mais de nouvelles provocations l'entraînèrent peu à peu à d'autres sujets de controverse ; si bien que la dispute, qui ne roulait dans l'origine que sur un abus particulier, finit par embrasser la presque totalité des erreurs du papisme, les satisfactions humaines, le mérite des œuvres, etc., etc.

(1) Cinq mois auparavant, le 1er juin 1517, Rome avait été témoin d'un prodige qui semblait présager un grand désastre à son siége. Une horrible tempête ayant subitement éclaté au moment où le pape était occupé à élire trente-un cardinaux, un coup de foudre abattit l'ange placé sur le château Saint-Ange ; un autre renversa, dans une église, la statue de l'enfant Jésus dans le sein de sa mère ; un troisième fit tomber les clés suspendues aux mains de la statue de saint Pierre.

Le voluptueux pontife, qui se croyait sans doute encore au temps des Hildebrand et des Innocent III, somma Luther de paraître à Rome, dans l'espace de soixante jours, afin d'y rendre compte de sa conduite. A la prière de l'électeur de Saxe, Luther fut dispensé de faire ce voyage, mais obligé de se présenter à Augsbourg, devant le cardinal Cajétan, légat du siége pontifical en Allemagne. Ce prélat le reçut d'abord avec une sorte de douceur; il essaya de lui arracher une rétractation, mais le trouvant inébranlable, il prit de l'humeur et, parla d'un ton impératif. Inutiles efforts! Militz, nonce apostolique en Saxe, avec toute sa ruse et sa souplesse, ne réussit pas mieux que le cardinal. Luther alléguait toujours la sainte Ecriture, et protestait de sa soumission réelle au pape, auquel il écrivit une lettre pleine d'humilité, lui promettant de garder un silence absolu sur l'objet de la dispute. Si les choses en fussent restées là, les esprits se seraient facilement apaisés; mais il était écrit que la Réformation s'opèrerait, et que, par leur malice et leur témérité, les ennemis de l'Evangile en accélèreraient eux-mêmes l'accomplissement.

A peine ces conférences terminées, le docteur Eckius provoque Luther et Carlostadt (1) à une dispute publique où il espérait de les terrasser. Le contraire arrive. Eckius furieux court à Rome; il y sème l'alarme, y remue les esprits, et fait tant qu'il obtient contre Luther, *l'éternel anathème*, qui ordonne de brûler les livres du professeur de Wittenberg, de lui courir sus et de le faire mourir. Armé de la bulle fulminante, il revient bientôt en Allemagne où les livres du serviteur de Dieu sont brûlés publiquement dans

(1) Recteur de l'université de Leipsick, et le même dont Luther, par la suite, se vit obligé de modérer le zèle indiscret et aveugle.

plus d'une cité. A la nouvelle du retour d'Eckius, Luther écrivit à son ami Spalatin, chapelain de l'électeur de Saxe : « Pour moi, je ne puis que mépriser cette bulle ; je l'attaquerai très-sérieusement ; je prouverai qu'elle est pleine d'impiété et d'impostures, et que c'est particulièrement à Eckius qu'il la faut attribuer. Tu le vois, Jésus lui-même y est condamné. Sans alléguer une seule raison, sans parler de m'entendre, on me cite simplement à Rome, pour me faire rétracter. — Je me réjouis de tout mon cœur d'être appelé à souffrir pour une telle cause, et je me juge indigne d'avoir part aux afflictions des saints, etc., etc. »

Dès le commencement de la dispute, Luther avait examiné les bases de la puissance pontificale. Il venait de reconnaître que l'Ecriture et la primitive Eglise la réprouvent également. Il ne pouvait reculer. Lors de sa réception au grade de docteur en théologie, il s'était solennellement lié par un serment, dont voici la formule : « Je jure devant Dieu d'enseigner sa Parole avec une inaltérable pureté, suivant ma conscience, et sans jamais avoir égard à l'homme. » Entraîné par la force de sa conviction, et résolu d'ailleurs de rendre plus éclatante sa rupture avec un parti qu'il ne pouvait plus ménager, il brûla publiquement, sous les murs de Wittenberg, la bulle du pape et les livres des Décrétales. Cet acte de courage et de foi, qui marque le vrai commencement de la Réformation, eut lieu le 10 décembre 1520.

Il était facile de prévoir que telle serait la malheureuse destinée de la bulle : dès l'année précédente et les premiers mois de celle-ci, Luther, dans sa *Captivité de Babylone*, dans son Adresse *à la Noblesse Allemande*, et sa Lettre *à l'Empereur*, avait laissé percer son dégoût pour les dogmes particuliers du papisme. Il l'avait tout ouvertement manifesté dans son fameux *Commentaire sur l'Epître de saint Paul aux Galates*,

ouvrage qui fait époque dans les annales de la Réforme, et au sujet duquel on raconte une intéressante anecdote, qui prouve la justesse de notre remarque, relativement au point de vue sous lequel il faut envisager Martin Luther et toute son œuvre. Ce Commentaire avait été fait d'après des notes prises par un maître ès-arts, pendant les leçons de Martin Luther, puis rédigées par le docteur lui-même. Surpris, en les relisant, de l'abondance et de la vivacité de ses gloses sur la justification par la foi seule, il s'écria : « Oui, oui, ce seul article règne et règnera toujours dans mon cœur, je veux dire la foi en mon cher Seigneur Jésus-Christ, commencement, centre et fin de toutes mes bonnes pensées et de toutes mes méditations, soit de jour ou de nuit. Je le sais bien, en expliquant cette épître je n'ai fait que tirer quelques parcelles d'un très-riche fonds; mais ce qui m'a pressé de publier ce Commentaire, ce sont les erreurs abominables qui se répandent encore de nos jours, sur la manière dont nous sommes justifiés et reçus en grâce devant Dieu. Cet article est l'unique rocher, l'éternel, l'inébranlable fondement de notre salut et de notre félicité [H']. »

Cependant le pape, irrité du sort de sa bulle, s'adressa à Charles-Quint, nouvellement élu empereur, le suppliant de punir *l'hérésiarque*. Charles enjoignit à Luther de comparaître devant la diète germanique assemblée à Worms. Docile à l'appel du chef de l'empire, Luther part de Wittenberg, accompagné de quatre amis, emportant de cette ville la certitude qu'il allait à son supplice. « Mais il vit et règne encore, disait-il, Celui qui sauva les trois jeunes gens dans la fournaise. Que s'il ne veut pas me conserver, c'est peu de chose que ma personne. » Sur la route, il écrivait à un ami : « Christ vit encore; et dussé-je trouver à Worms autant de diables qu'il y a de tuiles sur les toits, cela ne m'empêche-

rait nullement de m'y rendre. » Son voyage à travers l'Allemagne fut une sorte de triomphe. Il entra dans Worms, avec le sauf-conduit de Charles-Quint, précédé du héraut impérial. En descendant de voiture, il dit à haute voix, devant une foule immense : « Dieu sera de mon côté ! » Sa présence à Worms fit plus de sensation que celle de l'empereur lui-même.

Le lendemain de son arrivée, il lui fut enjoint de se présenter devant la diète, à quatre heures de l'après-midi ; le maréchal héréditaire reçut l'ordre de l'y introduire. Un simple moine va se trouver seul devant le conseil des rois. A l'approche de l'heure solennelle, il se place sous la sauvegarde du Très-Haut :

« O Dieu tout-puissant et éternel ! s'écrie-t-il alors, retiré dans son cabinet, ô Dieu ! qu'est-ce que ce monde ? Pourquoi se plaît-on à entretenir les hommes dans une chimérique attente (1) ? Que l'on a peu de vraie confiance en Dieu ! Que la chair est faible et fragile, et que le démon est actif et puissant par ses émissaires et ses philosophes ! On n'a pas plus tôt mis la main à l'œuvre, qu'on se retire, qu'on murmure, qu'on veut la voie large et le chemin spacieux conduisant aux enfers, où est la part des impies. On ne s'arrête qu'à ce qui a de l'éclat, de l'autorité, de la grandeur, de la puissance.... Quand je considère tout cela, je devrais juger que c'en est fait de moi, que la cloche qui annoncera ma mort est déjà fondue, que ma sentence est prononcée. O Dieu ! ô Dieu ! mon Dieu ! toi qui es mon Dieu ! sois ma défense contre le monde entier, contre la raison dépravée et la sagesse mondaine ; fais-le, toi, il faut que ce soit toi,

(1) Il faisait allusion aux conciles toujours promis par les pontifes r mains, et toujours ajournés.

oui, toi seul qui le fasses! Ce n'est pas mon affaire, c'est la tienne. Je n'ai rien à faire ici pour mon compte; je n'ai rien à démêler avec ces puissants seigneurs du monde; je voudrais bien avoir des jours heureux, vivre tranquille et loin des alarmes. Mais c'est ta cause, Seigneur! ta juste cause, à laquelle on ne peut rien changer. Assiste-moi, Dieu éternel et fidèle! Ce n'est point sur les hommes que je me repose: un tel appui serait vain, puisque tout ce qui est chair, et qui tient de la chair, chancelle.

» O Dieu! ô Dieu! ne m'entends-tu pas, ô mon Dieu? Es-tu mort? Non, tu ne peux mourir, tu ne fais que te cacher. M'as-tu élu pour soutenir ta cause? je te le demande, et déjà j'en suis assuré. Déploie donc ta puissance, ô Dieu! Pour moi, je n'ai jamais songé à avoir des démêlés avec de si fortes parties, et tu sais que je ne l'ai point cherché. O Dieu! veuille donc m'assister au Nom de ton cher Fils Jésus-Christ, qui est mon bouclier et mon protecteur: fais-le par la vertu et le secours de ton Saint-Esprit. Où demeures-tu, Seigneur? où es-tu, mon Dieu? Viens, viens, je suis prêt à laisser ma vie et à souffrir avec la patience d'un petit agneau. Ma cause est juste, car c'est la tienne; ainsi je ne me séparerai jamais de toi: c'est la résolution que je prends en ton Nom. Il faut que le monde me laisse ma liberté de conscience, dût-il fourmiller de diables; dût mon corps, qui est l'ouvrage de tes mains, être anéanti pour toujours. Mais j'ai pour garant ta Parole et ton Saint-Esprit: c'est peu de chose que le corps; pour l'âme, elle est à toi, elle t'appartient et elle demeurera avec toi! Amen. Que Dieu me soit en aide! Amen. »

La première question adressée à Luther, devant la diète germanique, concernait ses écrits; il reconnut qu'il en était l'auteur. La seconde regardait la révocation de ses erreurs

prétendues. Il demanda un petit délai pour y réfléchir, « attendu que c'était, dit-il, une question qui concernait la foi et le salut des âmes, qui intéressait la Parole de Dieu, le trésor le plus grand et le plus précieux qu'il y ait au ciel et sur la terre, et qu'il craignait, en disant trop ou trop peu, de s'enlacer dans cette condamnation prononcée par Jésus-Christ : *Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai devant mon Père qui est aux cieux.* » L'empereur lui accorda vingt-quatre heures pour réfléchir.

Sitôt qu'elles furent écoulées, Luther reparut devant la diète. « Mes livres, dit-il, ne sont pas tous de la même espèce. Il y en a où je parle de la foi, de la vie du chrétien et de ses œuvres ; ceux-là, je ne saurais les révoquer. Il y en a d'autres où je parle des décrets des papes et des abus qu'ils ont introduits dans l'Eglise ; — je ne puis les révoquer non plus, sans faire tort à l'Evangile et sans favoriser la tyrannie papale. Enfin, j'ai écrit contre mes adversaires, qui ont attaqué ma doctrine et défendu les sentiments des papes, et j'avoue que j'ai été parfois grossier et violent. Mais, comme il ne s'agit ici ni de ma personne, ni de mes défauts, mais de certains dogmes que j'ai clairement prouvés par l'Ecriture, je ne puis rien changer non plus à cette dernière classe de mes livres, en ce qui regarde la doctrine. Si, en voulant suivre l'Ecriture sainte, et non les opinions ou les traditions des hommes, j'ai erré, et qu'on me le prouve, je suis tout prêt à condamner et à brûler moi-même mes livres. »

On le pria de dire simplement s'il voulait, oui ou non, se rétracter : « Puisque votre majesté impériale, dit-il, puisque vos altesses électorales et vos seigneuries sérénissimes demandent une réponse courte, simple, décisive, je vais leur en donner une qui ne fera de tort à personne. A moins que

je ne sois convaincu par des témoignages de l'Ecriture, et par des raisons claires et évidentes (car je ne crois ni au pape ni aux conciles, tant qu'ils ne s'appuient pas sur la Parole de Dieu, puisqu'il est reconnu de tout le monde qu'ils ont souvent erré et se sont contredits eux-mêmes); à moins, dis-je, que je ne sois convaincu par des passages et que ma conscience ne soit forcée de se rendre au témoignage de la Parole de Dieu, je ne peux ni ne veux me rétracter; il serait imprudent et dangereux de rien entreprendre contre la conscience. Me voici; je ne puis faire autrement; Dieu me soit en aide! Amen (1). »

A peine Luther eut-il quitté Worms, qu'il fut mis au ban de l'empire. L'électeur, craignant pour lui les suites de cette proscription légale, le fit enlever en route, au milieu des bois de la Thuringe, par des chevaliers masqués. Ils le conduisirent déguisé au château de la Wartbourg, situé sur la pointe d'un rocher, près d'Eisenach, dans un endroit sauvage et inaccessible. Dans cette retraite profonde, où il fut introduit sous le nom de *Chevalier Georges*, Luther n'oublia pas la haute mission à laquelle il se voyait toujours plus clairement appelé. Il y travailla sans relâche à la traduction des Psaumes, à celle du Nouveau-Testament, et à la composition de plusieurs ouvrages religieux.

Pendant les dix mois que Luther passa dans cette solitude, qu'il appelait son *Pathmos*, par allusion à l'île célèbre qui, lors de la persécution domitienne, avait caché l'apôtre Jean dans ses rochers, plusieurs universités condamnèrent la doctrine qu'il avait annoncée; un grand monarque, Henri VIII, parut aussi dans les rangs de l'attaque en simple théologien. Mélanchton répondit à la Sorbonne, et Luther

(1) *Hier stehe ich; ich kan nicht anders; Gott helfe mir. Amen!*

au roi, mais dans un style assez dur. Il en convient lui-même ; mais en rejette la faute sur ses ennemis, qui jusqu'alors avaient méprisé ses écrits les meilleurs et les plus modestes, et aussi ses soumissions excessivement humbles. « Et d'ailleurs, est-ce une si grande affaire, ajoutait-il, que je traite de la sorte un roi de la terre, qui a osé blasphémer le Monarque des cieux ! »

Cependant Luther, impatient de quitter sa retraite, écrivait à Mélanchton : « Plutôt être rôti tout vif sur un brasier pour la gloire de Dieu et de sa Parole, que de ne vivre qu'à moitié et de pourrir dans la solitude ! Dieu me préserve d'y perdre la véritable vie, celle de l'âme. » La nouvelle des excès qui se commettaient à Wittenberg ne fit qu'augmenter son impatience. En effet, Carlostadt, homme sincère, mais turbulent et emporté, peu content d'abroger les cérémonies du papisme, s'était jeté dans la principale église, avec une poignée de séditieux ; il en avait chassé les ecclésiastiques, brisé les autels, déchiré les images. Cette fureur iconoclaste n'était nullement du goût de Luther. Aussi, voyant la Réforme menacée à son berceau, résolut-il de partir tout seul et à cheval, sans avoir le moindre égard au péril qu'il courait. « Arrive ce qui pourra, dit-il, je retourne à Wittenberg, au nom de Jésus-Christ, le Maître de la vie et de la mort. »

L'électeur avait craint que Luther ne tombât dans les piéges de George, duc de Saxe, son cousin, ennemi déclaré de la Parole, et ne pérît ainsi victime de son zèle ou de sa témérité. La lettre que le réformateur écrivit à son souverain, pour le rassurer, est fort remarquable : « Puisque le Père des miséricordes, dont les compassions sont infinies, lui dit-il, a mis, par l'Evangile, le diable et la mort sous les pieds des croyants, et qu'il leur permet de l'appeler très-cher

Père ! votre Altesse Electorale juge bien elle-même que ce serait pour ce Père céleste, un souverain déshonneur de croire qu'il ne peut apaiser la colère du duc George (1). Y eût-il à Leipsick (résidence du duc) des désordres aussi graves que ceux qui éclatent maintenant à Wittenberg ; dût-il, pendant neuf jours, n'y pleuvoir que des ducs George (2), tous neuf fois plus furieux que celui-là, cela ne m'empêcherait pourtant pas de m'y rendre. Apparemment le duc prend Christ mon Seigneur pour un homme de paille ; mais cela n'ira pas loin. La protection sous laquelle je vais à Wittenberg est plus puissante que celle d'un électeur. Je ne cherche point l'appui des hommes. Si même je savais que son Altesse Electorale voulût me protéger, je n'irais pas à Wittenberg, etc. »

Le 1er mars 1522, Luther est dans Wittenberg. A peine arrivé dans cette ville, il monte en chaire, et Dieu lui donne de calmer les esprits et de les ramener promptement à l'ordre [I'].

Luther, au milieu de ses amis, poursuivit avec joie les

(1) On assure qu'à sa mort, le duc George reconnut son erreur, et qu'il recommanda son âme à la grâce de Jésus-Christ. Le Père Eisenberg, son confesseur, l'exhortait à se reposer sur ses propres mérites et sur ceux des saints, particulièrement de saint Jaques, son patron, quand le docteur Rothe, d'autres disent un gentilhomme de la chambre, touché de voir le malheureux prince ainsi trompé, dans les angoisses de l'agonie, par un prêtre ignorant et superstitieux, cria à George : « Monseigneur, vous disiez : *L'eau de source est la meilleure ;* eh bien, sans vous arrêter aux saints et autres intercesseurs, fixez vos regards sur Jésus crucifié, mort pour nos péchés, et notre unique avocat et Sauveur : c'est par-là que vous assurerez votre salut. » Le duc répondit par cette prière : « Assiste-moi donc, toi, mon fidèle Sauveur Jésus-Christ ! aie pitié de moi, et me sauve pour l'amour de ton amère passion et de ta mort cruelle. »

(2) Allusion à la monnaie qui circulait alors dans la ville.

travaux évangéliques qu'il avait commencés dans sa retraite. L'année de son retour, il publia la traduction du Nouveau-Testament qu'il avait préparée à la Wartbourg. Puis, il entreprit celle de l'Ancien, qu'il n'avait pas voulu aborder sans l'assistance de ses frères, et qui ne fut achevée qu'en 1532. Mathésius nous apprend avec quels soins elle fut exécutée : « Luther, dit-il, la repassa du commencement à la fin, avec beaucoup de zèle, de prières et d'application. Et comme le Fils de Dieu a promis que là où deux ou trois seraient assemblés en son Nom, il s'y trouverait au milieu d'eux, le docteur réunit autour de lui tout ce qu'il connaissait de personnages savants et pieux. On se rassemblait quelques heures chaque semaine, avant le souper, dans le couvent de Luther. Là se rendaient Jean Bugenhagen, Justus Jonas, Creuziger, docteurs, Mélanchton, Aurogallus et Rorer, maîtres ès-arts, et quelques autres. A ces conférences assistaient souvent des savants et des docteurs étrangers. — Lorsque Luther repassa la première édition de la Bible, il consulta des hommes instruits et quelques Juifs, sur le vrai sens de l'original, etc. Il fit saigner et découper des moutons en sa présence, afin d'apprendre des bouchers eux-mêmes les termes à employer dans la description des sacrifices. Il apportait à la conférence sa vieille Bible latine, sa nouvelle version allemande et le texte hébreu ; Philippe Mélanchton, le texte grec ; le docteur Creuziger, la Bible hébraïque et la version chaldaïque ; les autres professeurs, les commentaires des rabbins, etc., etc. Chacun se préparait à l'avance sur les versets à examiner, le président proposait le texte, recueillait les suffrages, etc. »

La même année (1522), l'illustre Réformateur mit au jour son ouvrage allemand : *Martin Luther contre l'Ordre Ecclésiastique, faussement ainsi nommé, du Pape et des Evêques.*

Jusqu'alors, il les avait un peu ménagés, parce qu'il n'avait pas encore pénétré tout leur endurcissement et toute leur hypocrisie ; mais, commençant dès cette époque à leur tenir un langage bien différent : « Messieurs, leur dit-il, ma résolution est prise : aussi longtemps que je vivrai, j'attaquerai toujours plus hardiment vos abominations. Point de trève avec vous. — Selon l'expression du prophète Osée, je vous serai comme un léopard sur le chemin. Je désire bien sincèrement que vous vous repentiez ; si vous ne le faites, entre nous il y aura guerre perpétuelle. Appuyé sur Dieu, je ne me soucie nullement de votre haine. » Dans le même ouvrage, Luther s'élevait de toute sa force contre les indulgences, et faisait à leur sujet cette juste et piquante remarque : « Christ, au IX[e] de saint Matthieu, ne dit pas au paralytique : Mets de l'argent dans cette boîte ; il lui dit : Aie bon courage, mon fils, tes péchés te sont pardonnés. »

La même année encore, il écrivit une lettre fort remarquable aux prédicateurs chrétiens d'Erfurt, enclins à s'éloigner de la simplicité et de la charité évangéliques, qui les avaient si honorablement distingués jusqu'alors. Les conseils et les exhortations qu'il leur adresse font tout à la fois l'apologie de son caractère et de son œuvre. « Confiez-vous, mes chers frères, confiez-vous en Jésus-Christ seul ; réprimez la superstition ; laissez ce qui ne produit aucun fruit de justice ; soyez indulgents pour les faibles. Satan par la suite ne manquera pas de machiner, et de remuer des questions inutiles, afin de renverser la seule connaissance nécessaire, celle de Jésus-Christ. Soyez donc sages, simples quant au bien, prudents quant au mal ; laissez là tout ce qui n'est pas nécessaire, et les questions inutiles ne troubleront plus votre paix. — Bien des esprits légers s'imaginent avancer la cause de l'Evangile par l'épée et la violence : ils croient avoir fait

merveille, quand ils ont diffamé les prêtres et les moines, ou leur ont causé quelque tort. Ces gens-là ignorent que ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre les malices spirituelles qui sont dans les airs. Satan est un esprit qui n'a ni chair ni os; ce n'est ni avec l'épée, ni avec la main qu'on parvient à l'atteindre: il lui faut arracher les cœurs par la Parole de vérité; c'est là notre épée, c'est là notre force, à laquelle nul ne peut résister. »

Comme on le voit, l'arrêt de Worms n'empêchait point Luther de proclamer l'Evangile de Dieu. Au reste, il faut le dire, cet arrêt mourut à peu près à sa naissance. Forcé de se rendre en Espagne pour y soumettre les Cortès révoltées, l'empereur n'eut pas le loisir de le faire exécuter. Son absence et la mort de Léon X laissèrent quelques jours de repos aux chrétiens évangéliques, et les catholiques, momentanément privés de leurs principaux soutiens, ne purent plus enchaîner la Réformation. A la vérité, la diète assemblée à Nuremberg, en 1523, confirma l'édit de Worms; mais elle n'opposa qu'une impuissante barrière au torrent qui entraînait l'Allemagne, tandis qu'elle fit au pape un tort réel, et porta à son pouvoir une sensible atteinte, par les cent *articles de griefs* qu'elle rédigea, et par la demande positive qu'elle fit de la convocation d'un concile pour terminer les différends survenus dans l'Eglise. La Parole de vérité se répandait au loin; chaque jour elle faisait de nouvelles conquêtes, au milieu même des fâcheuses dissensions qui éclataient parmi les chrétiens, et qui les affaiblissaient en les divisant (1). En vain l'empereur réitéra l'ordre d'exécuter l'édit de Worms; dès l'année 1525, les plus grands coups étaient portés à

(1) On a principalement en vue ici leurs disputes sur l'eucharistie.

Rome, et l'on peut admettre qu'à cette époque la Réforme était consommée ; jusqu'en 1546, année de la mort de Martin Luther, elle ne fit que s'étendre et se consolider.

L'an 1525 fut témoin d'un événement qui préoccupa vivement les esprits : ce fut le mariage de Martin Luther, qui, dès l'année précédente, avait posé le froc et rompu les liens de la servitude monacale. Son intention était de remettre en honneur la vie civile et un état respectable que Dieu lui-même a institué. En même temps, il voulait satisfaire au désir de son *bon père*, qui le pressait de renoncer au célibat : « Je ne pouvais, dit-il, lui refuser cette preuve de soumission ; je ne sens ni flamme, ni affection charnelle, mais je trouve de la satisfaction dans le mariage, comme dans une institution divine. » Cette union fut heureuse. Luther aimait beaucoup Catherine de Bora, sa compagne. Il l'appelait sa Catherine, et disait qu'il ne l'échangerait pas contre le royaume de France et toutes les richesses de Venise, l'ayant reçue de la main du Seigneur, au moment où il le suppliait de le diriger dans le choix d'une épouse.

Mais autant l'année 1525 avait été douce pour lui, autant furent douloureuses les deux qui suivirent. La peste, exerçant ses ravages dans Wittenberg, y moissonnait par centaines les amis et les connaissances du Réformateur. Pour échapper à l'épidémie, il aurait pu fuir la ville ; mais, pasteur fidèle, il voulut rester au milieu de ses chers paroissiens et partager tous leurs dangers et toutes leurs peines, afin de pouvoir aussi leur offrir toutes les consolations de l'Evangile. « Grands combats au dehors; vives alarmes au dedans, telle est notre situation présente, écrivait-il à Amsdorf son ami ; Jésus-Christ nous visite sensiblement. La seule consolation que nous ayons à opposer aux fureurs de Satan, c'est cette Parole de Dieu, qui sauve

l'âme au milieu du naufrage du corps. Aie soin de nous recommander aux frères, et toi-même prie avec eux pour nous. »

La famine, se joignant à la peste pour accabler les malheureux habitants de Wittenberg, Luther en conçut un violent chagrin; il perdit sa gaîté et son activité naturelles; sa santé s'altéra considérablement. Le 6 juillet 1527, il vit de si près les portes du tombeau, qu'il crut sérieusement sa dernière heure venue. Ce fut alors que ses vœux et ses prières attestèrent la sincérité de sa foi et sa parfaite confiance aux mérites du Rédempteur. « Si le Seigneur veut m'appeler à présent, dit-il, que sa volonté soit faite! » Levant les yeux au ciel, il récita, plein de ferveur, l'oraison dominicale et tout le psaume VI, puis il fit cette prière: « Seigneur, mon bon Dieu! que j'aurais eu de joie à verser mon sang pour ta Parole! tu le sais; mais peut-être n'en suis-je point digne; que ta volonté soit faite. Si tu le veux, je suis tout prêt à mourir; seulement que ton saint Nom soit béni et glorifié, soit par ma vie, soit par ma mort. S'il est possible, ô bon Dieu! je désire vivre plus longtemps à cause de ceux qui t'aiment et de tes élus. Mais si l'heure est venue, fais selon qu'il te plaira; tu es le maître de la vie et de la mort. Mon bon Dieu! c'est toi qui m'as engagé dans cette cause; tu sais qu'il s'agit de ta Parole et de ta vérité; ne permets pas que tes ennemis lèvent la tête, qu'ils se réjouissent et triomphent, en disant: Où donc est leur Dieu? Glorifie ton saint Nom, en dépit de tous les efforts des ennemis de ta salutaire Parole. »

Peu d'instans après, il ajouta: « Dieu que j'aime tendrement! tu es le Dieu des pécheurs qui sentent leurs besoins et leurs misères, et qui cherchent sincèrement dans ta grâce des consolations et des secours; tu dis: *Venez à*

moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai. Je viens, Seigneur ! fondé sur ta promesse ; je suis dans une grande détresse ; mes besoins sont nombreux ; aide-moi par un effet de ta grâce et de ta fidélité. » — Il dit encore : « O mon Seigneur Jésus-Christ ! toi qui as dit : *Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; heurtez, et l'on vous ouvrira* : selon ta promesse, donne à celui qui te prie actuellement, non de l'or et de l'argent, mais une foi ferme. Que je trouve en cherchant, non les plaisirs et les joies du monde, mais du soulagement et des consolations dans ta salutaire Parole. Ouvre-moi, car je heurte ; je ne demande rien de ce qui est grand et estimé selon le monde ; c'est ton Saint-Esprit que je réclame, afin qu'il éclaire mon cœur, qu'il me fortifie et me console dans mes angoisses, qu'il me conserve jusqu'à la fin dans la vraie foi et la confiance en ta grâce. Amen. »

Les secours de la médecine, dirigés par une main habile et bénis par le Seigneur, tirèrent le serviteur de Christ de ce pas dangereux, et conservèrent à l'Eglise un puissant ouvrier, qui devait la consoler et l'édifier longtemps encore, par son exemple autant que par ses prédications.

Vers cette époque, de nouveaux succès encouragèrent son activité et celle de ses fidèles collaborateurs. Le pape lui-même, sans le vouloir, servit admirablement leurs intérêts. Clément VII, bâtard de l'illustre famille des Médicis, s'étant ligué avec François Ier, roi de France, contre l'empereur Charles-Quint, celui-ci en fut tellement irrité, qu'il cessa de traverser les entreprises des Réformateurs en Allemagne. Cet état de choses ne fut cependant pas de longue durée. La paix fut conclue en 1529, et le rapprochement devint le signal de nouvelles persécutions contre les chrétiens évangéliques. La même année, une diète assemblée à

Spire, ordonna que la messe et les autres cérémonies du papisme fussent rétablies partout où elles avaient été supprimées. Mais les Etats réformés et treize villes impériales protestèrent hautement contre cette décision de la diète de Spire, et reçurent, de cette courageuse démarche, le nom de *Protestants*, indistinctement appliqué dès-lors à toutes les personnes séparées de la communion romaine.

L'année 1530 fait époque dans l'histoire de la Réformation. La diète germanique s'assembla de nouveau, dans le but de terminer les débats religieux de l'Allemagne. Augsbourg la reçut dans ses murs. Le 25 juin de cette année, la belle confession de foi, que Mélanchton avait rédigée, y fut lue publiquement devant les états de l'empire, par le chancelier de l'électeur de Saxe, et immédiatement après déposée entre les mains de l'empereur. La lecture solennelle de cette pièce, si connue depuis sous le nom de *Confession d'Augsbourg*, fut plus utile à la cause évangélique que n'auraient pu l'être vingt prédications claires, pressantes, onctueuses. Par le ton de vérité, de piété, de simplicité et de modération qui la caractérisent, elle fit une sensation singulièrement profonde sur tous les membres de la diète et sur l'empereur lui-même, qui ne put l'entendre sans la plus vive émotion. Aussi Luther, à cette occasion, faisait-il cette juste remarque : « Nos ennemis s'imaginaient avoir fait merveille en engageant l'empereur à interdire à Augsbourg les prédications évangéliques; mais lorsque le maître ès-arts Eisleben (1) et autres sont obligés de se taire, voici l'électeur de Saxe et d'autres princes et seigneurs, qui présentent leur confession écrite, et qui prêchent ouvertement en

(1) Luther lui-même. Il se désigne ici par sa ville natale.

présence de Sa Majesté Impériale et de tout l'empire. Ainsi s'accomplit ce que dit saint Paul : *La Parole de Dieu ne saurait être liée.* Est-elle proscrite dans les chaires, il faut qu'elle retentisse dans les palais ; est-il défendu à de pauvres prédicateurs de l'annoncer, il faut qu'elle soit proclamée par des seigneurs et par des princes. Et personne ne voulût-il parler, les pierres crieraient, dit Jésus. »

Cependant, la lecture de cette confession de foi, monument admirable de vérité et de piété, n'empêcha point l'entière ratification de l'édit de Spire, si défavorable aux chrétiens évangéliques : telle était l'influence que le pape, par le moyen de ses théologiens et de ses légats, exerçait sur les divers états de l'empire !

Pendant les négociations religieuses d'Augsbourg, Luther, enfermé dans le château de Cobourg, en Saxe, dirigeait tout lui-même, conseillant, encourageant, censurant, selon le besoin, ses amis et ses compagnons de service qui étaient à Augsbourg. Jamais il ne déploya tant de foi, tant de courage et d'énergie. À Mélanchton surtout s'adressaient ses exhortations et ses réprimandes. Ce théologien, doux et pieux autant qu'instruit, mais d'un naturel fort timide, par sa facilité à céder et par sa rare pusillanimité, faillit cent fois compromettre la cause de l'Evangile. Abattu plus que personne, à cette époque si critique pour la Réformation, plus que personne il avait besoin de consolations et d'encouragements : aussi Luther, peu de jours après la lecture publique de la confession de foi, lui adressa-t-il quelques épîtres fort sérieuses. Nous ne résistons pas au plaisir d'en reproduire ici quelques fragments. Dans une lettre écrite le 30 juin, il lui disait :

« Je ne sais en vérité, mon cher Philippe, ce que je dois t'écrire, tant ta défiance et tes inutiles soucis m'alarment.

Je crains que mes conseils ne te servent de rien, et tout cela parce que tu n'as de confiance qu'en toi seul.

» Pourquoi ne veux-tu pas nous écouter, lorsque nous parlons, non selon la chair ou selon le monde, mais selon Dieu, et sans doute sous la direction du Saint-Esprit ? Si nous sommes pauvres et méprisés, celui-là ne l'est point qui parle par notre bouche. Est-ce donc une imposture ce que dit l'Apôtre, que Dieu nous a donné son Fils (Rom., VIII, 32) ? Si cela n'est point, que le Diable soit homme à ma place ; je ne veux plus être une créature humaine. Mais si cela est, pourquoi craindre, pourquoi trembler, pourquoi se consumer en soucis et en tristesse, comme s'il ne pouvait pas nous assister en si petite affaire, Celui qui nous a donné son Fils ; ou comme si le Diable était plus puissant que lui !

» Je t'en prie, pour l'amour de Christ, ne méprise point les promesses que Dieu te fait, ni les consolations qu'il te donne. *Rejette ta charge sur l'Eternel ; demeure tranquille, te confiant en l'Eternel, et l'attends.* Il ne manque pas de promesses de ce genre dans les psaumes et dans les évangiles. Tout cela ne peut être faux : j'en suis sûr. Ce n'est point une chose douteuse que Jésus-Christ a vaincu le monde ; cela est certain, incontestable. Et nous craindrions un monde vaincu, comme s'il était vainqueur ! Quand il faudrait aller à Rome ou à Jérusalem sur les genoux pour y chercher un tel passage, assurément ce ne serait pas l'acheter trop cher ; et parce que nous en avons une foule sous les yeux et que nous y sommes accoutumés, nous en faisons peu d'estime ! Cela n'est pas bien : c'est faiblesse de foi, je le sais ; disons donc avec l'Apôtre : *Seigneur, augmente-nous la foi !*

» Laissez-les faire ; ils n'ont pas fini. Je crains cependant

que tout ce que j'écris ne soit inutile : tu voudras tout diriger au gré de ta philosophie et de ta raison, et avec ta raison et ta sagesse humaine, tu agiras contre sagesse et raison. Tu te tourmentes jusqu'à mourir, et tu ne vois pas que cette affaire est au-dessus de tes forces ; que tu es incapable de la conduire. Et Dieu nous préserve aussi de la voir entre tes mains ! c'en serait bientôt fait de nous. Un proverbe dit : « Ne touche pas de la main ce qui est trop élevé. » Ce proverbe te concerne particulièrement. Veuille notre Seigneur Jésus-Christ te garder, afin que ta foi croisse et triomphe, au lieu de défaillir. Amen. Je prie pour toi. Si tout ce que nous désirons n'arrive pas, eh bien, nous verrons arriver quelque chose de meilleur. Car nous attendons un royaume éternel, qui restera notre partage, quand même tout s'évanouirait et périrait dans le monde. »

A peu près à la même date, Luther écrivait encore à son ami Philippe : « Il ne se peut faire qu'il n'y ait des gens qui aient la foi, à moins qu'il n'existe plus d'Eglise sur la terre, et dans ce cas Jésus aurait cessé d'être avec nous avant la fin du monde. Si nous ne sommes pas l'Eglise, ou une partie de cette Eglise, où donc est-elle ? Est-ce le duc de Bavière, est-ce le Pape, le Turc et leurs semblables qui sont l'Eglise de Dieu ? Si nous n'avons pas la Parole de Dieu, qui l'a donc, je te prie ? Peut-être diras-tu : Nous sommes des pécheurs, des ingrats. A quoi je te réponds que, pour tout cela, Dieu ne saurait être menteur. Et d'ailleurs fussions-nous injustes et méchants à d'autres égards, certainement nous ne le sommes point dans une cause aussi sainte, qui est celle de Dieu. Voilà ce que tu ne peux pas comprendre, et ce qui fait que tu es tourmenté par Satan. »

« Philippe voudrait tout diriger selon ses vues, afin que l'honneur lui en revienne, écrivait-il à Spalatin ; mais non,

il ne sera pas dit : *Ego Philippus* (moi Philippe) ; cet *ego* (ce moi) a quelque chose de trop chétif. Je suis celui qui suis, tel est son nom. Oui, celui qui suis. » (Ex., III, 14) [K'].

Pendant que les rois et les princes de la terre s'assemblaient et tenaient conseil contre l'Eternel et son Oint, l'Evangile, que follement ils prétendaient enchaîner par leurs édits, faisait de jour en jour de nouvelles conquêtes. L'année même de la diète d'Augsbourg, Bugenhagen *(Pomeranus)* organisait la Réforme à Hambourg et à Lubeck. A la même époque, Luther mettait au jour sa *Traduction des Prophètes*, et son *Avis à la Nation allemande ;* et les Etats protestants, sérieusement menacés, jetaient, à Smalkade, les fondements d'une ligue puissante destinée à repousser les agressions de leurs adversaires. Leur attitude calme et pacifique, en même temps que ferme et courageuse, dérouta les projets de l'empereur ; et, sous l'égide des nobles protecteurs que Dieu leur avait donnés, les serviteurs de Christ poursuivirent en paix leurs bienfaisants travaux. En 1535, la ligue acquiert une nouvelle consistance. L'union des princes protestants en fait la force et le succès. Le Danemark se joint aux fédérés, et la France elle-même négocie avec eux, bien moins sans doute par amour pour les Protestants que par haine pour l'empereur. Contraint, par la marche des événements, de prêter enfin l'oreille à la proposition d'assembler un concile qui règle les différends survenus dans l'Eglise, le pape désigna, pour le tenir, la ville de Mantoue en Italie ; et Luther à cette occasion rédigea les articles, dits *de Smalkade*, qui devaient servir de règle aux Protestants. Mais, devinant sans peine le résultat d'une assemblée ecclésiastique que l'évêque de Rome présidera dans la personne de ses légats, il demande la convocation d'un

concile libre, où le pape ne soit pas à la fois juge et partie, insistant particulièrement sur ce dernier point. Une diète formée à Nuremberg, en 1541, travailla sérieusement à opérer un rapprochement entre les protestants et les papistes; elle envoya, dans ce but, une députation au réformateur de l'Allemagne, et déjà l'on était tombé d'accord sur quatre articles, quand les intrigues de Rome firent rompre les négociations commencées; alors Luther indigné exhala tout son chagrin dans de nouveaux écrits dirigés contre le souverain pontife et sa cour.

Tels sont les principaux événements de sa vie publique, depuis la diète d'Augsbourg jusqu'à l'année 1542. Pendant le même espace de temps, sa vie privée nous offre de fort beaux exemples de piété, de foi, de patience, de résignation. Pasteur dévoué, confesseur intrépide de la vérité, sujet soumis, bon fils, époux tendre, à toutes ces nobles qualités, fruit de la grâce divine, Luther ajoutait encore celle d'ami fidèle et sûr. Il serait facile d'en multiplier les preuves; une seule suffira. En 1540, il apprend que Mélanchton vient de tomber malade à Weimar, et que sa vie est sérieusement menacée. Accompagné de quelques personnes, il vole auprès de son ami qu'il trouve à l'extrémité: Mélanchton a perdu le sentiment, l'ouïe, la parole; il ne prend plus de nourriture. A cet aspect, Luther effrayé s'écrie : « Bon Dieu! en quel état le diable a-t-il mis cet organe du Seigneur! » Puis, il prie avec une touchante ardeur. « Et Dieu, dit-il dans son original et pittoresque langage, Dieu fut comme obligé d'entendre mes soupirs; car, déposant à ses pieds tout mon fardeau, je lui *rebattis les oreilles* de toutes les promesses qu'il nous a faites dans son Écriture, à mesure qu'elles se présentaient à mon esprit. » Les supplications achevées, Luther prend Mélanchton par

la main, et sachant ce qui troublait son ami : « Courage, courage, Philippe, lui dit-il, tu ne mourras point; Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. Celui qui a reçu en grâce les plus grands pécheurs qui aient jamais existé, Adam et Ève, est loin, bien loin, Philippe, de vouloir te rejeter. Bannis la tristesse, ne sois point le meurtrier de toi-même; confie-toi au Seigneur, il a la puissance de faire mourir et de faire vivre. » Relevé par de telles paroles, Mélanchton reprit, en effet, courage, et recouvra peu à peu les forces qu'il avait perdues et sa première santé.

Mais Luther lui-même touchait au terme de sa course. Sentant approcher sa mort, il fait son testament. Au lieu de notaires, c'est Bugenhagen, c'est Creuziger et Mélanchton, qui le signent à sa demande; et, pour justifier ce défaut de forme, il dit, avec ce sentiment de dignité chrétienne qui caractérisait toutes ses démarches : « Je demande qu'on me laisse passer pour ce que je suis réellement : pour un personnage bien connu au ciel, sur la terre et dans les enfers; qui a du crédit et de l'autorité suffisamment, et auquel on peut se fier beaucoup plus qu'à un notaire. Car, si Dieu, le Père des miséricordes, m'a confié l'Evangile de son Fils, à moi pécheur, pauvre, misérable, digne de la condamnation; s'il m'a rendu sincère et fidèle dans la prédication de la Parole de grâce, de sorte que bien des personnes l'ont reçue et ont reconnu en moi un témoin de la vérité, sans s'arrêter à l'excommunication du pape et à la fureur de l'empereur, des rois, des princes, des prêtres et des démons, combien plus doit-on ajouter un entier crédit à mes paroles dans des choses de moindre importance? J'espère donc qu'il suffira de dire : Telle est la sérieuse résolution, telle est la volonté bien réfléchie du docteur Martin

Luther, le notaire et le témoin de Dieu dans son Evangile, ainsi que l'attestent sa signature et son cachet. »

Cependant son état empirait de jour en jour. Le 17 septembre 1544, il termina son *Commentaire sur la Genèse*, matière de son dernier cours académique, en recommandant à ses auditeurs de prier pour lui, sa fin n'étant plus éloignée. En effet, de violentes douleurs de tête, la perte presque entière d'un œil, l'enflure des jambes, la pierre qui le tourmentait nuit et jour, étaient tout autant de voix qui lui criaient de la part de Dieu : *Prépare ta maison, car tu t'en vas mourir.* Appelé à Eisleben, par les comtes de Mansfeld, ses souverains naturels, pour y terminer quelques différends survenus dans la famille, il n'hésite point à se rendre à leur instant désir. Tout accablé qu'il est sous le poids de ses infirmités, il part pour sa ville natale, et y accomplit le ministère de paix dont l'estime de ses princes l'avait honoré. Mais il ne devait point retourner à Wittenberg, et les lieux qui l'avaient vu naître allaient aussi le voir mourir.

« Tout le long de son séjour à Eisleben, dit le docteur Jonas, Luther eut constamment le cœur joyeux; il nous disait quelquefois : « Jonas et vous, M. Michel (*Cælius*), écoutez ! C'est à Eisleben que j'ai été baptisé; si j'allais y mourir ! » L'avant-veille de sa mort, il monta encore en chaire. Le dernier jour de son pèlerinage terrestre, le 17 février 1546, il parla beaucoup à souper de la mort et de la brièveté de la vie, et toujours d'une manière très-édifiante. Il proposa la question, « si l'on reconnaîtrait ses parents et ses amis dans le siècle à venir, » et la résolut affirmativement. Après le souper, se sentant mal, il alla se coucher; puis, il se releva quelques moments après, et dit en se promenant dans sa chambre : « Je vais me recoucher au

nom de Dieu : *In manus tuas commendo spiritum meum ; redemisti me, Domine, Deus veritatis* (1) !

Quelques heures avant de rendre le dernier soupir, il dit à ses fidèles amis, rangés autour de son lit de mort. « Jonas, Cœlius, et vous tous, priez, priez pour la cause de Dieu et de son Evangile, afin qu'elle triomphe ; car le concile de Trente (2) et le pape sont dans une grande fureur. » Peu d'instants après, on l'entendit prononcer cette prière : « O mon cher Père céleste ! Dieu et Père de mon Seigneur Jésus-Christ, Dieu de toute consolation ! je te rends grâces de ce que tu m'as révélé ton cher Fils Jésus-Christ, en qui je crois, que j'ai aimé et glorifié, mais que le pape et tous les impies déshonorent, persécutent et blasphèment. Mon Seigneur Jésus-Christ ! je te recommande ma pauvre âme. O mon cher Père céleste ! quoique obligé de quitter ce corps et de sortir de ce monde, je suis assuré que je demeurerai éternellement avec toi, et que nulle créature ne me ravira de tes mains. » Puis il ajouta : « *Sic Deus dilexit mundum*, etc. Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Père ! je remets mon esprit entre tes mains ; tu m'as racheté, ô Eternel, Dieu de vérité ! »

Ses amis lui dirent : « Vous reconnaissez, très-cher père, que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, notre Sauveur et notre Rédempteur ? » Il répondit assez distinctement pour qu'on pût l'entendre : « Oui.... » Et peu d'instants après, il s'endormit au Seigneur, sans angoisse et dans la paix la plus profonde, à la soixante-troisième année de son âge. *Ecris : Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur ! Oui*,

(1) « Je remets mon esprit entre tes mains ; tu m'as racheté, ô Eternel, Dieu de vérité ! »

(2) Il était assemblé dans ce moment.

pour certain, dit l'Esprit, car ils se reposent de leurs travaux, et leurs œuvres les suivent.

Sa dépouille mortelle fut transportée à Wittenberg, pour y être enterrée dans l'église du château. Dans tous les lieux que traversa le convoi funèbre, toutes les cloches sonnaient, et partout le peuple donnait des témoignages de la plus vive affliction. Lorsque le convoi fut arrivé près de Halle, tous les habitants, jeunes gens et vieillards, les yeux baignés de larmes, accoururent à sa rencontre. Il fut introduit, au son des cloches, dans l'église de Notre-Dame, où l'on entonna le cantique: « Dans ma douleur amère, je crie à toi, Seigneur (1)! » C'était moins un chant régulier qu'une lamentation. Le 22 février, la dépouille mortelle du réformateur de l'Allemagne était aux portes de Wittenberg, où l'attendaient l'académie, la magistrature et la bougeoisie. La douleur se peignait sur tous les visages; les pleurs et les sanglots, mêlés au lugubre son des cloches, formaient le concert funèbre le plus touchant. Le corps fut déposé en terre par quelques maîtres ès-arts, célèbres par leur érudition.

Luther vécut et mourut presque pauvre; ayant pu disposer de tant de biens d'églises auxquels il ne toucha point; encore prodigua-t-il aux indigents le peu qu'il possédait. Il était sobre, mangeant et buvant fort peu. « Ce que j'ai souvent admiré chez lui, dit Mélanchton, c'est que, bien qu'il ne fût ni d'une petite stature, ni d'une complexion faible et délicate, il était cependant d'une extrême tempérance dans le manger et le boire. On sait que, pour s'occuper sans distraction du psaume CXXII, il s'était enfermé trois jours entiers dans une chambre écartée de sa maison,

(1) *Aus tiefer Noth schrei ich zu dir.*

prenant avec lui, pour toute nourriture, un peu de pain et de sel. »

La musique et la culture de son jardin faisaient sa plus douce récréation. Il chantait bien, et jouait agréablement de la flûte et de la harpe; il composa de fort belles mélodies, et l'église protestante en Allemagne a conservé dans son Rituel plusieurs cantiques d'un style très-élevé, dont les paroles et la musique sont également de lui.

Le nombre de ses écrits est très-considérable. On a peine à concevoir comment il trouva le temps de les composer, au milieu des affaires et des travaux dont il était incessamment surchargé, des inquiétudes et des peines qui l'assaillaient à chaque instant, prêchant sans relâche, faisant des cours comme professeur, consulté par une foule de gens de tout état et de tout pays, occupé souvent de controverses, écrivant jusqu'à vingt lettres en un seul jour, etc. Mais la force de Christ se signalait dans son infirmité.

Le grand article sur lequel il ne se lasse point de revenir dans tous ses ouvrages, celui qui est le fondement de sa doctrine comme il est la base de toute la révélation, c'est la Justification par la foi seule en Jésus-Christ. En même temps, il enseignait, avec Paul et tous les apôtres, que la foi justifiante opère par la charité, et que cette stérile connaissance, dépourvue d'amour et de vie, qu'on décore du beau nom de foi, n'a rien de commun avec cette vertu divine, cette puissance de Dieu qui change notre cœur et renouvelle tout notre être. La justification par la foi seule, indépendamment des œuvres de la loi, soit cérémonielle, soit morale, il l'appelait *Articulus stantis aut cadentis Ecclesiæ* (1). Ici trouve naturellement sa place la mémorable protestation du grand réformateur.

(1) L'article sans lequel il n'y a plus d'Eglise.

« Moi, Martin Luther, indigne prédicateur de l'Evangile de Jésus-Christ notre Seigneur, je professe et crois que cet article, « la foi sans les œuvres justifie devant Dieu, » ne sera jamais renversé, ni par l'empereur, ni par le Turc, ni par le Tartare, ni par le Persan, ni par le pape, avec tous ses cardinaux, évêques, moines, nonnes, rois, princes, puissances du monde ; ni même par tous les diables de l'enfer réunis. Qu'ils le veuillent ou non, cet article subsistera. C'est là le véritable Evangile. Jésus-Christ, et lui seul, nous a rachetés de nos péchés. Cette vérité, très-certaine, est la voix de l'Ecriture, bien que le monde et tous les diables enragent et rugissent. Si Christ seul ôte nos péchés, nous ne saurions le faire par nos œuvres, et comme il est impossible d'embrasser le Sauveur autrement que par la foi, il l'est également de l'embrasser par les œuvres. Si donc la foi seule doit saisir Christ, avant que les œuvres puissent suivre, la conséquence est infaillible : c'est que la foi seule, indépendamment des œuvres, et avant qu'elles soient opérées, est notre justification et notre délivrance du péché. Après la justification, et seulement alors, les bonnes œuvres suivent la foi, comme sa production nécessaire et inséparable. Telle est la doctrine que j'annonce : cette doctrine, le Saint-Esprit et l'Eglise des fidèles l'ont toujours enseignée ; c'est aussi dans celle-là que je persisterai jusqu'à la fin. Amen. »

SECTION III.

LA RÉFORMATION DANS LES AUTRES ÉTATS DE L'EUROPE.

La Réformation en Suède, en Danemark et dans les Pays-Bas.

La vérité que Luther avait prêchée en Allemagne se propagea rapidement dans nombre d'états de l'Europe, et une double barrière de passions déchaînées et d'anathèmes ne l'empêcha point de pénétrer au cœur même de l'empire de l'Antichrist romain. Olaüs et Laurence Petri la portèrent dans la Suède leur patrie; Johannes, Tausson et Bugenhagen, l'ami de Luther, dans le Danemark. Les Pays-Bas la reçurent avec joie, mais parmi de nombreuses douleurs; pouvait-il en être différemment sous l'administration de Philippe II et du duc d'Albe, et sous les terreurs de l'Inquisition? En 1523, Bruxelles vit expirer dans les flammes les premiers martyrs de la Réforme; trois jeunes Augustins y subirent courageusement la mort pour le nom de Christ, et sur le reproche qu'on leur fit de s'être laissé séduire par Luther, ils répondirent : « Il nous a séduits comme autrefois Jésus-Christ séduisit les apôtres. »

La Réformation en Angleterre et en Ecosse.

Tyndal, Bilney et d'autres, instruments bénis du Seigneur, dotèrent la Grande-Bretagne de cette Parole de salut, que tant de bouches publiaient à l'envi dans tout l'Occident; et l'Angleterre, alors gouvernée par Henri VIII, fut arrosée du sang des martyrs.

Le fidèle Godfrid, apostrophé sur l'échafaud comme un misérable hérétique, disait aux papistes qui l'insultaient : « Ah! ne m'appelez pas hérétique, mais plutôt serviteur inutile de Jésus-Christ! » Le conseiller Bainham, brûlé à Smithfield, leur criait du milieu des flammes : « O vous, catholiques, vous cherchez des miracles, et vous ne voyez pas celui-ci! Dans ce feu, je ne ressens pas plus de douleur que si j'étais sur un lit de plumes : il est pour moi comme un lit de roses. »

Comme l'évêque de Rochester sortait de la tour de Londres pour aller au supplice, il tira de sa poche un Nouveau-Testament grec; et, levant les yeux au ciel, il pria le Seigneur de lui donner un passage qui le soutînt dans cette heure de la tribulation. Ayant ensuite ouvert le livre, il tomba sur cette parole : *C'est ici la vie éternelle de te connaître, toi, le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé.* Et il dit à ceux qui l'entouraient : « Béni soit le Seigneur, voilà qui suffit pour le temps et pour l'éternité! »

Henri VIII, protestant de nom, papiste de fait, persécuta l'Eglise tout le long de son règne. Elle respira sous celui d'Edouard, son fils. Ce jeune prince mourut dans les sentiments d'une foi sincère; trois heures avant le solennel départ, il prononça cette fervente supplication :

« Seigneur! délivre-moi de cette misérable vie, et me réunis à tes élus. Seigneur! je remets mon esprit entre tes mains. Seigneur! tu sais combien je serai heureux d'être auprès de toi : cependant, ô mon Dieu! si tu le juges convenable, rends-moi la vie pour l'amour de tes élus. O Seigneur Dieu! bénis mon peuple et sauve ton héritage; ô Dieu! sauve ton peuple d'Angleterre que tu as choisi; ô Seigneur! garantis ce royaume et le délivre du papisme : maintiens-y la vraie religion, afin que mon peuple et moi puissions louer ton

saint Nom par Jésus-Christ. » Bientôt après, il s'écria dans les douleurs de la mort : « Aie pitié de moi, Seigneur! et reçois mon esprit! »

Ainsi que nous venons de le dire, l'Eglise de Dieu avait eu quelque repos sous Edouard VI (1553). Sous Marie, sœur de ce jeune prince, la persécution ralluma toutes ses torches. Deux prélats tristement célèbres, Gardiner, évêque de Winchester, et Bonner, évêque de Londres, se chargèrent d'exécuter les affreuses vengeances de celle que l'histoire a justement surnommée la *Sanguinaire.*

Sous la main meurtrière de ces deux assassins mitrés, tombèrent les réformateurs Latimer, évêque de Londres, et Ridley, évêque de Worcester. Ils moururent en vrais témoins du Fils de Dieu. Aussitôt la lecture de leur sentence achevée, Ridley dit aux juges : « Vous me chassez de votre compagnie; mais mon nom se trouve écrit où votre arrêt cruel me fera parvenir plus tôt que je n'y fusse arrivé, selon l'ordre de la nature. » Sur le bûcher qui ne détruisit que leur corps, l'octogénaire Latimer adressa à Ridley cette prophétique parole : « Aujourd'hui nous allumons en Angleterre un feu, qui, je l'espère, ne s'éteindra jamais. » — « Ce même jour, dit le Martyrologe français, l'un et l'autre passèrent chevaliers de l'ordre de Jésus-Christ, étant attachés au même poteau (1). »

Cranmer, archevêque de Cantorbéry, tomba comme eux sous les coups de Marie. Il avait d'abord signé un écrit où il disait rétracter, sous le nom d'erreurs, les salutaires vérités qu'il avait annoncées. Mais, semblable à Pierre dans sa

(1) Gardiner mourut peu de temps après eux ; mais de quelle mort! le malheureux criait incessamment, dans les angoisses d'une conscience troublée : *Erravi cum Petro, non flevi cum Petro.* « J'ai péché comme Pierre, mais je n'ai pas pleuré comme lui (1555). »

chute, il le fut aussi dans son relèvement. Peu d'heures avant sa mort, Cranmer, les yeux baignés de larmes, prononça publiquement cette prière :

« O Père céleste ! ô Fils de Dieu, Rédempteur du monde ! ô Saint-Esprit notre Sanctificateur ! un seul Dieu en trois personnes ! aie pitié de moi le plus indigne, le plus misérable des pécheurs. J'ai péché contre le ciel et contre la terre plus que ma langue ne saurait l'exprimer. Où irai-je ? où fuirai-je ? hélas ! j'ai honte de lever les yeux au ciel ; et sur la terre je ne trouve, ni asile, ni secours. C'est donc auprès de toi, Seigneur ! que je me réfugie ; c'est devant toi que je m'humilie et que je dis : O Seigneur mon Dieu ! mes péchés sont grands, mais selon ta grande miséricorde daigne avoir compassion de moi. Ah ! ce n'est pas pour de petites offenses ou pour des fautes peu nombreuses, qu'a eu lieu le grand mystère de piété, *Dieu manifesté en chair.* Non, Père céleste ! tu n'as pas livré ton Fils à la mort, seulement pour expier des fautes légères, mais pour couvrir les plus grands péchés, afin que le coupable puisse se tourner vers toi de tout son cœur, comme je le fais à présent. C'est pourquoi veuille avoir pitié de moi, mon Dieu ! veuille avoir pitié de moi, à cause de ta grande miséricorde.... Et maintenant, *ô notre Père, qui es aux cieux, que ton Nom soit sanctifié,* » etc.

Cette prière achevée, Cranmer adressa au peuple de solennelles exhortations ; il fit ensuite sa confession de foi ; puis il articula ces courageuses paroles : « Je passe maintenant à ce qui alarme ma conscience plus que tout ce que j'ai dit ou fait en ma vie, je veux dire à cet écrit contraire à la vérité, dont je suis l'auteur et que je désavoue ici publiquement, l'ayant fait contre ma conviction et par la crainte de la mort : aussi cette main qui a péché sera-t-elle brûlée la première. Quant au pape, je le rejette ouvertement comme l'Anti-

christ ; je rejette aussi toutes les fausses doctrines qu'il proclame. »

A peine Cranmer eut-il dit ces mots, que de tous côtés le cri se fit entendre : « Ote, ôte l'hérétique; ferme-lui la bouche ! » Aussitôt le vénérable vieillard, saisi par ses ennemis furieux, est traîné au supplice. Au milieu des flammes qui le pressaient de toutes parts, Cranmer aussi immobile que le pieu auquel on l'avait attaché, s'écriait, les yeux tournés vers le ciel : « O l'indigne main droite ! ô l'indigne main droite ! » Il mourut en répétant la prière du premier martyr de la foi.

D'autres confesseurs du Fils de Dieu le suivirent bientôt dans les tourments d'un supplice passager, puis dans les délices d'une joie immortelle.

Laurent Saunders, embrassant le poteau, s'écria : « Je te salue, croix de Jésus-Christ ! je te salue, vie éternelle ! » Jean Bradford (1), oubliant ses propres douleurs, fortifiait un jeune homme de dix-huit ans assis tout près de lui sur la pile funèbre : « Aie bon courage, disait-il à John Leafe, ce soir nous souperons ensemble avec le Seigneur. » — « Ils moururent sur le bûcher comme sur un lit d'honneur, » ajoute le Martyrologe.

Le docteur Farrar dit à une personne vivement touchée du genre de mort qu'il allait subir : « Si dans les flammes je fais le moindre mouvement, ne croyez point à ma doctrine. » Aussi longtemps que le feu dévora sa tente mortelle, l'intrépide évêque de Saint-David demeura parfaitement immobile. — « Adieu, monde ! » s'écria Elisabeth Folkes, en tenant embrassé le poteau fatal ; « adieu, foi ! adieu espérance ! charité, sois la bien-venue ! »

(1) Jean Bradford ne voyait jamais conduire un malfaiteur au supplice, qu'il ne dît : « Voilà où irait Jean Bradford sans la grâce de Dieu ! »

Marie mourut en 1558, laissant sa couronne à sa sœur Elisabeth, princesse protestante; avec Marie les espérances de Rome descendirent dans le tombeau.

A la même époque, la vérité de Christ pénétrait jusqu'au fond de l'Ecosse où la répandaient Patrick Hamilton [L'], George Wishart et John Knox. Après avoir enrichi leur patrie de la perle évangélique, Hamilton et Wishart moururent de la mort glorieuse des martyrs, le premier en prononçant la prière d'Etienne: *Seigneur Jésus! reçois mon esprit* (1527); le second, en s'écriant: « Ce feu tourmente mon corps, mais il ne saurait abattre mon esprit (1546). » Toutefois en Ecosse, comme en Angleterre, l'Evangile de Dieu triompha de l'épée et des bûchers (1560).

La Réformation en France.

La France eut aussi sa riche part du baptême de grâces que Dieu versait alors sur l'Occident renouvelé. Jaques Fabri, Guillaume Farel, régent à Paris, le moine Martial et Gérard Ruffi, l'un et l'autre docteurs de Sorbonne, gémissaient depuis longtemps de l'ignorance et des abominations du clergé romain. Tous ensemble soutinrent Guillaume Brissonnet, évêque de Meaux, dans l'exécution du dessein qu'il avait conçu de réformer son diocèse.

Bientôt la persécution dispersa les pasteurs; mais avec eux elle dispersa la vérité. Toutefois, en dépit de toute l'activité des adversaires, la semence évangélique continua de germer dans le diocèse qui le premier l'avait reçue. La Brie fournit des prédicateurs à presque toute la France, et offrit à l'Eternel les nobles prémices des martyrs français du XVI[e] siècle. Jean le Clère, Jaques Pavannes, l'ermite de

Livry, Denys de Rieux, souffrirent avec joie pour leur Maître l'outrage et le tourment (1524-1528).

Jean Calvin, très-jeune à cette époque, jeta les premières semences de la Parole de vie à Orléans et à Bourges, où il étudiait le droit.

Les Réformés se multipliaient rapidement sur tous les points du royaume. L'aventure des placards, affichés en 1534 jusque dans le Louvre, prouve que Paris possédait alors un bon nombre de protestants. De 1534 à 1544, une multitude de fidèles scellèrent de leur sang le témoignage de Christ. Rouen, Senlis, la Bourgogne, Langres, Lyon, Bourges, Angers, Poitiers, Issoire, toute l'Auvergne, furent témoins et de leurs souffrances et de leurs triomphes.

Telle est en résumé l'histoire de l'Eglise en France, sous le gouvernement de François Ier. Les mêmes bénédictions, mais aussi les mêmes tribulations, l'attendaient sous le règne de Henri II, fils de ce prince (1547), règne de fer pour la France protestante, et durant lequel la haine de la vérité se produisit sous l'appareil le plus sanglant.

Toutefois les martyrs français rivalisèrent de dévouement et de courage avec ceux d'Angleterre, d'Écosse et des Pays-Bas. Le ministre Aymond de la Voye, repoussé de ses juges, se consolait lui-même par cette parole de l'Apôtre : *Qui me séparera de l'amour de Dieu?* Le gentilhomme Louis de Marsac (1553), ayant vu qu'on passait une corde autour du cou de ses compagnons de douleur, sans en user de même à son égard parce qu'il avait servi dans les ordonnances du roi, demanda « si la cause de ses frères était différente de la sienne; » puis, suppliant ses juges de ne le point distinguer des autres : « Ah ! leur dit-il, ne me refusez pas, je vous en prie, le collier d'un ordre si excellent ! »

Les cinq étudiants français, jetés à Lyon sur une même

charrette, chantaient en allant au supplice: « Sans cesse je te bénirai, Seigneur! » etc (1). « Ils montèrent d'un cœur allègre sur le monceau de bois qui était autour du poteau, dit le Martyrologe; ils s'entrebaisèrent en retournant le cou, et se disant l'un à l'autre: Adieu, mon frère! » Déjà, à moitié brûlés, ils s'exhortaient encore par ces mots: « Courage, mon frère, courage! » (1553) (2).

Poussé par des conseillers sanguinaires, François II continua l'œuvre infernale que ses prédécesseurs avaient commencée. Charles IX laissa faire la Saint-Barthélemi qu'avait conçue le dernier des Valois, Henri, troisième du nom. Mais le père des Bourbons, Henri IV, donna du repos aux protestants français : ils en avaient besoin, après soixante-dix ans d'orage.

Les jugements de l'Éternel frappèrent les ennemis de son Église. Pour ne mentionner ici que les persécuteurs couronnés, une manifeste malédiction de Dieu reposa sur la maison des Valois. Toute la race de François Ier, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, toute cette famile fut en cinquante ans balayée de dessus la terre (3).

Henri II avait juré, par le sang et la mort, qu'il verrait de ses yeux brûler Anne Dubourg, conseiller au parlement, l'une des colonnes de l'Église de Christ à cette époque, « et qu'il ne lui donnerait autre délai que de huit jours, jusqu'à la fin des tournois et festins encommencés. » Bien peu de temps

(1) Le psaume IXe en vers.

(2) *Epoques de l'Eglise de Lyon*, p. 41 et suiv.

(3) *Hec modo Deus universos persecutores nominis sui debellavit, ut eorum nec stirps nec radix ulla remaneret.* « Dieu fit une telle guerre à tous les persécuteurs de son nom, qu'il ne leur laissa ni racines ni rameaux. » Ce sont les paroles de Lactance, auteur chrétien du IVe siècle, dans son beau discours sur *la Mort des Persécuteurs.*

après, sous les fenêtres de la Bastille, d'où le vertueux Dubourg pouvait le voir, ce prince, courant en lice dans la rue Saint-Antoine, reçut, du gentilhomme même qu'il avait chargé d'arrêter le martyr, un grand coup d'une lance dont le bois lui entra dans la tête par l'un des yeux. Et, ce qui fut regardé comme une dispensation particulière de la Providence, la pièce de tapisserie qui se trouvait au-dessus de la tête du prince, dans la salle de parade où son cadavre fut déposé, représentait l'histoire de Saul de Tarse et portait ces mots : *Saul! Saul! pourquoi me persécutes-tu ?*

François II mourut misérablement au bout de quinze mois. Charles IX rendit l'âme dans son propre sang, et la justice de Dieu sembla lui dire, comme autrefois la reine des Scythes à Cyrus : « Homme altéré de sang, abreuve-toi de ton sang ! » Henri III, enfin, le premier auteur de la Saint-Barthélemi, Henri III fut assassiné au même lieu, le même jour du mois et à la même heure où s'était tenu le premier conciliabule destiné à préparer cette exécrable boucherie.

Ajoutons que le digne contemporain de ces princes, l'Espagnol Philippe II, le plus cruel persécuteur qui fut jamais, périt de la mort des Hérodes : les poux le mangèrent, et ses médecins n'y purent trouver de remède. On les enlevait par poignées; mais il en ressortait de nouveaux, et tout son corps en était couvert. A cet horrible aspect, l'un des médecins s'écria : *Ecce manus Dei* (1)!

La Réformation en Suisse.

Enveloppée alors des mêmes ténèbres que la France, la Suisse vit resplendir aussi les mêmes clartés. Une circonstance particulière y favorisa les progrès de la Réformation.

(1) C'est ici le doigt de Dieu (Ex., VIII, 19) !

Le Cordelier Bernardin Samson, le Tetzel de l'Helvétie, parcourait alors notre belle patrie, vendant avec une extrême impudence les indulgences de Léon X, et remplissant les coffres de ce pape, aux dépens de la crédulité des peuples (1).

Il avait peu gagné dans le canton de Schwitz, où commençait à prêcher le célèbre curé Zwingle. En revanche, à Zug il eut un fort grand débit de sa marchandise. Lucerne et Unterwald lui procurèrent de même une fort bonne vente. Ayant solennellement réuni les citoyens de Berne dans leur cathédrale, au son des cloches, il monta sur l'autel, et après que tout le monde se fut jeté à genoux et eut récité cinq *pater* et cinq *ave* pour le soulagement des trépassés, il s'écria : « Maintenant, les âmes de tous les Bernois, en quelque lieu et de quelque manière qu'ils soient morts, sont à l'instant même délivrées des tourments du purgatoire et de ceux de l'enfer, et toutes ensemble elles viennent de monter au ciel ! »

Bernardin Samson parut ensuite à Bade en Argovie. Tous les jours, après la messe, il faisait une procession sur le cimetière de cette ville, en chantant l'office des morts; puis il s'écriait : « *Ecce volant!* les voilà qui s'envolent ! » comme si, par la vertu de ses indulgences, les âmes délivrées du purgatoire eussent subitement pris leur essor vers les cieux (2).

(1) Dans l'espace de dix-huit ans, il recueillit, dit-on, jusqu'à huit cent mille écus, somme énorme pour ces temps-là. Les indulgences que vendait Bernardin Samson étaient *pour les péchés des vivants et des morts, le pape* VOULANT ET ENTENDANT *que, aussitôt l'argent déboursé, les âmes qui étaient en purgatoire en fussent incessamment délivrées.*

(2) Pour le tourner en ridicule, un de ses auditeurs s'avisa de monter un jour au clocher de l'église, avec un coussin rempli de plumes, et se mit à les secouer, en criant : *Ecce volant!* « voyez, voyez comme elles s'envolent ! » Le cas alors valait le bûcher ; mais, afin de sauver le coupable, on le fit passer pour aliéné.

Cette vente scandaleuse, et la manière non moins scandaleuse de l'effectuer, ouvrit les yeux à bien du monde, et disposa les esprits à accueillir la Parole évangélique partout proclamée. Wittebach, Capiton, OEcolampade, la prêchaient à Bâle; Ulrich Zwingle, à Einsiedlen; Berchtold de Haller, à Berne; pendant que Luther et ses compagnons d'œuvre la publiaient dans Wittenberg et dans toute l'Allemagne.

Einsiedlen ou Notre-Dame-des-Ermites, au canton de Schwitz, est un riche monastère de Bénédictins, et un pèlerinage célèbre par une image de la Vierge, à laquelle on attribue des pouvoirs miraculeux. C'est la Diane ou, si l'on aime mieux, la Lorette des Suisses. On y venait en foule chercher le pardon de ses péchés. De ce centre de ténèbres, la bonté divine voulut faire un foyer de lumière. La Parole du salut, prêchée en ce lieu par le Zuricois Zwingle et l'alsacien Léon de Juda, son vicaire (1516), retentit dans toutes les contrées voisines. A leur retour d'Einsiedlen, de nombreux pèlerins racontaient chez eux la délivrance qu'ils y avaient trouvée, cette indulgence plénière, « au nom et par les mérites de Jésus, » que le serviteur de Dieu leur avait annoncée et qui leur avait enfin procuré la paix.

Devenu pasteur à Zurich (1518), Zwingle y poursuivit le ministère qu'il avait heureusement commencé à Einsiedlen; et la bénédiction divine reposa si manifestement sur ses travaux, que, en 1520, il vit la Réformation pleinement établie dans tout le canton de Zurich. Il mourut en 1531; ses dernières paroles, au moment de tomber à Kappel sous la lance de ses ennemis, furent: « Ils peuvent tuer le corps, mais ils ne sauraient tuer l'âme. »

Berchtold de Haller offrit à Berne, sa patrie, le même trésor dont Zwingle avait enrichi la sienne. Il prêchait avec la même pureté que ce réformateur, mais pas avec la même

force; et, ce qui rendait sa tâche particulièrement difficile, il avait affaire à un peuple singulièrement attaché à l'église romaine. Mais *celui qui se confie en Dieu ne sera point confus.* L'Eternel accomplit sa force dans l'infirmité de son serviteur; et, en l'année 1529, après une conférence publique, la vérité fut universellement reçue dans le canton de Berne.

Elle ne tarda pas à pénétrer dans la Suisse romane, où l'introduisit le pieux Farel. Guillaume Farel, que la grandeur de son courage, l'ardeur de son zèle et son abnégation de lui-même placent au premier rang de nos Réformateurs, était né à Gap, en Dauphiné, d'une famille riche et distinguée. Après avoir achevé ses études à Paris, où le Seigneur l'avait employé dans sa vigne, il vint pour la première fois en Suisse, à l'âge de trente-quatre ans.

En 1526, il visita le gouvernement d'Aigle, qui relevait de Berne, et s'y présenta sous le nom de Guillaume Ursin, se donnant pour maître d'école; il y produisit un bien considérable, enseignant sans éclat et sans apparence. Mais, en peu de temps, les prêtres soulevèrent contre lui la multitude, en publiant que sa doctrine n'était point la Parole de Dieu; que « cette Parole apporte la paix, tandis que la prédication de Farel n'engendrait que la guerre. » Chassé momentanément d'Aigle et de sa banlieue, Farel ne tarda pas à y revenir sous la protection du sénat de Berne (1528).

En 1529, il parcourut les différentes paroisses du gouvernement d'Aigle, et, la ferveur de son zèle l'entraînant bientôt au-delà des limites de ce petit territoire, il porta la Parole du salut à Morat, à Bienne, à la Neuville, à Neuchâtel et jusque dans le Val Saint-Imier et l'évêché de Bâle. Il prêchait dans les maisons, dans les champs, dans les rues, où on venait l'écouter en foule malgré les rigueurs de la saison.

Tavannes et le Val Saint-Imier embrassèrent la Réformation. Bienne établit un meilleur ordre dans ses affaires ecclésiastiques. Après avoir repoussé Farel, Neuchâtel accueillit plus tard le messager de paix (1530). La même chose arriva dans Vallangin ; cette petite ville lui fit d'abord la réception la plus barbare, à tel point que quelques-*uns* de ses habitants, l'ayant saisi, l'accablèrent de tant de coups de pierres et de bâtons, que son sang jaillit jusque sur les murs de la chapelle, où l'on en vit longtemps les marques. Mais peu d'années après, ce bourg et d'autres lieux voisins suivirent enfin l'exemple de Neuchâtel.

En 1531, l'Evangile versa ses premières clartés sur Avenches, Payerne, Orbe, Grandson et d'autres parties du pays de Vaud. Farel n'était plus seul à prêcher la grâce salutaire; Dieu lui avait donné pour compagnons d'œuvre, Froment, Viret d'Orbe, et d'autres ministres également fidèles (1). Dans toutes ces villes, des scènes tumultueuses accompagnèrent la prédication de la vérité. On sifflait, on criait, dès que Farel prenait la parole; on l'appelait *chien*, *hérétique*, *diable*, on faisait un affreux vacarme, et peu content de vociférer, on en venait fréquemment aux coups; mais accoutumé à de semblables réceptions, le vaillant Farel ne perdait jamais courage.

Si telle était la résistance des esprits dans les villes d'Avenches et de Payerne, alliées de Berne, et dans les

(1) On avait, contre les réformateurs, cinq griefs principaux : 1° ils étaient étrangers : Farel et Froment étaient Dauphinois ; Calvin, Picard ; Théodore de Bèze, de Vézelay, en Bourgogne ; 2° ils étaient pour la plupart des jeunes gens ; 3° ils mettaient, disait-on, le désordre et le trouble dans le pays ; 4° leur doctrine faisait devenir fou ; 5° enfin, ils annonçaient une religion nouvelle, appelée *luthérienne* par mépris et par haine.

bailliages d'Orbe et de Grandson, déjà soumis à cette république, on peut se figurer ce qu'elle devait être dans tout le reste du pays de Vaud, dépendant ou du duc de Savoie, ou de l'évêque de Lausanne. « Il y régnait, dit Ruchat, tout autant d'ignorance et de bigoterie, qu'au fond de l'Italie ou de l'Espagne; et vouloir y prêcher la Parole eût été s'exposer à une mort certaine. Mais très-peu de temps suffit pour y changer la face des choses. La guerre des Génevois avec le duc de Savoie amena la conquête du pays de Vaud par la république de Berne, et dès ce moment une large porte y fut ouverte à l'Evangile. »

Jusqu'alors Genève était demeurée assise dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Le jour du salut allait y poindre. Le 9 juin 1532, il parut dans plusieurs quartiers de cette ville, des placards imprimés où l'on *promettait indulgence plénière à quiconque se convertirait à Dieu avec une foi vive en Jésus-Christ.* Peu de temps après, Genève vit arriver, dans ses murs, Guillaume Farel et Antoine Saunier, son compatriote. Ils venaient d'accomplir, au péril de leur vie, un important voyage aux Vallées du Piémont, où ils avaient pris part à un intéressant synode des églises vaudoises (p. 599). Que le lecteur ici nous permette, en faveur de Genève, un peu plus de détails que n'en comporte une histoire abrégée.

Farel et Saunier, logés, à leur passage, à l'hôtel de la Tour-Percée, se mirent, aussitôt arrivés, à parler de l'Evangile à tous ceux qui voulurent les entendre, et dont le nombre allait croissant de jour en jour. Alors le clergé de prendre aussitôt l'alarme et de députer, auprès des ministres, Machard, secrétaire de l'évêque, et deux syndics, pour leur dire que le gouvernement et les ecclésiastiques, informés de leur conduite, prétendaient savoir s'ils soutiendraient devant eux leur doctrine.

Ravis d'avoir cette occasion de proclamer l'Evangile, les ministres se rendirent devant le Conseil d'Etat et devant la cour de l'évêque. Mais, chemin faisant, ils furent exposés aux insultes du peuple et coururent aussi de grands dangers dans le conseil des ecclésiastiques, qui venait de prendre la résolution de ne point discuter avec les ministres. *Si disputetur*, leur avait dit fort naïvement le procureur fiscal de l'évêque, *totum nostrum mysterium destruetur ;* « si malheureusement l'on en vient à disputer, c'en est fait de notre système. »

Aussi, dès qu'il fut au milieu d'eux, Farel, au lieu de la discussion qu'il avait espérée, se vit assaillir par de violentes injures : « Viens çà, méchant diable de Farel ! lui criait-on de toutes parts ; que vas-tu faisant çà et là ? qui t'a fait venir en cette ville pour la troubler ? au Rhône ! au Rhône ! » On lui crachait au visage, on l'outrageait, on le frappait, et pendant qu'il attendait sur une petite galerie le résultat des délibérations de ses ennemis, le valet du grand-vicaire lui lâcha un coup d'arquebuse, qui fort heureusement ne l'atteignit point. Sans l'intervention des magistrats, c'en était fait des serviteurs de Dieu. On ne leur donna qu'une heure pour quitter la ville (1).

Cependant, Genève ne demeura pas sans docteurs. Farel estimant que le jeune Antoine Froment, son compatriote et son disciple, qui partageait dans le pays de Vaud ses courses et ses dangers, serait plus que nul autre propre à arroser la bonne semence jetée dans Genève, le pressa de s'y rendre appuyé sur le Seigneur. Froment n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année. Après quelque résistance, due au sentiment de sa faiblesse, cédant au vœu de son compagnon

(1) Ils partirent par le lac, afin d'éviter la poursuite des prêtres, et débarquèrent sous Lausanne.

d'armes, il arriva dans Genève le 3 novembre, peu de temps après l'émeute qui en avait expulsé Farel. Mais il y trouva les Réformés si abattus par la persécution, qu'effrayé lui-même il se disposait à quitter un poste si dangereux et avait déjà franchi les portes de la ville, quand, repris par sa conscience, il se décide à rentrer dans Genève sous la paternelle sauvegarde de son Dieu.

Renouvelant ce que Farel avait entrepris à Aigle, il s'annonce alors comme maître d'école, et fait afficher publiquement qu'il *enseignerait à grands et petits, dans un mois, à lire et à écrire en français* (1). Des personnes de tout âge accouraient à son école. Bientôt il se mit à leur prêcher l'Evangile et le fit avec un étonnant succès. Malgré les oppositions des ecclésiastiques, le nombre de ceux qui suivaient ses prédications, et s'attachaient à la lecture de la Bible, augmentait de jour en jour ; plusieurs de ceux qui n'étaient venus l'entendre que par curiosité, ou pour le tourner en ridicule, devinrent ses plus zélés auditeurs.

Il ne faut pas oublier ici, dit Ruchat, à qui nous empruntons tous ces détails, une aventure qui fait bien voir la puissance de Dieu pour incliner les cœurs selon sa volonté. Les prêtres avaient répandu le bruit que les prédicateurs de la *nouvelle doctrine* étaient tout autant de magiciens. Une dame fort bigote, appartenant à l'une des meilleures familles de la république, s'était cependant laissé persuader

(1) *Ecriteau de Froment.* « Il est venu un homme en cette ville, qui veut enseigner à lire et à écrire en français, dans un mois, à tous ceux et celles qui voudront venir, petits et grands, hommes et femmes, même à ceux qui ne furent jamais en eschole ; et si, dans ledit mois, ne savent lire et écrire, ne demande rien de sa peine. Lequel trouveront en la grande salle de Boitet, près du Mollard, à l'enseigne de la Croix d'or, et s'y guérit beaucoup de maladies pour néant. »

d'aller entendre Froment. Elle se recommande ardemment à Dieu et à tous les saints ; puis, munie de reliques, de croix et d'*Agnus Dei*, elle entre dans la salle où prêchait le serviteur de Christ ; elle se place vis-à-vis de lui, elle l'écoute avec attention ; les discours qu'il prononce avec une chaleur entraînante l'étonnent.

Après le sermon, elle s'approche de lui, tout émue, et lui demande, si c'est bien la vérité qu'il a prêchée ? » — « Je suis prêt à le prouver, » répond Froment. — « Le prouveriez-vous par l'Évangile ? » — « Oui, sans doute. » — « Et le livre d'où vous avez tiré votre texte, est-il le Nouveau-Testament ? » — Et comme Froment répond encore qu'oui, elle le prie de le lui prêter pour le lire chez elle.

Elle s'enferme trois jours dans sa chambre, uniquement occupée à méditer ce saint livre, mangeant fort peu, de crainte de perdre un seul instant. A mesure qu'elle avance dans sa lecture, elle s'étonne, elle admire ; elle voit son salut accompli en Christ ; elle pleure ; elle prie, elle reconnaît son égarement, elle déteste ses erreurs passées. Alors elle fait demander une conférence à ce même homme, qui lui avait d'abord inspiré tant d'horreur ; puis, elle confesse l'Évangile, elle bénit Dieu de l'avoir éclairée ; et, peu de temps après, elle a l'inexprimable satisfaction de voir son mari et plusieurs de ses parents la suivre dans les voies du Seigneur. Cette sainte famille rendit par la suite toutes sortes de bons offices aux chrétiens fugitifs pour cause de religion.

Cependant, le premier jour de l'an 1533, comme la salle où prêchait Froment ne pouvait plus contenir la foule de ses auditeurs, le peuple, qui se pressait sur les degrés et dans les environs de son logis, s'écria : « Au Molard ! au Molard ! » Les plus proches se saisissent de lui ; ils le portent, pour ainsi dire, jusque sur la place du Molard, le font

monter sur le banc d'une revendeuse, et lui criént : *Prêche-nous la Parole de Dieu* ! Froment se mit donc à leur parler sur le VIIe chapitre de saint Matthieu, verset 15. Mais le Conseil en émoi s'assemble en toute hâte; il décrète Froment de prise de corps, et défend de prêcher la nouvelle doctrine sous peine de *trois traits de corde.*

Froment fut sauvé par ses auditeurs, qui d'abord lui trouvèrent un asile, puis le firent sortir ensuite de Genève sain et sauf. Cinq mois après, il y voulut rentrer; mais peu s'en fallut qu'on ne le précipitât dans le Rhône. Farel lui-même essaya d'y revenir avec une patente des seigneurs de Berne; mais, également traité sans merci, il dut se retirer.

Toutefois la dispersion des pasteurs n'entraîna point celle du troupeau. Les Réformés continuaient de s'assembler en secret : les plus instruits et les plus zélés lisaient l'Ecriture, l'expliquaient de leur mieux et priaient avec leurs frères. Arrivait-il quelque étranger plus versé qu'eux dans la connaissance de la Bible, ils le recevaient avec empressement, ils l'écoutaient avec avidité. Un jour, entre autres, ils se réunirent hors de la ville, dans un jardin du Pré-l'Evêque, où, après les exercices ordinaires, ils célébrèrent pour la première fois la cène du Seigneur; ils avaient choisi pour la leur distribuer, un artisan nommé Jean Guérin, homme pieux et versé dans la sainte Ecriture. Mais le Conseil en ayant eu connaissance, fit sortir Guérin de la ville à l'instante requête du clergé.

Bientôt Genève se trouva dans le plus grand danger qui l'eût encore menacée. Animés par les ecclésiastiques, les citoyens papistes s'engagèrent par un serment solennel à exterminer les *Luthériens*, c'est le nom qu'on donnait alors aux fidèles; et le sang allait couler dans la ville, sans l'intervention de quelques citoyens de Fribourg, qui

réussirent à faire poser les armes à leurs combourgeois des deux partis.

Cependant il était arrêté dans les décrets suprêmes que la cause de la vérité triompherait dans Genève. Vainement l'évêque de cette ville, l'impudique Pierre de la Baume, déploya-t-il toute son autorité civile et sacerdotale, pour faire chasser «les docteurs de la nouvelle religion, » comme on les appelait, et pour « défendre la lecture de l'Ecriture sainte en langue vulgaire. » Vainement son grand-vicaire fit-il publier, dans toutes les paroisses de la ville, un mandement pastoral enjoignant à tous ceux des habitants qui possédaient la Bible en français ou en allemand, de la brûler sans délai, sous peine d'excommunication; vainement enfin, le duc de Savoie par ses armes, l'évêque de Genève et le pape par leurs foudres épiscopales, assaillirent-ils à l'envi le parti évangélique dans l'espoir de le détruire: Celui qui règne dans les cieux se moqua de leurs complots; il déjoua tous leurs projets, et l'année 1535 vit la Réformation définitivement établie dans Genève.

Ce fut au mois d'août de l'année suivante, que Jean Calvin parut dans cette cité. Il ne voulait que la traverser, se proposant d'aller continuer ses études à Bâle. Mais, frappé des dons que le Seigneur avait si richement départis à ce jeune homme, Farel le pressa fort amicalement de s'arrêter à Genève, où ses travaux pourraient servir efficacement la cause de la vérité; puis, voyant que Calvin se défendait de rester, sous ombre qu'il avait besoin d'étudier encore: « Et moi je vous le déclare de la part de Dieu, lui dit Farel haussant la voix, si vous refusez de travailler ici, de concert avec nous, à l'œuvre du Seigneur, il vous maudira certainement, puisqu'en prétextant vos études, vous vous cherchez vous-même plutôt que Lui.

La dispute de Lausanne, ordonnée par MM. de Berne, eut lieu peu de temps après. Les Bernois venaient de conquérir le pays de Vaud, et ils voulaient y affermir la cause de l'Evangile. Farel, sur leur demande, composa dix thèses, qui devaient faire la matière de cette discussion religieuse accessible à tout le monde, et qui furent publiquement affichées en français et en latin, dans toutes les paroisses du pays. La première de ces thèses, la grande thèse de la Réformation, celle de l'Eglise dans tous les âges, était ainsi conçue : « L'Ecriture sainte ne connaît d'autre manière d'être justifié que la foi en Jésus-Christ, offert une seule fois et qui ne le sera plus jamais; celui-là donc anéantit du tout la vertu de Jésus-Christ, qui introduit une autre satisfaction, oblation ou purification pour la rémission des péchés. »

La dispuste de Lausanne à laquelle assistèrent Guillaume Farel, Pierre Viret, et Jean Calvin, arrivé tout récemment en Suisse, eut pour notre pays d'incalculables résultats; elle éclaircit prodigieusement les doctrines controversées; elle dissipa beaucoup de ténèbres, et assura dans nos contrées le triomphe complet de la vérité.

La Réformation en Italie et en Espagne.

En même temps que l'Évangile étendait ses paisibles conquêtes dans notre Helvétie, il les poussait jusque dans la ténébreuse Italie où il faisait trembler sur son trône le pontife romain. L'Italie, au XVIe siècle, comme la Suisse, comme la France, comme l'Allemagne, eut aussi ses Timothée et ses Antipas. Les Dominicus, les Galéace, les Spinola, les Carraccioli, les Séga, les Ricetti, les Fanino, les Pomponio

Algieri, seront à jamais chers à l'Eglise du Rédempteur. Mais le succès ne répondit point à l'ardeur de leur zèle. Le pape et ses suppôts prirent si bien leurs mesures, que l'Évangile ne put obtenir en Italie un permanent et solide établissement. L'heure n'était pas venue où ce pays devait reconnaître le salutaire empire de Jésus-Christ.

Elle n'avait pas non plus sonné, cette heure de la délivrance, pour l'Espagne, ce grand boulevard du catholicisme, ce triste royaume qu'enveloppent encore aujourd'hui les voiles redoublés du paganisme romain. Comme l'Italie, la Péninsule espagnole, au siècle de la Réformation, vit flotter sur plusieurs de ses provinces le glorieux étendard du Sauveur; elle vit éclater alors des événements religieux de la nature la plus surprenante; et il ne fallut rien moins que la prodigieuse activité de l'Inquisition pour empêcher qu'ils ne devinssent l'admiration de la postérité. O mystérieuse profondeur des décrets de Dieu! les premières clartés de la Parole de vie ne se montrèrent sur l'horizon de la pauvre Espagne, que pour disparaître presque aussitôt, et rendre ce malheureux pays à toutes ses ténèbres et à tout son endurcissement. *Jusques à quand, Seigneur?*

SECTION IV.

LES FRÈRES-UNIS ET LES VAUDOIS, A L'ÉPOQUE DE LA RÉFORMATION.

Au milieu de cet immense mouvement religieux du XVI[e] siècle, que devenaient nos fidèles du moyen âge? Que devenaient les Frères-Unis en Bohême, les Vaudois en France et en Italie? — Leur bonheur égala leur étonnement et leur reconnaissance envers Dieu, quand ils connurent les travaux des Réformateurs. Et la joie de ceux-ci fut tout aussi vive, lorsqu'ils apprirent que les longs siècles du moyen-âge avaient possédé, que le leur possédait encore, un résidu fidèle, dont la doctrine partout répandue avait disposé tant d'esprits à accueillir la Parole du salut (1).

Dès l'an 1522, les Frères-Unis envoyèrent au Réformateur de Wittenberg deux de leurs membres, chargés de le féliciter en leur nom, des grâces dont le Seigneur l'avait si magnifiquement doté pour la délivrance de l'Eglise, et de l'assurer en même temps de la riche part qu'il avait à leurs prières et à leur amour.

Luther, que cette députation des Frères-Unis avait rempli d'une nouvelle ardeur, leur écrivit en 1523 : « J'ai bien voulu vous rendre le témoignage que vous approchez plus de la pureté de l'Evangile que tous ceux que j'ai pu connaître. Nous ne concevons pas encore bien comment vous êtes parvenus à établir et à maintenir la profession d'une

(1) George Morel, Barbe de cette époque (1530), évalue à plus de huit cent mille, le nombre des fidèles répandus dans toute l'Europe qui professaient la même croyance que les Vaudois, au moment où Luther rompit avec Rome.

doctrine si saine et d'une vie si chrétienne, telles qu'on nous dépeint les vôtres. Chez nous, il n'en est pas de même; les choses, encore éloignées de leur maturité, n'avancent que bien lentement; mais priez pour nous, etc. »

Les Frères-Unis ayant fait observer à Luther que les Réformateurs, tout occupés à épurer la doctrine, négligeaient la discipline, son amitié pour eux se refroidit dès-lors, et leurs communications fraternelles furent même interrompues. Mais plus tard elles se rétablirent, à leur mutuelle satisfaction. En 1532, Luther, ayant pris connaissance d'une apologie que les Frères venaient de publier, la trouva si belle, qu'il la fit réimprimer avec une préface où il parlait fort honorablement de leurs églises et de leur doctrine. « Réjouissons-nous, y disait-il entre autres choses, de ce qu'après nous être réciproquement soupçonnés d'hérésie et repoussés les uns les autres, nous voici maintenant rapprochés, et tous ensemble ramenés dans le bercail de l'unique pasteur et évêque de nos âmes : à Lui soit gloire en éternité! Amen. »

Dès cette époque, une sincère amitié régna toujours entre eux. En 1536, le Réformateur confessa devant les députés des Frères, qu'il avait dès l'origine commis une faute, en admettant indistinctement tout le monde à la cène et en négligeant d'établir une discipline ecclésiastique.

L'Unité résolut aussi d'ouvrir de fraternelles relations avec les Réformateurs de Strasbourg. A cet effet, elle leur envoya l'un de ses membres, qu'elle chargea de conférer avec eux sur la sainte Ecriture. Ce fut dans un des entretiens que le député des Frères, Matthias Erythreus, eut à Strasbourg avec le pieux et savant Bucer, que celui-ci prononça cette parole : « La discipline ecclésiastique est le trône de Christ dans l'Eglise. »

Matthias ayant un jour prié Bucer de ne s'offenser point, s'il ne lui parlait pas assez poliment: « C'est à la piété d'un chrétien qu'il faut regarder, plutôt qu'à l'élégance de ses discours, répondit le célèbre théologien. C'est une œuvre vraiment divine, que vous, qui ne vous distinguez pas singulièrement par votre érudition, ayez pourtant une église si bien constituée et si bien gouvernée. Pour nous, quoique nous semblions être plus savants que vous, nous ne voyons guère prospérer notre travail dans l'œuvre du Seigneur, parce que nous négligeons la discipline; aussi voulons-nous tâcher d'en établir une bonne. »

Matthias ayant ensuite exposé les principes qui régissaient l'Unité, Bucer ne put retenir ses larmes; et, se tournant vers ses collègues, il leur dit: « Toute cette économie est plutôt une économie céleste sur la terre qu'une économie ecclésiastique. »

Chez les Vaudois, comme chez les Frères-Unis, un cri d'allégresse et d'actions de grâces salua la Réformation. De longues persécutions avaient abattu le courage de ces antiques confesseurs de la foi; ils avaient perdu leur premier amour, et la généralité d'entre eux, afin de se soustraire aux rigueurs de la croix, se rangeaient aux formes extérieures d'un culte que réprouvaient leurs consciences. Mais sitôt qu'ils eurent connu l'œuvre magnifique de l'Eternel, ils retrouvèrent leur première ferveur.

Les Vaudois établis en France envoyèrent en Suisse et à Strasbourg, deux de leurs Barbes, George Morel et Pierre Masson, revêtus de la double mission d'offrir de leur part aux Réformateurs les témoignages de leur plus cordiale sympathie, et de recueillir leurs avis sur des points importants de doctrine et de pratique ecclésiastique, en particulier sur la question de la publicité du culte. Afin de mettre les

deux Barbes à même d'accomplir heureusement leur message, les Vaudois les avaient munis de lettres pour les frères de Neuchâtel et de Morat, pour Jean OEcolampade de Bâle, pour Martin Bucer de Strasbourg, pour Berchtold Haller de Berne. La lettre écrite au Réformateur de Bâle était ainsi conçue :

« A M. OEcolampade, salut !

» Plusieurs nous ayant appris que le Tout-Puissant vous a rempli des bénédictions du Saint-Esprit, comme il paraît clairement par les fruits qu'il manifeste en vous, nous recourons à vous d'un pays éloigné, dans la ferme confiance que, par votre organe, le Saint-Esprit nous éclairera sur plusieurs choses à l'égard desquelles nous sommes présentement en doute. »

Après avoir exposé le sujet immédiat de leur lettre, les pasteurs vaudois ajoutaient : « Nous, pauvres instructeurs de ce petit peuple, nous avons, *pendant près de quatre cents ans*, enduré les persécutions les plus cruelles, non sans recevoir des preuves signalées de la faveur de Christ, comme tous les fidèles peuvent l'attester; car il est souvent intervenu dans la défense de son peuple, lorsque nous étions sous la herse de l'oppression la plus dure; et nous venons vous demander des avis et des consolations dans notre détresse, » etc.

A cette intéressante lettre, OEcolampade (1530) fit la réponse que voici :

« OEcolampade souhaite la grâce de Dieu par Jésus-Christ son Fils, et par le Saint-Esprit, à ses bien-aimés frères en Christ, appelés Vaudois.

» Nous apprenons que la crainte de la persécution vous fait déguiser votre foi. Or, c'est du cœur qu'on croit à justice, et de bouche qu'on fait confession à salut. Mais

ceux qui craignent de confesser Christ devant le monde ne seront point reçus de Dieu le Père. Car notre Dieu est vérité : il n'y a point en lui de dissimulation : il est un Dieu jaloux ; il ne saurait supporter qu'aucun de ses serviteurs se place sous le joug de l'Antichrist.

» Il n'y a point, en effet, de communion entre Christ et Bélial ; et si vous vous unissez aux infidèles en allant à leurs messes abominables, vous entendrez prononcer des blasphèmes contre les souffrances et la mort de Christ. Car, en se vantant, comme ils le font, de satisfaire Dieu par de tels sacrifices pour les péchés des vivants et pour ceux des morts, ils déclarent de fait que Christ, par sa mort, n'a pas opéré une satisfaction suffisante, et que par conséquent il n'est pas Jésus, il n'est pas *Sauveur ;* qu'il est mort pour nous en vain. En participant donc à leur table impure, nous faisons par là profession de n'être qu'un seul et même corps avec les méchants, lors même que nous prétendons que cela est contre notre volonté et nos inclinations. Et quand nous disons amen à leurs prières, ne renions-nous pas Christ ?

» Quelle mort ne devrions-nous pas souffrir, quelles tortures ne devrions-nous pas endurer ; dans quel abîme de calamités et de misères ne devrions-nous pas nous laisser plonger, plutôt que d'attester, par notre présence, que nous consentons aux blasphèmes des méchants et que nous les approuvons ? Je ne l'ignore pas, notre infirmité est grande ; mais ceux qui savent qu'ils sont rachetés par le sang de Christ devraient se montrer plus courageux et toujours disposés à craindre Celui qui peut jeter le corps et l'âme dans la géhenne. Quoi donc ! est-ce assez pour nous d'avoir préservé notre seule vie ? nous sera-t-elle plus précieuse que celle de Christ ? Est-ce assez pour nous d'avoir joui des déli-

ces et des plaisirs de ce monde? N'y a-t-il pas des couronnes mises devant nos yeux? Reculerons-nous et retournerons-nous en arrière? Qui croira votre foi vraie et sincère, si, dans la persécution, elle ne produit ni zèle ni ardeur?

» Nous prions le Seigneur d'accroître votre foi. Mais mieux vaut perdre la vie que d'être surmonté par la tentation. Ainsi, frères, je vous en supplie, réfléchissez mûrement sur ce sujet; car s'il nous était permis de cacher notre foi sous la tyrannie de l'Antichrist, il le serait aussi de la déguiser sous l'oppression des Turcs; il l'aurait été d'adorer un Jupiter ou une Vénus avec Dioclétien; et Tobie aurait légitimement pu servir le veau de Béthel. Alors que deviendrait notre foi envers Dieu? Si nous ne lui rendons pas l'honneur qui lui est dû, et si notre vie n'est que dissimulation, il nous vomira de sa bouche comme de misérables tièdes. Et si nous renions le Seigneur, comment le glorifierons-nous au sein des tribulations? Mes frères, après avoir mis la main à la charrue, ne regardons pas en arrière; n'écoutons pas les instigations de notre chair, car en nous portant à pécher, elle nous exposerait infailliblement à faire naufrage au port. »

Les députés vaudois recueillirent, dans les différentes villes réformées qu'ils traversèrent, les avis des théologiens les plus distingués; dans toutes, ils reçurent de nombreux témoignages d'intérêt et d'amour. Puis, enrichis d'inappréciables instructions, ils se disposèrent à retourner auprès des leurs; mais, sur leur route, la barbarie des Catholiques leur prépara de grandes tribulations. Pierre Masson, arrêté par eux à Dijon, fut condamné à mort comme luthérien. George Morel, heureusement échappé de leurs mains, réussit à regagner Mérindole, où il assembla l'église, devant laquelle il déploya les lettres d'OEcolampade et des autres théolo-

giens réformés. On peut aisément se figurer quelle impression produisit la communication de ces précieuses épîtres. La lecture en fut répétée dans un synode qui se tint en la vallée d'Angrogne, et auquel assistèrent Guillaume Farel et Antoine Saunier.

Alors, reprenant courage (1532), les Vaudois, en particulier ceux des vallées du Piémont, recommencèrent leurs assemblées publiques depuis longtemps suspendues. Mais bientôt l'orage de gronder tout aussi fort que jamais. Pantaléon Bressour (1535), à la tête de cinq cents hommes, se jette subitement sur les vallées; il saccage, pille et détruit tout ce qu'il trouve sous ses pas. Les Vaudois étaient alors paisiblement occupés à la culture de leurs terres. Remis en peu de temps de la terreur soudaine où les avait jetés cette attaque inopinée, ils quittent leurs charrues, et volant aux défilés de leurs montagnes, ils les fortifient, ils repoussent leurs oppresseurs et les forcent de s'enfuir.

A cette nouvelle, le duc de Savoie comprit enfin l'impossibilité de soumettre ses sujets vaudois par la force des armes; il renonça donc prudemment à toute entreprise de ce genre, remettant aux inquisiteurs le soin de les arrêter et de les vexer en détail.

Peu de temps après, les vallées passèrent sous la domination française. Pendant les vingt-trois ans qu'elles la subirent, quelques individus périrent victimes du zèle fanatique de l'inquisition. Catalan Girard, de la vallée de Saint-Jean, fut brûlé vif à Revel, dans le marquisat de Saluces. Arrivé sur le lieu du supplice, il demanda deux cailloux qui lui furent aussitôt donnés, et les montrant à ses bourreaux: « Quand je les aurai dévorés, leur dit-il, vous parviendrez à détruire la religion pour laquelle vous me faites mourir. »

C'est *au creuset de l'affliction* que le Seigneur *a élu* son Eglise. Pendant les seize siècles qu'elle vient de traverser, elle laisse après elle une longue trace de sang à la fois et de lumière. Mais le supplice de ses enfants est un triomphe, et leur bûcher, le chariot de feu qui les transporte dans la gloire.... Témoins du Fils unique du Père, noble milice du Roi des rois, balayure du monde, joyau de Christ, gloire de l'Eglise, ornement futur de la Cité céleste, vous êtes également précieux au Maître que nous adorons, également chers à nos cœurs, soit que Pathmos au Ier siècle; Vienne, Lyon, l'Orient, au IIe; Carthage, l'Afrique, tout l'empire de Rome, au IIIe et au IVe; l'Asie romaine au VIIe et au VIIIe siècles; l'Europe entière du XIIe au XVIe, entendent l'éclatant et courageux témoignage que vous rendez à la Parole de la croix et que vous scellez de votre sang. Bientôt le nombre de vos compagnons de service sera complet; bientôt Celui qui doit venir viendra et vengera ses élus qui crient à lui nuit et jour (1).

Jésus couronne d'épines son Eglise avant de la couronner d'honneur; il la baptise de douleur avant de la baptiser de gloire; et jusqu'au jour où, magnifiquement parée (2), il la fera solennellement asseoir à sa droite en son royaume, il la *couvre de l'ombre de sa main;* il la garde dans la fournaise enflammée : pareille au buisson d'Horeb, elle brûle, mais sans se consumer; qui la séparerait de sa dilection?

(1) Luc, XVIII, 7.
(2) Apoc., XIX.

CONCLUSION.

ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST DEPUIS LA RÉFORMATION JUSQU'À NOS JOURS. COUP-D'OEIL RAPIDE SUR SES DESTINÉES FUTURES.

Ici se termine notre tâche. Nous avons suivi l'Eglise du Seigneur pendant les trois grandes périodes de son combat, jusqu'à la bienheureuse Réformation : sous Rome païenne, pendant trois siècles; sous Rome chrétienne, pendant trois autres siècles; puis sous Rome papale, pendant toute la durée du moyen-âge et jusqu'au siècle de Luther et de Calvin. Une chose maintenant nous reste à faire, c'est de retracer rapidement l'histoire de cette même Eglise depuis la Réformation jusqu'à nos jours. La période qui s'est dès-lors écoulée est une des plus bénies du christianisme. Comme celle qui l'avait immédiatement précédée, deux grands traits la résument : décadence progressive de l'église adultère continuant à descendre sous la puissante main qui l'humilie; relèvement graduel de la véritable Eglise dont le Seigneur achèvera bientôt de briser tous les liens.

Jaloux des progrès de la Réforme, Satan lui suscita de terribles oppositions. D'abord il assembla contre elle le fameux concile de Trente (1545-1563), vingtième et dernier général, qui fit tout pour rétablir le papisme sur les ruines du protestantisme écrasé. Mais la bonté divine confondit les complots de l'adversaire; en dépit de son grand concile, le protestantisme est encore debout, et la vérité

triomphe. Bien loin d'avoir causé à l'Evangile le moindre dommage, c'est à Rome que Trente a fait un tort irréparable. En sanctionnant toutes les erreurs qu'avait enfantées le moyen-âge; en consacrant comme lois invariables toutes les folies des siècles précédents; en fixant ainsi dans la voie du mensonge et de la révolte, Rome si longtemps mobile, en confirmant par tant de canons, et par de si terribles anathèmes, les doctrines et les pratiques contre lesquelles s'étaient le plus élevés les Réformateurs, Trente a complété la rupture entre la lumière et les ténèbres; il a tracé entre l'erreur et la vérité une ligne de démarcation profonde, éternelle, et assuré d'avance la ruine totale du papisme.

Satan employa de même contre la Réforme les complots et les conspirations; mais avec aussi peu de succès que les conciles. Ce même Dieu qui, sous Rome impériale, avait déjoué les projets les plus habilement conçus du prince de la puissance de l'air, lui montra de nouveau que sa force n'est que faiblesse, que sa sagesse n'est que folie. La vie des principaux Réformateurs, plus d'une fois menacée par les méchants, fut toujours miséricordieusement garantie par Celui qu'ils servaient avec fidélité; il les tint cachés dans le creux de sa main paternelle, et tous, après avoir accompli leur beau ministère, moururent paisiblement dans leur couche.

Deux princes célèbres, Jaques II, roi d'Angleterre, et Louis XIV, roi de France, serviles agents de la tyrannie papale, entreprirent d'extirper de toute l'Europe ce qu'il leur plaisait d'appeler *l'hérésie du Nord*, c'est-à-dire les vérités qu'avaient proclamées les saints docteurs du XVIe siècle. Ils avaient si bien dressé leurs batteries qu'ils croyaient la réussite pleinement assurée. Leurs premiers coups devaient tomber sur l'Angleterre et les Pays-Bas, où le protestantisme

avait jeté de si profondes racines. Une fois la Réforme éteinte dans ces deux états remplis de fidèles, les princes catholiques se flattaient d'en finir promptement avec elle dans tout le reste de l'Europe. Mais, au moment où ils allaient accomplir leur entreprise, Dieu pulvérisa leurs complots : une révolution soudaine éclate en Angleterre; la couronne, échappée des mains du papiste Jaques, tombe dans celles du protestant Guillaume et de la maison réformée de Hanovre; et la constitution déclare tout prince catholique inhabile à gouverner le royaume. Dès-lors le protestantisme y fut établi sur de solides fondements.

Les guerres et les invasions auxquelles le diable eut recours pour relever son trône dans la chrétienté ne lui réussirent pas mieux que les conjurations. L'empereur d'Allemagne menaça d'accabler de tout le poids de ses armes l'électeur de Saxe et tous les princes qui protégeaient la doctrine évangélique; mais ses projets échouèrent, et le protestantisme sortit victorieux de la lutte. Une guerre sanglante que le roi d'Espagne suscita à la Hollande et aux Pays-Bas, tourna toute au désavantage du papisme. Une autre entreprise du roi catholique contre l'Angleterre protestante et sa reine Elisabeth, eut le sort des précédentes: la puissante flotte des Espagnols, leur formidable *Armada*, chargée d'instruments de supplices, et apportant aux réformés les tortures les plus cruelles que l'enfer eût encore imaginées, détruite en bien peu d'instants, vit périr avec elle les espérances de Rome.

Les persécutions ne manquèrent pas non plus à la Réformation. L'enfer en souffla d'affreuses contre elle. Celles que le génie meurtrier du papisme lui prépara surpassent en horreur toutes celles que les Romains avaient autrefois conçues. Rome païenne avait été terrible dans ses persécutions,

Rome papale fut recherchée dans les siennes: elle raffina l'art de persécuter; son Inquisition l'étudia et le cultiva comme une science; elle employa des moyens de torture que les siècles passés n'avaient point connus, et déploya d'horribles talents dans l'art de tourmenter les hommes. Le sang des chrétiens inonda toute l'Europe. La grande prostituée le buvait à longs traits. Le Palatinat, la Bohême, la Moravie, la Hongrie, l'Allemagne, l'Italie, tous les pays habités par nos fidèles du moyen-âge, devinrent pendant de longues années le théâtre de ses révoltantes barbaries. La main du féroce Espagnol, très-docile sujet de la triple couronne, exécuta, dans les Provinces-Unies, des actes de cruauté dont le seul récit fait frémir. Mais quel fut le résultat de toutes ces horreurs? O vanité des efforts et des complots des hommes! la majeure partie des Pays-Bas secoua le joug de l'Espagne; et la Hollande, riche, heureuse, puissante, devint sur le continent européen le grand boulevard de la Réformation.

La France aussi dira les douleurs que Rome accumula sur les Réformés. Après les avoir tourmentés longtemps en détail, on voulut les expédier en masse, et, pour ainsi dire, les faucher en un seul jour. Telles étaient les sinistres pensées de la cour romaine et de ses adhérents: la trame était habilement ourdie; tout ce qui pouvait en assurer la réussite avait été soigneusement préparé d'avance. Le 24 août 1572, 70,000 protestants tombèrent sous le fer des bourreaux dans toute l'étendue du royaume. Dans le court espace de trente années, 39 princes, 148 comtes, 234 barons, 147,518 gentilshommes et 760,000 personnes du commun peuple, furent massacrés pour la cause de l'Évangile.

Toutes ces persécutions furent horribles, sans doute; et cependant, pour le raffinement de la cruauté, elles pâlissent

devant celles qui leur succédèrent sous le règne prolongé de Louis XIV. Les Protestants disparurent presque entièrement du royaume; mais le protestantisme y resta. L'épée tue les hommes : elle n'atteint point la vérité.

L'Angleterre et l'Irlande, avant l'avènement du roi Guillaume, virent périr aussi les fidèles par centaines de milliers. Ce fut alors qu'une multitude de leurs habitants, fuyant devant l'épée et les bûchers, allèrent jeter, dans les déserts de l'Amérique septentrionale, les fondements de l'Etat protestant le plus puissant de notre globe.

Tandis que le diable assaillait l'Eglise au-dehors par la violence, il l'attaquait au-dedans par l'erreur, le mensonge et le scandale. Dès l'époque de la Réformation parurent les Anabaptistes, qui propagèrent, les armes à la main, les doctrines les plus dangereuses. Bien différents des Baptistes modernes, ils enseignaient, entre autres choses, qu'il est permis de se révolter contre les princes et les magistrats. Ces enfants de l'anarchie, ces Jacobins des temps passés, commirent toutes sortes de désordres dont l'on affecta malicieusement de rendre la Réformation solidaire; ils levèrent de grandes armées, attaquèrent les gouverneurs civils et mirent toute l'Allemagne dans une horrible confusion.

Les Enthousiastes, ces autres enfants du prince des ténèbres, ne jetèrent pas un moindre discrédit sur la Réforme. Ces hommes égarés, partagés en différentes sectes, dont l'extravagance et l'impiété n'étaient surpassées que par leur dissolution, se vantaient d'être inspirés par le Saint-Esprit comme l'avaient été les anciens prophètes; ils couvrirent d'ignominie la profession du nom de Christ, dans l'Allemagne leur berceau et dans les contrées voisines.

Après eux parurent les disciples de Lélie et de Fauste Socin, ces malheureux qui rabaissaient au rang des fils

du premier transgresseur, Celui qu'adorent la terre et les cieux et devant qui les rachetés jetteront leurs couronnes. Leur hideuse hérésie, promptement répandue en Pologne, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, y causa de grands ravages; parvenue jusqu'à nous, elle désole encore plusieurs des contrées sur lesquelles le protestantisme a étendu sa domination.

Dans le même temps, l'arminianisme qui nie la corruption complète et originelle de l'homme, la justification par la foi seule et l'éternelle et gratuite élection du Père; l'arminianisme, né dans les Pays-Bas, gagnait rapidement du terrain dans la plupart des lieux où la Réformation s'était établie, principalement en Angleterre et au sein de l'église épiscopale.

A ses côtés, l'arianisme osait relever sa tête impie. Cette ancienne hérésie qui voudrait dépouiller le Seigneur de gloire de sa divinité suprême, ressuscitée en Angleterre quelque temps après la Réforme, infecta peu à peu toute l'Europe continentale; malheureusement elle compte encore de nombreux sectateurs dans les églises et dans les académies.

On doit le reconnaître, toutes les hérésies, toutes les attaques que nous venons d'énumérer, avaient singulièrement affaibli le protestantisme, riche de tant de bénédictions au siècle de Luther et de Calvin; il avait momentanément perdu de son éclat et de sa vigueur; mais, dès l'aurore du XVIII[e] siècle, la gratuité du Seigneur est venue ranimer en lui le souffle de la vie. A la voix des Zinzendorf, des Wesley, des Whitefield, ces Boanerges de l'Eglise moderne, il s'est réveillé de son long et profond assoupissement. Le XIX[e] siècle l'enrichit de tous les dons de la libéralité de Dieu.

Une nouvelle œuvre de grâce est aujourd'hui commencée; moins imparfaite que celle de la Réformation, qui n'était

pour l'Eglise qu'une première épuration que le Seigneur lui faisait subir, au sortir des ténèbres et des scandales du moyen-âge, elle est aussi bien plus étendue : elle embrasse le monde entier. Un magnifique réveil religieux éclate maintenant sur tous les points du globe. Tous les bouts de la terre ont vu le salut de notre Dieu. En même temps l'Eglise commence à briser partout les liens qui l'attachent encore au monde, à rejeter l'une après l'autre les dernières traditions du papisme, à s'affranchir de la tutelle des princes pour ne plus relever que de son Epoux divin.

Les temps se hâtent ; la grande période des mille deux cent soixante ans touche à son terme. Tandis que l'Eglise du Seigneur étend au loin les courtines de ses pavillons, tous les jours la mystique Babylone reçoit de nouveaux coups. Le vieux lion a perdu ses dents, les foudres du Vatican n'intimident plus personne. Rome, par d'habiles compromis avec le siècle, saura bien, il est vrai, reconquérir son antique influence ; des nations de la terre prophétique elle saura faire encore l'instrument avili de ses cruautés (Apoc., XVII) ; mais le Seigneur ne permettra qu'elle se relève un instant qu'afin que sa chute, d'autant plus éclatante, proclame aux siècles des siècles les redoutables jugements du Roi des saints. D'autres ennemis lui succèderont, mais leur règne sera court et leur ruine éternelle.

Ton sort sur la terre changera bientôt, petit troupeau de Jésus-Christ : tu vas enfin posséder le royaume. Longtemps foulé aux pieds par tes ennemis, le temps approche où tu règneras sur eux. Tu as partagé l'humiliation de ton céleste David, qui t'a si fidèlement gardé contre tous les Saüls des longs siècles que tu viens de traverser ; tu partageras aussi sa gloire. Autant a été profond ton abaissement, autant ton élévation sera grande. Réjouis-toi : bientôt le désert sera

franchi ; bientôt, arrivé aux plaines de Sittim, tu découvriras, de la cime du Nébo, les riches campagnes de Canaan. Le sabbat après lequel tu soupires, fatigué de tant de douleurs et de tant de combats, tu vas le posséder enfin. Encore une lutte, et l'épreuve sera terminée. Parvenu sur les bords de l'Arnon, tu verras rangés en bataille contre toi, Basan, Moab, Galaad et leurs bandes sanguinaires ; mais ne crains point ; ton Epoux est avec toi ; l'épée de ton Josué te fraiera la route au travers des rangs serrés de tes ennemis, et tu salueras les champs fertiles de la terre du repos.

Mais par quelle série d'événements l'Eglise doit-elle passer ainsi de la lutte au triomphe ? quelles circonstances la conduiront de l'abaissement à la gloire ?.... Respectons les ténèbres dont la prophétie s'enveloppe, mais en même temps jouissons de ses clartés : n'est-ce pas à notre foi et à notre espérance que Dieu les a données ?

Les cinq premières trompettes ont dès longtemps sonné ; le symbole a du moins obtenu, selon nous, un premier accomplissement. Il en est de même de la sixième trompette, seconde de malheur, celle qui donna le signal de l'invasion des Ottomans dans l'empire oriental ; et si les temps qu'elle figurait ne sont pas entièrement accomplis, ils semblent bien près de l'être. Avec cette trompette finira probablement la grande période des 1260 ans (1) ; et bientôt retentira d'un pôle à l'autre la septième et dernière trompette, troisième de malheur.

Cette trompette à laquelle est réservé l'honneur d'ouvrir la bienheureuse période de la gloire de l'Eglise (2) ; cette

(1) P. 194 et Note M.
(2) Apoc., X, XI.

trompette qui tient, dans les révélations, une place si remarquable, renferme les sept coupes de la colère de Dieu [M']. De ces sept coupes, les cinq premières n'apportent au monde romain que des châtimens partiels (1). La sixième prépare un jugement général sur tous les adversaires de Christ. Aussitôt répandue, Satan rassemble toutes les forces de son royaume, et s'apprête pour le combat de la grande journée. C'est l'agonie de l'*ancien serpent*, de l'*accusateur des frères*. Sous Constantin (2), il était tombé du ciel en la terre; il va maintenant tomber de la terre en l'abîme (3).

Puis le septième ange (4) *versa sa fiole dans l'air*, sur le trône même de Satan, *le prince de la puissance de l'air; et il sortit du temple du ciel une voix tonnante qui procédait du trône, disant: C'est fait!* — C'est donc ici le grand, le dernier fléau de Dieu; c'est la consommation de sa colère sur tous les ennemis de son Eglise, avant l'introduction du règne éternel de son Fils bien-aimé.

La terre tremble comme jamais elle n'avait tremblé depuis le commencement des siècles; les peuples s'ébranlent; tout l'ordre social est bouleversé; les palais du pouvoir, les temples de l'autorité légitime, tous les boulevards de la société s'écroulent; le bruit de leur chute annonce au loin les vengeances du Très-Haut (5).

Les villes des nations tombent. Tous les lieux forts de l'imposture du prophète de la Mecque et de tant d'autres agents du prince des ténèbres qui se fait adorer, sous divers noms, des nations de l'Orient et du monde entier, sont renversés

(1) Apoc., XVI.
(2) P. 23.
(3) Apoc., XII. Luc, X, 18. Apoc., XX.
(4) Apoc., XVI, 17, etc.
(5) Luc, XVIII, 7; XXI.

de fond en comble. *La grande cité* pontificale, cette forteresse de Satan, jusqu'ici réputée imprenable, tombe elle-même avec tous les autres boulevards de l'ennemi ; et tandis que le bruit de leur chute ébranle toute la terre, l'alléluia des saints remplit les cieux des cieux ; les trônes, les dominations et les puissances chantent avec les rachetés : *Tes jugements sont véritables et justes, ô Roi des saints ! Amen, alléluia !*

L'heure de Babylone est donc venue ; Dieu s'est ressouvenu d'elle *pour lui donner la coupe du vin de l'indignation de sa colère.* Ses nombreuses filles qui ont participé à sa souillure vont participer à sa condamnation. *Mère des impudicités et des abominations de la terre !* tu avais déjà bu jusqu'à t'enivrer dans la coupe de la fureur de Dieu ; tu en épuises maintenant la lie. Le sort de l'ancienne Babylone est le tien. La veille même de sa ruine, Belsatzar et sa cour, dans un odieux festin, profanaient les vases du temple de l'Eternel en y trempant leurs lèvres impures ; une même destruction, éclatante et subite, t'a surprise ; *tes plaies, qui sont la mort, le deuil et la famine, sont venues en un même jour.*

En ce même moment, *toute île s'enfuit, les montagnes ne sont plus trouvées.* Un seul prince, Jésus-Christ, régira le monde désormais. Quand, sous Augustule, Rome impériale fut renversée, *les îles et les montagnes*, c'est-à-dire les monarchies, les autocraties, les puissances absolues, ne disparurent point ; seulement, nous dit le Saint-Esprit, *elles changèrent de place* ; maintenant elles disparaissent complètement et ne sont plus trouvées à jamais.

Est-ce à dire que toute puissance, toute forme de gouvernement sera dès-lors abolie sur la terre ? Nullement. Ce ne sont que les îles, c'est-à-dire, les gouvernements

absolus, les puissances arbitraires, despotiques, qui s'enfuient; ce ne sont que les montagnes, c'est-à-dire, les monarchies, opposées à Jésus-Christ et à son Evangile, qui disparaissent; ce ne sont que les bêtes féroces, c'est-à-dire, les puissances idolâtres et persécutrices, qui sont consumées par le feu. Jésus-Christ sera *seul roi sur toute la terre* (1). Mais sous ce Monarque universel règneront des princes fidèles, *nourriciers* de son peuple, et qui paîtront les nations comme un berger paît son troupeau.

Tel est le résumé des jugements compris sous la septième trompette; jugements terribles qui introduiront le règne glorieux du Rédempteur, dont l'empire doit remplacer les quatre monarchies universelles. Tel est l'imposant tableau que nous présente le XVIe chapitre de l'Apocalypse. Mais ce n'est qu'un aperçu des vengeances de Dieu; le Saint-Esprit les développe dans les trois chapitres suivants. Après avoir exactement décrit dans le XVIIe, Rome ecclésiastique, la plus méchante et la plus abhorrée de ses ennemies, le Saint-Esprit nous fait assister, dans le XVIIIe, à la ruine de cette moderne Babylone, et dans le XIXe, à celle de tous les autres ennemis de Christ. Suivons-le rapidement dans ce développement des derniers jugements de Dieu; et, pour le mieux comprendre, replaçons-nous sur le terrain de la quatrième et dernière monarchie, celle des Romains.

La monarchie romaine, dans sa plus grande splendeur, s'étendait du Rhin à l'Euphrate, et des plages brûlantes de l'Afrique aux rives solitaires du Danube. Cette monarchie, dans la suite de son cours, semble revêtir trois formes dis

(1) Zach., XIV, 9.

tinctes, que signalent de concert l'histoire et la prophétie (1).

La première de ces formes, la forme païenne, était figurée par le Dragon lui-même, l'*ancien serpent*, celui qui *séduit les nations*, parce que l'empire alors devait se montrer ouvertement idolâtre et persécuteur (2).

La monarchie romaine, dans sa plus grande étendue, conserva la forme païenne jusqu'à l'avènement de l'empereur Constantin (3). Alors le Dragon tomba du ciel en la terre, et son empire idolâtre se borna dès ce moment aux nations les plus obscures et les plus barbares du monde connu. Après sa chute, le *mystère d'iniquité* se développa sans entraves; le papisme s'établit et se consolida rapidement dans l'Occident romain; et, peu après le démembrement de l'empire et sa division en dix royaumes, la monarchie romaine en Europe revêtit sa seconde forme, la forme papale.

Le Dragon n'osant plus se montrer à découvert, depuis que le christianisme avait obtenu de si merveilleux accroissements, se cacha derrière la Bête féroce sortie de la mer, emblême de Rome papale. Avec ses marques distinctives, les sept têtes et les dix cornes, il lui légua sa haine contre Jésus, et la mission qu'il s'était donnée de persécuter l'Eglise de Dieu. Rome papale poursuivit avec ardeur l'œuvre de sang que Rome païenne avait commencée: elle l'a continuée jusqu'à nos jours.

Le terme qui lui est assigné s'approche. Peu de temps s'écoulera sans doute avant que la monarchie romaine ait revêtu sa troisième et dernière forme, la forme infidèle. De

(1) P. 78 et suiv.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

même que Satan avait remplacé l'idolâtrie par le romanisme, qui n'est au fond que la même révolte, mais cachée sous les apparences du christianisme, de même il s'apprête de nos jours à faire succéder au romanisme l'infidélité, l'incrédulité systématisée, l'apostasie, produisant à pleine maturité tous ses fruits de licence et d'impiété.

Le papisme est pour les dix royaumes une séduction usée; on rougit de ses superstitions, on redoute ses projets, on déteste son joug, on abhorre ses allures; aussi Satan s'efforce-t-il, sous une forme plus appropriée à l'état actuel de la civilisation, de retenir le monde enchaîné sous son empire. Que lui importent les moyens, pourvu qu'il atteigne le but! Il ne parlera plus de papisme à des peuples que le papisme a dégoûtés, et que lui-même a de longue main préparés pour la dernière révolte. Il voit partout les hommes disposés à l'indépendance charnelle et à l'infidélité, se souciant tout aussi peu du joug de Jésus-Christ que de celui de l'Antichrist romain; il leur parlera donc ouvertement le langage de l'indépendance charnelle et de l'infidélité.

La Bête féroce, sortant non plus de la mer mais de l'abîme (1), symbolisera la troisième et dernière forme de la monarchie romaine. Cette troisième Bête porte les mêmes emblêmes que le Dragon et que la Bête sortie de la mer; elle est identiquement la même, c'est-à-dire qu'elle désigne le même empire. Toutefois elle en diffère sous un rapport essentiel. Au lieu de s'élever comme la seconde, de la mer agitée, c'est-à-dire au lieu de naître, comme elle, du bouleversement et des révolutions des peuples, elle sort directement de l'abîme, siège de Satan. Franchement rebelle, elle jettera loin d'elle tout masque de religion, et fera tout ouverte-

(1) Apoc., XI, 7.

ment la guerre à Jésus-Christ. Cependant ce ne sera pas sur l'Eglise que l'infidélité portera ses premiers coups; c'est au papisme qu'elle les réserve. Déjà partout nous la voyons aux prises avec la superstition papale. Rome pontificale ne tiendra point contre ses assauts; ignominieusement dépouillée de l'un des dix royaumes (1), elle verra bientôt après les neuf autres échapper entièrement à sa tyrannie.

Mais que fera l'infidélité, maîtresse du terrain qu'avait occupé le papisme ?

Elle tournera toute son activité contre le peuple de Dieu. Déjà, sous ses différents noms et sous ses différentes formes politiques et religieuses, elle exerce contre les saints une persécution de moqueries et de contradictions de toute sorte, en attendant qu'elle en exerce une autre d'un genre plus sérieux : elle parle de tolérance, mais dans son intérêt uniquement. Déjà les faits donnent à ses paroles un éclatant démenti. L'infidélité, répétons-le, aura sa Saint-Barthélemi comme le papisme a eu la sienne. Mais le Seigneur, au jour marqué dans ses conseils, se lèvera pour délivrer les siens. Quand ils sembleront succomber avec leur Chef, c'est alors qu'avec lui ils se relèveront victorieux. Christ les délivrera magnifiquement par la splendeur de son avènement personnel; et, terminant les temps du quatrième empire et la longue période des Gentils, il règnera plein de gloire sur toute la terre, et fera régner avec lui les saints.

Jusqu'ici nous avons suivi d'âge en âge le développement graduel de la prophétie du quatrième empire. Les événements nombreux, variés, importants, que nous venons

(1) Apoc., XI, 13. Peut-être de la France ; alors, par un juste jugement de Dieu, ce royaume, le premier des dix qui se soit donné à Rome papale, le premier qui ait fondé son empire, serait aussi le premier qui lèverait contre elle l'étendard, et la frapperait au cœur.

de passer en revue, n'en sont cependant pour nous qu'un premier accomplissement, un accomplissement préfiguratif (voir l'*Avant-Propos*); nous en attendons encore la réalisation vraie, directe et totale, et voici comment l'avenir se présente à nous sous ce rapport. Que le Seigneur ici nous garde de proposer les chimères de notre imagination à la place des oracles de l'éternelle vérité!

1. Le quatrième empire sera rétabli, non partiellement comme au temps de Charlemagne (p. 133), mais intégralement; recouvrant tout ce qu'il a primitivement possédé, il s'étendra des rives de l'Euphrate à celles du Danube et du Rhin; la bête impériale, avec tous ses insignes, reparaîtra donc aux regards du monde étonné (Apoc., XIII).

2. Alors les trois grandes séries de signes apocalyptiques, les sceaux, les trompettes et les coupes, se développant dans leur vrai sens, obtenant leur accomplissement vrai, supérieur et total, apporteront à la terre prophétique épouvantée la rapide progression des jugements par lesquels Jésus doit clore les temps des Gentils et préluder à l'établissement immédiat de son royaume, de ce royaume universel qui remplacera tous les royaumes de la terre pour demeurer ensuite éternellement.

3. L'empire ainsi restauré tel qu'il existait au commencement ne reprendra pas cependant sa forme primitive. Il se composera de dix royaumes ou états régis par dix chefs, soumis eux-mêmes à un chef ou dictateur suprême. Alors seulement la prophétie, dans ce point comme dans les autres, aura obtenu son accomplissement direct et total. Car, remarquez-le bien, ce qu'elle annonce proprement, ce ne sont pas dix rois qui doivent naître de la Bête et lui succéder, comme les dix royaumes barbares naquirent de la monarchie romaine et se partagèrent entre eux ses royales

dépouilles; ce sont, au contraire, dix rois qui doivent exister et régnèr en même temps qu'elle (Apoc., XVII, 12), et qui donneront leur puissance à la Bête qui n'était pas et qui sera de nouveau; c'est une confédération de royaumes ou d'états sous un chef impérial. — Puis, remarquez-le de même, quand Jésus apparaît dans la prophétie, les dix rois existent, et c'est sur eux d'abord que tombent les jugements du Christ (Dan., II). Ce que la prophétie annonce, c'est donc une organisation toute nouvelle du quatrième empire, organisation dont jusqu'ici l'histoire ne nous offre pas le moindre vestige. Elle présuppose la ruine complète de l'état de choses actuel sur toute l'étendue de la terre romaine, pour faire place à un ordre de choses tout différent. On démolit avant de rebâtir. Et c'est peut-être à cela que sont destinés les bouleversements politiques dont nous sommes les témoins de nos jours.

4. La monarchie ainsi restaurée parcourra très-rapidement les phases ou périodes successives indiquées par les symboles que nous connaissons déjà — le Dragon, la Bête sortant de la mer et la Bête s'élevant de l'abîme. Imparfaitement accomplis jusqu'à ce jour, ces symboles obtiendront alors leur accomplissement direct et entier. L'empire se montrera successivement Dragon, Bête sortie de la mer et Bête sortie de l'abîme.

C'est sous cette dernière forme qu'il causera le plus de maux au peuple de Dieu. Rien de frappant comme les emblêmes sous lesquels le Saint-Esprit nous le dépeint! Ainsi qu'on l'a vu, c'est toujours une Bête, une Bête féroce, mais une Bête qui, cette fois, sort directement de l'abîme, siége principal de Satan jusqu'au jour où il sera jeté dans le lac ardent de feu et de soufre; c'est une Bête de couleur écarlate, vive image du sang qu'elle doit verser en abondance; une

Bête, enfin, toute couverte de noms de blasphème; et dont les dix cornes n'ont plus de couronnes comme elles en avaient chez la Bête sortie de la mer; car à ce moment les dix royaumes ou dix états de la terre romaine, démocratiquement constitués, obéiront à un chef ou régulateur suprême.

Ce chef s'appelle aussi la Bête (Apoc., XVII, 11), car à ce point du développement prophétique, la Bête c'est à la fois l'empire et le chef de l'empire, le personnage qui le résume et peut dire : L'empire c'est moi. Il règne sur les dix cornes ou les dix rois qui existent simultanément avec lui. C'est le huitième roi, le roi volontaire de Daniel (chap. XI), c'est l'homme de péché, l'Antichrist personnel; en effet, il y a, dans la prophétie, un Antichrist personnel, résumant en soi les caractères et les œuvres de tous les Antichrists précédents, notamment de l'Antichrist romain, les dépassant même et les outrant. C'est le chef-d'œuvre de la puissance des ténèbres.

5. Le Saint-Esprit signale ensuite deux phases ou périodes distinctes du règne de la Bête écarlate dans ses rapports avec la grande Prostituée, se disant faussement la femme de l'Agneau (XVII—XIX).

Dans la première, elle est gouvernée par la femme qui, par d'habiles mais honteux compromis avec le siècle, aura su, disions-nous plus haut, recouvrer son antique ascendant sur les peuples de la terre prophétique. Instrument avili des volontés tyranniques et sanguinaires de la Prostituée, la Bête frappe sans merci le peuple de Dieu, et fait couler de nouveau le sang des saints, comme il n'avait jamais coulé.

Mais, dans la seconde période de ses relations avec la femme impudique, la Bête ne porte plus la grande Prostituée; abjurant ce rôle honteux, elle a jeté la Prostituée par

terre ; elle l'a foulée aux pieds, elle l'a désolée et dépouillée de toute sa gloire et de tous ses trésors ; elle a mangé sa chair et l'a brûlée au feu. C'est encore ici l'accomplissement total de la prophétie apocalyptique en ce qui concerne Rome pontificale.

Quelle destinée que celle de Rome !

Rome, cette ville de force et d'orgueil, a vu passer plus de la moitié des âges qui se sont écoulés dépuis les jours de Noé. L'ancienne Babylone n'est plus. Quant à Ninive, son lieu ne la reconnaît plus. Il y a des siècles que Tyr et Sidon ne figurent plus au rang des cités, et que Jérusalem est foulée au pieds par les Gentils. L'Assyrie, la Perse, la Grèce, ces grandes monarchies qui remplirent le monde du bruit de leur gloire et du fracas de leurs armes, se sont englouties dans la monarchie romaine. Au milieu des cités qui périssent et des générations qui s'écoulent, seule debout, Rome s'écrie : *Je siège en reine : je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil* (1).

Ville favorite de Satan, c'est elle qu'il a dès longtemps choisie pour être la capitale de son empire dans le monde. Le Seigneur, pour magnifier son pouvoir, avait permis que l'ennemi des âmes fît de cette royale cité, métropole de l'orgueil et de la grandeur, sa place forte sur la terre ; qu'il y déposât et y concentrât, contre Jésus-Christ et son royaume éternel, tout le pouvoir dont le ciel lui permet de disposer encore.

Jamais le chef des légions rebelles n'avait si bien tenu le monde sous sa dépendance, qu'au moment où Jésus naquit dans l'étable de Bethléhem. La Judée et Jérusalem étaient comme à sa discrétion. Pour accomplir ses desseins, il avait

(1) Apoc., XVIII.

établi sur cette contrée, un prince du sang royal de l'enfer. Mais sa trame fut brisée. Jésus naquit, Jésus vécut, Jésus mourut et ressuscita; il ébranla l'empire de Satan. En peu d'années, s'écroula l'imposant échafaudage de la puissance du prince de l'abîme; les idoles tombèrent de toutes parts. En vain, pour relever les colonnes de son temple, le séducteur des nations suscita-t-il les Néron, les Marc-Aurèle, les Dioclétien, les Julien; en vain répandit-il sur le territoire de l'empire, des torrents de Barbares: le Seigneur confondit ses desseins.

Ce fut alors que Satan entreprit de faire de Rome le centre d'une révolte plus habilement conçue que toutes les précédentes, du papisme, ce mensonge des mensonges, cette abomination des abominations. Rome païenne était l'œuvre du démon, uniquement construite avec ses propres matériaux. Rome papale est encore son œuvre, mais construite avec les matériaux de Dieu, tels que les contient la Révélation. Quel prodige d'intelligence que ce génie du mal! Quel maître d'artifices que ce prince des ténèbres! Quelle énergie et quelle puissance dans ce Lucifer qui brilla comme un astre de première grandeur au firmament des cieux! avec quel acharnement il dispute à Jésus-Christ ce pauvre monde déchu! C'est que, en comparaison de l'abîme, cette terre est pour lui un Eden; c'est qu'il n'ignore point que sa chute suivra de près celle de Rome. Mais il faut que tu tombes, fils de l'aube du jour (1)! et que tu tombes tout à la fois sous la main de l'homme et sous un jugement immédiat de Dieu.

Après ces choses, dit Jean, *je vis descendre du ciel un autre ange qui avait une grande puissance, et la terre fut illuminée*

(1) Es., XIV.

de sa gloire. Il cria avec force, à haute voix, et dit : Elle est tombée, elle est tombée, la grande Babylone ; et elle est devenue la demeure des démons, et la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau immonde et exécrable. Car toutes les nations ont bu du vin de sa prostitution effrénée ; et les rois de la terre ont commis fornication avec elle ; et les marchands de la terre sont devenus riches de l'excès de son luxe.

Puis j'entendis une autre voix du ciel, qui disait : Sortez de Babylone, mon peuple, afin que vous ne participiez point à ses péchés, et que vous ne receviez point de ses plaies. Car ses péchés sont montés jusqu'au ciel, et Dieu s'est souvenu de ses iniquités. Rendez-lui ainsi qu'elle vous a fait, et payez-lui au double selon ses œuvres ; et dans la même coupe où elle vous a versé à boire, versez-lui-en au double. Autant qu'elle s'est glorifiée, et qu'elle a été dans les délices, donnez-lui autant de tourment et d'affliction ; car elle dit en son cœur : Je siège en reine, je ne suis point veuve, et je ne verrai point de deuil. C'est pourquoi ses plaies, qui sont la mort, le deuil et la famine, viendront en un même jour, et elle sera entièrement brûlée au feu ; car le Seigneur Dieu qui la jugera est puissant. Et les rois de la terre qui ont commis fornication avec elle, et qui ont vécu dans les délices, la pleureront, et mèneront deuil sur elle en se battant la poitrine, quand ils verront la fumée de son embrasement (1).

Puis un ange d'une grande force prit une pierre, qui était comme une grande meule, et la jeta dans la mer, en disant : Ainsi sera jetée avec impétuosité Babylone, cette grande cité, et elle ne sera plus trouvée. Et la voix des joueurs de harpe, des musiciens, des joueurs de hautbois, et de ceux qui sonnent de la trompette, ne sera plus ouïe en toi ; et tout ouvrier, de quelque métier que ce soit, ne sera plus trouvé en toi ; et le

(1) Apoc., XVIII, 1-9.

bruit de la meule ne sera plus ouï en toi. Et la lumière de la chandelle ne luira plus en toi; et la voix de l'époux et de l'épouse ne sera plus ouïe en toi; parce que tes marchands étaient des princes en la terre, et parce que, par tes empoisonnements, toutes les nations ont été séduites. Et en elle a été trouvé le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été mis à mort sur la terre (1).

Qu'ils se lamentent sur sa destinée, ceux que son lin revêt, que ses perles décorent, que son trafic enrichit, que ses fornications ont eus pour complices. Mais *réjouissez-vous à cause d'elle, vous cieux! et vous aussi, saints apôtres et prophètes! réjouissez-vous; car Dieu l'a punie à cause de vous* (2). *Chantez: Alléluia! le salut, la gloire, l'honneur et la puissance appartiennent au Seigneur notre Dieu. Car ses jugements sont véritables et justes, parce qu'il a fait justice de la grande prostituée, qui a corrompu la terre par son impudicité, et qu'il a vengé le sang de ses serviteurs versé par la main de la prostituée. Et ils dirent encore: Alléluia! et sa fumée monte aux siècles des siècles* (3).

Mais que fera la Bête impériale, riche des dépouilles du papisme et maîtresse de tout le terrain que Rome avait anciennement possédé?

La Bête se tournera contre le peuple de Dieu et voudra l'anéantir. C'est alors que la prophétie relative à l'homme de péché obtiendra son accomplissement véritable et total. Jusqu'ici cette prophétie ne s'était qu'imparfaitement réalisée; jusqu'ici le mystère d'iniquité s'était graduellement développé sans avoir encore atteint le dernier terme de

(1) Apoc., XVIII, 21-24.
(2) XVIII, 20.
(3) XIX., 1-3.

son accroissement. Le fils de perdition paraît; alors ce mystère, dont l'origine remonte au berceau même de l'Eglise, trouve en lui sa plus franche et sa plus haute expression; alors, parvenu à sa consommation, il donne à pleine maturité, — plante maudite nourrie d'une sève maudite, — tous ses fruits d'impiété, d'injustice et de révolte contre l'Eternel et contre son Oint. Le mystère d'iniquité agissait déjà sous les yeux même des apôtres, immédiatement après la première venue du Seigneur : l'homme de péché, l'Antichrist personnel auquel il doit finalement aboutir, sera là quand le Christ apparaîtra de nouveau. C'est, en effet, un homme, et un homme qui viendra dans la puissance du Diable pour affermir ici-bas la domination de Satan; tout comme le Christ est un homme, et un homme qui viendra dans la puissance de Dieu pour détruire l'homme de péché par la splendeur de son avènement, et rétablir universellement l'empire de Dieu sur la terre.

Le Pape est *un Antichrist*. L'homme de péché sera l'*Antichrist*. Il diffèrera du pape à plusieurs égards. D'abord, il sera un prince temporel que le monde romain tout entier servira et devant lequel le clergé romain lui-même, le *faux prophète*, courbera le genou. Il régnera donc sur la Bête à deux cornes, ou puissance ecclésiastique, devenue alors un simple prophète; car elle aura perdu son pouvoir et n'aura conservé que son influence. Mais elle n'en sera que plus dangereuse : âme de la Bête à dix cornes, ou puissance impériale, conseillère secrète et perfide de l'homme de péché, c'est à elle, autant qu'à cet ennemi déclaré du Fils de Dieu, que le Ciel demandera compte de tout le mal qui doit se faire alors.
Puis, adversaire audacieux du Seigneur, l'Antichrist personnel fera tout ouvertement la guerre à Jésus, au lieu que le pape s'incline hypocritement devant lui; il voudra, dans la

folie de ses pensées, dans le délire de son orgueil, supprimer, sur toute l'étendue de la terre prophétique, l'Evangile, le Dieu de l'Evangile, son peuple, son culte, sa Parole éternelle, et, nouveau Nabuchodonosor, n'y souffrir à la fin d'autre adoration que celle de sa propre personne. Ce sera l'accomplissement total de la prophétie du quatrième empire. Jours de douleurs pour les saints ! Ici surtout sera leur patience et leur foi. Mais ces temps seront abrégés. Le Saint-Esprit en a d'avance marqué la durée, 1260 jours. Déjà réalisé symboliquement, ce détail prophétique se vérifiera de même littéralement : c'étaient d'abord les 1260 ans de l'Antichrist romain ; ce seront ensuite les 1260 jours de l'Antichrist personnel ; ils aboutiront au même terme.

Tel est, selon nous, l'accomplissement suprême de la prophétie relative à l'homme de péché : tel est, pour user d'une image employée déjà dans notre *Avant-Propos*, tel est le point sur lequel tombe la principale lumière du vaste et sublime tableau que l'Esprit prophétique a placé devant nous dans la Bible : c'est le fond de la perspective ; le papisme et le mahométisme ne s'y montraient que sur les premiers plans. Voilà ce que l'Esprit de Dieu semble avoir principalement en vue, et ce qu'on admettrait plus facilement peut-être si l'on comprenait mieux le plan général de la prophétie. La prophétie roule autour des deux venues du Seigneur. Sa venue en chair et sa venue sur les nuées des cieux en sont comme les deux pôles. L'Esprit de Christ les présente habituellement à nos méditations ; les événements intermédiaires le préoccupent beaucoup moins. Ce qu'il voit surtout, ce qu'il nous montre, c'est le Christ, c'est sa manifestation ; ce sont, en particulier, les grands événements qui doivent précéder immédiatement, accompagner et suivre l'apparition de sa gloire et la délivrance

consommée de ses élus. Voilà ce qui remplit ses pensées et les pages du saint Livre qu'il nous a donné.

Nous connaissons l'homme de péché. Suivons-le rapidement dans ses exploits. Il. a donc terrassé le papisme. Il va se jeter sur le petit troupeau d'Emmanuel ; mais il tombera sous la main du Seigneur (1).

C'est le grand jour que désignent tous les prophètes. C'est *le jour assigné par l'Eternel des armées contre tout orgueilleux et hautain, contre les cèdres du Liban et les chênes de Basan.* C'est *le jour où l'Eternel punit de sa dure, de sa grande et forte épée, le léviathan, le serpent traversant.* C'est *le banquet du grand Dieu.* C'est *la bataille d'Armageddon, la bataille du grand jour du Dieu tout-puissant.* La lutte était depuis longtemps engagée : c'est maintenant le fort de la mêlée. Satan se bat avec la fureur du désespoir. Ne crains point, Sion! Ce n'est point ici le jour de ta défaite; c'est l'heure de la ruine de tes adversaires. Jésus les appelle au combat, il les défie : « Venez tous ensemble! » leur crie-t-il. Il n'en fera pas à deux fois, il les abattra d'un seul coup. La moisson de la terre est blanche : il vient la couper en sa colère ; la vendange est mûre, il vient la fouler en sa fureur (2).

Puis, je vis le ciel ouvert, dit Jean, *et voici un cheval blanc ; et celui qui était monté dessus était appelé* FIDÈLE ET VÉRITABLE, *qui juge et combat justement* (3).

Le Souverain Sacrificateur royal paraît (4); l'heure de son investiture au royaume éternel a sonné : « O Très-

(1) « Nous ne faisons qu'exposer ici brièvement nos vues sur la prophétie ; nous aurons l'occasion d'y revenir ailleurs avec plus de développement, si Dieu le permet. »

(2) Esaïe, II, XXVII. Joël, III. Zach., XIV. Apoc., XIV, XIX, etc.

(3) Apoc., XIX, 11, etc.

(4) Ps. CX. Hébr., IX, 28.

Puissant, ceins ton épée sur ta cuisse, ta majesté et ta magnificence. Et prospère en ta magnificence. Sois porté sur la Parole de vérité, de débonnaireté et de justice; et ta droite t'enseignera des choses terribles. Tes flèches sont aiguës; les peuples tomberont sous toi; elles entreront dans le cœur des ennemis du roi (1). »

Ses yeux étaient comme une flamme de feu; il y avait sur sa tête plusieurs diadèmes.

Jusqu'ici, la quatrième bête avait porté les diadèmes : elle régnait; Jésus-Christ et son peuple étaient sous l'oppression. Maintenant les rôles changent ; Jésus-Christ vient régner : les diadèmes ceignent la tête du roi de Sion. « Et je regardais dans les visions de la nuit, dit Daniel après la destruction des quatres bêtes, et voici, comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées des cieux, et il vint jusqu'à l'Ancien des jours, et se tint devant lui. Et il lui donna la seigneurie et l'honneur et le règne; et tous les peuples, les nations et les langues le serviront; sa domination est une domination éternelle qui ne passera point, et son règne ne sera point dissipé (2). »

Et il portait un Nom écrit que nul n'a connu que lui seul. Il était vêtu d'une robe teinte dans le sang.

Ce sang n'est pas le sien; c'est celui des ennemis que son épée a frappés dans ce grand jour de sa vengeance. «Qui est celui-ci qui vient d'Édom, de Botsra, ayant les habits teints en rouge; celui-ci qui est magnifiquement paré en son vêtement, marchant selon la grandeur de sa force ? — C'est moi qui parle en justice, et qui ai tout pouvoir de sauver. — Pourquoi y a-t-il du rouge en ton vêtement? et pourquoi

(1) Ps. XLV, 3-5.
(2) Dan., VII, 13, 14.

tes habits sont-ils comme les habits de ceux qui foulent au pressoir? — J'ai été tout seul à fouler au pressoir, et personne d'entre les peuples n'a été avec moi; cependant j'ai marché sur eux en ma colère, et je les ai foulés en ma fureur, et leur sang a rejailli sur mes vêtements, et j'ai souillé tous mes habits. Car le jour de la vengeance est dans mon cœur, et l'année en laquelle je dois racheter les miens est venue (1). »

Et son Nom s'appelle la PAROLE DE DIEU.

Jésus-Christ ne vient pas seulement comme roi; il vient aussi comme prophète, pour accomplir sa Parole et la magnifier jusqu'aux dernières limites du globe.

Et les armées qui sont au ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtus de fin lin blanc et pur.

« Les saints du Souverain viennent régner avec lui (2). L'Eternel mon Dieu vient, et tous les saints sont avec toi (3). »

Et il sortait de sa bouche une épée tranchante, pour en frapper les nations.

Il vient pour exécuter sur elles toutes les menaces écrites au Livre des Révélations de Dieu.

Il les gouvernera avec une verge de fer, et il foulera la cuve du vin de l'indignation et de la colère du Dieu tout-puissant.

« J'ai regardé, dit le Seigneur, et il n'y a eu personne qui m'aidât; et j'ai été étonné, et il n'y a eu personne qui me soutînt; mais mon bras m'a sauvé, et ma fureur m'a soutenu. Ainsi j'ai foulé les peuples en ma colère, et je les ai enivrés en ma fureur, et j'ai abattu leur force par terre (4). »

(1) Esaïe, LXIII, 1-4.
(2) Dan., VII, 18. Jude, 15.
(3) Zach., XIV, 5.
(4) Esaïe, LXIII, 5, 6.

— « Amassez-vous, et venez, toutes nations d'alentour! et soyez assemblées; l'Eternel abattra là tes hommes forts. Que les nations se réveillent, et qu'elles montent à la vallée de Josaphat; car je serai assis là pour juger toutes les nations d'alentour. Mettez la faucille, car la moisson est mûre; venez et descendez, car le pressoir est plein; les cuves regorgent, car leur malice est grande. Peuples, peuples, à la vallée de décision! car la journée de l'Eternel est proche dans la vallée de décision (1)! »

Et sur son vêtement et sur sa cuisse étaient écrits ces mots : LE ROI DES ROIS, ET LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS.

Les temps de Sion sont accomplis. Son Roi s'est revêtu de son grand pouvoir; les saints vont posséder le royaume. Leurs ennemis *détruits jusqu'à en voir la fin* sont *jetés dans le lac brûlant de feu et de soufre.* La terre n'aura plus rien à craindre de leur malice : l'abîme doit rendre ses victimes; le lac ardent ne rend point les siennes. Alors disparaissent jusqu'aux derniers vestiges des quatre monarchies : la statue est brisée jusque dans ses pieds; le fer, l'argile, l'argent et l'or qui la composaient, réduits en poudre, sont comme la balle légère que les vents emportent. Et la pierre qui l'avait frappée, devenue une grande montagne, remplit tout l'univers (2).

Satan lui-même, atteint dans sa personne, est enfermé pour mille ans dans l'abîme (3). C'est le second degré de sa chute : tandis que la bête et le faux prophète sont immédiatement plongés dans l'*étang ardent de feu et de soufre,* lui, le prince des ténèbres, doit parcourir tous les degrés de misère,

(1) Joël, III, 11-14.
(2) Dan., II.
(3) Apoc., XX.

jusqu'au jugement de la grande journée. Le lion rugissant ne rôdera plus de longtemps autour du bercail de Jésus. L'abîme scellé l'a reçu dans ses sombres profondeurs.

Le Christ a pris le gouvernement sur ses épaules. Sa venue est comme celle de l'aurore, sa voix comme le chant du matin. Eglise des premiers-nés, salue le jour millennial; prends tes harpes d'or et chante: *Alléluia! le salut, la gloire, l'honneur et la puissance appartiennent au Seigneur notre Dieu. Louez notre Dieu, vous tous ses serviteurs, et vous qui le craignez, tant les petits que les grands. Alléluia! le Seigneur notre Dieu tout-puissant a pris possession de son royaume! Amen, alléluia* (1)!

(1) Apoc., XIX.

NOTES.

NOTE A, page 21. — *Les Sept Sceaux Apocalyptiques.*

(Premier accomplissement. Voir l'*Avant-Propos* et la *Conclusion.*)

Les sceaux apocalyptiques peuvent se rapporter à ces grands jugements, que Dieu, dès les premiers siècles de l'Eglise, déploya contre Rome idolâtre et persécutrice et les autres ennemis de sa Parole. Au milieu de ces jugements, l'Eglise eut beaucoup à souffrir; mais les fléaux qui châtièrent le monde servirent à purifier le peuple de Dieu.

Premier Sceau (1) : *Jésus*, vainqueur miséricordieux, étend partout sa domination spirituelle. Rome païenne voit se miner le ténébreux empire de l'idolâtrie. Bientôt elle recevra des échecs d'un autre genre.

Second Sceau (2) : le *cheval rouge*, emblême de l'effusion du sang. Jésus, non plus dans sa Grâce, mais dans sa Providence, frappe Rome persécutrice. Insurrections, batailles sanglantes, massacres affreux, dévastations inouïes, entre l'an 100 et l'an 138 de notre ère. Cinq cent quatre-vingt mille Juifs sont exterminés par les Gentils; un plus grand nombre de Gentils sont massacrés par les Juifs.

Troisième Sceau (3) : le *cheval noir*, emblême de deuil et de calamité. La *balance*, signe de la rareté des vivres. On pèsera à chacun sa nourriture exactement, comme cela se fait dans une compagnie réduite à l'extrémité. Le *denier* était la journée de l'esclave, et le *chenix*, ce qu'il lui fallait, à *lui seul*, de pain, pour un jour : que restera-t-il aux siens? Grande famine de 138 à 193.

Quatrième Sceau (4) : le *cheval fauve* porte la mort, suivie de l'enfer ou sépulcre (*hadès*). De 193 à 270, l'empire a plus de vingt

(1) Apoc., VI, 1, 2. (2) Vers., 3, 4. (3) Vers., 5, 6. (4) Vers., 7, 8.

chefs qui, pour la plupart, le gouvernent avec une révoltante tyrannie. En outre, plus de trente usurpateurs périssent, dans le même intervalle, avec des multitudes de leurs partisans. La guerre est suivie de la famine, et la famine de la mortalité qui, durant quinze ans, sévit avec une fureur inouïe. Les bêtes sauvages désolent la terre; les hommes se battent avec des lions, des loups et des tigres.

Cinquième Sceau (1) : grande persécution dioclétienne. Le sang des âmes sous l'autel crie vengeance : « Jusques à quand, Seigneur, supporteras-tu ces crimes? Jusques à quand tarderas-tu de venger le sang de tes élus, coulant à flots dans tout l'empire? »

Encore un peu de temps, le *sixième Sceau* (2) sera brisé, et Rome idolâtre tombera.

Enfin, le *septième Sceau* (3), renfermant les sept trompettes, et les sept coupes ou sept plaies, comprend tous les fléaux qui doivent châtier le monde, comme aussi toutes les épreuves paternelles qui doivent épurer l'Eglise, de la chute de Rome idolâtre à la grande délivrance des élus.

Note B, page 31. — *Théologie d'Augustin.*

Augustin d'Hippone enseignait plutôt la *justice opérée* dans les croyants par le Saint-Esprit que celle qui leur est *imputée* par la foi. Cependant, cette dernière justice est implicitement renfermée dans sa *Théologie;* elle vit dans son âme, son cœur la sent, bien que son esprit ne la saisisse pas clairement; il comprend, il goûte, il aime les endroits de l'Ecriture qui parlent du pardon gratuit. Malheureusement, le vice de sa Théologie se reproduisit chez la plupart des écrivains pieux de la catholicité pendant toute la durée du moyen-âge; et les disciples, renouvelant la méprise du maître, parlèrent mieux de la grâce qui sanctifie que de celle qui justifie.

Note C, page 39. — *Les quatre premières Trompettes Apocalyptiques.*

(Premier accomplissement.)

La *première Trompette* (4), ou *Trompette Gothique*. — Les Goths, sous Alaric, se jetant sur le territoire de l'empire (395), le désolèrent

(1) Apoc., VI, 9, 11. (2) Vers., 12-17. (3) VIII. (4) VIII, 7.

par le fer et le feu, et prirent enfin la capitale (410), dont la trahison leur ouvrit, à minuit, la porte salarienne. Rien n'égala la terreur de Rome soudain réveillée au son de la trompette des Goths; l'hérétique Pélage, surpris lui-même par cette grande calamité, en a laissé la description suivante dans sa lettre à Démétriade: « Vous, vous-même, avez été témoin de l'effroi qu'éprouva cette Rome qui commandait au monde, quand se fit entendre le bruit alarmant de la trompette gothique, quand la nation barbare et victorieuse assaillit les murailles et se fit passage par la brèche. Où étaient alors les privilèges de la naissance; où étaient les distinctions sociales? Tous les degrés, tous les rangs, n'étaient-ils pas alors nivelés, confondus et mêlés? Chaque maison, devenue une scène de misère, était également remplie de douleur et de confusion. L'esclave et l'homme de qualité se trouvaient dans les mêmes circonstances; partout la terreur de la mort et du carnage était la même, excepté que l'effroi faisait plus d'impression sur ceux qui gagnaient le plus à vivre. » — « Or, ajoute celui qui ne connaissait que la servitude légale, si la chair et le sang ont un tel empire sur nos craintes, si des hommes mortels peuvent nous épouvanter à ce point, que deviendrons-nous, quand la trompette retentira de la nue, et que l'archange nous sommera de paraître en jugement? quand, au lieu de nous voir attaqués par l'épée ou la lance, ou par un faible ennemi mortel, nous verrons se déchaîner sur nous toutes les terreurs de la nature, les foudres du ciel, et, si je puis ainsi dire, toute la milice du Tout-Puissant? »

La *seconde Trompette* (1), ou *Trompette Hunienne.* — Au Goth Alaric succède le terrible Attila, qui, suivi de ses hordes innombrables de Huns, pille, massacre, détruit, dans l'empire occidental, tout ce qui tombe sous sa main durant l'espace de quatorze ans. *Verge de Dieu*, comme il se nommait lui-même, il arrose de sang de vastes contrées de cette partie du monde, sur laquelle viennent encore s'accumuler d'autres calamités (412-450).

La *troisième Trompette* (2), ou *Trompette Vandale.* — Après Attila paraît Genseric avec ses trois cent mille Vandales (3). Il livre Rome

(1) Apoc., VIII, 8, 9. (2) Vers., 10, 11.

(3) Genseric disait à son pilote: « Abandonne seulement tes voiles au vent; Dieu saura bien nous pousser où il y a des coupables à punir. »

à l'avarice et à la fureur de ses soldats; et, après avoir attaqué, dans sa source, la prospérité romaine, il laisse l'empire dans un état faible et désespéré (450-456). Vingt ans s'écouleront encore, et après une longue agonie, prolongée sous huit règnes courts et agités, l'empire expirera sous Momille, surnommé, par dérision, Augustule (petit Auguste).

La *quatrième Trompette* (1), ou *Trompette Hérule.* — Les Hérules, sous Odoacre, leur chef, achevèrent la ruine de Rome impériale, de cette Rome qui, du temps de Paul, empêchait le libre développement du *mystère d'iniquité* (2). — La septième Trompette donnera le signal de la ruine complète de Rome papale.

Note D, page 40. — *La petite Corne du chap. VIIIe de Daniel, ou la Révolte religieuse orientale.*

(Premier accomplissement.)

Le VIIIe de Daniel symbolise la révolte religieuse orientale, et le VIIe, la révolte religieuse occidentale. La première de ces révoltes est figurée par la petite corne qui s'élève de l'une des quatre cornes du *bouc*, emblême, comme le *léopard*, de la troisième monarchie (gréco-macédonienne); la seconde est représentée par la petite corne qui monte du milieu des dix cornes de la quatrième bête féroce, emblême de la quatrième monarchie (romaine). Parlons d'abord de la révolte orientale.

Daniel, VIII, 1-4. — Le royaume des Médo-Perses (v. 20) apparaît au prophète sous l'image d'un *bélier* à deux cornes. L'*ours* représentait très-bien la nature de ce royaume, la seconde des quatre monarchies de Daniel (3); mais le *bélier à deux cornes* était son emblême connu dans l'Orient. Les deux cornes de cet animal marquaient le pouvoir réuni des Médo-Perses, formant une seule et même monarchie. Les Mèdes, plus anciens, avaient d'abord été les plus célèbres; les Perses les surpassèrent ensuite en puissance et en gloire : aussi *la plus haute des deux cornes s'élevait-elle sur le derrière.*

Le bélier heurtait des cornes contre l'occident, contre l'aquilon et

(1) Apoc., VIII, 12. (2) 2 Thess., II. (3) Voyez la page 10.

contre le midi, en sorte que personne *ne pouvait subsister devant lui*. Les Perses portèrent leurs armes victorieuses à l'occident, jusque vers la mer Egée. Au nord et au nord-ouest, ils pénétrèrent jusque sur les bords de la mer Caspienne et du Pont-Euxin ; au sud et au sud-ouest, ils subjuguèrent l'Egypte et plusieurs pays voisins. Quelques-uns de leurs rois portèrent bien leurs armes dans l'Orient, mais on ignore s'ils y firent aucune conquête.

Daniel, VIII, 5-8. — *Le bouc d'entre les chèvres venant de l'occident*, c'est la Grèce ou la Macédoine, appelée *Javan* dans la Bible (v. 21). *La corne qui paraissait beaucoup*, c'est Alexandre-le-Grand, roi de Macédoine. Le *bouc* était l'emblême connu de ce royaume ; les Macédoniens furent longtemps appelés le peuple du *bouc*. Les rois de Perse avaient fait de nombreuses tentatives pour soumettre les Grecs ; mais elles n'avaient eu pour résultat que d'exaspérer les diverses tribus de ce peuple. Se décidant à oublier enfin leurs querelles particulières, tous les Grecs se rallièrent contre l'ennemi commun. Alexandre-le-Grand, à la tête de 30,000 hommes d'élite, la gloire de la Grèce et de la Macédoine, s'élança contre les Perses ; son armée semblait voler plutôt que marcher. Darius-Codoman, roi de Perse, avec l'empire, perd la vie. Mais bientôt après, Alexandre lui-même, ivre de succès, comblé de gloire, est retranché subitement à la fleur de l'âge. Après vingt ans de débats entre ses capitaines, son vaste empire fut définitivement partagé en quatre royaumes, figurés par les quatre cornes qui se forment de la grande corne rompue : l'Egypte au midi, la Syrie à l'orient, la Thrace au nord, la Macédoine à l'occident.

Plusieurs siècles après ce partage, le mahométisme envahit la monarchie gréco-macédonienne. L'Italie, à la même époque, vit s'élever le papisme, qui étendit son empire sur toute la division occidentale de la monarchie romaine.

Dan., VIII, 9-12, 23-25. — Le Saint-Esprit, dans le chap. VIIe, avait symboliquement décrit le papisme. Voulant retracer maintenant les diaboliques exploits d'un autre grand ennemi du christianisme, il reporte, dans la vision du bélier et du bouc, les regards du prophète sur la seconde et sur la troisième monarchies, qu'il lui avait déjà montrées précédemment, et cela dans le but d'introduire une autre *petite corne* qui devait maîtriser la bête macédonienne, comme la

petite corne du chapitre VII[e], avons-nous dit, devait maîtriser la bête romaine.

Le culte des saints et des anges, celui des images, les progrès de la corruption des faux chrétiens, facilitèrent la propagation du mahométisme, ce terrible châtiment de Dieu sur l'Orient rebelle. Ce système de mensonge avait l'avantage d'apparaître comme une protestation contre l'idolâtrie des Gentils et celle des chrétiens déchus, appelés ici les *infidèles*, les *perfides* (vers. 12, 23). Mahomet et ses califes entraînèrent un grand nombre de chrétiens de nom dans leur apostasie. Ils firent périr aussi beaucoup de vrais fidèles. Depuis leur invasion, l'empire grec n'a fait que décliner, et l'église orientale n'a plus été qu'un squelette, sans vie au-dedans, sans influence au-dehors. Le Koran, si remarquable par sa sentencieuse obscurité, et si bien fait pour en imposer à l'ignorant et au crédule, régna dès-lors sur tout l'Orient : l'épée de Mahomet en sanctionna les dogmes.

Mais le temps n'est plus éloigné où cessera pour toujours la domination temporelle des Musulmans.

NOTE E, page 47. — *Cinquième Trompette ordinaire, ou première de malheur.*

(Premier accomplissement.)

La cinquième et la sixième trompettes renferment toutes les destinées religieuses de l'Orient romain, de Mahomet au règne glorieux du Sauveur, comme le *Petit Livre* embrasse toutes les destinées religieuses de l'Occident romain pendant le même espace de temps. Elles sont appelées trompettes de *malheur*, parce qu'elles devaient donner le signal de châtiments bien autrement terribles et bien plus durables que ceux qui avaient éclaté au son des quatre premières trompettes apocalyptiques.

Apoc., IX, 1, 2. — *Cinquième Trompette*, ou *Trompette Sarrasine*. Vers le commencement du VII[e] siècle parut, en Arabie, le célèbre imposteur Mahomet (1), qui prétendait avoir des communications

(1) Mahomet, né à la Mecque l'an 570, descendait d'Abraham par Ismaël (Gen., XXI), et appartenait à une famille distinguée de la tribu des Koreïtes, la plus illustre de toutes les tribus arabes.

extraordinaires avec Dieu par l'entremise de l'ange Gabriel (606-608). *Etoile tombant du ciel*, il brilla d'une éclatante mais funeste lumière. Des mille milliers de pauvres aveugles le suivirent. Devant lui pâlit bientôt, dans tout l'Orient, la faible clarté du christianisme nominal.

Vers. 3-5. — Semblables à des essaims de sauterelles, et sortant des mêmes régions d'où s'élèvent les tourbillons les plus épais de ces insectes pernicieux, les Sarrasins désolèrent les plus riches provinces de l'Asie et de l'Afrique.

Les sauterelles mystiques reçoivent ici l'ordre de ne *nuire ni à l'herbe*, ni aux autres végétaux, mais seulement *aux hommes qui n'ont pas la marque de Dieu sur leurs fronts*, c'est-à-dire aux faux confesseurs de Jésus-Christ. Or, c'est là précisément l'ordre qu'avaient reçu les armées sarrasines : au moment où Yézed, à la tête de ses Arabes, se préparait à envahir la Syrie, Abubéker lui donna ce commandement : « Ne détruisez point les palmiers; ne brûlez point les moissons; ne coupez point les arbres fruitiers, et ne tuez de bétail que ce qu'il en faudra pour votre nourriture. »

Les Sarrasins étendirent surtout leurs conquêtes dans les pays où régnaient le culte des saints et des anges et tant d'autres pratiques idolâtres. Ils tourmentèrent les habitants de ces contrées durant cinq mois (1) prophétiques, c'est-à-dire durant 150 ans. En 612, Mahomet avait commencé sa ténébreuse mission; en 762, c'est-à-dire 150 ans après, Bagdad fut bâtie par le calife Almansor; et les Sarrasins, cessant de conquérir, jouirent enfin de leurs victoires et possédèrent paisiblement les provinces qu'ils s'étaient soumises.

Vers. 7-10, 11. — Les Arabes se sont, en tout temps, distingués par leur habileté à monter à cheval; et leur principale force a toujours consisté dans leur cavalerie. Tous les autres traits de la description symbolique des sauterelles leur conviennent. Ils laissèrent partout après eux le poison de leur doctrine, qui fit plus de mal que toutes leurs victoires.

Les Sarrasins possédèrent leurs conquêtes, sans les étendre, jusqu'au moment où les Turcs les supplantèrent : tout cet espace de temps appartient encore à la trompette sarrasine, cinquième ordinaire, et première de malheur.

(1) Cinq mois naturels font la durée de la vie des sauterelles; sous ce rapport comme sous tous les autres, l'emblème ne pouvait être mieux choisi.

Note F, page 50. — *Sixième Trompette ordinaire, ou seconde de malheur.*

(Premier accomplissement.)

Apoc., IX, 13-15. — Les Turcs s'étant répandus, au XI[e] siècle, dans la Perse et les régions voisines de l'Euphrate, y avaient établi quatre sultanies ou royaumes ; mais diverses causes, surtout les croisades, les avaient empêchés d'étendre leurs conquêtes au-delà de ce fleuve. Quand les peuples de l'Occident eurent abandonné le projet ruineux de soumettre la Palestine, les quatre anges, symboles des quatre sultanies, furent délivrés de leurs chaînes : les Turcs, réunissant toutes leurs forces, couvrirent de sang et de ruines toute la partie orientale de l'empire romain. L'empire d'Occident avait succombé sous les quatre premières trompettes ; l'empire d'Orient, presque ruiné sous la cinquième, acheva de tomber sous la sixième : les Turcs, après avoir successivement soumis toutes les contrées qui en faisaient partie, prirent Constantinople en 1453, et donnèrent ainsi le dernier coup à l'antique puissance impériale de Rome.

Les Turcs étaient *prêts* pour un temps fixé, savoir *un an* de 360 jours prophétiques, qui fait 360 ans ; plus *un mois*, qui fait 30 jours prophétiques, ou 30 ans ; plus *un jour*, c'est-à-dire un an ; plus *une heure*, la 24[e] partie d'un jour prophétique ou d'un an, c'est-à-dire 15 jours : en tout, 391 ans et 15 jours. Or, les premières conquêtes des Turcs en-deçà de l'Euphrate, et sur le territoire de l'empire, dont ce fleuve formait la limite orientale, commencèrent en 1281, et les derniers succès qui servirent à étendre leur domination furent obtenus en 1672 ; ce qui fait exactement 391 ans, de l'un de ces termes à l'autre (1) : tellement qu'un de leurs historiens (le prince

(1) Si nous avions un récit suffisamment exact de ces événements, je ne doute pas que nous ne trouvassions l'*heure* (les quinze jours), fixée avec la même précision par l'Esprit prophétique.

D'autres calculs, comptant les 391 ans, de 1326, année de l'avènement d'Orkhan, fils d'Ottoman, qui ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son père, nous conduisent à l'année 1717 et à la bataille de Belgrade, gagnée sur les Turcs par le prince Eugène, et suivie de la paix de Passarowitz : dès-lors la puissance ottomane n'a cessé de décliner.

Cantemir) trouve ici la division de son histoire des Turcs ; il appelle la première partie : « Accroissement de l'empire ottoman, » et la seconde : « Déclin de cet empire. » — Depuis 1672, les Turcs ont eu peu de succès dans la guerre ; et leur puissance est aujourd'hui tellement affaiblie que, loin de pouvoir jamais recouvrer leur antique ascendant, ils marchent, au contraire, rapidement vers leur ruine.

Apoc., IX, 16. — Dans toutes leurs expéditions, les Turcs mettaient en campagne d'immenses armées, de 400, 500, 600 et 700,000 hommes, la plupart cavaliers. Considérez, d'une part, leur nombre prodigieux, et de l'autre, l'espace de 391 ans assigné à leurs conquêtes, et vous comprendrez le langage du prophète.

Vers. 17-19. — Les chevaux et les cavaliers ont des *cuirasses de feu, d'hyacinthe et de soufre.* Les Turcs ont toujours affectionné les couleurs écarlate, bleue et jaune. *Les têtes de chevaux*, semblables à celles *de lions*, marquaient la force, le courage et la fierté de ce peuple. *Le feu, la fumée et le soufre sortent de la gueule de ces chevaux, et tuent la troisième partie des hommes* (1). On a cru trouver dans ce passage une allusion prophétique à la poudre à canon et à l'artillerie, qui furent inventées vers cette époque, et que les Turcs employèrent avec un si grand succès au siége de Constantinople. En abattant les murs de cette illustre cité, leur artillerie consomma la ruine de l'empire romain d'Orient.

Les Turcs, ces redoutables conquérants, ne tuaient pas seulement les hommes en bataille rangée ; ils avaient aussi *des queues semblables* à celles des *serpents*, et munies *de têtes* au moyen desquelles ils faisaient des piqûres mortelles ; c'est-à-dire que partout ils laissaient après eux la religion funeste que les Sarrasins leur avaient léguée, et qui fit bien plus de mal que toutes leurs conquêtes.

(1) Le Saint-Esprit semble diviser ici le monde romain en trois parties : l'*Europe*, l'*Asie* et l'*Afrique* romaines.

Note G, page 64. — *Le pape Jean VIII recommandant la célébration du culte en langue vulgaire.*

Deux siècles auparavant, année pour année (879), le pape Jean VIII avait adressé, au prince esclavon *Sphentopulcer*, une décision diamétralement opposée à celle de Grégoire VII : « Nous ordonnons, lui avait-il écrit, qu'on raconte en langue esclavonne, les prédications et les œuvres de Jésus-Christ, notre Seigneur; car l'autorité sacrée nous avertit de louer le Seigneur, non-seulement en trois langues, mais en toutes : *Vous toutes nations, louez le Seigneur, et vous tous peuples, bénissez-le.* Remplis du Saint-Esprit, les apôtres annoncèrent en toutes langues les choses magnifiques de Dieu. De là vient que *saint Paul*, cette trompette céleste, fait retentir cet avertissement : *Que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur à la gloire du Père.....* Il nous enseigne clairement, dans la première épître aux Corinthiens, comment nous devons édifier l'Eglise, en parlant diverses langues..... Celui qui a fait les trois langues principales, l'hébraïque, la grecque et la latine, est le même qui a créé toutes les autres, pour sa louange et pour sa gloire. »

Note H, page 66. — *Les Nestoriens.*

De toutes les sectes chrétiennes de l'Orient, celle des Nestoriens a toujours été la plus soigneuse de se préserver des superstitions grecques et latines. Elle célèbre la cène avec du pain levé et sous les deux espèces; elle permet le mariage des prêtres, et rejette le culte des idoles.

Les Nestoriens habitent encore aujourd'hui la Syrie et les contrées voisines, où ils comptent plus de deux cents congrégations. Ils en possèdent de plus un grand nombre sur la côte de Malabar : elles diffèrent, pour le cérémonial, des assemblées nestoriennes de la Mésopotamie, mais sont d'accord avec elles sur le fond de la doctrine. Les Nestoriens sont encore répandus dans plusieurs parties de l'Inde, où ils sont généralement connus sous le nom de Chrétiens syriens.

NOTE I, page 67. — *Le Monument Nestorien de Siganfu en Chine.*

Ce monument célèbre qu'on a voulu, mais assurément bien à tort, faire passer pour une invention des Jésuites, est une table de marbre, de dix pieds de long sur cinq de large, portant des inscriptions en chinois, en syriaque oriental et en chaldéen. On y lit entre autres ces mots : « Cette pierre a été érigée en l'honneur et à la mémoire immortelle de la loi de lumière et de vérité, importée et annoncée en Chine par Ta-cin. » — L'inscription tout entière se subdivise en vingt alinéas. Le premier contient un court résumé des doctrines chrétiennes; ceux qui suivent exposent le but, les travaux et les succès de la mission chrétienne en Chine, depuis l'époque où elle y arriva jusqu'à celle où le monument fut élevé : de 636 à 780. Les noms des missionnaires qui vinrent en Chine et qui paraissent avoir été au nombre de soixante-dix, ceux de plusieurs évêques, prêtres et diacres, sont aussi gravés sur le monument.

Voici le passage de l'inscription, relatif aux doctrines de l'Evangile : « Il y a un Etre grand, intelligent et qui est esprit; il a créé toutes choses de rien; c'est un Etre en trois personnes. Lorsqu'il créa l'homme, il le revêtit de justice, il le fit roi de la création et le rendit maître de ses passions. Mais Satan le soumit à la tentation, corrompit ses forces spirituelles et détruisit la paix de son âme. De là sont venus tous les maux qui ont atteint l'espèce humaine et toutes les sectes qui divisent les hommes. Depuis ce malheureux instant ils ont erré au milieu de continuelles ténèbres, toujours incapables de trouver le chemin de la vérité, jusqu'à ce qu'enfin l'une des trois personnes divines eût entouré sa divinité d'une forme humaine. Cet homme fut nommé le Messie. Un ange annonça sa venue; et, peu de temps après, il naquit d'une vierge, en Judée. Une nouvelle étoile signala cette naissance miraculeuse; quelques rois, qui comprirent la signification de cette étoile, vinrent et offrirent des présents à l'Enfant divin, afin que la loi et les oracles de vingt prophètes fussent accomplis. Il a ouvert le ciel aux justes; il a institué le baptême pour la purification des péchés; il a voulu mourir sur la croix pour sauver l'humanité; il est de plein jour monté au ciel, et la doctrine qu'il a laissée pour convertir le monde est contenue en vingt-sept livres. »

NOTE K, page 80. — *La Bête sortant de la mer* (Apoc., XIII).

(Voir l'*Avant-Propos* et la *Conclusion*.)

La bête avait *dix cornes* et *sept têtes*.

Elle avait *dix cornes* :

Une fois maîtres de l'Occident, les Barbares le partagèrent entre eux, et la quatrième monarchie (1), celle des Romains, fut alors divisée en dix royaumes qui devaient, par la suite, donner leur pouvoir à la bête féroce montant de la terre, et fonder son tyrannique empire; ce sont les dix cornes de la bête, les dix doigts de la statue (2), les dix parties de la grande cité (3). « L'historien Machiavel...... dit Faber, ne se doutant point de ce qu'il faisait, reconnaît les *dix royaumes primaires*, comme suit : 1° les Ostrogoths, en Mésie; 2° les Visigoths, en Pannonie; 3° les Suèves et les Alains, en Gascogne et en Espagne; 4° les Vandales, en Afrique; 5° les Francs, en France; 6° les Bourguignons, en Bourgogne; 7° les Hérules et les Thuringes, en Italie; 8° les Saxons et les Angles, en Bretagne; 9° les Huns, en Hongrie; et 10° les Lombards, d'abord sur le Danube, puis en Italie.

» Le même catalogue se retrouve dans les ouvrages de l'évêque Lloyd, cet excellent chronologiste, qui ajoute les dates auxquelles s'élevèrent les dix royaumes : 1° les Huns, vers l'an 356; 2° les Ostrogoths, 377; 3° les Visigoths, 378; 4° les Francs, 407; 5° les Vandales, 407; 6° les Suèves et les Alains, 407; 7° les Bourguignons, 407; 8° les Hérules et les Rugiens, 476; 9° les Saxons, 476; 10° les Lombards, dans le nord de la Germanie, 483 : en Hongrie, 526. — Tels sont, sur le témoignage unanime d'un historien et d'un chronologiste, les dix royaumes dans lesquels l'empire romain fut originairement divisé; elles sont, conséquemment, les premières dix cornes de la bête, sortant de la mer. »

Malgré tous les changements que subit l'empire occidental dans les siècles qui suivirent son démembrement, malgré toutes les révolutions qui le bouleversèrent, les dix royaumes qui se formèrent de ses ruines sont toujours les dix cornes de la quatrième bête féroce,

(1) Dan., VII. (2) Dan., II. (3) Apoc., XI et XVII.

de la même manière que les régions conquises par Alexandre, et divisées primitivement en quatre parties, sont encore aujourd'hui les quatre têtes de la troisième.

L'Occident romain a pu présenter quelquefois plus de dix royaumes, quelquefois moins ; mais ces royaumes ont toujours été connus sous le nom de dix royaumes de l'empire d'Occident.

La bête féroce sortant de la mer avait aussi *sept têtes* : ce sont probablement les sept formes successives de gouvernement que l'empire romain devait revêtir dans toute la durée de son cours. Cinq de ces formes avaient passé du temps de Jean : celle des rois, celle des consuls, celle des dictateurs, celle des décemvirs, celle des tribuns militaires ; la sixième, celle des empereurs, subsistait ; la septième est peut-être encore à venir.

L'une des trois têtes de la bête fut *blessée à mort* (1), quand l'autorité impériale fut détruite sous Augustule, le dernier empereur romain, ou que Rome devint un duché dépendant de l'exarchat de Ravenne. Mais ce coup mortel qu'avait reçu la sixième tête fut en quelque sorte guéri, lorsque la dignité impériale fut renouvelée dans la personne de Charlemagne, proclamé Auguste à Rome, l'an 800. Cette tête a dès-lors subsisté jusqu'à nos jours dans la succession des chefs de l'empire d'Allemagne, appelé *saint empire romain*. Le nouvel empire a continué l'œuvre de persécution que le premier avait commencée.

La puissance papale, Rome ecclésiastique, faible et chétive dans son principe, s'éleva graduellement jusqu'au point de maîtriser entièrement les dix royaumes primitifs. De ces dix royaumes, trois tombèrent complètement en son pouvoir : celui des Hérules, celui des Ostrogoths et celui des Lombards. Successivement abattus par la petite corne papale, ces trois royaumes fondèrent sa puissance temporelle, et à l'empire spirituel qu'elle possédait déjà, vinrent ajouter l'empire séculier qu'elle n'avait pas encore.

(1) Apoc., XIII, 3, 4.

Note L, page 86. — *Limites de la Puissance Spirituelle de l'Evêque de Rome au* ve *et au* vie *siècles.*

Au vie siècle, la catholicité ne connaissait encore d'autre Chef et d'autre Epoux que Jésus-Christ, et ces titres saints et glorieux, elle ne les accordait ni à l'évêque de Rome, ni à aucun autre. Si quelques anciens regardaient ce prélat comme étant le successeur de Pierre, c'était uniquement dans la charge d'évêque ou pasteur de Rome, de la même manière qu'ils considéraient Evodius comme le remplaçant de cet apôtre dans la charge d'évêque d'Antioche, et Siméon, fils de Cléopas, comme le successeur de Jaques dans l'épiscopat de Jérusalem. Si les évêques de l'empire déféraient souvent une primauté d'ordre à celui de Rome, c'était à cause de sa résidence dans la capitale et près de l'empereur; mais ils ne lui reconnaissaient nulle juridiction sur eux; lui-même n'établissait ni évêques, ni prêtres hors de son propre diocèse, et ses collègues ne recevaient point de lui les lettres de leur investiture; ils ne lui prêtaient point serment de fidélité; ils ne se qualifiaient point : *Evêques par la grâce de Dieu et du saint-siége apostolique.* Fallait-il donner un évêque à une ville, les évêques de la même province, réunis dans cette ville, le choisissaient de concert avec le peuple, puis lui imposaient ensuite les mains sans prendre avis de personne. Les autres évêques appelaient celui de Rome leur frère et leur collègue : il ne portait point cette triple couronne qu'on nomme le *règne.* Il n'était point établi par les cardinaux ou princes de l'église catholique, dignité qui ne fut connue que plusieurs siècles après; simplement élu comme les autres évêques, par les suffrages réunis du peuple et du clergé, il n'était pas encore porté sur les épaules, ni posé sur un autel pour être adoré comme le vice-roi de l'Eglise.

Note M, page 93. — *Commencement du Règne de l'Antichrist Romain.*

C'est de l'année 606 qu'un grand nombre de théologiens comptent les 1260 jours prophétiques, ou 1260 ans du règne de l'Antichrist. On pourrait savoir exactement quand aura lieu la chute de la Baby-

lone mystique, si l'on pouvait fixer avec précision le commencement de ces 1260 jours. C'est justement ici que se trouve l'incertitude. Ainsi l'a voulu le Seigneur : il faut qu'à côté de grandes lumières, les prophéties offrent de grandes obscurités (1).

Comme points de départ, pour compter les 1260 ans du règne de l'Antichrist romain, l'histoire nous présente trois dates principales : 533, 606 et 756 ; et chacune de ces dates possède en sa faveur des raisons plus ou moins fortes, et des autorités plus ou moins respectables.

En 533, Justinien, empereur d'Orient, par un édit célèbre enregistré dans les lois de l'empire, déclara l'évêque de Rome *chef de l'Eglise* de Jésus-Christ.

En 606, Phocas, autre empereur d'Orient, déclara Boniface III, évêque de Rome, *évêque universel.*

En 756, Pepin-le-Bref, roi de France, enleva l'exarchat de Ravenne aux Lombards, pour le donner au pape Etienne II, fondant ainsi la puissance temporelle des papes, cette puissance que les libéralités des rois de France et celles d'autres princes augmentèrent dans la suite par de nouvelles donations.

La première de ces dates, 533, ne nous paraît guère admissible, par la raison que les 1260 jours seraient déjà écoulés ; et cependant le papisme, bien qu'accablé de coups, est fort loin d'être détruit. Toutefois, cette date a pour elle des noms respectables. Toute une école l'adopte, et, pour la justifier, elle rappelle entre autres choses que, depuis 1793, terme des 1260 ans, à partir de 533, la puissance papale a tout au moins cessé de *prospérer.*

D'après ce système, l'année 1793 aurait donc terminé les 1260 jours prophétiques et les temps de la sixième trompette, et commencé ceux de la septième, durant lesquels sont versées les sept coupes qui consomment la colère de Dieu. L'effusion de ces coupes serait achevée en 1867 : à cette date, Babylone serait renversée avec tous les autres ennemis de Christ, et le mystère de Dieu pleinement accompli (2).

La date 606 paraît cependant préférable. D'abord, elle laisse le

(1) De semblables obscurités enveloppaient déjà le fameux oracle de Daniel, chap. IX.

(2) Dan., XII.

temps nécessaire à l'accomplissement de ceux des oracles apocalyptiques qui annoncent le silence du témoignage pendant trois ans et demi, la chute de la dixième partie de la grande cité papale, et la mort des sept mille (1), événements qui doivent se passer vers l'extrême limite des temps de la sixième trompette, ou trompette ottomane, et qui ne sont pas encore réalisés; l'histoire contemporaine, bien que grosse de faits d'une extrême gravité, ne nous paraît cependant offrir aucun événement religieux, qui corresponde à la grandeur du symbole.

Ensuite, considérée en elle-même, l'année 606 acquiert beaucoup d'importance par les graves événements dont elle fut témoin. En 606, comme on l'a dit, l'évêque de Rome reçut de l'empereur grec, le titre et la charge d'évêque universel, chef de l'Eglise; en sorte qu'à cette époque, la prophétie des Thessaloniciens obtint un premier degré d'accomplissement : le pontife romain, précurseur de l'homme de péché, du fils de perdition, s'assit en quelque manière comme dieu dans le temple de Dieu, voulant se faire passer pour un dieu (2).

Ce qui achève de donner à l'année 606 une importance qu'il serait difficile d'attribuer à aucune autre, c'est que, vers cette même année, Mahomet parut aussi sur la scène du monde pour commencer, en Orient, un ministère trop semblable à celui que l'évêque de Rome devait accomplir en Occident.

Enfin, la date de 756 est celle qui réunit le moins de suffrages en sa faveur. A cette époque, le pape, déjà seigneur spirituel du monde chrétien, devient prince temporel : trois cornes de la bête à dix cornes tombent devant la petite corne, qui a des yeux et une bouche, et qui prononce des blasphèmes; et plusieurs années après (787), le culte des images est publiquement sanctionné dans la chrétienté.

(1) Apoc., XI.

(2) Voir l'*Avant-Propos* et la *Conclusion*.

NOTE N, page 94. — *Eglises de l'Occident qui se soumirent les dernières au joug de l'Evêque de Rome.*

Ce ne fut cependant que fort à la longue, que l'évêque de Rome réussit à étendre sa juridiction sur tous les évêques de la catholicité. Les anciens Bretons et Ecossais maintinrent longtemps leur liberté religieuse, sans que ni les menaces, ni les promesses des légats de Rome pussent les engager à se soumettre aux décrets du pape. Les églises de la Gaule et de l'Espagne ne lui accordèrent que le degré d'autorité qu'elles estimèrent compatible avec leurs intérêts, et dans l'Italie même, des évêques refusèrent de se soumettre implicitement à ses ordres. Les archevêques de Ravenne repoussèrent longtemps le joug dont il les voulait charger. Le pape Vitalien (VIIe siècle), ayant voulu déposer l'un d'eux (Maurus), se vit à son tour déposé par ce prélat, qui s'estimait égal à lui.

Hincmar, archevêque de Rheims au IXe siècle, combattit les prétentions arrogantes d'Adrien II, fils d'un évêque, et successeur de Nicolas Ier. Adrien avait prescrit à l'archevêque de Rheims d'excommunier Charles-le-Chauve, roi de France, s'il refusait de se soumettre au fils de Lothaire (870). Hincmar, au nom d'une assemblée tenue à Rheims, invita le pape à se rappeler le respect et la soumission que les anciens pontifes avaient toujours accordée aux princes; il le pria de considérer que sa dignité ne lui conférait aucun droit sur le gouvernement des royaumes; qu'il ne pouvait être en même temps pape et roi; que le choix d'un souverain appartenait au peuple; enfin, que les anathèmes lancés à tort n'ont aucun effet sur l'âme, et que des hommes libres ne sauraient être assujettis par un évêque de Rome.

Les évêques de Milan refusèrent de reconnaître la suprématie du pape. Le diocèse de cette ville demeura longtemps indépendant de Rome, pratiquant son rituel particulier, celui d'Ambroise. Ce ne fut qu'au XIe siècle que Milan consentit à recevoir, de la main des papes, le pallium des archevêques; encore ne le fit-elle qu'après une vive résistance : le peuple et le clergé soutinrent que, selon les institutions les plus anciennes, l'église d'Ambroise (1) était libre, et qu'il y avait

(1) Ambroise était un évêque de Milan, contemporain d'Augustin.

autant de péril que de déshonneur à mettre sous tutelle un siége qui, durant tant de siècles, avait su conserver son indépendance. Mais la liberté religieuse de cette ville, comme celle de tant d'autres cités, devait échouer à la fin contre les habiles manœuvres de Rome.

NOTE O, page 101.— *Le Second Concile de Nicée, ou Septième OEcuménique* (787).

Le second concile de Nicée fut assemblé par l'ordre de l'impératrice Irène, la plus méchante des femmes, et à la sollicitation du pape Adrien. Il avait écrit à Constantin, fils de cette princesse : « Je vous supplie de faire honorer les images, comme nous faisons en Occident, selon la tradition de nos ancêtres. Nous vous envoyons les passages des Pères qui autorisent cette sainte pratique ; et nous vous supplions à genoux et prosterné à vos pieds, de faire rétablir les images en leur ancien état.... »

Pour justifier le culte des images, le concile cita les passages relatifs aux chérubins de gloire qui décoraient le lieu très-saint. Il approuva hautement une lettre, dans laquelle le prélat Anastase, en contradiction flagrante avec la parole que Jésus avait adressée à Satan : « TU ADORERAS *le Seigneur ton Dieu*, *et* TU LE SERVIRAS » LUI SEUL, » exprimait les réflexions suivantes : « Personne ne » doit s'offenser de ces témoignages d'adoration, car nous ADORONS » les hommes et les anges ; mais nous ne les SERVONS pas. Remar- » quez bien, en effet, qu'en disant : « *tu serviras*, » Moïse a ajouté » ces mots : « LUI SEUL, » tandis qu'il n'a point usé de cette dis- » tinction, lorsqu'il a dit : « *Tu adoreras* ; » IL EST DONC PERMIS » D'ADORER (1). » Alors le patriarche Taraise ajouta : « Remarquez bien comment le très-saint Père explique ceci : CE QU'IL VIENT DE RAPPORTER NOUS DÉTERMINE tous à recevoir et à adorer les images, et détermine même ceux qui y avaient d'abord opposé le plus de résistance. »

Voici d'autres passages auxquels le concile et le pape Adrien n'eurent pas honte de recourir, pour autoriser cette pratique idolâtre : par exemple, au Cantique des Cantiques, II, 14 : *Montrez-moi votre visage.* — Gen., I 27 : *Dieu créa l'homme à son image.* —

(1) *Collection des Conciles*, tome VII, p. 247.

Ps. XXVI : *J'ai aimé la beauté de votre maison ; Seigneur, je chercherai votre face.* — Il faut donc avoir des images dans les temples. — De même, au Ps. XLIV, 12 : *Tous les riches d'entre les peuples viendront, avec des présents, vous offrir leurs humbles prières.* Et ailleurs : *Dieu est admirable en ses saints.* Il faut donc en avoir les peintures. — Et en saint Matth., V, 15 : *On n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau.* Il faut donc avoir des cierges sur les autels, etc., etc...

On rapporta gravement l'histoire prétendue d'une image de Jésus-Christ, que les Juifs de Béryte avaient percée d'une lance, et dont il était sorti du sang et de l'eau, ce qui avait engagé ces Juifs à se faire baptiser. A ce récit, le concile versa des torrents de larmes et décida que les images seraient adorées.

Après toutes ces citations, on produisit une lettre du pape Grégoire II, à Germain, patriarche de Constantinople, toute pleine des mêmes sophismes et des mêmes impostures. Puis, arrivèrent les plus terribles anathèmes contre ceux qui oseraient s'opposer au culte des images.

La Réformation a porté le concile de Trente à tenir un langage déjà plus réservé ; aussi l'Eglise romaine se sert-elle maintenant du concile de Nicée pour la *pratique*, et de celui de Trente pour la *dispute*.

NOTE P, page 102. — *La Fête de l'Ane.*

Dans plusieurs églises de France, on célébrait alors une fête en commémoration de la fuite de Marie en Egypte : *c'était la fête de l'âne.* Une jeune fille richement vêtue, et tenant un enfant dans ses bras, se plaçait sur un âne magnifiquement orné. On menait solennellement l'animal à l'autel. On chantait la grand'messe en toute pompe. L'âne était dressé à s'agenouiller à certains endroits. On chantait en son honneur une hymne puérile autant qu'impie ; et la cérémonie achevée, le prêtre, au lieu des paroles ordinaires de bénédiction pour congédier le peuple, se mettait à braire trois fois comme un âne ; le peuple à son tour, au lieu de la réponse accoutumée, ripostait par trois cris semblables à ceux du pauvre animal !

Note R, page 137. — *Rome appelée la Babylone de l'Apocalypse par plusieurs de ses enfants.*

Ce ne sera pas la dernière fois que nous verrons les prophéties de l'Apocalypse, appliquées directement à Rome papale par des membres de sa propre communion. — Le mot *mystère*, que les papes portaient autrefois écrit sur leur tiare, dit le jésuite Viegas, montre que, par la grande Babylone de l'Apocalypse (chap. XVII, 5, 6), il faut entendre une Babylone mystique, puisque cette expression insinue qu'il y a quelque mystère caché sous ce nom. C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous pensons que la ville de Rome est désignée dans le livre de l'Apocalypse, sous le nom de Babylone (1).

Le sentiment de ce commentateur était déjà celui de saint Jérôme, qui appelait Rome *la Babylone et la prostituée de l'Apocalypse.*

Dans le XIIe siècle, un archevêque de Salzbourg fit un parallèle fort détaillé entre la bête de l'Apocalypse et l'église romaine.

Au même siècle, Pierre d'Olive, moine franciscain du Languedoc, censura cette église avec beaucoup de liberté, dans un livre intitulé : *Postilla*, ou *Commentaire sur l'Apocalypse.* Il y soutint hardiment qu'elle est *la grande prostituée*, *Babylone*, *la mère des femmes débauchées*, laquelle Jean vit *assise sur une bête de couleur écarlate*, *pleine de noms de blasphème*, *et ayant sept têtes et dix cornes.*

Nicolas Clémengis, docteur de Sorbonne, disait à l'église romaine du XIVe siècle : « Réveille-toi donc enfin de ton long sommeil, malheureuse sœur de la synagogue ;.... sonde les écrits des prophètes ;... ils ont parlé de toi.... Mais, supposé que leurs prophéties s'appliquent à d'autres, *que penseras-tu de ta propre prophétie*, *de l'Apocalypse de saint Jean?...* Regarde et lis la condamnation de *la grande prostituée*,... et là, contemple tes actions et tes destinées à venir ! »

Sous Clément VII, dans le XVIe siècle, Jean Staphylée, évêque de Sebenico en Dalmatie, osa dire à Rome même, et dans un discours adressé aux auditeurs de la Rote : « Que Rome, à la lettre et sans figure, était la Babylone annoncée dans l'Apocalypse. »

(1) *Commentaire de Viegas sur l'Apocalypse*, chap. XVII, sect. 3.

NOTE S, page 141. — *Anathème du pape Grégoire VII contre l'Empereur Henri IV* (1076).

Voici dans quels termes le pape Grégoire VII fulmina son anathème contre Henri IV, empereur d'Allemagne :

« Bienheureux Pierre, prince des apôtres, dit Grégoire en s'adressant à Simon-Pierre, je vous supplie d'incliner votre oreille vers moi, et de m'écouter, moi qui suis votre serviteur, moi que vous avez nourri dès mon enfance, et que vous avez délivré jusqu'à présent de la main des injustes, qui me haïssent à cause de la fidélité que je vous garde. Vous m'êtes témoin, comme aussi Notre-Dame, Mère de Dieu, et le bienheureux Paul, votre frère, entre tous les saints, que votre sainte Eglise romaine m'a obligé, malgré moi-même, de prendre son gouvernail ; et je n'ai point réputé que ce fût une usurpation de monter sur son siége, puisque j'aurais mieux aimé finir ma vie dans le pèlerinage, que de prendre votre place pour obtenir la gloire qui est du monde. C'est pour cela que j'ai regardé comme un effet de votre grâce, et non comme une chose que j'aie méritée par mes œuvres, qu'il vous ait plu et qu'il vous plaise encore que le peuple chrétien, qui vous est particulièrement commis, m'obéisse ; et c'est par votre faveur que Dieu m'a donné la puissance de lier et de délier. Dans cette confiance, et pour maintenir l'honneur de votre Eglise, de la part du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, par votre puissance et votre autorité, j'ôte à Henri roi, fils de Henri empereur, qui s'est soulevé, par un orgueil inouï, contre votre Eglise, tout l'empire teutonique et l'Italie ; je relève tous les chrétiens du serment de fidélité qu'ils lui ont prêté et qu'ils lui prêteront ; et je défends à tout le monde de le servir comme roi ; car il est juste que celui qui travaille à diminuer l'honneur de votre Eglise, perde l'honneur qu'il semblait avoir. Et parce qu'il a refusé, comme chrétien, d'obéir, et ne s'est pas converti au Seigneur, mais l'a plutôt abandonné en se joignant à des excommuniés, commettant beaucoup de péchés, méprisant les avis que je lui donnais pour son salut, comme vous en êtes témoin, se séparant de votre Eglise, et tâchant de faire un schisme ; je le lie, en votre nom, par mon anathème, afin que tous les peuples sachent et éprouvent que vous êtes Pierre, que sur cette pierre le Fils du Dieu vivant a édifié son Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. »

NOTE T, page 144. — *Lettre que l'Empereur Henri IV écrivit à Grégoire VII, à la suite de l'assemblée ecclésiastique où il avait fait déposer ce pontife* (1080).

A la suite de cette assemblée ecclésiastique, tenue à Brixen, dans le Tyrol, le 25 juin 1080, l'empereur Henri IV écrivit à Hildebrand (il appelle ainsi Grégoire), une lettre conçue en ces termes :

« Henri, roi par l'ordination divine, et non par usurpation, à Hildebrand qui n'est plus pape, mais un méchant moine. Vous méritez justement ce titre, vous qui avez jeté l'Eglise dans la confusion où elle se trouve, et qui est si grande qu'à peine est-il une personne qui n'ait part à vos malédictions. Car, sans parler de beaucoup d'autres choses, vous avez mis sous vos pieds les archevêques, les évêques, les prêtres et les autres oints du Seigneur, pour chercher l'approbation du peuple, et faire croire que vous savez tout, et qu'ils ne savent rien, etc. Nous vous avons supporté, tant que nous avons cru pouvoir conserver l'honneur du saint-siége. Mais vous avez attribué à la crainte ce que l'humilité nous faisait faire. Vous vous êtes élevé contre la puissance royale. Vous avez osé nous menacer de nous en dépouiller, comme si nous la tenions de vous, tandis que nous l'avons reçue de Dieu qui nous a appelé à la royauté, et qui ne vous a pas appelé au sacerdoce ; car vous y êtes parvenu par la fourberie et par la fraude, et vous vous êtes acquis de la faveur par votre argent. Vous avez employé le fer pour monter sur le trône de la paix ; dans ce but, vous avez armé les sujets contre ceux à qui ils devaient obéir, vous les avez portés à mépriser nos évêques que Dieu a appelés, vous qui n'avez point de vocation, etc. Vous vous êtes même attaqué à ma personne, bien que j'aie été oint roi, et que je ne puisse être jugé que de Dieu, ni déposé pour quelque crime que ce soit, à moins que je ne me fusse écarté de la foi chrétienne, etc. Frappé d'anathème, et condamné par notre jugement et par celui de nos évêques, quittez donc le siége apostolique, que vous avez usurpé ; et laissez votre place à un autre qui n'exerce point de violence sous prétexte de religion ; mais qui enseigne la pure doctrine de saint Pierre.

» Nous Henri, roi par la grâce de Dieu, avec tous nos évêques, nous vous l'ordonnons, descendez ! descendez ! »

NOTE U, page 150. — *Reliques du* XIe *siècle.*

A leur retour de la Palestine, les pèlerins offraient à la vénération de leurs compatriotes, les reliques prétendues qu'ils en avaient apportées. Ils parlaient avec enthousiasme des choses admirables que leurs yeux avaient contemplées dans la Terre-Sainte. C'est ainsi que, à son retour d'Orient, un certain frère Oignon, de l'ordre de saint Antoine, se vanta d'avoir vu, dans la ville de Jérusalem, le museau du séraphin qui se montra à saint François; un des ongles du chérubin; une des côtes du *Verbum caro;* les vêtements de la sainte foi catholique; quelques rayons de l'étoile qui apparut aux trois rois (aux trois mages), en Orient; une fiole remplie de la sueur que saint Michel répandit en combattant le diable, et mille autres reliques tout aussi remarquables!

Une de celles qui firent le plus de bruit dans ce temps de déplorable ignorance, c'est la prétendue larme que notre Seigneur avait répandue sur le tombeau de Lazare. Voici l'histoire de la sainte larme, telle que les légendaires la racontent :

Un ange du ciel l'ayant recueillie, la mit incontinent dans le petit vase qui la contient encore à présent, puis enferma ce vase dans un autre un peu plus grand, et le donna à Madelaine. Madelaine l'apporta en France, lorsqu'elle fut conduite au port de Marseille, avec son frère Lazare, sa sœur Marthe, saint Maximin et saint Sidoine. Quand Madelaine sentit approcher sa fin, elle fit appeler saint Maximin, évêque d'Aix, et lui laissa la sainte larme. Après la mort de saint Maximin, la sainte larme demeura dans la ville d'Aix, jusqu'après les persécutions de l'Eglise, terminées par la mort des empereurs Dioclétien et Maximien. Les Grecs l'emportèrent ensuite à Constantinople, où elle resta jusque vers l'an 1040, époque de la fondation du monastère de la Très-Sainte Trinité, de Vendôme. En 1040, les Sarrasins s'étant jetés sur la Sicile, l'empereur grec (Michel Paphlagonien) implora le secours du roi de France (Henri Ier). A la demande de l'empereur, ce prince lui envoya des troupes sous la conduite du comte Geofroi Martel, qui, joignant ses forces à celles de l'empire, chargea fort à propos les Sarrasins, et les défit complètement. Après cette victoire signalée, l'empereur Michel invita le comte Geofroi à venir à Constantinople. Celui-ci s'y rendit, en effet, sur la fin de l'année

1042; et l'empereur lui donna la sainte larme, qu'il rapporta en France et déposa dans son monastère de Vendôme. Belleforêt, dans sa *Cosmographie*, assure l'avoir vue. Elle est azurée; le vase qui la renferme est d'un art merveilleux, sans rupture, sans soudure, sans ouverture quelconque; le dehors est blanc et transparent comme le cristal.

Malheur à ceux qui, travestissant ainsi la sainte religion de notre Dieu, l'exposent à la risée des incrédules!

Note V, page 152. — *Corruption des Papes et du Clergé Latin des* IXe, Xe et XIe *siècles.*

« Formose, fils du prêtre Léon, dit un auteur célèbre, étant évêque de Porto, avait été à la tête d'une faction contre Jean VIII, et deux fois excommunié par ce pape; mais ces excommunications, qui furent bientôt après si terribles aux têtes couronnées, le furent si peu pour Formose, qu'il se fit élire pape en 890.

» Etienne VI ou VII, aussi fils de prêtre, successeur de Formose, homme qui joignit l'esprit du fanatisme à celui de la faction, ayant toujours été l'ennemi de Formose, fit exhumer son corps qui était embaumé, et, l'ayant revêtu des habits pontificaux, le fit comparaître dans un concile assemblé pour juger sa mémoire. On donna au mort un avocat; on lui fit son procès en forme; le cadavre fut déclaré coupable d'avoir changé d'évêché, et d'avoir quitté celui de Porto pour celui de Rome; et, pour réparation de ce crime, on lui trancha la tête par la main du bourreau; on lui coupa trois doigts, et on le jeta dans le Tibre.

» Le pape Etienne VI se rendit si odieux par cet acte aussi horrible qu'insensé, que les amis de Formose, ayant soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison.

» La faction ennemie de cet Etienne fit repêcher le corps de Formose, et le fit enterrer pontificalement une seconde fois.

» Cette querelle échauffait les esprits. Sergius III, qui remplissait Rome de ses brigues pour se faire pape (907), fut exilé par son rival, Jean IX, ami de Formose; mais, reconnu pape après la mort de Jean IX, il condamna Formose encore. Dans ces troubles, Théodora, mère de Marozie, qu'elle maria depuis au marquis de Toscanelle, et d'une autre Théodora, toutes trois célèbres par leurs prosti-

tulions, avait à Rome la principale autorité. Sergius n'avait été élu que par les intrigues de Théodora, la mère. Il eut, étant pape, un fils de Marozie, qu'il éleva publiquement dans son palais.

» Après sa mort, les deux sœurs, Marozie et Théodora, procurèrent la chaire de Rome à l'un de leurs favoris nommé Landon (912); mais ce Landon étant mort, la jeune Théodora fit élire pape son amant, Jean X, évêque de Bologne, puis de Ravenne, et enfin de Rome. On ne lui reprocha point, comme à Formose, d'avoir changé d'évêché.....

» L'Italie était envahie presque à la fois par les Bérengers, par un roi de Bourgogne, par un roi d'Arles. Il les empêcha tous de dominer dans Rome. Mais, au bout de quelques années, Guido, frère utérin de Hugo, roi d'Arles, tyran de l'Italie, ayant épousé Marozie toute-puissante à Rome, cette même Marozie conspira contre le pape si longtemps amant de sa sœur. Il fut surpris, mis aux fers, et étouffé entre deux matelas.

» (929). Marozie, maîtresse de Rome, fit élire pape un nommé Léon, qu'elle fit mourir en prison au bout de quelques mois. Ensuite, ayant donné le siége de Rome à un homme obscur qui ne vécut que deux ans (931), elle mit enfin sur la chaire pontificale Jean XI, son propre fils, qu'elle avait eu de son adultère avec Sergius III.

» Jean XI n'avait que vingt-quatre ans quand sa mère le fit pape; elle ne lui conféra cette dignité qu'à condition qu'il s'en tiendrait uniquement aux fonctions d'évêque, et qu'il ne serait que le chapelain de sa mère.

» On prétend que Marozie empoisonna alors son mari, Guido, marquis de Toscanelle. Ce qui est vrai, c'est qu'elle épousa le frère de son mari, Hugo, roi de Lombardie, et le mit en possession de Rome, se flattant d'être avec lui impératrice; mais un fils du premier lit de Marozie se mit à la tête des Romains contre sa mère, chassa Hugo de Rome, renferma Marozie et le pape son fils, dans le môle d'Adrien, qu'on appelle aujourd'hui le château Saint-Ange. On prétend que Jean XI y mourut empoisonné. »

Vers le milieu du xe siècle (956), un petit-fils de Marozie, nommé Octavien-Sporco, fut élu pape à l'âge de dix-huit ans, par le crédit de sa famille. Il prit le nom de Jean XII, en mémoire de Jean XI son oncle, et remplit Rome de l'infection de ses impudicités.

Les Romains, naturellement voluptueux et dépravés, voyaient

sans déplaisir de tels papes sur le siége pontifical, et suivaient leurs exemples plus qu'ils ne les blâmaient. Voilà du reste les désordres que devait nécessairement enfanter le célibat forcé des ecclésiastiques. Des membres du clergé le sentirent, et demandèrent qu'on rendît le mariage aux prêtres; mais on ne fit point justice à leurs réclamations. Dès le IXe siècle, Udalric, évêque d'Augsbourg, avait reproché librement à Nicolas Ier de vouloir imposer aux ecclésiastiques le joug insupportable du célibat, au lieu de suivre l'exemple de Paul, qui parle de la virginité par conseil et non par commandement (1). Il lui avait écrit : « Est-il rien de plus vilain et de plus maudit de Dieu que des évêques et des archidiacres, dégoûtés d'un chaste mariage, se prostituant à toutes sortes de débauches, et n'ayant horreur ni de l'adultère, ni de l'inceste, ni de la sodomie! Au lieu d'exhorter les ecclésiastiques à la continence, comme leur charge les y oblige, ils les y contraignent, comme si les prêtres étaient leurs esclaves; ils ont même l'audace de leur suggérer qu'il est plus honnête d'avoir secrètement commerce avec plusieurs femmes, que d'en prendre ouvertement une seule! »

Burchard qui vivait au XIe siècle, et que Bellarmin appelle *Sanctus Buchardus Wormatiensis* (saint Burchard, évêque de Worms), retrace, dans le XIXe livre de son Recueil de décrets, de conciles, etc., des abominations telles que nous n'oserions les exprimer même en usant de périphrases. Il rappelle les questions que le clergé, dans les confessionnaux, faisait aux personnes des deux sexes. Par les interrogations qui leur étaient adressées, on leur apprenait, dans l'espace d'une demi-heure, plus d'impuretés et d'abominations qu'on n'en pourrait apprendre dans le cours d'une année, en parcourant les livres les plus mauvais qu'aient enfantés Rome et l'Italie.

Au reste, les manuels que l'on met aujourd'hui dans les mains du clergé papiste ne le cèdent point à ceux du XIe siècle; et, après en avoir lu seulement une demi-page, *si l'on peut aller jusque-là*, on se demande avec effroi ce que doivent être le cœur et l'imagination d'un prêtre que sa vocation appelle à en faire une étude approfondie!

(1) 1 Cor., VII.

NOTE X, page 198. — *Les Deux Témoins.*

Les deux témoins peuvent représenter l'Eglise fidèle en général, pendant les 1260 ans du règne de l'Antichrist : elle est un témoin pour le Seigneur et sa Parole ; — mais surtout la partie de l'Eglise fidèle, qui est plus spécialement appelée à rendre témoignage à Christ, les docteurs et pasteurs, les évangélistes, tous les ministres du Sauveur.

Ils sont appelés les *deux oliviers*, à cause de l'onction du Saint-Esprit qu'ils ont reçue pour rendre leur témoignage avec force et avec amour; les *deux chandeliers*, parce qu'ils sont une vive lumière au milieu des ténèbres qui les environnent. Ils portent au-devant d'eux la Parole de vie (1), cette lumière de leur doctrine et de leurs œuvres, qui, condamnant la génération perverse et corrompue, l'offusque, la révolte et la fait blasphémer.

Les témoins prophétisent vêtus *de cilice*, c'est-à-dire au milieu des oppositions, des douleurs et des persécutions.

Ils sont *deux*, nombre exprimant que le Seigneur, dans sa bonté, n'envoie jamais ses serviteurs seuls, mais toujours plusieurs ensemble, afin qu'ils puissent s'encourager et se fortifier mutuellement : témoins Moïse et Aaron, Elie et Elisée, Zorobabel et Jéhosua, auxquels le XI[e] de l'Apocalypse fait manifestement allusion.

Le nombre *deux* indique aussi que, même dans les plus mauvais jours, Dieu ne laisse pas le *monde* sans *prédicateurs de justice*, chargés de lui annoncer à la fois les miséricordes et les jugements du Très-Haut ; comme il ne laisse pas non plus *son Eglise* sans témoins pour appeler et consoler ses élus. Ce nombre enfin marque que, pendant l'espace de temps dont il s'agit, le témoignage serait rare : qu'il n'y aurait que deux témoins, c'est-à-dire aussi peu que possible, et cependant autant que la Parole en demande pour l'attestation légale d'un fait ; or, ce fait est le grand fait, le fait par excellence, la bonne nouvelle du salut qui est en Jésus-Christ.

C'est ainsi qu'on peut entendre la prophétie des deux témoins. Cependant, nous croyons que cette prophétie, comme celle des

(1) Phil., II, 15.

sceaux, comme celle des trompettes, ne s'est jusqu'ici que très-imparfaitement réalisée, et que son accomplissement direct, entier et littéral, est encore à venir (voir l'*Avant-Propos* et la *Conclusion*).

NOTE Y, pag 201. — *Acte par lequel Jean-sans-Terre mit sa couronne à la discrétion du pape Innocent III.*

Voici les paroles mêmes de l'acte de soumission : « Jean, par la grâce de Dieu, roi d'Angleterre et seigneur d'Irlande ; voulant nous humilier devant Celui qui s'est humilié pour nous jusqu'à la mort ; poussé par l'inspiration du Saint-Esprit, et non par la violence de l'interdit, ou par la crainte, mais agissant par notre pure volonté, et du consentement de tous nos barons, nous donnons et librement accordons à Dieu, à ses saints apôtres Pierre et Paul, à la sainte Eglise romaine notre mère, et à notre seigneur le pape Innocent, et à ses successeurs catholiques, tout le royaume d'Angleterre et tout le royaume d'Irlande, avec tous leurs droits et appartenances, pour la rémission de nos péchés et de ceux de toute notre famille, etc. Et partant nous avons, selon la forme qui nous a été prescrite, juré foi et hommage lige à notre susdit seigneur le pape Innocent. »

Rome prélève le tribut sur les princes, et quel tribut ! mais Jésus le leur paie (1), et prescrit à ses disciples de le leur payer (2).

« Jésus a dit à ses disciples, qui devaient être ses successeurs : *Les rois des nations dominent sur elles, il n'en sera pas de même de vous.* Et voici, un homme, s'écrie Jurieu, qui se dit le successeur de Jésus-Christ, qui reçoit des royaumes à foi et hommage, et qui a des rois pour ses vassaux ! — Jésus-Christ disait des grâces spirituelles, entre lesquelles la rémission des péchés tient le premier rang : *Vous les avez reçues pour rien, donnez-les pour rien* ; et voici un homme qui reçoit deux grands royaumes pour la rémissions des péchés d'un seul homme ! »

(1) Matth., XVII, 24, 25. (2) Rom., XIII.

NOTE A', page 411. — *Les Barbes ou Pasteurs Vaudois du Moyen-Age, Colporteurs.*

Le fragment de Reinerius Saccho a inspiré les strophes suivantes :

Oh ! regardez, ma noble et belle dame,
Ces chaînes d'or, ces joyaux précieux.
Les voyez-vous, ces perles dont la flamme
Effacerait un éclair de vos yeux ?
Voyez encor ces vêtements de soie,
Qui pourraient plaire à plus d'un souverain.
Quand près de vous un heureux sort m'envoie,
Achetez donc au pauvre pèlerin !

La noble dame, à l'âge où l'on est vaine,
Prit les joyaux, les quitta, les reprit,
Les enlaça dans ses cheveux d'ébène,
Se trouva belle, et puis elle sourit.
— « Que te faut-il, vieillard ? des mains d'un page
Dans un instant tu vas le recevoir.
Oh ! pense à moi, si ton pèlerinage
Te reconduit auprès de ce manoir. »

Mais l'étranger, d'une voix plus austère,
Lui dit : « Ma fille, il me reste un trésor
Plus précieux que les biens de la terre,
Plus éclatant que les perles et l'or.
On voit pâlir aux clartés dont il brille
Les diamants dont les rois sont épris.
Quels jours heureux luiraient pour vous, ma fille,
Si vous aviez ma perle de grand prix ! »

— « Montre-la-moi, vieillard, je t'en conjure ;
Ne puis-je pas te l'acheter aussi ? »
Et l'étranger, sous son manteau de bure,
Chercha longtemps un vieux livre noirci.
— « Ce bien, dit-il, vaut mieux qu'une couronne ;
Nous l'appelons la Parole de Dieu.
Je ne vends pas ce trésor, je le donne ;
Il est à vous : le ciel vous aide ! Adieu ! »

Il s'éloigna. Bientôt la noble dame
Lut et relut le livre du Vaudois.
La vérité pénétra dans son âme,
Et du Sauveur elle comprit la voix;
Puis un matin, loin des tours crénelées,
Loin des plaisirs que le monde chérit,
On l'aperçut dans les humbles vallées
Où les Vaudois adoraient Jésus-Christ.

NOTE B', page 463. — *Traité de l'Eglise par Jean Hus.*

C'est de cet ouvrage que ses adversaires, à Constance, tirèrent la plupart des articles sur lesquels ils motivèrent sa condamnation; nous en détacherons quelques passages :

Hus s'y propose d'expliquer la fameuse parole : ***Tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise***, etc.; et voici l'interprétation qu'il en donne :

« Tu es le confesseur de la vraie Pierre qui est le Christ; et sur cette Pierre que tu as confessée, c'est-à-dire sur moi, j'édifierai, par la foi et par la consommation de ma grâce, mon Eglise, c'est-à-dire l'assemblée de mes prédestinés. »

Il rappelle l'explication suivante d'Augustin : « C'est comme si Jésus-Christ eût dit à saint Pierre : Parce que tu m'as dit : « Tu es le » Fils du Dieu vivant, » je te dis, moi, que tu es Pierre; car il s'appelait auparavant Simon. Or, le Seigneur lui donne ce nom pour désigner l'Eglise; car saint Pierre, par cette figure et par sa confession, représentait l'Eglise. Comme Christ est la pierre, Pierre est le peuple chrétien. Car la pierre est le nom principal et original. Pierre vient de la pierre, et non la pierre de Pierre; de même que chrétien vient de Christ, et non Christ de chrétien. ***Tu es*** donc ***Pierre***, dit le Seigneur, et ***sur cette pierre*** que tu as reconnue en disant : ***Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant***, c'est-à-dire sur moi, qui suis ***le Fils du Dieu vivant, j'édifierai mon Eglise***. Je t'édifierai sur moi, je ne m'édifierai pas sur toi; car les hommes, voulant s'édifier sur les hommes, disaient : ***Moi, je suis de Paul, moi, je suis d'Apollos, moi, je suis de Céphas*** (le même que Pierre). Mais ceux qui voulaient être édifiés sur la pierre, non sur Pierre, disaient : Moi je suis de Christ. »

Dans son traité de l'Eglise, Hus disait de l'évêque de Rome, qu'il

est le vicaire de Pierre, et le premier dans l'Eglise, s'il imite cet apôtre; qu'autrement, il est le précurseur de l'Antichrist. Il produisait à ce sujet les paroles de Bernard de Clairvaux au pape Eugène III : « Vous êtes pasteur et vous allez tout couvert d'or et de broderies. Ce n'est pas ainsi que faisaient saint Pierre et saint Paul; ils ne s'amusaient point à de telles futilités (1). Ou montrez-vous pasteur au peuple, ou dites nettement que vous ne l'êtes point. Mais vous n'avez garde de le dire, parce que vous êtes bien aise d'avoir l'héritage de Celui dont vous tenez la place, sans en avoir le caractère. Ce Pierre qui l'occupa ne marchait pas tout chargé d'or, de soie, de pierreries; il ne montait pas un cheval blanc, il n'avait ni une escorte de soldats, ni une nombreuse cour. Sans tout cela, il a cependant cru pouvoir remplir son ministère : *Si tu m'aimes, pais mes brebis*. Ce n'est pas à Pierre que vous avez succédé dans ces choses, c'est à l'empereur Constantin. »

Le même écrit présentait de fort justes remarques sur le pouvoir des clés. « C'est une extravagance aux prêtres, disait le fidèle auteur, de prétendre lier et délier à leur gré, sans que Jésus-Christ l'ait fait auparavant; et le peuple se fait grandement illusion, quand il croit qu'un prêtre lie et délie le premier, et que Dieu ne le fait qu'après lui, comme si Dieu exécutait le jugement du prêtre, au lieu que c'est le prêtre qui doit exécuter le jugement de Dieu, et ne condamner ni n'absoudre que de concert avec Jésus-Christ parlant dans l'Evangile. Un prêtre qui lie et qui délie absolument, et sans cette condition que Dieu l'approuve, agit comme s'il était impeccable, et par conséquent comme s'il était Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu qui sonde les cœurs et qui prononce sans partialité et sans passion, au lieu qu'un prêtre est susceptible de haine, d'affection, d'avarice, et peut être trompé par les hypocrites.

» Aussi Jésus-Christ ne dit pas · *Tout ce qu'il vous plaira de lier et de délier*, mais *tout ce que vous lierez et délierez*, supposant que les apôtres le feront conformément à sa volonté, et avec les exceptions nécessaires. — Il ne faut pas se laisser tromper par ces sophismes de l'Antichrist : « Tout ce que le vicaire de Jésus-Christ lie ou condamne sur la terre, sera lié ou condamné dans le ciel. Or le vicaire de Jésus-Christ a lié ou condamné un fidèle qui lui a refusé de l'ar-

(1) *Non sic Paulus ludebat.*

gent pour son absolution ; donc ce fidèle sera lié ou condamné dans le ciel. » Ou bien : « Tout ce que le vicaire de Jésus-Christ délie ou absout sur la terre, sera délié ou absous dans le ciel. Or le vicaire de Jésus-Christ a délié ou absous un impénitent qui lui a offert de l'argent ; donc, etc. » C'est ainsi, dit Jean Hus, qu'il faut réformer cet argument : « Tout ce que le vicaire de Jésus-Christ lie ou délie *justement* sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel. »

» Cette puissance de lier et de délier était égale chez tous les apôtres, comme cela paraît par l'Evangile, où Jésus-Christ dit à tous également : *Ce que vous lierez sur la terre, etc. ; ceux à qui vous pardonnerez les péchés, ils leur seront pardonnés ; ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus.* Il les envoie prêcher et baptiser avec le même pouvoir (1). C'est donc une extravagance de croire que les apôtres n'aient reçu de Jésus-Christ aucune grâce spirituelle dont saint Pierre ne fût la source. »

Hus, dans ce même ouvrage, distingue deux sortes de clergés, celui de Christ et celui de l'Antichrist. « Le clergé de Jésus-Christ, dit-il, s'en tient à son Chef et à ses lois. Le clergé de l'Antichrist s'appuie entièrement, ou tout au moins principalement (2), sur les lois des hommes et sur celles de l'Antichrist ; il ne s'attache qu'à défendre de fastueux priviléges ; il vit dans la splendeur et dans la volupté, il prend en toutes choses le contre-pied de Christ ; et cependant il s'appelle le clergé de Christ et de l'Eglise, pour séduire le peuple qui, trompé par ce beau nom, croit suivre Jésus-Christ, pendant qu'il ne suit que les traditions des hommes. »

Hus ne voit le siége apostolique que là où est la doctrine et la vie des apôtres. « Apostolique, dit-il, vient d'*apôtre* qui signifie *envoyé*, envoyé du Seigneur ; il faut que tout envoyé de Jésus-Christ porte les caractères de son Maître et les marques certaines qu'il est envoyé de sa part. Un prêtre qui cherche, non sa propre gloire, mais la gloire de Dieu, l'avancement de l'Eglise et le salut du peuple, qui fait la volonté de Dieu, qui dévoile les ruses de l'Antichrist, en prêchant la loi de Christ ; un tel prêtre est véritablement envoyé de Dieu... Sans ces marques, pape, évêques, prédicateurs, sont plutôt *apostatiques* qu'*apostoliques* (3). »

(1) Matth., XVIII, 18. Jean, XXII, 23. Matth., XXVIII, 18, 19.

(2) *Vel totaliter vel preponderanter.*

(3) Lenfant (*Concile de Pise*, tome II).

NOTE C', page 463. — *Traité des six Erreurs, par Jean Hus.*

De ces erreurs, la première était celle des prêtres qui prétendaient « faire le corps de Jésus-Christ » dans la messe (1). Jean Hus croyait bien la transsubstantiation, mais il ne pouvait souffrir que les prêtres se vantassent de créer leur Créateur. La seconde consistait à dire, comme on le faisait alors : « Je crois au pape, je crois aux saints, je crois en la Vierge. » Il ne faut croire qu'en Dieu, disait Jean Hus. La troisième erreur était la prétention des prêtres de pouvoir « remettre, à qui bon leur semblait, la peine et la coulpe du péché. » La quatrième, « qu'il nous faut obéir à nos supérieurs, quoi que ce soit qu'ils nous commandent. » La cinquième, que « l'excommunication, juste ou injuste, lie et excommunie actuellement celui qu'elle atteint. » La sixième et dernière des erreurs que Jean Hus avait en vue, c'était « la simonie, » qu'il appelait une hérésie, et dont il accusait la majeure partie du clergé romain (2).

NOTE D', page 472. — *Jean de Chlum, le Noble Ami de Jean Hus.*

Jean Hus aimait ce généreux seigneur et l'appréciait comme un cher et fidèle serviteur de Christ; étant encore en Bohême, il lui avait écrit la lettre suivante :

« Mon Seigneur, mon bienfaiteur bien-aimé en notre Seigneur Jésus, je me réjouis de pouvoir vous écrire. J'ai vu, par la lettre qui m'a été apportée hier de votre part, qu'elle est dévoilée, et le sera plus encore, l'iniquité de la grande prostituée, de la méchante congrégation dont parle l'Apocalypse, de cette prostituée avec laquelle les rois commettent fornication, se détournant de la vérité du Seigneur Jésus, et consentant aux mensonges de l'Antichrist, par tromperie ou par crainte, ou dans l'espoir de faire alliance pour acquérir l'honneur du monde.

(1) Au XVe siècle, un prédicateur de Bohême osa avancer cette impie et révoltante proposition, qui n'était déjà plus nouvelle à cette époque : « Un prêtre, avant sa première messe, n'est qu'enfant de Dieu ; mais après avoir officié, il est le père de Dieu et le créateur du corps de Dieu. »

(2) Lenfant (*Concile de Constance*, liv. I, § 25).

» Puis, j'ai connu par cette lettre que les ennemis de la vérité commencent à être troublés. J'y ai vu de plus la ferveur et la constance de votre amour, qui vous fait confesser ouvertement la vérité. La même lettre m'a encore appris que vous voulez en finir avec toute vanité, et renoncer au pénible service de ce monde, pour servir paisiblement en votre maison notre Seigneur Jésus. J'ai été fort joyeux de ces nouvelles, car SERVIR JÉSUS-CHRIST, C'EST RÉGNER. *Bienheureux est le serviteur que son seigneur, quand il viendra, trouvera veillant; en vérité, je vous dis que se levant il se ceindra et le servira.* Ce n'est pas ainsi que les rois de ce monde en usent avec leurs serviteurs, qu'ils n'aiment que pour aussi longtemps que ceux-ci leur sont utiles.

» Je vous prie de me faire encore ce bien, de m'écrire, s'il est possible. Je vous prie aussi de saluer en mon nom la reine, et de l'avertir qu'elle soit constante, et qu'elle ne se scandalise point de moi, comme si j'étais un hérétique. Je me recommande à Madame votre femme, que je vous prie d'aimer en notre Seigneur Jésus; car j'ai d'elle cette bonne opinion, qu'elle est une fille de Dieu. Saluez, au nom de Dieu, tous ceux qui aiment sa vérité. »

Jean Hus, avant sa mort, recommanda le seigneur de Chlum à ses amis et à ses bienfaiteurs, par ces touchantes paroles : « Prenez bien garde que le seigneur de Chlum, mon souverain, mon fidèle ami, ne soit en péril pour l'amour de moi, qui suis déjà comme mort. »

NOTE E', page 475. — *Sauf-conduit donné à Jean Hus par l'Empereur Sigismond.*

La lecture du sauf-conduit impérial fera ressortir davantage l'iniquité de sa révocation.

« Sigismond, par la grâce de Dieu, roi des Romains, etc., à tous princes ecclésiastiques et séculiers, etc., et à tous nos autres sujets, salut! Nous vous recommandons, d'une pleine affection, à vous tous en général et à chacun de vous en particulier, honorable homme, maître Jean Hus, bachelier en théologie et maître ès-arts, porteur des présentes, allant de Bohême au concile de Constance; lequel nous avons pris sous notre protection et notre sauvegarde et sous celle de l'empire. Nous désirons que, lorsqu'il arrivera chez vous, vous le receviez bien et le

traitiez favorablement, lui fournissant tout ce qui lui sera nécessaire pour accélérer et pour assurer son voyage, tant par eau que par terre, sans rien prendre ni de lui ni des siens, aux entrées et aux sorties, pour quelque droit que ce puisse être, et *que vous le laissiez librement et sûrement passer*, *demeurer*, *s'arrêter et retourner* (1), en le pourvoyant même, s'il en est besoin, de bons passeports, pour l'honneur et le respect de la Majesté Impériale. Donné à Spire, le 18 octobre de l'an 1414, le trente-troisième de notre règne de Hongrie, et le cinquième de celui des Romains. »

NOTE F′, page 500. — *Témoignage rendu à Jérôme de Prague par ses Contemporains.*

Les auteurs du temps, la plupart sans le vouloir, rendent un éclatant hommage à sa foi, à son courage, à sa constance. Lenfant a recueilli les paroles de plusieurs d'entre eux :

Æneas Sylvius, depuis pape, sous le nom de Pie II, a dit de lui et de Jean Hus : « Ils souffrirent la mort avec beaucoup de constance, courant au feu comme à un festin, sans qu'il leur échappât la moindre plainte. Pendant que le feu s'allumait autour d'eux, ils chantaient une hymne qui ne put être interrompue ni par la flamme ni par le bruit que faisait le bois en brûlant. Jamais philosophe ne subit la mort aussi courageusement qu'ils ont souffert le feu. »

Théodoric de Niem, qui se trouvait alors à Constance, parle en ces termes du supplice de Jérôme : « Enfin Jérôme, recevant le traitement qu'il méritait, fut condamné pour hérésie, et le même jour, samedi 30 mai, il rendit misérablement l'esprit au milieu des flammes. Comme on le traînait à la mort, il chantait tout haut le symbole. Il ne cessa de parler, quoique fort lentement, jusqu'à sa mort, et tout le temps qu'il put ouvrir la bouche. Ainsi, par une présomption diabolique et damnable, il vécut et mourut dans ses erreurs. »

Le moine Théodoric Vrie tient le même langage : « Ayant en sa main la couronne qu'on lui avait donnée, couronne de déshonneur, d'horreur et de turpitude, Jérôme prononça ces paroles : « Le Seigneur Jésus-Christ, mon Dieu, a été couronné pour moi d'une couronne

(1) *Omni prorsùs impedimento remoto, stare, morari et redire, liberè permittatis sibique et suis.*

d'épines, et moi je porterai volontiers cette couronne pour sa gloire. » Puis, il se mit quelques moments à genoux, et se relevant, il chanta le *Credo*, d'un bout à l'autre. Ainsi ce misérable, marchant dans ce misérable état, excitait la compassion de tout le monde, sans avoir compassion de lui-même. Quand on l'eut conduit au bûcher, on le dépouilla de ses habits, et on le lia tout nu au milieu des flammes. Du sein du brasier ardent, il chantait : *Je remets, Seigneur ! mon esprit entre tes mains ;* et comme il prononçait ces mots : *Tu nous as rachetés*, il mourut étouffé par les flammes et par la fumée, exhalant son âme malheureuse. Ce fut ainsi que ce malheureux hérétique livra son malheureux esprit pour être brûlé éternellement dans l'abîme. »

Mais de tous les témoignages rendus à Jérôme par ses contemporains, le plus remarquable est sûrement celui de Pogge, orateur de Florence, écrivant au célèbre Léonard Arétin. C'est le témoignage d'un zélé papiste, d'un littérateur distingué, donné le jour même de l'exécution de Jérôme, et en présence de son bûcher :

« .... Peu de jours après mon retour à Constance, on commença à examiner l'affaire de Jérôme, qu'on fait passer dans le monde pour hérétique. Je veux vous raconter cette affaire, tant à cause de son importance, qu'à cause de la doctrine et de l'éloquence de cet homme. J'avoue que je n'ai jamais entendu personne qui, dans la défense d'une cause criminelle, approchât davantage de cette éloquence des anciens que nous admirons tous les jours Rien de plus surprenant que la beauté de son discours, la force de ses raisons, la grandeur de son courage, la hardiesse et l'intrépidité de son visage et de sa contenance, quand il répondait à ses adversaires. C'est dommage qu'un si beau génie se soit écarté de la foi, si pourtant ce qu'on dit de lui est véritable ; car il ne m'appartient pas de juger d'une affaire de si haute conséquence, et je m'en rapporte à ceux qui passent pour en savoir plus que moi..

» Ne vous attendez cependant pas, qu'à la manière des orateurs, je vous raconte en détail tout ce qui s'est passé à cet égard. Ce serait une affaire de trop longue haleine. Je m'arrêterai à ce qui arriva de plus mémorable, seulement pour vous donner quelque idée de la doctrine de ce personnage.

» Quand on eut proposé contre lui plusieurs articles, par lesquels on prétendait le convaincre d'hérésie, on résolut de l'appeler pour

entendre sa défense. Il comparut. On lui ordonna de répondre aux articles produits à sa charge. Il le refusa longtemps, disant qu'il désirait plaider sa cause, avant de repousser les calomnies de ses ennemis. Mais comme on ne voulut pas le lui permettre, il parla en ces termes au milieu de l'assemblée : « Quelle injustice ? » etc. (1)

» Pendant qu'il parlait avec tant de force et de grâce, il se fit dans l'assemblée un si grand tumulte qu'on ne pouvait plus l'entendre. On lui permit de répondre aux articles proposés contre lui, et on lui accorda pleine liberté de parler. On lui lut tous ces articles, l'un après l'autre, et comme on l'interrogeait sur chacun d'eux, on ne saurait croire avec quelle dextérité et quelle finesse il répondait, et que de raisons il alléguait pour appuyer ses sentiments. Jamais il n'avança la moindre chose qui fût indigne d'un homme de bien; et, si ses sentiments sur la foi étaient conformes à ses paroles, il n'y avait pas le moindre sujet de l'accuser, bien moins encore de le condamner à la mort.

» Il soutenait hautement que tout ce qu'on avançait contre lui était faux et imaginé par ses ennemis. Quand on lui lut qu'il déchirait le siége apostolique par ses méchants discours, qu'il s'était attaqué au pape lui-même, qu'il était l'ennemi des cardinaux, le persécuteur des prélats, l'adversaire de tout le clergé chrétien, il se leva, et d'une voix plaintive il s'écria, les mains étendues : « De quel côté me tournerai-je ? » etc. (2)

» Il les piquait souvent par des railleries mordantes; quelquefois même il les forçait de rire, dans un sujet si triste, en donnant un tour ridicule à leurs objections. Quand on lui demanda quel était son sentiment sur le sujet du sacrement : « Naturellement, répondit-il, c'est du pain; pendant et après la consécration, c'est le vrai corps de Christ. » Il répondait de même catholiquement sur les autres articles.....

» Mais l'affaire n'ayant pu se terminer ce jour-là, à cause du grand nombre des accusations et de leur importance, on la remit à un autre jour. Les autres articles ayant été lus au jour fixé, et prouvés par des témoins, Jérôme pria l'assemblée de lui donner audience. Ayant ob-

(1) Ce sont les paroles rapportées plus haut, p. 496.

(2) Ce sont encore les paroles citées plus haut, p. 497.

tenu sa demande, non sans opposition, il commença par prier Dieu de si bien conduire son esprit et sa langue, qu'il n'avançât rien qui ne tournât au salut de son âme. « Je n'ignore pas, ô savante assemblée! dit-il, que plusieurs excellents hommes, opprimés par de faux témoignages, ont été traités d'une manière indigne de leurs vertus, et condamnés par des jugements très-iniques. » Il commença par l'exemple de Socrate, etc....

» Passant ensuite aux exemples des Hébreux, il rappela que Moïse avait été souvent calomnié par le peuple, comme s'il eût été un imposteur; que Joseph avait été vendu par la jalousie de ses frères, puis emprisonné sur de faux rapports; qu'Esaïe, Daniel et presque tous les prophètes avaient été injustement persécutés. Il n'oublia pas l'histoire de Susanne. Après ces exemples tirés de l'Ancien Testament, il passa à ceux du Nouveau. Il retraça l'injuste supplice de Jean-Baptiste, de Jésus-Christ, et de la plupart des apôtres, qui avaient été mis à mort comme des impies et des séditieux. « C'est, disait-il, une chose indigne qu'un prêtre soit injustement condamné par un prêtre; mais le comble de l'iniquité, c'est qu'il le soit par le conseil et par le collége des prêtres. »

» Comme toute l'affaire roulait sur les témoins, il soutint qu'on ne devait ajouter aucune créance à leur déposition, parce qu'ils n'avaient rien avancé que de faux et qu'ils ne l'avaient fait que par haine et par envie. Il exposa les raisons de cette haine avec tant de vraisemblance, que peu s'en fallut qu'il ne persuadât; et si ce n'eût pas été une affaire de religion, il eût été renvoyé absous, tant on était touché de compassion.

» Afin d'émouvoir davantage, il ajoutait qu'il était venu de son bon gré au concile pour se justifier, et que ce n'était pas la démarche d'un homme qui se serait senti coupable. D'ailleurs on voyait assez, par le compte qu'il rendait de sa vie et de ses études, qu'il avait passé son temps dans l'exercice de la vertu et dans des travaux utiles et pieux. A l'égard de ses sentiments, il fit voir que, de tout temps, les hommes les plus savants avaient eu des opinions différentes sur la religion; qu'ils en avaient disputé, non pour combattre la vérité, mais pour l'éclaircir; que saint Augustin et saint Jérôme n'avaient pas toujours été du même avis, sans que pour cela on les eût accusés d'hérésie.

» Comme on s'attendait, ou qu'il se justifierait, ou qu'il se rétrac-

terait, il déclara qu'il ne ferait ni l'un ni l'autre, parce qu'il ne se sentait coupable d'aucune erreur, et que ce n'était pas à lui à rétracter les fausses accusations de ses ennemis. Il fit même un grand éloge de Jean Hus qui avait été brûlé, l'appelant un homme juste et saint, qui n'avait point mérité une telle mort, et déclara qu'il était prêt à souffrir avec constance, toutes sortes de supplices; qu'il aimait mieux céder à la violence de ses ennemis et à l'impudence de ses accusateurs, que de mentir comme eux; sachant bien, d'ailleurs, qu'ils en rendraient compte un jour à Celui qui ne peut être trompé.

» Toute l'assemblée était pénétrée de douleur; on désirait ardemment de sauver un si excellent homme, s'il eût voulu rentrer en lui-même. Mais ferme dans sa résolution, il semblait ne respirer que la mort. Il recommença l'éloge de Jean Hus « qui, disait-il, n'avait rien fait contre l'Eglise de Dieu, en blâmant les abus du clergé, l'orgueil, le faste et la pompe des prélats...

» Il avait une telle présence d'esprit et une telle fermeté, que, bien qu'interrompu par mille clameurs et sans cesse harcelé, il ne demeurait jamais sans réplique et faisait taire ou rougir ses agresseurs. On admirait sa mémoire qui ne lui rendit jamais de mauvais services, quoiqu'il eût été trois cent quarante jours dans une basse fosse, sans pouvoir lire, ni même voir la lumière, en butte à mille agitations d'esprit qui auraient fait perdre la mémoire à tout autre. Il allégua, pour soutenir ses sentiments, un si grand nombre d'autorités des docteurs de l'Eglise, qu'on a peine à concevoir qu'il ait pu les rassembler dans cet espace de temps, quand même il aurait joui d'une parfaite tranquillité.

» Il avait une voix mâle, agréable, distincte et sonore. Son geste était tout-à-fait propre à exciter la compassion, quoiqu'il n'en souhaitât aucune. En un mot, à voir son intrépidité, vous l'eussiez pris pour un autre Caton. O homme vraiment digne d'une mémoire immortelle! S'il eut des sentiments contraires à ceux de l'Eglise, je ne le loue pas en cela; mais j'admire son savoir prodigieux et son éloquence. Je crains que la nature ne lui ait fait ces présents pour sa perte.

» On lui donna deux jours pour se repentir; plusieurs personnes, entre autres le cardinal de Florence, allèrent le voir pour tâcher de le ramener. Mais ayant persévéré dans ses erreurs, il fut condamné au feu par le concile..... Il marcha au supplice avec un visage gai,

et avec plus d'intrépidité qu'aucun Stoïcien n'en fit jamais paraître. Quand il fut sur le lieu du supplice, il quitta lui-même ses habits, et se jetant à genoux, il baisa le poteau auquel il devait être lié. On l'attacha d'abord tout enchaîné et tout nu avec des cordes mouillées. Ensuite on mit tout autour de lui de grosses pièces de bois, entremêlées de paille. Le feu ayant pris, il se mit à chanter une hymne qu'il ne discontinua pas malgré la flamme et la fumée. Comme le bourreau s'approchait du feu par derrière, de peur que Jérôme ne le vît : « Avance, lui dit-il avec courage, et mets le feu devant moi : si je l'avais craint, je ne serais pas venu ici ; je pouvais bien l'éviter. »

» Ainsi périt cet homme dont on ne peut assez admirer le mérite. J'ai été témoin de sa mort, et j'en ai considéré tous les actes. Qu'il y ait eu en lui de la mauvaise foi ou de l'opiniâtreté, je n'en sais rien ; mais jamais on ne vit de mort plus philosophique.

» Je vous ai fait là un long récit. J'ai cru ne pouvoir mieux profiter de mon loisir, que de raconter une histoire aussi semblable à celles de l'antiquité. Mucius Scévola ne vit pas brûler son bras avec plus de constance, que celui-ci tout son corps ; et Socrate ne prit pas le poison avec plus d'allégresse. Mais cela suffit. Pardonnez ma longueur. Un tel sujet demanderait une narration plus étendue encore (1). »

Note G', page 544. — *Thèses de Martin Luther sur les Indulgences* (1517).

Les Thèses de Martin Luther, avec les éclaircissements qu'il y ajouta peu de temps après, heurtaient de front les grandes erreurs du papisme ; elles préparèrent une entière révolution dans la théologie. Il y faisait cette juste remarque : « La repentance que Jésus a prêchée est pour tous les hommes sans distinction. Elle est imposée au monarque sous la pourpre, au prince au milieu de ses grandeurs, au prêtre sous ses ornements pontificaux, aussi bien qu'au moine sous son froc, et au pauvre au sein de l'indigence, comme le montre l'exemple de Daniel et de ses frères captifs à Babylone. La doctrine de Jésus-Christ doit être pour tous les hommes, c'est-

(1) Lenfant (*Histoire du Concile de Constance*).

à-dire qu'elle est applicable à tous les états et à toutes les conditions. »

Voici comment Luther y décrivait la vraie contrition : « Il faut, disait-il, qu'elle vienne du sentiment de la bonté de Dieu et de la vue de ses bienfaits, surtout des plaies de Jésus-Christ ; de telle manière que, réfléchissant sur la bonté du Seigneur, l'homme apprenne à sentir son ingratitude, à se haïr lui-même, et à concevoir de l'amour pour un Dieu si charitable. Dès-lors, il commencera à verser des larmes, à se dépouiller de toute estime de lui-même, à se regarder comme la plus indigne des créatures, toutefois sans se laisser aller au désespoir. Alors il détestera le péché, non à cause de la peine qu'il entraîne à sa suite, mais en considération de la bonté de Dieu ; voyant à découvert cette bonté, il sera préservé du désespoir ; il éprouvera de l'aversion pour lui-même, mais ce sera une aversion mêlée de joie. »

La soixante-deuxième thèse était ainsi conçue : « Le véritable trésor de l'Eglise, c'est le saint Evangile, la grâce et la gloire de Dieu. »

Dans la trente-deuxième conclusion, Luther s'adressait en ces termes aux ministres de la Parole de Dieu : « Avant toutes choses, mes chers frères ! croyez en Jésus-Christ ; placez en lui votre confiance et vous amendez ; chargez-vous de votre croix ; suivez Jésus-Christ, et apprenez à ne redouter aucune peine, même la mort. Que votre premier soin soit de vous aimer les uns les autres ; servez-vous mutuellement, assistez les indigents et les pauvres, sans vous en laisser détourner par les indulgences. »

Dans la trente-septième conclusion, Luther, déployant toutes les richesses du salut gratuit, disait : « Puisque l'Esprit de Christ habite dans tous les vrais chrétiens, et en fait les frères, les cohéritiers et les membres de Christ, comment ne participeraient-ils pas à tous les biens de Christ ? Selon les richesses incompréhensibles de la miséricorde de Dieu, le chrétien peut se glorifier en Christ, et dire en toute assurance que tous les mérites de Christ, que sa justice, que sa patience, que son humilité, que toutes ses vertus lui appartiennent en propre, et cela, en conséquence de l'union spirituelle qui subsiste entre Jésus et ses membres, par la foi en ce Sauveur. En vertu de la même union, les péchés du fidèle ne sont plus les siens ; ils deviennent ceux de Christ, et ils sont tous abolis par Christ. Telle est notre confiance, telle est aussi notre consolation, que par la foi

nos péchés sont ôtés de dessus nous, et accumulés sur Christ; c'est sur lui que Dieu les a tous mis, et ce Sauveur les a tous portés. Il est l'*Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* »

NOTE H', page 547. — *Cinquante Déclarations de saint Paul écrivant aux Galates, ou cinquante Qualifications de la propre justice ou justice des œuvres, par Martin Luther.*

La prêcher ou la professer :

CHAPITRE I.

1. C'est abandonner Christ et son appel de grâce (v. 6).
2. C'est embrasser un autre Evangile.
3 Tromper les fidèles.
4. Renverser l'Evangile de Christ (v. 7).
5. C'est être anathème (v. 8 et 9).
6. Prêcher une doctrine humaine (v. 10).
7. Chercher à plaire aux hommes.
8. N'être pas serviteur de Christ.
9. Parler selon l'homme, et non par la révélation de Jésus-Christ, notre Seigneur.
10. C'est ravager l'Eglise de Dieu et détruire la foi (v. 13 et 23).

CHAPITRE II.

11. C'est ne pas marcher de droit pied selon la vérité de l'Evangile (v. 14).
12. C'est se mettre dans l'impossibilité d'être justifié (v. 16).
13. C'est déclarer pécheurs ceux qui sont justes en Christ (v. 17).
14. Faire Christ ministre du péché.
15. Réédifier le péché qui était détruit (v. 18).
16. C'est devenir prévaricateur (v. 18)
17. Anéantir la grâce de Dieu (v. 21).
18. Professer que Jésus-Christ est mort en vain.

CHAPITRE III.

19. C'est être des Galates insensés (v. 1).
20. C'est être ensorcelé.

21. Ne pas obéir à la vérité, et crucifier Jésus-Christ.
22. Rapporter à ses bonnes œuvres le don du Saint-Esprit (v. 2).
23. Abandonner l'Esprit pour finir par la chair (v. 3).
24. C'est être sous la malédiction (v. 10).
25. C'est ajouter à l'alliance de Dieu et l'annuler (v. 15).
26. Abolir la promesse et faire abonder le péché (v. 17 et 19).
27. C'est être renfermé sous le péché.

CHAPITRE IV.

28. C'est être asservi sous les rudiments faibles et misérables du monde (v. 3).
29. Rendre inutile le travail du ministère (v. 11).
30. C'est avoir agi, écouté, souffert, c'est avoir été déclaré heureux en vain (v. 14 et 15).
31. C'est exclure les âmes, être esclave et fils d'esclave (v. 17).
32. Etre chassé de l'héritage avec le fils de la servante (v. 30).

CHAPITRE V.

33. C'est être du nombre de ceux à qui Jésus-Christ ne servira de rien (v. 2).
34. C'est se mettre sous l'obligation d'accomplir toute la loi (v. 3).
35. C'est rendre Christ inutile pour soi-même (v. 4).
36. C'est être déchu de la grâce.
37. Être retenu de courir dans la carrière et d'obéir à la vérité (v. 7).
38. Être dans une persuasion qui ne vient pas de Dieu (v. 8).
39. C'est avoir en soi-même un levain de corruption (v. 9).
40. C'est encourir la condamnation de Dieu, quel qu'on puisse être (v. 10).
41. C'est abolir le scandale de la croix (v. 11).
42. Mériter d'être retranché (v. 12).
43. Marcher selon la chair, et non selon l'Esprit (v. 18).

CHAPITRE VI.

44. C'est se séduire soi-même, pensant être quelque chose, quoiqu'on ne soit rien (v. 3).
45. C'est se glorifier mal à propos, et se moquer de Dieu (v. 4 et 7).

46. C'est vouloir se rendre agréable aux hommes charnels (v. 12).
47. C'est craindre la persécution pour la croix de Christ (v. 12).
48. Ces gens-là ne gardent pas même la loi sur laquelle ils se fondent (v. 13).
49. Ils désirent charnellement de pouvoir se glorifier à notre occasion; ils cherchent auprès de nous leur propre gloire.
50. Tous leurs efforts, hors de Christ, toutes leurs œuvres, toutes celles qu'ils commandent, rien de tout cela n'a la moindre efficace (v. 15).

Note I', page 553. — *Fragment du Discours que Luther prononça à Wittenberg, à son Retour du Château de la Wartbourg* (1522).

Ce discours est un résumé de l'Evangile; en voici quelques traits:

« Il m'est encore donné de faire retentir l'Evangile à vos oreilles. Il vous est encore donné de profiter de mes exhortations. La mort viendra insensiblement, et nous ne pourrons plus nous faire du bien les uns aux autres. Combien n'est-il donc pas nécessaire que chacun de nous soit armé des principes qui doivent le soutenir à cette heure redoutable! Ces principes, ce sont les grandes doctrines du christianisme; en les recueillant dans votre mémoire, vous agirez en hommes sages, et vous serez forts contre les attaques de l'ennemi. Je vous les ai expliqués souvent dans des occasions précédentes, et vous m'avez accordé une aimable et indulgente attention. Aujourd'hui je serai aussi bref que possible.

» Et d'abord, que nous soyons de notre nature enfants de colère, et que toutes nos pensées, nos affections et nos œuvres ne nous servent de rien, c'est là une vérité fondamentale: nous devrions avoir toujours à notre disposition quelque passage solide de l'Ecriture qui la prouve. La Bible est pleine de déclarations qui renferment l'essence de cette doctrine; mais le troisième verset du IIe chapitre aux Ephésiens va plus directement à ce but. Imprimez-le dans votre esprit: *Nous sommes tous*, dit l'Apôtre, *enfants de colère de notre nature.*

» Secondement. Le grand et miséricordieux Jéhovah nous a envoyé son Fils unique, afin que nous crussions en lui, et que par la foi

en ce Sauveur, nous fussions affranchis de la loi du péché et devinssions les enfants de Dieu. *A ceux qui croient en son Nom*, dit saint Jean, *il leur a donné le droit de devenir enfants de Dieu.* Pour défendre cet article, nous devrions pareillement nous munir de preuves tirées de l'Écriture, et qui, semblables au bouclier d'Achille, nous servissent à repousser les traits enflammés du malin. Cependant, pour dire la vérité, je ne vous ai point trouvés en défaut dans la connaissance de l'un ou de l'autre de ces points fondamentaux de la religion chrétienne. J'ai souvent prêché devant vous sur ces articles, et je n'ai pas honte de le reconnaître, plusieurs d'entre vous sont beaucoup plus en état que moi de les défendre par l'autorité de l'Écriture.

» Mais il est un troisième point, mes chers amis, qui doit captiver toute notre attention, — c'est que nous devons nous faire du bien les uns aux autres, à l'exemple de Jésus-Christ, qui nous a montré son amour par ses œuvres. Sans cet amour, la foi est une spéculation froide et de nulle utilité. Aussi saint Paul dit-il : *Quand même je parlerais toutes les langues des hommes et celles des anges, et que j'aurais toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien.* A cet égard, chers amis, vous êtes encore bien en arrière. Je ne puis même découvrir en vous la moindre trace d'amour : preuve évidente que vous n'êtes point reconnaissants envers Dieu de ses riches miséricordes.

» Prenez donc garde que Wittenberg ne ressemble à Capernaüm. Vous pouvez discourir à merveille sur les doctrines que je vous ai prêchées; vous pouvez disserter ingénieusement sur la charité. Mais tout cela ne fait pas un chrétien. *Le royaume de Dieu ne consiste pas en paroles, mais en vertu*, c'est-à-dire en œuvres et en pratique. Dieu aime ceux qui accomplissent sa Parole dans la foi et l'amour, non ceux qui se contentent de l'écouter, et qui, semblables à des perroquets, ont appris à répéter couramment certaines phrases. Encore un mot : la foi sans amour est un songe, un fantôme de foi ; ce n'est pas la foi véritable, comme l'apparence d'un visage dans une glace n'est pas le vrai visage.

» En quatrième lieu, continue Luther, nous avons besoin de patience. Il faut qu'il y ait des persécutions. Satan ne dort jamais. Il est toujours occupé à imaginer quelque chose de nouveau, pour exercer notre patience. Or, la patience produit l'espérance. Le chrétien

apprend à remettre sa cause à Dieu; sa foi augmente de plus en plus, il se fortifie de jour en jour.

» Le chrétien, enrichi de ces dons spirituels, songe peu à son propre avantage; plein de bienveillance envers son frère, il renonce pour l'amour de lui à des choses qu'il serait libre de pratiquer. *Tout m'est permis*, dit saint Paul, *mais tout ne convient pas*. Tous n'ont pas fait les mêmes progrès dans la foi.

» Pour parler clairement, supportons les infirmités de nos frères, donnons-leur du lait pour nourriture. Ne soyons pas si égoïstes que de vouloir arriver *seuls* au ciel; efforçons-nous de les gagner par l'amour et de nous en faire des compagnons dans le chemin qui mène aux demeures des bienheureux, quoique pour le moment ils soient peut-être indisposés contre nous. Si j'avais été au milieu de vous, lorsque dernièrement vous abolissiez les messes, j'aurais tout fait pour modérer votre impétuosité. Votre cause était bonne, mais vous l'avez soutenue avec trop de violence. Il y a, je l'espère, dans le parti opposé, plus d'un frère et d'une sœur qui nous appartiennent, et qu'il faut attirer à nous par des cordages d'amour. Que votre foi soit ferme comme le roc; mais que votre charité soit flexible, qu'elle se plie aux circonstances de vos semblables. Quelques-uns ne peuvent que se traîner, d'autres marchent gaîment, d'autres enfin sont légers au point de pouvoir presque voler. »

NOTE K', page 564. — *Luther et l'Electeur de Saxe, pendant la Diète d'Augsbourg* (1530).

Avant son départ pour Augsbourg, l'électeur avait ordonné des prières publiques pour le succès de la diète qui allait s'ouvrir dans cette ville, et il avait dit à quelques théologiens fidèles : « Vous voyez, mes chers Messieurs, à quelles extrémités il en faut venir pour la religion; si vous vous croyez en état de soutenir tous les points controversés, tant mieux; sinon, prenez garde d'attirer sur mon pays aucun désastre. » A quoi les théologiens répondirent, qu'ils n'avaient garde de vouloir exposer son Altesse Electorale; et que, si elle ne jugeait pas convenable d'embrasser leur parti, elle voulût bien leur permettre de paraître eux-mêmes devant l'empereur, pour rendre compte de leur doctrine. La belle réponse du prince saxon

prouva la réalité de son attachement à l'Evangile : « A Dieu ne plaise, leur dit-il, que je sois exclu de votre société ! je désire, au contraire, de confesser avec vous Jésus-Christ, mon Seigneur. »

A Augsbourg, l'électeur eut beaucoup à souffrir pour le nom du Sauveur. Instruit de la pénible situation de ce prince, Luther lui écrivit :

« Gracieux prince, Dieu favorise votre Altesse Electorale, puisqu'il lui a confié le riche trésor de sa Parole, et qu'il l'a estimée digne de souffrir pour son Evangile. — Le Dieu des compassions vous accorde une grâce plus grande encore, en faisant fructifier sa Parole dans les états de votre Altesse Electorale. On y voit éclore une jeunesse bien instruite dans le catéchisme. — Dieu édifie en votre sein toutes ces jeunes plantes, comme une preuve qu'il vous favorise. — C'est comme s'il disait : « Eh bien, mon cher duc Jean ! je te recommande le plus précieux de mes trésors, et mon jardin de plaisance. Tu en seras le père, je l'ai confié à tes soins ; tu seras honoré du titre de Jardinier et d'Intendant de la Maison du Seigneur. » — Mais l'affaire de certains princes est de gâter et de corrompre. — Dieu ne les a pas estimés dignes de l'honneur de donner *un verre d'eau froide* à ceux qui croient en son Nom. Ils donnent, au contraire, du vinaigre, de la myrrhe et du fiel à Jésus-Christ et à ses membres.

» Votre Altesse Electorale est sûre d'avoir pour elle les prières zélées et non interrompues de tous les vrais chrétiens. Or, nous savons que nos prières sont sincères comme notre cause est juste, ce qui nous fait espérer que Dieu les agréera et les exaucera. — Nous savons que la cause de nos adversaires est mauvaise. Il leur est impossible de bien prier, n'ayant dans le cœur que ruses et artifices. Ils font tout dépendre de leur sagacité et de leur pouvoir. La chose est évidente aux yeux de tout le monde ; aussi tout ce qu'ils machinent est-il un édifice posé sur le sable. »

Dans ces jours critiques, Luther, comme on l'a vu, se montra toujours égal, toujours constant et inébranlable dans la défense de la vérité. Une lettre qu'il écrivait de Cobourg à Brenz (*Brentius*), est une nouvelle preuve de son courage et de sa parfaite confiance au Seigneur ; puisse le beau sentiment qui l'a dictée, animer aussi tous ceux qui la liront !

» Grâce et paix en Jésus-Christ ! — Mon cher monsieur Brenz,

je vois par votre lettre, par celle de Philippe et par d'autres encore, que vous, aussi bien qu'eux, êtes trop en peine dans l'assemblée des faux dieux. Je crains que vous ne vous laissiez entraîner par l'exemple de Philippe. Il est trop en sollicitude pour la paix et pour nos enfants, ce qui n'est sans doute pas contraire au christianisme, mais son zèle n'est point sage. Que pense-t-il donc ? S'imagine-t-il que ce sont les soucis de nos ancêtres qui nous font exister et qui nous ont amenés au point où nous sommes ? — Dieu ne mourra pas avec nous; il ne cessera pas d'être le Dieu qui gouverne et dirige jusqu'aux pensées. Le grand-prêtre Héli s'imagina que c'en était fait du royaume d'Israël, parce que les Philistins avaient pris l'arche de l'Eternel. Aussi tomba-t-il lui-même, et, dès cette heure, le royaume d'Israël commença à fleurir. — Quand les papistes eurent brûlé Jean Hus à Constance, il semblait décidé que le pape serait réputé Dieu; cependant il n'a jamais été plus méprisé que depuis lors. —

» Pour moi, que je meure naturellement, ou que je sois mis à mort par la main des papistes, je serai le courageux défenseur de notre postérité. — Je sais quelqu'un qui dira. *Où est ton frère Abel?* Celui-là les rendra fugitifs et vagabonds comme Caïn. Qu'aurions-nous besoin d'un Dieu pour cette vie seulement, où ceux qui ne le connaissent pas sont les plus heureux ? Mais s'il y a un Dieu, et s'il est le seul Dieu, nous vivrons non-seulement dans le temps, mais surtout dans l'éternité où il vit lui-même. Si ce que je dis est vrai, que nous importent les menaces et les fureurs de ces idoles qui s'en vont mourir, et qui sont déjà mortes ? Celui qui m'a créé, sera le père de mon enfant, le mari de ma femme, le magistrat de ma patrie, le pasteur de ma paroisse, et il en fera les fonctions beaucoup mieux que moi. — Nos enfants sont à l'abri du premier commandement, qui dit : *Je fais miséricorde en mille générations à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandements.* — Si nous sommes tous méprisables, il ne faut pas mépriser les psaumes, ni les apôtres, ni Jésus-Christ, qui nous fournissent une source si abondante de consolations, d'instructions et de motifs à la confiance et à la prière. *Prenez courage, ne craignez point, espérez, attendez, soyez tranquilles, ne vous laissez point effrayer* (1). Si nous ne croyons pas à ces paroles, nous ne croirons

(1) Deut., XXXII, 6.

pas non plus, quand même un ange viendrait du ciel. — Portez-vous bien, et priez pour moi. La grâce de Dieu soit avec vous ! »

Note L', page 577. — *Patrick Hamilton, l'un des Réformateurs de l'Ecosse. Paroles remarquables tirées de ses écrits.*

Patrick Hamilton disait : « Les bonnes œuvres ne font pas un homme bon ; mais l'homme qui est bon fait de bonnes œuvres. » Un de ses ouvrages, ses *Lieux communs*, présente ce beau parallèle entre la Loi et l'Evangile :

— La Loi nous montre nos péchés (Rom., III).

L'Evangile nous montre le remède à nos péchés (Jean, I).

— La Loi proclame notre condamnation (Rom., VII).

L'Evangile proclame notre rédemption (Col., I).

— La Loi est la Parole de colère (Rom., IV).

L'Evangile, la Parole de grâce (Act., XIV).

— La Loi est la Parole de désespoir (Deut., XXVII).

L'Evangile, la Parole de consolation (Luc, II).

— La Loi est la Parole de trouble (Rom., VII).

L'Evangile, la Parole de paix (Eph., VI).

— La Loi dit : Paie ta dette.

L'Evangile dit : Christ l'a payée.

— La Loi dit : Tu es pécheur, désespère et péris.

L'Evangile dit : Tes péchés sont pardonnés, prends courage, tu es sauvé.

— La Loi dit : Expie.

L'Evangile dit : Christ a expié pour toi.

— La Loi dit : Le Père céleste est irrité contre toi.

L'Evangile dit : C'est le sang de Jésus-Christ qui l'apaise.

— La Loi dit : Où est ta justice, où est ta droiture, où est la rançon de ton péché ?

L'Evangile dit : Christ est ta justice, ta droiture, ta rançon.

— La Loi dit : Tu es lié, tu es obligé envers moi, envers le Diable et envers l'enfer.

L'Evangile dit : Christ t'a délivré de tous tes ennemis.

Note M', page 609. — *La Septième Trompette Apocalyptique* (Apoc., X et XI).

Tout l'espace de temps qui doit s'écouler entre les 1260 ans accomplis du règne de l'Antichrist et le règne glorieux de Jésus-Christ, semble être compris sous la septième trompette ordinaire, troisième et dernière de malheur. Il semble se composer de 75 années que Daniel divise de fait en deux parties, à savoir, 30 et 45, quand il dit dans un des versets du chap. XII de ses prophéties : *Ce sera jusqu'à un temps, à des temps, et à une moitié de temps*, c'est-à-dire jusqu'à 1260 ans (1)... et alors *toutes ces choses-là seront accomplies ;* et quand il ajoute dans un autre verset du même chapitre : *Or, depuis le temps que le sacrifice continuel aura été ôté, et que l'on aura mis l'abomination de la désolation, il y aura* 1290 *jours* prophétiques ou 1290 ans, c'est-à-dire 1260 plus 30. *Heureux celui qui attendra et qui parviendra jusqu'à* 1335 *jours* prophétiques ou 1335 ans, c'est-à-dire 1260, plus 30, plus 45. Ce qui semblerait annoncer deux périodes correspondantes dans l'accomplissement comme dans la prédiction. Sans doute, l'événement réalisera la prophétie dans ce détail comme dans tous les autres.

Daniel déclare *bienheureux celui qui attendra et qui parviendra jusqu'à* 1335 *jours.* Oui, *bienheureux* sera-t-il, puisqu'il verra le vaisseau du Seigneur, loin de tous les écueils et à l'abri de tous les orages, entrer alors à voiles déployées, dans les vastes et profondes mers de la gloire millenniale.

Telle est notre vue sur cette prophétie. Nous croyons qu'elle aura de plus un accomplissement littéral et que les 1260 jours (les 1290 et les 1335) se réaliseront à la lettre : c'étaient d'abord les 1260 jours prophétiques de l'Antichrist romain (1260 ans); ce seront bientôt les 1260 jours ordinaires de l'Antichrist personnel : ils aboutiront au même terme (Voir l'*Avant-Propos* et la *Conclusion.*)

(1) Pag. 194 et Note M.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Onzième Siècle.

Douzième Siècle.

Treizième Siècle.

TROISIÈME PARTIE.

LA RÉFORMATION.

CONCLUSION.

NOTES.

